



HAL
open science

Edmondo De Amicis et la France (1870-1883) : contacts et échanges entre littérature italienne et littérature française à la fin du XIXe siècle

Alberto Brambilla

► **To cite this version:**

Alberto Brambilla. Edmondo De Amicis et la France (1870-1883) : contacts et échanges entre littérature italienne et littérature française à la fin du XIXe siècle. Littératures. Université de Franche-Comté; Università degli studi (Milan, Italie). Facoltà di lettere e filosofia, 2011. Français. NNT : 2011BESA1016 . tel-00951573

HAL Id: tel-00951573

<https://theses.hal.science/tel-00951573v1>

Submitted on 25 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
ÉCOLE DOCTORALE
« LANGAGE, ESPACE, TEMPS, SOCIÉTÉ »
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO
SCUOLA DI DOTTORATO « HUMANAE LITTERAE »

Thèse en co-tutelle
en vue de l'obtention du titre de docteur en

LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS
DES PAYS DE LANGUES EUROPÉENNES
(Spécialité : ÉTUDES ITALIENNES)
et
STORIA DELLA LINGUA E DELLA LETTERATURA
ITALIANA

*Edmondo De Amicis et la France
(1870-1883)
Contacts et échanges entre littérature italienne et
littérature française
à la fin du XIXe siècle*

Présentée et soutenue publiquement par

ALBERTO BRAMBILLA

Le 13 mai 2011

Sous la co-direction de M. le Professeur Angelo COLOMBO
et de M. le Professeur William SPAGGIARI

Membres du Jury :

Angelo COLOMBO, Professeur - Université de Franche-Comté
Emanuele CUTINELLI-RENDINA, Professeur - Université de Strasbourg
Enzo NEPPI, Professeur - Université de Grenoble III (Rapporteur)
Gino RUOZZI, Professore - Università di Bologna
William SPAGGIARI, Professore - Università degli Studi di Milano
Luigi SURDICH, Professore - Università di Genova (Rapporteur)

Alberto Brambilla

**Edmondo De Amicis et la France
(1870-1883)**

**Contacts et échanges entre littérature italienne
et littérature française à la fin du XIXe siècle**

Remerciements.

Nous tenons à remercier tout particulièrement **nos** directeurs de thèse, MM. les Professeurs Angelo Colombo (Université de Besançon) et William Spaggiari (Université Statale de Milan), qui ont bien voulu s'entretenir avec nous sur le sujet de notre thèse, nous faire part de leurs observations judicieuses et nous prodiguer leurs précieux conseils.

Nous exprimons notre gratitude à M. Luciano Tamburini, directeur de la revue *Studi Piemontesi*, récemment disparu, qui nous a donné avec générosité plusieurs informations sur la biographie de De Amicis et aussi sur quelques sources manuscrites conservées à la Biblioteca Civica di Torino. Nous remercions M. le Professeur Luigi Surdich (Università di Genova) pour nos discussions passionantes sur De Amicis, et le Professeur Franco Contorbia (Università di Genova) pour ses conseils et pour nous avoir communiqué plusieurs renseignements sur la bibliographie de De Amicis ; et aussi nous remercions Bianca Danna (Torino), avec laquelle nous avons discuté de certains problèmes critiques liés aux livres de voyage de De Amicis, puis Laura Finocchiaro-Fournier (Université de Paris 3), Philippe Guérin (Université de Rennes 2), Bertrand Joly (Université de Nantes), Rossana Melis (Firenze) pour leurs conseils.

Nos remerciements chaleureux vont à Silvia Bonjan Directeur de la Biblioteca Civica de Imperia qui nous a ouvert les portes de la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio di Imperia, où se trouvent plusieurs livres et documents de De Amicis. En outre, nous remercions les membres du personnel de la Biblioteca Braidense di Milano, de la Biblioteca Nazionale di Firenze et de la Biblioteca Civica di Torino, ainsi que les membres du personnel des bibliothèques de Besançon, de la Bibliothèque Nationale de Paris, de la Biblioteca Trivulziana di Milano, de la Biblioteca d'Arte di Milano et des Archives Nationales de Paris : ils nous ont

facilité l'accès aux livres et aux textes manuscrits dont nous avons besoin dans notre travail.

Nous remercions également tous ceux qui nous ont accordé leur attention et leur patience : en particulier Flavia Dutheil (Busto Arsizio), Marika Galli (Besançon), et surtout Emmanuelle Genevois (Paris) : elles nous ont aidé à améliorer nos connaissances linguistiques.

Enfin, un remerciement tout particulier à ma femme, Loretta Grandi, pour son soutien et son aide pendant ces dernières années de travail.

Table des matières.

Remerciements.....	p. 5
Introduction.	p. 13

Première Partie.

Un ami de la France.

De Amicis entre politique et littérature.

Chapitre I. Edmondo De Amicis, le soldat-journaliste :

- I.1. Le tableau international : la défaite de la France et le nouvel ordre.....p. 29
- I.2. De Amicis soldat et écrivain.....p. 33
- I.3. La prise de Rome et les rapports difficiles avec la France.....p. 42

Chapitre II. La première rencontre avec la France :

- II.1. De Amicis « inviato speciale »p. 51
- II.2. Le séjour parisien de 1873 et les « Lettere francesi ».....p. 60
- II.3. En défense de Manzoni et de l'Italie.....p. 69
- II.4. L' interruption de la correspondance parisienne.....p. 72

Chapitre III. « On ne voit jamais Paris pour la première fois, on le revoit » :

- III.1. Le deuxième séjour parisien de De Amicis.p. 77
- III.2. De Amicis et Giacosa journalistes pour *L' Illustrazione Italiana*.....p. 84

Chapitre IV. « Dans l'immense filet doré » :

- IV.1. La promenade parisienne vers l'Exposition.....p. 99
- IV.2. Paris de papier.....p. 108

Chapitre V. «La métropole des métropoles» : De Amicis et Giacosa à l'Exposition Universelle de Paris :

- V.1. La ville et l'Exposition.....p. 115
- V.2. Voyager dans un monde en miniature..... p. 121
- V.3. Le Dieu Travail : « sublime amico e grande consolatore »..... p. 134

Chapitre VI. Paris adieu!

- VI.1. Le dernier périple parisien.....p. 139
- VI.2. La « macchina immensa ».....p. 148

Chapitre VII. L'histoire éditoriale de *Ricordi di Parigi*

- VII.1. De la revue au livre.....p. 153
- VII.2. Un livre phantasme.p. 155
- VII.3. La traduction française.p. 157
- VII.4. De Amicis et la critique de la langue française.....p. 164

Deuxième Partie.

A la recherche de la littérature française.

Chapitre I. Hommage au père de la littérature française :

- I.1. Un livre dans le livre.....p. 173
- I.2. Les deux âmes de Victor Hugo.p. 175
- I.3. Le visage de Hugo.....p. 183
- I.4. Le dernier hommage.....p. 193

Chapitre II. La rencontre avec Emile Zola :

- II.1. Edmondo à la croisée des chemins..... p. 197
- II.2. Le succès et le scandale de *L'Assommoir*.....p. 202
- II.3. Dans le laboratoire de Zola.....p. 211
- II.4. La fortune du portrait de Zola.....p. 220

Chapitre III. La collaboration à la *Gazzetta Letteraria* et les *Ritratti letterari* :

- III.1. Le retour à la poésie et à Paris.....p. 227
- III.2. La collaboration à la *Gazzetta Letteraria* de Turin.....p. 236
- III.3. L'histoire éditoriale et de la critique.....p. 242

Chapitre IV. Entre Daudet et Zola :

IV.1. Les voies diverses du naturalisme.....	p. 247
IV.2. Daudet sur la scène.....	p. 250
IV.3. De Amicis traducteur de Daudet.....	p. 255
IV.4. Dans la tanière de l'ours.....	p. 259
IV.5. La tristesse et la solitude de Zola.....	p. 263
IV.6. De Amicis-Zola : notes pour un bilan provisoire.....	p. 269

Chapitre V. De Amicis et le théâtre français :

V.1. Dumas et le fantôme du père.....	p. 273
V.2. Exercice physiognomique.....	p. 278
V.3. La paresse d'Augier.....	p. 281
V.4. Les masques de Constant Coquelin.....	p. 285

Chapitre VI. Le poète et le soldat :

VI.1. La rencontre parisienne avec Paul Déroulède.....	p. 293
VI.2. Cicatrices et drapeaux.....	p. 302
VI.3. Comme dans un roman d'Alexandre Dumas.....	p. 306
VI.4. Le journal de guerre d'une nation vaincue.....	p. 312
VI.5. Deux traductions françaises du texte consacré à Déroulède.....	p. 319

Chapitre VII. L'avocat de la France :

VII.1. La plume de l'Histoire.....	p. 325
VII.2. Une dette difficile à payer.....	p. 332
VII.3. De Amicis entre l'enclume et le marteau.....	p. 337
VII.4. La Légion d'honneur.....	p. 346
VII.5. L'ami retrouvé.....	p. 350

Conclusion.....	p. 361
------------------------	---------------

Appendices.

Avertissement.	p. 375
-----------------------------	--------

Appendices de la Première Partie :

I. <i>Alla Francia</i> : L'histoire éditoriale des écrits journalistiques.....	p. 379
II. La correspondance personnelle de De Amicis de Paris (1873).....	p. 423
III. Les articles parisiens publiés par <i>La Nazione</i> (1873).....	p. 443

Appendices de la Deuxième Partie :

I. Une traduction française de l'article de De Amicis sur <i>Zola polemista</i>	p. 507
II. Les lettres de De Amicis à Paul Déroulède.....	p. 519

Bibliographie :

1. Sources manuscrites.....	p. 539
2. Œuvres de De Amicis :	
A. Textes parus dans les journaux ou dans les revues.....	p. 547
B. Textes en volume.....	p. 551
C. Bibliographie des traductions en français (1878-1907).....	p. 555
D. Autres traductions.	p. 556
3. Bibliographie générale.....	p. 559

Index

Index des planches.....	p. 585
-------------------------	--------

Introduction.

La richesse et la continuité des échanges entre les Etats Italiens et en particulier les régions nord-occidentales et la France est une donnée désormais confirmée¹. Il est toutefois incontestable que ces rapports se font de plus en plus fréquents vers la fin du XVIIIe siècle (avec le début de l'aventure napoléonienne) et surtout au cours du XIXe siècle, favorisés qu'ils sont par les voies et moyens de communication devenus plus faciles et plus sûrs². Ce processus de rapprochement entre les deux pays s'intensifie au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, quand les Etats Italiens deviennent un Royaume (1861) grâce à l'habileté des gouvernements de la Maison de Savoie et à des conjonctures internationales favorables. Lors de ces événements la France joue un rôle important, elle participe en effet militairement à la Seconde guerre d'Indépendance aux côtés du souverain piémontais (1859). Plus tard, après la défaite française de Sedan (30 août-1 septembre 1870) devant les Prussiens et la conquête de Rome consécutive (20 septembre 1870) par les troupes italiennes, les rapports politiques et diplomatiques entre les deux états connaissent un brusque tournant négatif, avec des répercussions sur le plan commercial. Ce gel des relations s'aggravera dans les années suivantes à cause des visées coloniales des deux puissances, et culminera avec la question de Tunis, ainsi que par le choix italien de conclure avec l'Autriche et la Prusse la Triple Alliance (1882)³.

Malgré ce brusque éloignement sur le front politique, malgré les difficultés intérieures de la France (déchirée par la révolte des communards), l'hégémonie culturelle française ne montre pas de signes évidents de faiblesse. La société

¹ Cf. D. Isella, « La cultura letteraria lombarda », dans Id., *I Lombardi in rivolta. Da Carlo Maria Maggi a Carlo Emilio Gadda*, Torino, Einaudi, 1984, p. 3-24, et en particulier p. 5, où il souligne cette continuité qui remonte à la culture italienne « del Due e Trecento » avec « la consuetudine con la tradizione d'oc e d'oïl ».

² L. Derla, « Primato italiano ed egemonia francese nell'età romantica e risorgimentale », dans *France et Italie dans la culture européenne. Mélanges à la mémoire de Franco Simone*, Genève, Slatkine, vol. III (XIX et XXe siècles), 1984, p. 13-31.

³ P. Milza, *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle*, vol. I, Rome, Ecole Française de Rome, 1981.

française même gravement touchée, ne tarde pas à ressusciter des cendres de la Commune. En effet l'Exposition Universelle de Paris (1878) célèbre cette renaissance y compris sur le plan de la science et de la technique : Paris, ville du luxe et du divertissement, devient aussi un modèle culturel pour l'Europe. La capitale, déjà laboratoire du nouveau roman au XIXe siècle avec Balzac, poursuit sur cette lancée avec Zola. C'est à Paris encore que s'élabore (avec Baudelaire et Rimbaud, puis avec Mallarmé) la poésie du futur. C'est ce qui advient aussi pour l'art, avec la naissance des premiers mouvements révolutionnaires en peinture.

Mais la France envahit l'Europe, et en particulier l'Italie, non seulement avec la grande culture des cercles intellectuels, mais aussi avec la culture populaire, par son théâtre, ses chansons, ses journaux, comme avec ses parfums et les nouveautés de la mode exposées dans les vitrines des grands magasins⁴. L'Italie, en réelle position d'infériorité, regarde avec de plus en plus d'admiration la culture scientifique et la puissance militaire prussienne, mais envie également tout ce qui se passe à Paris, à l'ombre des cafés ou des rédactions des journaux ainsi que dans les ateliers des artistes ou dans les grands magasins⁵. Si nous excluons l'éternelle fascination exercée par la culture classique et les paysages du „bel paese“, de peu d'importance est, au contraire, le poids que la culture italienne du dix-neuvième siècle exerce sur le monde français⁶, et elle est associée à quelque personnalité unique et exceptionnelle, comme ce sera le cas de D'Annunzio⁷.

⁴ « Malgrado ogni rancore e nonostante ogni alleanza, il soffio immenso della Francia entra nell'anima nostra e fa parte della nostra vita. La sua varia, feconda, sfolgorante letteratura penetra in tutti gli strati della nazione italiana, dal più colto al più rozzo, con la forza d'un mare straripante; la sua musica e la sua commedia è festeggiata ed amata in Italia come cosa nostra ; la nostra curiosità, la nostra immaginazione guardano ancora a Parigi come nei più bei giorni della nostra amicizia ; i francesi sono sempre accolti da noi col sorriso antico, quando vengono in aspetto d'amici, e trovano i cuori aperti e le mani tese ; e noi sentiamo sempre nella loro lingua un suono intimo e dolce che ci tocca le fibre più segrete del cuore, come l'eco d'una musica lontana, che ci ricorda un passato glorioso, delle gioie divine e degli affetti sacri ». Ces mots se trouvent dans un article de De Amicis R probablement destiné au journal sud-américain *La Nación* de Buenos Aires R dont l'autographe est conservé à la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio di Imperia, Ms EDA 16, fasc. 16.

⁵ Cf. E. Zola, *Au bonheur des dames*, Paris, Charpentier, 1883.

⁶ Un traitement à part doit être réservé au à l'opéra italien, qui exercera encore une grande influence à la fin du XIXe siècle avec le succès durable de Verdi et le triomphe de l'œuvret veriste de Puccini.

⁷ Voir à ce sujet l'article de E.M. De Vogüé, « La Renaissance latine. Gabriel D'Annunzio : poèmes et romans », *Revue des Deux Mondes*, 1^o janvier 1895, p. 187-206 ; G. Tosi, *D'Annunzio en France au début de la Grande Guerre*, Firenze, Sansoni, 1946 ; *D'Annunzio europeo*, Atti del

Tel est, à grands traits le tableau général qui s'offre aujourd'hui aux spécialistes qui désirent affronter ce sujet, épineux mais fascinant, du rapport entre les deux sœurs latines. Ce tableau, bien entendu, nécessiterait de prendre en considération de nombreux détails et nuances pour mieux l'éclairer. Pour y parvenir des approfondissements et des enquêtes plus fouillées sont nécessaires, comme on essaie de le faire depuis longtemps de divers côtés, même si ce n'est pas de façon systématique⁸.

Dans ce cadre complexe nous nous sommes efforcés d'analyser le rôle joué par Edmondo De Amicis (1846-1908), un des écrivains les plus remarquables de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Il n'est pas seulement l'auteur du grand succès de *Cuore* (1886), mais aussi l'écrivain qui a élargi considérablement l'horizon jusqu'alors restreint du lecteur moyen italien, en lui proposant par ses ouvrages des voyages « exotiques » en Espagne (1873), en Hollande (1874), au Maroc (1876), à Constantinople (1878). Et surtout c'est un intellectuel particulièrement attentif aux changements de société, aux dynamiques de transmission de la culture, aux transformations de l'édition et du statut des écrivains. Comme tel il s'est intéressé aux institutions du nouveau Royaume d'Italie (l'armée, l'école, la famille) et il a analysé les plus graves problèmes sociaux de l'époque en débat (comme par exemple l'émigration), prenant en

Convegno, Gardone R.- Perugia, 8-13 maggio 1989, a cura di P. Gibellini, Roma-Gardone, Lucarini-Vittoriale, 1991.

⁸ Cf. par exemple M. Spaziani, *Bibliographie de Maupassant en Italie*, Florence, Institut Français, 1957 ; R. Antonetti, *Francesco De Sanctis et la culture française*, Firenze, Sansoni Antiquariato, 1964 ; G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971 ; P. Falciola, *La littérature française dans la presse vériste italienne*, Paris, Didier, 1977 ; G. Vigni, « La letteratura francese del secondo Ottocento nella cultura italiana (1870-1814). I. Il romanzo », *Otto/Novecento*, 2, 1978, p. 55-72 ; Id., « II. La poesia », *ibid.*, 6, 1978, p. 107-124 ; L. Mangoni, *Una crisi di fine secolo. La cultura italiana e la Francia fra Otto e Novecento*, Torino, Einaudi, 1985, L. Sozzi, « La letteratura francese e l'Italia », dans *Storia della letteratura italiana*, a cura di E. Malato, vol. XII. *La letteratura italiana fuori d'Italia*, coordinato da L. Formisano, Roma, Salerno Editrice, 2002, p. 637-679 (avec une riche bibliographie). A louer les initiatives entreprises par l'Université de Caen sous l'impulsion de Marielle Colin qui ont déjà donné des excellents résultats : *Les échanges culturels entre la France et l'Italie de 1880 à 1918 : polémiques et dialogue*. Actes du colloque de Caen (3-4 octobre 1986), recueillis par M. Colin, Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1988 ; *La France et l'Italie : traductions et échanges culturels*, Etudes publiées sous la direction de F. Decroisette, Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1992 ; *Heurs et malheurs de la littérature italienne en France*, Actes du Colloque de Caen (25-26 mars 1994) publiés sous la direction de M. Colin, Caen, 1995. Voir aussi deux numéros monographiques de la revue *Transalpina : Lettres italiennes en France*, *Transalpina*, 3, 1999, et *Lettres italiennes en France II*, *Transalpina*, 8, 2005.

compte la force de l'idéologie et des partis de masse comme le socialisme, auquel en 1891 il accorda son adhésion inconditionnelle⁹.

Dans cette richesse de sujets exprimée par De Amicis, la culture française occupe certainement une place importante, que ce soit sur le plan des lectures, comme sur celui des expériences directes, fruits de séjours répétés. Et il suffit en effet de feuilleter un livre ou même un article de l'écrivain italien pour trouver des citations en langue française ou des références à de nombreux auteurs français, en particulier à son très cher Victor Hugo, ou à Emile Zola¹⁰.

Du reste, il y a au moins deux livres qui témoignent très clairement et sans équivoque du rapport de De Amicis avec le monde français, c'est *Ricordi di Parigi* (1879) où justement De Amicis rappelle dans deux longs chapitres ses rencontres dans la capitale avec Hugo et Zola et les *Ritratti Letterari* (1881) qui en effet se réfèrent exclusivement à des auteurs français et sont inspirés par des rencontres personnelles avec des personnages de l'envergure de Hugo, Daudet, Zola, Alexandre Dumas fils et Emile Augier. A ceux-ci il faut ajouter le volume *Ricordi de 1870-71* (publié en 1872), qui contient quelques pages dédiées à la France, à l'époque engagée dans le malheureux défi contre les Prussiens.

Pour ces simples raisons De Amicis nous apparaît comme un exemple privilégié pour comprendre le rapport complexe des échanges entre les cultures italienne et française au cours des décennies post-unitaires, et en particulier dans la période 1870-1881, celle de la défaite française provoquée par les Prussiens jusqu'à la crise de Tunis et à la dégradation des relations franco-italiennes. Une période dramatique et de toute façon décisive, au cours de la quelle la grande tradition d'amitié entre les deux peuples subit une forte secousse, causant aussi de sanglants combats et des épisodes de nationalisme exacerbé.

Un des principaux objectifs de notre recherche est justement de mesurer l'influence de la crise politique et diplomatique sur les vicissitudes culturelles et sociales. Vicissitudes rendues plus aiguës à cause du ressentiment exprimé par

⁹ Cf. S. Timpanaro, *Il socialismo di Edmondo De Amicis. Lettura del "Primo Maggio"*, Verona, Bertani, 1983.

¹⁰ Nous avons volontairement renoncé à cette aride liste de citations, entre autre pas toujours précise et pas facile à reconnaître, en préférant au contraire travailler dans un contexte plus ample et articulé.

une presse de plus en plus agressive et puissante, capable d'influencer l'opinion publique. Comment réagirent les intellectuels philo-français face à ces dramatiques changements ? Comment se modifièrent les rapports personnels de ceux-ci avec leurs amis français ? Ces questions et d'autres encore constituent la base de départ de notre recherche, qui a trouvé en De Amicis et dans ses interlocuteurs transalpins (parmi lesquels se détachent Edmond Cottinet et Paul Déroulède) un sujet idéal d'étude, parce que dans ce contexte spécial la position de De Amicis est comme on le verra est vraiment centrale et stratégique ; elle permet donc d'appréhender, non seulement l'évolution personnelle d'un intellectuel, mais aussi de saisir les humeurs et les difficultés survenues entre les deux sœurs latines dans la décennie 1870-1881.

Si la dette de De Amicis est indubitable et bien documentée envers la France, il peut être intéressant de se poser la question inverse, nous voulons dire une dette de la France envers l'intellectuel italien. L'intérêt montré par les lecteurs français pour les œuvres de De Amicis est dans ce sens significatif. En effet les livres de voyages tout particulièrement reçurent un accueil favorable en France, comme le montrent les traductions parues immédiatement après les éditions originales italiennes : *L'Espagne* (1878) ; *La Hollande* (1878) ; *Constantinople* (1878) ; *Souvenirs de Paris et de Londres* (1880) ; *Le Maroc* (1882). Un semblable succès sera réservé par la suite à d'autres ouvrages de l'écrivain et en particulier, comme cela est évident, à *Cuore*¹¹. Ce sont des données objectives qui nécessitent naturellement d'autres recherches, mais qui de toute manière montrent une voie déjà fiable que l'on peut donc parcourir.

Mais dans la même perspective de recherche une autre donnée s'avère extrêmement intéressante qui n'a jamais été prise en considération jusqu'à présent. La première tentative d'interprétation de l'œuvre entière de De Amicis est due en effet non à un spécialiste italien, comme cela serait normal, mais à un

¹¹ Toutefois la traduction française, si bien achevée dès 1887, devra attendre 1892 et la chute du gallophobe Francesco Crispi pour paraître en France : cf. M. Rigotti Colin, « Da Cuore a Grands coeurs », *Belfagor*, XLI, II, 31 mai 1986, p. 297-310; Id., « *Cuore* d'Edmondo De Amicis », in Id., *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2005, p. 131-170 ; E. De Amicis, *Le livre Cœur*, traduction de P. Caracciolo, M. Macé, L. Marignac et G. Pécout, avec *Notes et postface* de G. Pécout, Paris, Editions Rue d'Ulm / Presses de l'École normale supérieure, 2001, p. 392-393.

français, Jacques-Humbert Brovedani. Il publie en effet en 1916 à Rennes sa thèse pour le doctorat intitulée *Ed. de Amicis. L'Homme et l'Oeuvre*¹². La date est significative, il n'y a que huit ans que De Amicis est mort (11 mars 1908) et en Europe a éclaté le premier conflit mondial, qui après quelques incertitudes avait vu s'aligner l'Italie aux côtés de la France.

Il est important de relire l'*Avant-propos*¹³ de sa thèse où Brovedani explique les raisons d'un tel intérêt. Il insiste en effet sur la variété et la qualité des œuvres de l'écrivain italien et surtout sur sa dimension européenne : « Parmi les écrivains italiens qui ont apporté une forte contribution à la littérature européenne, Edmond de Amicis est l'un de ceux qui se recommandent le plus à l'attention de l'historien et du critique non seulement par la quantité de ses ouvrages, mais encore par la variété remarquable de son inspiration et par sa valeur artistique »¹⁴.

La proximité de la mort de De Amicis rajoute Brovedani l'empêche de donner un jugement historique définitif sur toute l'œuvre, extrêmement riche et variée ; mais en attendant c'est le public, en demandant continuellement ses ouvrages, qui confirme la popularité de De Amicis et en détermine l'importance dans la formation de l'identité italienne¹⁵. Pour toutes ces raisons Brovedani s'apprête à tracer pour la première fois avec un certain orgueil (« il est en effet étonnant qu'aucune étude plus vaste n'ait été tentée pour remédier à cette lacune »)¹⁶, un

¹² J.H. Brovedani, *Ed. De Amicis l'Homme et l'Oeuvre* (Université de Rennes, Faculté des Lettres, Thèse pour le doctorat), Rennes, Imprimerie F. Simon, 1916. En effet, dans le colophon de p. 216 on lit : « Vu pour impression : Rennes, le 22 mai 1914. *Le Président du Jury* G. Dottin. ». J'ai lu en copie cette thèse grâce à la courtoisie de Philippe Guérin de l'Université de Rennes 2.

¹³ *Avant-propos* qui est daté « janvier 1914 ».

¹⁴ J.H. Brovedani, *Ed. De Amicis l'Homme et l'Oeuvre*, op. cit., p. 9.

¹⁵ Cf. *ibid.*, p. 10 : « La mémoire de l'écrivain italien est encore toute récente, elle n'apparaît pas, par conséquent, dans le recul indispensable pour appartenir définitivement à l'histoire; mais si tout ce qu'on a déjà dit de lui et ce qui s'écrit encore ne recueille point dans l'avenir les suffrages unanimes des historiens, notamment en ce qui concerne ses idées sociales et politiques, du moins ces études pourront-elles présenter quelque utilité pour le jugement définitif que l'histoire littéraire devra un jour porter sur son œuvre en lui assignant enfin la place qui lui revient [...]. Mais si les littérateurs non pas encore accordé à de Amicis toute l'attention que mérite sa mémoire, la partie cultivée de la nation italienne lui a généreusement rendu l'hommage qu'elle lui doit ; cela résulte de la recherche spéciale et constante qu'elle fait de ses œuvres. En effet, dans les statistiques dressées par les bibliothèques publiques, parmi les livres les plus demandés ce sont les ouvrages de de Amicis qui occupent la première place ».

¹⁶ *Ibid.*, p. 10 ; et voir à p. 11 où Brovedani parle de sa biographie de De Amicis : « L'homme, nous avons essayé de le faire connaître, en exposant, à grands traits sa biographie, qui, si elle n'est

tableau d'ensemble de l'homme et de l'œuvre, en n'omettant pas de souligner l'adhésion de De Amicis au socialisme¹⁷.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur les contenus spécifiques de ce livre qui comme il est évident, ne manque pas d'éléments de faiblesse, conséquence entre autre de cette période historique¹⁸. Et toutefois, nous le répétons, il a le grand mérite de placer De Amicis dans une dimension européenne, en tentant pour la première fois une synthèse générale ; cette dernière d'ailleurs, ne laisse pas de côté la reconstitution de la biographie de l'écrivain italien, saisissant justement le lien existant entre les événements de sa vie privée et ses choix artistiques¹⁹. On ne peut éviter de rappeler un autre mérite du travail de Brovedani, c'est-à-dire celui de proposer dans l'appendice une bibliographie générale des écrits de De Amicis ainsi que des études critiques qui lui ont été dédiées. C'était une tâche ingrate typique de toute façon de la culture académique dont Brovedani provenait. Pourtant, elle avait le mérite de constituer une solide base pour les études futures, comme déclarait encore l'auteur : « Nous avons enfin dressé, et en cela nous avons cru rendre service aux critiques qui plus tard s'occuperont de de Amicis, une bibliographie complète des œuvres de l'écrivain et des articles ou travaux divers auxquels ils ont donné lieu. Malgré l'intérêt et l'importance qu'il présente, ce travail n'avait pas encore jusqu'à présent été entrepris »²⁰.

pas absolument complète, aura au moins le mérite d'être le premier travail de ce genre, tant en Italie qu'en France, sur de Amicis ».

¹⁷ Cf. à ce propos l'article d'un autre critique français, Maurice Muret : « Le socialisme de M. E. De Amicis », dans Id., *La littérature italienne contemporaine*, Paris, Perrin, 1906, p. 20-37.

¹⁸ Cf., par exemple, la structure de la thèse, avec plusieurs écrits de De Amicis divisés encore en genres littéraires.

¹⁹ Ibid., p. 11-12 : « On n'attache trop souvent qu'un intérêt de curiosité aux biographies des écrivains que l'on considère volontiers comme n'ayant qu'un caractère simplement décoratif. En ce qui concerne de Amicis, l'idée de recueillir sur sa vie des documents précis n'a même pas jusqu'ici été mentionné, et l'on a ainsi laissé de côté une des sources les plus utiles et les plus précieuses pour apprécier plus exactement un auteur. Etudier, même rapidement, les vicissitudes de la vie de l'écrivain, ne signifie pas, pour nous, exposer des détails chronologiques, souvent arides, pour enrichir un travail, mais bien plutôt suivre de plus près le développement de toute une œuvre littéraire que nous savons être inséparable de la personnalité de son auteur ».

²⁰ Ibid., p. 14. Parmi les travaux de critique que Brovedani utilise fréquemment il y a l'article important d'E. Rod, « Un littérateur italien. M. Edmondo de Amicis », *Revue des deux Mondes*, LIV, mars-avril 1884, p. 922-934, puis dans le volume *Etudes sur le XIX siècle*, Paris, Librairie Académique Didier Perrin, 1894², p. 201-228.

C'est justement cette section bibliographique – même si elle n'est pas toujours précise à propos des données offertes – la partie de la thèse encore utile aux spécialistes de nos jours, en permettant quelques agréables trouvailles. Et au contraire on est très surpris de constater que Brodevani dans son travail ne montre aucun intérêt pour sonder les raisons du lien indiscutable entre De Amicis et la culture française. Ainsi il liquide en quelques répliques un livre comme *Ricordi di Parigi*, qui aurait pu justement lui inspirer de nombreuses observations, en particulier dans les chapitres qui décrivent la rencontre de l'écrivain avec Victor Hugo et Emile Zola. De même l'autre livre, expressément consacré par De Amicis à la littérature française est défini ainsi :

En 1881, Trèves fit connaître une nouvelle manière du genre narratif de De Amicis avec le livre *Ritratti Letterari*. L'auteur considérait sous divers aspects quelques-unes des plus grandes figures de la littérature française d'alors ; c'était notamment Daudet, Zola, Augier, Dumas, l'acteur Coquelin et Paul Déroulède. Il ne s'agit pas ici de véritables critiques, ni de commentaires purement littéraires. Ces écrits se ressentent de l'influence du journalisme, ayant paru vers 1880 dans la *Gazzetta Letteraria* de Turin ; ils se présentent plutôt comme des pages de variétés personnelles²¹.

Evidemment il importait à Brodevani de tracer avant tout un premier profil culturel, le plus complet possible, en se limitant à récupérer quelques éléments critiques provenant du monde français. Du reste, comme le soulignait encore l'auteur, en Italie la situation des études sur De Amicis était encore plus arriérée ; en effet, pour des raisons différentes on préférait insister sur un consensus générique, sans tenter de situer l'écrivain à l'intérieur de l'histoire littéraire de la Nouvelle Italie. L'unique exception était peut-être le chapitre que Benedetto Croce lui avait consacré dans *La Critica* au début du siècle, quand De Amicis était encore en vie²².

²¹ Ibid., p. 57-58.

²² B. Croce, « Note sulla letteratura italiana nella seconda metà del secolo XIX. III. Edmondo De Amicis », *La Critica*, I, 1903, p. 161-181 ; après dans Id., *La letteratura della nuova Italia. Saggi critici*, I, Bari, Laterza, 1914, p. 161-181.

Même dans les décennies successives, malgré de nombreuses interventions, on n'arriva pas en Italie à un vrai bilan critique de l'oeuvre de De Amicis, et même graduellement on préféra insister sur un aspect totalement trompeur, de De Amicis, écrivain pédagogique²³, père des „bons sentiments“, en laissant de côté ainsi d'autres aspects problématiques. *À in primis* son activité de militant socialiste qui seront précisés beaucoup plus tard²⁴. Et même sur la partie exclusivement biographique, indiquée par Brovedani dont il faut absolument tenir compte, il n'y eut pas d'études significatives, à l'exception de la recherche de Mimí Mosso centrée sur les rapports de De Amicis avec l'éditeur Treves²⁵. On devait donc attendre 1962 pour pouvoir finalement lire l'ample biographie culturelle écrite par Lorenzo Gigli, *Edmondo De Amicis* (Torino, Utet), faisant partie de la collection « La vita sociale della Nuova Italia », dirigée par Nino Valeri²⁶.

Elle avait été précédée cependant encore une fois par l'important travail (478 pages !) d'une spécialiste française, Magda Martini, qui publiait en 1951 (Tourcoing, Imprimerie George Frère) le fruit de sa Thèse pour le doctorat d'Etat. Le volume, significativement intitulé *Edmondo De Amicis. L'Homme l'oeuvre le Témoin d'une époque*, se proposait justement de replacer l'écrivain à l'intérieur d'un panorama italien et européen en dépassant l'étiquette d'auteur „sentimental“ que la critique lui avait attribué :

Edmondo De Amicis (1846-1908) a été l'un des auteurs les plus célèbres de son temps. Ses œuvres étaient lues à l'étranger, et en particulier en France, où il avait noué de solides relations amicales avec les lettrés notoires de l'époque ; pour ce pays qu'il aimait et admirait, il a écrit des pages parcourues d'une émotion intense. Vite cependant le souvenir de cet écrivain s'est effacé, pour ne

²³ Cf., par exemple, G. Bronda, *Edmondo De Amicis. Storia del monumento offerto dai bimbi d'Italia alla città d'Imperia. Benni biografici e bibliografici seguiti da brani scelti*, Milano, Edizioni La Prora, 1932 ; M. Valeri, *Edmondo De Amicis*, Firenze, Le Monnier, 1954.

²⁴ Pour un tableau général, voir la *Bibliografia della critica* contenue dans E. De Amicis, *Opere scelte*, a cura di F. Portinari et G. Baldissoni, Milano, Mondadori (“I Meridiani”), 1996, p. 1248-1263. En effet ce sera le Convegno nazionale di studi di Imperia (30 avril - 3 mai 1981) qui proposera un De Amicis différent et plus complexe.

²⁵ M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, A. Mondadori, 1925.

²⁶ Cf., par contre, en ce qui concerne la partie bibliographique, le très mauvais le travail de l'italien G. Carella, *Appunti per una bibliografia su De Amicis*, Bari, Tip. Levante di M. Cavalli, 1960.

laisser vivante qu'un œuvre : *Cuore* (Cœur), universellement connue. Sa sensibilité et sa sentimentalité ont contribué à faire de lui un « auteur larmoyant », comme disent certains critiques qui n'ont pénétré que superficiellement la personnalité de ce dernier manzonien, « le dernier mais non le moindre » a-t-on dit... C'est à tous ceux qui le connaissent mal ou qui n'ont pas lu ses volumes riches d'un enseignement universel, d'une utilité et d'une leçon incomparables, surtout en une période d'égoïsme déchaîné comme la nôtre, à tous ceux qui affirment obstinément que l'homme et un loup pour l'homme que s'adresse cette étude²⁷.

Engagée totalement dans cette lourde tâche, M. Martini se préoccupait donc de prendre en considération toute l'œuvre de De Amicis (éditions posthumes comprises), en suivant une méthode de travail précise :

[...] Le plan qui a donc paru s'imposer comprendra trois grandes divisions : les œuvres de jeunesse d'un romantique attardé, celles de la maturité d'un artiste épris d'un idéal humanitaire, et les dernières qui, groupant différents genres, sont marquées plus intensément du sceau d'un idéal que nous pourrions classer en marge du socialisme. A celles-ci se rattachent des écrits divers parus en trois volumes après la mort de l'écrivain, recueils d'articles, de conférences, de discours que l'éditeur Treves a appelés : *Le Ultime Pagine*²⁸.

De cette manière, comme cela avait été le cas pour Brovedani, Madame Martini n'approfondit pas le thème des rapports de De Amicis avec le monde français et les « solides relations amicales avec les lettrés notoires de l'époque », mais elle se limite seulement à quelques allusions, en repérant des modèles possibles, en établissant des parallèles entre certaines pages de De Amicis et celles d'auteurs français ; elle a utilisé la même procédure, par exemple avec Alfred de Vigny (p. 76-78), ou avec Michelet (p. 142 n.3 et p. 210-211), Jules Verne (p. 107),

²⁷ M. Martini, « Avant-propos », dans Id., *Edmondo De Amicis. L'Homme l'œuvre le Témoin d'une époque*, Tourcoing, Imprimerie George Frère, [1951], p. IX. Cf. aussi la « thèse complémentaire » de la même Martini, *Lettres inédites d'Edmondo De Amicis à Emilia Toscanelli-Peruzzi*, Lille, Nord-Copie, 1951, qui offrait une vaste documentation permettant d'étudier la biographie de De Amicis surtout pendant la période florentine.

²⁸ Ibid., p. X. Le titre général *Le Ultime Pagine* comprenait trois livres : *I. Nuovi ritratti letterari ed artistici* (Milano, Treves, 1908) ; *II. Nuovi racconti e bozzetti* (1908) ; *Cinematografo cerebrale : bozzetti umoristici e letterari* (1909).

Fromentin et Loti (p. 118-119), Gautier (p. 110 et suivantes), Xavier de Maistre (p. 226).

Dans la période suivante jusqu'aux années plus récentes, la critique n'est pas revenue sur le sujet des rapports entre De Amicis et le monde français de façon convaincante si ce n'est pour s'occuper d'aspects particuliers et marginaux. De même les deux livres déamicisiens rappelés ci-dessus expressément consacrés à la France (les *Ricordi di Parigi* et les *Ritratti Letterari*), n'ont pas suscité une grande attention de la part des spécialistes. Les *Ricordi di Parigi*, par exemple, ont été examinés dans leur ensemble seulement par une spécialiste française, Emmanuelle Genevois²⁹ et précédemment ils avaient été l'objet d'une fine analyse par Luigi Surdich, surtout pour la partie relative à l'Exposition Universelle³⁰. Au contraire, les *Ritratti Letterari*, qui sont pourtant un livre original et fondamental, ne serait-ce que pour comprendre le rapport entre la littérature italienne et les modèles français dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, continuent à être complètement ignorés, aussi bien en Italie qu'en France. Pour le reste, comme on l'a vu, il s'agit d'un ensemble d'interventions sporadiques, qui affrontent un seul livre, ou un aspect particulier sans reconstruire une trame plus ample de rapports et de contacts.

C'est cette tâche que nous nous sommes fixée, en mettant au centre de notre enquête, comme cela est évident, les textes de De Amicis relatifs à la France. Ils ont été analysés en détail à travers la reconstitution de leur genèse au moyen de la comparaison avec les manuscrits originaux (quand cela a été possible), et l'histoire de leur destinée éditoriale en comparant le texte des volumes avec celui des premières parutions en revue. Un soin particulier a été réservé à l'étude de leur réception en terre française, en dessinant l'histoire des traductions, mais aussi en tentant de retracer la fortune critique de ces textes.

²⁹ E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo de Amicis », *Chroniques italiennes. Mélanges offerts à Pierre Laroche*, n. 69/70, 2002, p. 65-82.

³⁰ L. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contobia, Milano, Garzanti, 1985, p. 193-234. Ce travail a aussi le mérite de proposer à nouveau avec force l'importance du rapport déamicisien avec la culture française.

En outre, nous avons cherché de retrouver l'étroit réseau de rapports, qui pour ainsi dire, existe avant et après ces publications. Nous avons donc d'abord repris l'étude de la biographie de De Amicis, en prenant comme base de travail les volumes déjà cités de Mimi Mosso et Lorenzo Gigli, où ne manquent pas de nombreuses erreurs et de graves lacunes. En particulier nous avons enquêté avec une nouvelle attention sur les voyages parisiens entrepris par Edmondo dans les années soixante-dix et quatre-vingts, en nous arrêtant sur les rencontres qu'ils suscitent, et qui à leur tour ont eu une suite, documentée par des envois de livres et de lettres. L'instrument que nous avons privilégié a été celui de l'analyse des documents privés de De Amicis, en particulier de la correspondance très riche, avec Emilia Peruzzi, déposés à la Bibliothèque Nationale de Firenze. Evidemment nous avons pris en considération beaucoup d'autres documents, connus et inédits. Parmi ceux-ci, au cours de notre enquête, a revêtu une grande importance la correspondance envoyée par De Amicis à Edmond Cottinet, récemment acquise par la Biblioteca Civica de Turin³¹.

Grâce à l'analyse comparée de ces différentes sources, nous avons corrigé ou complété les données jusqu'à présent connues ; en outre sont apparues de nombreuses nouvelles inédites, des indices, des idées qui ont à leur tour mis en branle d'autres nouvelles recherches. Elles ont été souvent menées dans les bibliothèques et les archives publiques, mais aussi à travers les journaux nationaux et locaux aussi bien français qu'italiens. Une ressource importante, peu utilisée jusqu'à présent, a été la recherche des textes français possédés personnellement par De Amicis, en grande partie conservés à la Biblioteca Civica d'Imperia. La grande quantité de ces livres concerne à différents niveaux la France et sa culture, livres quelquefois enrichis de précieuses dédicaces des auteurs ou de notes de lecture : ces ouvrages confirment objectivement l'amour de De Amicis pour la littérature et l'histoire française.

De cette ample documentation, d'origine diverse, fait surface une carte culturelle extrêmement variée et riche, concernant non seulement De Amicis, mais

³¹ L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmondo De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, 2007, p. 3-21.

les rapports culturels entre l'Italie et la France au cours des décennies postérieures à l'Unité. Cette richesse d'informations nous a conduit à concentrer notre enquête, comme nous l'avons déjà dit sur un peu plus d'une décennie (1870-1883), c'est-à-dire depuis la guerre franco-prussienne jusqu'aux événements de Tunis et les faits qui s'ensuivirent et qui virent De Amicis engagé dans un dense dialogue avec Cottinet et Déroulède, aboutissant à la publication du volume *Gli Amici*, publié justement en 1883.

En fait dans un tel panorama, il reste encore beaucoup de choses à découvrir. Toutefois la figure de De Amicis apparaît certes fondamentale et il faut absolument en tenir compte pour reconstruire les rapports complexes et difficiles entre les deux „sœurs latines“. Plus tard De Amicis relâchera pour des raisons diverses³², son intérêt spécifique pour le monde culturel français³³. Il lui restera toutefois un amour convaincu et un lien profond avec le pays qui avait généreusement offert à l'Europe les conquêtes de la Révolution³⁴.

³² En effet, avec la publication de *Cuore* (1886) et ensuite de *Sull'Oceano* (1889), De Amicis se concentrera surtout sur les vicissitudes italiennes. En cela sa conversion au socialisme sera également décisive : elle ouvrira une saison de militant politique et de pacifisme. Puis arriveront de graves problèmes familiaux : la mort de sa mère, le suicide de son fils Furio (1898), la séparation de sa femme, la mort d'Emilia Peruzzi : qui conduiront De Amicis à un isolement volontaire, et à un lent déclin.

³³ G. A. Borgese parle au contraire d'un lien stylistique et idéal du dernier De Amicis avec les « moralisti francesi » : « De Amicis postumo », dans Id., *La Vita e il Libro. Saggi di letteratura e di cultura contemporanea 1909-1910*, Torino, Fratelli Bocca Editori, 1910, p. 78-79 : « [...] Coi piccoli moralisti francesi De Amicis ha più d'una affinità, e il famoso *Voyage autour de ma chambre* di Xavier de Maistre non supera gran fatto in levatura le cose leggiadre ed acute che De Amicis ha scritte sulla faccia umana [...]. Ho ricordato Xavier de Maistre perché era savoiaro, e perciò lontanamente imparentato col ligure-piemontese De Amicis. Attraverso il confine alpino la cultura francese e l'italiana scavarono parecchi tunnels, anche prima del Fréjus. Ma gl'italiani, che sospirano di nostalgia verso la prosa francese, diventano inesorabili contro la prosa italiana che osi somigliarle un tantino ».

³⁴ Les lectures et les acquisitions de textes français poursuivront, comme témoignent les livres de sa bibliothèque personnelle. Les voyages transalpins deviendront plus rares, mais ne cesseront pas, dans lesquels De Amicis aura l'occasion pour visiter la France et de rencontrer des intellectuels importants. En particulier, pendant un voyage en octobre 1895 il rendra visite à Victorien Sardou (1831-1908) et à Jules Verne (1828-1905). De Amicis racontera ces rencontres en utilisant pour Verne l'habituelle formule du portrait-interview, pour Sardou en faisant semblant d'écrire une lettre à un ami. Les deux textes seront par la suite recueillis dans le volume *Memorie* (Treves 1899) : *Una visita a Jules Verne* (p. 237-257) et *Una visita a Vittoriano Sardou* (p. 258-278). H. Douesnel dédiera à ce volume un long article « Souvenirs d'Edmond de Amicis », *La Revue politique et littéraire*, 3 août 1901, p. 147-153.

UNIVERSITÉ DE RENNES

FACULTÉ DES LETTRES

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Ed. de AMICIS — L'Homme et l'Œuvre

Thèse présentée et soutenue par

JACQUES-HUMBERT BROVEDANI



RENNES

IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON

38, Boulevard Lacaze, 38

Première partie.

**Un ami de la France.
De Amicis entre politique et littérature.**

Chapitre I.

Edmondo De Amicis, le soldat-journaliste.

I.1. Le tableau international : la défaite de la France et le nouvel ordre européen.

Le génie italien va se formuler ici avec une expression neuve, originale, propre. Les touchantes habitudes de l'exil, les attaches du cœur pour les maîtres de la jeunesse de la génération aujourd'hui mûre, les conceptions progressivement formées à chaque étape de la nation depuis cinquante ans, le guelfisme, le catholicisme libéral, l'Italie et la Papauté collaborant en politique, l'alliance des races latines, gardons-les comme souvenirs émouvants et comme preuves de notre bonne foi et de notre bon vouloir dans chaque situation par où nous avons passé, - mais rompons-les en les liens dans notre pensée et dans notre action présente. L'Allemagne, après l'Angleterre et l'Amérique a pris un telle avance sur le reste du monde qu'il faut hâter le pas et courir à la réalité, laisser là les affections, les rêves et l'idéal sentimental, et se saisir vigoureusement des seules choses solides et sûres, la science positive, la production et la force qui proviennent de l'une et de l'autre¹.

Ces mots se trouvent dans une lettre datée du 12 octobre 1870 ; elle était adressée à Marco Minghetti l'un des hommes politiques les plus importants de la Droite, ancien Premier ministre du nouveau royaume dirigé par Alberto Blanc, secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères. Cette citation représente parfaitement un tournant inattendu dans la politique étrangère italienne, mais exprime aussi la nouvelle atmosphère générale que l'on respirait dans le pays après la conquête de Rome (20 septembre 1870) et la défaite contemporaine

¹ La lettre est conservée à Bologna, Biblioteca Comunale dell'Archiginnasio, *Carte Minghetti*, dossier XV, fasc. 66; elle a été déjà citée par Federico Chabod dans sa magistrale recherche *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, Bari, Laterza, 1976, vol. I, p. 23 (mais dans les pages suivantes nous avons utilisé tout son premier chapitre : « La guerra franco-prussiana e l'Italia », p. 23-214).

française. En effet, la prise de la ville, c'est à dire de la capitale morale et historique du pays, réalisait un rêve qui travaillait depuis longtemps les intelligences et les cœurs des protagonistes du Risorgimento italien. L'Italie était enfin unie : cela suffisait, de sorte que personne ne se demandait par quelle étrange manière bizarre cela s'était produit, ou quel en était le prix à payer.

En revanche, la récente bataille de Sedan avait totalement changé la géographie européenne, et avait surtout démontré au monde entier la puissance militaire et culturelle de la Prusse, en minant aussi à la base la primauté française dans le vieux continent². Désormais la politique des états, la culture, la science, ainsi que la vie quotidienne des citoyens, n'allaient plus être les mêmes.

On peut alors comprendre que l'Italie, Etat encore petit et faible, continuellement à la recherche frénétique d'une identité nationale et d'un espace propre et digne dans le cadre européen et jusqu'alors dépendant sous divers aspects de la France, tournait ses regards vers la nation victorieuse. Ainsi la Prusse, avec qui l'Italie avait déjà vécu l'expérience peu honorable de 1866 (ce n'est qu'avec la victoire des Prussiens à Sadowa que l'Italie se voit remettre la Vénétie par l'intermédiaire de la France), devenait comme un modèle privilégié auquel s'adapter. Tout à coup l'alliance des races latines semblait un produit du passé ; aveuglés par les succès allemands, les Italiens oublièrent les racines communes, préférant rappeler les récents motifs de désaccord avec Napoléon III (la question romaine, *in primis*)³, plutôt que les liens anciens avec la sœur latine et l'aide reçue durant la deuxième Guerre d'indépendance.

² Carlo Dionisotti souligne cette profonde fracture de le cadre européen: « A year's work in the seventies ». The Presidential Adress of the Modern Humanities Research Association delivered at University College London on 7 January 1972, dans *The Modern Languages Review*, LVII, 4, 1972, p. XIX-XXVIII (Texte anglais et traduction italienne aussi dans C. Dionisotti, *Lezioni inglesi*, a cura di T. Provedera, Torino, Nino Aragno Editore, 2002, p. 27-54 et p. 106-129: 129: « Nel 1870 la struttura stessa dell'Europa mutò radicalmente. Il legame con il passato, che la Francia imperiale aveva in qualche modo preservato, venne reciso ingloriosamente a Sedan : la Francia rivoluzionaria non riuscì a contrastare la potenza dell'impero tedesco da poco ricostituitosi ; il periodo rivoluzionario si era concluso ».

³ Cf. F. Chabod, *Storia della politica estera italiana*, op. cit., deuxième chapitre, « L'idea di Roma », p. 215-373 ; sur le plan littéraire et philologique, voir P. Treves, *L'idea di Roma e la cultura italiana del secolo XIX*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1962.

Dès 1870, en France comme en Italie point n'était besoin d'affections ni de rêves, mais plutôt du solide, de la science positive, de ce qui avait permis aux bataillons prussiens de balayer la faible défense française, et aux savants allemands de dominer la scène d'Europe. Si l'Italie, enfin réunie, attendait peut-être avec trop de naïveté l'avènement de la « grande aurore »⁴, la France devait encore sortir du tunnel noir de la défaite et puis de la guerre civile, en retrouvant péniblement son équilibre politique et son orgueil national. Toutes les deux, pourtant, l'Italie et la France, devaient se confronter dorénavant avec les vainqueurs, et pas seulement sur les champs de bataille, mais aussi dans les domaines de l'art, de la littérature, et plus encore de l'économie et de la science⁵.

La victoire allemande de Sedan avait donc posé avec urgence beaucoup de questions. Du côté italien, elle avait permis non seulement d'obtenir finalement Rome, hors de la tutelle française, mais elle avait fait renaître aussi et se répandre en Italie un sentiment anti-français qui semblait (du moins pendant la période napoléonienne, jusqu'à l'alliance de 1859) définitivement enseveli ; sentiment qui, au contraire, provenait d'une longue tradition toujours vivace⁶. Des tendances politiques d'origine très différentes trouvaient ainsi dans ce nouveau « misogallismo » un terrain commun, bien dangereux ; et les voix de diverses tendances idéologiques se levaient pour exalter l'Allemagne et sa *realpolitik*⁷. A la

⁴ C'est une autre expression d'Alberto Blanc : cf. F. Chabod, *Storia della politica estera italiana*, op. cit. p. 28.

⁵ Pour la rapide et efficace réponse culturelle de la France aux savants allemands, au moins sur le plan de la philologie romaine et de la linguistique (avec la fondation par exemple de *Romania* par Gaston Paris), cf. C. Dionisotti, *Lezioni inglesi*, op. cit., p. 117-122; sur la situation italienne cf. aussi les recherches de Dionisotti, réunies dans le volume *Ricordi della scuola italiana*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1998 (en particulier : *Appunti su Ascoli*, p. 277-290 ; *Appunti sul carteggio D'Ancona*, p. 321-368 ; *Appunti sulla scuola padovana*, p. 369-387 ; *Letteratura e storia a Torino*, p. 389-400) ; G. Lucchini, *Le origini della scuola storica. Storia letteraria e filologia in Italia (1866-1883)*, Pisa, ETS, 2008 ; A. La Penna, « Modello tedesco e modello francese nel dibattito sull'università italiana » dans *Fare gli Italiani. Scuola e cultura nell'Italia contemporanea*, a cura di S. Soldani e G. Turi, vol. I, Bologna, Il Mulino, 1993, p. 171-212 ; A. Brambilla, *Professori, filosofi, poeti. Storia e letteratura fra Otto e Novecento*, Pisa, ETS, 2003.

⁶ On pense surtout au *Misogallo* de Vittorio Alfieri, et au *Primato* du Vincenzo Gioberti, ou aux textes de Vincenzo Cuoco (le *Saggio storico*, par exemple), et Carlo Pisacane (*Saggio su la Rivoluzione*) ; le républicain Mazzini aussi, qui ne pouvait jamais oublier les faits de Mentana, avait manifesté plusieurs fois ses sentiments anti-français : cf. F. Chabod, *Storia della politica estera italiana*, op. cit., p. 29.

⁷ Voir encore les exemples cités par Federico Chabod, op. cit., p. 26 et suivantes. Cf. aussi M. Mauviel, « Exaspération, répression et résurgence possible des représentations réciproques

fin de 1870 étaient donc déjà dans l'air les raisons et les humeurs qui devaient, dix ans plus tard, rapprocher l'Italie des Empires centraux, en renversant les alliances traditionnelles de l'Europe⁸.

La puissance et l'évidence du modèle victorieux n'étaient pas mises en discussion. De plus, du côté italien restait encore sans solution un problème, ou plutôt une honte, qui obsédait les consciences : les défaites de Lissa et de Custoza (1866).⁹ Le jeune Royaume, héritier de la Rome des Césars qui avait civilisé le monde par l'épée, la langue et la loi, avait absolument besoin de démontrer à elle-même et à l'Europe qu'elle était une nation valeureuse, digne de ses anciens héros¹⁰. Une guerre contre une France faible et mal en point, l'éternelle amie-ennemie, pourrait, peut-être, réhabiliter une nation entière : simple hypothèse, bien sûr, désir d'une minorité peut-être, mais cela aurait été impensable seulement dix années auparavant. Ainsi, confusément, le désir de revanche et l'admiration pour l'Allemagne victorieuse se fondraient contre l'ennemie commune, c'est à dire la France.

françaises et italiennes de 1870 à nos jours », dans *Identités et cultures dans les mondes alpins et italien* (XVIIIe-XXe siècle), sous la direction de G. Bertrand, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 121-163.

⁸ Pour un tableau général cf. *Italia Francia 1870-1871*, Atti del Convegno di Chantilly, *Rassegna storica toscana*, XVIII, 1, 1972, en particulier les articles de E. Anchieri, « France et Italie. La crise de leur rapports après Sedan » (avec bibliographie), *ivi*, p. 15-37 ; A. Berselli, « Riflessi della Comune nella stampa italiana », p. 61-85 ; et M. Deambrois, « Gli echi della Comune in Italia nell'opinione e nella stampa dell'estrema sinistra in Italia », p. 87-108.

⁹ Cf. à ce propos ce qu'avait écrit Benedetto Croce : « Il generale pessimismo degli italiani sulle cose della loro patria si ripiegava sopra di sé più sconcolato e amaro [...]. La serie delle mortificazioni era, per questa parte, cominciata alcuni anni innanzi, dalle sciagure della guerra del 1866, le quali fecero cadere di colpo la fiducia e la quasi baldanza che per le imprese del '59 e '60 l'Italia aveva acquistata delle proprie forze. E quando si vogliono intendere taluni riposti motivi della vita italiana nel cinquantennio che premesse la guerra mondiale [...], non si deve perdere di vista che l'Italia portava nel petto, sempre bruciante, la piaga di Custoza e di Lissa, e sempre sognava di cancellare quell'onta, e pur dubitava della fortuna e di sé stessa (dans *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*, Bari, Laterza, 1959 [Primiè edition 1928], p. 115). En effet, le récit des batailles perdues occupe un place éminente dans l'épopée littéraire risorgimentale, comme a écrit G. Rosa, « Il racconto delle battaglie perdute », dans l'ouvrage collectif *Il mito del Risorgimento nell'Italia Unita*, Atti del Convegno di Milano (9-11 novembre 1993), *Il Risorgimento. Rivista di storia del Risorgimento e di storia contemporanea*, XLVII, 1-2, 1995, p. 86-101.

¹⁰ Reviennent ici à la mémoire les paroles de l'hymne de Goffredo Mameli : « Dov'è la Vittoria ? Ché schiava di Roma Iddio la creò, etc... », cf. *Poeti minori dell'Ottocento*, a cura di L. Baldacci e G. Innamorati, Milano-Napoli, Ricciardi, 1963, t. II, p. 1060 ; sur ce texte cf. aussi A. Colombo, « Le libertà del Rinascimento e la servitù politica degli italiani nella poesia patriottica e civile della Restaurazione », dans *Il concetto di libertà nel Rinascimento*. Atti del XVIII Convegno Internazionale (Chianciano-Pienza 17-20 luglio 2006), a cura di L. Secchi Tarugi, Firenze, Franco Cesati Editore, p. 719-729.

I.2. De Amicis soldat et écrivain.

C'est sur ce fond historique et politique, très complexe et contrasté, dont nous avons proposé une synthèse problématique et certainement incomplète (en abordant principalement les échanges entre France et Italie), qu'il convient de lire et de comprendre la vie et l'œuvre du jeune Edmondo De Amicis. Ce d'autant plus que De Amicis a tenu simultanément un double rôle exceptionnel, celui d'intellectuel et de soldat, ce qui lui a permis d'observer et juger les événements avec un regard plus pénétrant. C'est donc un cas singulier qui vaut la peine d'être étudié, surtout dans ses rapports, très intéressants, avec la politique et la culture française.

Edmondo De Amicis naît à Oneglia, en Ligurie, en 1846, mais il s'établit bientôt avec sa famille à Cuneo, dans le Piémont¹¹. Plus tard, à seize ans, il fréquente les cours du Collegio Candellero à Turin, capitale historique du Royaume de Piémont-Sardaigne, et nouvelle capitale du Royaume d'Italie proclamé en 1861. Au Collegio il va préparer le concours d'entrée à la prestigieuse Académie militaire de Modène¹², où il est effectivement admis en novembre 1863. Il sort de l'Académie trois ans plus tard, sous-lieutenant d'infanterie, muni d'une très bonne préparation dans le domaine militaire¹³. Affecté au troisième régiment d'infanterie de la brigade Piémont, il participe à la

¹¹ W. Cesana, *Edmondo De Amicis negli anni cuneesi 1848-1862*, Cuneo, Nerosubianco, 2008.

¹² Pour ces données biographiques voir L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962, à compléter avec la *Cronologia* de la vie de De Amicis, dans *Opere scelte*, a cura di F. Portinari e G. Baldissoni, Milano, Mondadori (« I Meridiani »), 1996, p. XCV-CXXIII. Cf. aussi B. Traversetti, *Introduzione a De Amicis*, Roma-Bari, Laterza, 1991, p. 8-21, qui souligne l'importance de la rencontre au cours de ces années avec l'intellectuel piémontais Vittorio Bersezio. Pour la description du cursus des écoles militaires italiennes, cf. A. M. Arpino, « Scuole Militari », dans Comitato tecnico della Società di storia militare, *Storia militare d'Italia 1796-1975*, Roma, Editalia, 1990, p. 229-238. Sur le rôle de la petite et moyenne bourgeoisie dans les carrières militaires, voir G. Rochat - G. Massobrio, *Breve storia dell'esercito italiano dal 1861 al 1943*, Torino, Einaudi, 1978, p. 96-100. Sur la préparation militaire de De Amicis, voir la *Introduzione* à E. De Amicis, *Pagine militari*, a cura di O. Bovio, Roma, Ufficio storico dello Stato Maggiore dell'Esercito, 1988, p. 9-13.

¹³ De Amicis reviendra plusieurs fois sur ces premières années du Collège, en les évoquant par exemple dans les *Novelle* (en particulier dans *Gli amici di collegio*), Firenze, Successori Le Monnier, 1872; puis dans les *Memorie* (voir la partie initiale, les *Memorie giovanili*), Milano, Treves, 1900, et dans *Ricordi d'infanzia e di scuola*, Milano, Treves, 1901.

troisième guerre d'indépendance (1866) et prend part, avec la huitième division (sous les ordres du général Efsio Cugia) aux dernières phases de la malheureuse bataille de Custoza. Par la suite, le sous-lieutenant est envoyé avec son régiment en Sicile, où l'armée avait aidé les populations touchées par une grave épidémie de choléra. Au bout de quelques mois il vit donc une expérience intense, tant au niveau personnel qu'à celui de la nation entière.

Quelque temps plus tard, son beau-frère, le colonel Agostino Ricci R' connaissant bien l'amour de De Amicis pour la littérature R' signale à ses supérieurs la passion de l'écriture chez le jeune militaire, pour qu'on en fasse un journaliste. En effet, pour réhabiliter l'image de l'armée italienne, alors vraiment négative, on avait pensé rénover une revue intitulée *L'Italia Militare* créée quelques années auparavant : et De Amicis fut estimé l'homme idéal pour y publier des articles visant à changer la situation, en proposant aux soldats et aux citoyens l'orgueil de leur armée. Le soldat obéit aux ordres et se rend à Florence (la nouvelle capitale provisoire), où se trouve la rédaction de la revue publiée par l'éditeur Voghera. Mais Florence était aussi la capitale culturelle de l'Italie, la source de la langue parlée et écrite que l'on voulait étendre à toute la nation. Pour le liguro-piémontais De Amicis, la ville toscane était donc comme une école à ciel ouvert¹⁴; en outre le jeune sous-officier a la chance d'être admis dans un salon littéraire florentin très renommé, celui de la famille Peruzzi, fréquenté également par Domenico Berti, Ruggiero Bonghi, Domenico Comparetti, Silvio Spaventa et Pasquale Villari. Là il aura l'opportunité de connaître beaucoup de personnalités célèbres, en particulier des intellectuels réunis autour de la maîtresse du salon, Emilia Toscanelli Peruzzi¹⁵. Avec elle Edmondo liera une amitié particulière ;

¹⁴ M. Vannucci, *De Amicis a Firenze. Le lettere dalla Spagna per "La Nazione" di Firenze. L'epistolario De Amicis-Peruzzi (Prefazione di G. Spadolini)*, Firenze, Istituto Professionale "Leonardo da Vinci", 1973. C. Marazzini, « De Amicis, Firenze e la questione della lingua », dans *Cent'anni di Cuore*, a cura di M. Ricciardi et L. Tamburini, Torino, Allemandi, 1984, p. 93-102; E. Tosto, *De Amicis e la lingua italiana*, Firenze, Oschki, 2003; E. Benucci, « De Amicis, Firenze e l'"Idioma gentile" », *Studi Piemontesi*, XXXVII, 2, 2008, p. 377-389. Cf. aussi U. Pesci, *Firenze capitale*, Firenze, Bemporad, 1904 ; G. Spadolini, *Firenze capitale*, Firenze, Le Monnier, 1967 ; G. Tellini, *Letteratura a Firenze 1861-1920*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2010.

¹⁵ Cf. E. De Amicis, *Un salotto fiorentino del secolo scorso*, Firenze, Barbera, 1902 (puis avec le titre *Emilia e Ubaldino Peruzzi e il loro salotto*, dans Id. *Ultime pagine. Nuovi ritratti letterari e artistici*, Milano, Treves, 1909, p. 1-122); ce texte a été récemment republié, avec une

Emilia sera toute à la fois un peu mère, un peu muse, un peu institutrice¹⁶. Elle exercera un rôle fondamental pour la formation de l'écrivain, en lui donnant de nombreux conseils de lecture ainsi que des exemples linguistique concrets, allant jusqu'à corriger directement sur la page les textes du jeune homme, avec l'aide de Marco Tabarrini¹⁷.

Dans la revue florentine *L'Italia Militare* paraîtront donc bientôt des textes „militaires“, qui surprennent le public par leur originalité et confirment la justesse du choix de De Amicis. Les écrits, aussi bien descriptifs que narratifs, remporteront en tout cas un grand succès, intéressant bientôt un large public, au-delà du cercle des seuls militaires, et ils paraîtront en volume en 1868¹⁸. Fort de cette réussite, De Amicis décidera d'abandonner l'épée pour la plume ; c'est ainsi que débute la carrière de l'écrivain ligure-piémontais¹⁹.

introduction, a cura di E. Benucci, Pisa, Edizioni ETS, 2002 : cf. R. Melis, « Elaborazione di „Un salotto fiorentino del secolo scorso“ di Edmondo de Amicis », *Studi Piemontesi*, XXXIII, 2, 2004, p. 325-349. Pour un tableau plus général cf. *Ubaldo Peruzzi. Un protagonista di Firenze capitale*, a cura di P. Bagnoli, Firenze, Festina Lente, 1994.

¹⁶ Cf. les nombreuses lettres de De Amicis à Emilia, conservées dans la Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze (BF), *Fondo Emilia Peruzzi, Carteggi* (CP), dossiers 52 (1868-1870) et 53 (1871-1896) : S. Fontana Semeraro - P. Gennarelli Pirolo, « Le carte di Emilia Peruzzi alla Biblioteca Nazionale di Firenze », dans *Rassegna Storica Toscana*, XXVI, 1980, p. 187-245 et XXX, 1984, p. 283-306. Des lettres ont été publiées par M. Dillon Wanke, « De Amicis, il salotto Peruzzi e le lettere ad Emilia », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contobia, Milano, Garzanti, 1985, p. 55-145 ; S. Spandre, « Le lettere di Edmondo De Amicis ad Emilia Peruzzi: l'evoluzione di un rapporto e di una personalità », *Studi Piemontesi*, XIX, 1, 1990, p. 31-49 ; L. Tamburini, *Teresa e Edmondo De Amicis. Drama in un interno*, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1990.

¹⁷ Voir R. Melis, « “Una babelica natura” : Sidney Sonnino, Emilia Peruzzi e il problema della lingua a Firenze dopo l'Unità », *Lingua nostra*, LXIV, 1-2, p. 1-28: 7-9. Cf. aussi P. Carlucci, *Lettere di Sidney Sonnino ad Emilia Peruzzi 1872-1878*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 1998 ; *Un carteggio di fine secolo: Renato Fucini-Emilia Peruzzi*, a cura di C. Lazzeri, Firenze, University Press, 2006.

¹⁸ Cf. d'abord E. De Amicis, *La vita militare. Bozzetti*, Milano, Treves, 1868 ; et ensuite une édition florentine plus riche de douze « bozzetti » publiés dans divers journaux (mais par rapport à l'édition Treves „68 ont aussi été retirés trois textes), *La vita militare. Bozzetti*, Firenze, Successori Le Monnier, 1869; et cf. enfin la « Nuova edizione riveduta e completamente rifiuta dall'autore con l'aggiunta di due bozzetti », Milano, Treves, 1880; sur cette-ci à été fondé la première édition illustrée (Treves, 1884), « con disegni di V. Bignami, E. Matania, D. Paolucci e Ed. Ximenes ». Pour la complexe histoire éditoriale et sur l'évolution stylistique des textes, voir R. Fedi, « Il romanzo impossibile: De Amicis novelliere », dans Id., *Cultura letteraria e società civile nell'Italia unita*, Pisa, Nistri-Lischi, 1984, p. 111-155 ; M. Parenti, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento*, vol. VII, Firenze, Sansoni antiquariato, 1962, p. 247-382 (section consacrée à De Amicis).

¹⁹ Toutefois, l'abandon de l'armée ne sera formellement conclu qu'en juin 1871 ; cf. la *Cronologia* de la vie de De Amicis, dans *Opere scelte*, op. cit., p. XCIC.

Mises à part les causes impondérables qui décident de la fortune d'une œuvre littéraire, on peut poser la question de cet exceptionnel succès, en premier lieu des articles et puis du livre *La vita militare*²⁰, au de là des raisons proprement stylistiques²¹. La réponse est, peut-être, simple. De Amicis offrait aux lecteurs italiens (qui, ne l'oublions pas, étaient très peu nombreux par rapport à la population entière)²² ce qu'ils voulaient entendre, en proposant le recrutement militaire en tant qu'expérience de formation humaine et civile. Il ne présente donc pas l'histoire d'une armée mal organisée et encore pire commandée qui avait perdu des batailles sur terre et sur mer ; non pas les tristes vicissitudes des pauvres paysans condamnés à la conscription en masse obligatoire, non pas la sanglante répression par l'armée du « brigantaggio », qui avait été semblable à une guerre civile, et avait éloigné encore plus les régions du sud de l'Italie. Au contraire, ce que De Amicis veut, c'est rapprocher tous les Italiens de l'armée et raviver les valeurs patriotiques, en soulignant le rôle décisif obtenu par l'armée dans la construction de l'Etat et de ses citoyens. Il faut à ce propos relire une page de Marc Monnier, qui interprète de manière très ponctuelle la fonction sociale et politique de l'armée italienne, en nous donnant un tableau historique complet, proche de celui que De Amicis allait dépeindre avec ses contes militaires :

On peut dire que, pendant bien des années, elle [l'armée] représenta seule l'unité nationale, qui était dans les lois, mas non encore dans les mœurs. Ce fut elle qui rallia les hommes de toutes les provinces, rapprocha le Sicilien du Piémontais et le Calabrais du Lombard : elle agit sur le peuple et sur la jeunesse. Elle devint une école où les plus illettrés, les plus arrières apprirent d'abord l'Italie et l'italien, puis l'alphabet et la grammaire, la propreté, la discipline, le respect de soi et des autres, du mien et du tien, un peu de droit, beaucoup de morale, la différence qu'existe entre le mal et le bien, les avantages de la justice et la beauté de l'honneur [...]. Les années de service expirées,

²⁰ Un tel succès fut bientôt reconnu en France aussi, grâce à l'article très intéressant de M. Monnier, « Scènes de la vie militaire en Italie », dans la *Revue des deux Mondes*, juillet-août 1876, p. 106-139.

²¹ Sur les raisons « sentimentales » et la construction stylistique cf. G.A. Papini, « Un capitolo per la storia della prosa borghese: La *Vita Militare* di E. De Amicis », *Filologia e Critica*, II, 3, 1977, p. 389-416; S. Jacomuzzi, « „Cittadini forti... soldati intrepidi“. L'epica del quotidiano e la pedagogia dei buoni sentimenti nella „Vita militare“ », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi*, op. cit., p. 41-54.

²² Cf. G. Vigo, « Gli italiani alla conquista dell'alfabeto », dans *Fare gli Italiani. Scuola e cultura nell'Italia contemporanea*, I, op. cit., p. 37-66.

ces paysans dégrossis retournaient dans leurs hameaux avec des idées nouvelles, avec des goûts de lecture et même (chose inouïe jusqu'alors) avec des habitudes de travail. Il se nouait au camp des amitiés entre égaux, et même entre supérieurs et subalternes, qui devait durer jusqu'à la mort [...]. Dans les petits endroits où des garnisons étaient établies, c'étaient elles qui, aux jours de péril ou de désordre, faisaient la besogne de la police et de l'administration, arrêtaient les voleurs, éteignaient les incendies, balayaient les rues, secouraient les indigents, soignaient les malades, enterraient les morts : tels furent « les abus commis (disaient les cléricaux) par une ignoble soldatesque ». C'est ainsi que « les infâmes baïonnettes » établirent l'ordre, et en même temps la liberté chez des populations qui n'en voulaient pas²³.

De son côté, De Amicis décrit la vie militaire comme celle d'une société parfaitement organisée où chacun a son importance et son rôle bien défini, qu'on aime et qu'on respecte. Une petite société idéale est comme une famille *sui generis*, liée par des sentiments et des valeurs partagés²⁴ ; et elle est naturellement proche des gens (et surtout des enfants)²⁵, prête à les accueillir tous sans différences de classes, et à aider les plus faibles et les plus pauvres. De cette façon

²³ M. Monnier, « Scènes de la vie militaire en Italie », *Revue des deux Mondes*, op. cit., p. 107-108.

²⁴ Toutefois elle est dominée de manière obsédante par la figure maternelle ; sur cette image, à laquelle De Amicis est fortement liée, tant sur le plan biographique (avec la mère naturelle, Teresa Busseti, et celle „adoptive“, Emilia Toscanelli Peruzzi), soit au niveau de la construction des ses oeuvres, cf. « La maniera di De Amicis », texte qui introduit le volume E. De Amicis, *Opere scelte*, p. XVIII et suivantes.

²⁵ Voir, par exemple, parmi d'autres, une citation de *Il figlio del reggimento* (dans E. De Amicis, *La vita militare*, Firenze, Le Monnier, 1869, p. 85) : « O madri, lasciateli venir con noi i vostri ragazzi; noi li ameremo come fratelli, come figliuoli; usciti di mezzo a noi essi ritorneranno al vostro seno più amorosi e più forti, perché fra i soldati s'impura ad amare, e di un affetto che fortifica precocemente la tempra dell'animo e del cuore ». Et cf. la traduction en français : « [O mères] laissez venir à nous vos enfants ; nous en ferons des âmes vaillantes ; nous les aimerons comme nos frères, nos propres enfants, et ils reviendront près de vous, plus fort, plus dévoués, car, auprès des soldats, on apprend à honorer, à aimer et à chérir sa mère » : *Sous les drapeaux (La Vita militare)*, traduit de l'italien sur la 26.me par Gerard du Puy, Chaux-de-Fonds, F. Zahn, Librairie-Editeur, s.d. mais 1892, p. 243). Cette traduction, sans prétention philologique mais adaptée à un public étranger et donc simplifiée, mériterait un examen à part ; en voici pourtant un exemple tiré encore de la p. 243 : « Un soir de juillet 1866, notre division, partie de Battaglia dans l'après-midi, entra à Padoue par la porte Sainte-Croix./ Nous devons traverser cette ville pour marcher sur Venise » ; voici quel en était le texte originel : « Una delle ultime sere di luglio del 1866, la nostra divisione, partita nel pomeriggio da Battaglia, grosso borgo situato alle falde orientali dei colli Euganei, entrava per porta Santa Croce nella città di Padova, che doveva attraversare per proseguire il suo cammino verso Venezia » (*La vita militare*, op. cit., p. 85). Les mêmes problèmes se retrouvent dans la première, et très rare, édition française des *Scènes de la Vie militaire*, Paris, Librairie illustrée, 1886.

De Amicis donne aussi aux soldats une nouvelle conscience de leur valeur et de leur utilité sociale, les en rendent fiers de leur mission²⁶.

Ainsi, l'attention de l'écrivain-journaliste R et des ses lecteurs R s'attarde-t-elle sur la description de la vie quotidienne des soldats, en imaginant des vignettes idylliques sur les marches, l'école de guerre ou le bivouac, comme en témoignent déjà les titres des bozzetti : *Una marcia d'estate* ; *L'ordinanza* ; *L'ufficiale di picchetto* ; *Il coscritto* ; *Una marcia notturna* ; *La sentinella* ; *Il campo*). Des soldats De Amicis loue toujours le sens du devoir, l'altruisme, la générosité dans le déroulement de leur tâche, quoique humble. De cette façon, la sentinelle, par exemple, est fière et satisfaite de son travail, pourtant fatigant, parce que son sacrifice permet aux autres de jouir de la paix et de la sérénité quotidienne :

Tous dorment, moi seul je veille ; mais je veille sur le sommeil de tous ; s'il n'y avait pas de sentinelle personne ne dormirait, à cause de la peur. Ma petite guérite protège les plus vastes palais ; partout où l'on chante, où résonne la musique, où l'on fait du vacarme, aucune crainte ne règne parce que moi je me tais et veille, tendant l'oreille pour tous ; mon grossier manteau protège les habits de soie et de velours des dames qui vont au bal ; cette ombre-ci protège cette lumière là ; mon silence protège ces bruits²⁷.

Comme on peut le voir, De Amicis, plutôt que sur la grande épopée, porte son attention sur des personnages simples, surtout s'ils sont modestes ; également, chaque fois que cela est possible, il quitte le terrain de la guerre proprement dite,

²⁶ Intéressantes, sur ce point, les remarques de Carlo Dossi, *Note azzurre* (a cura di D. Isella, Milano, Adelphi, 1964), en particulier celle numéro 1592: « In un paese libero dove l'esercito è creato per la difesa del territorio, non per l'oppressione del popolo, l'armata è una vera scuola di educazione nazionale. Il vero Ministro dell'Istruzione Pubblica è il Ministro della Guerra. Così dice Boccardo, e questo cerca di provare drammaticamente il De Amicis. Ma la realtà è purtroppo diversa. Il soldato che torna al villaggio natio, vi porta l'ozio e il resto dei vizi della città, senza le virtù ».

²⁷ Traduction de M. Martini, dans son livre *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, Turcoing, Imprimerie George Frère, s. d. [mais 1951] (« Thèse pour le doctorat d'état »), p. 65. De Amicis avait écrit : « Tutti dormono, io solo veglio ; ma veglio nel sonno di tutti ; se non vi fossero sentinelle, nessuno dormirebbe dalla paura. Il mio piccolo casotto protegge i più vasti palagi; dappertutto ove si canta e si suona e si fa del baccano, lo si fa senza pensieri e senza sospetti perché io taccio e vegilo e tendo l'orecchio per tutti; il mio rozzo mantello protegge le vesti di seta e di velluto delle signore che vanno ai balli; quest'ombra protegge quella luce ; il mio silenzio, quei suoni » (*La vita militare*, op. cit., p. 236).

et se concentre sur une activité de secours civil et humanitaire²⁸ ; remarquable, en ce sens, la chronique de l'armée qui s'engage à porter secours et assistance aux populations atteintes du choléra²⁹ ; texte où De Amicis a pu rendre aussi un hommage indirect à l'auteur plus aimé, c'est à dire Alessandro Manzoni³⁰.

Les livres militaires de De Amicis eurent beaucoup de succès et furent utilisés comme modèle d'écriture surtout en raison de leurs messages pédagogiques, propres à créer de bons citoyens et de bons soldats³¹. Cela ouvrit les portes au

²⁸ Ne manquent pas, toutefois, des épisodes où la valeur militaire est bien présente, comme par exemple dans les textes *Una medaglia* ou *Una morte sul campo*, mais De Amicis choisit toujours un ton intime et sentimental familier, où la rhétorique militaire n'a pas lieu d'être.

²⁹ E. De Amicis, « L'esercito italiano durante il colera del 1867 », en Id., *La vita militare*, op. cit., p. 283-348 : p. 283-284 : « Ogniqualvolta io ripenso a quanto l'esercito ha fatto e patito per il paese durante il colera del mille ottocento sessanta sette, e riprovo quel vivo senso d'ammirazione e di gratitudine che mi si destava in quei giorni alla notizia d'ogni nuovo atto di carità e di coraggio civile, mi prende il dubbio che la maggior parte di quegli atti siano dai più dimenticati [...]. Alcuni di questi fatti e di questi nomi ho appunto in animo di ravvivare nella memoria di chi gli abbia scordati o non intesi mai ; e m'induce a quest'opera non tanto il pensiero della dolce ed altera compiacenza ch'io proverò, come cittadino e come soldato, scrivendo una pagina tanto gloriosa per l'esercito italiano, quanto il sentimento, ch'è in me vivissimo, di compiere un dovere di giustizia col mettere in luce molte virtù, molti sacrifici dimenticati od oscuri, e, oltre a ciò, il convincimento che non sia cosa inutile il porgere uno splendido esempio del come s'abbia a condurre l'uomo e il cittadino di fronte alle sventure nazionali ». A la lecture de ces mots reviennent à la mémoire les expressions analogues de l'ex sous-lieutenant Alfred de Vigny qui dans les premières pages de *Servitude et grandeur militaires* avait exposé son programme en disant vouloir témoigner en ces termes « combien j'ai vu de souffrances peu connues et courageusement portées, par une race d'hommes toujours dédaignée ou honorée outre mesure selon que les nations la trouvent inutile ou nécessaire » ; et encore : « J'ai le droit de parler des mâles coutumes de l'armée, où les fatigues et les ennuis ne me furent point épargnés, et qui trempèrent mon âme dans une patience à toute épreuve, en lui faisant rejeter ses forces dans le recueillement solitaire et l'étude. Je pourrais faire voir aussi ce qu'il y a d'attachant dans la vie sauvage des armes, toute pénible qu'elle est, y étant demeuré si longtemps, entre l'écho et le rêve des batailles. Je dois même à la vie de l'armée, des vues de la nature humaine, que jamais je n'eusse pu rechercher autrement que sous l'habit militaire ». Sur les rapports thématiques entre De Amicis et de Vigny (parallèle dû initialement à Edouard Rod), voir M. Martini, *Edmondo De Amicis*, op. cit., p. 76-81, et S. Jacomuzzi, « Cittadini forti... », op. cit., p. 42-44. Mais une lettre envoyée par De Amicis à Emilia Peruzzi (14 juin 1870, BFCP, dossier 52 fasc. 17, lettre 6) nous informe que Edmondo lisait l'auteur français après avoir écrit ses contes militaires : « Da due giorni ho ripreso la vita di quest'inverno ed ho letto, in 14 ore, tutto Alfred de Vigny, *Servitude et grandeur militaires* ».

³⁰ Nous pensons en particulier aux descriptions de la peste contenue dans les *Promessi Sposi* ; pour les rapports personnels, cf. M. Parenti, « Manzoni e De Amicis », dans Id., *Ottocento questo sconosciuto*, Firenze, Sansoni, p. 29-56. Cf. aussi notre chapitre II,3.

³¹ A ce propos, cf. *Racconti militari. Libro di lettura ad uso delle scuole dell'esercito*, Firenze, Successori Le Monnier ; et l'édition qui faisait partie des « Letture Popolari », *L'esercito italiano durante il colera del 1867*, (édition de 10.000 exemplaires, « per cura e a spese di una Società di amici del popolo »), Milano, coi tipi di Giuseppe Bernardoni, 1869 ; et encore, *Una sassata. Bozzetto militare*, Firenze, Tipografia Fodratti, 1868. D'autres notices (et en général sur l'histoire éditoriale de la production de De Amicis), dans M. Parenti, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento*, vol. VII, op. cit. p. 247-382 ; *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica e iconografica*, a cura

journaliste et à l'écrivain, qui décidait de quitter définitivement l'armée : une décision vraiment courageuse, car De Amicis ne provenait pas d'une famille aisée et dans l'Italie du XIX siècle il n'était pas facile de vivre exclusivement de sa plume³². Avant de prendre une décision, l'officier avait pu suivre la malheureuse tentative de Garibaldi qui avait essayé d'entrer dans la capitale en provoquant à Mentana, le 3 novembre 1867, l'intervention des soldats français et de leurs chassepots. Plus tard, le 20 septembre 1870, il avait vu de ses yeux les soldats italiens franchir la frontière pontificale - sous la direction du général Cialdini - et faire avec les canons la brèche de Porta Pia : l'unité territoriale de l'Italie était enfin achevée³³.

En effet une question que seulement quelques mois avant semblait sans solution, finissait de manière rocambolesque. Grâce aux lettres envoyées à Emile Peruzzi nous pouvons suivre pas à pas l'évolution des faits jusqu'à l'unité italienne, et les réflexions des deux correspondants sur ces changements soudains. Devant la perplexité de la Peruzzi qui de Florence regardait les événements avec une attention particulière, surtout parce qu'elle craignait l'abandon et la décadence de sa ville en faveur de la nouvelle capitale, De Amicis, qui au contraire était libre de ce préjugé³⁴, manifestait plusieurs fois avec force son patriotisme, mais ne

di F. Contorbia, Città di Imperia, Imperia, 1981; Id., *Edmondo De Amicis. Le immagini, i libri*, Città di Imperia, Imperia, 2008. Pour la fortune à l'étranger et en particulier en France, voir M. Martini, op. cit., p. 68 et suivantes.

³² De Amicis ne provenait pas d'une riche famille, parce que son père (mort en 1863 après une longue maladie) était fonctionnaire du royaume piémontais, dépositaire de la régie des sel et tabacs à Cuneo, où il s'installait avec sa femme, Teresa Busseti et ses cinq enfants : cf. B. Traversetti, *Introduzione a De Amicis*, op. cit., p. 8-12.

³³ Cf. les articles (qui furent publiés en même temps dans *L'Opinione*, dans *La Gazzetta d'Italia* et *La Gazzetta del Popolo* de Rome, et probablement peut-être seul en partie dans des autres journaux comme par exemple *L'Universo illustrato*) furent réunis par De Amicis dans le volume *Impressioni di Roma*, Firenze, Tipografia P. Faverio, 1870, dans cet ordre : *Roma e l'Esercito* ; *Entrata delle truppe in Nepi* ; *Entrata delle truppe in Roma* ; *La città di Roma* ; *La cupola di San Pietro* ; *l'Entusiasmo* ; *Preti e Frati* ; *Un'adunanza popolare nel Colosseo* ; *Le Terme di Caracalla* ; *Una mattinata all'Abergo* ; *I soldati Pontifici* ; *L'Esercito Italiano* ; *Ai Romani*. Cinq pièces ont été modifiées et publiées dans la section *Ricordi di Roma* des *Ricordi del 1870-71*, op. cit., p. 96-139 (cf. M. Dillon Wanke, « Sulle lettere di Gaspare Invrea zuavo pontificio, en la revue *Studi di filologia e letteratura*, V, *Scrittori e riviste in Liguria fra „800e „900*, Genova, XX, 1980, p. 31 note) ; et plus tard, encore modifiées, dans le livre *Le tre capitali*, Catania, Giannotta, 1897, p. 103-235 : cf. L. Tamburini, « Capitali in controluce » : in Id., *Edmondo De Amicis. Metamorfosi di un borghese*, Atripalda (Avellino), Mephite, 2008, p. 131-146.

³⁴ Cf. par exemple une lettre à Emilia Peruzzi, datée seulement « 14 mattina », mais probablement du 14 octobre 1870 : « Ora eccomi alla questione di Roma. Distinguo. Si può aver diverse opinioni

dissimulait pas son drame intérieur. C'était la France, avec ses valeurs et ses hérités civiles et culturelles, mais aussi avec son obstination à vouloir défendre l'autonomie de la Papauté et de Rome envers les légitimes aspirations italiennes, à partager les sentiments du jeune italien. Depuis les événements de Mentana et la Convention de septembre 1864, qui prévoyait la retraite en deux ans des troupes françaises qui occupaient Rome en échange de l'engagement du Royaume d'Italie de ne pas envahir l'Etat Pontifical (avec pour conséquence le déplacement de la capitale italienne de Turin à Florence), il paraît évident que seulement la défaite de l'Empire de Napoléon III par les Prussiens aurait pu ouvrir les portes de Rome aux Italiens. Il fallait donc sacrifier la sœur latine R avec tout ce qu'elle avait signifié pour la culture européenne et italienne aussi R pour conquérir Rome : il n'y avait pas d'alternatives, mais ceci était un choix vraiment dramatique pour les Italiens qui comme Edmondo aimaient la France³⁵. La prise de Rome, tant désirée et aussi tant crainte, en effet arriva et De Amicis fut en première ligne³⁶ pour

circa l'opportunità di portar a Roma la sede del governo ; ma questo io credo fermamente, che il non portarla oramai sia *impossibile* [...]. Il trasporto della capitale è un *fatto compiuto*. Lo abbiamo troppo detto a Roma, lo abbiamo troppo proclamato all'Italia. Non vede che fin l'ultimo villaggio d'Italia, mandando le sue congratulazioni al Governo, ha parlato di Roma *capitale* ? E crede lei, d'altra parte, che se non si trasporta la capitale, saremo d'accapo quanto a discordie ? Crede che i Piemontesi s'acquietino ? Crede che i Napoletani non se ne dolgano ? [...] E crede infine che Roma si possa lasciare con un prefetto testa testa col Papa, con quel po' di partito reazionario, con quei diecimila emigrati semi-rossi, con quelle combriccole di mestatori rossi affatto ? Impossibile, impossibile » (BFCP, dossier 52, fasc. 19, lettre 14).

³⁵ Une lettre à Emilia Peruzzi (non datée, mais probablement des premiers mois du 1870) bien témoigne le drame intérieur de l'italien et francophile De Amicis : « Il governo ci ha messo nella necessità di desiderare che la dinastia napoleonica cada, perché se vince, che ragione avrà di lasciarci andare a Roma più che n'abbia avuta nel passato? Amo la Francia, non piango la caduta dell'Imperatore; amo la Francia, ma non credo che l'Italia le debba lasciar la mano quando ne riceve una ceffata, e questa minaccia continua dell'intervento a Roma è un prepotenza odiosa, continua, insopportabile, fatta unicamente a puntello del governo imperiale. Quello caduto, la via è aperta. Lei mi ricorda il mio affetto per la Francia. È grandissimo. Ma per la Francia civile, rivoluzionaria e guerriera; non per la Francia sentinella del cattolicesimo che l'*instupidisce* » (BFCP, dossier 52, fasc. 18, lettre 12).

³⁶ « La infelice fortuna dei Francesi mi sconfortò tanto che non ho più voglia di occuparmi di nulla di presente. Se le truppe passano il confine, vado a Roma; ho deciso; il fatto dell'entrata del nostro esercito nella città eterna è troppo solenne e poetico per non farne soggetto di descrizione e di osanna » (lettre à Emilia Peruzzi, Florence 21 août 1870, BFCP, dossier 52, fasc. 18, lettre 10). Et cf. les lettres successives, celle du 23 août : « viva l'Italia ! [...] Questa volta ci si va, ci si va, ci si va. O questa volta o mai »; et celle du 8 septembre : « Lei mi domanda perché vado a Roma ; perché sono italiano, ed amo la città capitale del mio paese » (BFCP, dossier 52, fasc. 18, lettre 11).

décrire à ses lecteurs, comme patriote et comme journaliste, les journées qui faisaient l'histoire de l'Italie³⁷.

I.3. La prise de Rome et les rapports difficiles avec la France.

Même s'il n'était plus officier, ses yeux continuaient à suivre les événements avec un regard particulier, toujours proche de l'armée, dont il souligne le courage et la valeur, alors qu'il était très jeune (« seulement dix ans de vie ») et sans expérience³⁸. Il voit également avec affection et attachement les éléments qui la composent, officiers et soldats, venus à Rome de nombreuses régions d'Italie ; et dans les récits on entend parler naturellement le dialecte romain, mais aussi le piémontais, le napolitain et le lombard, comme pour souligner une unité (non seulement linguistique) réalisée grâce à l'apport d'éléments fort différents³⁹. De

³⁷ Plus précisément De Amicis se trouvait, comme les autres journalistes, près de Rome, à Monterotondo, attendant de suivre les soldats : « Ieri mattina alle ore 4 fummo svegliati a Monterotondo, io e i miei compagni, dal lontano rimbombo del cannone. Le truppe italiane avevano attaccato Roma. Partimmo subito. Appena fummo in vista della città, a cinque o sei miglia, argomentammo dai nuvoli del fumo che l'attacco era diretto su varii punti » (*Impressioni di Roma*, op. cit., p. 39). De Amicis, qui put entrer en Rome seulement à bataille terminée, se limite à décrire l'activité militaire de la division Mazè de la Roche, mais pour compléter son travail utilise (dans la *Nota*, p. 58-62) le rapport « de l'attacco di porta Pia scritta da un ufficiale dello stato maggiore della 12^a divisione, il quale fu presente a tutti i particolari del fatto ». Pour une comparaison avec d'autres correspondances romaines, cf. U. Pesci, *Come siamo entrati in Roma. Ricordi*, con prefazione di G. Carducci, Milano, Treves, 1895 ; G. Guerzoni, A.M. Bonetti, E. De Amicis, *XX Settembre 1870. Tre testimonianze*, a cura di R. De Mattei, Roma, Istituto di Studi Romani, 1972 ; *20 settembre 1870. Lo zuavo e il bersagliere*, a cura di N. Sansone, Milano, Giordano, 1963. Pour l'histoire éditoriale de ces textes de De Amicis, voir aussi *Giornalismo italiano. Volume primo 1860-1901*, a cura di F. Contorbia, Milano, Mondadori, 2007, p. 423-441 et 458-474.

³⁸ De Amicis ne dit naturellement pas un mot sur les défaites de Lissa et Custoza, en insistant au contraire sur les succès militaires antérieurs et sur le rôle humanitaire de l'armée : « E tra le file di quest'esercito ci sono pure i soldati di Goito e di Pastrengo, di Santa Lucia, di San Martino, della Crimea, di Milazzo, di Voltorno. Vi sono i soldati che combatterono per dieci anni la guerra ostinata e penosa del brigantaggio. Vi sono i soldati che fecero miracoli di carità, di coraggio civile, di virtù cittadina, di abnegazione religiosa fra le sventure dell'epidemia del 67 » (*Impressioni di Roma*, op. cit., p. 180).

³⁹ Cf. les pages finales de la dernière pièce, *L'Esercito Italiano: Ai Romani* : « Vogliamo dirvi l'affetto che quest'esercito vi porta [...]. Quest'esercito non ha le molte e grandi tradizioni guerresche degli eserciti antichi; è giovane, non ha che dieci anni di vita, proruppe dall'Italia improvviso come la sua rivoluzione e il suo trionfo. Ma in questi dieci anni ha conseguito una gloria che vale quella di dieci battaglie vinte; s'è fatto saldamente, indissolubilmente italiano. In esso sentite cento dialetti, trovate una sola idea ; tipi, caratteri, usi, costumi disparati e contrarii; un cuore solo. In esso entra il cittadino, resta il cittadino, sorge l'italiano. Linguaggi e tradizioni si

Amicis étudie leur comportement envers les citoyens romains, offrant l'image un peu rhétorique d'une famille enfin réunie après un long éloignement, qui s'embrasse avec joie et tendresse⁴⁰.

De même, en ce qui concerne Rome, De Amicis semble s'amuser à souligner l'étonnement des militaires qui découvrent la ville antique, comme si à travers les soldats et ses réactions il exprimait l'unité effective de la nouvelle nation, ayant enfin trouvé sa capitale, son histoire et ses racines. Ces dernières sont, bien entendu, très illustres et anciennes mais exclusivement laïques (suivant l'orientation de Cavour condensée dans la formule: « libera Chiesa in libero Stato »)⁴¹ ; et les signes ou les monuments de la foi catholique, *in primis* la basilique de Saint-Pierre, sont décrits par le journaliste R et vécus par tous les protagonistes R uniquement comme les exemples historiquement significatifs d'une architecture insolite et exceptionnelle pour ses dimensions et son importance.

En tant que citoyen italien, fidèle au roi, De Amicis ne pouvait qu'être heureux de la conquête de Rome, et pourtant il craignait quelques incidents, d'un côté ou de l'autre⁴². On peut alors comprendre son effort pour donner une image très consensuelle de la prise de Rome, où il n'y a aucun problème avec les habitants, aucune contestation au sujet de la fin du pouvoir temporel de l'Église ; même les ecclésiastiques qui figurent dans les récits R susceptibles d'émettre des protestations ou des réclamations R, ou bien approuvent la libération de la ville, ou

mescolano e si confondono. Le diverse nature si rafforzano una nell'altra, si contemperano si completano; l'uomo italiano, schietto, unico, tipico quale dovrà riuscire col tempo, in esso si prepara. In esso è la più splendida espressione dell'unità d'Italia » (*Impressioni di Roma*, op. cit., p. 179-180).

⁴⁰ De même, une lettre à Emilia, de 21 septembre 1870, nous témoigne d'un grand enthousiasme de la population romaine vers les soldats italiens : « Eccomi a Roma [...]. Sono entrato per Porta Pia, ieri mattina, colle truppe, poco dopo cessato il fuoco, mentre c'erano ancora a terra i nostri ufficiali assassinati [...]. Ho visto la presa del Campidoglio e mentre il popolo saliva a braccetto dei soldati e la gran campana della torre sonava, io mi ritrassi in disparte e diedi in uno scoppio di pianto » (BFCP, dossier 53, fasc. 15, lettre 8).

⁴¹ Cf. G. Spadolini, *Le due Roma. Chiesa e stato tra ,800 e ,900*, Firenze, Le Monnier, 1975.

⁴² Personne ne pouvait prévoir qu'elle était destinée à ouvrir dans les cœurs des catholiques une plaie difficilement guérissable et source d'autres problèmes : cf. G. Verucci, « Il XX Settembre », dans *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, a cura di M. Isnenghi, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 89-100.

bien s'en désintéressent mais tous, à la surprise générale, sont respectés par les soldats italiens⁴³.

En effet, De Amicis s'est efforcé en premier lieu de transmettre aux lecteurs la réalité chaleureuse d'une vague d'enthousiasme populaire qui envahit frénétiquement la nouvelle capitale ; le fait militaire en soi a peu d'importance R comme on le sait, les zouaves n'opposent qu'une résistance minimale - et il est résumé en deux ou trois pages. Ce qui compte c'est la joie et la satisfaction générales, avec la manifestation de tous les symboles de l'« italianità » : les drapeaux aux trois couleurs, les cocardes, les foulards, la musique, les chants patriotiques l'armée nationale et ses formations (les « bersaglieri », l'infanterie) qui défilent... Tout le monde prend part à ces événements, personne ne refuse de participer à ce qui est déjà le modèle d'une idéale fête nationale.

De même, dans ses articles consacrés à cet événement, De Amicis a soin de ne rien laisser percer du conflit diplomatique franco-italien (et de la défaite contemporaine française devant la Prusse) qui comme on sait est à la base de la prise de Rome. Des soldats du Pape, et de leur courage insuffisant face aux Italiens, il ne dit presque rien, à l'exception de ce qui est essentiel pour expliquer les phases du combat final ; et enfin, ce qui étonne le plus ses lecteurs, c'est l'absence totale dans les textes deamicisiens des deux adversaires, c'est à dire de Victor Emmanuel II et surtout du Pape Pie IX, roi de l'Eglise et de l'Etat Pontifical. Si sur l'antique ville romaine ses pages nous offrent de nombreux renseignements, de la ville-symbole du christianisme catholique De Amicis décrit seulement la Basilique de Saint-Pierre, mais totalement privée de signes religieux.

Néanmoins, comme nous avons déjà vu dans la correspondance avec Emilia Peruzzi, la joie pour la conquête de Rome allait de pair avec la tristesse devant la chute d'une nation et d'une civilisation qu'il aimait beaucoup. Les articles consacrés à ces événements (réunis dans le volume *Ricordi del 1870-1871*)⁴⁴, ne

⁴³ Cf. dans le livre *Impressioni di Roma* les pages du récit *Preti e frati*, où De Amicis révèle les peurs et les malentendus qui avaient été répandus par les ecclésiastiques.

⁴⁴ Ce livre, publié à Florence en 1872 par l'éditeur Barbera, est parmi les moins étudiés de De Amicis, de sorte qu'aucun article spécifique est présent dans la bibliographie critique ; et curieusement R car il s'agit d'un texte important pour les relations franco-italiennes R, il n'existe

rendent pas un témoignage public de cet embarras, toutefois certains textes touchent directement aux rapports entre la France et l'Italie⁴⁵, en commençant par *La battaglia di Solferino e San Martino* (p. 25-71), qui remonte aux moments de l'alliance entre la France et l'Italie⁴⁶. Suit dans le livre un texte analogue, intitulé *L'inaugurazione degli ossari di San Martino e Solferino* (p. 59-71), qui veut également inspirer un sentiment de paix et de concorde entre les trois nations en guerre, l'Italie, l'Autriche et la France, comme l'exprime bien la page finale:

Puissent ces trois peuples, qui se serrent aujourd'hui la main sur ces collines solennelles et chères à tous trois, conserver toujours devant les yeux, au fond du cœur, l'image de ces trois drapeaux flottant ensemble sur la tour de Solferino ; et puisse cette image éveiller dans l'âme de tout le monde, comme elle le fit aujourd'hui dans la nôtre, un sublime désir de paix, de fraternité, et d'amour⁴⁷.

pas de traduction française. Il reste également à reconstituer la séquence chronologique exacte des textes originels, et le lieu d'apparition, probablement les revues *Gazzetta d'Italia* et *L'Italia Militare*.

⁴⁵ Pour cette raison on est étonné par l'intérêt très limité que Magda Martini démontre pour ces écrits dans son livre dédié à De Amicis (cf. note 25), p. 81-84. Cependant, à propos des *Ricordi del 1870-71*, il est intéressant de relire le jugement de Remy de Gourmont, qui exprime bien l'embarras des Français face ce texte particulier : « Ce recueil, un peu décousu, contient des pages intéressantes pour nous par les sentiments qui y sont exprimés. L'auteur ne sait pas trop, non plus que l'Italie, s'il doit nous aimer ou nous haïr, et comme malgré tout il professe à notre égard une réelle sympathie, il l'avoue bravement, après avoir eu soin de s'excuser à demi dans une préface ambiguë, en Italie qui connaît bien ses compatriotes » : « Amicis de, Edmondo », dans la *Grande Encyclopédie. Inventaire raisonnée des sciences, des lettres et des arts*, tome II, Paris, H. Lamirault et C. ie éditeurs, 1886, p. 741-742). Très favorable est au contraire l'article de E. Cottinet, « Un ami de la France », dans *La Nouvelle Revue* », troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332, sur lequel nous reviendrons. Sur les rapports entre les deux écrivains, cf. L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmond De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, 2007, p. 3-21.

⁴⁶ En effet, De Amicis - à p. 25 des *Ricordi del 1870-71* - dit de ce texte qu'il fut « Stampato in un Album che presentarono i Veneziani al prefetto senatore Torelli », c'est à dire Luigi Torelli, l'homme politique qui avait proposé l'édifice de l'ossuaire ; en outre De Amicis nous donne avec précision le lieu et la date « Pozzolengo, 24 giugno 1870, sera ».

⁴⁷ De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, op. cit., p 71 (traduction de M. Martini, *Edmondo De Amicis*, op. cit., p. 83). Voici le texte italien : « Possano i tre popoli che si strinsero oggi la mano su questi colli, a tutti e tre cari e solenni, aver sempre dinanzi agli occhi della mente, e fitta nel profondo del cuore, l'immagine di quelle tre bandiere sventolanti insieme sulla torre di Solferino; e possa quella immagine destare nell'anima di tutti, come fece oggi nella nostra, un altissimo desiderio di pace, di fratellanza e d'amore ». Comme nous informe l'auteur, l'article a été conçu à « Pozzolengo, 24 giugno 1870, sera ».

Les pages les plus importantes du livre *R* et qu'il convient de relire avec attention *R* sont les suivantes, significativement intitulées *Alla Francia* (p. 72-95)⁴⁸. Comme déjà le titre le dit, elles sont dédiées à la France et ont été écrites en même temps que la défaite⁴⁹. Toutefois, dans les paroles de De Amicis il n'y a pas de morgue ou de ressentiment : au contraire, le sentiment qui domine ses pages est celui de la gratitude vers la France ; et en particulier le soldat De Amicis veut rendre honneur à l'armée française, fille de la Révolution. A son avis, les défaites ne doivent pas faire oublier ce qu'a signifié l'armée française pour la fondation de l'Europe civile. En outre, pour De Amicis la France c'est le même pays qui, avait combattu dix ans auparavant avec l'Italie, pour sa liberté ; ainsi, le général Mac-Mahon a-t-il été considéré par l'écrivain ligure-piémontais non pas tant comme le vaincu de Wörth, que comme le vainqueur de Magenta⁵⁰ ; pour ces raisons, dit également De Amicis,

Nous devons aimer et vénérer l'armée française hors de toutes raisons politiques, de tous intérêts nationaux, de tous liens de gratitude, L'armée française a une gloire propre et une vie propre, qui passèrent splendides et sans taches à travers les royaumes, les révolutions et les républiques, au nom des quels combattirent depuis quatre-vingt années. Le soldat français fut, avant tout chose, et au dessus de tout, le soldat de la révolution et de la liberté⁵¹.

⁴⁸ Pour la reconstruction ponctuelle de l'histoire éditoriale de cette importante section du livre et aussi pour la transcription des articles publiés auparavant dans le quotidien florentin *Gazzetta d'Italia*, avec de grandes différences, nous renvoyons à l'*Appendice I* de la *Première Partie* de notre thèse.

⁴⁹ En effet ces textes ici réunis en volume (mais extraits de *La Gazzetta d'Italia*) portent la date d'« août 1870 », donc ont été tous écrits avant la bataille de Sedan (1^o septembre 1870), quand la situation militaire semblait encore ouverte à diverses solutions. Cela justifie les vœux de victoire que De Amicis formule dans le final de son texte. Il faut néanmoins ajouter que De Amicis avait prévu la défaite française, comme témoigne une lettre à Emilia Peruzzi, probablement de 17 août 1870 : « Se mi addolorarono le sconfitte dei Francesi ? Ne ho patito come di sventure italiane, cara signora. Ho passato dei giorni veramente tristi. Chi lo avrebbe immaginato ? Ed ora, vede, hanno un bel dire; ma io non ci spero più [...]. L'esercito francese è demoralizzato; non ha più fiducia nei suoi generali, né in se stesso. E poi già l'indirizzo della campagna è male avviato. E se perdono ancora una battaglia, addio » (BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 17).

⁵⁰ E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, op. cit., p. 79 : « Chi ha mente e cuore per comprendere le grandi sventure e per misurare i grandi dolori manderà da lungi un saluto riverente e affettuoso al vinto di Wörth, dicendogli dal più profondo dell'anima : *R* Maresciallo ! gl'Italiani non sono ingrati ; per noi voi siete sempre il vincitore di Magenta. Noi non dimenticheremo mai che la corona del Re d'Italia brilla del riverbero della vostra spada ».

⁵¹ *Ibid.*, p. 83 (ma traduction) ; le texte originel disait : « Noi dobbiamo amare e venerare l'esercito francese fuori d'ogni ragione politica, d'ogni interesse nazionale, d'ogni legame di gratitudine. L'esercito francese ha una gloria sua e una vita sua, che passò incontaminata e splendida a traverso

De là une sincère participation à la douleur d'un pays, à son inquiétude morale et psychologique après la chute si douloureuse (mais il faut préciser que De Amicis écrivait avant Sedan, et celle-ci n'était pas encore irréparable)⁵². D'où naît surtout l'espoir d'une reprise, mais, également, l'intention d'analyser, pour le combattre, le sentiment anti-français qui s'est emparé des Italiens, fruit en particulier d'une « antipathie » et d'une puérile intolérance à l'égard de la « blague » française⁵³. A la fin, le texte de De Amicis entonne un véritable hymne d'attachement et d'amitié pour la France, pour son armée, pour son peuple ; peu lui importe que la France soit à cet instant faible, triste : c'est précisément en ces jours malheureux qu'il faut exprimer son amour pour ce pays :

Mais l'affection que nous avons pour la France, glorieuse, puissante, et redoutée pour son armée, bien aimée pour ses victoires ; l'affection pour son peuple ardent d'enthousiasme et de foi, nous conserverons cette affection toujours vivante et immuable ; et cela aussi nous le conserverons pour la France défaite, pour la France malheureuse, blessée au cœur⁵⁴.

C'étaient là les paroles d'un soldat, évidemment ; un soldat qui connaissait parfaitement la valeur de l'armée française, devenue grande sous la Révolution, qu'il avait admirée à l'école militaire quand il avait certainement étudié les batailles victorieuses de Napoléon I ; mais, c'étaient aussi les mots d'un

i regni, le rivoluzioni e le repubbliche, in nome di cui combatté da ottant'anni. Il soldato francese fu prima di tutto il soldato della rivoluzione e della libertà ».

⁵² Et pourtant un passage du dernier texte semble déjà prédire la solution : « Ci toccherà forse assistere all'ecatombe di codesto immortale esercito, forse vedere Parigi stretta dai nemici ad una difesa disperata, forse rinnovare tra le sue mura le prepotenze e gli oltraggi dell'invasione straniera » (dans *Ricordi del 1870-71*, op. cit., p. 95).

⁵³ Cf. la réponse de De Amicis : « La blague è il belletto della forza e della gloria, sempre e per tutto. Io vorrei mettere l'Italia in luogo della Francia [...]. Ma noi Italiani, prima del 1866, non credevamo fosse l'Italia il prototipo della civiltà, l'avanguardia d'un'età nuova, il faro del mondo civilito ed incivilito? », *Ricordi del 1870-71*, op. cit., p. 85-86), où la blessure de Custoza et Lissa est encore douloureuse. Et cf. aussi la synthèse, un peu superficielle, de la Martini, *Edmondo De Amicis*, p. 83 : « Après des considérations générales sur la douleur suscitée par la défaite, il analyse la psychologie des Français qu'ils juge inconstants, et cite comme exemple leur engouement pour Mac-Mahon, aussitôt suivi d'un injuste mépris. Les Italiens lui apparaissent plus équilibrés, plus calmes »..

⁵⁴ E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, p. 95 (ma traduction); le texte originel, disait : « Ma l'affetto che nutrivamo per la Francia gloriosa, possente e temuta, per il suo esercito prediletto dalla vittoria, per il suo popolo ardente d'entusiasmo e di fede, quell'affetto lo conserveremo vivo sempre ed immutabile per la Francia caduta, per la Francia sventurata, ferita nel cuore [...] ».

intellectuel qui, comme beaucoup d'autres italiens, avait connu la France surtout grâce à la littérature française, découvrant ainsi un pays qui « ne tombe jamais »⁵⁵.

De Amicis donnera d'autres témoignages, et non moins importants, de cet amour pour la France valeureuse. Nous pouvons commencer, par exemple, en lisant un autre texte, écrit sous forme de deux lettres (datées de « Torino, 16-17 settembre 1871 », et intitulé *L'inaugurazione della Galleria delle Alpi* puis intégré au volume *Ricordi del 1870-71*, p. 196-205. Il s'agissait d'un article de journal, traitant du percement, après douze ans de travail, du tunnel du Fréjus, interprété comme exemple exceptionnel de collaboration internationale. Et pourtant cette cérémonie publique devient chez De Amicis l'occasion de revenir sur les rapports politiques difficiles entre l'Italie et la France.

La voie choisie par le journaliste est celle de faire écouter aux lecteurs les voix des autorités et des ministres des deux pays, en soulignant logiquement les aspects positifs, ceux qui peuvent rendre plus solides les liens altérés par les faits récents, comme la prise de Rome et la défaite française. En particulier la synthèse qu'il propose du discours du ministre français Le Franc nous intéresse, car ses paroles étaient évidemment attendues avec beaucoup d'attention par l'assistance et par les lecteurs ; De Amicis s'y montre habile : après avoir créé une attente (« il semblait que l'accueil fait par les Français aux italiens fût très froid... »)⁵⁶, il conclut sur la chaude déclaration finale d'amitié entre les deux pays⁵⁷. La dernière page est aussi digne d'attention, page où De Amicis, se sert encore de l'exemple du tunnel *Ŕ* qui a permis le passage entre la France et l'Italie des hommes, mais aussi des idées et

⁵⁵ Ibid., p. 95 : « Allora sì che il sentimento della gratitudine ci si farà profondo nel cuore, e diventerà un culto. Allora ci stringeremo con più caldo entusiasmo a quella Francia che non cade mai, alla Francia che palpita nelle pagine dei suoi grandi scrittori e dei suoi grandi poeti, ed in loro onoreremo il suo nome e risaluteremo la sua gloria ».

⁵⁶ Ibid., p. 201 : « Parve ad alcuni che l'accoglienza fatta dai Francesi ai ministri italiani sia stata assai fredda. Ma forse quello che parve freddezza era invece un sentimento di mestizia che non poteva esser dissimulato da cittadini d'una nazione sventurata... ».

⁵⁷ « Parlò dopo di lui [il ministro italiano Visconti-Venosta] il ministro francese Le Franc. Il suo discorso era atteso da tutti con grande desiderio, e fu ascoltato in profondo silenzio [...] Terminò esprimendo la sua profonda fede nella stabilità della pace e dell'amicizia tra Francia ed Italia. La sua voce era commossa, e il suo viso improntato dell'affetto che versava nel discorso; era il ministro della Francia, accusata di sensi ostili all'Italia, e parlava di fratellanza e di unione.... Uno scoppio di applausi e di grida altissime seguì le sue parole » (ibid., p. 202). Cf. aussi F. Chabod, *Visconti Venosta*, dans Id., *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, op. cit., vol. II, p. 649-671.

des sentiments R en lui donnant un valeur symbolique très forte, comme pour démontrer que les malentendus et les problèmes diplomatiques qui avaient concerné les deux pays avaient été totalement résolus⁵⁸.

Cela, plus qu'une constatation était surtout un désir. Mais certainement De Amicis aurait eu d'autres occasions pour se rapprocher de la France et repenser plus lucidement les raisons de l'histoire et celles du cœur. Il n'était pas loin, en effet, le moment de mettre enfin le pied sur la terre française si aimée et si rêvée⁵⁹.

⁵⁸ « Le due grandi imprese, il traforo delle Alpi e l'unificazione d'Italia, insieme iniziate e per lo spazio di dieci anni condotte insieme, si sono compiute a pochi anni di distanza. L'esercito italiano entrava in Roma il 20 settembre del 1870, il 25 dicembre dell'anno stesso scoppiava l'ultima mina nella galleria del colle di Fréjus! Quasi nel tempo istesso, l'Italia porgeva una mano alla sua antica madre e l'altra alla sua antica alleata; da un lato ella gridava: R Libertà! R dall'altro: Pace! RE sarà veramente un tacito patto di pace fra i due popoli questa grandiosa vittoria comune, che oggi si è celebrata; essi non si scambieranno per la nuova via che parole di fratellanza o utili commerci e disegni di nuove opere gloriose; non si comunicheranno che ciò che innalza, ingrandisce e purifica» (ibid., p. 205).

⁵⁹ Massimo Grillandi (dans sa biographie de l'éditeur *Emilio Treves*, Torino, Utet, 1977, p. 297) nous révèle l'intention de De Amicis de se rendre à Paris à la fin de 1871 pour composer, comme Edmondo l'écrit à son éditeur, « un libretto, *Impressioni di Parigi* ».

Chapitre II.

La première rencontre avec la France.

II.1. De Amicis « inviato speciale ».

Pour introduire et pour accompagner De Amicis pendant son premier voyage en France, il faut tout d'abord revenir sur un texte que nous avons déjà lu dans le premier chapitre, c'est à dire *Alla Francia*, situé dans le livre *Ricordi del 1870-71*, p. 72-95. Ici, De Amicis riposte aux accusations, suscitées par la débâcle de Sedan (et la prise de Rome), formulées par les Italiens envers les Français et leur grandeur présumée, En particulier De Amicis essaie de faire comprendre à ses lecteurs sinon de justifier la signification sociale et la raison historique de ce que les Italiens définissent le vice national français de « la blague ». Pour ce faire, il leur propose une comparaison hypothétique autant que paradoxale entre l'Italie et la France, en nous donnant de cette manière, indirectement, des exemples de la suprématie culturelle (expression que nous devons entendre *lato sensu*) française. Ainsi nous peint-il un tableau social très vif et concret, en s'arrêtant particulièrement sur les aspects de la vie quotidienne italienne, qui dépendraient, à son avis, de la culture française¹. Même si les stéréotypes habituels (la mode, par exemple) ne manquent pas dans sa revue, néanmoins De Amicis mesure exactement le degré de subordination entre les deux pays, justifiant peut-être en ce sens les protestations de ses compatriotes.

¹ E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, Firenze, Barbera, 1872, p. 85 : « Io vorrei mettere l'Italia in luogo della Francia e che ogni Francese pigliasse un Italiano e gli dicesse [...] : "Tu sei un uomo di spirito: io faccio tesoro di tutti i tuoi *bons mots*, e quando voglio dire un'arguzia la rubo a te o calco la mia sul disegno della tua. Le più belle commedie sono le tue, i più bei romanzi sono i tuoi, le vetrine dei miei librai sono tutte piene dei tuoi libri ; io sono vestito da capo a piedi dei panni che mi fai tu, e mia moglie e mia figlia si vestono come piace a te ; tu se' il legislatore del buon gusto, della moda, d'ogni cosa; quando la tua città capitale starnuta, come dice Victor Hugo, la mia le fa eco ; quando dà in una risata, la mia, per entrarle in grazia, fa le viste di crepar dalle risa ; i miei ministri fanno tutto quel che ti frulla pel capo ; i tuoi soldati sono i primi soldati del mondo ; tutte le tue cose sono belle e grandi: noi ti rubiamo tutto: lo stile, le insegne delle botteghe, i giornali, l'accento, la lingua, i balli, i proverbi, i giuochi e le *lorettes* ».

La photographie proposée par De Amicis, ne fixe pas seulement une situation réelle : elle nous donne une image sociale partagée par l'auteur, qui nous confirme donc une subordination, laquelle pourtant ne lui cause aucun sentiment d'infériorité. En effet, une telle représentation sociale ne provient pas seulement d'une sensation personnelle de l'écrivain, mais se fonde sur une reproduction idéale plus générale de la France (c'est à dire surtout de Paris) : elle renvoie directement à la littérature, à l'art, à la mode et en somme à l'imaginaire culturel. C'est encore De Amicis qui nous donne la clef de cette interprétation, dans la page où il dit clairement qu'il pense à Paris en le voyant « à travers les contes, les romans, les pièces de théâtre, les tableaux, les journaux »². Autant la France que « le beau et cher Paris » sont encore pour De Amicis des pays livresques, c'est à dire un produit des lectures, pas encore un fruit d'expériences directes. En effet, quand il écrit ces pages, De Amicis n'avait jamais été personnellement à Paris, qui était alors une ville encore blessée par le siège prussien et les faits sanglants de la Commune, et donc éloignée de la représentation idéale³. Ce n'est que quelques années plus tard, en mai 1873, que De Amicis visitera pour la première fois la ville, désormais libre et presque pacifiée, en pouvant faire la comparaison entre réalité et modèle culturel.

Mais l'homme qui devait aller à Paris, n'était pas exactement le jeune officier ni le charmant journaliste qui avait redonné l'honneur à l'armée italienne, parce qu'entre temps il avait déjà fait d'autres expériences et publié d'autres travaux. A

² « Come quei quadri svariati , ove si vedono alla rinfusa paesaggi allegri e rupi nevole illuminate dalla luna, salotti signorili e campi di battaglia, donne, fanciulli e fiori, e in un cantuccio un uomo che dorme e sogna; così io veggo ora Parigi a traverso le novelle, i romanzi, le commedie, i quadri, le poesie, i giornali, che ce ne resero famigliari gli aspetti, i costumi, i tipi, le consuetudini più minute della vita di strada e di casa » (E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, op. cit., p. 90). Il faut seulement rappeler que la ville décrite par l'écrivain était en ce moment en train d'être conquise par les Prussiens.

³ Pas de notes à ce sujet dans la *Cronologia* (p. C-CI) qui est dans E. De Amicis, *Opere scelte*, a cura di F. Portinari e G. Baldissoni, Milano, Mondadori (« I Meridiani »), 1996, ni dans L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962. Mais, comme nous avons déjà anticipé, dans une lettre à l'éditeur Treves (datée de la fin octobre à la fin de novembre 1871) De Amicis lui proposait un voyage à Paris pour écrire un livre sur la ville : « Probabilmente andrò a Parigi verso la fine del mese venturo e scriverò allora un libretto, *Impressioni di Parigi*, che sarà certamente tuo [...]. Avrei intenzione di fare quel libretto di *Parigi* come l'espressione ingenua e semplicissima dell'effetto che fa la città a uno che non l'abbia mai vista, con episodi dell'assedio *drammatizzato*, descrizioni, ritratti, ecc... » (dans M. Grillandi, *Emilio Treves*, Torino, Utet, 1977, p. 297).

partir d'un volume, cette fois, de *Novelle* (Le Monnier, 1872)⁴, où il avait continué, de façon plus ou moins systématique à travailler sur les trois thèmes principaux qui avaient caractérisé ses premières oeuvres: Patrie, Ecole, Armée⁵. Mais dans ce dernier volume il avait seulement en apparence repris et développé la manière stylistique et psychologique de *La vita militare* (par exemple dans des textes comme *Alberto* et *Fortezza*), parce qu'il avait en effet dans certaines nouvelles conquis une forme narrative plus sûre et fluide, en construisant l'intrigue de véritables contes, ne provenant pas seulement de son expérience personnelle⁶. Pourtant, la voie de l'invention pure (sans pourtant renoncer à l'idéal pédagogique de son oeuvre) n'était pas facile à parcourir : mieux valait choisir une voie différente ou avoir diverses possibilités d'écriture.

Pour comprendre la genèse de ce changement en cours, il faut donc revenir un peu en arrière, reprenant certains textes dans lesquels De Amicis avait tenté la voie que nous pouvons définir du „reportage“ ; par exemple avec les écrits sur la prise de Rome, où prévalent la chronique et la description des faits historiques, plutôt qu'une dimension créative ou mémorialiste. Il avait expérimenté là une forme d'écriture qu'il pensait étendre aux autres sujets, pour arriver à une particulière modalité de littérature „de voyage“ qui, en Italie aussi, commençait à

⁴ Mais il faut ajouter qu'en 1878 paraîtra chez l'éditeur Treves une autre édition „définitive“ (avec le nouveau texte *La casa paterna*) de *Novelle*.

⁵ Cette intention avait été déjà confiée par De Amicis à l'éditeur Barbera en lui proposant de publier les *Ricordi del 1870-71* : cf. Piero e Gaspare Barbera, *Annali bibliografici e catalogo ragionato delle edizioni Barbèra*, Bianchi e Comp. e di G. Barbèra, Firenze, Barbèra, 1904, p. 346-347 (lettre datée juillet 1871).

⁶ Cf. B. Traversetti, *Introduzione a De Amicis*, Bari, Laterza, 1991, p. 42-43, qui à propos de *Novelle* (livre qui contenait six textes : *Gli amici di collegio* ; *Camilla* ; *Furio* ; *Un gran giorno* ; *Alberto e Fortezza*) a écrit que « è un libro importante, questo, perché definisce una tipologia nuova dell'impegno letterario di De Amicis : il passaggio dal bozzettismo, cioè dal tratteggio impressionistico di una scena, di una situazione per lo più colta dal vero e resa secondo poche, sfumate e vivaci notazioni coloristiche, alla messa a punto di un compiuto impianto narrativo sorretto da un'invenzione autonoma di base ». Sont à peu près contemporains et confirmant l'intention expérimentale de l'écriture de De Amicis les textes hétérogènes par style il par thèmes enfin rassemblés dans le volume *Pagine sparse* (Milano, Tipografica Editrice Lombarda, 1874), où il manifeste une forte sensibilité pour les problèmes de la langue italienne, attention confirmée dans la « Nuova edizione. Accresciuta di quattordici nuovi scritti » de *Pagine sparse* encore publiée à Milan par le même éditeur. Pour un jugement plus général et mieux structuré, voir R. Fedi, « Il romanzo impossibile : De Amicis novelliere », dans Id., *Cultura letteraria e società civile nell'Italia unita*, Pisa, Nistri-Lischi, 1984, p. 136 et suivantes.

se répandre et à rencontrer la faveur des nouveaux lecteurs⁷. A l'époque naturellement le projet de De Amicis était encore confus, il lui fallait passer par des épreuves plus convaincantes, en trouvant un éditeur disposé à accompagner et aider l'auteur dans cette nouvelle expérience.

Grâce à un rapport déjà consolidé avec l'éditeur florentin Barbera, proche de la politique de la droite modérée qui dominait le salon Peruzzi, qui avait publié les *Ricordi del 1870-71*, De Amicis revenait un peu au journalisme en essayant donc de devenir un „inviato speciale“⁸ pour le journal *La Nazione*, dont le gestionnaire avait été le même Barbera⁹. Cette fois ce n'était pas l'Italie le but du voyage, mais, conformément à la demande du marché littéraire, un pays étranger, loin de la norme commune, capable d'attirer la curiosité des lecteurs. Si c'étaient là les raisons d'ordre professionnel, il y en avait probablement aussi d'ordre psychologique : il était sur le point de quitter définitivement Florence pour Turin, où vivait sa mère. Edmondo préférait s'en éloigner en voyageant, et préserver ainsi son indépendance¹⁰.

Dans ce nouveau rôle professionnel, De Amicis pensait tout d'abord visiter la France, pays qu'il admirait beaucoup et dont la situation politique était suivie avec intérêt par les lecteurs italiens ; pourtant, des motifs essentiellement commerciaux, lui firent choisir l'Espagne, laissant de côté momentanément la France. Sans doute l'Espagne apparaissait comme un pays presque exotique et moins connu des

⁷ Sur la situation des maisons d'éditions italiennes et sur leur politique culturelle, cf. G. Ragone, « La letteratura e il consumo : un profilo dei generi e dei modelli dell'editoria italiana (1845-1925) », dans *Letteratura italiana*, diretta da A. Asor Rosa, II, *Produzione e consumo*, Torino, Einaudi, 1983, p. 687-772 ; Id., *Un secolo di libri : storia dell'editoria in Italia dall'Unità al postmoderno*, Torino, Einaudi, 1999 ; G. Zaccaria, *La fabbrica del romanzo (1861-1914)*, Genève-Paris, Slatkine, 1984 ; L. Barile, *Elite e divulgazione nell'editoria italiana dall'Unità al Fascismo*, Bologna, Clueb, 1991 ; *Storia dell'editoria italiana*, a cura di G. Turi, Firenze, Giunti, 1997.

⁸ P. Pancrazi, « L'inviato speciale », dans Id., *Della tolleranza*, a cura di P.P. Trompeo, Firenze, Le Monnier, 1955, p. 115-122 ; E. Falqui, « Con De Amicis per il mondo », dans Id., *Giornalismo e letteratura*, Milano, Mursia, 1969, p. 238-241.

⁹ V. Castronovo, *La stampa italiana dall'Unità al Fascismo*, Bari, Laterza, 1970, p. 21. Pour l'histoire de ce journal, cf. « *La Nazione* » nei suoi 100 anni, Firenze, La Nazione, 1959 ; « *La Nazione* », 150 anni, a cura di M. Naldini, Firenze, La Nazione, 2009 ; M. Risolo, « Celestino Bianchi giornalista principe », *Rassegna storica toscana*, 18, 2, 1972, p. 161-181.

¹⁰ De Amicis essayait ainsi d'éviter les regards de ses deux mamans, Teresa et Emilia Peruzzi, qui au contraire lui contrôlaient en échangeant des nouvelles : L. Tamburini, « Confidenze tra signore : lettere inedite di Teresa Busseti a Emilia Peruzzi », *Studi Piemontesi*, XXI, 2, 1992, p. 485-510.

italiens¹¹ ; de plus, sur le trône du pays ibérique était assis depuis plus d'un an Amedeo de Savoie, troisième fils du roi Victor Emmanuel II, qui s'était engagé à assurer un gouvernement libéral. Donc une visite en Espagne pouvait permettre de travailler sur deux niveaux, celui que nous pourrions définir comme „romantique“ et traditionnel, en décrivant par exemple la beauté des villes, les caractéristiques des lieux etc., et celui proprement politique.

Après une longue préparation et la lecture de nombreux livres sur l'Espagne¹², De Amicis se devait de définir avec l'éditeur les modalités de son engagement professionnel et la nature de sa publication. En suivant l'exemple des journaux français, que De Amicis considérait comme des modèles d'organisation et de diffusion du travail littéraire, il envisage de publier une série d'articles sous forme de lettres (qui étaient payés à part par *La Nazione*), en donnant aux lecteurs le sens général du voyage espagnol, en leur permettant de suivre pas à pas les villes visitées par l'auteur. Le projet était de retourner en Italie pour reprendre en main les articles et publier un livre à peu près sur le modèle des *Impressioni di Roma*¹³. Ce type de travail, que Barbera n'appréciait pas pour de différentes raisons, essentiellement parce qu'il craignait que le livre finirait par perdre son originalité

¹¹ Cf. une lettre à Emilia Peruzzi, datée 6 octobre 1871 : « Ho pensato che per ricavare un profitto qualunque da un viaggio sarebbe molto meglio andare in Spagna che a Parigi: la Spagna essendo un paese più vago, meno *exploité*, meglio adatto a produrre un'impressione da cui possa ricavare un libro [...]. Che ne dice ? L'idea è parsa buona, molto più buona di quella d'andare a Parigi dove non potrei stare che poco e dove sarebbe difficile ch'io trovassi a scrivere qualcosa di nuovo e di buono dopo il tanto che se n'è detto e stampato in questi ultimi mesi » (BFCP, dossier 53, fasc. 4, lettre 12).

¹² Cf. une autre lettre à Emilia, datée 30 novembre 1871 : « Ho già fatto i miei studi preparatori di geografia; ho imparato tutte le catene di monti, tutti i fiumi, tutte le valli, tutte le città della Spagna ; ho letto, e ora rileggerò, un grosso volume scritto in francese che dà in sommi capi la storia della letteratura spagnola ; in questo mese che mi avanza leggerò la storia politica ; così arriverò là che sarò già un po' spagnolo » (BFCP, dossier 53, fasc. 3, lettre 20).

¹³ Voir à ce propos ce qu'il écrivait à Emilia Peruzzi : « Ho scritto già due lettere alla *Nazione*. Una da Barcellona, una da Saragozza; non ho potuto sciupare il capitolo Burgos e il capitolo Valladolid e perciò tacqui [...]. Non giudichi dalle lettere alla *Nazione*, è difficile scriverle bene, e poi non sono che cenni staccati. Scriverò di preferenza lettere politiche » (dans L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, op. cit., p. 208-209); et également cf. une lettre à l'ami Giuseppe Giacosa (datée Madrid, 23, *Carteggio Giacosa*, Fondo Privato di Villa Giacosa, Collettero G.) : « quello che vedo di veramente bello e grande non si può descrivere in fretta e perciò lo riservo pel libro ». Pour les rapports d'amitié Giacosa-De Amicis, cf. P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, Milano, Mondadori, 1949.

par rapport aux articles déjà publiés¹⁴, il aurait assuré également à l'auteur les subsides nécessaires durant son voyage et, par la suite, la possibilité d'intervenir à tête reposée sur les textes afin de produire un ouvrage organique, bien qu'un peu différent des articles de *La Nazione*.

Effectivement De Amicis envoya de l'Espagne quarante lettres à *La Nazione*¹⁵, publiées du 20 février au 22 juillet 1872, avec un certain retard par rapport aux visites réelles effectuées par l'auteur. Le livre, qui devait paraître plus tard (*Spagna*, Firenze, Barbèra, 1873), sera au bout du compte très différent de la correspondance espagnole, car De Amicis avait surtout supprimé la partie relative à la vie politique, qui avait entre temps beaucoup changé à cause de l'abdication d'Amedeo¹⁶ : celle-ci intéressait peu un public qui était à la recherche de fortes émotions. Toutefois nous pouvons affirmer que le livre s'inspire, *grosso modo*, au moins d'une partie de la correspondance envoyée à *La Nazione*¹⁷. Le nouveau résultat remporta un grand succès et inaugura une série de livres de voyage, qui attirèrent également beaucoup de lecteurs, faisant de De Amicis un cas exemplaire du marché éditorial italien¹⁸. De Amicis devint, en effet, un auteur très

¹⁴ Cf. une lettre de De Amicis à son éditeur, dans laquelle il justifie l'originalité du livre : « Della campagna, della letteratura popolare, delle feste, dei viaggi sui fiumi, delle sierre, del mare, dei mille episodi della mia vita di cinque mesi in Spagna, non ho detto nulla. Tolga dalle lettere che scrissi alla Nazione la politica: che resta ? E fra cinque o sei mesi, chi potrà immaginare ch'io abbia raccolto delle lettere politiche le quali non hanno altro interesse che quello della giornata ? Tutto il lavoro è da farsi » (Barbèra, *Annali bibliografici*, op. cit., p. 363-364).

¹⁵ Les lettres, sans titre particulier, furent toutes publiées comme *Lettere dalla Spagna* ; pour une liste complète, voir B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggio*, Firenze, Olschki, 2000, p. 168-169, et notre *Bibliographie* ; seulement quelques-unes ont été publiées en volume par M. Vannucci, *De Amicis a Firenze. Le lettere dalla Spagna per « La Nazione » di Firenze. L'epistolario De Amicis-Peruzzi*, Prefazione di G. Spadolini, Firenze, Istituto Professionale Leonardo da Vinci, 1873, p. 101-192. Cf. aussi S. Porras Castro, « Edmondo De Amicis. Lettere dalla Spagna », dans *Italia-España-Europa. Literaturas comparadas. Tradiciones y traducciones*. XI Congreso Internacional de la Sociedad Española de Italianistas, a cura de M. Arriaga Flórez, Sevilla, Arcibel, 2005, pp. 574-583.

¹⁶ D'ici découle l'unique critique du traditionaliste Bersezio dans son compte-rendu paru dans la *Gazzetta Piemontese* du 20 juillet 1873, p. 1-2 : « Gli ultimi avvenimenti per cui un Principe italiano lealissimo ha lasciato il trono [...] per non essere mancante ai principi liberali [...] : da questo lato il titolo non mantiene la promessa, che il lettore crede di scorgervi ».

¹⁷ Pour ce problème complexe du passage des articles au livre, voir Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, Firenze, Olschki, 2000, p. 36-62.

¹⁸ C'est De Amicis qui donne à son ami Francesco D'Ovidio quelques reinsegnements à ce propos : « Sai una novità ? Per un nuovo volume mi sono stati offerti dal T.es 9000 lire c.a; da Roma 10000. Del Marocco ha venduto 13000 copie, ossia un guadagno netto di £. 15000 in meno di un anno. Riacquista gli altri libri a ugual prezzo. Quindi io insacco l'anno venturo un 15000 lire. Vedi che la letteratura comincia a fruttare un pochino »; et encore : « Il successo letterario del mio

en vue dans le médiocre paysage littéraire italien, et bien vite courtisé par de plus grands éditeurs ; ainsi publia-t-il d'abord deux livres avec Barbèra (*Spagna*, 1873 ; *Olanda*, 1874), en passant ensuite à la maison d'édition milanaise de Treves¹⁹, auprès de laquelle il imprima *Ricordi di Londra* (1874), *Marocco* (1876), *Costantinopoli* (1877), et enfin *Ricordi di Parigi* (1879).

Un simple coup d'œil aux titres des livres, explique la direction prise par l'écriture de De Amicis, qui préférerait insister autant que possible sur la veine riche et rentable (au moins au niveau des ventes) de la littérature de voyage, surtout sur le côté exotique²⁰, sans chercher d'autres voies alternatives²¹. Cette attention particulière aux lois du marché (et donc pour l'argent produit par les droits d'auteur, son unique source de revenu depuis l'abandon de l'armée) justifiera aussi la résolution de publier les *Ricordi di Parigi* seulement en 1879, après un deuxième voyage dans la capitale française à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878, c'est à dire à la fin de l'heureuse série des livres de voyage sur des pays qui étaient finalement plus intéressants qu'un territoire bien connu par des italiens comme était la France.

ultimo lavoro m'ha fatto un gran bene per il prossimo contratto: del *Costantinopoli* è già esaurita la 5^a edizione; è forse già uscita la 6^a. Sono dunque almeno dodicimila copie in una ventina di giorni; caso raro anzi unico da molti anni. Non so se t'abbia scritto che della *Vita militare* si son vendute a tutt'oggi ventitremila copie, ossia settemila di più dei *Ricordi* di Massimo D'Azeglio. È un dato di statistica libraria che ho potuto avere segretamente coll'obbligo R come tu vedi R di tenerlo segreto » ; ces citations sont prises dans deux lettres R datées de Turin, 17 avril et 2 juin 1877 R conservées dans la Biblioteca della Scuola Normale Superiore di Pisa, *Carteggio D'Ovidio*, et ont été publiées récemment par G. L. Buzzone : « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio. L'amicizia fra uno scrittore ed un critico (trentatré anni di lettere del De Amicis al D'Ovidio », dans les *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, CLII, 2003-2004, Classe di scienze morali, lettere ed arti, p. 51-149 : 123 et 124.

¹⁹ Cf. M. Grillandi, *Emilio Treves*, Torino, Utet, 1977 (*ad indicem*) ; M. Mosso, *I tempi del „Cuore“*. *Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925 ; B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 29-36 et p. 86-87.

²⁰ A. Licari, R. Maccagnani, L. Zecchi, *Letteratura esotismo colonialismo*, avec une Introduction de G. Celati, Bologna, Cappelli, 1978 ; E.W. Said, *Orientalism*, New York, Vintage Book, 1979 ; *L'Oriente. Storie di viaggiatori italiani*, a cura di G. Benzoni, M. Milanese, D. Perocco, Isabella Pezzini, Prêface de F. Braudwel, Milano, Electa, 1985 ; G. Dumur, *Delacroix et le Maroc*, Paris, Herscher, 1988 ; « L'orientalismo saidiano nelle scritture di Edmondo De Amicis », *Rivista di Studi Italiani*, XXV, 1, 2007, p. 181-200.

²¹ Mais cf. un texte comme « Scoraggiamenti », dans Id., *Pagine Sparse*, Milano, Tipografia Editrice Lombarda, 1874 (deux ans après De Amicis publiera une « Nuova edizione », « augmentée de quatorze nouveaux écrits »), p. 7-38, où commencent à affleurer des doutes sur sa carrière littéraire.

Mais n'anticipons pas ici nos conclusions et revenons encore un peu sur cette littérature de voyage particulière, dont De Amicis deviendra un exemple très important dans la deuxième moitié du XIX siècle. Cette partie spécifique de la production deamicisienne a été l'objet de nombreuses études dans les années récentes, et point n'est besoin, donc d'ajouter d'autres observations, en renvoyant aux interventions les plus significatives²². Et pourtant, pour notre étude, il n'est pas inutile au moins de rappeler l'importance des écrivains français pour la composition des livres de voyage de De Amicis, qui ne l'oublions pas étaient réalisés non seulement à partir de séjours plus ou moins prolongés dans le pays, mais aussi à partir de nombreuses lectures, surtout françaises, grâce à la facilité de la langue et à la disponibilité des livres même en Italie²³.

En effet, en France le pays culturellement et économiquement plus avancé que l'Italie, et aussi à vocation coloniale et de toute façon ouvert à la découverte du monde existait une remarquable tradition littéraire « odepórica » depuis

²² Cf. F. Surdich, « I libri di viaggio di Edmondo De Amicis », dans *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contobia, Milano, Garzanti, 1985, p. 147-172 ; D. Aristodemo, « L'Olanda di Edmondo De Amicis », dans les mêmes Atti, p. 173-192; L. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », *ibid.*, p. 193-234 ; N. Tedesco, « La „somma pelle“ della Sicilia », *ibid.*, p. 517-525 ; C. Asciti, « Il viaggio in Spagna di Edmondo De Amicis : cultura politica e sessualità rimossa », dans *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, XIV, Genova, Bozzi, 1989, pp. 158-174 ; V. Caratozzolo, « Intervistare, commentare, denigrare : la manipolazione dell'informazione in un diario di viaggio di Edmondo De Amicis », dans *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, XVII, Genova, Bozzi, 1992, pp. 199-210 ; F. Bacchetti, *I viaggi "en turiste" di De Amicis. Raccontare ai borghesi*, Tirrenia (Pisa), Edizioni del Cerro, 2001 ; A. Brambilla, « „Pellegrino d'Italia“. Note sulla ricezione e sulla fortuna di De Amicis nelle terre irredente », in *Id.*, *Parole come bandiere. Prime ricerche su letteratura e irredentismo*, Udine, Del Bianco, 2003, p. 47-112 ; D. De Liso, « Edmondo De Amicis in viaggio. Note sul viaggio in Spagna », *Critica letteraria*, XXXII, 4, 2004, p. 683-721 ; V. Bezzi, *De Amicis in Marocco. L'esotismo dimidiato. Scrittura e avventura di un reportage di fine Ottocento*, Padova, Il Poligrafo, 2001 ; *Id.*, *Nell'officina di un reporter di fine Ottocento. Gli appunti di viaggio di Edmondo De Amicis*, Padova, Il Poligrafo, 2007 ; A. Zeppitelli, « Note su De Amicis reporter », *Rivista di Studi Italiani*, XXXV, 1, 2007, p. 112-137 ; et naturellement le livre, bien important, de Bianca Danna déjà cité au quel on doit ajouter les chapitres nouveaux contenus dans B. Danna, *Viaggi da Torino e ritorni. Scrittori, giornalisti, mediatori di cultura fra l'unità e il ventennio fascista*, Torino, Thélème, 2006. A ces écrits il faut ajouter beaucoup de rééditions modernes des livres de voyage de De Amicis, parfois enrichies par remarquables introductions, comme par exemple *Olanda*, a cura di D. Aristodemo, Genova, Costa & Nolan, 1986 ; *Memorie Mediterranee* (une anthologie des textes de voyages deamicisiens), a cura di E. Trevi, Roma, Edizioni Socrates, 2006 ; *Costantinopoli*, Torino, Einaudi, a cura di L. Scarlini, avec un texte de U. Eco.

²³ Remarquable à ce propos est le livre déjà cité de V. Bezzi, *Nell'officina di un reporter di fine Ottocento*, qui étudie le cahiers de voyage conservés dans la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio di Imperia, en confirmant la présence de nombreux livres français dans la bibliothèque de De Amicis.

longtemps²⁴ ; dans laquelle De Amicis a beaucoup puisé (prenant le risque de l'erreur ou du plagiat)²⁵, comme nous pouvons aisément le déduire à travers une analyse et une comparaison textuelle entre ses écrits et ceux de certains intellectuels français.

Le mythe de l'Espagne romantique, par exemple, avait été déjà exploité par de nombreux écrivains français, de Prosper Mérimée (un de ses contes, comme on le sait, a inspiré la *Carmen* de Georges Bizet) à François-René Chateaubriand à Astolphe de Custine, d'Alexandre Dumas à Charles Didier, à Théophile Gautier ou à George Sand²⁶ : oeuvres que De Amicis pouvait facilement trouver en vente²⁷ ou les demander à quelque ami, en pouvant compter sur l'aide et les connaissances d'Emilia Peruzzi²⁸. Par contre, on doit dire que, en confirmant ce que nous avons soutenu, les livres de voyages de De Amicis furent bien accueillis en France aussi, comme le montrent les traductions ayant paru tout de suite après les éditions originales italiennes : *L'Espagne*, ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1878 ; *La Hollande*, ouvrage traduit de l'italien par F.

²⁴ J. Guérin Dalla Mese, *Le voyage de l'aventure à l'écriture*, Poitiers, La licorne, UFR de Langues et Littérature ; A. Licari, R. Maccagnani, L. Zecchi, *Letteratura esotismo colonialismo*, avec Introduction de G. Celati, Bologna, Cappelli, 1978 ; G. Dumur, *Delacroix et le Maroc*, Paris, Herscher, 1988.

²⁵ Cela n'échappait pas au regard attentif des critiques : D. Giuriati, « Su alcune derivazioni della „Spagna“ di De Amicis », dans Id., *Il plagio*, Milano, Hoepli, 1903, p. 14-22 ; et cf. B. Croce, « Edmondo De Amicis », dans Id., *Letteratura della nuova Italia*, I, Bari, Laterza, 1914, p. 161-181 : 180 (l'article est de 1904). En général voir aussi B. Traversetti, *Introduzione a De Amicis*, op. cit., p. 46 : « [De Amicis] affronta i suoi viaggi [...] non disponendosi alla scoperta, alla sorpresa, all'epifania del reale, ma accumulando da libri e riviste, dai racconti di altri viaggiatori, un'abbondante materiale propedeutico che comprende notizie, suggerimenti, dati geografici e storici, emozioni e movenze sentimentali quasi interamente precostituite ». Cf. aussi A. Brillì, *Il viaggio in Oriente*, Bologna, Il Mulino, 2009, p. 108-109, où il écrit, à propos du voyage à Constantinople, et plus en général sur le livres de voyage de De Amicis : « Edmondo De Amicis [...] segna in maniera irreversibile il passaggio dal viaggiatore al turista. Più esattamente, di colui che invita i propri lettori a incamminarsi sulla più agevole strada del turismo organizzato [...]. Che con De Amicis il viaggio nell'Oriente mediterraneo e in Marocco e a Costantinopoli, oltre che in Spagna e in Sicilia e sia ormai tramontato per sempre è dimostrato dal suo derivare le scene dell'harem da descrizioni di seconda mano, familiari a chi legge ».

²⁶ Mais les textes à la disposition des lecteurs étaient nombreux ; pendant que Edmondo écrivait son ouvrage publié par Barbera, l'éditeur Treves, publiait en revue puis en volume (Milano 1984) la traduction italienne, *Viaggio in Spagna*, du livre de Charles Daviller (Paris 1862).

²⁷ A ce propos voir notre *Catalogue des livres français de la librairie deamicisienne*, que nous sommes en train de terminer.

²⁸ B. Danna nous dit (*Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 39 note 48) que De Amicis demandait à Emilia Peruzzi un livre d'Antoine de Latour, auteur des *Etudes sur l'Espagne (Séville et l'Andalousie)*, de *L'Espagne religieuse et littéraire*, et des *Etudes littéraires sur l'Espagne contemporaine*, tous publiés par l'éditeur parisien Lévy, 1855, 1862, 1864.

Bernard, Paris, Hachette, 1878 ; *Constantinople*, ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1878 ; *Souvenirs de Paris et de Londres*²⁹, ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1880. *Le Maroc*, ouvrage traduit de l'italien par H. Bella, Paris, Hachette, 1882³⁰.

II.2. Le séjour parisien de 1873 et les « Lettere francesi ».

Après cette longue parenthèse, il faut revenir à notre sujet principal. Tout ce que nous avons soutenu jusqu'à ce moment, semblerait contredire l'affirmation précédente, c'est à dire l'importance du premier voyage effectué par De Amicis à Paris en mai 1873, quand en Italie apparaît *Spagna*³¹ ; il se place donc chronologiquement parmi d'autres voyages dans des pays différents (en Angleterre ou en Hollande, par exemple) et il est contemporain de la publication ou de l'élaboration de plusieurs livres qui n'ont rien à voir avec la France ; tout cela suspend ou tout du moins éloigne l'attention (la nôtre et celle de De Amicis aussi) sur Paris, et confond les idées plus que les éclairer³². En effet, de ce premier

²⁹ Cette édition réunit deux livres deamicisiens : *Ricordi di Londra* et *Ricordi di Parigi*. Cf. ici le Chapitre VII de la Première Partie.

³⁰ Ces traductions remplirent d'orgueil l'auteur, qui écrivait ainsi de Turin à son ami Francesco D'Ovidio, le 6 août 1877 : « Intanto mentre qui sei o sette scolaretti sputano la bile, l'Hachette di Parigi fa tradurre *Constant.li* e tutti gli altri libri, e da varie città della Francia e del Belgio ricevo lettere e giornali e domande di traduzioni, le quali mi provano che anche li leggono l'italiano e non ne sono malcontenti » ; la lettre de trouve à la Biblioteca della Scuola Normale Superiore di Pisa, *Carteggio D'Ovidio*, publiée par Gian Luigi Buzzone : « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio. L'amicizia fra uno scrittore ed un critico », op. cit., p. 127-128. Pour les traductions espagnoles voir aussi M. Garcia Aguilar, « Traducción y recepción literaria de la obra de Edmondo De Amicis en España (1877-1908). Estudio crítico y repertorio bibliográfico », *Sendé*, 17, 2006, p. 99-118.

³¹ Dans son livre *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879, p. 1, De Amicis dira que son premier séjour parisien a duré « quattro mesi », mais peut-être a-t-il exagéré un peu, car il quitte Paris vers le 12 août, comme il confie à Emilia Peruzzi dans la lettre datée 12 août 1873 (BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 18).

³² Cf. par exemple la lettre à Emilia Peruzzi, datée 12 août 1873, déjà mentionnée, qui transmet bien le sens de cette simultanéité des voyages et des séjours de travail : « Domani mattina parto per Londra [...] Ho salutato, ma senza lacrime, i signori Vautrin e Grolier e gli altri amici, ai quali serberò una gratitudine vivissima per tutta la vita; ho riempito la mia valigia di carte e di guide, ed eccomi pronto a girare il mondo. L'ultimo mese passato qui lo dedicai quasi tutto all'Olanda. [...] Ora più che mai son pieno d'ardore per il lavoro. Questo viaggio nel nord m'ha schiuso un orizzonte nuovo, e il buon successo della *Spagna* m'ha dato molto coraggio. [...] M'è passata quella malinconia di non esser nato ricco che m'aveva preso i primi giorni del mio soggiorno a

séjour parisien, déjà programmé plus d'une fois et enfin réalisé, il ne nous reste pas beaucoup de renseignements, qui se mêlent d'ailleurs avec des expériences similaires vécues dans d'autres pays : cela peut être une des raisons du silence dû à quelques chercheurs, probablement désorientés soit par la complexité de la biographie, soit par le peu de fiabilité de la bibliographie de De Amicis (encore largement incomplète), qui offrent des données parfois imprécises ou carrément contradictoires, en confondant par exemple des séjours à Paris effectués au cours d'années différentes.

Il est donc nécessaire de revenir sur l'épisode du premier séjour parisien pour l'éclairer dans ses développements principaux. Pour en avoir quelques éléments supplémentaires, il faut creuser la biographie de De Amicis, en utilisant, là où cela est possible, des documents privés (mais déjà publiés), en analysant sa correspondance et celle des personnes qui vivaient auprès de lui. Par exemple, une lettre envoyée par la mère d'Edmondo, Teresa Busseti, à Emilia Peruzzi nous indique exactement le jour du départ³³, mais pratiquement rien de plus. Une autre lettre, adressée par De Amicis à un ami, Orazio Barberis³⁴, nous transmet l'image d'une ville magnifique et pleine de vie, charmant le visiteur qui est curieux et à l'affût de toutes les occasions, culturelles et surtout mondaines, pour s'amuser³⁵. Mais, simultanément, d'autres témoignages de De Amicis ou des ses parents

Parigi. E' vero che coi denari si studia assai più facilmente e s'impára molto più presto ! Ma in fine sarei ingiusto se mi lamentassi della mia sorte » (BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 18).

³³ Cf. L. Tamburini, « Confidenze fra signore: lettere inedite di Teresa Busseti a Emilia Peruzzi », *Studi Piemontesi*, 992, 2, p. 489 : « Ieri mattina è partito per Parigi ! ... Egli mi ha lasciato un gran vuoto, tanto più che il soggiorno di Parigi lo reputo pericoloso per lui »; la lettre a été datée du 3 mai 1873 et donc on doit supposer que De Amicis est parti le 2. Dans les lettres qui précèdent celle-ci, nous sommes informés de l'intention d'aller à Paris : cf. les lettres du 7 et 12 juillet 1872 et celles du 18 et 30 septembre 1872.

³⁴ A son sujet cf. E. De Amicis, « Il dottor Orazio », dans Id., *Pagine allegre*, Milano, Treves, 1905, p. 208-224.

³⁵ « Riguardo a Parigi avrei da dirti, come puoi immaginare, un monte di cose [...]. La città in fatto di grandiosità e di vita ha superato la mia aspettazione [...]. Non sono ancora andato a Mabilite, ma sì al Valentino, che è un elegante ritrovo della stessa natura e che mi ci sono divertito molto, benché mi sia toccata una stivalettata d'una *cancanista* nella tesa del cappello e un'altra ballando, mi abbia dato un colpetto amichevole sulla pancia. R'che passo la serata con Folchetto del *Fanfulla*. R'che frequento i teatri delle marionette e i caffè cantanti dei Campi Elisi. R'che che infine per ora non ho voglia di lambiccarmi il cervello per la *Nazione*. Ora che ho vuotato il sacco aspetto tue notizie » (cette lettre a été publiée, sans la datation ni l'indication du lieu où elle se trouve, par A. De Marchi « L'atto di nascita di „Cucre“ in una lettera inedita del „dottor Orazio“ », *Il Giornale di Torino*, 21-22 octobre 1946, p. 6).

existent, qui nous offrent des vues particulières et fort différentes sur Paris, en la décrivant dans l'ensemble comme une « ville infernale » et immorale,³⁶ dominée surtout par l'étalage de la prostitution³⁷ : une ville, donc, plutôt éloignée de la ville idéale imaginée chez lui à partir des livres.

Et pourtant, il est vraiment difficile d'interpréter exactement les paroles de De Amicis, adressées, ne l'oublions pas, à des personnes à lui chères, qui étaient caractérisées par un grand sens moral et qu'il ne devait pas choquer ; Edmondo d'ailleurs ne pouvait pas dire « la vérité » à ses deux « mamans », c'est à dire à Teresa et Emilia. Ses paroles, peut-être, recelaient un sens plus profond que nous ne pouvons pas atteindre³⁸ ; et il est alors impossible de définir ce qu'il pensait vraiment en écrivant de Paris : peut-être une ville infernale mais aussi un « merveilleux enfer », la ville des tentations, bien sûr, mais aussi riche de plaisirs à saisir.

Heureusement, nous avons la possibilité concrète de compléter cette petite fiche parisienne en analysant avec patience le riche dossier de la correspondance De Amicis-Emilia Peruzzi. Ici on y trouve encore des documents R en grande partie inédits R qui peuvent nous aider à mieux comprendre les modalités du séjour

³⁶ Cf. une lettre de Teresa à Emilia (30 juin 1873) qui cite une page d'une lettre d'Edmondo à la mère : « Figurati di che umore può essere un giovinotto che la sera alle dieci, per esempio, va all'albergo a cenare, attraversando quattro o cinque strade corse e ricorse da carrozze piene di *cocottes*, in mezzo a due file di caffè pieni di *cocottes*, in mezzo a Teatri pieni di *cocottes*, in mezzo a *restaurants* pieni di *cocottes*, e che da per tutto sente risa, strepiti e tripudj. So anch'io che ci sono mille buone ragioni da dire per convincersi che non bisogna badarci. Ma bisognerebbe che potessi avere un altro temperamento, un'altra immaginazione, un'altra testa; è impossibile che tu ti faccia un'idea di quello che è di sfrontato, di splendido, di rumoroso, di inebbriante, la vita di piaceri che si mena in questa città d'inferno, non essere scossi e turbati alla mia età. Compatisci dunque le mie debolezze e ricevi benignamente i miei sfoghi » (BFCP, dossier 54, fasc. 13, lettre 8).

³⁷ Et cf. une autre lettre d'Edmondo à Emilia, datée 15 juillet 1873 : « Ma senta, diciamolo pure : io m'immaginavo bene che Parigi fosse una città corrotta; ma non credevo che fosse un'immondezzaio di questa fatta. Quanto mi sono scaduti i francesi » (BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 16).

³⁸ Voir à ce propos un passage d'une lettre adressée à l'ami Giovan Costanzo Berardengo : « Le sarò gratissimo s'ella vorrà scrivermi a Parigi, non solamente perché una lettera sua mi riesce sempre gradita ; ma perché a dirgliela schietta questa città turbinosa mi dà un po' al capo, e benché cerchi di tenere in freno l'immaginazione, sono più spesso mainconico che allegro. Troppa gente, troppa vita, troppe tentazioni: non è un paese per una natura combustibile come la mia. Ella riderà di queste mie confessioni ; ma son sicuro che ne capirà il senso riposto, ed è per questo che glielie faccio, ripugnandomi di scrivere ad un uomo come lei una lettera cruda di complimento » (la lettre, datée Paris 15 juillet 1873 est dans W. Cesana, *Edmondo de Amicis negli anni cuneesi 1848-1862*, Cuneo, Nerosubianco, 2008, p. 256).

parisien et la longue préparation précédente³⁹. Grâce à une lettre du 9 avril 1873, par exemple, nous sommes informés des négociations difficiles avec Celestino Bianchi⁴⁰, le directeur de *La Nazione*, pour être chargé de la correspondance parisienne, sans néanmoins négliger la possibilité d'écrire pour d'autres journaux⁴¹; une autre lettre, consécutive, nous confirme le soin méticuleux d'Edmondo pour bien préparer le voyage et le séjour (en exploitant aussi des lettres de recommandation de la Peruzzi) ; nous connaissons aussi ses études de langue⁴² et de littérature française, et le grand enthousiasme et l'attente spasmodique⁴³ pour rencontrer enfin celle que nous pouvons définir, sans doute, sa deuxième patrie culturelle⁴⁴.

En plus de tout ce que nous avons dit jusqu'à ce moment ici, il y a naturellement une preuve publique et incontestable du séjour parisien de De Amicis, c'est à dire ses articles en forme de lettres publiées (comme cela était arrivé pour le voyage

³⁹ Pour d'autres détails voir l'*Appendice II* de la *Première Partie*.

⁴⁰ Cf. M. Risolo, « Celestino Bianchi giornalista principe », *Rassegna storica toscana*, 18, 2, 1972, p. 161-181.

⁴¹ Cette lettre marque aussi la conclusion du travail d'écriture de *Spagna* : « Quanto ho sgobbato, cara mamma ! otto mesi di seguito senza riprender fiato, si può dire, quarantott'ore Ma ora son libero e posso dedicarmi tutto allo studio della pianta di Parigi [...]. Ho scritto stamani al signor Bianchi della *Nazione* per chiedergli se vuole la corrispondenza; ma temo che ci saranno delle difficoltà, e che per cavarmela, ossi per guadagnare tanto da star ritto, dovrò scriver per più d'un giornale. In questo caso io picchiere alle porte della *Perseveranza* o a quelle dell'*Antologia* » (BFCP, dossier 53, fasc.7, lettre 7).

⁴² « Ora sto occupandomi con molto ardore della lingua francese, che voglio assolutamente parlare bene prima d'andare a Parigi. Chiacchiero ogni sera due o tre ore con un buon signore francese che parla con molta grazia e da cui imparo assai. Questo esercizio e un soggiorno di qualche mese a Parigi mi metteranno in grado di parlare in presenza ma senza tremare come facevo sempre pel passato » (la lettre, datée 26 décembre 1872, est dans BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 23).

⁴³ Cf., par exemple, une lettre de la mère, Teresa, adressée à Emilia : « Egli lavora molto, ha lavorato assai da un tempo, e mi parve che risenta un po' di stanchezza, ma l'idea di andare a Parigi gli infonde coraggio » (Turin, 8 mars 1873, BFCP, dossier 54, fasc. 13, lettre 1).

⁴⁴ « Dunque partirò il 1° o il 2 di maggio. Parigi ! Mi pare impossibile di dover andare a Parigi ! Se sapesse quanto ho studiato la pianta della città, e come so dir bene : Qui nacque Madama de Sevigné, qui abitò il Voltaire, qui stava Ninon de Lenclos, qui scrisse la sua prima tragedia il Racine, qui pronunziò i suoi primi discorsi il Brandelone. Ed ho fatto anche disperatissimi studi di lingua francese, tanto che ora posso dire di parlare franco, e senza grossi spropositi, e dopo un mese di soggiorno a Parigi sarò in grado di spiegarmi bene » Encore la même lettre nous informe de l'intention de De Amicis d'utiliser un homme bien introduit dans la ville pour l'assister ; d'où la demande à la Peruzzi de conseils pour l'aider à vivre et travailler à Paris : « A Parigi dovrò pur scrivere qualcosa delle faccende del giorno, come facevo in Spagna. Lettere per scrittori e giornalisti avrò modo di procurarmeli senza seccar Lei ; ma mi occorrerebbe conoscere un uomo indulgente [...] immischiato un po' in queste cose, che capisce di cosa io ho bisogno, e mi consigliasse, mi mettesse un po' sulla strada, mi aiutasse un po'. Io lo annoierei il meno possibile. Conosce nessuno che faccia al caso mio? » (17 avril 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 8).

en Espagne) dans *La Nazione*, lettres qui parlent justement de Paris. Ces textes, qui vont, donc, s'ajouter aux précédents, de nature privée, nous offrent pourtant une perspective différente, et un autre niveau d'interprétation, grandement infléchi par le vecteur différent de la communication : le vecteur public. Ainsi le thème R bien présent dans la lettre à l'ami Barberis R de Paris comme ville de la mondanité internationale (avec ses restaurants, ses cafés chantants, ses danseuses de cancan) n'occupe presque pas d'espace dans les articles. Egalement, le sujet de l'immoralité et de la corruption française, qui fait de Paris une nouvelle Babylone, est repris par De Amicis uniquement dans la *Lettera V (Un ballo pubblico)*, où sous les yeux des lecteurs défile une armée de cocottes avec leurs « arti allettatrici ». Pourtant les accents sont moins enflammés par rapport à ceux adoptés dans les lettres privées, même si, de temps à autre, pointent des propos quelque peu complaisants et compromettants⁴⁵; et surtout dans le journal De Amicis se refuse à considérer la France comme la seule responsable de cette corruption : « Nella corruzione di Parigi ci hanno un po' di colpa i dissipatori e i libertini di tutti i paesi »⁴⁶.

Ces textes journalistiques ne sont pas enregistrés par toutes les bibliographies, et par conséquent ne sont pas très connus des spécialistes⁴⁷ : ainsi, jamais réunis dans un volume⁴⁸, ils demeurent encore cachés dans la revue florentine⁴⁹. Voyons

⁴⁵ « [...] Tutte avevano qualcosa di particolare che tirava l'occhio. Una il viso imbiancato che da lontano assomigliava a una maschera di gesso ; un'altra, uno spropositato viluppo di capelli cadenti in trecce, in ciuffi, in riccioli, da colmare la vetrina d'un parrucchiere ; un'altra, la bocca tinta d'un rosso così fiammante che pareva stillasse sangue; un'altra , due striscie nere sotto gli occhi che sembravan le occhiaie dello stravizio in persona. E ciascuna aveva un suo modo artificiale di camminare, che si capiva essere il frutto d'un esercizio abituale. L'una andava pari pari, senza fare il menomo movimento, come se scivolasse nel ghiaccio [...] E secondo la bellezza particolare che volevan mettere in mostra, le une si sporgevano innanzi, le altre si curvavano indietro; questa presentava la schiena, quella il fianco, una terza un po' di fianco e un po' di schiena, o l'uno e l'altro alternati con accorta misura » (« Lettera V. Un ballo pubblico », *La Nazione*, 25 juin 1873, p. 3).

⁴⁶ Ibid., p. 3.

⁴⁷ Cf. Emmanuelle Genevois, qui à propos de ces lettres florentines écrit : « Elles n'ont jamais été rassemblées en volume et n'ont guère attiré l'attention de la critique » (« Le Paris d'Edmondo De Amicis », dans *Chroniques italiennes. Mélanges offerts à Pierre Laroche*, n. 69/70, 2002, p. 65-82 : 65). Seule B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 71-74 montre un peu d'attention pour cette correspondance parisienne.

⁴⁸ Pour cette raison nous avons pensé à rassembler ces articles de De Amicis dans l'*Appendice III* de la *Première Partie*.

donc, de façon détaillée, la succession chronologique de ces écrits publiés dans *La Nazione*, dont nous pouvons donner une liste :

Lettera I, [sans titre] 5 juin 1873, p.1 ;

Lettera II. I pericoli di guerra colla Francia, 10 juin 1873, p. 1 ;

Lettera III. Il nuovo Governo, i clericali e l'Italia *La Repubblica senza i repubblicani-I nuovi Termidoriani* *La Spagna*, 14 juin 1873, p. 1 ;

Lettera IV. A proposito di Manzoni, 20 juin 1873, p. 2-3 ;

Lettera V. Un ballo pubblico, 25 juin 1873, p. 3 ;

Lettera VI. [sans titre], 26 juin 1873, p. 1 ;

Lettera VII, Giovanni Ruffini, 8 juillet 1873, p. 2-3 ;

Lettera VIII. L'arrivo dello Schah, 10 juillet 1873, p.1 ;

Lettera IX. La rivista militare, 16 juillet 1873, p.1 ;

Lettera X. La festa notturna, 17 juillet 1873, p.1 ;

Lettera XI. L'Assemblea di Versailles, 22 juillet 1873, p.1.

Tous ces articles parurent sous le titre général *Dalla Francia*, avec quelques lignes de présentation de la rédaction⁵⁰ qui signalaient aux lecteurs une sorte de continuité d'écriture entre les lettres précédentes, de l'Espagne, et la nouvelle correspondance française. En outre, on soulignait l'attention « politique » de l'observateur à l'égard d'un pays sujet à de « récentes et imprévues mutations », c'est à dire l'écrasement de la Commune et la reprise d'influence des monarchistes et des cléricaux. Et en effet, une clef privilégiée de lecture est la clef politique, par laquelle De Amicis veut informer ses lecteurs bien sûr sur la situation parisienne, en évolution rapide et non contrôlable, mais aussi et surtout présenter les rapports difficiles entre la France et l'Italie.

⁴⁹ Fait exception un seul texte, intitulé *Giovanni Ruffini*, proposé avec le même titre dans la revue *Serate italiane*, 25 janvier 1874, p. 51-55, et après dans *Pagine sparse* (1874), op. cit, p. 125-143.

⁵⁰ « Il nostro egregio De Amicis incomincia con questa la serie delle lettere, che in nome suo promettemmo ai nostri lettori, dalla Francia. E ai nostri lettori parranno, come a noi, opportunissime dopo i recenti e improvvisi mutamenti, molto più che lo scrittore, colle sue *Lettere dalla Spagna* da noi pubblicate nello scorso anno, fece prova di saper congiungere alla gentilezza dell'animo, alla vivacità della fantasia un acuto spirito di osservazione, un tatto sicuro ed una non ordinaria perspicacia nelle cose politiche ».

Dans ce cadre sociale et politique limité, il y avait deux thèmes principaux en question, très liés entre eux : d'une part, la « question romaine » et les réactions des catholiques et du clergé français⁵¹, surtout après l'élection du Maréchal Mac-Mahon comme Président de la République, ce qui faisait craindre « une explosion générale du cléricalisme »⁵² ; et d'autre part, la question était la présence et la diffusion des sentiments belliqueux envers l'Italie. Les réponses que De Amicis donne à ses lecteurs sont déjà présentes dans la première lettre parisienne, où il pose ces questions à des personnages différents, comme s'il faisait un sondage en interviewant au fur et à mesure un « conoscente parigino », un « deputato della maggioranza », un « deputato orleanista », un « professore ». Ces réponses sont rassurantes pour ses compatriotes italiens sur les deux aspects⁵³, parce que la population française nous révèle le journaliste après son sondage - a d'autres problèmes de politique nationale plus importants auxquels se consacrer⁵⁴ ; et donc elle n'est pas particulièrement intéressée par la « question romaine » ; à part les doutes sur l'évolution du gouvernement français, le vrai souci des transalpins est la guerre de revanche avec la Prusse⁵⁵.

⁵¹ Cf. P. Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX.e siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, vol. I, Rome, Ecole Française de Rome, 1981, p. 13, qui nous rappelle les « pétitions de l'épiscopat français qui entendent que l'on rétablisse le Souverain Pontife dans les conditions nécessaires à sa liberté d'action et au gouvernement de l'Eglise catholique ».

⁵² Cette expression, sous forme d'hypothèse, est dans la partie initiale de la *Lettera I*. Mais dans la *Lettera VI* aussi De Amicis (en causant avec un „orleanista amico d'Italia“) reprend le sujet ouvrant la perspective à la France entière : « So delle processioni di Nîmes, di Bordeaux, di Tolosa, d'Amiens, di Nancy, alle quali presero parte i magistrati en robes rouges, i generali in grand'uniforme, i prefetti, la fanteria, la cavalleria ; so che si scappellottano i liberi pensatori che non si tolgono il cappello al passare del baldacchino ; so che si bastonano gli operai che lavorano la domenica ; so che si è ordinato di portare al camposanto di notte coloro che muoiono senza l'assistenza del prete ».

⁵³ « Lettera I », *La Nazione*, 5 juin 1873, p. 1 : « La sola opinione in cui trovai quasi tutti concordi, e rispetto alla quale mi diedero quelle assicurazioni spontanee e insistenti che non lascian luogo a dubitare della convinzione di chi ti assicura, è questa: che una guerra con l'Italia, ora o poi, per la questione di Roma, è una follia, alla quale non pensa che il partito legittimista ; che il partito legittimista è impotente ; che nessuno crede possibile il suo trionfo ec. ».

⁵⁴ Sur lesquels De Amicis s'attarde dans la deuxième partie de la première correspondance parisienne, où passe en revue les positions politiques diverses ; et cf. la *Lettera XI* (intitulée *L'Assemblea di Versailles*) où De Amicis nous donne un tableau presque complet de la complexité de la formation politique française.

⁵⁵ Mais il faut souligner que le quotidien *La Nazione*, pour lequel écrivait De Amicis, poussait au contraire pour un rapprochement entre Italie, Prusse et Autriche. En ce sens, la position du journaliste était pourtant libre de conditionnements extérieurs.

Cela ne signifie pas que les Italiens soient aimés des Français ; au contraire, il y a une rancœur diffuse et surtout un sentiment de déception envers les Italiens, et sur ce point De Amicis est particulièrement clair⁵⁶. Les motifs sont toujours les mêmes, c'est à dire la prise de Rome et la conduite du gouvernement italien pendant la guerre franco-prussienne, où l'ancien allié français a été abandonné à son destin. En commençant par cette première correspondance parisienne, qui nous semble donc comme la continuation des textes précédents consacrés au même thème⁵⁷, le journaliste essaie d'être objectif dans ses jugements, sans modifier la vérité, en s'efforçant de communiquer à ses lecteurs une variété d'opinions, surtout sur de la politique nationale française.

Les lettres suivantes essaient de mieux expliquer la situation complexe de la politique française : dans un pays qui voudrait renaître après la défaite de Sedan et la grande peur de la Commune, existent des personnalités et des partis différents toujours en quête d'un espace propre, mais on constate toujours (c'est du moins ce que transmet De Amicis), l'ombre menaçante, et en même temps son désir, d'un homme fort, d'un nouveau Napoléon. Plus en détail, les articles reviennent, sur divers points de vue. Par exemple dans la deuxième correspondance on présente l'opinion des officiers de l'armée française, sur les deux problèmes principaux, en confirmant l'impossibilité d'une guerre entre la France et l'Italie.

Au contraire, De Amicis signale l'effort général pour créer dans la population une volonté collective de revanche⁵⁸ et comprend bien que la reprise de la guerre

⁵⁶ « Tutto ciò non prova che il sentimento generale dei Francesi sia favorevole a noi ; ché non lo è punto. Per persuadersene basta guardar la gente negli occhi quando vi parlano d'Italia. Ma bisogna fare una distinzione, che è di gran rilievo, tra Francesi che ci detestano, e Francesi che ci vedon di mal occhio. Del sentimento dei primi è cagione Roma; del sentimento dei secondi è cagione la condotta tenuta dall'Italia durante la guerra tra la Francia e la Germania. I primi ci vorrebbero vedere coll'acqua alla gola, e predicare la guerra contro di noi ; gli altri no; la loro acrimonia contro l'Italia non ha nulla di minaccioso e di aggressivo; più che un'inimicizia è uno scorrucio. Ora questi sono la grande maggioranza, e per quanto ci facciano il viso arcigno, credono però che una guerra per il Papa sarebbe una pazzia, e condannano come nemici della Francia, coloro che la vorrebbero fare » (« Lettera I », op. cit., p.1)

⁵⁷ Nous pensons aux textes rassemblés dans le livre *Ricordi del 1870-71*, que nous avons déjà examinés dans le chapitre I ; la perspective, naturellement, était alors différente, parce que là De Amicis s'interrogeait surtout sur le résultat final de la guerre, dans la correspondance pour *La Nazione*, au contraire, il veut comprendre l'avenir d'une nation désormais battue.

⁵⁸ « Chi per poco viva in Francia , si persuade di questo : che una seconda guerra tra la Francia e la Germania è inevitabile; che il sentimento della necessità d'una rivincita è nel cuor dei Francesi una

contre la Prusse est inévitable, au moment où l'équilibre de la politique européenne se modifiera (en effet la partie finale de la troisième correspondance est consacrée à l'évaluation des changements apportés par le gouvernement espagnol). Mais la condition essentielle pour construire un esprit de revanche dans le pays offensé est de regagner l'orgueil national après la défaite : l'ex officier De Amicis connaît bien l'importance de l'armée à ce sujet. Il consacre alors un article à l'étude des réactions des Français pendant le défilé de l'armée pendant la fête nationale du 14 juillet. A cette occasion, De Amicis s'étonne de ce que, tout en ayant été récemment battue, l'armée parvienne encore à être une source d'unité pour la nation, si bien politiquement différenciée en divers partis⁵⁹. Dans ce cadre „militaire“, un moment d'émotion personnelle ne manque pas, quand Edmondo voit pour la première fois de sa vie l'armée française, c'est à dire le signe fort d'un pays qui avait donné la liberté à l'Europe et qui était ami et allié de l'Italie⁶⁰.

A propos de la politique, malgré son engagement pour rester impassible vis-à-vis de la complexité de la scène transalpine, De Amicis, qui partage avec les Français la haine pour « les horreurs de la Commune », comme nous le lisons dans la première lettre, ne manque pas d'exprimer dans un autre article sa

cosa sola col sentimento dell'amor di patria ; che tutte le speranze e tutti gli sforzi mirano a quel segno ; e che dalla prepotenza della passione la Francia può forse essere trascinata un'altra volta a tentar la prova prima del tempo. Si stilla l'ira contro i Tedeschi nel cuore dei bambini, la si alimenta nel paese con una letteratura ad hoc, sorta dopo la guerra, la quale non narra che violenze, atrocità e saccheggi degli invasori; poeti, pittori, professori, preti, tutti sono unanimi in questo lavoro di tener viva la fiamma ». (« Lettera II. I pericoli di guerra colla Francia », *La Nazione*, 10 juin, p. 1).

⁵⁹ « Il sentimento predominante era una soddisfazione vivissima d'orgoglio nazionale [...]. Come si dimenticano i rovesci e le sventure ! Quanto si vive in fretta ! Chi avrebbe detto, a guardar quello splendido esercito e quella folla plaudente, che la guerra del 1870 e la Comune, che quel gran rovinio, che quell'immenso disordine, che quel torrente di sangue, che gli orrori dell'invasione e della rivoluzione desolarono la Francia pochi mesi or sono ? » (« Lettera IX. La rivista militare », *La Nazione*, 16 juillet 1873, p. 1).

⁶⁰ « Non avevo mai visto tanti soldati insieme. Fu uno spettacolo meraviglioso. Anche gli stranieri debbono esserne stati scossi. Un italiano poi doveva provare un sentimento anche più vivo che gli altri. Io lo provai. Era la prima volta che vedevo l'esercito francese. L'aspetto di quegli uniformi famigliari a noi sin dall'infanzia, di quei colori che ci furono un giorno tanto cari, di quei vecchi ufficiali abbronzati dal sole d'Affrica, di quei generali coi capelli bianchi, di quei soldati vivacissimi, del Mac-Mahon che vedevo da lontano, di quella bella campagna florida, che mi rammentava le pianure lombarde, e del cielo di quel giorno, purissimo, che pareva cielo italiano ; la vista di tutto ciò mi ha fatto tornare indietro di parecchi anni col pensiero e col cuore; mi ha fatto sentire come un soffio del Cinquantanove, e nello stesso tempo un rammarico amaro che le cose sian tanto mutate » (« Lettera IX», op. cit., p. 1).

sympathie envers les partis de « centro sinistro » ou de la « sinistra estrema », c'est à dire pour Armand Dufaure ou Jules Favre⁶¹. De même, si l'ex-officier respecte le maréchal Mac-Mahon, ou bien le vainqueur de Magenta, il manifeste son intolérance face à certains épisodes de répression de la part des forces de l'ordre⁶² et dénonce l'abus que l'on fait de « deux paroles maudites comme *ordre et honnêtes gentes* »⁶³.

II.3. En défense de Manzoni et de l'Italie.

Si l'attention du journaliste est surtout concentrée sur la compréhension de la France et ce, à partir d'un point de vue venant de l'intérieur, c'est-à-dire de Paris, cœur politique et social du pays, des observations indirectes ne manquent cependant pas, observations qui s'adressent bien à l'Italie et à son nouveau Royaume. Dans la première correspondance, par exemple, De Amicis met dans la bouche des hommes qu'il a pu rencontrer, plusieurs expressions de perplexité qui concernent la solidité du nouvel Etat italien ; les Français R nous confie De Amicis R pensent en effet qu'il est et demeurera également un royaume faible, incapable de donner vraiment l'unité à des Etats très anciens et très différents ;

⁶¹ Cf. « Lettera XI. L'Assemblea di Versailles », *La Nazione*, 22 juillet 1873, p.1 : « Mi diedi a cercare nel centro sinistro e nella sinistra estrema, dove mi tiravano le mie simpatie. Il primo viso che scopersi, fu il viso aperto e fine di quel caro Dufaure, la cui capigliatura bianca e scarmigliata, spicca come un pennacchio fra tutte le teste del centro-sinistro. È il più bel vecchietto del suo partito. Vorrei rivederlo ministro » ; « Per quante n'abbia fatte [Favre], e amici e nemici gli diano alle gambe, m'è sempre un uomo simpatico. Ci difese arditamente quando tutti ci si scatenarono contro [...]. Si vede che ha molto sofferto... ».

⁶² Il est surtout dans la « Lettera VI. », *La Nazione*, 26 juin 1873, p. 2-3, que De Amicis, attentif à observer chaque particulier de la vie quotidienne de Paris, même les vitrines d'un atelier de photographe (« Le fotografie di Napoleone morto, dell'Imperatrice vestita a lutto, del principe imperiale inginocchiato accanto al letto del padre, sono le più numerose, le più grandi e le più messe in vista. Il ritratto di Napoleone è circondato di iscrizioni funebri, di versetti della Bibbia, di molti estratti dai suoi proclami, con fregi neri e croci e fiori. Il Principe poi si vede in tutti gli atteggiamenti della seduzione monarchica ») prédit une restauration bonapartiste soutenue par les parti cléricale.

⁶³ C'est dans un passage de la « Lettera I », op. cit., p. 1, où De Amicis parle des perplexités des Français envers l'état italien : « [...] Però la gente dell'ordine (voi non potete immaginare, ho udito dire a un gambettista arrabbiato, quale indegno abuso si faccia in Francia di queste due maledette parole *ordine et honnêtes gentes*; ed è vero), la gente dell'ordine, quando parla della nostra monarchia costituzionale, fa un leggero movimento colla lingua, che un italiano non modesto potrebbe pigliare per una leccatina alle labbra ».

pour ces raisons ils craignent une guerre civile dans notre pays⁶⁴. Et pourtant, la dénonciation la plus forte d'une manière superficielle de voir l'Italie R dans la perspective de De Amicis du moins R est contenue dans la quatrième correspondance parisienne, qui traite principalement de la fortune en France de l'œuvre d'Alessandro Manzoni.

Comme nous l'avons déjà annoncé précédemment⁶⁵, pour De Amicis Manzoni n'est pas seulement un des plus grands écrivains de toute la littérature italienne, mais il en est aussi le guide et le maître à penser⁶⁶. Ce n'est pas un hasard si le très jeune Edmondo a envoyé à Manzoni sa première production poétique (*Alla Polonia, Canto*, Torino, Tipografia del diritto, 1865), afin d'en recevoir un avis plein d'autorité et une sorte de viatique pour sa carrière future ; de même, c'est au travail littéraire et à la réflexion sur la langue de Manzoni que De Amicis a toujours tourné ses regards comme vers un modèle incomparable⁶⁷, qu'il devait pourtant essayer d'imiter (et éventuellement de simplifier pour ses lecteurs) dans ses pages⁶⁸.

⁶⁴ [...] « Moltissimi hanno idee assai strane [...]. Ignari delle cose nostre, non credono, in buonissima fede, che l'edificio d'Italia possa reggere a lungo sulle sua fundamenta. Ma... R vi dicono esitando R tutti questi stati, tutte quelle provincie, quei popoli così diversi fra loro, divisi da tanto tempo, si son poi veramente fusi, come si dice in un popolo solo?... Non ci son gare, avversioni fra gli uni e gli altri, inimicizie, pericolose, che possono poi risolversi in guerre civili? E le dinastie cadute sono poi veramente morte? E il brigantaggio? » (« Lettera I », op. cit., p. 1).

⁶⁵ Cf. chapitre I.2 et note 30.

⁶⁶ Mais il faut préciser que De Amicis n'est pas proche de Manzoni en ce qui concerne l'aspect religieux et spirituel (fondamental pour le lombard), aspect totalement absent chez l'écrivain liguro-piémontais, comme en témoignent tous ses écrits, les correspondances françaises aussi, qui sont caractérisées par l'indifférence religieuse et par un fort esprit anticlérical. Voir par exemple une lettre à Emilia Peruzzi, 17 avril 1872, relative à la situation espagnole : « Creda, Signora Emilia, dopo aver visto da vicino a che è stato ridotto questo popolo dalla superstizione, ho capito che non sarò mai cattolico, perché il cattolicesimo è stato la prima cagione di tutte le sventure e dell'abbruttimento attuale della Spagna » (BFCP, dossier 53, fasc. 6, lettre 19).

⁶⁷ C. Marazzini, « De Amicis, Firenze e la questione della lingua », dans *Cent'anni di Cuore*, a cura di M. Ricciardi e L. Tamburini, Torino, Allemandi, 1986, p. 93-102 ; E. Tosto, *De Amicis e la lingua italiana*, Firenze, Oschki, 2003 ; E. Benucci, « De Amicis, Firenze e l'"Idioma gentile" », *Studi Piemontesi*, XXXVII, 2, 2008, p. 377-389.

⁶⁸ Pour cet épisode et pour la rencontre personnelle à Brusuglio, les premiers jours d'octobre 1866, cf. E. De Amicis, « Una visita ad Alessandro Manzoni », en Id., *Pagine sparse*, Milano, Tipografia Editrice Lombarda, p. 85-102 (ici, à p. 100, Edmondo définit Manzoni « padre, maestro, santo consolatore »); Voir aussi M. Parenti, « Manzoni e De Amicis », dans Id., *Ottocento questo sconosciuto*, Firenze, Sansoni, p. 29-56, où on propose la correspondance Manzoni-De Amicis. Les lettres de Manzoni à De Amicis sont conservées, en brouillon, à la Biblioteca Nazionale de Brera, Manz. B.1.6, et après publiées dans A. Manzoni, *Tutte le lettere*, tomo III, a cura di C. Arieti, « con un'aggiunta di lettere inedite o disperse » a cura di D. Isella, Milano, Adelphi, 1986,

Cela dit, nous pouvons donc parfaitement comprendre la douleur pour la mort du grand écrivain⁶⁹ et encore mieux la réaction de De Amicis lorsqu'il a pu connaître, pendant son séjour à Paris, des jugements négatifs parus dans les journaux français, et de toute façon une attitude assez superficielle de la presse française au sujet de *son* Manzoni, mort seulement quelques jours auparavant (22 mai 1873)⁷⁰. Dans l'article du *Figaro*, en particulier, De Amicis lisait que *I Promessi Sposi*, le chef-d'oeuvre de Manzoni, avait été défini avec mépris, « bien peu amusant »⁷¹ ; cela était en contradiction, entre autre, avec les jugements flatteurs exprimés dans le passé par des écrivains tels que Lamennais, Chateaubriand, Walter Scott et Goethe, comme De Amicis ne manquait pas de le mentionner dans sa réponse. Dans un autre article, cette fois de la revue *Le Gaulois*, on définissait Manzoni comme un « butor », c'est à dire un « homme stupide », ayant représenté un univers moral qui n'existait pas dans la réalité. Selon De Amicis, ces mauvaises opinions découlaient d'une interprétation erronée du concept de moralité qui avait envahi le monde culturel français⁷². En

p. 263-265 ; cf. aussi l'édition correcte, d'après les autographes conservés dans la Bibliothèque d'Imperia, par F. Contorbria, *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica*, op. cit., p. 11-14. Les lettres de De Amicis à Manzoni sont dans la Biblioteca Nazionale di Brera, Manz. B. XVIII 45/1-6).

S. Timpanaro, « De Amicis di fronte a Manzoni e a Leopardi », in Id., *Nuovi studi sul nostro Ottocento*, Pisa, Nistri-Lischi, 1995, p. 199-234.

⁶⁹ À ce propos nous renvoyons à la lettre envoyée par De Amicis ad Emilia Peruzzi qui nous avons transcrit dans la *Appendice II*, lettre VII.

⁷⁰ Comme nous dit B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 73, note 20, dans les « Note Parigine » parues dans le journal italien *Fanfulla* du 23 juin 1873, Folchetto (pseudonyme de Jacopo Caponi) signalait la réaction furieuse de De Amicis : « C'era qui un bravo giovinotto italiano che voleva andare a dare una lezione a quell'articolista. L'ho persuaso a non farlo ».

⁷¹ Mais cf. le début de l'article de De Amicis : « Uno dei più diffusi giornali di Parigi dà poco meno che di scrittore dozzinale ad Alessandro Manzoni.[...]. Nessun giornalista italiano, foss'anche il più illetterato e il più scortese della famiglia, si abbasserebbe mai a ingiuriare, per picca nazionale, un illustre scrittore di Francia, mentre il popolo francese stesse ancora, per così dire, raccolto intorno alla sua tomba [...]. E qui a uno scrittore italiano di candidissima fama, popolare in tutta l'Europa civile, e quel che più importa, noto a tutti come affettuoso ammiratore della Francia, si dicono delle piccole impertinenze comaresche. Si ha un bell'essere venuti qui coi più mansueti e gentili propositi del mondo; bisogna uscir dai gangheri... » : E. De Amicis, « Lettera IV. A proposito di Manzoni », *La Nazione*, 20 juin 1873, p. 2.

⁷² « Il *Figaro* disse qualche giorno fa che *I Promessi Sposi* sono un romanzo *bien peu amusant*. Qualcuno crederà che in quel giudizio ci sia della malignità: io lo credo schiettissimo [...] e me ne rendo ragione. Il romanzo *I Promessi Sposi*, in Francia, e come questo qualunque altro libro italiano che moralmente gli somigli, non può piacere che a pochi. Noi discordiamo soverchio nella maniera di sentir certe cose. Qui uno scrittore *morale*, nel senso che diamo noi a questa parola, è necessariamente uno scrittore *stupido*. Chiamano questi scrittori gli *honnêtes* con un'intenzione di

particulier, De Amicis critiquait ici l'absence sans en avoir vraiment une conscience critique des derniers développements du naturalisme, sur lesquels il aura occasion de mieux réfléchir pendant un autre séjour parisien.

Bien qu'il eût les meilleures intentions du monde de ne jamais dénigrer la France le pays qu'il aimait vraiment et qu'il avait défendu plusieurs fois en Italie et d'aplanir toutes les difficultés entre les deux Etats, De Amicis ne pouvait éviter de donner une réponse publique à cette atteinte journalistique, qui n'était pas seulement personnelle, mais offensait à son avis une nation tout entière. Selon De Amicis, cet épisode montrait clairement l'ignorance des Français en matière de culture italienne contemporaine, en particulier, riche en écrivains (il citait les noms de Giusti, Grossi, Aleardi, Prati, Zanella), lesquels n'étaient pas inférieurs, par exemple, à François Coppée et étaient pourtant ignorés de tous : même en Espagne, il avait trouvé un intérêt plus vif pour la littérature italienne et ses auteurs ! Cela, ajoutait Edmondo, ne se passe pas en l'Italie, où en effet la culture transalpine était vraiment aimée et connue, comme on pouvait facilement le constater en lisant les journaux, ou en fréquentant les théâtres ; et comme le montrait Manzoni lui-même, qui écrivait et parlait couramment français et connaissait de nombreux écrivains français et leurs oeuvres. Pour toutes ces raisons, dans cet article De Amicis semble véritablement déçu ; de plus, il n'était pas disposé à renoncer au respect public que prétendait la gloire de Manzoni, grand intellectuel de l'Italie et de l'Europe tout entière ; quant à la presse française, avec ses jugements si souvent superficiels, elle ne faisait qu'actualiser de vieilles peurs et des stéréotypes culturels qu'il avait combattus le premier⁷³.

dispregio. La moralità si vuole che sia nello scopo che lo scrittore si propone; ma i mezzi si vuole che siano immorali » (ibid., p. 2)

⁷³ Ibid., p. 2 : « Così a poco a poco le simpatie si raffreddano, la freddezza si muta in astio, e l'astio diventa inimicizia. Parliamo spesso di questo fra noi Italiani [...]. Certo che è difficile, quando si sente dire un'insolenza, non rimandarla con un po' di giunta ; ma se non possiamo far questo sacrificio, vediamo almeno di restringerci a rimandar quelle che ci gettano, senza gettarne noi di nostro ».

II.4. L'interruption de la correspondance parisienne.

L'article consacré à Manzoni n'était pas le seul à concerner un intellectuel italien, parce que dans les écrits pour *La Nazione* on peut lire un portrait très intéressant de Giovanni Ruffini (1807-1881), patriote « mazziniano » qui pour des raisons politiques avait dû quitter l'Italie et se réfugier à l'étranger, d'abord en Angleterre, puis en France. Même s'il appartenait à une autre génération par rapport à celle de De Amicis, Ruffini était originaire d'une localité très proche de celle d'Edmondo : Taggia, près d'Oneglia. Il avait contribué fortement à faire connaître en Europe sa terre de Ligurie en publiant en anglais deux romans, intitulés *Lorenzo Benoni or Passages in the life of an Italian* (Edinburgh, Constable 1853) et *Doctor Antonio* (Edinburgh, Constable 1855), qui avaient connu un très grand succès en Angleterre⁷⁴. Ruffini était, donc, autant un compatriote de De Amicis, que l'exemple idéal d'un italien, forcé à l'exil, qui avait diffusé à l'étranger l'orgueil et l'intelligence de sa patrie, et pouvait ainsi devenir, non seulement un exemple curieux pour les lecteurs italiens, mais aussi une sorte de modèle de bonne « italianità », à opposer au *chauvinisme* français⁷⁵.

⁷⁴ M.C. Giuliani-Balestrino, « Gli inglesi alla scoperta della riviera ligure di ponente », dans *Giornata di studio in onore di Mario Fondi. I Scritti geografici*, a cura di M. Mautone, Napoli, Alfredo Guida editore, 1997, p. 127-131. De Amicis aussi citera le livre de Ruffini dans le bozzetto « Il paradiso degli Inglesi » dans Id., *Pagine allegre*, Milano, Treves, 1905, p. 103 : « è un fatto che fra i primi inglesi che vennero qui a passar l'inverno non c'era nessuno che non avesse letto il *Dottor Antonio* ». Sur Ruffini (qui était le frère de Jacopo, qui se suicida dans la prison de Gênes), cf. le volume *Giovanni Ruffini e i suoi tempi*, Genova, Comitato Regionale Ligure della Società Nazionale per la Storia del Risorgimento, 1931 ; S. Romagnoli, « Lettura di Giovanni Ruffini », dans Id., *Ottocento tra letteratura e storia*, Padova, Liviana, 1961, p. 85-95; E. Villa, « Giovanni Ruffini narratore », dans Id., *I mercanti e le parole. Letteratura in Liguria*, Genova, La Quercia Edizioni, 1983, p. 91-133 ; M. Marazzi, *Il romanzo risorgimentale di Giovanni Ruffini*, Firenze, La Nuova Italia, 1999 (Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'università degli studi di Milano, CLXXXII).

⁷⁵ C'est cela, probablement, le motif d'une reprise de ce texte en revue (*Serate Italiane*, I, 4, 25 janvier 1874, p. 51-55, et après en volume : *Pagine sparse*, op. cit., p. 269-282, avec une petite variation du texte dans la partie finale). A propos de l'utilisation de la langue anglaise, De Amicis écrit : « Per potergli fare un carico d'aver scritto in inglese, bisognerebbe potergli anche ascrivere a colpa di aver emigrato, d'esser andato a Londra, di essersi trovato nella ristrettezza, di aver avuto bisogno di farsi capire dalla gente da cui voleva farsi leggere. D'altra parte i suoi libri, benché scritti in inglese, sono tanto italiani e per soggetto e per sentimento e per scopo, che si può quasi affermare che appartengono alla letteratura italiana più che alla letteratura inglese. Scritti in italiano, non si sarebbero certamente diffusi quanto si diffusero, e non avrebbero ottenuto in egual

L'écrit, qui trouvait son point de départ dans une visite de De Amicis chez Ruffini, à Paris, permettait aussi de mettre au point la forme du portrait-interview qu'il avait déjà expérimentée avec succès dans certaines lettres d'Espagne (avec Emilio Castelar, par exemple)⁷⁶, et qui aura une évolution ultérieure très intéressante, grâce à la rencontre de De Amicis avec quelques intellectuels français comme Victor Hugo ou Emile Zola. En outre, l'article sur Ruffini était utilisé par l'auteur pour reprendre un thème qui lui était tout particulièrement cher, c'est à dire la grande différence du marché littéraire entre les deux pays et la condition économique, fort différente, entre les intellectuels français et les intellectuels italiens : c'était une manière pour réfléchir publiquement sur un problème bien personnel qui le touchait directement depuis qu'il avait pris la décision de vivre de son travail journalistique et littéraire⁷⁷. Mais, à cette occasion, il donne l'impression de prévoir aussi sa propre période de crise⁷⁸, qui néanmoins affectait, déjà, les correspondances parisiennes pour *La Nazione*.

misura lo scopo che l'autore si propone ; - di far conoscere l'Italia fuori d'Italia » « Lettera VII. Giovanni Ruffini », *La Nazione*, 8 juillet 1873, p. 2.

⁷⁶ Cf. dans les lettres de l'Espagne, celles publiées le 10 mai et le 2 juin 1872 ; et le texte paru dans la revue *Serate italiane*, I, 2, 11 janvier 1874, p. 19-23, et E. De Amicis, *Pagine sparse*, op. cit., p. 85-102.

⁷⁷ « M'interrogò [il Ruffini] intorno alle condizioni della stampa letteraria in Italia, se vi si scrive molto e se vi si legge abbastanza; e che vita possa menare uno scrittore al quale non manchi il favore pubblico. Gli avrei voluto rispondere che, per quello che io so, non ce n'è uno, vecchio o giovane, o arrivato alla sommità della scala, o col piede ancora sui primi gradini, il quale tolto ai giornali, ai dizionari, ai libri per le scuole, vi campi. O bisogna far due mestieri [...] male tutti e due; o volendo farne uno solo [...] dire anche quando non si ha nulla da dire Russia di continuare a dar via anche quando il sacco è vuoto » (Ibid., p. 2-3). A ce propos il est intéressant voir une lettre, écrite par Ruffini à De Amicis (datée Paris, 13 juillet 1873, donc après la publication de l'interview où Edmond avait dit : « Chi avesse potuto in quei momenti sussurrargli nell'orecchio con uno di quegli accenti di voce sovrumana che annunziano il futuro agli eroi della leggenda R Tu sarai ricco, celebre ed amato, in questo paese, nel tuo, in molti altri, per lunga vita e dopo la vita », où nous pouvons lire la réponse du Ruffini : « Sono da vari giorni un po' balordo, e non esco che per andare al Parco Monceaux, altrimenti mi sarei fatta grata premura d'andarla a ringraziare e ... quasi stavo per dire a sgridarla del troppo gran bene, che Ella ha detto de' fatti miei. Ma quod differtur non aufertur [...]. A proposito, chi le ha detto che son ricco, o soltanto benestante, ha voluto prendersi spasso di lei e di me ». Cette missive, qui est conservée dans la Biblioteca Civica d'Imperia (*Carteggio E. De Amicis*, lettre n. 149), a été publiée par F. Contorbia, *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica*, p. 18.

⁷⁸ De Amicis confiera publiquement ce malaise dans un texte très intéressant, *Scoraggiamenti* (dans le livre *Pagine sparse*, op. cit., p. 7-38) ; il est notable la réponse que De Amicis donne là, comme s'il établissait un plan de travail futur ainsi qu'une nouvelle psychologie de l'écriture : « cercala qui l'ispirazione R nel cuore, R vedrai che ti risponderà » (p. 37).

Les onze lettres envoyées à *La Nazione*, dans leur ensemble, semblent relever d'un projet unitaire⁷⁹, mais, elles sont plutôt le fruit du hasard ou de circonstances particulières, telles que la rencontre avec Ruffini et la mort de Manzoni, dont nous avons déjà parlé. Mais d'autres articles parisiens sont également liés à des événements spécifiques : la lettre VIII, par exemple, traitant la description de l'arrivée à Paris du Shah (qui dans la lettre XI fait aussi son apparition au Parlement français, donnant vie avec sa présence à une page plutôt ennuyeuse autrement)⁸⁰ ; ou la lettre IX, où est décrit le défilé de l'armée le jour de la Fête Nationale ; ou enfin la lettre X, qui parle d'une fête nocturne. Il est ici évident, et paradoxal, que De Amicis cherchait à même au cœur de Paris à des traits d'originalité ainsi que d'exotisme. Mais, évidemment, ces articles ne pouvaient qu'être tout à fait exceptionnels : que pouvait-il raconter, alors, aux lecteurs qu'ils ne connaissent pas encore de Paris? C'est pourquoi la totalité de la correspondance ne donne jamais l'impression de construire un parcours précis ; en revanche, l'image qu'elle donne est fragmentée et tout à fait incomplète, toujours à la recherche d'une cohérence générale, au-delà de la question politique, qui ne devait pas intéresser beaucoup les lecteurs.

Les témoignages d'ordre personnel à que nous avons déjà pris en considération confirment cette difficulté de trouver un point central autour duquel fonder une

⁷⁹ Confirme cette impression une lettre à la Peruzzi (datée 18 mai 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 13), où il proposait des thèmes de travail qui en effet ne seront pas traités dans sa correspondance : « [...] Fra qualche giorno scriverò alla *Nazione* la prima lettera politica. Poi una sull'esercito, poi sulla letteratura in generale, poi su tante altre cose; fra le altre una sui divertimenti dei bambini a Parigi ».

⁸⁰ Et ce n'est pas un hasard que la présence du Shah continue dans la « Lettera IX », op. cit, p. 1, à la fin du défilé : le Shah, avec sa court bariolée fournissait en effet un élément pittoresque et exotique qui à lui seul pouvait donner de la vie aux descriptions parisiennes désuètes. Mais justement, c'était ce qu'il y avait de plus éloigné que l'on pouvait imaginer de la France (e de l'Italie); et de cela De Amicis en était tout à fait conscient, qui a cet égard nous offre une page très inspirée, en jouant sur la diversité réciproque du regard : « Intanto un'altra grande folla immensa s'era accalcata ai due lati della grande strada del bosco per vedere passare lo Shah in carrozza [...]. Ma che impressione desterà in lui questa lanterna magica di grandi città, di reggie, di eserciti, di folle immense, di spettacoli fantastici, di costumi, d'idiomi, di governi ignoti ? Che deve dire in fondo all'anima di questa Europa che lo accarezza colla civetteria d'una rivale gelosa, che voglia strappargli l'Asia dal cuore ? Tornerà nei suoi paesi mutato, come si crede da noi, e risoluto a tutto mutare, o non piuttosto stanco, uggito da questo fracasso e da questo rimescolio, e più che mai legato alle sue tradizioni e ai suoi principii ? A cosa pensa, quando gira sulla folla quello sguardo lento e distratto ? A noi, alla nostra vita, alla nostra civiltà ch'egli ammira e desidera, o alle palme dei suoi giardini, alle donne del suo serraglio, alla pace, agli amori ? ».

série d'articles homogènes. Paris se montre dans sa richesse monumentale et artistique, et donne ainsi une abondante matière, mais De Amicis n'a pas un regard capable de reprendre de façon originale tout ce qu'il a vu : il ne réussit pas à sortir de la représentation stéréotypée avec un regard nouveau. Cette incapacité à trouver une clé interprétative originale le désoriente (« je suis ici, comme une goutte d'eau dans l'océan, abasourdi et confus ») et l'enferme dans une sorte de frustration coupable⁸¹. Contrairement à d'autres expériences analogues, cette fois-ci De Amicis ne réussira pas à trouver de solution⁸².

Effectivement, les lettres envoyées de Paris auraient dû être suivies par d'autres textes, mais l'expérience française de l'écrivain et du journaliste a dû se conclure prématurément. N'ayant rien de vraiment nouveau ni d'intéressant à proposer, De Amicis préférait donc le silence, c'est à dire suspendre brutalement sa correspondance parisienne⁸³. Il valait mieux préparer un autre voyage, dans un lieu moins connu et exploré (par exemple la Hollande), et projeter un autre livre, certainement plus facile à écrire⁸⁴.

⁸¹ Cf. une lettre à Emilia Peruzzi (8 mai 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 11) : « Eccomi qui come una goccia d'acqua nell'oceano, sbalordito e confuso, senza sapere cosa farò, quanto tempo ci starò, perché son venuto, e se sia tristo o allegro, o che so io [...]. Intanto ho visto una gran parte di Parigi, dalla Bastiglia alla porta Maillot, Nôtre Dame, il Louvre, l'Esposizione di quadri nel palazzo dell'Industria etc. È una grande e bella città, non v'è che dire [...]. In una parola il primo effetto che mi produsse Parigi fu di schiacciare quel po' di coraggio che avevo partendo dall'Italia: mi par di non essere nulla, di non far nulla, e di non aver mai saputo far nulla ».

⁸² « Ma intanto io son qui come un pulcino nella stoppa. Più mi stillo il cervello e meno riesco a scrivere qualcosa che abbia gusto. È impossibile che continui se non voglio perdere la reputazione [...] piuttosto che rabescare lettere scipite solo perché me le pagano, preferisco non far nulla e infatti smetterò - con mio grande dispiacere e danno - ma smetterò » (BFCP dossier 53, fasc. 17, lettre 11 : la lettre est probablement du 24 juin 1873).

⁸³ La décision prise par Edmondo devait étonner même la direction du journal florentin qui en effet cessait la publications des lettres françaises sans aucun avertissement de la rédaction pour justifier l'interruption imprévue de la correspondance.

⁸⁴ En effet Edmondo passe ses dernières semaines parisiennes projetant d'autres voyages comme il avait confit à Emilia Peruzzi (dans la lettre datée 12 août 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 18) : « il 25 sarò in Olanda, dove mi tratterò 15 giorni ; poi andrò Colonia per imbarcarmi sul Reno ; visiterò le principali città tedesche ; e infine per Bâle a Torino, facendo il giro da Bâle, per Interlaken, a Berna, fermandomi a Friburgo e a Losanna. Pure m'imbarcherò sul Lago di Ginevra [...]. L'ultimo mese passato qui lo dedicai quasi tutto all'Olanda, sul qual paese fui da molti consigliato a scrivere un libretto. È piccolo, è vario, è strano e pieno di colori: è il fatto mio. Nelle biblioteche di qui ho già raccolto una gran quantità di *materiali*; di libri che non ho potuto leggere presi appunti ; spero che potrò farne un lavoretto ».

Chapitre III.

« On ne voit jamais Paris pour la première fois, on le revoit ».

III.1. Le deuxième séjour parisien de De Amicis.

Si nous examinons la bibliographie déamicisienne pendant les années 1873-1875, nous pouvons affirmer sans aucun doute que cette période a été très riche pour sa production littéraire : en 1873, Edmondo publie *Spagna* ; l'année suivante trois livres, *Olanda*, *Ricordi di Londra* et enfin *Pagine Sparse*. Ces données sembleraient démentir toute espèce de soupçon de crise créative, que la correspondance pour *La Nazione*, brusquement interrompue, paraissait annoncer. En effet, comme on le verra, cet épisode négatif est dû surtout à la difficulté objective de lire et d'interpréter de manière originale une ville déjà bien connue comme l'était Paris ; mais cependant cet accident de parcours était comme l'annonce d'un péril plus général que De Amicis, tôt ou tard, allait inévitablement rencontrer.

La difficulté relative à la correspondance parisienne de 1873, renvoie donc à un problème plus général et plutôt complexe, autour duquel il n'est pas facile de donner de réponses satisfaisantes, mais seulement avancer quelques observations et formuler quelques hypothèses qui touchent aussi au travail ultérieur de l'écrivain-journaliste¹. Par rapport à la chronologie des livres de voyages, il faudrait tout d'abord introduire une distinction entre la publication effective des livres et leur composition, qui la précède, évidemment ; il faut ensuite ajouter une autre distinction entre le succès éditorial des livres (qui est incontestable) et l'opinion de la critique, pas toujours convaincue de la qualité de l'écriture de De

¹ Sur De Amicis journaliste, cf. le jugement de F. Contorbia dans l'*Introduzione* à son *Giornalismo italiano. Volume primo 1860-1901*, Milano, Mondadori, 2007, p. XXIX-XXXI.

Amicis² : de telle sorte, que cela engendrait une insatisfaction progressive chez l'auteur lui-même, convaincu depuis toujours que la littérature de voyage devait être considérée comme un genre mineur, très éloigné de la vraie littérature que l'Italie réclamait depuis longtemps³. Dans une perspective plus large, mais liée à ce que nous avons dit précédemment, il fallait aussi et surtout prendre en compte le danger d'appauvrissement des livres de voyage. Ayant pour base un schéma qui avait fait ses preuves, ils auraient pu à long terme ennuyer les lecteurs, ce que craignait De Amicis, toujours attentif aux exigences du public. Ce qui était le cas pour Paris, avec la difficulté, si ce n'est l'impossibilité de dire quelque chose d'original.

Mais, laissant de côté ces hypothèses, que nous reprendrons et développerons par la suite, il vaut la peine d'insister sur le problème concret que De Amicis devait affronter au début des années soixante-dix, dont la correspondance parisienne de 1873 était un signe évident. Dans ses voyages précédents De Amicis avait trouvé la clé pour interpréter de manière suggestive et attachante des pays divers, en soulignant par exemple le romantisme pittoresque de l'Espagne, la lutte épique du peuple hollandais entier contre la mer ; et après l'exotisme du Maroc et

² Bianca Danna retrace bien le cadre critique italien et les discussions autour des livres de voyage de De Amicis dans son troisième chapitre, « L'esotismo, la macchina editoriale e la critica », dans son *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Firenze, Olschki, 2000, p. 95-135 ; et cf. aussi G. Farinelli, *La pubblicistica nel periodo della Scapigliatura. Regesto per soggetto dei giornali e delle riviste esistenti a Milano e relativi al primo ventennio dello Stato unitario : 1860-1880*, Milano, Istituto Propaganda libraria, 1984, auquel nous renvoyons.

³ Témoignage précieux de cette difficulté est le texte déjà cité *Scoraggiamenti*, dans *Pagine Sparse*, Milano, Tipografia Editrice Lombarda, 1874 (deux ans après De Amicis en publiera une « Nuova edizione », « accresciuta di quattordici nuovi scritti ») p. 7-38 : p.19 : « Vivere per scrivere ! Bella presunzione è questa di aver nel capo tante cose degne d'esser dette al mondo, da dover impiegare tutta la vita a dirle ! E con che diritto s'impiega in questa maniera la vita ? Scrivere, in materia d'arte, non si dovrebbe che per soddisfare un bisogno dell'anima ; e soddisfare un bisogno non può valer lo stesso che pagare un debito. Dunque chi non fa altro che scrivere, non paga il suo debito alla società ; e se ad altri pare, a lui non deve parere ». Dans ce contexte de crise ou au moins de réflexion sur son travail, il faut insérer la proposition de Pasquale Villari, qui écrivait à De Amicis pour lui l'inviter à faire un voyage à Naples afin de décrire vraiment la réalité de la ville et ses problèmes sociaux. A l'époque Edmondo refusa l'offre de l'intellectuel méridional, mais plus tard il reviendra sur cette décision en écrivant le roman social *Sull'Oceano* (Treves, 1889), un texte remarquable de dénonciation de l'émigration italienne et de ses problèmes ; sur cette épisode napolitain, cf. l'introduction de T. Iermano à *Napoli a occhio nudo* (texte de Renato Fucini, Venosa, Osanna, 1997), p. 9, où il cite la lettre de Villari, datée du 22 juillet 1875 : « Io vengo a farle una curiosa proposta [...]. Dovrebbe andare a Napoli, scendere nei più miseri tuguri, descrivere la miseria nelle sue mille forme, levare un grido d'orrore... ». Ce sera Fucini qui fera enfin le portrait de la ville méridionale.

de Constantinople, malgré les limites d'une vision encore exclusivement tournée vers l'Europe. Mais il était plus difficile de trouver une formule pour décrire — en proposant une synthèse agréable — des villes déjà fréquemment illustrées par les écrivains et donc bien connues des lecteurs, comme l'étaient Londres et Paris. Pour la capitale de l'Angleterre De Amicis avait retrouvé dans les articles de la revue de Treves, *L'Illustrazione Universale*⁴, et puis dans le petit livre *Ricordi di Londra*, une certaine fraîcheur narrative⁵, dépassant ainsi l'impasse du début⁶ ; en revanche, Paris était encore en quelque sorte insaisissable et impossible à comprendre, comme en effet la correspondance de 1873 pour *La Nazione* le montrait⁷.

Cette dernière observation pose une série de questions, qui tournent autour de l'interrogation principale : était-il encore possible de dire quelque chose de nouveau sur Paris, un sujet devenu presque banal et qui avait été déjà traité par bien d'autres plumes ? L'expérience de 1873 avait révélé à De Amicis la difficulté de mener à bien ce projet, à moins de mettre en valeur à tout prix des événements chaque fois exceptionnels (l'arrivée du Schah à Paris, ou le défilé de l'armée le jour de la Fête Nationale, ou encore la description d'une fête nocturne, par exemple, comme s'y était essayé De Amicis), mais en risquant de falsifier

⁴ Données bibliographiques précises dans Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 169.

⁵ Ibid., p. 88: « *I ricordi di Londra* non sono comunque un testo molto ponderato (tanto meno connotato ideologicamente), ma una libera e improvvisata raccolta di impressioni, forse il meno lontano, fra i testi deamicisiani, dallo spirito del *flâneur* ».

⁶ Il faut ajouter que la deuxième moitié de *Ricordi di Londra*, publiée par Treves en mai 1874 (en tant que volume XXII de sa *Biblioteca di Viaggi*) est totalement occupée par un écrit du français Louis Simonin (*Visita ai quartieri poveri di Londra*, p. 63-108), par ailleurs publiée neuf ans auparavant sur la revue *Giro del Mondo* ; et cela, bien évidemment, pour contrebalancer la vision par trop subjective et idyllique de De Amicis. Il est intéressant de relire à ce propos la note éditoriale qui ouvre le livre : « Per amor di contrasti ci è piaciuto accoppiare ai Ricordi del de Amicis quelli del Simonin. Lo scrittore italiano visitava per la prima volta la metropoli inglese: fu sbalordito da tutto ciò che vi è di grandioso, maestoso, ammirabile. Si sentì quasi rimpicciolito e lo dice. Ecco il rovescio della medaglia. Il viaggiatore francese è andato a vedere il brutto, la miseria, lo squallore [...]. Così le due descrizioni si completano ». Le livre consacré à Londres Régalemment important pour ses illustrations Reste néanmoins un des textes les plus délaissés par la critique, et sur lesquels il serait intéressant d'enquêter.

⁷ De cette difficulté était conscient De Amicis lui-même, qui Régalemment nous l'avons vu Régalemment quelques jours après son arrivée à Paris écrivait à Emilia Peruzzi : « Ella mi scrive che di Parigi non avrò molte cose a scrivere e queste poche non nuove. Ahimè è pur troppo vero. Ho fatto il mio trattato colla *Nazione* ; ma ho paura che non troverò modo di scrivere nemmeno una lettera » (8 mai 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 11).

de Constantinople, malgré les limites d'une vision encore exclusivement tournée vers l'Europe. Mais il était plus difficile de trouver une formule pour décrire — en proposant une synthèse agréable — des villes déjà fréquemment illustrées par les écrivains et donc bien connues des lecteurs, comme l'étaient Londres et Paris. Pour la capitale de l'Angleterre De Amicis avait retrouvé dans les articles de la revue de Treves, *L'Illustrazione Universale*⁴, et puis dans le petit livre *Ricordi di Londra*, une certaine fraîcheur narrative⁵, dépassant ainsi l'impasse du début⁶ ; en revanche, Paris était encore en quelque sorte insaisissable et impossible à comprendre, comme en effet la correspondance de 1873 pour *La Nazione* le montrait⁷.

Cette dernière observation pose une série de questions, qui tournent autour de l'interrogation principale : était-il encore possible de dire quelque chose de nouveau sur Paris, un sujet devenu presque banal et qui avait été déjà traité par bien d'autres plumes ? L'expérience de 1873 avait révélé à De Amicis la difficulté de mener à bien ce projet, à moins de mettre en valeur à tout prix des événements chaque fois exceptionnels (l'arrivée du Schah à Paris, ou le défilé de l'armée le jour de la Fête Nationale, ou encore la description d'une fête nocturne, par exemple, comme s'y était essayé De Amicis), mais en risquant de falsifier

⁴ Données bibliographiques précises dans Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 169.

⁵ Ibid., p. 88 : « *I ricordi di Londra* non sono comunque un testo molto ponderato (tanto meno connotato ideologicamente), ma una libera e improvvisata raccolta di impressioni, forse il meno lontano, fra i testi deamicisiani, dallo spirito del *flâneur* ».

⁶ Il faut ajouter que la deuxième moitié de *Ricordi di Londra*, publiée par Treves en mai 1874 (en tant que volume XXII de sa *Biblioteca di Viaggi*) est totalement occupée par un écrit du français Louis Simonin (*Visita ai quartieri poveri di Londra*, p. 63-108), par ailleurs publiée neuf ans auparavant sur la revue *Giro del Mondo* ; et cela, bien évidemment, pour contrebalancer la vision par trop subjective et idyllique de De Amicis. Il est intéressant de relire à ce propos la note éditoriale qui ouvre le livre : « Per amor di contrasti ci è piaciuto accoppiare ai Ricordi del de Amicis quelli del Simonin. Lo scrittore italiano visitava per la prima volta la metropoli inglese: fu sbalordito da tutto ciò che vi è di grandioso, maestoso, ammirabile. Si sentì quasi rimpicciolito e lo dice. Ecco il rovescio della medaglia. Il viaggiatore francese è andato a vedere il brutto, la miseria, lo squallore [...]. Così le due descrizioni si completano ». Le livre consacré à Londres Régalemment important pour ses illustrations Reste néanmoins un des textes les plus délaissés par la critique, et sur lesquels il serait intéressant d'enquêter.

⁷ De cette difficulté était conscient De Amicis lui-même, qui Régalemment nous l'avons vu Régalemment quelques jours après son arrivée à Paris écrivait à Emilia Peruzzi : « Ella mi scrive che di Parigi non avrò molte cose a scrivere e queste poche non nuove. Ahimè è pur troppo vero. Ho fatto il mio trattato colla *Nazione* ; ma ho paura che non troverò modo di scrivere nemmeno una lettera » (8 mai 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 11).

ainsi la réalité, ou d'oublier totalement la vie quotidienne de la capitale. Du reste, une fois les principaux thèmes politiques précisés et élucidés, comme la renaissance du pays après la défaite, les sentiments des Français envers les Italiens, la résolution de la « questione romana », problèmes qui à la limite exigeaient des approfondissements, mais qui ne permettaient pas à De Amicis de mettre en valeur sa capacité de description, il ne restait pas grand chose à raconter à des lecteurs. D'où l'effort, sans doute, de rechercher quelques aspects vraiment originaux à offrir au public italien⁸.

Néanmoins, ce que De Amicis avait recherché ce n'était pas Paris, mais plutôt un pays pittoresque comme la Perse du Schah Nasser-ed-Din ; si bien que la cité monumentale, avec ses palais et ses églises, de même que la ville fluviale, avec ses ponts et ses bateaux, était totalement absente dans ses articles⁹. Mais, alors, quelle ville était réellement Paris pour De Amicis ? Certainement pas la ville sordide et coupable décrite à sa mère, peut-être celle qu'il dépeint sous de vives couleurs à son ami Orazio Barberis¹⁰, offrant ses multiples plaisirs au visiteur. Toutefois, une ville pareille aurait pu, peut-être, devenir l'objet d'un guide spécial, et non celui d'une série d'articles ; cependant, même dans le cas d'un guide ou d'un album de photographies, il n'aurait pas été facile de produire un texte sur Paris vraiment original. Beaucoup d'écrivains, même italiens, avaient déjà tenté ce parcours¹¹, se rendant compte de l'effort et de la difficulté de l'entreprise, comme Giovanni Rajberti en 1857 l'avait déjà expérimenté¹². Mis à l'épreuve une

⁸ Cf. encore une lettre à Emilia Peruzzi : « So anch'io che le lettere di Francia sono scritte con meno vigore di quelle di Spagna. Se non so che scrivere ! Fortuna che viene lo Scià di Persia e lo vedrò entrare in Parigi dalle finestre di casa Vautrin » (30 juin 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 4).

⁹ C'est précisément à cette époque que l'éditeur Treves aurait par hasard publié dans sa « Biblioteca di viaggi » le livre *Viaggi in Persia*, Milano, Treves, 1873, avec des textes de A. De Gobineau, Emilio Duhousset et N. De Khanikoff.

¹⁰ Pour la recherche de ces descriptions „alternatives“, voir, plus loin, les textes réunis dans l'*Appendice III* de la *Première Partie*.

¹¹ *Parigi vista dagli Italiani (1850-1914)*, a cura di A. C. Faitrop-Porta, Moncalieri, Centro Universitario di Ricerche sul viaggio in Italia, 1995, livre qui nous offre de nombreux textes d'auteurs différentes tels que exemple Giovanni Rajberti, Edmondo De Amicis, Giovanni Faldella, Fernando Fontana, Carlo Del Balzo, Ferdinando Martini, Antonio Fogazzaro, Matilde Serao, Domenico Oliva, et le journaliste Jacopo Caponi, dit « Folchetto ».

¹² « [...] Che cosa può dirsi di Parigi che non sia stato detto e scritto da mille autori? Vuoi sapere i costumi della plebe, del ceto medio, dell'alta società? Tutti i romanzieri ne parlano a sazietà, e ti conducono dai più luridi tuguri fino alle aule dorate. Parigi materiale, monumentale, prospettica, è

quinzaine d'années plus tard, De Amicis avait pour le moment dû se rendre. Mais la « revanche » n'est si nous pouvons l'appeler ainsi n'était différée que de quelques années.

En effet, De Amicis retourne à Paris en 1878, après la publication de ses derniers livres de voyages, c'est à dire *Marocco* (Treves 1876) et *Costantinopoli* (œuvre en deux tomes : Treves 1877-78)¹³. Justement, la parution de cette œuvre qui avait eu de nouveau la faveur du public n'avait déclenché une discussion enflammée parmi les critiques littéraires, qui en quelque sorte, même inconsciemment, voulaient faire un bilan de ce genre littéraire, mettant au point le sujet, destiné à devenir décisif, du rapport entre réalité objective et représentation artistique.

Dans une telle querelle, la voix d'Arcangelo Ghisleri s'était tout particulièrement distinguée ; il avait essentiellement accusé De Amicis d'avoir représenté dans son livre uniquement le monde extérieur, de façon mécanique et servile, sans « profondeur » et sans « universalité du sentiment »¹⁴. L'accusation

riprodotta in tutte le guide, in tutti gli albums, in tutte le raccolte periodiche : e ora col sussidio della fotografia puoi leggere perfino i cartelli dei pizzicagnoli e dei parrucchieri, sedendo nel tuo gabinetto di Milano. Oh, che tema esausto e disperato, una gita a Parigi! » (dans G. Rajberti, *Il viaggio di un ignorante*, a cura e con prefazione di E. Ghidetti, Napoli, Guida, 1985, p. 31, mais première édition Milano, Bernardoni, 1857).

¹³ Significative est la dédicace (extraite de l'œuvre de l'écrivain espagnol Luis de Guevara, *Viaje en Egipto*) qui ouvre *Costantinopoli*, qui est comme une déclaration publique de désaffection future par rapport à la production des livres de voyages, en ouvrant une nouvelle perspective de recherche : « Amigos, es este mi último libro de viaje ; desde adelante no escucharé mas que las inspiraciones del corazon ».

¹⁴ « Ora cos'è che cerchiamo ad un'opera d'arte, sia pure di Viaggi, e che non troviamo in una guida ? L'uomo. E, di fatto, inconsciamente, a tutti i lettori del *Costantinopoli* piacquero di preferenza quelle pagine in cui trovasti l'elemento umano [...] e cioè : [...] o l'attrattiva del pensiero, o quella del sentimento o l'una o l'altra combinate » (A. Ghisleri, *Costantinopoli di Edmondo De Amicis. Studio critico*, Milano, Bignami, 1878, p. 49 : Première édition en volume Cremona, Tip. Ronzi e Signori, 1877 ; le *Studio* était paru en feuilleton dans *Preludio*, 1^o e 16 août 1877, p. 193-199 et 209-215 ; 15 et 30 septembre 1877, p. 229-238 et 244-247, avec un appendice sur le deuxième tome de *Costantinopoli*, 20-25 décembre). Carlo Dossi lui-même avait exprimé dans ses notes personnelles une opinion très dure sur *Costantinopoli*, peu différente de celle de Ghisleri : « È un bel inventario. Delle tre cose che nel lettore dovrebbe sempre contentare l'autore cioè occhi, cuore e cervello De Amicis non soddisfa che la prima. E certamente ei non vede se non la somma pelle di tutto [...]. In mezzo alle descrizioni le più farraginose, senti sempre una mancanza l'uomo » (dans *Note azzurre*, a cura di D. Isella, Milano, Adelphi, 1964, tome I, p. 487, note 4041). Dans un cadre plus vaste on pourrait en outre citer les critiques avancées par Carducci contre la prose de « Edmondo dei languori », sur lesquelles (et en général sur les rapports entre les deux hommes) voir T. Barbieri, « Carducci e De Amicis : documenti inediti », *Convivium*, XXVI, n.s., 5, 1958, p. 593-597. On doit encore à B. Danna, *Dal taccuino alla*

de Ghisleri, même si elle n'était pas partagée par tous ceux qui participaient au débat, atteignait pourtant son but, car elle correspondait également en grande partie aux quelques perplexités déjà avancées par De Amicis autour de son travail futur, et avouées auparavant à son ami, le philologue Francesco D'Ovidio¹⁵. Ce n'est pas par hasard si, à cette période-là, Edmondo, mécontent de son travail, cherchait des réponses persuasives dans les lectures les plus diverses, auprès d'auteurs étrangers en rencontrant aussi, entre autres, l'exemple d'Emile Zola¹⁶.

Le deuxième voyage en France advenait donc dans une atmosphère psychologique particulière : Edmondo essayait confusément de communiquer à son écriture une vigueur nouvelle, en suivant peut-être les conseils de D'Ovidio, de Torraca et même de Ghisleri¹⁷. En outre, il vivait un bouleversement inopiné

lanterna magica, op. cit. (en particulier le paragraphe intitulé *Il dibattito su Costantinopoli*), p. 121-135, la description de sa vaste discussion critique sur le livre de De Amicis à la quelle ont participé de nombreux intellectuels italiens, parmi lesquels il faut au moins rappeler F. Torraca : « Costantinopoli e le poesie di E. De Amicis », dans Id., *Saggi e rassegne*, Livorno, Vigo, 1885, pp. 92-97 (mais le premier écrit sur le livre de voyage avait paru dans la revue *Il Pungolo* de Naples, le 9 janvier 1878).

¹⁵ D'Ovidio avait publié un compte-rendu sur *Marocco*, où, entre autre chose, il avait dénoncé l'absence d'idéals dans les œuvres de De Amicis : « Gli manca, inprima, una forte fede in un nucleo qualunque di idee e di sentimenti, che gli preme di trasfondere negli altri colla parola ed a cui gli importi di veder conformarsi il mondo. Non v'è in lui un mondo interiore che contrasti vigorosamente col mondo esteriore, e dia al suo animo un forte tormento, ed un desiderio vivissimo che il secondo si pareggi al primo[...]. La fede religiosa [...] non ha vigore in lui [...]. Il sentimento patrio [...], ora che la patria è costituita e non resta altra opera da compiere che quella, mobilissima ma non entusiastica, di bene amministrarla, educarla e renderla prospera e forte, non può esaltare l'anima di nessun poeta [...]. La questione sociale, che ci sovrasta terribilmente minacciosa, non vedo che preoccupi l'animo del De Amicis; tanto più che in Italia essa è men minacciosa che altrove [...]. Onde avviene che lo spirito de De Amicis è come vagabondo; vive, per dir così, alla giornata » (dans « Edmondo De Amicis e il suo *Marocco* », *Rivista Europea*, VII, vol. III, 1876, p. 422-440 : 431-433 ». Pour la réponse de De Amicis à cette provocation, voir la lettre de Turin, datée 4 août 1876 (conservée dans la Biblioteca della Scuola Normale Superiore di Pisa, *Carteggio D'Ovidio*). Récemment les lettres ont été publiées par G. L. Buzzone : « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio. L'amicizia fra uno scrittore ed un critico (trentatré anni di lettere del De Amicis al D'Ovidio) », dans les *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, CLII, 2003-2004, Classe di scienze morali, lettere ed arti, p. 51-149 ; cf. p. 107-108 : « Nel tuo articolo ci sono tre righe che *influiranno*, credo, su tutta la mia vita; una sentenza che ha rischiarato a me stesso tutt la mia mente e tutta la mia esistenza: l'espressione sintetica di tutte le mie lotte intime, di tutte le mie incertezze, di tutti i miei scoraggiamenti; poche parole che valgono per me quanto un libro; un tocco da maestro che mi ha fatto cadere un velo dinanzi ai miei occhi, e m'ha rivelato un orizzonte sicuro. *Gli manca una forte fede in un nucleo qualunque di idee e di sentimenti, che gli preme di trasfondere negli altri colla parola ed a cui gli importi di veder conformarsi il mondo etc.* ».

¹⁶ Sur ce sujet cf., plus loin, le Chapitre II de la *Deuxième Partie*.

¹⁷ Avec lequel De Amicis, après la polémique, était en bons rapports, comme le démontre la dédicace à la photographie qu'il lui avait envoyée, qui disait : « Ricordo di Edmondo De Amicis

de son cadre familial, qui se compliquait surtout à cause des rapports entre Edmondo et sa mère, qu'«étaient devenus plutôt pénibles et tendus du fait d'un lien sentimental qu'elle ne partageait pas¹⁸. Tous ces éléments, même disparates, devaient en quelque sorte conditionner sa nouvelle réalisation journalistique et de toute façon modifier son écriture.

En cinq ans, bien des choses avaient changé. Différemment du passé, à son retour à Paris, De Amicis pouvait adopter une conduite différente, plus problématique ; il avait conscience, maintenant, de devoir chercher un regard original, sortant de l'ordinaire, et courir le risque d'être frustré. Evidemment, une telle solution, idéale, au niveau concret de l'écriture (surtout appliquée à un sujet aussi difficile que Paris) demeurait encore une chimère : et en effet la voie que De Amicis allait emprunter par la suite deviendrait tout autre, pour aboutir à la réalisation de *Cuore*¹⁹.

Le rendez-vous parisien de 1878, paradoxalement, arrivait donc au bon moment en mettant définitivement en crise les certitudes acquises jusque-là, et en contraignant Edmondo à ouvrir ses perspectives et à tenter des genres différents, en laissant de côté la traditionnelle littérature de voyage. Tout cela constituait un ensemble de forces non encore exprimées, et apparemment contradictoires, projetées vers un avenir assez lointain ; restait, cependant, le problème concret d'affronter encore un fois l'insaisissable Paris. Heureusement à De Amicis, fut offerte une solution partielle grâce à un élément extérieur décisif, par rapport à

che sta scrivendo intorno a un argomento trovato in casa sua, intorno a sé, nella sua patria, nel suo cuore » (ce document a été reproduit par A. Spallicci, *L'acapigliatura Ghisleri-Carducci e le origini del „Cuore” deamicisiano*, Torino, L'Impronta, 1956, p. 34).

¹⁸ Le 17 novembre 1875 De Amicis s'était marié religieusement seulement (en cachette de sa mère) avec Teresa Boassi : cf. L. Tamburini, *Teresa e Edmondo De Amicis: dramma in un interno*, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1990, p. 31-35 ; le 13 février 1877 naissait Furio, tandis que Ugo, le cadet, naîtrait le 30 janvier 1879 et enfin, le 22 décembre 1879 serait célébré le mariage civil (ibid., p. 44 et 57). Cf. aussi L. Tamburini, « Mater dolorosa. Il calvario di Edmondo e Teresa De Amicis », *Studi Piemontesi*, XVIII, 1, 1989, p. 25-47, et surtout les lettres envoyées par Teresa à Emilia : BFCP, dossier 54.

¹⁹ Comme on sait, le livre sortira seulement en 1886, après de nombreuses tentatives. Mais déjà en février 1878 c'est à dire avant de partir pour Paris R après la fulgurante lecture de l'*Amour* de Jules Michelet, De Amicis écrivait à son éditeur Treves : « Tutta la mia anima si è ridestata. Ecco il mio libro, dissi. Il cuore di vent'anni, la ragione dei trenta. Il soggetto preso nel mio cuore. Il libro intitolato *Cuore* » (la lettre datée 2 février 1878 a été partiellement éditée par M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 38-40).

son travail, qui probablement dut le libérer de son insécurité et devenir le motif principal qui le poussa à accepter un second défi.

III. 2. De Amicis et Giacosa journalistes pour *L'Illustrazione Italiana*.

Si nous voulons croire le témoignage de Mimi Mosso, le moteur initial du retour de De Amicis à Paris, en juin 1878, doit être recherché dans une lettre que lui adressa l'écrivain et journaliste français Edmond About²⁰, par laquelle il invitait son ami italien dans la capitale pour participer au Congrès littéraire international²¹. Après avoir reçu une telle invitation, De Amicis écrivait à son éditeur, Emilio Treves, afin de lui proposer des articles pour une de ses revues ; c'était la même formule déjà expérimentée avec succès avec l'éditeur Barbera : le paiement des frais généraux de voyage et de séjour en échange d'une activité intellectuelle. C'était la possibilité concrète, pour De Amicis, de retourner dans la ville qui restait la plus vivante en Europe, et d'y revoir des amis intellectuels, comme l'espagnol Emile Castelar, ou des écrivains hollandais plus récemment connus, ou encore de connaître personnellement des géants de la littérature mondiale comme Victor Hugo ou Ivan Tourgueniev.

De son côté, Treves, flairant une affaire possible, non seulement montrait qu'il agréait l'offre de De Amicis, mais lui proposait aussi d'écrire des articles sur ce qu'on annonçait comme l'événement de l'année, c'est-à-dire l'Exposition

²⁰ Edmond François Valentin About (1828-1885) était un intellectuel (écrivain, journaliste et critique d'art français) alors très connu en France ; il avait écrit *La question romaine* (1859) œuvre violemment anticléricale. Dans les dossiers conservés à Imperia il n'y a pas des documents sur lui.

²¹ M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 45, où est proposée une lettre de De Amicis à Treves (20 avril 1878) : « Ho ricevuto da Edmond About l'invito al congresso letterario di Parigi. Ho deciso di andarvi per vedere Victor Hugo e sentire il suo discorso. Mi ci spinge pure la speranza, anzi la certezza di trovar là il Castelar, e gli scrittori olandesi che conosco e molte celebrità letterarie di cui sono curiosissimo. Mi pare che ci sarà modo di cavarne cinque o sei articoli interessanti ; se li vorrai non avrai che da dirmelo ». Un peu différente est la version qu'Edmondo donne à Emilia Peruzzi : « Avevo intenzione d'andare a Parigi per l'esposizione, e l'ho ancor ; ma dio sa se ci potrò andare. Intanto sto scrivendo un libro che ha per scopo l'educazione del cuore, e lo scrivo proprio con entusiasmo » (BFCP, dossier 53, fasc. 11, lettre datée du 14 avril 1878).

Universelle, qui avait été inaugurée le premier mai 1878²². La description des miracles de l'art, de la technologie et de la science écuriosités bizarres peut-être é paraissaient à Treves plus fascinantes pour les lecteurs que les ordinaires et stéréotypées „cartes postales“ de Paris²³. Connaissant la discipline professionnelle peu fiable de De Amicis²⁴, l'éditeur décidait de mettre à ses côtés Giuseppe Giacosa, en qualité de reporter et de critique d'art, afin d'avoir une image de l'Exposition la plus complète et la plus intéressante possible²⁵.

A ce moment la résolution de Treves est claire: viser non pas le Congrès Littéraire International mais plutôt l'Exposition, et donner aux lecteurs de *L'Illustrazione Italiana* un tableau surprenant et en même temps riche d'informations sur les merveilles présentées à la vitrine mondiale²⁶. Au contraire, le propos initial de De Amicis, comme nous l'avons vu, était bien différent et se portait surtout sur le Congrès Littéraire et sur les grands personnages qui devaient être présents: probablement Edmondo, qui devait encore trouver la forme narrative convenable pour ses articles, envisageait de se mettre à l'épreuve en appliquant aussi la formule du portait-interview qu'il avait déjà expérimenté avec succès pour Emilio Castelar et Giovanni Ruffini²⁷. Ces deux exigences, celle De Amicis et celle de Treves, en un certain sens opposées, même si toutes les deux devaient s'appuyer sur le fond parisien, contribueront à donner encore une fois un aspect non homogène aux chroniques déamicisiennes, tandis que, pour le moment,

²² Voir à ce propos un passage d'une lettre de Treves à De Amicis é datée du 2 novembre 1884 é où il définit *Ricordi di Parigi* « un lavoro di commissione » (dans M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 343).

²³ Comme nous le rappelle L. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », dans en *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile - 3 maggio 1981), a cura di F. Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 193-234 et surtout p. 194, pour les éditeurs les expositions s'é étaient révélées une très bonne affaire, et le même Treves avait déjà publié en 1873 l'*Album dell'Esposizione di Vienna*.

²⁴ Treves dans les mois précédents avait expérimenté personnellement la difficulté de tout cela pour la remise de la deuxième partie de *Costantinopoli*: M. Grillandi, *Emilio Treves*, Torino, Utet, 1977, p. 343-349.

²⁵ Sur Giacosa (1847-1906) et ses rapports avec Edmondo, voir Piero Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, Milano, Mondadori, 1949, surtout p. 351-375. Mais nous apprenons par Nardi (à la page 362) que c'était De Amicis qui avait proposé à Giacosa de lui l'accompagner à Paris, comme semble le prouver ce passage d'une lettre: « Credi Pin, che questa gita a Parigi ti farebbe un gran bene. Sarebbe una scossa, dopo la quale ti troveresti più severo, più forte ».

²⁶ Sur cette revue voir *L'Illustrazione Italiana*, a cura di F. Simonetti, *Prefazione* di D. Bartoli, Milano, Garzanti, 1963.

²⁷ Cf. le Chapitre II.4.

l'auteur comme l'éditeur ne pensaient pas à réunir les articles pour constituer un nouveau livre.

Si nous parcourons la revue *L'Illustrazione Italiana*, nous pouvons voir concrètement comment le projet éditorial de Treves se déroulait. Dans le numéro du 5 mai 1878, en effet, une annonce de la rédaction soulignait l'effort de la revue pour donner à ses lecteurs l'image la plus complète de l'Exposition Universelle de Paris, ouverte quelques jours auparavant, le 1er mai. En particulier l'annonce proclamait qu'à partir du début de juin « une série de lettres hebdomadaires » sur Paris et l'Exposition, écrites par Giuseppe Giacosa et Edmondo De Amicis, seraient publiées ; toutefois, la revue expliquait que De Amicis se chargerait surtout du Congrès Littéraire International, mais sans exclusive²⁸. De la sorte, on parvenait à une espèce de moyen terme entre les intérêts primordiaux de De Amicis déjà communiqués par lettre à l'éditeur, et la stratégie éditoriale de Treves. Mais, en attendant les lettres de Giacosa et de De Amicis, la revue commençait à donner de son côté un premier tableau général de l'Exposition, avec un article signé E.D. et intitulé *L'Esposizione Universale. Il panorama generale*²⁹. De même, dans les numéros successifs de la revue nous trouvons des articles, de longueur différente, où est présentée l'Exposition avec une utilisation très importante des illustrations, y compris sur la première page des fascicules ou en double page à l'intérieur. Illustrations qui offrent, soit un regard général sur les

²⁸ Voici le texte complet de l'annonce : « *L'Illustrazione Italiana* ha incaricato due dei più illustri e simpatici scrittori d'Italia a dar relazione della Esposizione Universale. Essi sono i signori *Giuseppe Giacosa* e *Edmondo De Amicis*. I due egregi scrittori partiranno per Parigi al fine del corrente mese, e col principio di giugno scriveranno una serie di lettere settimanali esclusivamente per il nostro giornale sotto il titolo di *Parigi e l'Esposizione*. Il de Amicis si occuperà specialmente del Congresso Letterario che sarà presieduto da *Vittor Hugo*. *L'Illustrazione* non risparmia né cure né spese né sacrifici, perché il giornale riesca, anche dal lato letterario, degno dell'Italia, ricercando in ogni occasione l'aiuto dei più distinti scrittori che vanta il nostro paese. Se le descrizioni della gran mostra parigina saranno innumerevoli, tutti in Italia ed all'estero vorranno leggere ciò che ne sapranno dire il poeta della *Partita a scacchi* e l'autore del *Costantinopoli* ».

²⁹ L'article commençait avec ces paroles : « Quasi tutto il numero d'oggi è dedicato all'Esposizione Universale di Parigi, che fu aperta mercoledì scorso. Diamo il grande panorama dell'Esposizione stessa, il disegno del palazzo del Campo di Marte, quello del padiglione della città di Parigi e, come primo sguardo alle sezione italiana, un capolavoro della statuaria: *Il monumento al conte Massari* del Monteverde. Noi lasceremo che i nostri egregi corrispondenti descrivano a suo tempo l'Esposizione, la quale, benché aperta con tanta solennità, trovasi ancora ai suoi primordi, e allo stato, come si suol dire, di prova generale. Qui daremo solo quei cenni che occorrono ad illustrare i disegni che già riceviamo in copia dai nostri corrispondenti artistici ».

constructions et les pavillons, soit s'attardent sur une oeuvre d'art particulière, comme par exemple *Il monumento al conte Massari* de Giulio Monteverde, dont la reproduction était proposée sur la couverture du fascicule du 5 mai, tandis que celles des 19 et 26 mai représentaient *La schiava*, tableau de Francisco Masriera, et *Lacci d'amore*, statue de Andrea Malfatti.

De cette façon, le public aurait les informations nécessaires sur l'évolution des travaux de l'Exposition, qui malgré l'inauguration du 1er mai était constamment *in fieri* et réservait chaque jour des nouveautés et des compléments, au niveau également des œuvres montrées. Ainsi les lecteurs pouvaient attendre avec impatience et en même temps en connaissance de cause les reportages de *L'Illustrazione Italiana* à partir de la première semaine de juin. En effet, comme nous le verrons dans le détail, les articles prévus seront publiés seulement à la fin du mois de juin (la première lettre de Giacosa) ou début juillet (De Amicis). Mais ce n'est que dans le fascicule n. 25 (23 juin 1878) que paraîtra un avis de la rédaction pour avertir du retard dû à la nécessité des auteurs d'écrire avec soin leurs articles³⁰.

Dans cette atmosphère particulière d'attente, il faut peut-être insérer la décision de la rédaction de présenter au public de *L'Illustrazione Italiana*, à côté de plusieurs écrits expressément réservés à l'Exposition, au moins un article de De Amicis (cf. n. 21, 26 mai 1878, p. 311-314)³¹, même s'il avait déjà paru dans une autre revue³²; où, autrement, de proposer un article „français“ d'Alessandro Parodi sur *Victor Hugo ed Ernesto Renan* (n. 24, 16 juin, p. 394-395).

En ce qui concerne l'organisation du voyage à Paris et le déroulement du séjour, nous savons que De Amicis et Giacosa arrivent à la Gare de Lyon le 8 juin 1878,

³⁰ Voici le texte complet de l'annonce : « Nel prossimo numero comincerà la pubblicazione delle lettere dei signori de Amicis e Giacosa. I due egregi scrittori hanno passato il mese di Giugno a Parigi, e non hanno voluto buttar giù in fretta le loro impressioni. Questa è la ragione dell'indugio. Le loro lettere saranno un lavoro d'arte meditato con coscienza ».

³¹ Ce texte, déjà publié en 1876, avait été précédé de cette note : « *L'Illustrazione* non ha l'abitudine di riprodurre articoli da altri giornali. Pigliando questo dal supplemento domenicale della *Gazzetta d'Italia*, possiamo motivar l'eccezione con due buone ragioni: è un articolo di De Amicis; ed è un capolavoro del genere. I lettori ne saranno contenti ».

³² Cet article, intitulé *Ulisse Barbieri* et en effet consacré à l'homonyme écrivain de théâtre, sera plus tard utilisé, comme préface, pour le roman d'Ulisse Barbieri, *In basso*, Roma, Casa editrice A. Sommaruga e c., 1885, p. 1-15.

au matin. Ils logent à l'Hôtel *La Minerve*, 4 rue Chauchat (près du Boulevard des Italiens)³³, hôtel que lui avait recommandé Alessandro Parodi³⁴, un journaliste séjournant à Paris depuis longtemps, correspondant de divers journaux, et même, comme nous l'avons vu, de *L'Illustrazione Italiana*³⁵. Le jour suivant, probablement, arrive dans la capitale française Emilio Treves³⁶, qui participe (le 17 juin) avec De Amicis et Giacosa au Congrès Littéraire, auquel d'autres membres de notre pays sont présents, connus ou moins connus, comme par exemple le « mazziniano » Mauro Macchi, président de la section italienne du Congrès.

A propos encore de De Amicis et de son séjour, il faut ajouter que le 11 juin il est reçu le soir chez Victor Hugo dans sa maison parisienne, 20 rue de Clichy.³⁷ Avec l'aide de son ami Alessandro Parodi, pendant son séjour à Paris, Edmondo dut aussi rencontrer Emile Zola chez lui, mais nous ne connaissons pas la date précise d'une telle visite. Enfin, nous sommes informés par la correspondance privée qu'Edmondo était de retour à Turin le 3 juillet, mais il avait quitté probablement Paris le 20 juin 1878 : donc, à la différence du premier séjour, son séjour à Paris ne dure même pas deux semaines !³⁸

Avant de préciser le rôle joué par De Amicis, il faut revenir sur l'organisation des correspondances parisiennes, se référant à l'Exposition Universelle dans *L'Illustrazione Italiana*. La première lettre de Giacosa est publiée dans le numéro du 30 juin (mais elle est datée : Paris, 20 juin), celle de De Amicis (datée : Paris,

³³ Cf. une lettre à la Peruzzi (Turin, 3 juin 1878) : « Mercoledì sera parto per Parigi dove starò una ventina di giorni [...]. Il mio indirizzo a Parigi è Hôtel Minerve, rue Chauchat n. 4 » (BFCP, dossier 53, fasc. 11, lettre 4).

³⁴ Pour Parodi voir Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 146 note 26. Nardi nous informe que le patron de l'Hôtel était ami aussi bien de Parodi que D'Aste et qu'il aurait offert gracieusement la chambre aux deux écrivains italiens (*Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, op. cit., p. 362-363).

³⁵ On doit à L. Surdich R qui corrige des erreurs précédents de Gigli, Mosso et Grillandi R la reconstitution détaillée de ce séjour parisien : « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », op. cit., p. 193-234 et surtout p. 194-196.

³⁶ P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, op. cit., p. 364.

³⁷ Cf. De Amicis, « Lettera III. Vittor Hugo. II », *L'Illustrazione Italiana* n. 41, 13 octobre 1878, p. 226, et après dans *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879, p. 171-173.

³⁸ Nous suivons ici la reconstitution de Surdich (« De Amicis, Parigi, L'Esposizione », p. 194-196) à la quelle nous renvoyons pour tout renseignement. De Amicis aussi (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 27, 7 juillet 1878, p. 3) parlera, même par allusion, de rester à Paris seulement « quindici giorni ».

28 juin) paraît seulement dans le numéro du 7 juillet ; il faut ajouter que les deux articles seront accompagnés d'images comme c'était l'habitude dans la revue d'une série de photographies, en vue de compléter visuellement la narration écrite. Cela signifie que la datation « Paris 28 juin » (de même que « Paris 20 juin » pour Giacosa), apposée dans l'article de De Amicis, était artificielle, car Edmondo n'était plus dans la capitale française ; Giacosa non plus, car il était déjà retourné chez lui le 20 juin, et n'était plus à Paris. De Amicis écrit donc son premier article (et les suivants, bien sûr) lorsqu'il se trouvait à Turin, en utilisant des notes prises auparavant, à Paris.

Pour avoir une vision plus complète des reportages écrits par les deux hommes, il peut être utile de les soumettre à une observation bibliographique détaillée, par rapport à leur publication. Commençons par ceux de De Amicis :

Lettera I. Il primo giorno a Parigi, n. 27, 7 juillet 1878, p. 2-7 ;

Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione, n.32, 11 août 1878, p.82-90 ;

Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione, (continuazione e fine), n.34, 25 août 1878, p. 115-122³⁹;

Lettera III. Vittor Hugo. I, n. 40, 6 octobre, p. 211-215 ;

Lettera III. Vittor Hugo. II, n. 41, 13 octobre 1878, n. 41, p. 226-234 ;

Lettera IV. Emilio Zola. I, n. 44, 3 novembre 1878, p. 275-282 ;

Lettera IV. Emilio Zola, II, n. 45, 10 novembre 1878, p. 291-295⁴⁰ ;

Lettera V. Parigi, 47, 24 novembre, p. 323-330.

Pour ce qui est de la correspondance de Giacosa (8 lettres au total, mais les deux dernières sont publiées en deux parties), le déroulement chronologique est le suivant :

³⁹ Le manuscrit de la première et de la deuxième partie de cet article (avec beaucoup de corrections de l'auteur), est conservé à Milan, dans la Biblioteca d'arte, cote *Carte Treves, De Amicis*, 4, 293-366 (Allegati).

⁴⁰ Les manuscrits (avec corrections de l'auteur) des deux articles consacrés à Hugo et à Zola sont dans la Biblioteca Civica di Imperia, Ms. Lett. 1 (fogli 1-36 et 1-15 / 1-16).

Lettera I. [precedé par le titre général *Parigi e l'Esposizione, lettere di E. De Amicis e G. Giacosa*] n. 26, 30 juin 1878, p. 419-422 ;

Lettera II. n. 28, 14 juillet 1878, p. 22-23 ;

Lettera III. La sezione delle Belle Arti. Lettere a mio fratello Piero, n. 31, 4 août 1878, p. 70-74 ;

Lettera IV. n. 33, 18 août 1878, p. 103-106 ;

Lettera V. Fortuny, n. 35, 1 septembre, p. 134-135 ;

Lettera VI. n. 37, 15 septembre, p. 167-170 ;

Lettera VII, n. 39, 29 septembre, p. 194-195 (cette lettre continue dans le n. 42, 20 octobre, p. 246-247) ;

Lettera VII [sic, le numéro effectif est VIII]. *La sezione italiana,* n. 45, 10 novembre, p. 298-299 (elle continue dans le n. 48, 1 décembre, p. 346-347).

Comme on peut le remarquer, en comparant la série chronologique des deux correspondances, celles de De Amicis et celles de Giacosa, il n'y a pas de régularité de publication, et elles s'alternent librement sans cadence fixe (avec un croisement étrange dans le fascicule du 10 novembre, où nous trouvons dans le même numéro aussi bien une lettre de Giacosa, qu'une lettre de De Amicis ; tandis que dans d'autres circonstances il y a plusieurs fascicules sans articles ni de l'un, ni de l'autre). Cela montre que, sans doute, les journalistes étaient en retard pour diverses raisons dans la communication de leurs articles. Cela pourrait expliquer aussi la distance excessive dans la publication du premier reportage de De Amicis (7 juillet) et le deuxième (11 août), et on pourrait avancer la même hypothèse pour les articles suivants (les deux derniers ont été publiés carrément en novembre !).

Il n'y a pas de continuité au niveau du contenu des articles, même si la correspondance de Giacosa, à partir de la *Lettre III*, suit un parcours homogène appliqué exclusivement au filon artistique, bien calibré au niveau temporel (août-septembre) ; surtout, il faut préciser qu'elle s'adapte au programme déclaré

par la rédaction de la revue (la description de la partie artistique de l'Exposition). Au contraire, ce qui étonne, c'est le sujet des articles de De Amicis, qui ne sont pas dédiés à Victor Hugo comme l'annonce éditoriale l'affirmait et comme l'auteur lui-même l'avait proposé à son éditeur au Congrès Littéraire International : celui-ci est presque absent des reportages, cité comme il l'est en passant dans l'article consacré à Victor Hugo : « Je le vis au théâtre du Châtelet quand il prononça son discours de président pour l'inauguration du congrès littéraire. Une heure avant qu'il arrivât, ce vaste théâtre était déjà plein. Le parterre était rempli d'écrivains et d'artistes de tous pays, parmi lesquels se croisaient les regards curieux, les signes et les questions, chacun, dans cette foule, connaissant beaucoup de noms et peu de visages, et tous désirant compléter leurs connaissances en cette belle occasion [...] »⁴¹. Apparemment, dans la revue de Treves, il n'y a pas de texte dédié en particulier au Congrès littéraire, ce qui pourrait démontrer qu'on attendait un article de De Amicis consacré à ce sujet ; la question est donc simple, du moins dans sa formulation : pourquoi le texte n'est-il pas paru ? Il est impossible de donner une réponse satisfaisante ; nous pouvons avancer des hypothèses, en apprenant d'autres sources italiennes comment le Congrès se déroula-t-il effectivement.

Il est intéressant, par exemple, de lire la page que le journal milanais *La Perseveranza* consacra à cette manifestation, évoquée dans une correspondance

⁴¹ De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, traduction de J. Colomb, Paris, Hachette, 1880, p. 155-156 ; cf. le texte original, dans une citation plus complète : « Lo vidi nel teatro del *Châtelet* quando pronunziò il suo discorso di presidente per l'inaugurazione del Congresso letterario. Un'ora prima che comparisse, quel vasto teatro era già affollato. La platea era piena di scrittori e d'artisti d'ogni paese, fra cui s'incrociavano gli sguardi curiosi, i cenni e le interrogazioni, conoscendo ciascuno, in quella folla, moltissimi nomi e pochissimi visi, ed essendo desiderio di tutti di completare in quella bella occasione le proprie conoscenze. Si vedeva un gran movimento di teste canute e di teste giovanili, di begli occhi pieni di pensiero, di visi che s'avvicinavano e si sorridevano, di chiome nere che si chinavano dinanzi alle chiome bianche, di mani che si cercavano e si stringevano; e si sentiva parlare tutte le lingue, e correre in ogni parte un fremito di vita, che rallegrava. Sul vasto palco scenico illuminato, v'erano i delegati di tutte le nazioni, dalla Svezia all'Italia, e dalla repubblica di San Salvador alla Russia : un grande stato maggiore di poeti, di romanzieri, di dotti, d'uomini di stato, di pubblicisti e d'editori, fra cui spiccava il viso fine e sorridente del Turghenieff, la bella testa ardita di Edmondo About e la figura simpatica di Jules Simon, bersagliati da mille sguardi. Ma la grande curiosità era di vedere Vittor Hugo. C'erano centinaia di stranieri che non l'avevano mai visto; il suo nome suonava su tutte le labbra ; quasi tutti gli sguardi eran rivolti dalla parte del palco dove doveva apparire [...] » (*Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 205-206).

particulière dédiée à l'Exposition Universelle, signée oméga entre deux crochets [Ω]. Le 17 juin (mais l'article paraîtra dans le journal du 21 juin), le XII feuillet de la correspondance nous décrit la *Seduta solenne del Congresso letterario internazionale*. Grâce à ce reportage, nous pouvons nous rendre compte que, contrairement aux attentes (au moins du côté italien), la première journée du Congrès fut boycottée par beaucoup d'intellectuels français, et il faut ajouter aussi par les écrivains italiens, parmi lesquels étaient présents De Amicis, Giacosa, Tullo Massarani et d'autres intellectuels peu connus comme Antonio Caccianiga. La liste des absences françaises que nous livre l'article est choquante, car manquaient à l'appel « Augier, Renan, Taine, Dumas, Sarcey, Sardou, Flaubert, Zola, insomma tutto lo stato maggiore »⁴². Ces défections nous aident à bien comprendre le rôle central joué par le « generalissime » Victor Hugo accompagné R comme l'écrivait encore *La Perseveranza* R de certains « capitaines », c'est à dire « About, Jules Simon, Daudet e pochi altri ».

Après l'introduction d'Edmond About, qui proposait le thème à débattre, c'est-à-dire la question des droits d'auteur, et plus précisément du nombre d'années nécessaires avant l'échéance des droits d'une œuvre littéraire, il revint à Victor Hugo, Président du Congrès et esprit intellectuel de la France, d'enflammer l'auditoire avec un discours de grande ouverture idéale et intellectuelle, destiné à connaître une grande célébrité. Nous pouvons en relire de façon profitable quelques passages, au moins pour revivre l'atmosphère singulière des ces journées parisiennes :

La propriété littéraire est d'utilité générale. Toutes les vieilles législations monarchiques ont nié et nient encore la propriété littéraire. Dans quel but ? Dans un but d'asservissement. L'écrivain

⁴² Au contraire, M. Grillandi, *Emilio Treves*, op. cit., p. 365, écrit : « Il 17 giugno, si apre il Congresso letterario internazionale. Treves, De Amicis, Giacosa fanno il loro ingresso al teatro dello Châtelet. Con essi stanno Luigi Gualdo e Antonio Caccianiga. Il Congresso, presieduto da Victor Hugo presenta una platea di giganti. About, Jules Simon, Augier, Dumas, Sardou, Renan, Taine, Zola, Lecomte de Lisle, Banville, Sully-Prudhomme, Goncourt, Houssaye, Sandeau, Saint-Victor, Sarcey, Feuillet, Louis Blanc, Déroulède, Coppée siedono l'uno accanto all'altro ». Cf. aussi Société des gens de lettres de France, *Congrès Littéraire international de Paris 1878. Comptes rendus in extenso et documents*, Paris, Aux bureaux de la Société des gens de lettres, 1878.

propriétaire, c'est l'écrivain libre. Lui ôter la propriété, c'est lui ôter l'indépendance. On l'espère du moins. De là ce sophisme singulier, qui serait puéril s'il n'était perfide : la pensée appartient à tous, donc elle ne peut être propriété, donc la propriété littéraire n'existe pas. Confusion étrange, d'abord, de la faculté de penser, qui est générale, avec la pensée, qui est individuelle ; la pensée, c'est le moi ; ensuite, confusion de la pensée, chose abstraite, avec le livre, chose matérielle. La pensée de l'écrivain, en tant que pensée, échappe à toute main qui voudrait la saisir ; elle s'envole d'âme en âme ; elle a ce don et cette force, *Res virum volitare per ora* ; mais le livre est distinct de la pensée ; comme livre, il est saisissable, tellement saisissable qu'il est quelquefois saisi. Le livre, produit de l'imprimerie, appartient à l'industrie et détermine, sous toutes ses formes, un vaste mouvement commercial ; il se vend et s'achète ; il est une propriété, valeur créée et non acquise, richesse ajoutée par l'écrivain à la richesse nationale, et certes, à tous les points de vue, la plus incontestable des propriétés. Cette propriété inviolable, les gouvernements despotiques la violent ; ils confisquent le livre, espérant ainsi confisquer l'écrivain⁴³.

Dans son ouvrage, Mimi Mosso nous parle d'autres séances du Congrès, et nous donne beaucoup de détails (à vrai dire pas toujours cités dans les autres sources directes)⁴⁴ ; ce qui est important pour nous c'est d'apprendre que la proposition révolutionnaire de Victor Hugo⁴⁵ ne fut pas partagée par la majorité des membres présents, lesquels préférèrent une solution bien différente, c'est-à-dire la propriété perpétuelle des droits par les auteurs et leurs héritiers⁴⁶.

Les raisons probables d'une intervention manquée de De Amicis sont vraisemblablement à chercher dans ces données : d'un côté, la faible participation

⁴³ V. Hugo, « Séance publique du 17 juin », dans *Discours d'ouverture du Congrès littéraire international. Le domaine public payant*, Paris, Calmann Lévy, Editeur, Ancienne Maison Michel Lévy Frères, 1878, p. 8-10.

⁴⁴ M. Mosso, « Victor Hugo e i diritti d'autore », chapitre IX de *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 125-135. Cf. aussi M. Grillandi, *Emilio Treves*, op. cit., p. 365-372, également peu fidèle dans ses pages.

⁴⁵ V. Hugo, « Séance publique du 17 juin », p. 34 : « Messieurs, rentrons dans le principe : le respect de la propriété. Constatons la propriété littéraire, mais, en même temps, fondons le domaine public. Allons plus loin. Agrandissons-le. Que la loi donne à tous les éditeurs le droit de publier tous les livres après la mort des auteurs, à la seule condition de payer aux héritiers directs une redevance très faible, qui ne dépasse en aucun cas cinq ou dix pour cent du bénéfice net ».

⁴⁶ *La Perseveranza* (« Seduta solenne del Congresso letterario internazionale », 21 juin 1878) aussi ne manquait pas de critiquer Victor Hugo : « Misto di diamanti inestimabili, e di perle, se non false, non assolutamente vere, di imagini magnifiche e di antitesi troppo ricercate, il discorso di Vittor Hugo fu uguale ai suoi precedenti. Il grande poeta ha ora una formula splendida, ma formula ; egli parla con frasi brevissime, rotte, e che mirano sempre ad affascinare, ad abbagliare l'uditore; la semplicità ne è assente. Si esce, dopo averlo sentito parlare, come si esce da una féeerie, vale a dire che, se in principio non v'ha luogo che all'ammirazione, alla fine gli effetti ripetuti non vi fanno più impressione alcuna ».

des écrivains les plus importants, ce qui rendait moins intéressant un éventuel reportage (même si peut-être la présence des délégués qui venaient de nombreuses pays, y compris d'Allemagne, pour ratifier une obligation vraiment internationale, devait susciter de la curiosité)⁴⁷ ; de l'autre, la question embrouillée des droits d'auteurs à laquelle l'écrivain-journaliste était certainement intéressé en tant que partie prenante et ce qui aurait pu créer un désaccord entre De Amicis et son éditeur et aurait probablement ennuyé les lecteurs⁴⁸.

De plus, il faut ajouter que la publication plus rapide d'autres éditions, en particulier de journaux quotidiens, avait en quelque sorte « grillé » la nouveauté en donnant aux lecteurs un compte-rendu officiel suffisamment ample de la manifestation. Comme c'était justement le cas de l'écrit publié dans *La Perseveranza*, dont le rédacteur n'était qu'un ami d'Edmondo, c'est-à-dire le journaliste qui signait Ω ou Folchetto (mais son nom réel était Jacopo Capponi)⁴⁹, collaborateur également d'autres publications de l'« écurie » Treves. Peut-être, donc, Edmondo, en mettant sur la balance avantages et inconvénients, avait-il au bout du compte l'intention de mettre de côté le projet initial d'un article sur le Congrès Littéraire International ; néanmoins, il se réservait la possibilité de récupérer plus aisément un élément curieux ou important du Congrès à insérer dans l'article suivant, consacré à Victor Hugo.

Ces observations différentes convergent toutes et requièrent un supplément d'enquête sur les modalités de réalisation des écrits transmis à *L'Illustrazione Italiana*, et ce en utilisant encore la correspondance privée de De Amicis. En

⁴⁷ Cf., encore dans *La Perseveranza*, la description du discours du délégué allemand, monsieur Löwenthal ; ou, pour ce qui nous concerne, l'allusion anti-italienne de Jules Simon dans son discours : « [...] Anche lui dichiarò "guerra alla guerra", ma con leggiera e ingiusta stoccata agli Italiani, disse di non volerla "né a colpi di cannone né a colpi di tariffe" ».

⁴⁸ De même il peut résulter intéressant de relire les impressions sur le Congrès que Giacosa écrivait à sa mère le 18 juin : « Ieri ci fu la tanto attesa seduta del Congresso col discorso di Victor Hugo. Ve ne dirò poi a voce l'impressione ; per ora basti dirvi che non ne fui punto ammirato, e che anzi preferirei non esserci andato. Parlarono pure Edmond About, Jules Simon e Turgenev. Questi due ultimi benissimo. Ma che *blague* in tutti, tranne in Turgenev. Quanta posa, quante bugie, quanto orgoglio, quante meschinità. Ne sono e ne fui afflitto da un lato e contento dall'altro » (dans P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, op. cit., p. 370).

⁴⁹ Sur son activité et sur le milieu culturel de Paris, voir *Ricordi di Folchetto (Jacopo Capponi)*, Torino, Società Tipografico-Editrice Nazionale, 1908 ; et la note biographique contenue dans *Giornalismo italiano. Volume primo 1860-1901*, op. cit., p. 1641.

effet, dans les lettres envoyées à son éditeur, quand il est déjà rentré à Turin, des allusions ne manquent pas aux difficultés rencontrées pour préparer ses reportages parisiens⁵⁰. Edmondo confie aussi ses embarras à l'ami et compagnon de voyage Giacosa, en confrontant l'article de celui-ci déjà paru dans *L'Illustrazione Italiana* avec ce qu'il avait écrit⁵¹. Ces témoignages, donc, nous confirment encore l'ennui et le tourment éprouvés par De Amicis pour écrire quelque chose d'original sur Paris et sur l'Exposition, et expliquent les délais supplémentaires pour la remise des articles⁵².

A ce propos, nous devons ajouter aux raisons personnelles, des raisons objectives, en soulignant encore une fois qu'il n'était pas facile en effet de s'insérer, avec une voix fraîche et inédite dans le mécanisme médiatique que Treves avait imaginé pour ses revues. Dans *L'Illustrazione Italiana*, par exemple, les lecteurs pouvaient lire, presque dans chaque numéro hebdomadaire (à partir de début mai, jusqu'à la fin de l'année) des écrits sur l'Exposition Universelle variés, chroniques, lettres, reportages, accompagnés toujours de gravures qui illustraient les écrits. En outre, à l'intérieur de la revue ne manquaient pas des renvois croisés entre les différentes publications du groupe éditorial Treves, où de ses auteurs, qui concernaient directement ou indirectement l'Exposition.

Naturellement, comme nous l'avons déjà expérimenté avec le journal *La Perseveranza*, il y avait, hors du groupe éditorial Treves, d'autres supports d'information, qui évoquaient constamment les merveilles parisiennes : beaucoup

⁵⁰ Cf. un passage de la lettre du 28 juillet 1878, relative à la composition de la deuxième lettre parisienne : « [...] Devi sapere che giorni fa mi è preso uno svenimento al teatro e mi han dovuto condurre a casa; che due sere fa m'accadde lo stesso; che mia madre è spaventata, che io sono furioso. Figurati che ho tutta la prima "corrispondenza" da Parigi scritta, che non ho più che da copiarla. È un supplizio caro Emilio, di cui non puoi farti un'idea. Basta, ieri mi son messo con le forze della disperazione e spero di mandarti almeno sette colonne per martedì mattina »; et encore, le 30 juillet : « Questa sera ti mando le prime pagine della "Corrispondenza di Parigi" e poi proseguirò senza interruzioni. Ma siccome non arriveresti in tempo per domenica a stampare altro che 4 colonne, mi par meglio che ti riserbi a pubblicare la lettera tutta intera nel numero successivo. Intanto possono incominciare a comporre perché io possa correggere almeno una volta » (dans Mimi Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 140-141 et p. 145).

⁵¹ « Mi nasconderei la faccia, pensando alla birbonata che ho fatta io : un letterone cucito a macchina, pieno di roba da magazzino, nemmeno spolverata » (La lettre, datée du 3 juillet 1878 est conservée dans le *Fondo Giacosa*, I cartella "De Amicis", Collettero Giacosa ; et puis, avec quelque petite imprécision dans P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, op. cit., p. 373-374).

⁵² Mais cf. aussi L. Tamburini, *Teresa e Edmondo De Amicis. Dramma in un interno*, op. cit., p. 59-60, qui insiste surtout sur les difficultés de la vie familiale comme cause de ce retard.

de journaux et de revues ainsi que des guides préparés pour l'événement. La maison d'édition milanaise Sonzogno, par exemple, avait lancé sur le marché un ouvrage intitulé *L'Esposizione di Parigi del 1878 illustrata*, consistant en cent fascicules hebdomadaires destinés à être réunis en deux volumes. Mais tous les journaux italiens les plus importants avaient mis en chantier des initiatives spécifiques pour offrir à leurs lecteurs une description complète du spectacle de l'Exposition : *Il Secolo*⁵³ et le nouveau-né *Corriere della Sera* tous deux de Milan⁵⁴ ; *La Gazzetta Piemontese* de Turin (où Giovanni Faldella écrivait des articles de genre narratif)⁵⁵, *Roma* de Naples, et bien d'autres⁵⁶. Grâce à l'initiative des mêmes journaux (lesquels, pour certains cas, avaient accueilli dans leurs pages les reportages parisiens) ou de leurs éditeurs, des guides ou des livres sur l'Exposition avaient été publiés ou étaient en train de paraître. Évidemment, le lecteur italien aurait pu donc lire même chez les auteurs de l'écurie Treves deux travaux de Folchetto, *Zig zag per l'Esposizione universale di Parigi* (vrai « instant-book », paru en juillet 1878 !)⁵⁷ et la *Guida pratica di Parigi* (avec l'appendice *L'esposizione Universale del 1878*, p. 276-289, Milano 1878), ou celui d'Antonio Caccianiga, *Novità dell'industria applicate alla vita domestica. Note e memorie sull'Esposizione di Parigi* (Milano, 1879)⁵⁸. Ces textes s'ajoutaient au petit volume de Diodato Loy, *Ricordi dell'Esposizione di Parigi del 1878* (Napoli, Tipografia dei classici italiani, 1879, qui avait été constitué par

⁵³ Pour l'Exposition écrivont Giovanni Eandi e surtout Carlo Romussi, qui sera auteur de certaines articles sous le titre général de *Un viaggio a Parigi per l'esposizione* ; cf. L. Barile, *Il Secolo. 1865-1923. Storia di due generazioni della democrazia lombarda*, Milano, Guanda, 1980.

⁵⁴ Sur ce journal et sur la correspondance parisienne de Paolo Bernasconi, cf. G. Licata, *Storia del Corriere della Sera*, Milano, Rizzoli, 1976, p. 6-46.

⁵⁵ On les réunirait ensuite, avec d'autres matériaux, dans *A Parigi. Viaggio di Geronimo e Comp.*, Torino, Triverio, 1887 (cf. G. Ragazzini, *Giovanni Faldella viaggiatore e giornalista*, Milano, Vita e Pensiero, 1976, p. 99-114).

⁵⁶ Pour un tableau plus précis cf. Surdich, *De Amicis, Parigi, l'Esposizione*, op. cit., p. 208-211.

⁵⁷ Folchetto, correspondant de Paris pour la *Perseveranza* et le *Fanfulla*, avait déjà connu De Amicis et passé avec lui des journées en 1873 quand Edmond avait été pour la première fois dans la capitale française.

⁵⁸ Caccianiga parlera encore de l'Exposition dans deux volumes suivantes : *Brava gente*, Milano, Treves, 1892², p. 227-229 et *Lettere d'un marito alla moglie morta*, Milano, Treves, 1897, p. 295-301.

les lettres publiées dans le quotidien *Roma*), sans parler des nombreux travaux français qu'on pouvait acheter facilement dans les librairies⁵⁹.

A l'aide de toutes ces considérations, il est aisé de comprendre combien la marge de manœuvre, pour intervenir de manière originale et dans un temps raisonnable, était étroite. Même l'article de Giacosa, qui précédait d'une semaine celui de De Amicis, montre clairement la difficulté d'entamer une sorte de narration en trouvant le ton juste, que ce soit pour la série des articles programmés (*Parigi e l'Esposizione. Lettere di E. De Amicis e G. Giacosa*), comme pour le public, savait déjà beaucoup de choses sur l'Exposition, avait lu de nombreuses pages et admiré dans l'*Illustrazione italiana* des images et des gravures en rapport avec la grande manifestation.

Le premier obstacle à surmonter pour qui devait inciter les lecteurs à visiter la grande et nouvelle attraction mondiale, était d'instaurer un rapport non conflictuel mais au contraire vif et fécond entre la ville et l'Exposition (« Celui qui arrive pour la première fois à Paris, n'est pas curieux de l'Exposition et au contraire il voudrait en éloigner la présence pour pouvoir vivre plus librement avec la Capitale et en voir et en observer les merveilles et le mouvement »)⁶⁰. La réponse qu'offre Giacosa et que nous pouvons déjà lire dans son premier article est plutôt singulière, car il donne l'impression à ses lecteurs que l'Exposition est sûrement une attraction importante, exceptionnelle, alors que pour lui le vrai miracle reste toujours Paris⁶¹. Toutefois, l'écrivain piémontais ne s'engageait pas dans la tâche quasi impossible d'expliquer concrètement en quoi consistait ce « miracle », mais préférait insister sur l'inquiétude et l'incertitude qui, selon lui, régnait sur la ville, sortie depuis peu des dévastations de la guerre et de la

⁵⁹ Par exemple le guide d'Hyppolite Gautier et Adrien Desprez, *Les curiosités de l'Exposition de 1878. Guide du visiteur*, avec 21 vignettes et 16 plans, Paris, Delagrave, 1878.

⁶⁰ G. Giacosa, « Lettera I », *L'Illustrazione Italiana*, n. 26, 30 juin 1878, p. 419 (ma traduction). Le texte original disait : « Chi arriva a Parigi per la prima volta non è affatto curioso della Esposizione e anzi vorrebbe allontanarne la presenza per potere più liberamente vivere colla Capitale e vederne ed osserverne le meraviglie ed il movimento ».

⁶¹ Ibid., p. 419 : « L'Esposizione, primo stimolo al viaggio, ne diventa l'ultima attrattiva, mentre Parigi, giganteggiando e soverchiando domina solo nella sua grandezza ogni senso ed ogni pensiero ».

révolution communarde⁶². Il est donc clair que c'était bien le rapport entre la ville et l'Exposition qui était le point de départ obligé pour le voyage que Giacosa et De Amicis étaient en train de commencer : ceux-ci devaient instaurer une sorte de dialogue entre leurs articles ou encore avec les lecteurs de la revue.

Il existait évidemment d'autres possibilités, peut-être plus simples mais en même temps plus dangereuses : celles de pénétrer au cœur du problème en décrivant, sans tarder, l'Exposition ; on prenait alors le risque de proposer une espèce de guide à la manifestation internationale. Cela pouvait réduire ultérieurement toute possibilité narrative et risquait d'appauvrir, d'autre part, la réalité profonde de la ville qui restait. Comme le soulignait à juste titre Giacosa, c'était un vrai miracle. Tandis que le collègue piémontais évitera soigneusement de décrire les raisons du charme de Paris, en se concentrant dès son deuxième article sur la section artistique de l'Exposition, De Amicis, se chargera au contraire de cette tâche ingrate en consacrant longuement son attention sur la ville.

⁶² Nous reprendrons ce problème dans le chapitre qui suit en donnant quelques exemples textuels.

Chapitre IV.

Dans l'immense filet doré.

IV.1. La promenade parisienne vers l'Exposition.

Au terme de cette longue introduction, le moment est venu d'affronter directement les textes, en commençant par *Il primo giorno a Parigi*, c'est-à-dire par l'article qui ouvre la collaboration de De Amicis à *L'Illustrazione Italiana*.

En accord avec son compagnon de voyage, Giuseppe Giacosa, Edmondo pense aussi qu'il est indispensable « avant d'être conduit à l'Exposition », de guider les lecteurs dans Paris, dans la ville pleine de prodiges, de monuments et de souvenirs littéraires¹. Toutefois, au cours de son écrit il ne confirmera pas tous ses dires ; il cherchera plutôt à expérimenter concrètement de façon même contradictoire la possibilité d'explorer narrativement la ville et tout ce qu'elle contient. En effet, comme nous le verrons mieux plus tard, le rapport entre Paris et l'Exposition sera pour Edmondo une relation dynamique et dialectique ; comme Giacosa, il est convaincu de la grandeur inégalable de Paris, toutefois il cherchera un équilibre narratif entre la capitale et les merveilles contenues dans l'Exposition².

En outre, cette fois, contrairement à son ami Giacosa, il préfère débiter dans son texte en utilisant le pronom „je“, et en se mettant bientôt en jeu (« me voici

¹ Cf. E. De Amicis, « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 27, 7 juillet 1878, p. 2 : « Prima d'esser condotto all'Esposizione, bisogna che il lettore entri con noi in Parigi : si dà sempre un'occhiata al teatro prima di voltarci verso il palco scenico ».

² On reprend ici les observations de Luigi Surdich (« De Amicis, Parigi, l'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi*, Imperia, 30 aprile - 3 maggio 1981, a cura di F. Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 207) qui a écrit : « Il De Amicis ricompono nella apparente contraddittorietà delle sue proposizioni una volontà elogiativa che non scarti né la città né l'Esposizione. Frece e segnali, dunque, sono tutti orientati verso l'Esposizione, e se gerarchicamente essa sembra essere soppiantata dalla superba preminenza della città, è perché si verifica uno slittamento di piani per cui, in definitiva, è la città che ospita lo spettacolo ad apparire essa stessa spettacolare ». Nous reviendrons sur cet aspect dans le premier paragraphe du Chapitre V.

pris... »), faisant allusion à son premier séjour parisien (« la première fois », expression qu'il répète dans son exorde), comme s'il voulait reprendre un discours interrompu, et signaler à ses lecteurs (même s'il sait bien que ce ne sont pas ceux de *La Nazione*) qu'il a changé et que son voyage parisien sera, donc, un peu différent par rapport au précédent :

Me voici pris de nouveau dans cet immense filet doré, où il faut toujours tomber, qu'on le veuille ou non. La première fois, j'y restai quatre moi, me débattant en désespéré, et je bénis le jour où j'en sortis. Mais je m'aperçois que c'était ma faute, maintenant que j'y reviens disposé à une noble tranquillité.

Car malheur à quiconque vient à Paris trop jeune, sans but arrêté, avec la tête en feu et les poches vides ! Maintenant je vois Paris avec sérénité, et je le vois avec un ami qui me fait ressentir plus vives et plus fraîches les impressions de la première fois³.

Contrairement de la fois précédente, cinq années auparavant, De Amicis se présente à ses lecteurs comme un homme nouveau, qui a acquis une sorte de maturité et un statut économique et social meilleur (« une noble tranquillité », « je vois Paris avec sérénité ») ; en outre il nous confie qu'il est aidé par « un ami » (Giuseppe Giacosa), lequel lui donnera comme un regard supplémentaire, qui lui permettra peut-être de relire favorablement même l'expérience passée⁴.

L'intention ici proposée est certainement louable, mais si nous songeons aux problèmes familiaux (ou seulement au tourment de l'écriture pour décrire la ville de manière réelle et toutefois originale) qui affligeaient De Amicis dans cette

³ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, Paris, Librairie Hachette, 1880, p. 1. On utilisera ici toujours la traduction française du livre italien faite par J. Colomb (cf. à ce propos ici le chapitre VII.3), en signalant les exceptions éventuelles. Le texte italien disait : « Eccomi preso daccapo a quest'immensa rete dorata, in cui ogni tanto bisogna cascare, volere o non volere. La prima volta ci restai quattro mesi dibattendomi disperatamente, e benedissi il giorno che ne uscii. Ma vedo ora che la colpa era tutta mia, ora che ci ritorno ...,composto a nobile quiete». Perché guai a chi viene a Parigi troppo giovane, senza uno scopo fermo, colla testa in tumulto e colle tasche vuote! » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 2).

⁴ Mais en effet le rôle joué par Giacosa dans la promenade parisienne sera bien limité et presque inexistant dans le texte de De Amicis. En outre il faut ajouter que Giacosa donnera souvent dans ses lettres une interprétation plutôt différente (ou si nous voulons complémentaire) de la ville et de l'Exposition par rapport à celle donnée par De Amicis.

période⁵, nous comprenons que ceci est plus le résultat d'un effort de volonté qu'une constatation réellement fondée. Et la métaphore qu'il utilise pour nous introduire dans son récit de voyage, là où il parle de la ville comme d'un *théâtre* (dont l'Exposition serait son « palco scenico »)⁶, nous donne aussi le sentiment d'une construction assez artificielle.

Cela est en effet quelque peu en contradictoire avec la dimension qu'il veut donner à ses pages, c'est à dire la forme „naturelle“ d'une *promenade*⁷. Mais, comme nous le verrons mieux plus tard, cette promenade (qui va de Paris en direction de l'Exposition) contient plusieurs modalités de réalisation (et d'interprétation), parfois même antithétiques. Elle sera en même temps soit la balade d'un flâneur qui n'a apparemment pas d'itinéraire obligé (mais qui ne dispose cependant pas de tout son temps, occupé qu'il est à tout voir et à tout décrire, il ne peut pas prendre ses aises) et il peut donc rencontrer la ville. Mais, en même temps, elle est, et le plus souvent, la visite d'un touriste qui, au contraire, doit absolument voir tout ce qu'un guide idéal propose normalement. En outre, il faudra joindre à ces niveaux une sorte de mémoire personnelle (et ainsi qu'aristocratiquement collective), toute culturelle, qui transforme Paris en un livre déjà écrit dont de Amicis devra seulement reconnaître (avec plaisir, bien sûr) les pages qu'il a déjà lues⁸. Alors, la promenade d'Edmondo deviendra aussi une

⁵ Cf. L. Tamburini, *Teresa e Edmondo De Amicis: dramma in un interno*, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1990.

⁶ Comme nous le révèle Luigi Surdich (« De Amicis, Parigi, l'Esposizione », op. cit., p. 206-207) dans le texte il y aura une série d'expressions synonymes (par exemple « scena », « rappresentazione » ou « spectacle ») qui développent et amplifient cette métaphore théâtrale.

⁷ L'expression a été utilisée par Alberto Arbasino, qui a écrit à propos des voyages de De Amicis: « La forma preferita di Edmondo è la passeggiata : esce dall'albergo, e riunisce i suoi commenti, un tema dopo l'altro » (dans la « *Presentation* » à E. De Amicis, *Olanda*, a cura di D. Aristodemo, Genova, Costa & Nolan, 1986, p. 9).

⁸ L'image de la ville comme livre est utilisée aussi par De Amicis, bien que dans un contexte plus concret : « I terrazzini e le righinette delle case si coprono di cubitali caratteri dorati che danno a ogni facciata l'aspetto del frontespizio d'un libro gigantesco » ; « Sotto i vostri piedi, nell'asfalto c'è un avviso a stampatello [...]. Camminando un'ora, si legge, senza volerlo, un mezzo volume. È una inesauribile grafica variopinta enorme e fantastica, aiutata da effigi grottesche di diavoli e di fantocci alti come case, che v'assedia, vi opprime, vi fa maledire l'alfabeto » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 2-3). Ici nous revient à la mémoire également un pas d'une lettre à Emilia Peruzzi que nous avons déjà cité : « Se sapesse quanto ho studiato la pianta della città, e come so dir bene: Qui nacque Madama de Sévigné, qui abitò il Voltaire, qui stava Ninon de Lenclos, qui scrisse la sua prima tragedia il Racine, qui pronunziò i suoi primi discorsi il Bourdaloue etc. etc » (17 avril 1873, BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 8).

sorte de *pèlerinage* qui parfois aboutit à la recherche de soi même et de ses racines culturelles françaises.

Ces différentes modalités de description de la ville, comme nous le verrons, ne sont pas rigoureusement distinctes mais plutôt cohabitent dans les pages de De Amicis, constituant en même temps leur force et leur fragilité. Pour mieux comprendre ces possibilités diverses de lectures des textes deamicisiens, nous devons accompagner pas à pas l'écrivain dans le parcours parisien qu'il nous propose, à partir de son arrivée à la gare de Lyon (à huit heures et demi de matin !) jusqu'à minuit : d'ici le sens de l'article, qui est intitulé *Il primo giorno a Parigi*.

Ces niveaux différents mais à la fois convergents de perspective sont déjà présents dans les premières pages de la *Lettera I*, qui en effet au premier niveau peuvent avant tout être lues comme un itinéraire emprunté à un guide touristique de Paris, par exemple la *Guida pratica* de Folchetto (où nous retrouvons en effet de nombreuses suggestions acceptées ensuite par les deux visiteurs parisiens)⁹, que Treves, avec un sens parfait de l'opportunité, avait imprimées pendant qu'étaient publiés les articles de *L'Illustrazione Italiana*. De la gare de Lyon (qui apparaît „carduccianamente“ « lugubre »)¹⁰ à l'Hôtel La Minerve sur le Boulevard des Italiens, Edmondo retrace avec précision un véritable parcours (Place de la Bastille → boulevard Beaumarchais → boulevard des Filles du Calvaire → boulevard du Temple etc.) dont il définit périodiquement la longueur (« nous avons fait un peu plus d'un mille, et nous voici sur le boulevard du Temple... », comme pour guider pas à pas le touriste¹¹).

⁹ *Guida pratica di Parigi* di Folchetto. Con la pianta di Parigi e la Pianta del Palazzo dell'Esposizione del 1878, Milano, Treves, 1878. Cf. par exemple le choix de visiter la ville en voiture, et en outre les itinéraires qui suivent les boulevards, l'attention pour les théâtres et les cafés, ou pour la vie nocturne parisienne.

¹⁰ On songe logiquement à l'« ode barbara » *Alla stazione in una mattina d'autunno*, où on peut lire, vv. 21-22 : «[...] Ed i ferrei / freni tentati rendono un lugubre / rintocco ».

¹¹ Après De Amicis avertira que « s'è già percorsa una lunghezza di quattromila metri », en signalant le temps du parcours pour d'éventuels imitateurs. Cf. ce passage de Folchetto : « Lettore, vieni con me ; ti prendo per mano e seguiremo insieme la via tracciata dal mio piano "pratico". Quando saremo arrivati alla Madeleine conoscerai dove si trovano, e cosa sono diversi di quei siti e di quelle cose di cui i romanzi e la storia ti han fatto conoscere l'esistenza. Prendiamo una vettura e facciamoci condurre d'un tratto alla Bastiglia ; poi di là ritorneremo lentamente a piedi ».

C'est donc tout à la fois soit un chemin apparemment personnel, guidé par le hasard (De Amicis et Giacosa restent en voiture, de la gare d'arrivée à leur Hôtel, au boulevard des Italiens), soit une invitation aux lecteurs (« il faut que le lecteur entre avec nous dans Paris ») à parcourir avec l'auteur-touriste cet itinéraire typique avec un effet quasi de *crescendo* jusqu'au « cœur ardent de Paris ». En effet c'est De Amicis qui actionne la machine narrative tout en décrivant et, par conséquent, en contrôlant tout : « La première impression est agréable » ; « ici, Paris commence à apparaître » ; « Nous voici sur le boulevard Saint Martin. C'est un autre pas fait sur la route de l'élégance et de la grandeur » ; « nous arrivons au boulevard Bonne-Nouvelle : là le fourmillement, le murmure, le fracas s'accroissent encore, et aussi la pompe des grands magasins... » ; « du boulevard Bonne-Nouvelle on passe sur le boulevard Poissonnière, et le spectacle dévient de plus en plus varié, ample et riche » ; « enfin nous arrivons sur le boulevard Montmartre, auquel font suite celui des Italiens, celui des Capucines et celui de la Madeleine. Ah voici le cœur ardent de Paris ! »¹². Quelques pages après on commencera une autre promenade sur les boulevards ; Edmond nous proposera encore un itinéraire qui semble vraisemblablement libre, spontané, mais qui est au contraire le plus logique et comme tel facilement lisible sur le plan de la ville (boulevard de Sébastopol → boulevard de Strasbourg → rue Lafayette en poursuivant par le boulevard Haussmann, le boulevard Malesherbes, le boulevard Magenta, le boulevard du Prince Eugène etc.).

De même, l'itinéraire que De Amicis nous propose et qu'il nous fait croire d'avoir vraiment achevé pendant un seul jour avec son compagnon Giacosa, est au contraire le concentré idéal (et donc théorique) de plusieurs promenades faites dans la ville pendant une semaine ou plus, comme nous témoigne l'autre

per questa volta benché la sia una passeggiata lunga quattro chilometri e mezzo » (*Guida pratica di Parigi*, op. cit., p. 31).

¹² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 2-9 ; le texte originel italien est naturellement dans « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 2-3).

participant au voyage parisien, qui nous donne une version peut-être moins idyllique mais plus proche de la réalité ¹³.

Et toutefois ce double registre, subjectif et stéréotypé, permet à De Amicis (et à ses lecteurs) d'explorer deux possibilités ; d'un côté il nous donne l'impression de se promener librement, sans souci d'aucune sorte, laissant que les yeux voient ce qu'ils veulent ou plus simplement ce qu'ils croisent par hasard. De l'autre il peut élaborer un véritable guide touristique, où l'on signale quelques monuments, mais surtout les curiosités, les attractions : c'est le cas justement lorsqu'il tombe sur le boulevard du Temple, où il nous avertit que « la majesté de Paris commence à paraître. A mesure qu'on avance, tout s'embellit et s'accroît. Les théâtres commencent à défiler : le Cirque Olympique, le Lyrique, la Gaîté, les Folies ; les cafés élégants, les grands magasins, les restaurants princiers »¹⁴. Tout ce que l'on devra voir R comme le guide nous le prescrit R sera naturellement exceptionnel et superbe, et De Amicis R quasiment en transcrivant sur papier le mouvement rapide du regard R devra s'efforcer pour cumuler dans sa page le plus grand nombre de choses possibles, à travailler en même temps sur l'amplification et l'adjectivation¹⁵. Au niveau stylistique, c'est de là que proviennent les catalogues

¹³ Par rapport à la construction imaginaire de l'athlète De Amicis R qui comme un personnage d'un roman de Jules Verne semble devoir établir une sorte de record de vitesse et d'efficacité et ne perd pas une seconde pour se restaurer R ce qui est intéressante et amusante aussi c'est ce que Giacosa écrit quotidiennement à sa mère, comme un journal de son séjour parisien. Voici quelques exemples : « Oggi con Edmondo si girò tutto il giorno [...]. Fummo sulle torri di Notre-Dame e non all'Esposizione » ; et dans une autre lettre : « Neanche oggi siamo stati all'Esposizione, decisi come siamo a veder prima Parigi [...]. Venendo a casa, a piedi s'intende, dovemmo camminare per due ore per Place Concorde, Rue Royale, La Madeleine, Boulevards de la Madeleine, des Capucins et des Italiens. Ci saranno state centomila carrozze e altrettanta gente a piedi! Uno spettacolo mai visto » (dans P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, Milano, Mondadori, 1949, p. 367).

¹⁴ Voici ma propre traduction du texte original (qui est dans « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 27, 7 juillet 1878, p. 2) : « La maestà di Parigi comincia ad apparire. E così, andando innanzi, tutto cresce di proporzioni e s'ingentilisce. Cominciano a sfilare i teatri: il Circo Olimpico, il Lyrique, la Gaîté, les Folies ; i caffè eleganti, i grandi "magazzini", le trattorie signorili » ; un peu différente est la traduction de Colomb, qui corrige des noms : « Les théâtres commencent à se défiler : le Cirque d'hiver, les Folies-Dramatiques, le théâtre de l'Ambigu » (E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 5).

¹⁵ Cf. L. Surdich, (*De Amicis, Parigi, l'Esposizione*, op. cit., p. 204-205), qui nous signale avec de nombreux exemples l'utilisation par De Amicis d'un langage où abondent les « formule della amplificazione indeterminata [...] e l'aggettivazione è tenuta al superlativo, o, più di frequente ancora, abbonda di epiteti che, al grado positivo, sono già di per sé dei superlativi ("enorme", "cubitale", "interminabile" etc ». Cf. aussi J. Claretie, « La vie à Paris », *Le Temps*, 13 mars 1908 : « Edmondo De Amicis grossit tout ce qu'il voit à Paris. Les omnibus y ont l'air de „maisons

d'objets et de personnes qui souvent lassent le lecteur, et qui, malheureusement, sont présents même dans les reportages pour *l'Illustrazione Italiana*¹⁶.

On peut retrouver un procédé similaire dans les pages qui suivent, bien sûr avec certaines variations, comme c'est le cas de la visite au monument le plus important de Paris, Notre-Dame, qui naturellement, comme c'est évident, ne peut pas ne pas rappeler à la mémoire littéraire de De Amicis le chef-d'œuvre de Victor Hugo¹⁷. Néanmoins (voilà ici un écart apparent par rapport aux prescriptions d'un guide), les deux hôtes ne la visitent pas à l'intérieur ou à l'extérieur pour admirer les œuvres artistiques qui y sont conservées ; mais ils utilisent la cathédrale pour monter sur une des deux tours et, de là, observer d'en haut (comme de nouveaux Quasimodo) la ville entière et ses environs :

Excellente chose, qui calme les pensées. Il faut au moins les dominer, ces monstrueuses cités, de la seule façon dont c'est possible : par le regard. Nous montâmes tout en haut de la tour de gauche, où Quasimodo délirait, à cheval sur la cloche, et nous nous fîmes à la balustrade de fer. Quelle immensité glorieuse ! Paris remplit l'horizon, et il semble qu'il veuille couvrir toute la terre avec les énormes ondes grises et immobiles de ses toits et de ses murs [...]. En dessous de nous, la

ambulantes". Les restaurants sont pareils à de „petits temples". Les magasins deviennent des „salons". La rue parisienne n'est pas une rue, c'est une „succession de places, une immense place publique préparé pour une fête et où regorge une multitude qui a du vif argent dans les veines" ».

¹⁶ Cf. par exemple la page où Edmond décrit l'arrive au cœur ardent de Paris : « Qui la pompa è suprema, è la metropoli della metropoli, la reggia aperta e perpetua di Parigi, a cui tutto aspira e tutto tende. Qui la strada diventa piazza, il marciapiede diventa strada, la bottega diventa museo ; il caffè, teatro ; l'eleganza, fasto ; lo splendore, sfolgorio ; la vita febbre. I cavalli passano a stormi e la folla a torrenti. Vetri, insegne, avvisi, porte, facciate, tutto s'innalza, s'allarga, s'inargenta, s'indora, s'illumina. È una gara di sfarzo e di appariscenza che tocca la follia. V'è la pulizia olandese, la gaiezza d'un giardino, e tutta la varietà di colori d'un bazar orientale. Pare una sola smisurata sala d'un museo enorme dove gli ori, le gemme, le trine, i fiori, i cristalli, i bronzi, i quadri, tutti i capolavori delle industrie, tutte le seduzioni delle arti, tutte le gale della ricchezza [...] si affollano e si ostentano » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3).

¹⁷ Le roman *Nôtre Dame de Paris* sera plusieurs fois cité dans l'article dédié à Hugo : « Lettera III. Vittor Hugo ». I, n. 40, 6 octobre, p. 211-215 ; « Lettera III. Vittor Hugo ». II, n. 41, 13 octobre 1878, n. 41, p. 226-234. Et cf. ce que Folchetto écrit dans sa *Guida pratica di Parigi*, op. cit., p. 191 : « Eccoci ora dinanzi quella chiesa metropolitana di Parigi, che diede il suo nome al primo e forse al più bello dei romanzi di Victor Hugo. Il celebre scrittore ne ha tracciato in questo libro una descrizione così poetica, e così archeologica nell'istesso tempo, che ormai chi vuole farne uno studio serio va a cercarlo nelle avventure di Febo e di Esmeralda ».

masse triste et délicate de la cathédrale, les deux îles, des places comme noires de fourmis, le squelette du futur Hôtel de ville¹⁸.

Le regard seul peut permettre de dominer le « monstre », l'écriture seule (l'auteur omniscient n'est-il pas celui qui domine de haut toute chose ?) peut essayer de le décrire. La conquête de la hauteur offre à l'écrivain une possibilité ultérieure : de faire comme un petit voyage supplémentaire dans la géographie et l'histoire, lui donnant une particulière perspective concentrée :

[...] Ça et là, les grandes taches vertes des cimetières, des jardins et des parcs, îles vertes de cet océan. Bien loin à l'horizon, à travers la légère brume violacée, les contours incertaines de vastes faubourgs fumants, derrière lesquels on ne voit plus, mais on devine encore Paris ; d'un autre côté, d'autres faubourg énormes, entassés sur les hauteurs comme des armées prêtes à descendre, pleins de tristesse et de menaces ; et dans la vallée de la Seine, dans une clarté un peu voilée, comme dans une poussière lumineuse, à trois milles de vous, les architectures colossales et transparentes du Champ de Mars. Quels élans vertigineux du regard, de Belleville à Ivry, du bois de Boulogne à Pantin, de Courbevoie au bois de Vincennes, en sautant de dôme en dôme, de tour en tour, de colosse en colosse, de souvenir en souvenir, de siècle en siècle, accompagnés, comme par une musique, par l'immense respiration de Paris !¹⁹

¹⁸ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 21-22 ; cf. aussi « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 6 : « Ottima cosa che mette i pensieri in calma. Bisogna almeno dominarle queste mostruose città, in quel solo modo che ci è possibile : collo sguardo. Salimmo sulla punta del tetto della torre di sinistra, dove Quasimodo delirava a cavallo della campana, e ci afferrammo all'asta di ferro. Immensità gloriosa ! Parigi empie l'orizzonte e par che voglia coprire tutta la terra colle smisurate onde immobili e grigie dei suoi tetti e delle sue mura [...]. Sotto, la mole delicata e triste della cattedrale, le due isole, piazze nereggianti di formiche, lo scheletro del futuro *Hôtel de ville* ». Cette expérience fut racontée, sous forme impersonnelle, même par Giacosa qui l'utilise pour établir une comparaison entre Paris et l'Exposition : « A chi ascende le torri di Nôtre Dame sale dalla immensa città sottoposta un confuso rumore di voci, di grida, di clamori, di stridori, di squilli eccheggianti, di rombi, di fischi più potente e che stringe l'animo di più fieri argomenti che non possano le mille macchine raccolte nella galleria » (G. Giacosa, *Lettera I*. [precedé par le titre général *Parigi e l'Esposizione, lettere di E. de Amicis e G. Giacosa*] n. 26, 30 juin 1878, p. 419). De même on peut citer une page d'un roman de Zola que De Amicis connaissait très bien, *L'Assommoir* ; ici, dans le chapitre trois, il y a la description de la colonne de la place Vendôme, vue d'en haut, qui permet d'observer une ville très diverse de celle décrite par De Amicis et Giacosa.

¹⁹ Ibid., p. 22 ; voici le texte original italien : « Più in là le grandi macchie dei cimiteri, dei giardini e dei parchi ; isole verdi in quell'oceano. Lontano, all'orizzonte, a traverso a brume violacee leggerissime, contorni incerti di vasti sobborghi fumanti, dietro i quali non si vede più, ma s'indovina ancora Parigi ; più in qua, altri sobborghi enormi, affollati sulle alture, come eserciti pronti a discendere pieni di tristezze e di minaccie ; a valle della Senna, in una chiarezza un po' velata, come in un vasto polverio luminoso, a tre miglia da noi, le architetture colossali e

A bien y réfléchir, ce qui nous apparaît ici comme une sorte de „stratégie du regard“ personnelle, trouve une application constante (d’une façon plus concrète et banale) dans les écrits de voyage de De Amicis, qui sont caractérisés par une utilisation obsessionnelle (et donc non naturelle) de ce sens, au détriment des autres sens qui habituellement sont plutôt sacrifiés²⁰. Ne fait pas exception le texte que nous sommes en train d’examiner, où en effet domine la vue, même si en arrière plan De Amicis s’engage à nous donner une représentation concrète de la circulation sonore et du mouvement frénétique de la ville (« le rapide va-et-vient des voitures et de la foule [...] c’est le premier souffle, impétueux et sonore, de la vie de Paris »), qui s’étend même le long de la Seine :

Devant et derrière nous les ponts immenses confondent leurs arches de toute forme, et les traînées noires de la foule qui s’agite derrière leurs parapets ; au-dessous, les bateaux couverts de têtes se poursuivent ; des troupes de gens descendent continuellement les escaliers de quai et se pressent aux stations ; et la voix confuse de la multitude se mêle aux chants des laveuses dans leurs bateaux, au son des cornes et des cloches [...] ²¹.

trasparenti del Campo di Marte. Che belli slanci vertiginosi da Belleville a Ivry, dal bosco di Boulogne a Pantin, da Courbevoie al bosco di Vincennes, saltando di cupola in cupola, di torre in torre, di colosso in colosso, di memoria in memoria, di secolo in secolo, accompagnati, come da una musica, dall’immenso respiro di Parigi ! » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p.6).

²⁰ Une stratégie d’observation similaire sera utilisée par l’auteur à la fin de sa promenade dans l’Exposition parisienne. Il alors embrassera d’un seul regard les pavillons, le soir, des hautes galeries du Trocadéro ; mais une telle situation particulière lui fournira aussi l’occasion de construire un ample tableau historique : « Ma questo grande spettacolo bisogna vederlo la sera [...]. Lassù , abbracciando con uno sguardo solo, come dalla cima d’un monte, quella vastissima spianata piena di memorie, che vide le feste simboliche della Rivoluzione e senti gli urrà degli eserciti di Marengo e di Waterloo ; quel palazzo enorme e magnifico, su cui sventolano tutte le bandiere della terra; il grande fiume, i vasti parchi, i mille tetti, i cento torrenti umani che serpeggiano nel recinto immenso, inondato dalla luce dorata e calda del tramonto; la mente si apre a mille nuovi pensieri » (E. De Amicis, « Lettera II. Uno sguardo all’Esposizione », continuazione e fine, *L’Illustrazione Italiana*, 25 août 1878, p. 122).

²¹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 20 ; voici le texte original : « Davanti e dietro di noi i ponti lunghissimi confondono i loro archi d’ogni forma, e le strisce nere della folla che brulica dietro ai loro parapetti ; sotto, i battelli stipati di teste s’inseguono; frotte di gente scendono continuamente dalle gradinate delle rive e fanno ressa agli scali ; e la voce confusa della moltitudine si mesce ai canti di mille donne affollate nei lavatoi, al suono dei corni e delle campanelle, allo strepito delle carrozze dei quais, al lamento del fiume, etc » (dans « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3-6).

Dans le texte il y a de nombreuses sensations olfactives, mais elles sont évidemment perçues lorsqu'on parle de « l'heure du dîner », même si elles ne manquent pas de nuances sensuelles (« Des bouffées de parfums gastronomiques sortent des grands restaurants [...]. Une atmosphère chaude et molle comme celle d'un théâtre se répand, imprégnée des odeurs des cigares de la Havane, de l'absinthe qui verdoie dans mille verres, des parfums qui sortent des magasins de fleurs, du musc, des vêtements parfumés, des chevelures de femme. Une odeur particulière aux boulevards de Paris, mêlée d'auberge et d'alcôve, qui porte à la tête »)²². Il est évident que cette utilisation plus ample des sens, outre qu'elle offre à l'écrivain la plus grande gamme d'opportunités, tend à mimer les sensations typiques d'une promenade normale, en quelque sorte en donnant l'illusion aux lecteurs de parcourir avec De Amicis le même chemin.

IV. 2. Paris de papier.

Mais cette technique d'écriture mise en place par De Amicis devient un peu plus recherchée, car souvent à côté des dimensions jusqu'ici décrites il introduit une nouvelle perspective, très caractéristique, c'est-à-dire la formule du *souvenir*, ou, mieux, du *reconnaître*. Les souvenirs (ou les impressions) qui donnent le titre à la série des articles (puis du livre : *Souvenirs de Paris*), ne sont pas seulement ceux relatifs à la visite dans la capitale française de juin 1878, qu'Edmondo offre à ses lecteurs dans les pages de *L'Illustrazione Italiana* (« voici celles du premier jour, telles que peuvent les rendre une tête fatiguée et une plume empruntée à l'hôtel »), mais ils participent à une autre dimension qui n'est pas tant temporelle²³ que *culturelle*²⁴. Cette vision complexe de la ville (dont la métaphore

²² Ibid., p. 23-24 ; et cf. le texte italien : « Zaffate d'odori ghiotti escono dai grandi *restaurants* [...]. Un'aria calda e molle, come di teatro, si spande pregna d'odor di sigari d'Avana, dell'odore acuto dell'assenzio che verdeggia in diecimila bicchieri delle fragranze che escono dalle botteghe di fiori, di muschio, di vesti profumate, di capigliature femminili; - un odore particolare dei *boulevard* di Parigi, misto di grand'albergo e d'alcova, - che dà alla testa » (dans « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 6).

²³ A laquelle nous devons intégrer aussi la visite de 1873, rappelée en ouverture d'article : « Me voici pris de nouveau dans cet immense filet doré, où il faut toujours tomber ».

de « l'immense filet doré » est bien représentative) est présente dans les pages de De Amicis, où en effet souvent s'alternent (ou se superposent) des impressions, des souvenirs et des reconnaissances, comme nous l'avons lu ci-dessus en accompagnant De Amicis sur la tour de Notre Dame²⁵.

De même, dès le début de la première lettre nous rencontrons de nombreux exemples de cette manière de construire le texte. Après avoir dépassé la place de la Bastille et s'être engagé dans le boulevard Beaumarchais, De Amicis commence à revoir et donc à reconnaître la ville qu'il a déjà connue, car il écrit :

²⁴ Cf. E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo De Amicis », *Chroniques italiennes. Mélanges offerts à Pierre Laroche*, n. 69/70, 2002, p. 65-82 : 74 : « Si l'on ne voit jamais Paris pour la première fois, c'est en raison de la mémoire culturelle française qu'en ont les italiens, du prestige que suscitent certaines des institutions [...]. Les lieux parisiens sont hantés par les souvenirs des poètes qui les ont décrits : De Amicis ne croit-il rencontrer dans les rues de la capitale les personnages des romans devenus de véritables types humains ? ». Et cf. aussi ce que nous avons dit dans le chapitre II.2 ; et dans l'Appendice II de la *Première Partie*, en particulier la lettre de Edmondo à Emilia Peruzzi datée 17 avril 1873, où il met en évidence le plan de la ville avec des personnages ou des épisodes culturels.

²⁵ Mais il suffit de relire les premiers articles de De Amicis sur la France pour y retrouver cette dimension *culturelle* : « Come quei quadri svariati, ove si vedono alla rinfusa paesaggi allegri e rupi nevole illuminate dalla luna, salotti signorili e campi di battaglia, donne, fanciulli e fiori, e in un cantuccio un uomo che dorme e sogna, così io veggo ora Parigi a traverso le novelle, i romanzi, le commedie, i quadri, le poesie, i giornali, che ce ne resero famigliari gli aspetti, i costumi, i tipi, le consuetudini più minute della vita di strada e di casa. Mi veggo vivi dinanzi agli occhi quello spettacolo grandioso ; sento il rimescolamento suscitato in quell'aura tiepida e molle di una vita di sfarzo e di piaceri, dall'improvvisa corrente infocata che porta dal campo di battaglia l'odore della polvere e lo strepito delle armi. A tratti a tratti l'elegante aspetto della splendida città imperiale si altera e si perde, e lascia apparire di sotto il profilo risentito e fiero della repubblica antica. Veggo un tratto di teatro tutto fitto di lumi ; tendo l'orecchio se mi arrivasse un verso gentile di Musset o un motto arguto dell'autore di *Dalila*, e scoppiano le note terribili della *Marsigliese*. M'affaccio a guardare il brulichio denso ed allegro di una grande strada di Parigi, e veggo una moltitudine compatta ed impetuosa che si allontana levando fiere grida di guerra e di morte. Sento una voce infantile e sonora, mi volto, mi veggo scintillare dinanzi due grandi occhi neri, mi ricordo del ritratto di Hugo, riconosco il caro e terribile *gamin* delle barricate, gli vado incontro ; egli mi grida : - Armì ! R e scompare. Guardo in un salottino lucente di seta e di specchi, una bella figura alta e flessibile, coi capelli sciolti, in atteggiamento stanco e voluttuoso ; riconosco l'eroina dei romanzi, la protagonista dei proverbi, il primo fantasma acceso nei miei sogni giovanili dal Dumas, dal Sue e da quell'altra schiera infinita ; la chiamo, si volta, è mutata, pallida, piange ; il suo amante è alla guerra. Mi sento urtato per la via, mi volgo, è l'impresario, il negoziante, il fattore, l'uomo panciuto del Kock, il tipo solito che schiaccia la gente nelle diligenze e arriva sempre a casa quando sua moglie ha finito ; è lui, e me lo vedo vestito da guardia mobile, fiero e impettito, e mi grida colla sua grossa voce nasale : - Alla guerra ! R » (E. De Amicis, « Firenze e la guerra », *Gazzetta d'Italia*, 15 août 1870 ; le texte complet de cet article est dans l'Appendice I de la *Première Partie*).

Ici Paris commence à apparaître. La large voie, la double rangée d'arbres, les maisons gaies, tout est clair et frais, et a l'air jeune. On reconnaît au premier coup d'œil mille petits raffinements de commodité et d'élégance, qui révèlent un peuple plein de besoins et de caprices, pour qui le superflu est plus indispensable que le nécessaire, et qui jouit de la vie avec un art ingénieux. La buvette montre ses verres et ses comptoirs resplendissants ; le petit café est rempli de prétentions ; le petit traiteur singe les grands restaurants ; mille petites boutiques, propres et riantes, luttent ensemble de couleurs, d'étalages, d'inscriptions, de mannequins, d'ornements, de bijoux²⁶.

Si Edmondo veut ici nous indiquer des souvenirs qui proviennent de la précédente visite parisienne, un peu après Ré en poursuivant sur le boulevard - il nous propose une ville et ses habitants totalement saisis par des mémoires littéraires²⁷ :

Toutes les figures nous sont connues, et elles nous font sourire. C'est Gervaise qui paraît sur le seuil de sa boutique, son fer à la main ; c'est monsieur Joyeuse qui s'en va à son bureau en rêvant une gratification ; c'est Pipelet qui lit son journal ; c'est Frédéric qui passe sous la fenêtre de Bernerette ; c'est la couturière de Murger, c'est la mercière de Paul de Kock, c'est le gamin de Victor Hugo, c'est le Prudhomme d'Henri Monnier, c'est l'homme d'affaires de Balzac, c'est l'ouvrier de Zola. Les voilà tous !²⁸

²⁶ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 3 ; voici le texte original italien : « Qui comincia ad apparire Parigi. La via larghissima, la doppia fila degli alberi, le case allegre ; tutto è nitido e fresco, e da tutto spira un'aria giovanile. Si riconoscono al primo sguardo mille piccole raffinatezze di comodità e d'eleganza, che rivelano un popolo pieno di bisogni e di capricci, per il quale il superfluo è più indispensabile del necessario e che gode la vita con un arte ingegnosa. È la *buvette* tutta risplendente di vetri e di metalli, è il piccolo caffè pieno di pretese signorili, è la piccola trattoria che ostenta i ghiottumi squisiti del gran *restaurant*, sono mille piccole botteghe, linde e ridenti, che fanno a soverchiarsi le une le altre a furia di colori, di mostre, d'iscrizioni, di fantocci, di piccole gale e di piccoli vezzi » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 2).

²⁷ Cf. J. Claretie, *Le Temps*, 13 mars 1908, op. cit. : « De Amicis n'est pas un voyageur sentimental, comme Sterne, mais un voyageur purement littéraire. Ce dans le romans visiblement qu'il a étudié les Parisiens. Il retrouve parmi les passants des types particuliers qu'il a rencontrés dans les livres ».

²⁸ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 4 ; cf. le texte italien : « Son tutte figure conosciute, che fanno sorridere. È *Gervaise* che s'affaccia alla porta della bottega col ferro in mano, è *monsieur Joyeuse* che va all'ufficio fantasticando una gratificazione, è *Pipelet* che legge la *Gazzetta*, è *Frédéric* che passa sotto le finestre di *Bernerette*, è la sartina di Murger, è la merciaia di Kock, è il *gamin* di Hugo, è il Prudhomme di Monnier, è l'*homme d'affaires* di Balzac, è l'operaio di Zola. Eccoli tutti! (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 2). Luigi Surdich nous rappelle (dans « De Amicis, Parigi, l'Esposizione », op. cit., p. 201) que cette citation est probablement extraite d'une page d'Antonio Caccianiga : « Egli è ben questo il Parigi che io mi era immaginato leggendo i suoi misteru raccontati dal Sue, e la descrizione delle sue antiche vie, scritta con tanta evidenza da Vittor Hugo. Mi sembra ogni giorno di incontrare per strada i personaggi di Balzac, di Paul de Kock, di Scribe. Quegli onesti borghigiani, quegli uomini

Il est clair que pendant sa promenade en coche De Amicis n'observe pas seulement les hommes ou les femmes qui parcourent réellement les rues de Paris ; il voit aussi (et surtout) ce qu'il a déjà vu et qu'il veut revoir car il veut expérimenter (et faire éprouver aux lecteurs) le plaisir subtil de la reconnaissance. Sa vision est toute mentale et elle a été extraite de lectures antérieures. En outre, il veut ici comme démontrer qu'il possède une connaissance précise de la littérature française contemporaine, à laquelle il a emprunté comme une galerie des stéréotypes sur les quels il a façonné un Paris de papier, peut-être impossible à reconnaître même par les français²⁹.

De la même façon, l'invasion lassante de la réclame à laquelle il consacre un large espace dans son reportage³⁰ sert à De Amicis pour redire encore une fois cette image du déjà vu, qui maintient toutefois une évidente caractérisation littéraire :

A chaque instant vous voyez, rangées côte à côte, toutes les figures illustres de la France. Il n'y a pas de ville qui égale Paris pour ce genre d'exposition. Victor Hugo, Emile Augier, Mme Judic, Littré, Coquelin, Dufaure, Daudet, sont dans tous les coins. Vous rencontrez de toutes parts des visages amis. Et aucune impression n'est vraiment nouvelle. On ne voit jamais Paris pour la

d'affari, affaccendati, frettolosi, quei vecchi portieri, quei giovani spensierati e buontemponi, quelle donne facili o difficili, ma seducenti sempre » (*Il proscritto, Scene della vita contemporanea*, Milano, Stabilimento Redaelli dei Fratelli Rechiedei, 1870², p. 269-270 ; sur ce livre cf. M. Parenti, « Caccianiga a Parigi », *L'Observatore politico-letterario*, VII, 4, 1961, p. 111-112. Sur le Caccianiga, journaliste et écrivain, cf. la fiche bibliographique de Alessandra Briganti dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1973, vol. XVI, p. 1-3). Mais pour une comparaison des textes de Caccianiga et De Amicis il faut considérer ce que nous avons cité ici à la note 25.

²⁹ Particulièrement intéressant est à ce propos la comparaison avec le texte originel italien ci-dessous (cf. note 23), dont on déduit que le traducteur a dû (pour ses lecteurs français !) donner des renseignements supplémentaires sur les écrivains cités par De Amicis qui avait écrit: « Son tutte figure conosciute, che fanno sorridere ».

³⁰ Sur cet aspect en particulier, cf. L. Surdich, « Esposizioni universali, merci, pubblicità : letteratura e linguaggio », dans *Pubblicità e modernità. Percorsi interdisciplinari nel mondo pubblicitario*, a cura di P. Magnarelli e M. Verderelli, Macerata, Edm, 2008, p. 13-26; ici, p. 17, on signale encore l'intuition de Caccianiga, qui dans le roman déjà cité *Il proscritto* (à p. 271) parlait des « facciate delle case nei quartieri commerciali [...] ricoperte d'insegne e di annunci mostruosi dal piano terreno alle soffitte ».

première fois, on le revoit. Il ne rappelle aucune ville italienne ; pourtant il ne nous semble pas étranger, tant nous y retrouvons les réminiscences de notre vie intellectuelle³¹.

Nous reconnaissons dans cette dernière expression (« nous y retrouvons les réminiscences de notre vie intellectuelle ») un important sentiment de reconnaissance personnelle (ainsi que collective) envers la France, dont la culture italienne a été fortement imprégnée³². En ce sens le retour à Paris est vraiment comme un pèlerinage aux sources de la « vie intellectuelle », même si immédiatement après De Amicis préfère R selon un mouvement typique de sa prose - s'abriter sous une sorte de cliché touristique (« Un ami vous dit : « Voici la maison de Sardou, voici celle de Gambetta, voici les fenêtres de Dumas, voici les bureaux du Figaro », et vous lui répondez tout naturellement ; Eh ! je le savais ! »)³³.

A la même logique de construction n'échappera pas la ville qui nous sera offerte dans la dernière partie de l'article où on nous sera proposé un Paris nocturne, qui ne sera pas une version moins aveuglante et époustouflante que celle du jour³⁴. Même ici De Amicis proposera apparemment à ses lecteurs comme un itinéraire touristique de base,³⁵ créant autour de la ville une atmosphère presque féerique, continuellement agrandie et déformée par un savant jeu de glaces, de lumières et de reflets :

³¹ De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 17 ; voici le texte italien : « A ogni tratto vedete schierate tutte le faccie illustri della Francia. Non c'è città che in questo genere d'esposizione eguagli Parigi. Hugo, Augier, mademoiselle Judic, Littré, Coquelin, Dufaure, Daudet, sono in tutti i buchi. Incontrate dei visi d'amici da tutte le parti. E nessuna impressione, neanche dei luoghi, è veramente nuova. Parigi non si vede mai per la prima volta; si rivede. Non ricorda nessuna città italiana ; eppure non par straniera, tanto vi si ritrovano fitte le reminiscenze della nostra vita intellettuale » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3).

³² Reviennent à la mémoire les textes dédiés à la France (réunis dans le livre *Ricordi del 1870-1871*) que nous avons déjà examinés dans le chapitre II.

³³ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 17.

³⁴ Cf. ce que nous dit M. Mosso à ce propos, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 48-49 : « De Amicis, come tutti gli italiani a Parigi in quel tempo, doveva pensare alle buone città di Torino e Milano, come a quieti dormitori dove dopo le dieci di sera non passava più alcuno se non qualche ronzino che andava verso la stalla, mentre qua e là ai più oscuri crocicchi dondolavano ancora le vecchie lanterne ad olio ».

³⁵ Avec une foule d'indications du parcours qui a pour centre Place de l'Opéra.

Retournons au cœur de la ville. Ici, on dira qu'il fait jour de nouveau. Ce n'est pas une illumination, c'est un incendie. Les boulevards brûlent : tout le rez-de-chaussée des maisons semble en feu. En clignant les yeux, on croit voir à droite et à gauche deux rangées de fournaies enflammées. Les magasins envoient des faisceaux de vive lumière jusqu'à milieu de la rue, et enveloppent la foule d'une poudre d'or. De toutes parts pleuvent des rayons et des clartés diffuses qui font briller les lettres dorées et les revêtements luisants des façades, comme si tout cela était phosphorescent. Les kiosques, qui s'allongent sur deux rangées sans fin, éclairés à l'intérieur, avec leurs verres de couleur, semblables à d'énormes lanternes chinoises plantées en terre, ou à de petits théâtres transparents de marionnettes, donnent à la rue l'aspect enfantine et fantastique d'une ville orientale. Les reflets infinis des cristaux, les mille points lumineux qui apparaissent entre les branches des arbres, les inscriptions de feu qui resplendent sur les frontons des théâtres, le mouvement rapide des innombrables lanternes des voitures, qui ressemblent à des myriades de lucioles emportées par le vent, les lanternes rouges des omnibus, les grandes salles éclatantes ouvertes sur la rue, les magasins qui ressemblent à des mines d'or et d'argent incandescent, les cent mille fenêtres éclairées, les arbres qui paraissent en feu : toutes ces splendeurs théâtrales, découpées par la verdure qui tantôt cache et tantôt laisse voir les illuminations lointaines ; toute cette lumière interrompue, reflétée, bariolée, remuante, réunie en torrents, éparpillée en diamants et en étoiles, produit la première fois une impression dont on ne peut pas donner idée³⁶.

L'effet final est vraiment celui d'un agréable étourdissement mental, un effet d'hallucination qui rappelle celui des drogues et en particulier du haschich :

³⁶ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 26-27. Le texte original : « Ritorniamo nel cuore della città. Qui par che faccia giorno daccapo. Non è un'illuminazione ; è un incendio. I boulevards ardono. Tutto il pian terreno degli edifizj sembra in fuoco. Socchiudendo gli occhi, par di vedere a destra e a sinistra due file di fornaci fiammanti. Le botteghe gettano dei fasci di luce vivissima fino a metà della strada e avvolgono la folla come in una polvere d'oro. Da tutte le parti piovono raggi e chiarori diffusi che fanno brillare i caratteri dorati e i rivestimenti lucidi delle facciate, come se tutto fosse fosforescente. I chioschi, che si allungano in due file senza fine, rischiarati di dentro, coi loro vetri di mille colori, simili a enormi lanterne chinesi piantate in terra, o a teatrini trasparenti di marionette, danno alla strada un aspetto curiosissimo di festa popolana e fanciullesca, misto di non so che bizzarria orientale [mais il faut souligner que dans le livre, *Ricordi di Parigi*, p. 34 le texte, d'où vient la traduction française, disait plus en bref : « danno alla strada l'aspetto fantastico e puerile d'una festa orientale »]. I riflessi infiniti dei cristalli, i mille punti luminosi che traspangono fra i rami degli alberi, le iscrizioni di fuoco che splendono sui frontoni dei teatri, il movimento rapidissimo delle innumerevoli fiammelle delle carrozze, che sembrano miriadi di lucciole mulinate dal vento, le lanterne porporine degli omnibus, le grandi sale ardenti aperte nella strada, le botteghe che paiono cave d'oro e d'argento incandescente, le centomila finestre illuminate, gli alberi che paiono accesi ; tutti questi splendori teatrali, frastagliati dalla verzura, che lascia vedere ora sì ora no le illuminazioni lontane, e presenta lo spettacolo ad apparizioni successive ; tutta questa luce rotta, rispecchiata, variopinta, mobilissima, piovuta e saettata, raccolta a torrenti e sparpagliata a stelle e a diamanti, produce la prima volta un'impressione di cui non si può dare l'idea » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 6).

[...] Sept files continues de voitures viennent des deux boulevards et de cinq rues, se croisant avec furie sur la place ; une foule accourt, une autre foule fuit sous une pluie de lumière rosée et de lumière blanche, répandue par de grands globes de cristal dépoli qui font l'effet de guirlandes de pleines lunes, et colorent les arbres, les hautes maisons, la multitude, des reflets bizarres et mystérieux de la scène finale d'un ballet fantastique. On éprouve ici, pour quelques instants, une sensation que rassemble à celle du haschisch³⁷.

Cette sensation d'étourdissement interrompt, dans un certain sens, l'itinéraire parisien proposé par De Amicis, qui aura seulement un court appendice avant de se conclure totalement vers minuit. Nous sommes arrivés au terme de la journée, et à la conclusion de notre voyage dans la ville dont le cœur ne cesse jamais de battre (« comme si la grande ville avait tué le sommeil pour toujours, et était condamnée par Dieu au supplice d'une fête éternelle »)³⁸. Paris, ville intraduisible, nous a complètement ensorcelés en nous laissant fascinés devant son mystère et son ambiguïté : « Ah! Paris! Ville chère et maudite ! Sirène effrontée ! Est-ce donc une vérité, qu'il faut te fuir comme une furie, ou t'adorer comme une déesse ? »³⁹.

³⁷ « E sette file continue di carrozze che vengono dai due *boulevards* e dalle cinque strade, incrociandosi furiosamente in sulla piazza, e una folla che accorre e una folla che fugge, sotto una pioggia di luce rossa e di luce bianchissima, diffusa dai grandi globi di cristallo spulito, che fan l'effetto di ghirlande e di corone di lune piene, e colorano gli alberi, gli alti edifizii, la moltitudine, dei riflessi bizzarri e misteriosi della scena finale d'un ballo fantastico. Qui proprio si prova per qualche momento una sensazione che somiglia a quella dell'haschiss » (ibid., p. 6).

³⁸ Ibid. p. 7 : « Come se la grande città avesse ucciso il sonno per sempre e fosse condannata da Dio al supplizio d'una festa eterna ».

³⁹ Ibid. p. 7 : « Ah Parigi ! Maledetta e cara Parigi ! Sirena sfrontata ! è dunque proprio una verità che bisogna fuggirti come una furia o adorarti come una dea? ».

Chapitre V.

« La métropole des métropoles » : De Amicis et Giacosa à l'Exposition Universelle de Paris.

V.1. La ville et l'Exposition.

Tout ce que nous avons analysé jusque-là, il est bien de le répéter, a trait seulement au premier texte publié, c'est à dire à la *Lettera I*, intitulée *Il primo giorno a Parigi*, et parue le 7 juillet 1878 dans la revue *L'Illustrazione Italiana*, p. 2-7. Pourtant, nous savons bien que cet écrit constituait la pièce initiale d'une série plus complexe, qui en premier lieu devait instaurer une sorte de dialogue avec les correspondances de Giuseppe Giacosa également. Mais pour les lecteurs qui alors pouvaient seulement en imaginer la suite et qui connaissaient à grandes lignes le contenu déclaré par la rédaction ou bien la description des merveilles de l'Exposition universelle, l'article de De Amicis, seul, avait déjà atteint probablement son but, attirant l'intérêt. En effet il se présentait comme un texte achevé, une sorte de guide personnel mais tout à fait complet de la ville : un parcours rapide mais suggestif aussi bien dans les racines culturelles que dans les attractions touristiques de Paris (cela avec l'aide de quelques illustrations, ne l'oublions pas), dans sa vie intense et frénétique qui comme l'affirmait De Amicis en conclusion de son article ne pouvait pas laisser les visiteurs, et les lecteurs aussi, indifférents.

Toutefois, même si l'écrit était autonome et pouvait être lu et apprécié comme tel par les lecteurs, dans le projet éditorial de Treves il devait surtout faire fonction d'introduction au vrai centre narratif de la série, c'est-à-dire l'Exposition universelle, la cible de toute la revue à l'époque. De Amicis allait consacrer à cette manifestation internationale un article successif, qui à cause de sa longueur devait paraître en deux livraisons (*Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione*, 11

août 1878, p. 82-90 ; 25 août 1878, p. 115-122). En somme, la ville devait mettre en vue et valoriser son trésor, et Paris devait être, donc, représentée comme le *théâtre* et l'Exposition comme sa *scène*.

Tel était le projet d'ensemble. Pourtant, comme nous l'avons plusieurs fois rappelé, cette stratégie complexe de communication incluait d'autres collaborations : par exemple, d'autres articles sur le même sujet écrits par la rédaction, les illustrations contenues dans la revue, de véritables textes iconographiques ; et puis, en particulier, Giacosa, dont les écrits s'alternaient avec ceux de De Amicis. En ce qui concerne le rapport entre la ville et l'Exposition, la position de Giacosa que nous l'avons déjà évoqué dans le précédent chapitre sera très originale et quasi surprenante par rapport à celle d'Edmondo, son compagnon de voyage. En effet, Giacosa dans son premier article, paru le 30 juin 1878, semble s'amuser à peindre un tableau parisien à teintes contrastées, en soulignant les clairs- obscurs. Ainsi, d'une part il nous montre un Paris solaire, riche, élégant et plein de vie, qui a complètement oublié le passé récent et qui semble célébrer avec joie la fête mondiale de la paix et du travail ; de l'autre une ville sombre, souvent envahie par une inquiétude souterraine, comme si elle craignait le retour des barbares et d'une nouvelle guerre sanglante¹.

Dans cette dernière ville, qui en apparence seulement paraît continuer son existence normale, l'Exposition n'est qu'un ennui pour ses habitants, comme si elle était une attraction fausse et inutile, créée uniquement pour attirer des touristes dans la capitale. En effet nous dit le journaliste piémontais que les étrangers qui sortent de la Galerie du Louvre après une visite ne pourront pas

¹ Cf. par exemple ce qu'il écrit en observant les ruines de l'Hôtel de Ville : « Il nome di quei palazzi, i personaggi che vi dimorarono, i fatti che vi seguirono appartengono alla storia che si svolge in noi e per noi, la loro architettura solida e fastosa contrasta spietatamente colla devastazione che li ha colpiti e dà l'immagine tragica di una festa troncata dalla morte. Di qui, quella vista, una sorta di attonitaggine nella quale covano mille minacce oscure e la apparizione lontana e confusa di turbe minacciose che proclamano un diritto nuovo da noi forse sconosciuto e calpestato [...]. Dove sono gli eserciti dei petrolieri e dei Comunardi? Sono tutti morti ? O deportati ? Quante vendette accumulate ! Come poté quel popolo di orribili eroi odianti celarsi così che nessuno ne temesse ? Di dove era uscito ? Dov'è rientrato ? » (G. Giacosa, « Lettera I » [precedé par le titre général *Parigi e l'Esposizione, lettere di E. de Amicis e G. Giacosa*], *L'Illustrazione Italiana*, n. 26, 30 juin 1878, p. 422). Cf. aussi les observations de P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, Milano, Mondadori, 1949, p. 370-371.

découvrir dans l'Exposition des oeuvres artistiques hors du commun ; et dans les grands magasins du Bon Marché ou du Printemps, ils peuvent prendre en main et acheter tout ce que le travail humain a forgé de mieux². La position adoptée par Giacosa, précédant de quelques jours la description de la visite parisienne de l'autre correspondant de *L'Illustrazione Italiana*, se caractérise par un soin littéraire évident qui en mêlant sur la page des nuances différentes et contrastées, nous donne l'impression de préparer avec habileté rhétorique, plus qu'une visite à l'Exposition (que le lecteur imagine alors ennuyeuse sinon inutile) la promenade parisienne de De Amicis. Cette promenade est, au contraire, privée de connotations négatives, car elle veut aboutir à une sorte d'équilibre réciproque entre la ville et l'Exposition³.

La capitale française de 1878 était le lieu parfait pour mettre en scène le double spectacle, de Paris et de l'Exposition : elle était réellement très loin de la ville blessée et humiliée de quelques années auparavant, quand elle avait dû endurer aussi bien la rage prussienne que la révolte et la répression des communards. Et si elle n'était pas encore préparée à devenir le symbole d'un monde nouveau enfin en paix⁴, elle voulait pourtant donner l'image publique de la capitale d'un pays qui voulait vivre et surtout oublier son passé⁵ :

² Ibid., p. 419: « Chi uscì appena dalle gallerie del Louvre non è buon visitatore per la Esposizione delle belle arti. Quella favolosa pinacoteca divezza la vista ed il pensiero dalle forme e dalle intenzioni dell'arte moderna [...]. Così gli enormi magazzini del Louvre, del Printemps, del Bon Marchè tolgono ogni sorta di sorpresa alle mostre dei prodotti industriali accumulati al Campo di Marte; così sui Boulevard si agita una folla più fitta, più varia, più allegra, più viva che non sia quella pigiata nei corridoi o nei giardini della Esposizione ».

³ Cf. L. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contobia, Milano, Garzanti, 1985, p. 207.

⁴ Il faut rappeler que lors des journées d'ouverture de l'Exposition se tenait à Berlin (du 13 juin au 13 juillet 1878) le Congrès des Nations, c'est à dire une conférence diplomatique tenue par les représentants des puissances européennes visant à résoudre la difficile situation dans les Balkans. Cette conférence occupait dans les journaux autant de pages que la chronique de l'Exposition.

⁵ Folchetto (Jacopo Caponi) définit ainsi, (dans sa *Guida pratica di Parigi*, Milano, Treves, 1878, p. 276-77) les motivations politiques à la base de l'Exposition parisienne : « L'Esposizione nel suo principio fu un'idea politica. All'uscire da un disastro immenso, dopo aver rimarginato quasi le piaghe che esso aveva prodotte, la Francia che si era raccolta in sé, quanto alla politica estera, volle affermare nondimeno la propria esistenza, la propria vitalità. Vinta sui campi di battaglia, né volendo ritentarli Rper ora Ressa cercò una rivincita su quelli nei quali si credeva ed era davvero invincibile, quelli cioè dell'industria, del commercio, delle arti ». Et cf. A. Pinget, *La première exposition universelle de la République*, Paris, Carnet-parcours du Musée d'Orsay, 1988, p. 8 : « Sept ans après la semaine sanglante, les nations convoquées à Paris s'empresment de répondre

Le travail, la paix, la grande fraternité, la grande hospitalité fraternelle, sont des mots qui résonnent de toutes parts. Et peut-être, sûrement même, il se cache là dessous un autre sentiment. C'est l'amour-propre, blessé dans une autre gloire, qui s'attache tout entier à la gloire présente, pour se dédommager du passé, et qui exalte de toutes ses forces la primauté qui lui reste, pour jeter un voile sur celle qu'il a perdue et qui lui reste plus chère au fond du cœur. Et il est prodigieux de voir cette ville, qui parut un jour abîmée sous le poids de toutes les malédictions de Dieu, redevenue au bout de sept ans si brillante, si superbe, si pleine de vie, d'or et de gloire⁶.

De même, le cœur de la capitale, visité par De Amicis et son collègue (« nous arrivons sur le boulevard Montmartre, auquel font suite celui des Italiens, celui des Capucines et celui de la Madeleine »), est représenté déjà dans le premier article comme une sorte d'exhibition extraordinaire de richesse et d'abondance ; et il pouvait alors devenir la préfiguration de toute française et toute parisienne de l'Exposition Universelle :

On dirait une salle démesurée d'un musée énorme, où l'or, les perles, les découpures, les fleurs, les cristaux, les tableaux, tous les chefs-d'œuvre des industries, toutes les séductions des arts, toutes les fêtes de la richesse, tous les caprices de la mode, se pressent et se montrent avec une profusion qui étonne et une grâce de disposition qui charme⁷.

comme elles l'ont fait au Second Empire, en 1855 et 1867. En 1878, il faut faire mieux que l'Empire et prouver au monde la vitalité de la France après la défaite de Sedan, la perte de l'Alsace-Lorraine ».

⁶ Cf. E. De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, traduction de J. Colomb, Paris, Hachette, 1880, p. 18-19 (le texte italien original disait : « Il lavoro, la pace, la grande fratellanza, la grande ospitalità fraterna, risuonano da ogni parte. E forse, anzi certo, vi si nasconde sotto un altro sentimento. È l'amor proprio ferito in un'altra gloria, che s'afferra tutto alla gloria presente, per compensarsi della passata; ed esalta con tutte le sue forze il primato che le rimane, per gettare l'oscurità su quello, in fondo al cuore forse più caro, che ha perduto. È nondimeno prodigioso il vedere questa città, che parve un giorno messa in fondo, sotto il peso di tutte le maledizioni di Dio, dopo sette anni, così splendida, così superba, così piena di sangue, d'oro e di gloria! E si prova un sentimento inaspettato arrivandoci (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 27, 7 juillet 1878, p. 3). Très différent le commentaire de Giacosa en conclusion de son article sur l'Exposition : « Intorno ad essa si scrissero, si dissero, e si diranno molte verità e più imposture ; la si chiamerà ancora festa della pace e del lavoro e non mancheranno gli illusi che ne godranno. Infatti, questa festa della pace celebrata nel Campo di Marte segna pure un gran trionfo dei principii umanitari; ma fra sei mesi, l'Esposizione Universale sarà decrepita, se ne atterreranno i padiglioni e le gallerie, l'erba ed i fiori dei suoi giardini saranno sradicati, e sul rifatto Campo di Marte torneranno a volteggiare in attesa della riscossa i Corazzieri della repubblica ed a tuonare verso i bersagli i cannoni della Francia » (« Lettera I », *L'Illustrazione Italiana* n. 26, 30 juin 1878, p. 422).

⁷ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op.cit., p. 9 ; voici le texte de De Amicis : « Pare una sola smisurata sala d'un museo enorme, dove gli ori, le gemme, le trine, i fiori, i cristalli, i bronzi, i

Dans l'article initial ne manquent pas d'autres passages où Paris préfigure à cette fois surtout grâce à sa diversité et multiplicité une sorte de microcosme parfait (« c'est la métropole des métropoles », dans la ville « on y trouve la propreté hollandaise, la gaieté d'un jardin, et toute la variété de couleurs d'un bazar oriental »)⁸. Ainsi Paris peut être naturellement comparé par De Amicis à

une salle démesurée d'un musée énorme, où l'or, les perles, les découpures, les fleurs, les cristaux, les tableaux, tous les chefs-d'œuvre des industries, toutes les séductions des arts, toutes les fêtes de la richesse, tous les caprices de la mode, se pressent et se montrent avec une profusion qui étonne et une grâce de disposition qui charme⁹.

Le rapport étroit existant entre Paris et la vitrine mondiale organisée au Trocadéro est donc évident, car l'expression « une salle démesurée d'un musée énorme », attribuée à la ville, trouve en réalité sa définition parfaite lorsqu'elle désigne l'Exposition et tout ce qu'elle peut donner à ses hôtes. En effet les visiteurs qui proviennent de chaque coin du monde et qui remplissent les rues parisiennes sont eux mêmes motif de spectacle, comme le journaliste De Amicis ne manque pas de le souligner :

On voit en abondance des figures exotiques, des habits de voyage, des familles de province, fatiguées et ahuries ; des figures brunes du Midi et des barbes et des chevelures blondes du Nord. Sur le pont de Constantinople on voit défiler tout l'Orient ; ici tout l'Occident. De temps en temps

quadri, tutti i capolavori delle industrie, tutte le seduzioni delle arti, tutte le gale della ricchezza, tutti i capricci della moda si affollano e si ostentano con una profusione che sgomenta e una grazia d'esposizione che innamora » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3).

⁸ Ibid., p. 9 (« è la metropoli della metropoli » ; « Vè la pulizia olandese, la gaiezza d'un giardino, e tutta la varietà di colore d'un bazar orientale » : « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 2) Il est évident que De Amicis, proposant ces exemples a pensé à ses voyages dans le monde et par conséquent à ses livres, *Olanda* (1874), *Marocco* (1876) et *Costantinopoli* (1877-78).

⁹ Ibid., p. 9 (« Pare una sola smisurata sala d'un museo enorme, dove gli ori, le gemme, le trine, i fiori, i cristalli, i bronzi, i quadri, tutti i capolavori delle industrie, tutte le seduzioni delle arti, tutte le gale della ricchezza, tutti i capricci della moda si affollano e si ostentano con una profusione che sgomenta e una grazia d'esposizione che innamora » : « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3).

on voit une figure japonaise, un nègre, un turban, une draperie orientale ; mais ils sont toute de suite cachés par le flot noir des chapeaux cylindriques¹⁰.

Toutefois, De Amicis, comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent, pendant sa promenade dans la ville renonce bientôt à cette comparaison, car il préfère s'abandonner totalement, physiquement et psychologiquement (comme un athlète)¹¹, à tout ce que Paris lui offre pas à pas, construisant de telle façon, en même temps, aussi bien un guide qu'un journal de voyage.

Ainsi De Amicis, qui dans le premier écrit avait bien vite abandonné la piste qui menait directement à la manifestation mondiale, dans l'article suivant R expressément consacré à l'Exposition R devait donc revenir sur ses pas, recommençant d'où il était parti :

J'avais ouï dire qu'un étranger à Paris ne s'aperçoit presque pas de l'Exposition. Erreur. Tout conduit la pensée à l'Exposition. Les tours du Trocadéro se voient représentées de toutes parts, comme si mille milliers de miroirs les réfléchissaient, et l'image du Champ de Mars se présente de mille manières et sous mille formes. Toute la population semble et est réellement d'accord pour rendre la fête complète¹².

S'il avait dit cela auparavant pour le nier par la suite, en suivant un peu l'article précédent de Giacosa (« On était parti pour l'Exposition: c'était le but, l'affaire

¹⁰ Ibid., p. 11-12 (« Abbondano le facce esotiche, i vestiti da viaggio, le famiglie di provincia, affaticate e stupite ; i visi bruni del mezzogiorno e le barbe e le capigliature biondissime del settentrione. Sul ponte di Costantinopoli si vede sfilare tutto l'Oriente; qua tutto l'Occidente. Le solite gonnelle sono come smarrite in quel pelago. Di tratto in tratto si vede una faccia giapponese, un negro, un turbante, un cencio orientale, ma è subito travolto dal fiotto nero della folla in cilindro » : « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 27, 7 juillet 1878, p. 3) Il faut ici souligner que De Amicis aussi avait décrit avec beaucoup de soin le défilé des gens sur le pont de Constantinople dans son dernier livre de voyage, précisément *Costantinopoli*.

¹¹ N'oublions pas qu'Edmondo fait son tour parisien en moins de 24 heures, comme s'il était un personnage d'un roman de Jules Verne.

¹² Ibid., p. 18. Le texte original disait : « Avevo inteso dire che a Parigi uno non si accorge dell'Esposizione. Baie. Tutto conduce il pensiero all'Esposizione. Le torri del Trocadéro si vedono effigiate da tutte le parti, come se mille migliaia di specchi le riflettessero, e l'immagine del Campo di marte vi si presenta per mille vie e sotto mille forme » (« Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3).

principale. A peine est-on arrivé que cela devient la moindre. Paris, qui l'a fait, l'écrase. On pense, à la vérité, qu'il y a là bas, au bout de la grande ville, un immense palais improvisé qui contient d'innombrables merveilles ; mais on y pense presque avec déplaisir, comme à un importun qui voudrait vous troubler la jouissance de Paris et vous y enlever. Le premier jour, l'image des tours du Trocadéro m'était odieuse »),¹³ il ne pouvait maintenant pas éviter de l'affronter directement.

V.2. Voyager dans un monde en miniature.

La difficulté que l'auteur confie immédiatement à ses lecteurs en ouverture de la première partie de son article est celle qu'il a plusieurs fois rencontrée pendant ses voyages, c'est-à-dire de trouver dans son imagination et de reporter ensuite sur la page « une comparaison qui offre [...] une image fidèle de ce spectacle »¹⁴. Le regard avec un grand effort peut tenter d'élaborer au moins une généralisation approximative de la réalité complexe et confuse qu'il a sous les yeux, et que De Amicis intitulera finalement un « coup d'œil sur l'Exposition », mais la „traduction“ en mots est beaucoup plus difficile. Ainsi l'auteur s'arrête-t-il quelques minutes pour réfléchir au milieu du pont d'Iéna, dans l'enceinte de L'Exposition, du côté du Trocadéro : ce qui apparaît à ses yeux, est comme un échantillon de ce qu'il rencontrera dans sa promenade. Même l'énorme paradoxe

¹³ Ibid., p. 19 (« S'era partiti per l'Esposizione ; era lo scopo, la prima cosa. Appena arrivati, diventa l'ultima. Parigi che l'ha fatta, l'ammazza. Si pensa, sí, che c'è laggiù, in fondo alla grande città uno smisurato palazzo posticcio che contiene molte bellissime cose ; ma ci si pensa quasi con dispetto, come a un importuno che voglia contendervi e turbarvi il godimento di Parigi. Il primo giorno, l'immagine delle torri del Trocadero m'era odiosa »: « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », op. cit., p. 3).

¹⁴ Voici le début de l'article de De Amicis : « La prima volta che entrai nel recinto dell'Esposizione dalla parte del Trocadero, mi fermai qualche minuto in mezzo al ponte di Jena per cercare una similitudine, che rendesse ai miei lettori futuri un'immagine fedele di quello spettacolo »; l'image choisie sera d'un double niveau, sonore et visuel, c'est à dire celle d'une grande place où « da una parte suonassero le orchestre del Nouvel-Opéra e dell'Opéra-comique, dall'altra le bande dei dieci reggimenti, e in mezzo tutti gli strumenti musicali della terra [...] » (dans « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », *L'Illustrazione Italiana*, n. 32, 11 août 1878, p. 82).

architectural du Palais du Trocadéro, siège de l'Exposition, en est la synthèse, avec la variété de ses styles, offrant clochers, minarets, colonnes grecques, pavillons moresques, arceaux byzantins, décorations de palais indiens, tout ce qui sera contenu dans ces églises laïques du XIX siècle, élevées triomphalement sur le Champ de mars¹⁵ :

C'est une miniature du monde : une plaine et une colline sur lesquelles chaque peuple de la terre est venu déposer son joujou ; un bazar international, peuplé de boutiques et de cafés africains et asiatiques, de petites villas, de musées, de fabriques, entre lesquels une petite ville barbaresque élève ses minarets blancs et ses coupoles vertes. Et les toits chinois, les kiosques de Siam, les terrasses persanes, les bazars de l'Égypte et du Maroc, et d'innombrables édifices en pierre, en marbre, en bois, en verre, en fer, de tous pays, de toutes formes et de toutes couleurs, surgissent l'un près de l'autre et l'un sur l'autre, formant comme un petit modèle de ville cosmopolite, bâtie à titre d'essai dans un jardin botanique pour être ensuite exécutée en grand¹⁶.

Ce microcosme apparemment parfait qui pourtant n'inclut pas de pays européens ou d'autres plus avancés, mais nous offre surtout une forte concentration d'exotisme, avec tous les ingrédients du spectaculaire comprend des édifices avec leurs habitants : De Amicis demande alors à ses lecteurs un nouvel effort d'imagination pour les „voir“ avec lui, sans toutefois leur livrer une surprise inattendue :

¹⁵ Il est intéressant d'observer comment l'auteur parle de l'intérieur des bâtiments de l'Exposition ; ainsi par exemple décrit-il le vestibule du palais du Champ de Mars : « Par d'entrare in una enorme navata di cattedrale scintillante d'oro e inondata di luce. È più lungo d'un terzo della navata maggiore di San Pietro, e l'arco della stella potrebbe ripararsi sotto le volte dei suoi padiglioni senza urtarvi la fronte » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83).

¹⁶ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 34. Et cf. aussi « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 82-83 : « Una miniatura di mondo ; una pianura e un'altura su cui ogni popolo della terra ha deposto il suo balocco ; un presepio internazionale, popolato di botteghe e di caffè africani e asiatici, di villini e di musei, di trattorie e d'officine, in mezzo alle quali una piccola città barbaresca alza i suoi minareti bianchi e le sue cupole verdi, e i tetti chinesi, i chioschi di Siam, le terrazze persiane, i bazar d'Égypte e del Marocco, e innumerevoli edifizii di pietra, di marmo, di legno, di vetro, di ferro, di tutti i paesi, di tutte le forme e di tutti i colori, sorgono uno accanto all'altro, uno sull'altro, formando come un modellino di città cosmopolita fabbricata per esperimento, dentro a un gran giardino botanico, per esser poi rifatta più grande » .

Représentez-vous ce spectacle et l'étrange population de marchands et de gardiens qui l'anime : tous ces visages ambigus, tous ces Arabes parisiens, cet orientalisme faux teint, cette Afrique de comparses, cette Asie de chambre noire, toute cette barbarie nettoyée, vernie et mise en montre avec un ruban rouge au cou ; et cette insatiable foule de curieux qui errent lentement, avec une allure fatiguée et des yeux languissants, regardant de tous côtés sans savoir où donner la tête¹⁷.

Révélation étonnante, ni prévue ni sollicitée par personne. Tout à coup, De Amicis nous révèle par des mots bien précis et sans possibilité d'équivoque que cette « miniature du monde » est totalement artificielle, et pas naturelle comme on pourrait le croire¹⁸ : elle est donc comme le décor d'une pièce théâtrale pour enfants. Et pourtant, comme il l'ajoute tout de suite après, cela constitue « un spectacle unique au monde, en vérité, immense, mêlé de beau et de laid, et qui vous enchante »¹⁹. Grâce à cette conscience, encore indéfinie, de la présence évidemment non dépourvue de charme et de séduction de « beau et de laid », De Amicis parvient au seuil d'un concept peu éloigné du moderne *kitsch*²⁰.

Mais, une fois dévoilée la cause psychologique, qui se trouve à la base de la séduction de l'Exposition, justement au nom de l'enchantement que l'on rappelle ici, Edmondo retourne naturellement à son travail de faiseur des rêves, et continue sa visite parmi les gens comme si de rien n'était. Evidemment il est pris par le charme de l'exotisme dans le merveilleux et bizarre palais hindou, où il nous confie « qu'il faut absolument pénétrer pour s'assurer qu'il ne s'y trouve pas une

¹⁷ Ibid, p. 35-36. Cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 82-83 : « Rappresentatevi questo spettacolo e la popolazione stranissima di venditori e di guardiani che lo anima: tutti quei neri ambigui, quegli arabi impariginati, quell'orientalume ritinto, quell'Africa da comparsa, quell'Asia da camera ottica, tutta quella barbarie ripulita, inverniciata o messa in vetrina col nastrino rosso al collo ; e quell'inesauribile folla nera di curiosi che girano lentamente, coll'andatura stracca e gli occhi languidi guardando da tutte le parti senza sapere dove battere il capo ».

¹⁸ Dans son article, De Amicis avait insisté sur cet aspect „naturel“, décrivant ce qu'on voyait près du Trocadéro : « Fra questi due enormi edifizii teatrali, raffiguratevi quel gran fiume e quel gran ponte ; e a destra e a sinistra del fiume, un labirinto indescrivibile d'orti e di giardini, di roccie e di laghi, di praticelli e di aiuole, di salite, di discese, di trincee, di grotte, d'acquari, di fontane [...] » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 82).

¹⁹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, p. 36 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83 : « uno spettacolo unico al mondo, veramente ; immenso, splendido, e bruttino, che innamora »).

²⁰ Nous reprendrons ici une observation de B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna*, Firenze, Olschki, 2000, p. 141.

nichée de petites princesses de l' Hindoustan à enlever »²¹. Il ne s'agit là que d'un avant-goût car immédiatement après il évoque « les trésors fabuleux des Indes » qui offrent des « montagnes d'armure, de coupes, de vases, de selles, de tapis, de narghilés »²², les exemples typiques, en somme, de ce qu'il venait à peine de définir « cet orientalisme faux teint »²³.

Après ce début apparemment dégagé de schémas descriptifs, la suite de sa visite n'est plus complètement libre, mais emprunte un parcours obligé que les lecteurs pouvaient faire chez eux en ayant, au besoin, sous les yeux un plan de l'Exposition. On commence donc par la *Rue des Nations*, avec la conscience habituelle quelque peu ironique, presque comme chuchoté à lui-même et à ses lecteurs : « oui, c'est un peu une décoration de théâtre, mais elle est belle »²⁴. Ici se présente une seconde occasion pour offrir, à travers des exemples de styles architecturaux divers, où l'on peut reconnaître des tours gothiques ainsi que des kiosques, des clochers, des aiguilles ou des pyramides, « une belle encyclopédie en actions pour les écoliers studieux »²⁵, où se mêlent savamment, avec un peu de nostalgie aussi, histoire, géographie et fantaisie :

[...] Mais ensuite, quand on a pris connaissance des édifices, le spectacle change de signification. Alors, de chaque façade surgit une idée, l'expression d'un sentiment différent de la vie et comme un souffle d'air d'un autre ciel et d'un autre siècle, qui murmure des noms de souveraines et de poètes, et vous apporte le son d'harmonies lointaines, pleine de pensées et de souvenirs. Ces beaux édifices muets et sans vie font une impression étrange. On dirait que quelque chose se prépare à l'intérieur, et au premier coup de midi on devra voir paraître tout à coup, à toutes ces fenêtres et à

²¹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, p. 37 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83 : «[...] bisogna entrare assolutamente per accertarsi che non c'è una nidiata di principessine dell'Indostan da rapire »).

²² Ibid., p. 37.

²³ Mais ici, à la fin de cette première revue, De Amicis nous offre une réflexion intéressante et encore une fois surprenante dans ce contexte journalistique où devrait prédominer l'aspect rassurant : « E si pensa pure, qualche volta, se in tutto quel tratto pieno di tesori, compreso fra il palazzo indiano e la statua del principe, accatastandoli bene dal pavimento alla volta, stringendoli, pigiandoli, non lasciandoci nemmeno un piccolissimo vano, ci starebbe la metà degli scheletri dei morti di fame nelle Indie al tempo dell'ultima carestia » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83).

²⁴ Ibid., p. 38 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83 : « Sì, è un po' una cosa da teatrino, ma bella »).

²⁵ Ibid., p. 36 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83 : « una bella enciclopedia figurata per i ragazzi »).

toutes ces portes, et courir le long de ces balustrades, comme s'ils sortaient d'une horloge, châtelaine anglaise et bourgmestres flamands, hiéronymites portugais et bonzes de l'Eléphant blanc, mandarins et sultans. Athéniens du temple de Périclès et dames italiennes du quatorzième siècle ; et qu'après qu'ils auront fait leurs révérences automatiques, on les verra rentrer au douzième coup²⁶.

Comme le dit l'auteur, pour compléter son tour, « la rue est fort longue »²⁷. Et en effet, à ce point, nous ne sommes qu'au début de la visite à l'Exposition et nous ne pouvons pas le suivre pas à pas. Toutefois la citation exprime bien ce qu'est en général l'approche de De Amicis par rapport aux manufacturés et aux produits divers offerts par l'Exposition. Pour accentuer l'effet de la complexité et de l'étendue de ce monde en miniature, Edmondo est plus d'une fois tenté de nommer chaque chose avec le risque habituel de la simple liste dépourvue d'échelle hiérarchique²⁸. Ainsi pouvons-nous rencontrer sous les pavillons, et même dans la section nationale, des bijoux, des horloges, des broderies, des cigares ou des sculptures : c'est le cas de la Suisse ; mais, par exemple, les Etats-Unis présentent des lits chirurgicaux, des dentiers, en même temps que des montres, des mitrailleuses formidables et autres curiosités.

²⁶ Ibid., p. 39; le texte italien disait : « Ma dopo la prima corsa, quando si son riconosciuti gli edifizii, lo spettacolo muta significato. Allora da ognuna di quelle facciate esce un'idea, l'espressione di un sentimento diverso della vita, e come un soffio d'aria d'un altro cielo e d'un altro secolo, che bisbiglia nomi d'imperatori e di poeti, e porta il suono di musiche lontane, piene di pensieri e di memorie. E fanno una impressione strana tutti quei belli edifizii muti e senza vita. Pare che dentro vi si prepari qualche cosa, e che al suonare di mezzogiorno, come da tante cassette d'orologi, debbano affacciarsi improvvisamente a tutte quelle finestre e a tutte quelle porte, e correre lungo le balastrate, castellani inglesi e borgomastri fiamminghi, jeronimiti del Portogallo e sacerdoti dell'Elefante bianco, mandarini e sultane, e ateniesi del tempo di Pericle e gentildonne italiane del quattordicesimo secolo, e fatte le loro reverenze automatiche, rientrare alla battuta dell'ultima ora » : « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83.

²⁷ Ibid., p. 39. Il faut préciser que Rcomme l'avait déjà fait par la visite de Paris R il veut confirmer à ses lecteurs, peut-être pour renforcer l'unité de son récit, l'impression que sa promenade à l'Exposition a eu lieu en une seule journée.

²⁸ F. Torraca, « Il Costantinopoli e le poesie di E. De Amicis », dans Id., *Saggi e rassegne*, Livorno, Vigo, 1885, p. 93 : « Quando De Amicis ha voluto *descrivere* le cose viste, quasi sempre, anzi che affidarsi alle sue ricordanze e riprodurle così come venivano, con tutto l'incanto loro proprio, ha preso il suo taccuino e s'è sforzato a seguire, per filo e per segno, le note che in quello erano registrate. Che è avvenuto ? Invece di una rappresentazione, quasi sempre egli ci ha dato una enumerazione, una serie di particolari più o meno interessanti, - una serie più o meno lunga, la quale stanca, perchè non pone niente di ben determinato dinnanzi alla mente e non desta quella curiosità calda ed ansiosa, alla quale si dà nome *interesse* ». Sur le thème de l'*enumeratio* et de ses possibilités narratives cf. aussi U. Eco, *Vertigine della lista*, Milano, Bompiani, 2009.

En effet il n'était pas simple de faire des choix à l'intérieur de la catégorie de l'exceptionnel : puisque tout, indistinctement, est extraordinaire, tout est mis sur le même plan et en même temps chaque objet participe à un ensemble devenu pourtant homogène. La perspective adoptée par De Amicis est alors d'introduire des paramètres économiques, indiquant le prix des produits les plus intéressants ; ou d'insister sur l'anomalie des dimensions, soit dans l'échelle des valeurs maximales (revient fréquemment, par exemple, l'utilisation de l'adjectif « colossale » ou de « ciclopico » ou encore de « titanico »), soit dans l'échelle miniature, là où ils peuvent constituer comme des records capables d'attirer l'attention.²⁹ Vient en aide de l'écrivain, ensuite, une division objective dans des secteurs commerciaux ou nationaux de l'Exposition, qu'il n'exploite qu'en partie.

Cependant, De Amicis réussit souvent à éviter cette contrainte descriptive, qui impose une utilisation excessive des adjectifs dans le sens superlatif, avec le risque concret d'ennuyer les lecteurs, continuellement assiégés par des expressions telles que « pampas sterminati [...] armenti innumerevoli [...], monumenti titanici [...], immense valli solitarie »³⁰. Pour cela, Edmondo s'efforce réellement de donner vie au pur objet, de le personnifier même³¹ en lui attribuant un fort pouvoir d'évocation. Ce procédé s'avère plutôt facile là où l'on peut puiser dans le répertoire encore vierge de l'exotisme et de l'orientalisme, qui sur

²⁹ Cf., à titre d'exemplification, cette page : « [...] Qui c'è una bottiglia spropositata di vino di Campagne che basterebbe a ubbriacare un battaglione di bersaglieri. Là un cavaturaccioli mostruoso che par fatto per tirar su i tetti. Nell'esposizione francese delle lame, un coltellaccio damascato davanti al quale le più grandi *navajas* della Spagna non paiono che temperini. V'è una botte francese che contiene quattrocento ettolitri, una ungherese che ne contiene mille, e quella della fabbrica di Champagne che è capace di settantacinquemila bottiglie. Vi son gli specchi di ventisette metri quadrati di superficie, rotaie d'un sol pezzo di cinquanta metri, e fili metallici lunghi venticinque chilometri [...]. Poi le meraviglie della pazienza umana : i coltellini microscopici, colle loro belle guaine, che stanno in cento e quattro dentro un nocciolo di ciliegia; i tappeti orientali fatti di sei mila frammenti; il cassettono spagnuolo composto di tre milioni e mezzo di pezzi di legno; le stoffe da cinquecento lire il metro, fatte a cinque centimetri il giorno [...] » (dans « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 87).

³⁰ Ces expressions se trouvent regroupées dans peu de lignes qui introduisent la section de l'Amérique du Sud.

³¹ Ce procédé est évident dans les tentatives de définir les pays divers avec un sorte de caractérisation et d'explication géo-psychologique ; par conséquent nous rencontrons dans la rue « il Belgio aristocratico e la Daniimarca pensierosa [...] la piccola Grecia bianca e gentile [...] la santa Russia [...] la faccia nera e fantastica della China [...] la Spagna arabescata e dorata dei Califfi [...] gli Stati Uniti sdegnosi » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83).

les lecteurs du XIX^{ème} siècle pouvait exercer un certain charme³². Mais il devient plus difficile pour les pays les plus connus ; à moins de recourir à des sauts géographiques où, par des images typiques, sont soulignées les différences climatiques au besoin - de pays à pays, parfois par de véritables coups de théâtre :

[...] Mais un nouveau spectacle efface bientôt cette impression violente. La richesse des boiseries sculptées annonce le pays des grandes forêts, et mille images rappellent la douce tristesse des beaux lacs couronnés de montagnes hérissées de pins et blanches de neige [...]. Ces images et ces couleurs présentent tous ensembles un grand tableau mélancolique qu'égaye à peine d'un sourire la blancheur argentée des filigranes de Christiania, comme une éclaircie d'azur dans un ciel couvert de nuages.

L'éclaircie s'élargit tout à coup, à la sortie des salles scandinaves, et aux brumes boréales succède en un clin d'œil la vaste sérénité immaculée d'un ciel de printemps. Devant ce peuple de blanches statues, cet étincellement de cristaux, ce miroitement de soieries et de mosaïques, cette gaieté de couleurs et de formes, tous les cœurs s'épanouissent, et toutes les bouches disent : Italie ! avant que les yeux n'aient lu le nom. C'est un vrai coup de théâtre, auquel il en succède immédiatement un autre non moins merveilleux. Passez le seuil de cette porte : vous avez voyagé sur mer pendant deux mois : vous êtes dans un autre hémisphère³³.

³² Voir, à ce sujet, une page exemplaire dédiée à la section chinoise : « Al primo entrare, la vista rimane offesa, in mezzo ai mobili di mille forme sconosciute, di legno di rosa o di legno di ferro intarsiati di avorio e di madreperla, cesellati con una pazienza prodigiosa, si rizzano i baldacchini purpurei, i paraventi dipinti di giardini misteriosi, i parafuochi ricamati di farfalle argentee e di uccelli dorati, le pagode a sette piani coperte di chimere e di mostri, i chioschi snelli dai tetti arrovesciati e frangiati, su cui spenzolano dalla volta le enormi lanterne fantastiche, simili a tempie aerei d'oro e di corallo, fra le pareti coperte di grandi stendardi di seta gialla ornati di caratteri cabalistici di velluto nero ; dai quali abbassando lo sguardo, si ritrovano le portantine delle dame, i bottoni dei mandarini, le scarpette ricurve, le pipe da oppio, le bacchettine da riso, i bizzarri strumenti di musica, e immagini della vita cinese d'ogni tempo e d'ogni ceto, che appagano cento curiosità, svegliandone mille, e metton la testa in tumulto » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 85-86). A ce sujet, cf. A. Abruzzese, *Arte e pubblico nell'età del capitalismo. Forme estetiche e società di massa*, Venezia, Marsilio, 1976.

³³ Ibid., p. 43-44. Le texte original italien disait : « Ma un nuovo spettacolo cancella subito questa impressione violenta. La ricchezza dei legni scolpite delle vetrine annunzia il paese delle grandi foreste, e mille immagini rammentano la dolce tristezza dei bei laghi coronati di montagne irte di pini e bianche di neve [...]. Immagini e colori che presentano tutti insieme un gran quadro malinconico, nel quale mette appena un sorriso la bianchezza argentea delle filigrane di Cristiania, come uno spiraglio sereno in un cielo rannuvolato. Lo spiraglio però s'allarga improvvisamente all'uscire dalle sale della Scandinavia, e alle brume boreali succede in un batter d'occhio l'ampio sereno immacolato di un cielo primaverile; un popolo di statue candide, uno sfelgorio diffuso di cristalli, un luccichio di sete e di mosaici, un riso di colori e di forme, una pompa e una gentilezza, davanti a cui tutti i visi si rischiarano, tutti i cuori s'allargano, e tutte le bocche dicono : - Italia ! prima che gli occhi ne abbiano letto l'annunzio. È un vero colpo di scena, al quale segue immediatamente un altro non meno meraviglioso. Passate la soglia d'una porta : avete fatto un viaggio di mare di due mesi. Siete in un altro emisfero » (dans « Lettera II. Uno sguardo

Au cœur de cette immense planète qu'était l'Exposition, grâce à la formidable étendue de ses territoires d'outre-mer, le pavillon anglais satisfaisait à cette double exigence : passer sans difficulté d'un hémisphère à l'autre :

On passe entre les grandes algues marines du cap de Bonne-Espérance, entre les kangourous et les eucalyptus de Victoria et de la Nouvelle-Galles, les minéraux de Queensland, les bizarres bijoux de l'Australie du Sud, au milieu d'une exposition interminable de flore, de faune, d'industrie et de mœurs de toutes les colonies de l'immense royaume, et l'on n'est pas encore arrivé au bout, que l'on a déjà fait cent fois par la pensée le tour du globe, et qu'on s'en rassasié³⁴.

De Amicis parcourt les sections de l'Exposition avec l'agilité et la prestesse d'un athlète, il a besoin seulement de quelques pauses pour reprendre ses forces³⁵; dans cet immense bric-à-brac il a toujours l'œil vigilant, prêt à remarquer chaque détail intéressant et à souligner tout aspect de nouveauté ou de modernité³⁶. Pour ne pas limiter son rayon d'action et de description, il s'accorde

all'Esposizione », op. cit., p. 83). Le procédé est fréquent, mais il n'est expressément signalé que pour quelques passages cruciaux : « [...] E poi un contrasto curiosissimo ; le esposizioni di due paesi profondamente diversi, che par che si guardino l'un l'altro, stupiti di trovarsi di fronte. Figuratevi da una parte le pelli degli orsi bianchi uccisi dai navigatori danesi in mezzo ai ghiacci polari, dall'altra i tappeti fatti a mano dalle belle fanciulle brune nei villaggi irradiati del Peloponneso » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 86).

³⁴ Ibidem, p. 42 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83: « Si passa fra le grandi alghe marine del capo di Buona Speranza, fra i kangurus e gli eucalipti di Victoria e della Nuova Galles, fra i minerali di Queensland, fra i gioielli bizzarri dell'Australia del Sud, tra un'esposizione interminabile di flore, di faune, di industrie e di costumi di tutte le colonie dell'immenso regno, e non s'è ancora arrivati in fondo che s'è già fatto cento volte col pensiero il giro del globo, e s'è sazi »).

³⁵ Comme nous avons souligné dans le chapitre précédent, il est intéressant et presque amusant de comparer la description de la visite d'Edmondo à celle que Giacosa donnait quotidiennement à sa mère, en rédigeant une sorte de journal de son séjour parisien. En voici quelques exemples typiques : « Ho lasciato or ora De Amicis all'Esposizione, dove dopo quattro ore e mezza di soggiorno quella folla, quel chiasso e quella vita m'erano divenuti insopportabili [...]. Edmondo arriva in questo momento, e non ne può più dalla stanchezza : si gitta senza dir parola sul letto, e sbuffa e respira come un ammalato. Gli è che lui, non volendo tornar domani, ha visitato tutto in un giorno e non ha visto nulla di più di quel che ho visto io a cui bastò per oggi un giro generale pel colpo d'occhio d'insieme e un giro speciale e più attento su otto delle sale delle Belle Arti » (cité par P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, op. cit., p. 368-369).

³⁶ Sous cet aspect, comme il avait déjà signalé dans sa première lettre parisienne l'utilisation pressante de la publicité dans la capitale, il nous offre ici des observations relatives à « l'arte dell'esposizione » et à « l'inesauribile fecondità dell'immaginazione umana », en donnant beaucoup d'exemples (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p.87).

le maximum de liberté de mouvement entre les pavillons, en faisant noter seulement les étapes fondamentales de son parcours de façon à pouvoir le reconnaître et de permettre aux lecteurs les plus avisés de le refaire.

On peut donc livrer l'orientation didactique de son itinéraire, en soulignant les passages fondamentaux, qui commence avec l'entrée à l'Exposition par le vestibule du Palais du Champ de Mars, et se poursuit dans la rue des Nations pour pénétrer ensuite dans le Palais couvert des sections étrangères³⁷. Ici, comme nous l'avons déjà vu, De Amicis ne peut pas ne pas admirer l'énorme espace si différent dédié à l'Angleterre et à ses colonies.

Une exploration particulière est réservée à la section du pays qui accueillait la manifestation, section très vaste mais aussi très riche (« en fait d'espace la France s'est fait la part du lion ; mais elle a su s'en montrer digne »)³⁸. Ici Edmondo, même s'il ne change pas les modalités de description de ce qu'il voit, introduit pourtant une sorte d'ordre thématique (ou, si l'on veut, commercial) plus clair et compréhensible par rapport au « magnifique désordre » de la section anglaise. Dans la section française nous rencontrons tout d'abord la salle des cristaux et des lampadaires, puis celle des bijoux et de l'orfèvrerie, vient en suite le salon de l'horlogerie, celui des instruments de musique ; et encore, suivant un certain ordre, de la tapisserie etc. Ne manquent pas les compartiments réservés aux produits des colonies ; c'est une occasion pour jouer encore avec l'exotisme et pour confirmer la hiérarchie des rapports entre les pays des sauvages et la « civilisation » :

Tout à coup une brusque rafale de vent de l'Océan et un chœur de voix rudes et sinistres vous ébranlent toutes les fibres. Vous êtes entré dans une vaste salle décorée de filets et de cordages énormes, au milieu de produits des colonies françaises, entre les lances et les flèches, les oiseaux

³⁷ Pour un regard moins incomplet cf. *Exposition Universelle de 1878 à Paris*. Catalogue officiel publié par le Commissariat Général, Imprimerie Nationale, Paris 1878 ; M. Glucq, *L'album de l'Exposition : vues intérieures et extérieures du Palais de l'Exposition*, Paris, Glucq, 1878.

³⁸ Ibid., p. 52. Voici le texte de De Amicis : « La Francia si prese, in spazio, la parte del leone ; ma seppa mostrarsene degna » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 86).

étranges, les bambous de la Martinique et les pieds d'éléphants de la Cochinchine, les végétaux du Sénégal et les travaux des déportés de la Nouvelle-Calédonie³⁹.

Dans la section française, enfin, De Amicis est particulièrement intéressé par un secteur spécifique, celui dédié à la mode et en général aux produits qui concernent la beauté et le charme de la femme. Ici il a la possibilité d'introduire une petite note de sensualité qui nous ramène à certaines pages précédentes sur la vie nocturne de Paris ou à quelques lettres personnelles décrivant les tentations de la ville : « [...] Ici vous sentez déjà monter à la tête un mélange de parfums féminins qui vous mettent l'imagination en ébullition : un pas de plus, vous êtes dans la séduisante exposition de la parfumerie, brillante de mille couleurs, et où, en fermant les yeux vous rêvez en une minute tous les péchés mortels de Paris »⁴⁰.

Le tour du monde devient possible aussi dans les stands des produits alimentaires et de la gastronomie, où parfums et saveurs évoquent plaisirs et terres lointaines. Il n'y a que l'embarras du choix, par exemple pour ce qui est des boissons, car comme nous dit Edmondo, « vous pouvez boire, pour quinze centimes, un verre de quatorze sources d'eaux minérales de France ou un verre d'eau des Thermopyles dans la section grecque : ou la bière du Danemark qui a fait le tour de monde » ; et naturellement toutes sortes de vin : de Porto et de Madère, du vin du Jura, de Sicile, d'Australie, de Corinthe ou de Shiraz... ». La

³⁹ Ibid., p. 55. Un peu différent était le texte italien original : (« Ecco, tutt'a un tratto una raffica brutale di vento oceanico e un coro di voci rudi e sinistre, che vi dà una scossa alle fibre. Siete entrati in una vasta sala decorata selvaggiamente di reti e di cordami enormi, in mezzo a rozzi prodotti delle colonie francesi, tra le lancia e le frecce, tra gli uccelli strani e i feticci mostruosi, tra i bambù della Martinica e i piedi d'elefante della Cocincina, fra i vegetali del Senegal e i lavori dei deportati della Nuova Caledonia » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 86-87).

⁴⁰ Ibid., p. 55 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 90 : « Ma qui vi sentite già dare al capo un misto di profumi femminei, che mi mettono in ribollimento l'immaginazione, e un passo in più in là siete nell'esposizione seducente delle profumerie, splendida di mille colori, dove, chiudendo gli occhi, sognate in un minuto secondo tutti i peccati mortali di Parigi » ; et peu après il écrit encore : « Qui c'è un alcova misteriosa, tutta bianca, azzurrina e rosea, rischiarata da una luce languidissima; in cui vi sloghereste le braccia a abbracciare, tanti e così gentili e così provocanti sono i bustini da verginelle, da matrone, da belle trentenni nervose e da maschiette cresciute tutt'a un tratto, che vi svelano i più preziosi segreti della bellezza femminile d'ogni età e d'ogni complessione ». Pour cet aspect particulier R qui donnera plus tard beaucoup d'exemples R il faut renvoyer à la note de C. A. Madrignani (« L'antro delle bambole », p. 31-41) au texte deamicisien *Il Re delle bambole*, Palermo, Sellerio, 1980 (mais la première édition de ce texte en volume est du 1901, dans *Ricordi d'infanzia e di scuola*, Milano, Treves).

même variété de choix est disponible pour la nourriture, puisque « dans le pavillon des colonies françaises, une créole vous sert de l’ananas, un mulâtre des bananes, un nègre de la vanille. Vous pouvez manger de la marmelade du Canada, et tremper dans un verre du fameux Saint-Hubert de Vittoria des biscuits qui ont traversé l’Atlantique. Vous pouvez choisir entre les poissons renommés de la Norvège et les porcs célèbres de Chicago »⁴¹.

Cette promenade à travers la gastronomie du monde et ses tentations met fin à la première partie de la lettre parisienne dédiée à l’Exposition, qu’il reprend dans l’article suivant de *L’Illustrazione Italiana* daté de 25 août 1878, p. 115-122. Dans tout cela De Amicis essaie à nouveau comme si c’était encore possible ! à conclure sa pièce *in crescendo*, cherchant toujours des motifs d’intérêt pour ses lecteurs. Ayant achevé d’explorer les produits qui sont contenus dans les pavillons, De Amicis doit jeter son regard sur quelque chose d’inédit ; ou, mieux, il cherche un point d’observation spécial. Comme il l’avait déjà tenté en d’autres occasions, par exemple dans un chapitre fameux de *Costantinopoli*⁴², son attention initiale se déplace alors sur le public de l’Exposition qu’il définit bientôt « lo spettacolo più bello » pour élever son discours. En réalité les pages qui suivent ne sont qu’un exercice supplémentaire d’équilibrisme pour nous proposer la variété des personnes présentes à la manifestation internationale parisienne, qui devient « una specie d’esposizione antropologica dilettevolissima »⁴³ ; c’est-à-dire un autre voyage à cette fois peut-être un peu fatigant pour le lecteur⁴⁴ à l’autour du monde, ou mieux, une balade „sur place” dans le microcosme de l’Exposition qui réunit,

⁴¹ Ibid., p. 67-68 » (cf. « Lettera II. Uno sguardo all’Esposizione », op. cit., p. 90 : « Potete bere, a quindici centesimi, un bicchiere delle quattordici sorgenti d’acqua minerale della Francia, o un bicchiere d’acqua delle Termopili, nella sezione greca, o birra della Danimarca che ha fatto il giro del mondo » ; « Nei padiglioni delle colonie francesi una creola vi dà l’ananasso, una mulatta vi dà il banano, un negro la vaniglia. Potete mangiare della marmellata del Canada e intingere in un bicchiere del famoso Sant’Uberto di Vittoria dei biscotti che hanno attraversato l’Atlantico. Potete scegliere fra i pesci celebrati della Norvegia e i maiali illustri di Chicago »).

⁴² Plus exactement dans les pages où il décrit les gens différents qui passent sur le pont de la capitale turque : E. De Amicis, *Costantinopoli*, Milano, Treves, 1877, p. 32-44. Il faut seulement ajouter que le pont de Constantinople est cité dans la première lettre parisienne de De Amicis comme point idéal d’observation.

⁴³ E. De Amicis, « Lettera II. Uno sguardo all’Esposizione » (continuazione e fine), *L’Illustrazione Italiana*, 25 agosto 1878, p. 115.

⁴⁴ Mais il faut rappeler que parmi la première et la deuxième partie de l’article étaient passées deux semaines et la lecture aussi n’avait pas été continuée et donc l’ennui de la répétition sera surtout éprouvée par le lecteur du livre.

dans l'espace limité des pavillons, les merveilles et les curiosités de chaque pays et donc des personnes particulières.

Nous voyons alors défiler sous nos yeux beaucoup d'invités français et d'autres états européens, comme il est normal d'en voir à Paris et à une manifestation internationale aussi populaire⁴⁵. Mais pour visiter l'Exposition sont convenus dans la capitale des Japonais, des Chinois aussi et, comme De Amicis nous l'indique, « des sauvages du Pérou, des indigènes d'Australie avec leurs grandes chevelures laineuses, des guerriers du moyen âge, des dames en grande toilette, des soldats italiens, des paysannes danoises, des laveuses malaises, des gardes nationaux d'Espagne, des Annamites, des Indiens, des Cafres et des Hottentots, qui vous apparaissent à l'improviste et fixent sur vous leurs yeux immobiles, comme des fantômes »⁴⁶. Comme Edmondo sur le pont de Constantinople, dans notre chambre nous pouvons enfin parcourir le monde de long en large, connaître ses différences et ses richesses, car l'Exposition est une encyclopédie, un livre vivant de géographie, d'histoire, d'anthropologie et d'art⁴⁷.

Comme nous le dit ensuite De Amicis, en effet « ce qui attire le plus de monde à toute heure, c'est l'exposition des beaux arts » ; mais il nous confie bientôt qu'il ne développera pas son investigation⁴⁸ et qu'il n'offrira à ses lecteurs qu'une

⁴⁵ Toutefois pour l'écrivain c'est un divertissement étudier les divers types présents parmi ces visiteurs, en offrant aussi des images presque domestiques : « Molta gente fa colazione sulle ginocchia come per viaggio, e i bimbi vanno a prender acqua alla fontana del Giappone e dell'Italia ; altri sgranocchiano pane e prosciutto camminando ; delle coppie coniugali dormono saporitamente sui sedili in mezzo alla folla ; e altre coppie, che hanno portato i loro amori all'Esposizione, si servono di due capannine avvicinate per farsi qualche carezza di contrabbando » : E. De Amicis, « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione » (continuazione e fine), op. cit., p. 115.

⁴⁶ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 72 ; et voici le texte italien : « ci sono dei selvaggi del Perù, degli indigeni d'Australia colle loro grandi capigliature lanose, dei guerrieri medioevali, delle signore vestite in gala, dei soldati italiani, delle contadine di Danimarca, delle lavandaie malesi, delle guardie civili di Spagna : e annamiti indiani e cafri e ottentotti, che vi si parono dinanzi improvvisamente, e vi fissano in volto i loro occhi trasognati, come fantasime » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », continuazione e fine, op. cit., p. 115).

⁴⁷ Cf. aussi ce que écrivait Antonio Caccianiga dans son livre *Novità dell'industria applicata alla vita domestica. Note e memorie*, Milano, Treves, 1879, p. 4-5 : « Presa nel suo insieme l'Esposizione è stata l'enciclopedia più completa che si potesse vedere in azione, e l'attento osservatore, risparmiandosi il disturbo di fare il giro del mondo, ha avuto ampio campo di studiare non solo le industrie, ma di conoscere altresì gli aspetti de' varii paesi nelle relative fotografie, e di acquistare un'idea non solamente dei popoli civili, ma ancora dei selvaggi ».

⁴⁸ Dans ses livres de voyage, De Amicis manifeste un intérêt constant pour les arts des pays occidentaux, mais ses goûts semblent toujours stéréotypés, ou de toute façon ils s'alignent sur le

« impression confuse de la première visite »⁴⁹. En effet, en décrivant cette section de façon détaillée, il aurait couru le risque de superposer ses propres observations à celles de Giacosa, qui justement s'occupait spécifiquement de ce segment de l'Exposition⁵⁰. Ainsi l'écrivain-journaliste limite-t-il volontairement le rayon de l'exploration en s'arrêtant seulement sur la section italienne et sur la section française. Naturellement, il profite pour l'énième fois de cette opportunité internationale pour confirmer sa vision de l'Exposition, dans la version des beaux-arts, qu'il interprète comme une scène ouverte aux plus diverses représentations (« l'infinie variété des scènes »). Cette fois la richesse et la profondeur des thèmes représentés par les divers artistes sont à vrai dire un peu banalement érigés en un concentré de l'existence humaine⁵¹, qui ne peut que susciter de fortes émotions:

Le monde entier, on peut le dire, le passé et le présent les visions de l'avenir, les batailles, les fêtes, les martyres, les cris d'angoisse et les folles risées : toute la grande comédie humaine, avec l'infinie variété des scènes à travers lesquelles elle se déroule, du palais à la chaumière, des déserts de glace aux déserts de sable, des plus sublimes hauteurs aux plus secrètes profondeurs de la terre. J'ai vu des regards émus, d'expressions de pitié, de douleur, d'horreur, et combien de sourires sur de beaux visages, qui me restent dans la mémoire comme un reflet des tableaux !⁵²

jugement bourgeois dominant ; nous manquons toutefois d'un travail d'ensemble qui puisse nous aider à formuler un jugement plus sûr.

⁴⁹ Ibid., p. 76. Dans ce cas aussi De Amicis se préoccupe d'abaisser artificiellement le niveau de son article (qui s'intitule, ne l'oublions pas, *Uno sguardo all'Esposizione*), s'efforçant de ne pas égarer l'attention du lecteur.

⁵⁰ Il faut ajouter que dans la revue où paraissaient les textes de De Amicis, il y avait beaucoup bien d'autres articles dédiés à la partie artistique, munis d'illustrations. Dans la même page de *L'Illustrazione Italiana* où se trouve la fin de l'article de De Amicis sur l'Exposition, le lecteur pouvait lire, par exemple, un petit texte intitulé « Un quadro e un ritratto » qui commençait ainsi : « Dopo quel che ne dice qui sopra il De Amicis, non occorre più parlare del De Nittis e del Bonnat... ». A la fin de cette même page, l'éditeur publiera l'annonce de l'apparition du livre deamicisien *Novelle*.

⁵¹ Mais l'écrivain utilise l'expression « grande comédie humaine » qui nous fait penser à Balzac ou à Zola. Dans la même page De Amicis justifiera ce rapport entre production artistique et littérature écrivant : « Dubufe presenta Emilio Augier, Gounod, Dumas ; Durand presenta Girardin ; Perrin espone Daudet » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », *continuazione e fine*, p. 118).

⁵² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 76-77 ; De Amicis avait écrit en italien : « Il mondo intero è qui si può dire propriamente il passato e il presente, le visioni dell'avvenire, le battaglie, le feste, i martirii, le grida d'angoscia e le risate pazze; tutta la grande commedia umana con l'infinita varietà delle scene tra cui di svolge, dalla reggia alla capanna, dai deserti di ghiaccio

V.3. Le Dieu Travail : « sublime amico e grande consolatore ».

La promenade dans l'Exposition en compagnie de De Amicis est presque arrivée à son terme. Néanmoins nous pouvons déjà dégager de ces pages quelques observations générales. Dans le « théâtre » de l'Exposition, le « spectacle » que De Amicis nous a proposé possède, si l'on regarde de près, plusieurs facettes et significations qui nous donnent quelques possibilités d'interprétations, toutes différentes et apparemment contradictoires qu'elles soient⁵³. Comme nous l'avons plusieurs fois remarqué, hormis l'aspect généralisé de la théâtralité, ce que l'on perçoit immédiatement dans ces pages c'est l'insistance sur l'idée que l'Exposition représente un paisible tour du monde, que l'on peut entreprendre plus aisément qu'à travers les romans de Jules Verne dans un laps de temps réduit et surtout sans aucun accident de parcours.

L'Exposition est donc présentée comme une *Wunderkammer*, une sorte de musée international qui contient non seulement les prodiges de la nature, mais aussi ceux de la science. Un des lieux d'enchantement et d'exception, mais surtout le lieu des raffinements de l'artisanat et des créations industrielles les plus sophistiquées, et qui plus est, en vente⁵⁴. Grâce aux applications de la technologie, les sociétés les plus évoluées sont capables de produire et d'offrir n'importe quel objet (il suffit de penser au bric-à-brac en série offert pendant l'Exposition), qui peut ainsi être mis, démocratiquement, à la disposition de toute personne souhaitant de l'acheter. L'Exposition se présente donc comme un grand marché

ai deserti di sabbia, dalle più sublimi altezze alle più arcane profondità della terra » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », continuazione e fine, op. cit., p. 118).

⁵³ Cf. G. Fiocca, « Le esposizioni universali europee nella seconda metà dell'Ottocento : cultura borghese e spirito imprenditoriale », *Ricerche di storia sociale e religiosa*, 14, 1878, p. 203-237; L. Aimone - C. Olmo, *Le esposizioni universali 1851-1900*, Torino, Allemandi, 1990; C. De Stasio, « The Great Exhibition : un pageant per i tempi moderni », dans *La città senza confini. Studi sull'immaginario urbano nelle letterature di lingua inglese*, a cura di C. Pagetti, Roma, Bulzoni, 1995, p. 19-32.

⁵⁴ Vers la fin du premier feuilleton l'écrivain nous propose R non sans ironie R quelques comparaisons : « Io mi permetterei di suggerire alle signore facili a contentarsi un graziosissimo velo di trina dell'esposizione belga, fatto con un filo che conta cinquemila scudi il chilogramma ; e agli sposi di giudizio un letto cinese di legno rosa, intarsiato d'avorio, che costa poco più di una villetta passabile sulle rive del lago di Como. Alla porta della camera si potrebbero mettere le due tende di seta ricamate in oro e in argento, che sono in vendita nell'esposizione austriaca per mille e duecento napoleoni » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 90).

presque global, où il est possible de vendre et d'acheter n'importe quel produit, et où l'on montre le fruit des expériences scientifiques ou industrielles qui rendront meilleure la vie.

Tout cela, selon De Amicis, se produit dans un monde idéalisé où tout conflit semble assoupi, sinon résolu : un lieu spécial où les diversités de race et de religions n'existent que pour témoigner de la richesse du nouveau monde bourgeois. Un théâtre planétaire dont les acteurs sont parfaitement heureux et satisfaits dans la tenue du rôle et l'accomplissement de leur tâche. Ce n'est pas par hasard que De Amicis a défini cette métropole idéale, où semblent vivre ensemble en paix beaucoup de peuples, comme « une grande ville de l'avenir, dans un temps de fraternité universelle, quand l'idée de patrie aura disparu »⁵⁵. En réalité ce « petit monde » n'est pour le moment qu'un rêve, comme le montre, par exemple, l'absence de l'Allemagne, c'est à dire le grand vainqueur de la guerre de 1870, nouvelle puissance militaire et économique de l'Europe⁵⁶ parmi les exposants⁵⁷ ; la même puissance qui, pendant ces jours-là, était en train de redessiner la carte géographique des Balkans, en mettant en place de cette manière une politique internationale et coloniale. La seule force qui semble pouvoir lier et réunir sous la coupole d'une moderne église ces différents pays, est la puissance de l'économie et la violence du colonialisme, grâce auquel les puissances occidentales profiteront des matières premières et d'une main d'œuvre à bas prix.

⁵⁵ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 38 (cf. « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », op. cit., p. 83 : « [...] Una grande città di là da venire, in un tempo di fratellanza universale, quando saranno sparite le patrie »; et plus dessous, parlant des visiteurs de l'Exposition sur la *Rue des nations*, écrira : « [...] Una folla di stranieri che vanno e che vengono, tutti col viso rivolto dalla stessa parte, cercando curiosamente l'immagine della patria, e riconoscendola con un sorriso, dà a questa strana via un aspetto amabile d'allegrezza, e come un'aria di pace e di cortesia, che mette il desiderio di distribuire strette di mano da tutte le parti e di fondare un giornale settimanale per intimare il disarmo dell'Europa ».

⁵⁶ Était au contraire présente à l'Exposition R mais sans trouver grand relief dans l'article de De Amicis R l'Autriche-Hongrie.

⁵⁷ Toutefois certains artistes allemands exposent leurs œuvres dans la section des beaux-arts ; le jugement d'ensemble sur la leur production est le suivant : « Ultima è la vasta sala della Germania, magnifica e triste [...]. È una pittura poderosa, ringiovanita a tutte le sorgenti vive, fortificata di larghi studi, varia, ardita, virile, piena di sentimento, finissima d'osservazione e d'intenti, che desta un'ammirazione penserosa e scuote il cuore nelle sue più intime fibre »: « Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione » (continuazione e fine), op. cit., p. 119. Sur la participation allemande (et italienne aussi) à l'Exposition, cf. M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 67-71.

Même le plan de l'Exposition, avec la disposition des sections nationales et l'ampleur de leurs espaces, valide ce concept, en célébrant l'importance, aussi bien économique que politique, de l'Angleterre surtout ; et ensuite de la France et puis des autres pays en forte croissance économique, comme les Etats-Unis.

De Amicis prend implicitement conscience de ce tableau économique international et ne remet jamais en cause l'état des choses, comme si cela était un fait naturel, non un choix stratégique et le fruit de la force militaire⁵⁸. Dans ce contexte mondial, la présence de l'Italie était très modeste, et effectivement De Amicis ne la présente pas dans son écrit comme une nation industrielle⁵⁹. En ce cas seul son jugement est objectif : il nous parle justement de l'Italie comme d'un pays sympathique, plein de génie et de beauté, mais encore arriéré économiquement, presque comparable à l'exotique mais arriérée Espagne⁶⁰.

Dans son écrit, De Amicis n'est même pas effleuré par le sujet de la justice et de l'équité parmi les diverses composantes sociales, ou par celui de la liberté des peuples : deux thèmes qui, pourtant, s'étaient exprimés, de manière dramatique, justement à Paris, pendant l'expérience de la guerre franco-prussienne et de la

⁵⁸ Cette même logique était sous entendue dans les livres de voyages précédents de De Amicis, qui célébraient la force du changement et de l'évolution économique de l'Occident (en particulier de l'Hollande ou plus tard de la France et de l'Angleterre) en comparaison avec des pays comme le Maroc qui semblaient naturellement destinés à une condition d'infériorité perpétuelle.

⁵⁹ Sur la situation réelle de l'industrie italienne, cf. L. Romaniello: «L'Esposizione universale di Parigi del 1878 nel carteggio Zanardelli-Correnti », en *Risorgimento*, 36, 2, 1984, p. 232-248; et les jugements de deux autres visiteurs attentifs, comme par exemple A. Caccianiga : « È sacro dovere di chiunque ha visitato l'Esposizione di essere sincero col proprio paese, e questo deve accogliere la franchezza de' suoi figli come una vera prova d'affetto e farne suo pro. Quando non si è stati fra i primi è meglio convenirne senza esitazione e apparecchiarsi per una migliore riuscita nell'avvenire. Il riconoscere la propria inferiorità è il primo passo per salire più in alto. Le varie adulazioni non possono che riuscire fatali, conservando fallaci illusioni e ingenua fidejussioni in un valore immaginario » (*Novità dell'industria applicata alla vita domestica*, p. 336) ; et comme Jacopo Caponi (alias Folchetto) : « L'Italia industriale è bambina; ma ha vita, ed è già qualche cosa per un paese che era morto in tutti i modi; ha gli elementi per crescere e rendere rigogliosa questa vita, e noi vediamo questi elementi all'Esposizione. È confrontando ciò che espone l'Italia nel 1878 con ciò che espone nel 1867 che si comprende i passi che ha fatto; è confrontando ciò che essa espone ora con ciò che espongono le altre nazioni che si comprende quali passi abbia a fare »; et à propos de la participation italienne à la section technologique de l'Exposition il écrit : « La sezione delle macchine è non occorrerebbe pur troppo dirlo è meschinissima in confronto di quelle di altri paesi. Non parlo della Francia e dell'Inghilterra, ma di quella di paesi di secondo o terzo ordine » (*Zig zag per l'Esposizione Universale di Parigi del 1878*, Milano, Treves, 1878, p. 120 et 122).

⁶⁰ En effet De Amicis manifeste plus d'attention, en lui accordant plus d'espace par rapport à l'Italie, au pays ibérique, à propos duquel il avait quelque expérience après les visites et les études menées au moment de la rédaction de son livre *Spagna*.

Commune⁶¹. Ainsi, pour De Amicis l'Exposition est encore une fois surtout l'occasion pour imaginer une promenade dans un monde idyllique, où les hommes deviennent frères et collaborent pour améliorer l'humanité :

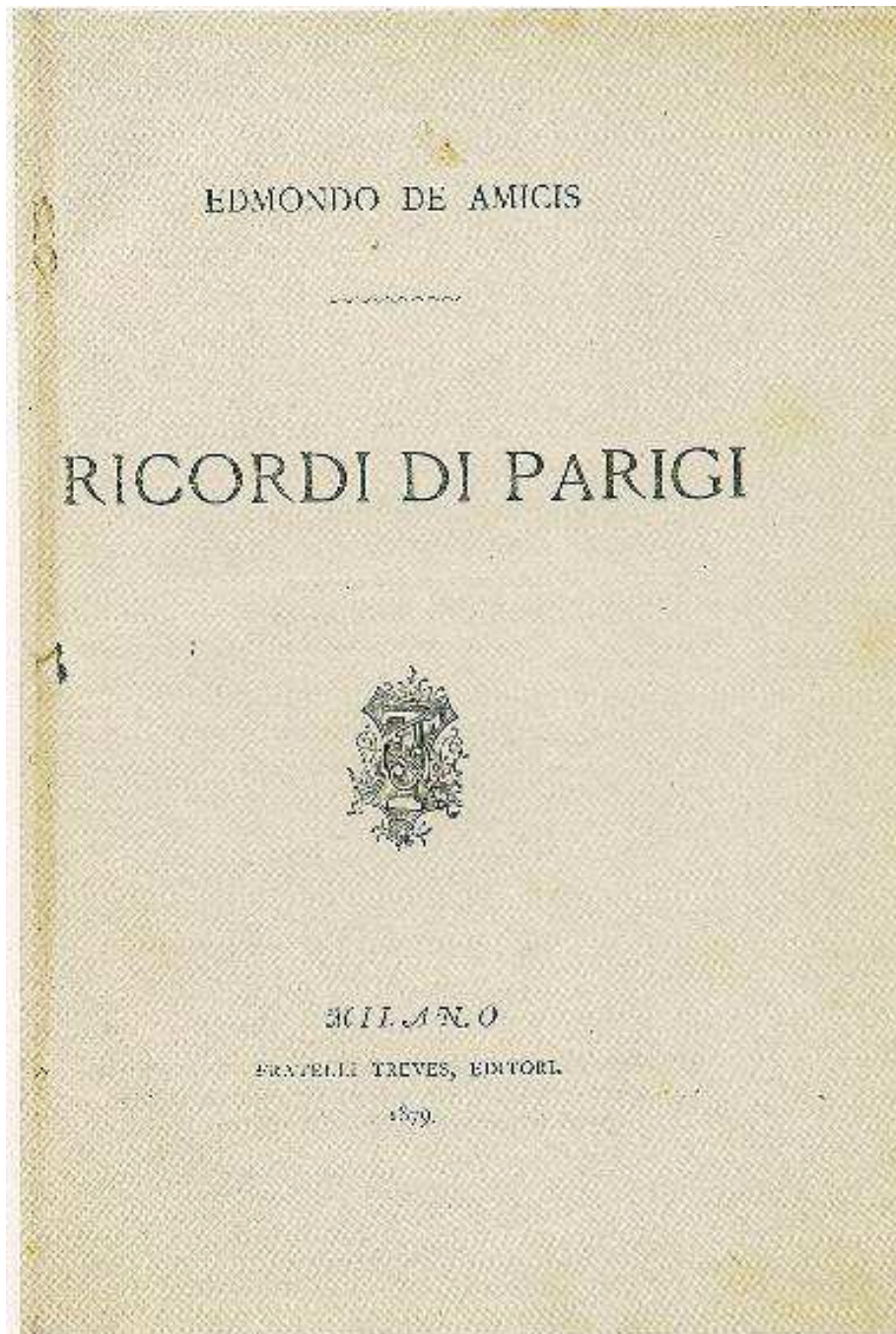
On songe aux millions de créatures humaines qui travaillèrent pour remplir ce musée énorme, depuis les artistes célèbres jusqu'aux ouvriers solitaires et inconnus [...]. On dit qu'enfin, grâce à tout cela, mille mains se sont serrées, qui ne se seraient jamais rencontrées ; que comme en vertu d'une trêve de Dieu, beaucoup de haines se sont apaisées pour un temps ; que des millions d'hommes, accourus ici, se répandront par toute la terre, emportant un trésor de noms aimés, inconnus d'eux autrefois, de nouvelles admirations, de nouvelles sympathies, de nouvelles espérances, et un sentiment plus grand et plus puissant de l'amour de la patrie. On pense toutes ces choses, et, en les pensant, l'on applaudit sans doute avec plus d'enthousiasme l'Exposition.

De telle manière, la production et le travail (loin d'être considérés sous-payé et aliénants) ne deviennent pas pour De Amicis des questions dramatiques dont il faut tenir compte ; mais, au contraire, le travail est célébré comme une divinité du monde moderne :

Mais plus encore que l'Exposition, on bénit cette auguste loi, cette immortelle et sainte nécessité, le Travail. Et on voudrait le voir, comme un dieu, symbolisé dans une statue démesurée et splendide, qui eût les pieds dans les entrailles de la terre, et la tête au dessus des montagnes, et lui dire : Gloire à toi, second créateur de la terre, maître formidable et doux ! Nous le consacrons la vigueur de la jeunesse, la fermeté de l'âge viril, la sagesse de la vieillesse, notre enthousiasme, nos espérances, notre sang. Toi, apaise les douleurs, fortifie les cœurs, rassérène les âmes, prodigue les saintes fiertés, dispense les repos féconds, rend tous les hommes frères et pacifie le monde, sublime ami et divin consolateur !⁶²

⁶¹ Pour le contexte politique et social cf : E. J. Hobsbawm, *Il trionfo della borghesia. 1848-1875*, Laterza Roma-Bari, 1986; Id., *L'età degli imperi. 1875-1914*, Torino, Einaudi, 1987.

⁶² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 96-97. Le texte italien disait : « Si pensa ai milioni di creature umane che lavorarono per riempire quello sterminato museo, dagli artisti gloriosi nel mondo ai lavoratori solitari e sconosciuti [...]. Grazie a tutto ciò, mille mani che non si sarebbero mai incontrate, si strinsero; che per un tempo molti odii, come in virtù d'una tregua di Dio, si quietarono; che milioni d'uomini, accorsi qui, si risponderanno per tutta la terra portando un tesoro di nomi cari, prima ignorati, di nuove ammirazioni, di nuove simpatie, di nuove speranze; e un sentimento più grande e più potente dell'amor di patria [...]. Ma più che all'Esposizione si



benedice a questa augusta legge, a questo immortale affanno, a questa santa lotta : il lavoro. E si vorrebbe vederlo, come un Nume, simboleggiato in una statua smisurata e splendida, che avesse i piedi nelle viscere del globo e la testa più alta delle montagne, e dirgli : - Gloria a te secondo creatore della terra, Signore formidabile e dolce. Noi consacriamo a te il vigore della gioventù, la tenacia dell'età virile, la saggezza della vecchiaia, il nostro entusiasmo, le nostre speranze, il nostro sangue ; e tu tempera i dolori, fortifica gli affetti, rasserena le anime, prodiga le sante alterezze, dispensa i riposi fecondi, affratella gli uomini, pacifica il mondo, sublime amico e divino consolatore » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », continuazione e fine, op. cit., p. 122).

Chapitre VI.

Paris adieu !

VI.1. Le dernier périple parisien.

A la fin de la deuxième partie de l'article dédié à l'Exposition, les lecteurs de *L'Illustrazione Italiana* trouvent cette annonce de la maison d'édition : « La terza lettera sarà intitolata *Victor Hugo* ». Effectivement, la lettre suivante de De Amicis paraît avec ce titre (seule modification : *Victor* deviendra *Vittor*) en deux épisodes, mais seulement en octobre 1878, plus précisément dans le n. 40, 6 octobre, p. 211-215 et dans le n. 41, 13 octobre 1878, p. 226-234. Après, comme on le sait, viendra le tour d'un portait d'Emile Zola : *L'Illustrazione Italiana*, n. 44, 3 novembre 1878, p. 275-282 ; n. 45, 10 novembre 1878, p. 291-295. La série parisienne se conclut avec la *Lettera V. Parigi* (n. 47, 24 novembre, p. 323-330), qui reprend, en l'achevant, le thème de la ville et de son Exposition.

C'est là l'ordre exact d'apparition des articles ; et toutefois nous estimons qu'il vaut mieux mettre de côté pour l'instant les deux écrits consacrés aux Hugo et Zola et à leur œuvre, et procéder maintenant à l'étude du dernier article, et ce pour garder une sorte de continuité à la fois thématique et „narrative“. En effet, comme cela s'était passé pour le premier et le deuxième article, l'écrit final de la correspondance se focalise à nouveau sur la capitale. Nous pouvons donc penser aux textes dédiés à Hugo et Zola, auxquels nous réservons des chapitres spéciaux, comme deux longues parenthèses, isolées par rapport au contexte général de la ville¹.

¹ Dans le texte consacré à Zola, en effet, certaines pages sont dédiées à l'analyse du roman *L'Assommoir* publié en 1873 (que De Amicis connaissait très bien), qui proposait une image très vive et intéressante de la capitale. Mais la ville où vivent les héros du roman de Zola est le Paris des quartiers ouvriers, une ville pauvre et désespérée, éloignée de celle magnifique et étincelante de l'Exposition. Cette ville ne pouvait pas attirer l'intérêt des touristes et, au contraire, pouvait

Nous suivons donc, encore une fois, l'itinéraire parisien déjà indiqué par De Amicis dans ses premières correspondances et nous continuons à rester dans la capitale française. Néanmoins, notre visite ne suit plus la modalité normale du voyage dans l'espace urbain, même dans la version de la promenade : elle est plutôt un „périple statique“ de l'univers parisien avec ses vices et ses qualités ; ou, mieux, un voyage à rebours dans le temps, pour aboutir à une sorte de synthèse idéale de ce que la capitale représente pour un étranger, et en particulier pour un italien cultivé comme l'était De Amicis².

Avant de procéder à la lecture directe du texte, introduisons d'abord un renseignement d'ordre chronologique (et psychologique aussi) qui est essentiel pour bien comprendre et interpréter les pages déamicisiennes. Comme nous le savons déjà, le séjour parisien de 1878, qui a duré moins de deux semaines, a été consacré presque totalement par Edmondo à la visite aux pavillons de l'Exposition universelle (une journée entière probablement) et surtout à la participation à d'autres manifestations publiques, comme, par exemple, le Congrès littéraire international ; ou enfin à des rencontres privées, telles les visites à Hugo et à Zola.

Mais le séjour de 1878 n'était pas le premier séjour parisien d'Edmondo, car auparavant, en 1873, il avait déjà vécu presque quatre mois dans la capitale : et cela, officiellement, pour écrire des articles à paraître dans le journal florentin *La Nazione*³. Lors de ce séjour, il n'est pas difficile d'imaginer que De Amicis avait parcouru Paris de fond en comble, et avait visité les musées et les monuments bien sûr, mais exploré surtout la ville moderne, celle des boulevards, des restaurants, des grands magasins et des passages⁴. Dans cette ville, il s'était abandonné, dès

choquer les lecteurs ; il valait mieux donc l'oublier ou la citer seulement comme un expérience littéraire.

² C'est donc, en même temps, autant un voyage idéal, qui conclut un parcours parisien en trois étapes, qu'un voyage personnel, c'est à dire la transcription des expériences réelles de De Amicis après les séjours parisiens de 1873 et de 1878.

³ Cf. à ce propos le Chapitre II.2, où nous avons exposé la difficulté d'Edmondo pour composer ces articles parisiens.

⁴ Cf. W. Beniamin, *Parigi, capitale del XIX secolo. Progetti appunti e materiali 1927-1940*, Torino, Einaudi, 1986.

que possible⁵, à ses plaisirs et à ses tentations, en fréquentant les cafés-concerts, les théâtres et tous les autres « lieux de perdition »⁶ de la capitale.

Les expériences parisiennes, si bien documentées dans la correspondance privée d'Edmondo⁷, n'ont pas trouvé beaucoup d'espace dans les articles de *La Nazione*, qui en effet visaient surtout à expliquer aux lecteurs italiens la complexité de la situation sociale et politique de Paris après la guerre franco-prussienne. Pourtant, De Amicis n'oublie pas ces expériences ; au contraire, elles seront reprises dans les écrits de 1878, mais tellement modifiées qu'elles ne seront presque plus reconnaissables. Elles se dissimulent toutefois en arrière-plan dans le premier article (intitulé *Il primo giorno a Parigi*) comme, et principalement, dans le dernier écrit de la série, c'est-à-dire dans le texte intitulé *Parigi*.

Cet article s'ouvre en effet par une déclaration de l'auteur parfaitement fautive, si elle se réfère au voyage de 1878, car De Amicis nous propose des réflexions sur son séjour à Paris qui laissent supposer aux lecteurs un séjour précédent ayant duré quelques mois (« quand la fièvre des premiers jours est passée [...], on éprouve un désenchantement [...], mais les premiers mois sont beaux... »)⁸ ; il est donc évident que ces affirmations doivent concerner le séjour plus prolongé de 1873 et les expériences, aussi bonnes que cruelles, vécues à ce moment-là.

Si nous considérons donc la série complète des trois pièces consacrées à Paris et à l'Exposition, nous pouvons facilement constater la différence principale qui caractérise le dernier écrit. Celui-ci vise, au moins dans la perspective psychologique de De Amicis, à livrer une sorte de jugement complet et en même

⁵ Comme on peut le déduire de ses lettres à sa mère, la limitation était uniquement déterminée par l'insuffisance d'argent, car Paris était très cher pour un Italien.

⁶ La définition est de Folchetto, qui dans sa *Guida pratica di Parigi* (Milano, Treves, 1878, p. 215-230) donnera une revue précise de ces lieux.

⁷ Cf. par exemple la lettre à Orazio Barberis dont nous avons donné le texte ci-dessous dans le chapitre II.2 ; ou celle, dramatique, adressée à sa mère, où il lui confie ses tentations parisiennes irrésistibles (BFCP, dossier 54, fasc. 13, lettre 8).

⁸ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, traduction de J. Colomb, Paris, Hachette, 1880, p. 221-222 ; voici le texte italien : « Passata la febbre dei primi giorni [...] si prova un disinganno [...], ma i primi mesi sono bellissimi » (dans E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 47, 24 novembre, p. 323). En outre il ne faut pas oublier les premières lignes de la lettre initiale où nous lisons : « Eccomi preso daccapo a quest'immensa rete dorata [...]. La prima volta ci restai quattro mesi, dibattendomi disperatamente, e benedissi il giorno che ne uscii » (dans E. De Amicis, « Lettera I. Il primo giorno a Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 27, 7 juillet 1878, p. 2).

temps complexe sans doute même ici et là quelque peu contradictoire -, sur ses expériences parisiennes de 1873 comme de 1878. Tandis que le ton général des deux premiers articles était marqué par un enthousiasme parfois excessif, au moyen de toutes les techniques rhétoriques de l'énumération et de l'exagération que nous avons tenté de décrire dans les chapitres précédents, le texte final est, en revanche, entièrement fondé sur un contraste très étudié. Il ne se résout qu'à la conclusion de l'écrit, mais en forme encore ambivalente. En s'appuyant sur une éloquence remarquablement habile, De Amicis articule en effet son texte sur deux pôles, qui s'alternent dans ses pages, l'un *néгатif* et l'autre *positif*, pourrions-nous dire : ce n'est qu'à la fin qu'ils trouvent comme une synthèse, au moins apparente. Toutefois, elle ne résout pas l'ambiguïté volontairement recherchée ; l'ambiguïté, au contraire, est la caractéristique principale de son expérience et en même temps elle est comme l'emblème du jugement de De Amicis sur Paris, en confirmant ainsi le déchiffrement insaisissable de la ville.

Ayant conscience de la construction particulière de ce texte, nous pouvons donc l'affronter, en donnant d'abord ses coordonnées principales. Dès la première page, par exemple, il y a une sorte d'anticipation de ce que nous pourrions définir la thèse *néгатive*, c'est à dire celle de l'antipathie et du désenchantement que De Amicis dit éprouver envers Paris, ville dépeinte comme une femme laide et échevelée⁹ :

On a beau aimer Paris, il arrive un jour où cette ville vous devient antipathique. Quand la fièvre des premiers jours est passée, quand on commence à pénétrer un peu dans cette vie tumultueuse, on éprouve le même désenchantement qui si on voyait la ville le matin, de bonne heure, pendant qu'elle est encore toute échevelée et endormie. Que Paris est laide à cette heure ! Ces boulevard fameux, si brillant naguère, ne sont plus qu'un grande rue irrégulière, bordée de maisons misérables, hautes et basses, blafardes ou enfumées, dont les toit sont déformés par un horrible désordre de hautes cheminées, qui ont l'air d'être la carcasse d'édifices non terminés [...]. Tout

⁹ Cette comparaison Paris-femme sera reprise plus d'une fois au cours de l'article et aura sa confirmation finale, quand la ville sera définie « *bella e tremenda peccatrice* ».

paraît vieillesse, tromperie, regrets et tristesse [...]. Et c'est ainsi qu'après quelques mois de vie parisienne, on se dit : Est ce là Paris ?¹⁰

Aussitôt après avoir énuméré cette succession d'impressions négatives R en apparence seulement affaiblies par l'interrogation rhétorique dubitative R, il annonce un itinéraire à rebours dans le temps : « mais les premiers mois sont beaux... ». Cela est signalé aussi graphiquement par une sorte d'intervalle par rapport à la forme compacte habituelle de l'article. Dans la partie du texte qui suit, l'écrivain s'engage à démontrer une thèse contraire, c'est à dire les raisons *positives* de l'expérience parisienne. Les exemples sont nombreux. La vie tumultueuse de la capitale R nous confie De Amicis R produit en premier lieu sur ses nouveaux habitants un redoublement surprenant d'activité physique et psychologique. La paresse la plus obstinée est vaincue et le rythme habituel de la vie subit une accélération soudaine. « La vie sensuelle et la vie intellectuelle s'entrelacent si intimement et enserrant notre journée dans un réseau si étroit de loisirs et de pensées, qu'on ne peut plus s'en dépêtrer », et en même temps « une curiosité passionnée s'empare de nous, et nous fait courir du matin au soir »¹¹.

Dans l'article suivent beaucoup d'exemples de cette frénésie parisienne, des palpitations vitales qui bientôt guident inexorablement ses hôtes, lesquels sont pris par « un ardent désir de faire entrer dans chaque journée, comme un voleur dans son sac toute la richesse qui peut y tenir »¹². De même R écrit Edmondo R,

¹⁰ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 221-222. Le texte italien disait : « Per quanto si sta volentieri a Parigi viene un giorno in cui la città diventa antipatica. Passata la febbre dei primi giorni, quando si comincia a entrare un po' addentro a quella vita tumultuosa, prova un disinganno, come a vedere la città la mattina per tempo, mentre è ancora scarmigliata e insonnita. Come è brutta Parigi in quell'ora ! Quei *boulevards* famosi, così sfolgoranti poche ore prima, non sono più che uno stradone irregolare, fiancheggiato da case misere, alte e basse, sbiadite, annerite, sformate sulla sommità da un orribile disordine di camini altissimi, che paiono la travatura di edifizî non finiti [...]. Tutto par invecchiato, logoro e pieno di pentimenti e di tristezze. E così dopo qualche mese di vita parigina si dice : R Questa è Parigi ? » (E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », *L'Illustrazione Italiana*, n. 47, 24 novembre, p. 323).

¹¹ Ibid., p. 222-223 ; De Amicis avait écrit : « La più torbida pigrizia è scossa e vinta. La vita sensuale e la vita intellettuale s'intrecciano così sottilmente, e ci allacciano la giornata in una rete così fitta di piaceri e di pensieri che non è più possibile stricarsene. Una curiosità smaniosa si impadronisce di noi, e ci fa correre dalla mattina alla sera » (« Lettera V. Parigi », op. cit., p. 323).

¹² Ibid., p. 229 (« Lettera V. Parigi », op. cit., p. 323 : « Vi piglia la furia di fare entrare in ogni giornata, come il ladro nel sacco, tutta la ricchezza che vi può capire »).

L'esprit parisien envahit toutes les consciences, comme un vin insidieux qui monte par degrés à la tête. L'existence des hommes est transformée : dorénavant ils ont appris un autre idéal de vie, ils suivent et désirent un autre programme quotidien, que De Amicis décrit ainsi :

Paris est fait pour la jeunesse, la santé et la fortune, et leur donne ce que nulle autre ville au monde ne peut leur donner¹³. Certaines impressions, courtes, mais délicieuses, ne peuvent être éprouvées que là : par exemple, passer en voiture par une des rues les plus brillantes et le plus animées, vers le soir, sous un beau ciel d'azur lavé par un récent orage de printemps, en pensant qu'au bout de notre course une belle table entourée d'épaules blanches et égayée par des mots spirituels est là qui nous attend et ensuite, une nouvelles comédie d'Augier, puis une heure de causerie au café Tortoni dans un cercle d'amis instruits et aimables, et enfin, au lit, un chapitre d'un nouveau roman de Flaubert, entre les lignes duquel nous penserons à la promenade que nous ferons à Saint-Claude le matin suivant. Dans aucune autre ville les heures ne sont aussi remplies de sensations, aussi occupées par l'attente des plaisirs¹⁴.

Dans cette période heureuse, dans cette lune de miel avec Paris, tout le monde change intimement et « une profonde et délicieuse dépravation des goûts s'accomplit peu à peu en nous, si bien qu'un beau jour nous nous trouvons devenus Parisiens jusque dans la moelle des os »¹⁵. Pendant cette mutation génétique R ajoute Edmondo R on ne voit plus les imperfections et les vices de la

¹³ Ici De Amicis semble retourner, avec un peu de nostalgie, à son premier séjour parisien, quand il était tout à fait jeune et en bonne santé, mais qu'il n'avait pas beaucoup d'argent pour s'amuser dans la ville ; et avec son « temperamento » et sa « immaginazione » il n'avait pas encore bien compris les mystères et les tentations de Paris, comme il l'avouait à sa mère (voir la lettre transcrite par Teresa et donnée à Emilia Peruzzi : BFCP, dossier 54, fasc. 13, lettre 8).

¹⁴ Ibid., p. 224-225. Voici le texte italien : « Parigi è per la gioventù, per la salute e per la fortuna, e dà loro quello che nessun'altra città al mondo può dare. Certi stati d'animo, in fatti, brevi, ma deliziosi, sono specialissimi di quella vita; come è passare in carrozza per una delle strade più splendide e rumorose, verso sera, sotto un bel cielo azzurro lavato di fresco da un temporale di primavera ; e pensare che ci aspetta dopo la corsa una bella mensa coronata di spalle bianche e tempestata di frizzi, e dopo la mensa, una bella commedia, dell'Augier, e poi un'ora in un crocchio d'amici colti e amabili al caffè Tortoni, e in fine, a letto, un capitolo d'un nuovo romanzo del Flaubert, tra riga e riga del quale penseremo già alla gita che faremo a Saint-Cloud la mattina seguente. In nessun'altra città si danno delle ore così piene zeppe di sensazioni e di aspettazioni piacevoli » (« Lettera V. Parigi », op. cit., p. 323).

¹⁵ Ibid., p. 228. (« Si compie in voi a poco a poco una profonda e deliziosa depravazione di gusti ; finché un giorno v'accorgete che siete Parigini fin nel midollo delle ossa »: (« Lettera V. Parigi », op. cit., p. 323).

ville et des ses habitants : on excuse tout, même la « corruption » ou la « légèreté » ou la « blague ». Un démon implacable nous possède, et nous jette dans les bras de Paris, « l'hôte accueillant et magnifique [...] qui répand en riant des baisers, de l'or et des idées, et dont le souffle juvénile enflamme dans tous les cœurs la passion de la gloire et l'amour de la vie ! »¹⁶.

Avec ces affirmations, prend fin la partie du texte dédiée à la célébration de la ville et de son magnétisme particulier et ambigu. Suit R encore souligné par un écart dans la composition typographique R la partie consacrée à la démolition systématique de cette opinion. Elle commence grâce à un saut chronologique, qui nous ramène à nouveau vers le passé et la biographie de l'auteur : « Mais, au bout de quelques mois, quel changement ! Il commence à naître en vous une petite antipathie pour une chose insignifiante ; puis il s'en éveille chaque jour une nouvelle ; et bientôt vous seriez prêt à vous échapper de Paris. A la vérité, c'est un fort étrange revirement d'idées ; mais il arrive, je crois, à presque tout le monde »¹⁷. Dans les pages suivantes, se pressent cette fois les exemples négatifs, et De Amicis nous donne une sorte de catalogue des vices et des défauts de Paris et des Parisiens, manifestant une connaissance minutieuse de la vie quotidienne de la capitale.

Comme il est évident, souvent ces aspects négatifs ne sont que les mêmes qui, peu avant, avaient été jugés dans un sens opposé, c'est-à-dire des caractéristiques *positives* ; et alors nous rencontrons, par exemple, des expressions qui définissent le « grand Paris » comme une ville caractérisée par un « éternel sacrifice du fond à l'apparence », ou par une « élégance léchée et prétentieuse », et par une « odeur perpétuelle de marchands de vin et de cosmétiques »¹⁸. Réapparaissent ici,

¹⁶ Ibid., p. 229. (« [...] Salutate la grande Parigi : l'ospite amorosa e magnifica, che a tutti apre le braccia, e profonde ridendo baci oro ed idee, e rinfiamma in tutti i cuori col suo soffio giovanile il furore della gloria e l'amore della vita ! » (dans « Lettera V. Parigi », p. 323).

¹⁷ Ibid. p. 229-230 (« Ma dopo alcuni mesi, che cambiamento ! Comincia a nascervi in cuore una piccola antipatia per una cosa insignificantissima; poi ve ne salta su ogni giorno una nuova; e in capo a un mese scappereste da Parigi [...]. È davvero un rivolgimento d'idee stranissimo; ma segue, credo, a quasi tutti » : « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 323-326).

¹⁸ Ibid., p. 231 (« [...] Quell'eterno sacrificio d'ogni cosa all'apparenza, quell'eleganza leccata e pretenziosa, quel puzzo perpetuo di marchand de vin e di cosmetici » : « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 326).

évidemment, certains stéréotypes que De Amicis avait déjà traités dans ses pages, et alors Paris devient le royaume de la « réclame », de la « blague »¹⁹ et de la « pose »²⁰.

Par la suite, dans son effort pour justifier ses opinions sur Paris, De Amicis nous propose une série de comparaisons entre la France et le pays qu'il aime et connaît le mieux, c'est-à-dire l'Italie. Il utilise, d'abord, des interrogations rhétoriques, pour comparer Paris avec des villes de l'Italie ; cela pour arriver, bien sûr, à la démonstration de l'infériorité de Paris : « Où est la richesse de Gênes, la beauté de Florence, la grâce de Venise, la majesté de Rome ? ». Ensuite, il englobe dans sa critique de « l'apparence » certains monuments les plus représentatifs de Paris, en montrant leurs limites et leurs défauts esthétiques : « Aimez-vous vraiment cette orgueilleuse parodie de Saint-Pierre qu'on appelle le Panthéon, et ce vilain temple gréco-romain de la Bourse, et cette énorme et splendide caserne de cavalerie des Tuileries, et la décoration de l'opéra comique de la place de la Concorde, et les façades des petits théâtres rococo, et les coupoles faites sur les modèle des casquettes de jockeys ? »²¹.

De même, il dénonce publiquement tant la supériorité présumée des Parisiens,²² que leur ignorance, qui se manifeste envers la culture et l'histoire italienne,

¹⁹ Cf. E. De Amicis, « Alla Francia », dans Id., *Ricordi del 1870-71*, Firenze, Barbera, 1872, p. 72-95 et en particulier p. 85-86, où l'auteur défend la France de l'accuse de la « blague ». Pour l'histoire éditoriale de ces textes cf. aussi l'*Appendice I* de la *Première Partie*.

²⁰ « Tutto è dominato e guasto dalla mania della pose : pose nella letteratura, pose nella religione, pose nell'amore, pose anche nei più grandi dolori » : E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 329.

²¹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 231-232. Le texte italien disait : « Vi piace davvero questa vanagloriosa parodia di S. Pietro che è il Panteon, o quel tempiaccio greco-romano della Borsa, o quell'enorme e splendida caserma di cavalleria delle Tulieries, e la decorazione da *Opera comique* della Piazza della Concordia, e le facciate dei teatrini rococò e le torri in forma di clarini giganteschi e le cupole fatte sul modello del berretto dei jockey ? » ; ensuite De Amicis définit ainsi Paris : « E questa è la città che „riassume“ Atene, Roma, Tiro, Ninive, e Babilonia ? Gomorra e Sodoma, sì, davvero. E non lo dite per la grandezza della corruzione, ma per la sua insolenza » (E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 326). Le sujet de l'immoralité et de la corruption française, qui fait de Paris une nouvelle Babylone, nous renvoie au justement au séjour de 1873 ; mais ce sujet, qui est présent dans la correspondance privée, est repris par De Amicis uniquement dans la « Lettera V (Un ballo pubblico) », *La Nazione*, 25 juin 1873, p. 3, où sous le yeux des lecteurs défile une armée de cocottes avec leurs « arti allettatrici » (pour le texte complet de l'article, voir l'*Appendice III*).

²² « La superiorità loro è che il grosso della popolazione è un eccellente conduttore di questa specie d'«lettricità dell'ingegno, per cui il motto felice detto da uno la mattina, girando con rapidità meravigliosa, diventa proprietà di mille la sera, e ciascuno è ricco di tutta la ricchezza

surtout contemporaine. Dans ce cas, pour mieux expliquer son opinion, il utilise des stéréotypes français souvent employés envers l'Italie, et reprend de vieilles polémiques qui ont comme sujet le Pape, la « questione meridionale » et Alessandro Manzoni²³ :

O pauvres Italiens, comme votre pauvre amour-propre est arrangé, à Paris ! A moins que vous ne nommiez Dante, Michel-Ange ou Raphaël, pour tout le reste, vous n'obtiendrez pas autre chose qu'un « Qu'est-ce que c'est ça ? ». Le député clérical vous demande si le Pape est resté à Civitavecchia. Le bon père de famille voit les brigands, le fusil en bandoulière, qui fument tranquillement un havane devant le café de l'Europe, à Naples. Le gentilhomme est allé en Italie, sans doute, mais pour pouvoir *causer Italie* avec une belle dame, dans l'embrasure de la fenêtre, après dîner, ou pour accrocher cette breloque, Italie, à la chaînette de ses connaissances, et le faire sauter dans sa main, dans les moments d'oisiveté, avec ses formules habituelles, que tout Français possède, sur le paysage, sur les tableaux et sur les hôtels. Le fameux de Farcade disait, à table, de Manzoni : « Il a du talent ». Pour un peu, il vous demanderait : comment peut-on naître en Italie ? Cette idée d'être né à Paris, d'avoir reçu de Dieu ce signe de prédilection, domine toutes les pensées du Parisien, comme une étoile qui illumine toute sa vie d'une consolation céleste²⁴.

circolante. Ma che il *gamin* di Parigi sia proprio di tanto più arguto del *vallione* di Napoli e del *becerino* di Firenze ? » (E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 326).

²³ Polémique qui était née à la mort de Manzoni (22 mai 1873), quand une partie de la presse française avait amoindri la grandeur de l'écrivain italien, en suscitant la réaction de De Amicis : voir, à ce propos, le Chapitre II. 3 : *En défense de Manzoni et de l'Italie*.

²⁴ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 237-238. Cela était le texte italien originel : « O poveri Italiani ! com'è conciato, a Parigi, il vostro povero amor proprio ! Se non nominate proprio Dante, Michelangelo o Raffaello, per tutto il rimanente non ne caverete altro che un *Qu'est ce que c'est que ça ?* Il deputato papista vi domanda se Civitavecchia è rimasta al Papa. Il buon padre di famiglia vede il briganti col fucile a tracolla che fumano tranquillamente un Avana davanti al *Caffè d'Europa* di Napoli. Il gentiluomo è stato in Italia, senza dubbio ; ma per poter *causer Italie* colla bella signora, nel vano della finestra, dopo desinare ; o per appendere il ciondolo *Italia* alla catenella delle sue cognizioni, e farlo saltellar nella mano nei momenti d'ozio, con quelle solite formule, che ogni Francese possiede sul paesaggio, sul quadro e sull'albergo. Il famoso De Farcate diceva del Manzoni, a tavola : *Il a du talent*. *Quasi* vi domanderebbero : *Ma che proprio si può nascere in Italia ?* *Quest'idea d'esser nato a Parigi, d'aver avuto questo segno di predilezione da Dio, sta in cima a tutti i pensieri del Parigino, come una stella, che irradia tutta la sua vita d'una consolazione celeste* » (E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 326).

VI. 2. La « macchina immensa ».

Après cette *pars destruens*, qu'il se dépêche toutefois d'atténuer tout de suite en disant qu'elle est le fruit, peut-être, de l'énervement du moment (« voilà la boutade finie... »)²⁵, De Amicis révèle à ses lecteurs qu'« on peut dire ce qu'on veut à Paris », et pourtant « il ne s'en soucie pas plus que les éléphants de son jardin d'acclimatation ne se soucient des enfants qu'ils portent sur leur dos »²⁶. Paris, donc, supporte toute chose, tout jugement, toute critique et malgré cela, reste Paris. Evidemment, De Amicis se prépare à introduire dans son discours un autre élément de contradiction apparente, qu'il utilisera pour construire un autre passage de sa démonstration.

En effet, Edmondo, qui semble revenir à son expérience parisienne de 1873, en retournant à la description de la vie dans la capitale, nous confie ensuite que « à la période où l'on voit tout en rose et à celle où l'on voit tout noir en succède une troisième, qui est un retour vers la première : la période où l'on commence à vivre paisiblement dans un cercle d'amitiés choisies et éprouvées »²⁷. Les dernières pages de son texte se concentrent, donc, sur cette troisième période parisienne, dont De Amicis nous donne encore ses souvenirs et ses impressions, qui sont

²⁵ Néanmoins, après l'analyse de ces pages Pierre Milza bâtit son interprétation „politique“ sur les rapports entre France et Italie : « Le cas d'Edmondo De Amicis est plus simple. Très favorable à notre pays, il est tout entier acquis à l'idée de la fraternité latine et souhaite ardemment que cesse la tension entre Rome et Paris. Ceci ne rend que plus significatif ce qu'il écrit des Français dans ses Souvenirs de Paris, publié en 1872, à un moment où il n'était encore question de brouille franco-italienne. De Amicis y décrit nos compatriotes et plus particulièrement les Parisiens [...] comme des individus vaniteux, imbus de leur primauté culturelle et volontiers méprisants envers les étrangers [...]. De ce portrait, brossé de façon caricaturale [...] nous retiendrons la tendance à la généralisation qui caractérise ce genre de littérature et qui préside à la mise en forme du stéréotype. Chez Edmondo De Amicis, grand ami de notre pays, celui-ci ne reflète que les tares mineurs du „caractère français“. Avec les écrivains gallophobes et les publicistes de la gauche gouvernementale, nous pénétrons dans l'univers du dénigrement systématique » (dans *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, vol. I, Rome, Ecole Française de Rome, 1981, p. 419).

²⁶ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 241 (« La sfuriata è fatta [...]. A Parigi si può dire quello che si vuole : ella non ci bada più di quello che gli elefanti dei suoi giardini zoologici badino ai fanciulli che portano sul dorso nei giorni di festa » : E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 326).

²⁷ Ibid., p. 241 (« Al periodo in cui si vede roseo e a quello in cui si vede nero ne succede un terzo che è un ritorno verso il primo ; il periodo in cui si comincia a vivere pacatamente, in un cerchio d'amizie scelte e provate » : E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 329).

comme un matériau malléable, lequel se transforme continuellement dans sa main. Au tumulte de la grande ville et à la « triste image de la Babylone des boulevards » (les mêmes boulevards, l'on voit bien, qu'il avait ardemment célébrés dans son premier article parisien !), Edmondo oppose maintenant les « vastes jardins » et les « beaux bois, dans les riants faubourgs de la Seine ». Egalement, après nous avoir parlé de nuits ardentes, et après de sourires faux et de plaisirs achetés, il affirme préférer la « petite famille tranquille » où l'on peut rencontrer un ami véritable, « le bon, et vrai Français »²⁸.

Dans cette perspective toujours variable, varie donc aussi le jugement de De Amicis sur les Parisiens, sur leur superficialité qui est seulement apparente, « car sous cet enfantillage des Parisiens, au fond, il y a nécessairement de la bonté, comme sous une belle écume il y a un bon vin. Le Parisien est naturellement franc, quoique ses manières ne le soient pas toujours »²⁹. De même, aux yeux d'Edmondo change aussi la vision de la ville ; elle se renouvelle perpétuellement, car Paris contient en lui-même autant le bien que le mal qui, en se mêlant, lui donnent une énergie surprenante. La capitale possède ainsi une capacité extraordinaire de recevoir, transformer et exalter toutes choses, même les défauts de ses habitants :

Le spectacle de la vie immense de Paris exalte toutes ses facultés et tous ses sentiments, bons et mauvais. Nous éprouvons, nous aussi, un effet semblable. L'agrandissement des proportions de toutes choses nous donne peut à peut une autre opinions sur les choses elles-mêmes. La corruption brillante finit par nous séduire comme un champ d'études vaste et varié, au lieu de nous repousser par sa laideur ; et nous nous habituons à la considérer presque comme une forme utile de la vie, comme une grande et terrible école, qui renferme un trésor infini d'expériences et d'idées, et qui détend le ressort de mille esprits puissants³⁰.

²⁸ Ibid., p. 241-242.

²⁹ Ibid., p. 243 (« Perché sotto quella fanciullaggine del Parigino, in fondo, c'è necessariamente della bontà, come sotto una bella spuma un buon vino » (E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », p. 329).

³⁰ Ibid., p. 243-244 (« Lo spettacolo della vita immensa di Parigi esalta tutte le sue facoltà e tutti i suoi sentimenti buoni e cattivi. Un effetto simile lo proviamo noi pure. L'ingrandimento delle proporzioni di tutte le cose ci dà a poco a poco un altro concetto delle cose stesse. La corruzione medesima, enorme e splendida, finisce per sedurci come un vasto e svariatissimo campo di studio, più di quello che ci respinga per la sua laidezza ; e ci abituiamo a considerarla quasi come una forma utile alla vita, come una grande e terribile scuola, che chiude un lavoro infinito d'esperienze

La dénonciation des anomalies et des misères de la capitale n'est rien d'autre qu'un pôle nécessaire pour donner une force propulsive à un mécanisme psychologique et social complexe³¹, qui compare Paris à une sorte de « machine immense », qui « triture, perfectionne, transforme, étreint, broie l'inépuisable matière de talent, de richesse, de jeunesse, d'ambition, de courage que la France et le monde jettent continuellement sous ses roues formidables »³². De cette façon, Edmond a fait réagir la composante négative avec la composante positive en provoquant une réaction particulière, ambiguë et toutefois séduisante. Grâce à cette interaction, les limites et les défauts de la ville sont transformés et exaltés aussi. De même, dans la vision superbe de De Amicis, Paris devient comme un immense laboratoire de la modernité³³ : un lieu magique où, grâce à une alchimie spéciale et mystérieuse, tout se modifie, en changeant la souffrance et le mal individuel en un bien collectif :

Dans cette mêlée perpétuelle, où l'on jette au loin tout bagage superflu, où l'on se fait arme de tout, la pensée s'élance, le langage devient serré, l'action se précipite. L'art et la vie sont également hardis, également rapides, et chacun est encouragé par la grande voie joyeuse de la grande ville, qui parle en notes élevées et cristallines, entendues de toute la terre. Et plus on pénètre dans l'étude de cette vie, plus on demeure émerveillé devant l'immense travail qui se fait sous cette apparence de dissipation universelle. On admire combien de travailleurs s'épuisent dans la solitude, combien se préparent à la lutte générale, dans l'obscurité, par d'incroyables fatigues ; comment non seulement chaque genre d'esprit, mais encore toute faculté particulière, si médiocre

e di idee e fa scattare la molla di mille ingegni potenti » : E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 329).

³¹ Ici nous pouvons peut-être retrouver les traces des nombreuses lectures de De Amicis, par exemple de quelques écrits d'Emile Zola ou d'Hippolyte Taine.

³² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 248 (« Macchina immensa [che] leviga, perfeziona, trasforma, sprema, stritola l'inesauribile materiale d'ingegno, di ricchezza, di gioventù, d'ambizione, di coraggio, che la Francia e il mondo gettano continuamente fra le sue ruote formidabili » : E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 329)

³³ De Amicis, principalement pour cette raison, défend Paris contre les jugements négatifs des critiques étrangers, en soulignant la fonction de guide européen de la ville : « E vi sentite disposti a perdonar molto all'orgoglio, quando osservate da vicino le cose, e potete mettervi nei panni d'un popolo che si vede scimiettato dall'universo ; che vede raccolte e portate in giro le briciole della sua mensa, gloricificate opere fatte coi ritagli delle sue [...] rubacchiata la sua lingua e rivomitata cruda in molte lingue straniere; messo a sacco il suo romanzo e il teatro; tesoreggiati tutti i pettegolezzi della sua storia e della sua cronaca » : « Lettera V. Parigi », p. 329. Arguments en partie déjà utilisés par De Amicis dans son texte « Alla Francia », dans Id., *Ricordi del 1870-71*, Firenze, Barbera, 1872, p. 72-95.

qu'elle soit, trouve à s'y exercer pour son propre avantage et pour celui d'autrui ; comment tout talent se trouve bientôt entouré spontanément d'un cercle d'intelligences cultivées et amies qui l'aident à se développer et à monter ; comment la moindre promesse de réussite dans le champ de l'intelligence éveille dans toutes les classes un sentiment de curiosité et de respect, et arrache à tous ce tribut anticipé de gloire qui concourt merveilleusement à la faire devenir une réalité³⁴.

A ce point, les jeux sont faits. Toutefois, De Amicis voudrait continuer à nous donner une image dynamique de Paris, perpétuellement en mouvement. Et alors il se refuse à nous offrir une définition finale de la ville ; en revanche il nous avertit que « ce n'est pas encore là la dernière impression qu'on reçoit de Paris. En y restant longtemps, on passe encore par d'autres enthousiasmes et d'autres désillusions ». Paris est, donc, toujours surprenant, toujours insaisissable, et pourtant il est impossible de s'éloigner de lui :

Jusqu'au dernier moment, Paris vous causera mille déplaisirs et mille joies, comme une belle femme nerveuse, et vous éprouverez tous les hauts et les bas d'une passion : aujourd'hui à ses pieds, demain pris de la fureur de la mordre et de l'insulter, et puis de nouveau fascinés et lui demandant pardon. Mais vous sentirez se resserrer de jour en jour le lien qui vous unit à elle³⁵.

³⁴ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 246-247 (« In questa mischia perpetua, buttato via tutto il bagaglio superfluo, tutto fatto arma di offesa e di difesa, sfrondata il pensiero, stretto il linguaggio, precipitata l'azione ; arte e vita ugualmente ardite e rapide, e tutto incoraggiato dalla gran voce festiva della grande città, che parla ad acutissime note cristalline, intese da tutta la terra. E più ci s'addentra nello studio di quella vita, più si rimane meravigliati vedendo l'immenso lavoro che si fa sotto quella apparenza di dissipazione universale ; quanti lavoratori sudano nella solitudine ; quanti si preparano alla lotta pubblica, nell'oscurità, con incredibili fatiche; come ogni maniera d'ingegno, non solo, ma qualsiasi parzialissima facoltà appena più che mediocre, trovi il modo d'esercitarsi con vantaggio proprio e comune ; come a ogni ingegno si formi subito intorno, spontaneamente, un cerchio d'intelligenze colte e amiche, che lo aiutano a estrinsecarsi e a salire; come ogni menoma promessa di riuscita nel campo dell'intelligenza, desti intorno a sé, in tutte le classi della cittadinanza, un sentimento gentile di curiosità e di rispetto, e strappi a tutti quel tributo anticipato di gloria, che il più delle volte la fa diventare realtà » (E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 329).

³⁵ Ibid., p. 248-249 (« Ma non è neppur questa l'ultima impressione che si ricava da Parigi. Standovi lungo tempo, si passa ancora per la trafila di altri entusiasmi e di altri disinganni » ; « Fino all'ultimo momento Parigi vi farà mille dispetti e mille carezze, come una bella donna nervosa, e voi proverete tutti gli alti e bassi d'una passione : oggi ai suoi piedi, umili ; domani presi dal furore di morderla e di insultarla, e poi daccapo a chiederle perdono, affascinati. Ma sentirete ogni giorno di più stringersi il legame che v'unisce a lei »): les deux citations sont dans E. De Amicis, « Lettera V. Parigi », op. cit., p. 329-330.

nelle scomposizioni dei gioielli, che è un solo
 enorme serigno, che contiene ottanta milioni
 di lire in perle e in diamanti; pieno di cari-
 tà bisbetica e di lavori meravigliosamente deli-
 cati, in far desiderare a un osservatore questo
 d'aver le mani legate; e nella sala dell'
 orficeria, in mezzo a una ciurma e alle stu-
 tuette ~~dei serigni da tavola~~ da salotti reali
 alle padate d'oro, agli altari sfelgoranti, a
 mille piccoli capolavori da grandi forse, che
 metterebbero il furore del lusso ~~di casa~~ ^{di casa} in
 un arabo del deserto. Arrivati là s'è chiamati
 in un'altra parte da una musica strana. È un
 gran numero d'ucelli, ingegni d'orologio, che
 picchiano, pigliano e turlano, aprendo il
 becco e dimenando graziosamente la coda e
 la coda, per somigliare l'espansione dell'orolo
 gea; ~~come~~ ^{nelle quali} son raccolti i più bei lavori dei
 quarantamila operai di Besançon, dagli orologi
 microscopici che si possono spedire alla fita ~~in~~
~~in una busta~~ nella busta d'una lettera, ai me-
 chononi che ~~si somigliano~~ ^{si somigliano} l'ora dei dolci
 vi suonano a festa l'ora dei dolci appuntamenti
 coi rintocchi d'una campana di cattedrale. Quasi
 tutti gli scomparsi sono poco ammirati da
 qualche cosa. Arrivati a un certo punto, senti-
 te ~~un concerto~~ ^{un concerto}, e ~~un concerto~~ ^{un concerto} ~~trasmesso~~

Chapitre VII.

L'histoire éditoriale de *Ricordi di Parigi*.

VII. 1. De la revue au livre.

Comme nous le savons déjà, les derniers textes des souvenirs parisiens de De Amicis furent publiés dans la revue *L'Illustrazione Italiana* en novembre (précisément : *Lettera IV. Emilio Zola. I*, n. 44, 3 novembre 1878, p. 275-282 ; *Lettera IV. Emilio Zola, II*, n. 45, 10 novembre 1878, p. 291-295 ; *Lettera V. Parigi*, 47, 24 novembre, p. 323-330). Au début de janvier 1879³⁶, Treves publie le volume de De Amicis *Ricordi di Parigi*³⁷, sans donner aucun renseignement sur l'origine des écrits là réunis. Le livre présente cinq chapitres qui ont gardé les mêmes titres des articles parus dans la revue : *Il primo giorno a Parigi*, p. 1-43, *Uno sguardo all'Esposizione*, p. 44-128 ; *Vittor Hugo*, p. 129-212 ; *Emilio Zola*, p. 213-290 ; *Parigi*, p. 291-330.

La rapidité de la publication du recueil par rapport aux articles précédents³⁸, empêche l'auteur de modifier le texte des écrits de *L'Illustrazione Italiana*, qui, en effet, sont proposés dans le volume sans variations significatives³⁹. Sont réunis

³⁶ Une description bibliographique précise se trouve dans M. Parenti, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento*, vol. VII, Firenze, Sansoni antiquariato, 1962, p. 292. A la fin de janvier 1879 étaient publiées trois éditions, ou peut-être, comme l'affirme Parenti, « tre frazioni di tiratura ». La publication est confirmée « nei primi giorni del 1879 » par M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 196 ; M. Grillandi, *Emilio Treves*, Torino, Utet, 1977, p. 375 indique de façon incorrecte *avril* comme mois de publication de *Ricordi di Parigi*.

³⁷ Au contraire, les articles parisiens de Giuseppe Giacosa ne seront jamais publiés en volume.

³⁸ L'éditeur Treves, avec son habituelle promptitude, annonçait déjà à la fin de décembre 1878 la publication du livre avec l'annonce parue le 22 décembre 1878 dans la revue *L'Illustrazione Italiana*, p. 391 : « *Ricordi di Parigi*, di Edmondo De Amicis (Milano, Treves). Son quelle lettere che comparvero dapprima in questo giornale, ed oggi formano un volume e R diciamo pure R un tesoretto della letteratura nazionale. Qui non occorre proprio ripeterne l'elogio, giacché ognuna di esse lettere fu accolta con entusiasmo »).

³⁹ Cf. L. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile - 3 maggio 1981), a cura di F. Contorbina, Milano, Garzanti, 1985, p. 197 : « Tra ottobre e dicembre le corrispondenze si completano, pronte a essere

seulement dans un chapitre les deux feuillets dédiés dans la revue respectivement à *Uno sguardo all'Esposizione* (n. 32, 11 août 1878, p. 82-90 et n. 34, 25 août 1878, p. 115-122), à *Vittor Hugo. I*, (n. 40, 6 octobre, p. 211-215 et n. 41, 13 octobre 1878, p. 226-234), et à *Emilio Zola*. Les deux chapitres consacrés aux écrivains sont divisés intérieurement en paragraphes indiqués par des numéros romains (I-IX pour Hugo et I-III pour Zola), comme ils l'étaient originellement dans les articles⁴⁰. Le texte des trois autres chapitres se poursuit exactement comme dans la revue, sans divisions en paragraphes, mais dans les pages du livre sont introduits parfois des espaces supplémentaires pour mieux distribuer le texte. Les changements apportés par De Amicis en passant de la revue au livre sont minimes, mais manifestent cependant l'attention constante de l'auteur pour faciliter la compréhension de ses textes.

Par exemple, dans l'article publié dans la revue (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », p. 83) il avait écrit : « Si passa fra le grandi alghe marine del capo di Buona Speranza, fra i kangurus e gli eucalipti di Victoria e della Nuova Galles, fra i minerali di Queensland [...] » : dans le livre (p. 56) le mot *kangurus* est remplacé par *canguri*. De même, dans le dernier article (« Lettera V. Parigi », p. 326) De Amicis, en décrivant les cocottes qui envahissent Paris, avait écrit : « Andate a *Mabille* : vi par di sentir ridere delle macchinette » ; dans le livre (p. 306) il préfère changer le terme *Mabille* en remplaçant par l'expression « Andate alle *Folies Bergères* », et cela afin de simplifier la compréhension du texte pour le public italien qui certainement connaissait mieux les *Folies Bergères* que *Mabille*⁴¹.

Dans d'autres cas, De Amicis choisit dans le livre de baisser un peu le ton d'une expression, en enlevant ou en changeant un mot ; cela se produit par exemple dans une phrase de la revue : « Siete entrati in una vasta sala decorata

ripresentate (cosa che immediatamente avviene) con leggere modifiche ortografiche e lievi varianti stilistiche ».

⁴⁰ Le texte sur Zola dans la revue était en effet divisé en IV paragraphes, mais seulement pour des raisons éditoriales, pour mieux signaler au public la deuxième partie qui commence dans la revue avec le numéro IV.

⁴¹ Pour la description de ces « siti di perdizione », cf. Folchetto, *Guida pratica di Parigi*, Milano, Treves, 1878, p. 227-230.

selvaggiamente di reti e di cordami enormi, in mezzo ai rozzi prodotti delle colonie francesi, tra le lancia e le frecce, tra gli uccelli strani e i feticci mostruosi » (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », p. 86-87); celle-ci devient, dans le texte du livre : « Ecco, tutt'a un tratto una raffica brutale di vento oceanico e un coro di voci rudi e sinistre, che vi dà una scossa alle fibre. Siete entrati in una vasta sala decorata selvaggiamente di reti e di cordami enormi, in mezzo ai prodotti delle colonie francesi, tra le lancia e le frecce, tra gli uccelli strani e i feticci mostruosi » (p. 73) ; ici De Amicis enlève un adjectif négatif (*rozzi*) pour rendre plus légère une phrase déjà caractérisée de manière non positive.

VII.2. Un livre phantasme.

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, il n'existe pas de rapport direct entre les lettres envoyées « dalla Francia », publiées en juin-juillet 1873 dans *La Nazione* (et qui ne seront jamais rassemblées en volume)⁴² et le recueil *Ricordi di Parigi*, publié en 1879 par l'éditeur Treves. Ce volume consacré à Paris est donc toute autre chose : il ne contient pas d'articles tirés du journal florentin, mais il en reprend idéalement quelques passages, fruit d'expériences personnelles vécues par l'auteur pendant le premier séjour parisien, ainsi que c'est le cas pour la description de la décadence morale de Paris, sujet traité longuement autant dans les articles pour *La Nazione* que dans le livre⁴³. De même, nous devons ajouter qu'il n'existe pas, sinon dans la fantaisie de certains, un livre intitulé *Ricordi di Parigi* mais qui aurait paru chez Treves en 1875. C'est pourtant ce qui a été affirmé, peut-être en suivant des indications erronées de Gigli, dans le volume *Opere scelte* di De Amicis aussi, c'est-à-dire au sein du prestigieux siège des éditions Mondadori pour sa collection les « Meridiani Mondadori »⁴⁴. Cette fausse

⁴² Cf. ici l'Appendice III de la *Première Partie*.

⁴³ Cf. L. Surdich, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », op. cit., p. 193-234 et surtout p. 199-200 (« [...] Delle offerte che gli venivano dalle lettere del '73 il De Amicis approfitta in misura molto parca, con discrezione »), où il nous donne des exemples concrets.

⁴⁴ E. De Amicis, *Opere scelte*, a cura di F. Portinari e G. Baldissoni, Milano, Mondadori, 1996, p. CII, où on lit sous l'année 1875 de la *Cronologia* que De Amicis « pubblica la prima edizione

information a donc fondé une sorte de tradition bibliographique erronée, qui a été reprise de façon non critique même par d'autres spécialistes italiens, par exemple Flavia Bacchetti⁴⁵, puis par Luca Bani et Valentina Bezzi⁴⁶, même si elle a étudié les livres de voyage de De Amicis avec une attention particulière. Récemment, dans un livre écrit par un spécialiste de l'histoire éditoriale, Giovanni Ragone, on croit encore une fois à l'existence de cette édition Treves 1875 de *Ricordi di Parigi* !⁴⁷ Au contraire, comme nous l'avons démontré, il n'y a qu'une édition de *Ricordi di Parigi*, celle de 1879, qui provient directement des articles publiés dans *L'Illustrazione Italiana*, comme en témoigne le même éditeur Treves dans l'avis que nous avons cité.

En ce qui concerne la diffusion de ce livre, on peut tirer certaines données des catalogues éditoriaux Treves ou des indications contenues dans les différents titres des œuvres de De Amicis. En 1879, année de la parution du livre, on publie certainement au moins trois éditions des *Ricordi di Parigi* ; deux années après, quand paraissent les *Ritratti Letterari*, les éditions signalées sont quatre, tandis

dei *Ricordi di Parigi* »; et à p. CVI, on confirme que, en 1879, il « pubblica [...] i *Ricordi di Parigi*, seconda edizione »; ces données sont confirmées dans la bibliographie à p. 1238-1239, où l'on précise la différence (!) entre les deux éditions : *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1875 et *Ricordi di Parigi* (con ritratti di Hugo e di Zola e *Uno sguardo all'Esposizione*), Milano, Treves, 1879. Cette erreur a été reprise par d'autres bibliographies, comme par exemple celle contenue dans l'édition de *Sull'Oceano*, Milano, Mondadori, 2004 (collection « Oscar Mondadori »), p. XXXVIII, qui mentionne : « *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1875 » et « *Ricordi di Parigi* (con ritratti di Hugo e Zola e *Uno sguardo all'Esposizione*), Treves, Milano 1879 » ; de même, dans la bibliographie qui est dans *Sull'Oceano*, Milano, Garzanti, 1996 (collection « I Grandi Libri »), p. IX et p. XXIV, on cite seulement « *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1875 ».

⁴⁵ F. Bacchetti, *I viaggi "en turiste" di De Amicis. Raccontare ai borghesi*, Tirrenia (Pisa), Edizioni del Cerro, 2001, p. 63 : « La capitale francese dei *Ricordi di Parigi* Rpubblicati nel 1875 e, ampliati, riediti nel 1879 R non è certamente la Parigi, proiettata già nel ventesimo secolo da Victor Hugo ».

⁴⁶ Cf. L. Bani, « Uno „scherzo“ di Edmondo de Amicis a Cesare Cantù (con tre lettere inedite) », dans *Cesare Cantù e dintorni*, a cura di M. Dillon Wanke e Luca Bani, Milano, Cisalpino, 2007, p. 116 note 3, p. 117 et note 7; V. Bezzi, *Nell'officina di un reporter di fine Ottocento. Gli appunti di viaggio di De Amicis*, Padova, Il Poligrafo, 2007, p. 95 note 14 et p. 245. Cf. aussi ce qu'écrit Luciana Pasquini, « Edmondo De Amicis i *Ricordi di Londra* e la letteratura di viaggio » : « L'esperienza francese di De Amicis si concretizzerà nel 1875 con la prima edizione de *I Ricordi di Parigi* (Milano, Treves) [...]. Da allora terrà fede al sodalizio editoriale con la casa milanese : nel 1878 vi farà riferimento per la pubblicazione di Costantinopoli, e nel 1879 per la seconda edizione de *I Ricordi di Parigi*, comprensiva della descrizione dell'Esposizione Universale e dei due ritratti di Victor Hugo ed Emile Zola » (dans E. De Amicis, *Ricordi di Londra*, Lanciano, Carabba, 2007, p. 44-45).

⁴⁷ G. Ragone, « "Cuore": un titolo in ricerca di un libro » dans Id., *Classici dietro le quinte. Storie di libri e di editori. Da Dante a Pasolini*, Bari-Roma, Laterza, 2009, qui cite, à p. 203, « *I ricordi di Parigi*, 1875 », en faussant même le titre, qui est, correctement, *Ricordi di Parigi*.

qu'au contraire les *Ricordi di Londra* (1874) ont atteint la septième édition, *Costantinopoli* (1877-78) a déjà atteint la dixième édition et *Marocco* (1876) la huitième. En 1889, année de la publication de *Sull'Oceano*, les *Ricordi di Parigi* sont arrivés à la sixième édition, *Costantinopoli* a atteint la quinzième édition, *Marocco* à onze, les *Ricordi di Londra* à neuf (tandis que *Cuore*, publié en octobre 1886, a déjà atteint l'astronomique nombre de 85 éditions). En 1892, année de la publication de *Fra Scuola e Casa*, les données relatives aux livres „di viaggio“ sont en essentiellement les mêmes, avec les *Ricordi di Parigi* toujours à la sixième édition. D'ailleurs il ne résulte pas qu'il y n'ait jamais eu une édition illustrée des *Ricordi di Parigi*, comme il était arrivé pour *Olanda*, *Costantinopoli* et *Marocco* (les *Ricordi di Londra* avaient été enrichis, dès la première édition, de 21 dessins).

Ces données d'ensemble confirment une diffusion pas très heureuse du livre parisien, et de toute manière sans doute inférieure aux autres livres de voyage publié par Trèves.

VII. 3. La traduction française

L'édition Treves a été publiée en janvier 1879 et l'année suivante le livre d'Edmondo De Amicis a été traduit en français⁴⁸ sous le titre *Souvenirs de Paris et de Londres*, « Ouvrage traduit de l'italien avec l'autorisation de l'auteur par M.me J. Colomb »⁴⁹, Paris, Librairie Hachette, 1880⁵⁰. Comme le dit clairement le

⁴⁸ L'annonce d'une telle traduction était donné, avec l'emphase habituelle, par un article de la rédaction de la revue *L'Illustrazione Italiana*, le 22 mars 1879, p. 183 : « Crediamo che egli [l'éditeur Hachette] pubblicherà quanto prima anche i *Ricordi di Londra e di Parigi* del nostro egregio scrittore tradotti in francese ».

⁴⁹ Joséphine Blanche Bouchet Colomb, madame Louis Casimir, avait déjà traduit, pour Hachette, *Costantinopoli e Spagna*. Des renseignements importants sur son activité littéraire se trouvent dans son dossier de la Société des gens de lettre conservé aux Archives Nationales de Paris, sous la cote 454 AP 89.

⁵⁰ D'après le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France il résulte seulement une deuxième édition Hachette de *Souvenirs de Paris et Londres*, publiée en 1891. Cf. aussi des traductions en autres langues : *Studies of Paris*. Tranlated from italian by W.W.Cady., New York, Putnam's Sons, 1879 ; *Recuerdos de Paris y de Londres*, traducción directa del italiano por José Muniz Carro, Madrid, Suarez, 1880 ; *Turin, Londres y Paris*. Nueva ed. corregida y aumentada. Version castellana de Hermenegildo Giner de los Rios, Madrid, Jubera, 1889.

titre, le livre ne contient pas *un*, mais *deux* textes de De Amicis : *Ricordi di Parigi* et *Ricordi di Londra*. Ce dernier texte, de dimension réduite, avait été déjà publié par Treves en 1874, avec un autre texte de Louis Simonin, *Una visita ai quartieri poveri di Londra*⁵¹.

L'édition Hachette comprend *Souvenirs de Paris*, divisée comme dans l'édition Treves en cinq chapitres : *Le premier jour à Paris* (p. 1-32), *Coup d'œil sur l'Exposition* (p. 33-97), *Victor Hugo* (p. 98-161), *Emile Zola* (p. 162-220), *Paris*, (p. 221-250) ; suit *Souvenirs de Londres*, p. 250-314. Par rapport à l'édition Treves de 1879, l'édition Hachette de 1880 est ornée de gravures, de divers artistes, hors texte. Les gravures représentent *Le Trocadero*, *La Seine à Paris*, *L'Opera*, *Le pavillon russe à l'Exposition universelle*, *La galerie des machines françaises à l'Exposition universelle*, *Notre-Dame de Paris*, *Victor Hugo*, *L'Assommoir. Scène du lavoir*, *L'Assommoir. Coupeau et Lantier*⁵².

Il est courant qu'au XIXe siècle, les traductions, tant de l'italien que du français, soient très libres et souvent ne respectent pas à la lettre le texte original. Les éditeurs, afin de rendre plus facile et agréable la lecture, n'hésitent pas à publier des éditions réduites ou avec des coupures sans avertir les lecteurs des choix effectués. De leur côté, les traducteurs ne peuvent que suivre de telles indications, peut-être en ajoutant selon la sensibilité ou la culture personnelle d'autres particularités stylistiques ou linguistiques. Comme telles, elles peuvent interpréter au mieux le texte original en le rendant plus facilement lisible ; il n'est pas rare que des traducteurs peu compétents risquent d'éloigner la traduction de l'original.

Surviennent ensuite souvent de différentes formes de censure (peut-être inconscientes), soit dans la sphère religieuse soit dans la sphère morale et sexuelle. Une attention particulière était portée aussi aux questions politiques, aux valeurs nationales qui ne pouvaient certainement pas être critiquées ou

⁵¹ Pour la description bibliographique, cf. M. Parenti, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento*, VII, op. cit., p. 283-284 ; pour l'histoire des textes (tirés par *L'Illustrazione Universale*) et pour le choix d'y adjoindre le texte de Simonin, voir B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Firenze, Olschki, 2000, p. 87-89 et 169.

⁵² *Souvenirs de Londres* est également orné de gravures : mais des gravures (différentes) se trouvaient déjà dans l'édition Treves de 1874.

ridiculisées, surtout au regard d'autres puissances⁵³. Il est difficile de comprendre le rôle de l'auteur et sa possibilité d'intervenir directement sur le texte de la traduction, même s'il avait une connaissance suffisante de la langue (comme cela pouvait être le cas de De Amicis pour le français). Dans le cas spécifique de *Ricordi di Parigi*, et sans entrer dans les détails, nous pouvons tenter de repérer les lignes principales qui ont guidé le travail de la traduction. Il devait d'abord affronter le problème de traduire dans une langue claire et géométrique comme le français une prose quelquefois redondante du point de vue de la construction des phrases, et cela en ayant recours à la parataxe.

A ce sujet, il est utile de donner au moins deux exemples, en proposant une comparaison entre le texte italien et la traduction correspondante en français. Nous commençons avec une très longue phrase, sans aucun point, ce qui est propre à l'écriture de De Amicis :

Mi si affacciarono alla mente i mille artisti di cui avevo visto le opere, sconosciuti e famosi, giovani che mandaron là la loro prima ispirazione e vecchi che ci lasciarono l'ultima ; li vidi sparsi per tutto il mondo, nei loro studi pieni di luce, aperti sulle campagne solitarie, sui giardini, sul mare e sulle vie rumorose ; e pensai quanta vita avevano versato fra tutti in quelle cento sale ch'io avevo attraversate di corsa, quanta parte dell'anima loro c'era in quelle tele e in quei marmi innumerevoli, quante ispirazioni d'amanti e di spose, quante veglie, quante meditazioni, quanti pennelli spezzati, quanto sangue di cuori trafitti, quante reminescenze d'avventure e di pellegrinazioni lontane, che vasta epopea d'amori, di dolori, di trionfi e di miserie ; e quanti eran già calati nel sepolcro, consunti dalla febbre tremenda dell'arte, e quanti altri vi sarebbero discesi ancor giovani e pieni di speranze ; e che immenso tesoro d'immagini di sentimenti e d'idee portavan via da quel luogo milioni di visitatori di tutta la terra ; e pensando a queste cose, collo sguardo rivolto a quella lunga fila di padiglioni, mi sentii compreso improvvisamente d'un sentimento di affetto e di gratitudine così vivo, che se in quel momento mi passava a tiro un pittore, il primo venuto, gli saltavo al collo com'è vero il sole (p. 113-115).

⁵³ Très important dans cette direction de recherche est l'article de M. Rigotti Colin, « Da „Cuore“ à „Grands cœurs“ fine 800 », *Belfagor*, XLI, 2, 31 mai 1986, p. 297-310, qui nous donne beaucoup d'exemples intéressants.

Mon esprit se représenta les mille artistes dont j'avais vu les œuvres, inconnus et fameux, jeunes gens qui envoyèrent là leur première inspiration et vieillards qui y laissèrent leur dernière ; je les vis répandus par le monde, dans leurs ateliers pleins de lumière, ouverts sur les campagnes solitaires, sur les jardins, sur la mer et sur les rues bruyantes ; et je pensai à tout ce qu'ils avaient versé de vie à eux tous dans ces cent salles que j'avais traversées au pas de course, quelle part de leur âme ils avaient mise, dans ces toiles et dans ces marbres ; combien d'inspirations d'amants et d'époux, combien de veilles, de méditations, combien de pinceaux brisés, de cœurs blessés, de souvenirs d'aventures et de voyages lointains, quelle vaste épopée d'amour, de douleurs, de triomphes et de misères ces œuvres représentaient. Je songeais à ceux qui étaient déjà descendus au tombeau, consumés par la terrible fièvre de l'art, et à ceux qui y descendraient, encore jeunes et pleins d'espérances ; je songeais à l'immense trésor d'images, des sentiments et d'idées qu'emporteraient de ce lieu les millions de visiteurs de toute la terre ; et, en pensant à toutes ces choses, en regardant cette longue rangée de pavillons, je me sentis pris tout à coup d'un tel sentiment de tendresse et de gratitude, que s'il fût passé en ce moment-là un peintre, n'importe lequel, je lui aurais sauté au cou, aussi vrai que le soleil brille (p. 87-88).

Voici encore un autre modèle de prose, cette fois-ci plus difficile à traduire sans introduire quelques changements dans la construction de la phrase :

[...] Ma dopo la prima corsa, quando si son riconosciuti gli edifizii, lo spettacolo muta significato. Allora da ognuna di quelle facciate esce un'idea, l'espressione di un sentimento diverso della vita, e come un soffio d'aria d'un altro cielo e d'un altro secolo, che bisbiglia nomi d'imperatori e di poeti, e porta il suono di musiche lontane, piene di pensieri e di memorie. E fanno una impressione strana tutti quei belli edifizii muti e senza vita. Pare che dentro vi si prepari qualche cosa, e che al sonare di mezzogiorno, come da tante cassette d'orologi, debbano affacciarsi improvvisamente a tutte quelle finestre e a tutte quelle porte, e correre lungo le balastrate, castellani inglesi e borgomastri fiamminghi, girolamiti⁵⁴ del Portogallo e sacerdoti dell'Elefante bianco, mandarini e sultane, e ateniesi del tempo di Pericle e gentildonne italiane del quattordicesimo secolo, e fatte le loro riverenze automatiche, rientrare alla battuta dell'ultima ora (p 52-53).

⁵⁴ Dans le texte de la revue on trouve *jeronimiti* (« Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione », *L'Illustrazione Italiana*, 11 août 1878, p. 83).

[...] Mais ensuite, quand on a pris connaissance des édifices, le spectacle change de signification. Alors, de chaque façade surgit une idée, l'expression d'un sentiment différent de la vie et comme un souffle d'air d'un autre ciel et d'un autre siècle, qui murmure des noms de souverains et de poètes, et vous apporte le son d'harmonies lointaines, pleine de pensées et de souvenirs. Ces beaux édifices muets et sans vie font une impression étrange. On dirait que quelque chose se prépare à l'intérieur, et au premier coup de midi on devra paraître tout à coup, à toutes ces fenêtres et ses portes, et courir le long de ces balustrades, comme s'il sortaient d'une horloge, châtelaine anglais et bourgmestres flamands, hiéronymites portugais et bonzes de l'Eléphant blanc, mandarins et sultans. Athéniens du temple de Périclès et dames italiennes du quatorzième siècle ; et qu'après qu'ils ? auront fait leurs révérences automatiques, on les verra rentrer au douzième coup (p. 39).

Dans d'autres passages du livre, pourtant simples du point de vue de la syntaxe, la traductrice modifie des noms propres pour les rendre plus compréhensibles aux lecteurs français, un peu comme l'avait fait De Amicis en passant de la revue au livre. Une des premières apparitions de Paris, par exemple, est décrite par de Amicis par ces mots : « La maestà di Parigi comincia ad apparire. E così, andando innanzi, tutto cresce di proporzioni e s'ingentilisce. Cominciano a sfilare i teatri : il Circo Olimpico, il *Lyrique*, la *Gaitè*, les *Folies* ; i caffè eleganti, i grandi "magazzini", le trattorie signorili » (p. 7). La traduction de Joséphine Colomb est un peu différente, car elle corrige des noms : « [...] Les théâtres commencent à se défiler : le *Cirque d'hiver*, les *Folies-Dramatiques*, le *théâtre de l'Ambigu* » (p. 5).

En outre, ne manquent pas des pages où le texte français a été simplifié, en effaçant des expressions considérées comme non essentielles, ou peu claires pour les lecteurs ; voici un exemple à ce propos, où l'on peut vérifier qu'il manque dans la traduction une phrase entière, c'est à dire « Le solite gonnelle sono come smarrite in quel pelago » :

Abbondano le facce esotiche, i vestiti da viaggio, le famiglie di provincia, affaticate e stupite ; i visi bruni del mezzogiorno e le barbe e le capigliature biondissime del settentrione. Sul ponte di Costantinopoli si vede sfilare tutto l'Oriente ; qua tutto l'Occidente. Le solite gonnelle sono come smarrite in quel pelago. Di tratto in tratto si vede una faccia giapponese, un negro, un turbante, un cencio orientale, ma è subito travolto dal fiotto nero della folla in cilindro (p. 15).

On voit en abondance des figures exotiques, des habits de voyage, des familles de province, fatiguées et ahuries ; des figures brunes du Midi et des barbes et des chevelures blondes du Nord. Sur le pont de Constantinople on voit défiler tout l'orient ; ici tout l'Occident. De temps en temps on voit une figure japonaise, un nègre, un turban, une draperie orientale ; mais ils sont toute de suite cachés par le flot noir des chapeaux cylindriques (p.11-12).

Les citations que nous pouvons donner encore dans ce sens seraient nombreuses, mais nous nous limitons à deux autres comparaisons, en indiquant en italique les passages du texte qui n'ont pas été traduits :

Vi piace davvero questa vanagloriosa parodia di S. Pietro che è il Panteon, o quel tempiaccio greco-romano della Borsa, o quell'enorme e splendida caserma di cavalleria delle Tuileries, e la decorazione da *Opéra comique* della Piazza della Concordia, e le facciate dei teatrini rococò e le torri in forma di clarini giganteschi e le cupole fatte sul modello del berretto dei jockey ? (p. 305).

Aimez-vous vraiment cette orgueilleuse parodie de Saint-Pierre qu'on appelle le Panthéon, e ce vilain temple gréco-romain de la Bourse, et cette énorme et splendide caserne de cavalerie des Tuileries, et la décoration d'opéra comique de la place de la Concorde, et les façades des petits théâtres rococo, et les coupes faites sur le modèle des casquettes de jockeys ? (p. 231-232).

A Parigi si può dire quello che si vuole : essa non ci bada più di quello che gli elefanti dei suoi giardini zoologici badino ai fanciulli che portano sul dorso *nei giorni di festa* (p. 317-318).

On peut dire ce qu'on veut à Paris : il ne s'en soucie pas plus que les éléphants de son jardin d'acclimatation ne se soucient des enfants qu'ils portent sur leur dos (p. 241).

Plus intéressants sont les nombreux passages du livre qui touchent en quelque manière à l'image de la France, ou de ses colonies, en en donnant une interprétation négative. Dans ces cas-là la traductrice intervient toujours, de différentes façons, pour améliorer la représentation du pays dans ses différentes manifestations. Voici un premier exemple qui concerne la description des produits des colonies françaises, mis en vitrine à l'Exposition Universelle de Paris :

Ecco, tutt'a un tratto una raffica brutale di vento oceanico e un coro di voci rudi e sinistre, che vi dà una scossa alle fibre. Siete entrati in una vasta sala decorata *selvaggiamente* di reti e di cordami

enormi, in mezzo ai prodotti delle colonie francesi, tra le lance e le frecce, tra gli uccelli strani e i *feticci mostruosi*, tra i bambù della Martinica e i piedi d'«defante della Cocincina, fra i vegetali del Senegal e i lavori dei deportati della Nuova Caledonia (p.73).

Tout à coup une brusque rafale de vent de l'Océan et un chœur de voix rudes et sinistres vous ébranlent toutes les fibres. Vous êtes entré dans un vaste salle décorée de filets et de cordages énormes, au milieu de produits des colonies françaises, entre les lances et le flèches, les oiseaux étranges, les bambous de la Martinique et les pieds d'«éléphants de la Cochinchine, les végétaux du Sénégal et les travaux des déportés de la Nouvelle-Calédonie (p. 55).

De même, en ce qui concerne la représentation de la France ou la description de ses vices, la traduction française nous offre des passages vraiment significatifs et dans quelques cas même amusants. Dans le premier chapitre, par exemple, en parlant de la nuit de Paris (« carica di follie e di peccati », de ses plaisirs et de ses tentations, De Amicis cite une expression de l'écrivain italien Vincenzo Gioberti, qui avait parlé de « *lenocinio gallico* », c'est-à-dire de la France flatteuse. Mais cette définition moralement négative dans la citation italienne, se transforme en positive sous la plume de Madame Colomb qui traduit « *lenocinio gallico* » avec « *charme français*, comme dit Gioberti ». Et encore, vers la fin du livre, De Amicis toujours à la recherche d'une véritable identité de Paris, s'interroge rhétoriquement sur ses caractéristiques particulières en écrivant :

È questa la città che « riassume Atene, Roma, Tiro, Ninive e Babilonia ? Gomorra e Sodoma sì, davvero. E non lo dite per la grandezza della corruzione, ma per la sua insolenza. Ognuno ha il suo impiccato all'uscio, ci s'intende, ma *est modus in rebus*. In casa vostra almeno, come vi dice anche qualche francese, *elles se conduisent bien*. Ma dove si vede, fuorché là, una doppia fila di lupanari aperti sulla strada colle belle esposte sul marciapiede, che alzano lo stivaletto ad altezze... vertiginose, e mille *restaurants*, dove si gettano i *mots crus* da una parte all'altra della sala, o giocan di scherma coi piedi, sotto la tavola, coll'amico del cuore, a puntate pericolose ? E che « genere » ! Andate alle Folies Bergère : vi par di sentire [...] (p. 305-306).

Le texte français est assez différent, parce que Madame Colomb ne traduit pas des phrases entières qui, peut-être, pouvaient froisser l'orgueil national :

Et c'est ici la ville qui « résume » Athènes, Rome, Tyr, Ninive et Babylone ? Sodome et Gomorre, je ne dis pas : non seulement pour le degré de corruption, mais surtout pour l'insolence. Et quel « genre ! » Allez aux Folies-Bergère : vous croyez entendre [...] (p. 232).

VII.4. De Amicis et la critique en langue française.

La publication de *Ricordi di Parigi* tombait à un moment capital pour le succès des œuvres de De Amicis, aussi bien en Italie qu'en France. Depuis une dizaine d'années, il avait déjà produit beaucoup d'articles et dix livres, en commençant par *La vita militare* (1868), en poursuivant avec des textes de genres variés tels que *Impressioni di Roma* (1870), *Novelle* (1872), *Ricordi del 1870-71*, *Pagine sparse* (1874 et 1876), jusqu'aux livres de voyage comme *Spagna* (1873), *Olanda* (1874), *Ricordi di Londra* (1874), *Marocco* (1876), *Costantinopoli* (1877-78). Ses derniers livres, sponsorisés par l'habile éditeur Treves et par sa prodigieuse machine de propagande, atteignaient en Italie de forts tirages en confirmant la faveur du public, malgré certaines réserves importantes émises par les critiques⁵⁵.

De même, grâce surtout à la politique éditoriale de Treves, qui avait de nombreuses connaissances à l'étranger aussi, les livres de De Amicis commençaient à être connus dans d'autres pays, et en particulier en France, où la maison d'édition Hachette avait traduit en 1878 presque tous les livres de voyage de l'auteur italien⁵⁶, *La Hollande*⁵⁷, *Constantinople* et *l'Espagne*. Mais en France

⁵⁵ Voir à ce propos ce que nous avons écrit ici dans le Chapitre III.1. Il faut toutefois ajouter deux comptes-rendus au livre *Ricordi di Parigi*, parus dans la revue *Museo di Famiglia*, XI, n. 3, février 1879, p. 86-87, et dans la *Rassegna Settimanale*, III, 2 février 1879, p. 97.

⁵⁶ « La traduzione di un libro in una lingua straniera, sia pur nella francese, non è così tanto rara ; ma rarissima è la traduzione di tutte le opere di uno stesso autore e pubblicata da uno stesso editore ; quest'è la pietra di paragone, la prova che l'autore è veramente e grandemente piaciuto anche fuori di casa sua, anche spogliato dei meriti di lingua e di stile. Dopo il *Constantinopoli* e l'*Olanda*, ecco l'*Hachette* pubblica in uno dei suoi bei volumi in-16 Jésus la *Spagna* del De Amicis ; e comincia nel *Tour du Monde* la pubblicazione del *Marocco*, riproducendo i disegni italiani del Biseo e dell'Ussi » (*L'Illustrazione Italiana*, 22 mars 1879, p. 183). *Marocco* sera publié en volume par Hachette en 1882, traduit de l'italien par H. Bella.

⁵⁷ « Riceviamo da Parigi la traduzione dell'*Olanda* di De Amicis. È un bel volume, a cui la casa Hachette ha fatto gli onori di casa con un'edizione elegante pari a quelle ch'essa consacra ai migliori scrittori francesi. Il Bernard che è indicato come autore della traduzione è il pseudonimo

De Amicis avait été connu dès son premier livre, c'est à dire *La vita militare*⁵⁸, qui avait été présenté avec enthousiasme en 1876 au public français par Marc Monnier dans la prestigieuse *Revue des deux Mondes*⁵⁹. Dans son long article, Monnier examine initialement le rôle fondamental de l'armée italienne dans un royaume encore dissocié, plein de problèmes et de contradictions ; puis il écrit :

[...] Il fallait un livre qui montrât l'armée à l'œuvre, et donnât des faits au lieu de phrases, des tableaux réels au lieu de vagues considérations. Ce livre existe ; il est peut-être le plus populaire de tous ceux que la littérature italienne a produit depuis dix ans. L'auteur, très jeune encore, est un Génois⁶⁰, M. Edmondo de Amicis, qui fut officier dans l'armée et fit la campagne de 1866 ; depuis lors il a pendu l'épée au croc pour prendre la plume. Il a parcouru l'Europe et en a rapporté des livres pleins d'instructions et de bonne humeur ; ajoutons qu'il aime la France et qu'il nous a défendus, pendant et après la guerre, avec une affection vaillante et fidèle. Sa *Vie militaire* est un recueil d'études vivantes, écrites de verve, d'après nature, par un homme d'esprit et de bonne foi. Il dessine vite et bien, d'un crayon alerte et juste, par des procédés hâtifs qui à la longue fatigueraient peut-être, mais en les lisant, il ne nous laisse jamais le temps de nous ennuyer. Le lecteur français pourra trouver du plaisir et du profit dans la traduction ou plutôt dans la réduction de deux ou trois de ces esquisses⁶¹. Il manque à notre littérature une plume militaire qui soit à la fois populaire et bien taillée comme celle de M. de Amicis⁶².

Cette présentation, très positive, contribue à ouvrir les portes de la France à De Amicis, qui sera bientôt connu, non seulement comme écrivain sensible, mais aussi comme intellectuel ami de la France, et comme tel disposé à la défendre, « pendant et après la guerre », contre ses ennemis, même italiens. Les premières

di una gentile signorina francese. L'importante *Revue politique et littéraire* loda molto il libro del nostro concittadino ; e trova in lui proprio quelle qualità che qui i giovanetti invidiosi cercano negargli. "C'est un observateur et un philosophe", scrive il critico francese ».

⁵⁸ Cf. A. Roux, *Histoire de la littérature contemporaine en Italie sous le régime unitaire, 1859-1874*, Paris, Charpentier, 1874, p. 382-383 : « Edmondo De Amicis a su recommander efficacement à l'estime de l'Europe entière la nombreuse et vaillante armée de l'Italie nouvelle. Parmi ces vingt miniatures littéraires, c'est tout à plus si l'on en pourrait citer deux ou trois qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, et elles composent sans contredit, par leur réunion, un des meilleurs livres en prose qui aient paru dans la Péninsule depuis 1859 ».

⁵⁹ Mais il faut préciser qu'il été né à Florence le 1829, de père français et de mère genevoise, et décédé à Genève le 1885. C'est un intellectuel qui s'est essayé à plusieurs genres (essai, traduction, comédies, roman, etc.) et a été professeur de littérature comparée à l'Université de Genève.

⁶⁰ Mais De Amicis, comme on le sait, est en effet né à Oneglia, en Ligurie.

⁶¹ Le livre de De Amicis sera traduit en français seulement dix ans après : *Scènes de la Vie militaire*, Paris, Librairie illustrée, 1886.

⁶² M. Monnier, « Scènes de la vie militaire en Italie », *Revue de deux Mondes*, XLVI, juillet-août 1876, p. 106-139 : 108.

traductions des livres de De Amicis datent de 1878, deux années après l'article de Monnier⁶³, et De Amicis est considéré parmi les rares intellectuels italiens de niveau européen⁶⁴. Cela implique une sympathie naturelle et une attention constante de la critique française envers les écrits de De Amicis, et pourtant cela ne comporte pas toujours un jugement positif sur l'écrivain italien.

Précisément les *Souvenirs de Paris* témoignent de cette considération, mais aussi confirment la difficulté d'écrire un livre original et intelligent sur la capitale de l'hexagone. C'étaient les difficultés que De Amicis avait éprouvées personnellement, aussi bien dans son séjour de 1873 (en laissant incomplètes ses correspondances pour *La Nazione*), que dans celui de 1878, où seule la présence de l'Exposition Universelle lui avait permis d'élaborer un livre sur Paris. Mais une telle occasion tout à fait spéciale, d'une part était favorable, de l'autre elle comportait des risques. Surtout les risques de décrire une ville artificielle ou non réelle par rapport à la ville vraie et normale que l'Exposition avait perturbée. Ce n'est pas par hasard que cette critique est la plus fréquemment adressée à De Amicis, comme on peut facilement le déduire de l'extrait d'un article d'Edmond Cottinet :

Sa dernière visite, en 1878, en pleine Exposition universelle, a été par lui narrée sans ménagements affectés. Heureux Paris, si, après avoir appliqué sur lui l'acuité d'une observation que l'habitude émousse chez le Parisien, M. de Amicis lui avait envoyé quelques avis profitables ! Mais, diagnostiquer Paris en ce moment-là, le vrai Paris, à travers le couches cosmopolites qui s'amoncelaient sur son épiderme, était sans doute une entreprise vaine, car M. de Amicis y a fait plus d'une confusion. Il a brouillé la matière et l'esprit, et il a considéré le tout à la manière de M. Zola, physiquement, avec des grossissements de verre d'optique. Ses méprises sur les Parisiens font sourire. Croirait-on qu'il s'est figuré les reconnaître dans les flâneurs des boulevards, où ne vaguent, on le sait bien, que les étrangers, les provinciaux, les bookmakers et les boursiers ? Quel est le Parisien qui, six mois après sa sortie du lycée, s'est promené une fois sur les boulevards ?

⁶³ Quelques données sur la diffusion des traductions françaises des œuvres de De Amicis sont offertes par M. Rigotti Colin, « Da „Cuore“ à „Grands cœurs“ fine 800 », op. cit., p. 301 note 11.

⁶⁴ Cf. A. Barin, « Le mouvement littéraire à l'Étranger », *La Revue politique et littéraire*, VII, 7 juillet 1877, p. 353-354, qui, à propos de *Costantinopoli* écrit : « M. De Amicis possède une qualité d'un prix inestimable : on chercherait vainement dans ses écrits une trace de pédanterie ; il ne se croit pas tenu de prendre un ton doctoral pour dire des riens, et c'est ce qui rend tout ce qui sort de sa plume si agréable » ; « Constantinople sera, dit on le dernier livre de voyage de M. Edmond de Amicis. Le succès l'encourage à viser plus haut ».

Qui jamais y a croisé Dumas ou Augier, Meissonnier ou Bonnat, Gounod ou Saint-Saëns, Pasteur ou Berthelot, Littré ou Renan en promenade péripatétèque ?⁶⁵

De plus, De Amicis, comme nous l'avons souligné, n'avait pas hésité à dépeindre Paris comme la ville du péché et du vice, suscitant quelques perplexités auprès de la critique française. On comprend donc qu'il ait été attaqué en particulier sur ce point à partir de l'article de la *Grande Encyclopédie*, publié en 1886, peu avant la publication de *Cuore*, à une époque certainement peu favorable aux rapports entre la France et l'Italie.

En effet, après avoir fait l'éloge de la « réputation européenne » acquise « seul à peu près parmi les littérateurs italiens d'aujourd'hui », par *La vita militare*, Rémy de Gourmont, auteur de l'article, essaie de faire le point sur l'entière production deamicisienne en s'arrêtant sur les livres de voyage et concentre ensuite son attention sur les *Ricordi di Parigi*, en n'épargnant pas une flèche à son auteur :

Il n'a pas les qualités du voyageur ; c'est un touriste littéraire. Il sait voir vite et juste, et voir tout ce qui peut intéresser un lecteur d'instruction moyenne qui lira plus tard le récit au coin du feu [...]. En 1878, il vint, toujours en touriste, passer quelques semaines à Paris, lors de l'Exposition ; mais l'homme de lettres prit le dessus sur le curieux des choses de la rue et des coins pittoresques. Il venait voir Paris, il ne vit que Victor Hugo et M. Emile Zola, auxquels il consacre les trois quarts de ses *Souvenirs de Paris*. Le reste du volume est une satire un peu naïve de nos mauvais mœurs ; on attendait mieux et plus d'un homme d'esprit. Du moins aurait-il pu reconnaître que si les Français ont tous les vices, comme d'aucuns le croient, ils ne sont pas hypocrites et que c'est là leur vertu⁶⁶.

⁶⁵ E. Cottinet, « Un ami de la France », *La Nouvelle Revue*, troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332 : 325. Pour les rapports entre les deux écrivains, cf. L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmond De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, juin 2007, p. 3-21. Mais pour les rapports De Amicis-Cottinet voir ici dessous notre Chapitre VII.5 de la *Deuxième Partie*.

⁶⁶ R. de Gourmont, « Amicis, de Edmondo », dans *Grande Encyclopédie. Inventaire raisonnée des sciences, des lettres et des arts*, tome II, Paris, H. Lamirault et C. ie éditeurs, 1886, p. 741-742.

Non moins intéressante est une étude antérieure d'Edouard Rod⁶⁷, critique très important pour les rapports littéraires entre la France et l'Italie⁶⁸. L'article parut encore une fois dans la *Revue des deux Mondes* : il tente de porter un regard approfondi sur l'œuvre complète de De Amicis, jusqu'à la parution du livre *Amici* (Treves, 1883)⁶⁹. Au début de l'étude il affirme que « parmi les quelques écrivains étrangers dont la réputation a passé les frontières de la France, M. Edmondo De Amicis occupe un bonne place ». Ensuite Rod nous donne des exemples précis tirés des œuvres de l'auteur italien, en saisissant avec délicatesse et profondeur les qualités (et en même temps les limites) des pages dédiées aux voyages :

Cette sensibilité rapide, mobile, démonstrative, toujours en mouvement, toujours prête à s'épancher sur quelques choses, est la clé du talent de M. de Amicis. Elle exerce d'abord une continue influence sur sa manière de composer. M. de Amicis n'écrit pas tranquillement, en relatant ses souvenirs avec méthode, en entremêlant le récit de ses aventures de symétrique dissertation d'histoire et de géographie, selon l'usage de beaucoup de voyageurs. Il parcourt ses notes prises au jour le jour : sa mémoire à mesure qu'elle lui présente les objets qu'il a vus et qu'il veut dépeindre, les transforme et les embellit ; ses impressions ne lui reviennent point exactes, sèches, mortes, mais métamorphosées par un travail intérieur et inconscient, beaucoup plus fortes qu'elles ne l'ont été. Le raisonnement, à son tour, se met bientôt de la partie, s'exerce sur les données du souvenir, leur prête parfois des significations singulières.

[...] Cette faculté de sentir si vite et de passer si facilement d'une sensation à l'autre, est, en bien des cas, utile au voyageur. Elle tient continuellement son attention en éveil, elle lui découvre des

⁶⁷ Il succèdera, en 1887, à Marc Monnier en tant que professeur de littérature comparée à l'Université de Genève. Edouard Rod regagne ensuite la capitale française et poursuit une abondante œuvre critique réputée. Il écrit aussi des romans naturalistes inspirés des idées de Zola, avec qui il publie en 1879 une brochure polémique, intitulée *A propos de L'Assommoir*, marquant ainsi son engagement aux côtés du chef de file du naturalisme. Cf. F. Roz, *Edouard Rod*, Paris, Sansot, 1906 ; M.G. Lerner, *A Portrait of the Novelist and his times*, The Hague-Paris, Mouton, 1975 ; J.J. Marchand, *Edouard Rod et les écrivains italiens. Correspondance inédite avec S. Aleramo, L. Capuana, G. Cena, G. Deledda, A. Fogazzaro et G. Verga*, Genève, Librairie Droz, 1980. *Carteggio Verga-Rod*, a cura di G. Longo, Catania, Fondazione Verga, 2004.

⁶⁸ Cf. G. Mirandola, *La "Gazzetta Letteraria" e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971, p. 49 : « Membro autorevole egli stesso della scuola naturalista, e valente conoscitore della letteratura italiana, Rod fu per molti anni un personaggio rilevante nella storia dei rapporti tra le due nazioni latine. La sua assidua collaborazione permise alla "Gazzetta" di sfoggiare una specie di cosmopolitismo e di segnalare con discreta tempestività gli orientamenti del mondo letterario parigino ».

⁶⁹ E. Rod, « Un littérateur italien. M. Edmondo de Amicis », *Revue des deux Mondes*, LIV, mars-avril 1884, p. 922-934, puis dans le volume *Etudes sur le XIX siècle*, Paris, Librairie Académique Didier Perrin, 1894², p. 201-228.

rapports entre des choses en apparence très dissemblables, elle lui multiplie les curiosités et les satisfactions. M. de Amicis se met en route avec une joie communicative. Dès la première page, par un rapide aperçu général du pays qu'il va visiter, il vous donne l'envie de partir avec lui. A peine a-t-il pénétré dans la contrée nouvelle qu'il commence tout de suite à s'émerveiller sur tout ce qu'il voit avec tant de bonne foi et de bonne humeur qu'on se laisse aller à s'émerveiller avec lui. Cette manière d'entrer en campagne en déployant une curiosité naïve, presque enfantine, est bien à lui. Et cette curiosité, une fois excitée, restera en éveil tant que durera le voyage⁷⁰.

L'étude de Rod, très fine, méritait vraiment d'être citée en entier, car elle s'avère être, en absolu, un des meilleurs articles consacrés à De Amicis. Pourtant, nous devons nécessairement limiter notre analyse, mais nous ne manquons pas de souligner un autre passage important, là où Rod touche les limites du travail de De Amicis, en préfigurant avec finesse les perspectives futures :

M. de Amicis est encore jeune et produira sans doute encore beaucoup ; mais il n'est pas probable que ses livres futurs modifieront sensiblement l'opinion qu'on a pu se former de lui jusqu'à ce jour. Si même il tombe de temps en temps, comme cela lui est arrivé avec ses amis, dans de fâcheuses exagérations d'analyse, il restera pourtant, on peut l'affirmer, un écrivain aimable et agréable, qu'un public nombreux suivra toujours avec plaisir. Son domaine n'est pas et ne sera probablement jamais des plus vastes ; mais il y cultive plus d'une fleur délicate, il y crée des sites qui, pour être artificiels, n'en ont pas moins leur charme. Cela ne suffit-il pas à marquer sa place parmi les contemporains ?⁷¹

La question sur laquelle Rod conclut son écrit établit à la perfection la croisée des chemins où se trouvait alors l'écrivain De Amicis : d'une part, continuer à produire des livres « artificiels », bien qu'aimés de ses lecteurs, et de l'autre,

⁷⁰ Ibid., p. 923-925.

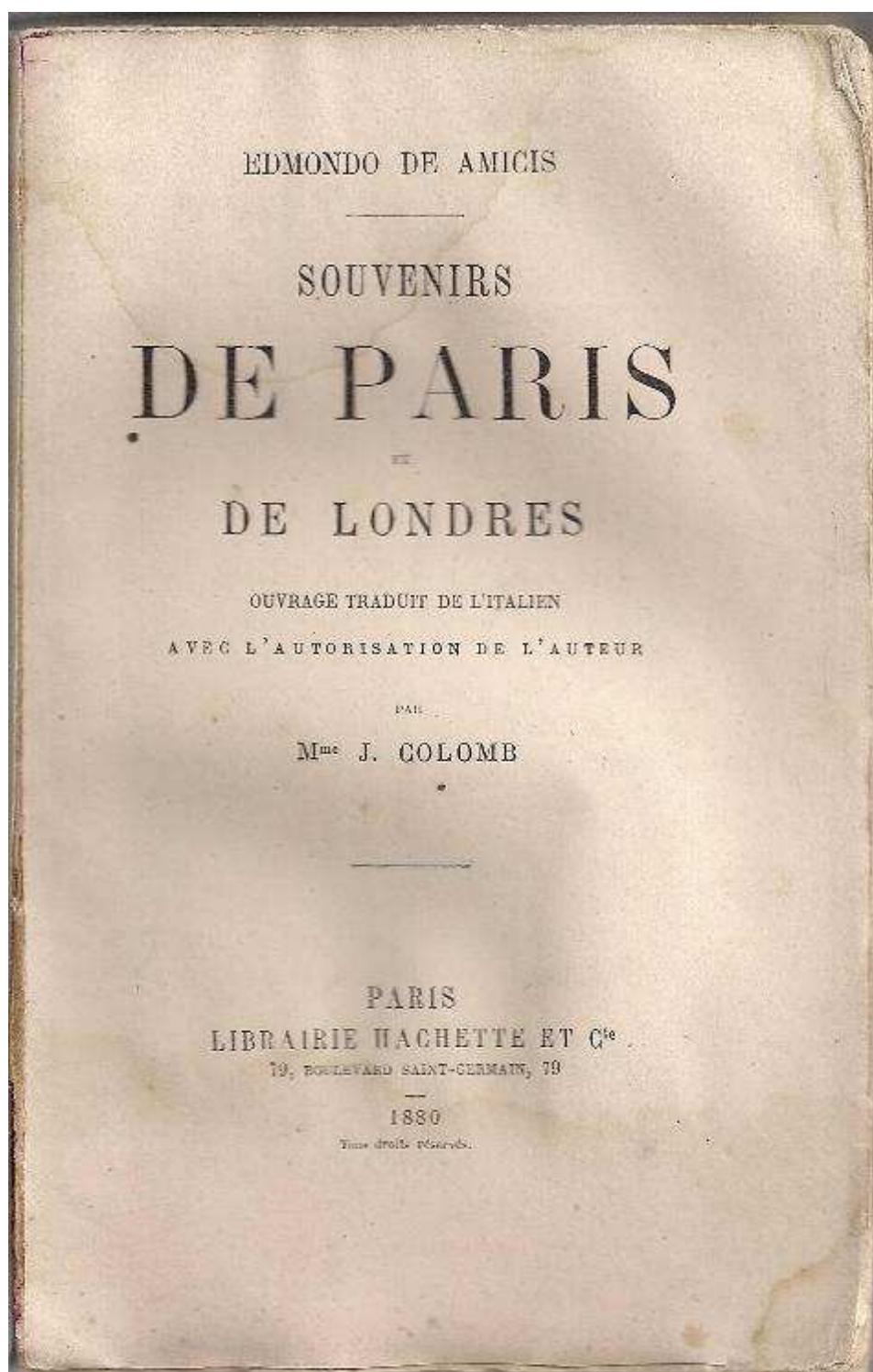
⁷¹ Ibid., 934. Les observations conclusives de Rod ne sont pas loin de celles avancées en Italie par Arcangelo Ghisleri, Carlo Dossi et Francesco D'Ovidio, que nous avons déjà présentées dans le Chapitre III.1 auquel nous renvoyons. Néanmoins, pour donner un tableau plus complet, il faut insérer dans la discussion la voix, critique envers le « capitano cortese », de Giosuè Carducci, comme nous le rappelle M. Mosso, *I tempi del cuore*, op. cit., p. 157-168 ; cf. aussi T. Barbieri, « Carducci e De Amicis : documenti inediti », *Convivium*, XXVI, n.s., 5, 1958, p. 593-597.

chercher une nouvelle voie, plus difficile⁷². Cette dernière voie, De Amicis en avait conscience, allait demander beaucoup de temps et beaucoup de travail.

⁷² Cf. une lettre à son éditeur où De Amicis essaye d'offrir comme une justification envers les attaques de la critique : « Già i critici avranno anche ragione. Ma a me pare che il successo dei miei libri sia fondato sopra un sentimento che ben difficilmente la critica potrà distruggere. La gente che mi legge vuol bene a me e a me Edmondo e mi cerca come un amico e non perché mi creda un genio o un grand'uomo. Per questo mi perdona molte cose e passa sopra a molti difetti e mancanze e per riconoscere i quali non ha nemmeno bisogno della critica. Quando quei signori avranno ben detto e ben scritto e gridato che i miei libri non valgono nulla, non mi avranno per questo reso antipatico a chi li compra e fin che non abbiano ottenuto questo e a cui non riusciranno mai e non mi avranno fatto del danno » (M. Mosso, *I tempi del cuore*, op. cit., p 167-168).

Deuxième Partie.

A la recherche de la littérature française.



Chapitre I.

Hommage au père de la littérature française.

I.1. Un livre dans le livre.

La crise de créativité qui était en train d'atteindre De Amicis progressivement, ne pouvait encore aboutir à aucune solution réelle au cours de 1879, l'année de la publication des *Ricordi di Parigi*. Toutefois, déjà dans la composition de ce livre, directement issu des articles écrits pour *L'Illustrazione Italiana*¹ on entrevoit des signes de la crise du livre traditionnel de voyage, comme l'avait jusqu'à ce moment-là considéré De Amicis lui-même. Il était en effet assez singulier qu'un volume concentré sur Paris et l'Exposition Internationale contienne un autre livre, totalement différent, au contenu proprement littéraire. Cela se voit facilement en parcourant l'index : *Il primo giorno a Parigi*, p. 1-43, *Uno sguardo all'Esposizione*, p. 44-128 ; *Vittor Hugo*, p. 129-212 ; *Emilio Zola*, p. 213-290 ; *Parigi*, p. 291-330.

Tandis qu'il n'y a aucun doute qu'il existe un rapport direct, soutenu par de références internes, parmi les chapitres consacrés explicitement à Paris et à l'Exposition, les chapitres centraux, dédiés aux deux écrivains, semblent au contraire n'avoir rien en commun avec le reste du volume, si ce n'est pour l'évidente considération que Hugo et Zola vivaient à Paris². Il s'agit de comprendre la raison d'une telle construction du volume. Les réponses peuvent

¹ Cf. le Chapitre VII de la *Première Partie*.

² De cela avait conscience De Amicis lui-même, qui, par exemple écrit au début du texte sur Hugo : « Dopo l'Esposizione Universale, Vittor Hugo. Un argomento val l'altro, mi pare » (« Lettera III. Vittor Hugo. I », *L'Illustrazione Italiana*, n. 40, 6 octobre, p. 211, et puis dans *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879, p. 134).

être plusieurs. La plus évidente est que par contrat (ou par intérêt de l'auteur) il fallait de toute façon écrire un certain nombre d'articles, et que Paris tout seul nous souvenons-nous de l'expérience négative de 1873 n'était pas capable d'offrir un nombre suffisant d'idées originales pour satisfaire une telle exigence³. On pourrait tenir le même discours pour le livre, issu des articles, qui devait de toute façon contenir un certain nombre de pages⁴. Ce sont des raisons que nous pouvons logiquement partager, cependant elles n'expliquent qu'en partie l'insertion dans le livre d'une typologie textuelle tout de même différente par rapport au contenu traditionnel des livres de voyage.

Dans les textes dédiés à Hugo et à Zola, De Amicis tente en effet de mettre au point une forme intermédiaire d'écriture entre le portrait habituel, de style journalistique, et l'interview : cette dernière cependant est au style indirect, car De Amicis n'adopte pas la forme du dialogue. De Amicis avait déjà tenté des expériences pareilles, comme en témoigne le volume *Pagine sparse* (Milano, Tipografia Editrice Lombarda, 1874), qui rassemble des textes précédemment publiés dans des lieux différents. Dans celui-ci nous trouvons en effet trois écrits qui font partie de cette perspective de recherche : *Una visita ad Alessandro Manzoni*, p. 87-102, *Emilio Castelar* p. 103-121, *Giovanni Ruffini*, p. 125-143. Dans de tels textes la formule narrative de la *visite* était déjà fixée ; avec une attention particulière pour la description, soit physique soit psychologique, de la *maison* de l'auteur, pressentie comme un lieu privilégié pour pouvoir connaître à fond l'homme et l'écrivain⁵. Comme nous le verrons sous peu, ces expériences trouveront une pleine réalisation dans les textes consacrés à Hugo et Zola, et par la suite seront appliquées, avec quelques variations, dans les *Ritratti letterari*.

³ Cf. le Chapitre II de La *Première Partie*.

⁴ Les *Ricordi di Londra* (Milano, Treves, 1874) avaient dépassé cet obstacle en ajoutant aux chroniques tirées de la revue une intervention de Louis Simonin, *Una visita ai quartieri poveri di Londra* (p. 63-108).

⁵ Cf. E. De Amicis, *Pagine sparse* (Milano, Tipografia Editrice Lombarda, 1874), p. 95-100 (Manzoni rencontré par Edmondo dans sa maison de Brusuglio) ; p. 116-117 (De Amicis dans la maison de Madrid du Castelar) ; p. 128-129 (dans la maison parisienne modeste du Ruffini).

I.2. Les deux âmes de Victor Hugo.

Le chapitre consacré à Hugo est issu d'un article publié en deux épisodes dans la revue *L'Illustrazione Italiana* : Lettera III. Vittor Hugo. I, n. 40, 6 octobre 1878, p. 211-215 ; Lettera III. Vittor Hugo. II, n. 41, 13 octobre 1878, n. 41, p. 226-234. Comme nous l'avons déjà expliqué, ces écrits ont vu le jour grâce à une rencontre personnelle ayant eu lieu pendant le séjour parisien de 1878. Plus précisément, le 11 juin 1878 De Amicis rend visite à Victor Hugo dans sa maison de Paris, 20 rue de Clichy et il reste avec lui à partir de neuf heures du soir⁶. Peut-être l'occasion d'une telle visite a-t-elle été fortuite⁷, mais, comme il est normal, Edmondo connaissait et aimait Hugo depuis longtemps et en venant à Paris il espérait le voir personnellement au moins au Congrès International de la Littérature, comme il l'avait confié à son éditeur⁸.

Comme cela était arrivé pour la ville de Paris, il n'était pas facile de parler encore de Victor Hugo, c'est-à-dire d'un père très illustre de la culture française auquel journalistes et historiens de la littérature avaient consacré de nombreuses pages. Il aurait fallu alors présenter cette figure de manière fraîche et inédite en créant un texte bien construit et capable d'attirer l'attention des lecteurs. Comme on peut facilement le comprendre, ce n'était pas une entreprise simple à réaliser⁹.

⁶ E. De Amicis, « Lettera III. Vittor Hugo. II », *L'Illustrazione Italiana* n. 41, 13 octobre 1878, p. 226, et après dans *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879, p. 173. A ce propos notons l'importance d'une lettre adressée à Emilia Romani (Paris, mardi 11 juin 1878, à minuit) où il écrit : « Non posso a meno di scrivere anche a lei che sono uscito or ora dalla casa di Victor Hugo e che sono commosso, felice e che ho pianto di gioia » (R. Barbiera, « Nell'ombra di Felice Romani », dans Id., *Voci e volti del passato*, Milano, Treves, 1920, p. 349-363 : 353).

⁷ De Amicis ne nous donne pas de renseignements à ce propos, mais probablement grâce à des amis français (comme l'About par exemple) il profite simplement d'une réunion de routine dans la maison de Hugo pour lui rendre sa visite. 1925, p. 45).

⁸ Cf. une lettre de De Amicis à Treves (20 avril 1878) : « Ho ricevuto da Edmond About l'invito al congresso letterario di Parigi. Ho deciso di andarvi per vedere Victor Hugo e sentire il suo discorso » (dans M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 45).

⁹ Il est intéressant de lire ce qu'écrivait à ce propos Edmond Cottinet : « [...] Signalons toutefois comme une note juste le récit de sa visite à Victor Hugo. Ce n'est pas qu'il nous ait donné du maître un portrait plus révélateur que tant d'autres ; c'est que, chez lui, il s'est bien vu et bien rendu lui-même, et qu'il est intéressant pour nous de constater la profondeur de l'empreinte enfoncée par notre poète dans le cerveau d'un étranger. Ai-je besoin de mentionner les émotions du visiteur dans l'antre du lion ? Leur ingénuité ne manquerait pas de divertir et de toucher

En effet, le chapitre consacré à l'auteur de *Les Misérables* est scandé en neuf paragraphes, qui sont indiqués avec des numéros romains. La rencontre personnelle n'a lieu que vers la fin du texte (dès le paragraphe VII), et alors l'habileté de l'auteur consiste à préparer graduellement ce moment culminant sans baisse de tension narrative. Comme l'a bien expliqué Emmanuelle Genevois,

[...] Dans le long préambule précédant la rencontre proprement dite, De Amicis organise une sorte de mise en scène : il veut créer un sentiment d'attente, amener le lecteur à faire antichambre avec lui avant d'accéder au saint des saints. Cette longue introduction vise aussi à remplir une fonction didactique : rappeler la personne et les écrits de l'illustre écrivain, tant il est vrai que ce souci est toujours présent dans les écrits de voyage¹⁰.

Voyons dans le détail comment est organisé ce « long préambule » avec lequel De Amicis essaye de mener à bien une tâche difficile et lourde telle que l'exploration de la planète Victor Hugo. Dès le premier paragraphe, De Amicis, préfère commencer son récit en nous montrant Hugo au sommet de sa gloire :

Il y a en France un écrivain parvenu en ces dernières années à un tel degré de gloire et de puissance, qu'aucune ambition littéraire ne peut jamais avoir rêvé d'arriver plus haut. Il est, du consentement presque universel, le premier poète vivant de l'Europe. [...] Il est arrivé à ce point culminant de sa gloire, qu'on ne peut plus dépasser qu'en mourant [...]. On parle déjà de lui comme d'une gloire consacrée par les siècles, et on lui prodigue ces louanges démesurées et solennelles qu'on n'accorde qu'aux morts.

Ces dernières expressions nous font penser à un monument plutôt qu'à un homme encore en vie¹¹. Un monument à la gloire passée, qu'il n'est pas possible

Victor Hugo (E. Cottinet, « Un ami de la France », *La Nouvelle Revue* », troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332 : 325. Pour les rapports entre les deux écrivains, cf. L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmondo De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, juin 2007, p. 3-21).

¹⁰ E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo de Amicis », *Chroniques italiennes. Mélanges offerts à Pierre Laroche*, n. 69/70, 2002, p. 76.

¹¹ Cf. G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971, p. 64 : « Bisognerà subito dire che nel 1877 Hugo aveva già cessato da tempo di

de décrire mais seulement d'offrir à la mémoire. Pour cette raison De Amicis se dépêche de préciser tout de suite que Hugo « est encore plein de vie, de force, d'idées, de projets, et il annonce à chaque instant la publication d'une œuvre nouvelle. Voilà l'homme dont je veux parler aujourd'hui »¹².

C'est là la reconnaissance d'une primauté indiscutable dans la littérature d'Europe, mais aussi le premier degré de la « fonction didactique » qu'Edmondo met en oeuvre pour ses lecteurs italiens. Ceux-ci en effet ne connaissent pas très bien la biographie ni l'œuvre de Victor Hugo (1802-1885), il faut donc les aider en expliquant la matière pas à pas comme le fait un maître avec ses écoliers¹³. De Amicis construit cette première partie introductive où il offre quelques renseignements sur la biographie intellectuelle d'Hugo en donnant l'image d'un homme qui pendant toute sa vie a combattu une guerre perpétuelle : « La vie de cet homme a été une guerre continuelle : une guerre littéraire, d'abord, proclamée du haut du théâtre, une guerre politique, ensuite, commencée dans les assemblées et poursuivie dans l'exil ; lutte contre les classiques, lutte contre un empereur »¹⁴.

essere un poeta „vivo“, e questo sia in Francia sia in Italia »; Pour un tableau général, voir A. Carini, « Victor Hugo in Italia », *Fanfulla della Domenica*, XXVII, n. 8, 1905.

¹² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, Paris, Librairie Hachette, 1880, p. 98-102. Le texte italien disait : « Vi è uno scrittore in Francia salito in questi ultimi anni a un tal grado di gloria e di potenza che nessun'ambizione letteraria può aver mai sognato d'arrivare più alto. Egli è, per consenso quasi universale, il primo poeta vivente d'Europa [...]. È arrivato a quel punto culminante della gloria, oltre il quale non si può più salire che morendo [...]. Si parla già di lui come d'una gloria consacrata dai secoli, e gli si prodigan già quelle lodi smisurate e solenni che non si concedono che ai morti. Ed egli è ancora pieno di vita, di forza, d'idee, di disegni ed annunzia ogni momento la pubblicazione d'un'opera nuova. Ecco l'uomo di cui intendo di scrivere oggi (« Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211, et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 129-134). Mais il faut préciser qu'en juillet du même 1878 Hugo est touché par une attaque cérébrale qui va diminuer ses forces.

¹³ En effet, comme nous le suggère encore Emmanuelle Genevois, « Le Hugo qui apparaît en filigrane dans ces pages, est le romancier le plus connu, parfois le dramaturge, plus rarement encore le poète. Soucieux, sans doute de se mettre au niveau du lecteur moyen, De Amicis s'appuie sur les œuvres qui connaissent le plus gros tirage en Italie, *Les Misérables* en tout premier lieu, négligeant une étude plus concrète et plus fine. Quelques observations plus précises sur la construction des romans, quelques réserves, aussi, mais vite écartées, viennent alors à peine freiner le torrentiel éloge qu'il décerne à l'auteur français (E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo de Amicis », op. cit., p. 76-77).

¹⁴ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, p. 99 ; le texte italien disait : « La vita di quest'uomo è stata una guerra continua : una guerra letteraria, prima, bandita dal teatro ; una guerra politica, dopo, rotta nelle assemblee e proseguita in esilio ; l'una contro il classicismo, l'altra contro un imperatore ; tutt'e due vinte da lui » « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211, et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 130).

De Amicis utilise dans ce premier paragraphe des mots qui nous renvoient mentalement à l'ode de Manzoni *Il cinque maggio*, texte consacré à la mémoire de Napoléon Bonaparte ; cela comme pour faire un double hommage indirect, d'une part à ses lecteurs et à son pays, de l'autre à Hugo et à la France. On peut trouver des traces évidentes de ce texte de Manzoni, même si elles sont diluées dans les pages en prose, dans des expressions éparses dans l'écrit, comme par exemple « il passa par toutes les épreuves », ou « sur toutes les routes de la littérature il mit l'empreinte de ses pas gigantesques », ou « la marque qu'il y avait imprimée »¹⁵. Mais c'est l'architecture entière du paragraphe qui nous fait penser à l'ode de Manzoni, un autre grand protagoniste de la culture européenne auquel Hugo est ainsi indirectement comparé. Comme Manzoni, Hugo lui-même n'est pas seulement un génie de la littérature, mais un exemple d'humanité et de moralité, et pour Edmondo ses pages sont certainement des essais stylistiques de haut niveau, mais plus encore des leçons de comportement.

Le paragraphe qui suit, beaucoup plus long, est souvent alourdi à cause de sa prolixité incontrôlée, typique de l'écriture de De Amicis, peu éloignée de celle que nous avons vue lors de la description de l'Exposition Universelle¹⁶. Et pourtant dans ces pages il ne manque pas de motifs d'intérêt. De Amicis, qui timidement entre en scène dès la première phrase (« Je crois... »), veut nous démontrer la grandeur de l'homme (« il sait tout exprimer »), et surtout de l'écrivain, qui avec « son esprit embrasse tout l'univers » parce que « le champ de ses créations n'a pas de limites ». Ici la prose d'Edmondo ressemble fréquemment « à un panégyrique enthousiaste »¹⁷, toutefois il a l'intelligence d'identifier justement dans Hugo la présence de « deux âmes qui vivent en même temps dans

¹⁵ Cf. A. Manzoni, *Il cinque maggio*, v. 43 : « Tutto ei provò » et vv. 34-36 : « Fattor che volle in lui [...] più vasta orma stampar ». Pour le culte de Manzoni par De Amicis voir le chapitre II.3 de la *Première Partie*.

¹⁶ Pour cette raison, probablement, ces pages ont été jugées de façon négative : « Le pagine su Hugo, tra le più infelici in tutti i sensi di De Amicis, ne mostrano però l'abilità di ritrattista » (F. Portinari, « La maniera di De Amicis » Introduzione à E. De Amicis, *Opere scelte*, Milano, Mondadori, 1996, p. XXXIV).

¹⁷ E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo de Amicis », op. cit., p. 76 : « De Amicis tente la rude entreprise d'évoquer l'œuvre hugolienne. Elle se résume à un panégyrique enthousiaste dont la tonalité est comme contaminée par le sujet qui le suscite, témoignant d'une absence totale de distance entre l'auteur et sa matière ».

deux mondes, et chacune de ses œuvres porte l'empreinte de sa double nature »¹⁸. Dans un autre passage il retourne sur cette affirmation en expliquant mieux sa conception :

En haut, il y a son éternel *ciel bleu* qui reparaît à chaque page, le firmament mille fois parcouru, les astres continuellement invoqués, les anges, les aurores, les océans de lumière, mille songes et mille visions de la vie future, un monde tout idéal où il se plonge comme un extatique, comportant avec lui le lecteur ébloui et étourdi ; et au-dessous, des mers sombres et tempétueuses, des ténèbres sur des ténèbres, son ombre éternelle, ses abîmes, ses gouffres, le baigne, le cloaque, la Cour des Miracles, le bourreau, le crapaud, la pourriture, la difformité, la misère, tout ce qu'il y a de plus horrible et de plus immonde sur la terre¹⁹.

Le repérage en Hugo d'une « double nature » est une réflexion critique intéressante, qui a eu une application récente dans une brillante analyse des caractéristiques psychologiques (et stylistiques) de l'intellectuel français²⁰. Malheureusement, De Amicis n'a pas la qualité critique pour approfondir cette observation, il l'utilise alors dès la première page²¹ surtout comme une formule

¹⁸ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 103. Voilà le texte italien : « Egli abbraccia colla mente tutto l'universo. Ha, se si può dire, due anime che spaziano contemporaneamente in due mondi, e ogni opera porta l'impronta di questa sua doppia natura (« Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211, et puis *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 136).

¹⁹ Ibid., p. 103-104 ; le texte italien disait : « In alto v'è quel suo eterno *ciel bleu* che ricorre ad ogni pagina, i firmamenti mille volte percorsi, gli astri continuamente invocati, gli angeli, le aurore, gli oceani di luce, mille sogni e mille visioni della vita futura, un mondo tutto ideale, in cui egli si sprofonda come un estatico, trasportando con sé il lettore abbarbagliato e stordito ; e sotto, dei mari tempestosi, tenebre su tenebre, la sua eterna *ombra*, i suoi *abîmes*, i suoi *gouffres*, il bagno, la cloaca, la corte dei miracoli, il carnefice, il rospo, la putredine, la deformità, la miseria, tutto quanto v'ha di più orribile e di più immondo sopra la terra » : « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211 et puis dans *Ricordi di Parigi*, p. 136-137).

²⁰ On pense par exemple à une page magistrale de Giovanni Macchia, où il écrit d'Hugo : « [...] Questo personaggio che volle prendere tutto per sé il secolo, con le sue utopie, le sue battaglie e l'esilio ; questo poeta che percorse, come diceva Valeri, l'universo del vocabolario, provandosi in tutti i generi, dall'ode alla satira, dal teatro al romanzo, alla critica, all'alta eloquenza politica, resta ancor oggi, a un secolo dalla morte, un enigma [...]. È divenuto il luogo d'incontro delle valutazioni più contrastanti, una comunione dei contrari, e quasi non più un uomo ma una figura retorica o una delle quattro specie di sillogismo, l'apoteosi. Nel momento in cui stiamo per inchiodarlo alla sua "bêtise", ecco che egli con leggerezza, quasi con noncuranza, ci sfugge » (« Il "cerveau noir" di Victor Hugo », dans *Le rovine di Parigi*, texte compri dans G. Macchia, *Ritratti, personaggi, fantasmi*, a cura di M. Bongiovanni Bertini, Milano, Mondadori, 1997, p. 1669-1670).

²¹ « Che uomo è costui ? Nello stesso tempo dolce e tremendo, fantastico e profondo, insensato e sublime, egli mette accanto a una stramberia retorica che rivolta, la rivelazione d'una grande verità che fa dare un grido di stupore. Colla stessa potenza ci fa sentire la dolcezza del bacio di due amanti e l'orrore di un delitto. È ingenuo come un fanciullo, è truce come un uomo di

rhétorique qu'il peut dilater ou décliner presque à l'infini, en introduisant des variations sur le même thème :

Toutes ses créations sont, comme il dit des vagues d'un océan en courroux, *mélangées de montagne et de songe*. Dans le premier moment de la conception, il est observateur tranquille et fidèle ; mais sa nature invinciblement lyrique prend bientôt le dessus ; il saisit sa créature dans sa main puissante, et la transporte aux dessus de la terre. De la première à la dernière page, il est toujours présent, despote violent et orgueilleux, et nous fait de la lecture une lutte. Il nous pousse en avant, par bonds, il nous soulève, il nous écrase, il nous relève, il nous secoue, il nous humilie, il nous renverse dans sa fuite précipitée, sans paraître s'apercevoir de notre existence. Nous passons rapidement par les sentiments les plus opposés que puisse susciter la lecture de l'ennui irrité à l'enthousiasme ardent, comme si nous étions un jouette dans sa main.²²

Si dans ces pages prévaut sans aucun doute la rhétorique, certaines intuitions séduisantes ne manquent pas, comme par exemple celle qui concerne la comparaison entre l'écriture d'Hugo et la peinture de Goya²³ :

Il écrit comme Goya peignait. Parfois il polit, lisse, caresse son œuvre, lent, presque somnolent, minutieux, scrupuleux ; il s'amuse à dresser des catalogues exacts de noms et de choses, à vous expliquer son idée par des comparaisons interminables ; il procède par compas et mesure, il

sangue, è affettuoso come una donna, è mistico come un profeta, è violento come un oratore della Convenzione, è triste come un uomo senz'affetti e senza speranza » (dans « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211 et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 135-136).

²² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 99 ; le texte italien disait : « La vita di quest'uomo è stata una guerra continua : una guerra letteraria, prima, bandita dal teatro ; una guerra politica, dopo, rotta nelle assemblee e proseguita in esilio ; l'una contro il classicismo, l'altra contro un imperatore ; tutt' e due vinte da lui » » (dans « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211 et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 130).

E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 99 ; voici le texte italien original : « Tutte le sue creazioni sono, com'egli dice delle onde di un oceano in tempesta, *mélangées de montagne et de songe*. Solo nel primo momento della concezione è osservatore tranquillo e fedele ; poi la sua natura invincibilmente lirica irrompe, ed egli afferra colla mano poderosa la sua creatura, e la trasporta al di sopra della terra. Dalla prima all'ultima pagina è sempre presente, despota orgoglioso e violento, e ci fa della lettura una lotta. Ci caccia innanzi a spintoni, ci solleva, ci stramazza, ci rialza, ci scrolla, ci umilia, ci travolge nella sua fuga precipitosa, senza dar segno d'avvedersi che noi esistiamo. Balziamo rapidissimamente fra i più opposti sentimenti che può suscitare la lettura, dalla noia irritata all'entusiasmo ardente, come palleggiati dalla sua mano » (dans « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 211 et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 140-141).

²³ Curieusement ces considérations nous indiquent une possibilité d'interprétation originale de l'activité proprement artistique d'Hugo, que De Amicis ne connaissait pas, mais que maintenant nous pouvons étudier : *Victor Hugo. Peintre* (Catalogo della Mostra, Venezia 1993), Milano, Mazzotta, 1993.

cherche la symétrie, il dit, il corrige, il ajoute, il modifie, il rectifie, il estompe, il cisèle, il polit. Tout à coup, le souffle de la grande inspiration l'envahit, et alors, il jette au loin son petit pinceau, et, comme faisait Goya, il peint avec ardeur, se servant de tout ce qui se trouve sous la main, il répand ses couleurs avec l'éponge, jette les grandes masses avec le torchon et le balai, donne les touches de vigueur à furieux coups de pouce qui s'enfoncent dans la toile, Son style est tout reliefs aigus, saillies de granit, pointes de fer et veines d'or ; il est plein d'âpretés et de profondeurs obscures, rompu çà et là par de grandes tranchées, par où l'on voit des aspects confus et lointains ; tantôt simple jusqu'à la naïveté, tantôt édifié avec l'art savant d'un penseur ²⁴.

Le paragraphe suivant, très court, nous communique l'« ardent désir » d'Edmondo de voir personnellement Hugo pour identifier son visage réel, « car ses cent aspects différents d'écrivain font qu'on se demande par moments auquel d'entre eux correspond son aspect d'homme »²⁵. Par rapport à cette aspiration il y a pourtant la peur de ne pas être digne de rencontrer un tel homme, qui en outre a « un immense orgueil » qui peut embarrasser n'importe qui. Edmondo semble alors hésiter en pensant que « c'est une chose effrayante d'aller se présenter là, inconnu, sans autre excuse que l'impulsion du cœur, devant un homme célèbre, dans la grande ville qui lui fait fête, dans sa maison, au milieu d'une foule d'admirateurs, pour lui dire... quoi ? Je veux vous voir ! »²⁶.

²⁴ *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 110-111. De Amicis avait écrit : « Egli scrive come il Goya dipingeva. Ora minia, liscia, accarezza l'opera propria, lento, quasi sonnolento, minuto, scrupoloso ; si diverte a stendere elenchi accurati di nomi e di cose, a spiegare il proprio concetto con similitudini interminabili diligentemente condotte ; procede colle seste, cerca le simmetrie, dice, corregge, aggiunge, modifica, rettifica, sfuma, cesella, brunisce. A un tratto il soffio della grande ispirazione lo investe, e allora butta via il pennello delicato, e, come il Goya faceva, dipinge a furia quello che gli casca fra le mani, spande i colori colle spugne, getta le grandi macchie cogli strofinacci e con le scope, dà i tocchi di sentimento a colpi furiosi di pollice che sfondano la tela. Il suo stile è tutto rilievi acuti, rialti di granito, punte di ferro e vene d'oro, pieno d'asprezze e d'affondamenti oscuri, rotto qua e là in grandi squarci, da cui si vedono prospetti confusi e lontani ; ora semplice fino all'ingenuità scolaresca, ora architettato coll'arte sapiente d'un pensatore » (dans « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 214 et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 144-145).

²⁵ *Ibid.*, p. 120. Le texte italien disait : « Victor Hugo è certamente uno di quelli scrittori che ispirano un più ardente desiderio di vederli ; perché i suoi cento aspetti di scrittore ci fanno domandare ogni momento a quale di essi corrisponda il suo aspetto d'uomo » : « Lettera III. Vittor Hugo. I », op. cit., p. 215 et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 157-158.

²⁶ *Ibid.*, p. 127 ; voilà le texte italien : « Ma pure è una cosa che spaventa quel presentarsi là sconosciuti, senz'altra scusa che l'impulso del cuore, davanti a un uomo famoso nel mondo, nella grande città che lo festeggia, in casa sua, in mezzo a una folla di ammiratori, per dirgli... che cosa ? Voglio vedervi ! » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 226 et puis dans *Ricordi di Parigi*, p. 167.

C'est la conclusion du paragraphe IV. Mais, malgré cette hésitation, De Amicis décide de suivre « l'impulsion du cœur » et de se présenter le matin dans la cour de la maison d'Hugo, 20 rue de Clichy, pour lui demander un rendez-vous. Edmondo, après les timides apparitions précédentes entre directement en scène pour jouer un rôle de protagoniste. Le paragraphe V, en effet, d'un côté conclut définitivement la « fonction didactique » de la première partie du texte, consacrée à la présentation de l'œuvre et de la biographie d'Hugo ; de l'autre il construit habilement une atmosphère d'attente avant d'arriver à la visite à proprement parler. Ici De Amicis introduit dans son écrit une sorte de récit autonome, qui se trouve être probablement la partie la plus agréable du chapitre. Il représente une première tentative pour obtenir la permission de rencontrer l'écrivain français.

La visite tant désirée est renvoyée au soir, parce qu'Hugo est pris. Mais ce qui vraiment compte dans le texte c'est la reproduction très vive de la situation psychologique d'Edmondo qui, après avoir demandé au concierge où se trouve l'appartement d'Hugo, monte l'escalier de la maison²⁷ avec trépidation, partagé par des sentiments conflictuels :

Je sentais un léger tremblement dans les genoux, comme si l'heure du déjeuner eût déjà été passée depuis longtemps. Ensuite..... Je ne me rappelle plus bien. Je sais que je m'aperçus tout à coup que je montais l'escalier, mais avec la certitude profonde qu'arrivé à la porte, je redescendrais sans sonner. Je montais lentement ; sur une marche, je me sentais un courage de lion ; sur la marche suivante, il me prenait la tentation de faire volte-face et de me sauver comme un voleur. Je m'arrêtais deux ou trois fois pour essuyer mon front, qui ruisselait. Jamais, j'en suis sûr, aucun membre du Club alpin n'a fait une ascension plus fatigante que celle-là, j'aurais voulu m'en aller, et je ne pouvais pas. Que sais-je ? Il y avait cinq cent De Amicis, de toutes tailles, qui encombraient l'escalier derrière moi, pressés et serrés comme des anchois, entre le mur de la rampe, qui me disaient tous ensemble à voix basse : En avant ! ²⁸

²⁷ Cf. E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo de Amicis », op. cit., p. 77 : « De Amicis se met en scène avec humour dans son embarras et ses maladresses, en train d'escalader l'escalier de l'immeuble de la rue de Clichy [...] un escalier qui devient une véritable métaphore de son entreprise morale ».

²⁸ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 128-129 ; le texte original disait : « Sentivo un leggerissimo tremito nelle ginocchia, come se mi fosse già passata da un pezzo l'ora della colazione. Poi non ricordo più bene. So che mi accorsi improvvisamente che salivo le scale ; ma colla profonda sicurezza che, arrivato alla porta, sarei tornato giù senza suonare. Salivo lentamente ; sopra uno scalino mi sentivo un coraggio da leone ; sopra un altro scalino mi

Le visiteur trouve enfin le courage de monter la dernière marche de l'escalier, en face de la porte, et de sonner et de parler avec la gouvernante. La rencontre est renvoyée à neuf heures et demie du soir, pourtant Edmondo est satisfait et n'attend que de voir son poète et son consolateur²⁹ :

De neuf heures et demie du matin à neuf heures et demie du soir, je fus roi de France. Ah ! Victor Hugo orgueilleux, Victor Hugo communard, Victor Hugo énergumène, Victor Hugo fou, quelles plaisanteries ! Tous ces Victor Hugo de la critique et de la calomnie, avec le bonnet phrygien ou avec les cornes de l'orgueil satanique, avaient disparu dans ma mémoire. Il n'y avait plus pour moi qu'un seul Hugo, le grand poète tendre et indigné, plein de conseils courageux et de saintes consolations, : l'homme qui m'avait fait délirer d'amour dès mon adolescence ; qui, plus tard, m'avait fait penser et lutter [...]³⁰.

I.3. Le visage d'Hugo.

Le paragraphe VII est le cœur du texte et en effet la perspective de l'écriture de De Amicis change ; il devient maintenant surtout attentif à la description de la réalité. La visite permet à l'œil précis du reporter de fonctionner à la perfection.

pigliava la tentazione di voltar le spalle e di scappar come un ladro. Mi fermai due o tre volte per asciugarmi la fronte, che stillava. Oh mai nessun alpinista, ne son sicuro, ha fatto un'ascensione più affannosa di quella ! Avrei voluto tornar indietro ; ma non potevo. Che so io ? C'erano cinquecento De Amicis, di tutte le stature, che ingombravano la scala dietro di me, affollati e stretti come acciughe tra il muro e la ringhiera, che mi dicevano tutt'insieme a bassa voce : *È Avanti! È* » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 226 et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 169).

²⁹ Cf. ce qu'écrivait Jules Claretie (dans *Le Temps*, 13 mars 1908) de ce récit : « En 1878, alors que de Amicis publiait ses sensations parisiennes, Victor Hugo vivait encore. Une visite à Victor Hugo était pour les poètes ce qu'est une visite au tombeau de Napoléon pour les fils d'empereur. M. de Amicis alla saluer Victor Hugo, au numéro 20 de la rue de Clichy. Et il faut lire le récit de cette visite pour se rendre compte de la puissance de rayonnement qu'avait le grand vieillard qu'Emile Augier appelait le Père. Edmondo de Amicis tremblait comme un enfant en montant lentement chaque marche de l'escalier. Il s'arrêtait, tout en suer, plus fatigué qu'un alpiniste faisant une ascension. Voir Victor Hugo ! Parler à Victor Hugo ! ».

³⁰ Ibid., p. 131-132 ; voilà le texte italien : « E dalle nove e mezza della mattina alle nove e mezzo della sera fui re di Francia. Ah, Vittor Hugo superbo, Vittor Hugo comunardo, Vittor Hugo energumeno, Vittor Hugo matto ; che baie ! Tutti questi Vittor Hugo della critica o della calunnia, col berretto frigio o colle corna dell'orgoglio satanico, erano spariti dalla mia mente. Per me non c'era più che un solo Hugo, il grande poeta amoroso e sdegnoso, pieno di consigli fortissimi e di sante consolazioni ; l'uomo che mi aveva fatto delirare d'amore da giovanetto ; che m'aveva fatto pensare e lottare da uomo [...] » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 226-227, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 167.

Rien ne doit être négligé, tout doit être mémorisé et noté pour pouvoir le décrire plus tard sur la page.

La maison du poète n'échappe pas à cette logique. Dès l'ouverture de la porte, Edmondo est prêt à enregistrer l'entrée dans l'antichambre du saint des saints, « éclairée par une lanterne suspendue au plafond » ; d'une autre chambre arrivent des bruits confus qu'il essaie tout de suite de comprendre pour nous les révéler. Après avoir connu le maître de maison, il a la promptitude de photographier un « second salon ». En particulier, il nous dit que « c'était un salon de moyenne grandeur, plutôt bas qu'élevé, tapissé de rouge et meublé confortablement, mais sans luxe. D'un côté, il y avait quatre canapés disposés en demi-cercle, autour d'une cheminée de marbre ; sur la cheminée, une glace antique ; point de tableaux le long des parois. Tout bien considéré, la maison ne me parut pas une maison de poète millionnaire ». Mais pour comprendre la raison profonde de cette attention, il est intéressant de relire la motivation qu'il nous donne tout de suite après: « Il y avait pourtant dans la décoration une prédominance de rouge foncé et de rouge de sang, qui s'harmonisait avec le génie du maître »³¹. Comme à pour dire qu'il existe un accord ou une sorte d'analogie entre la maison et la psychologie de celui qui y habite.

Avant de poursuivre notre lecture, il est utile d'ouvrir une parenthèse. L'attention scrupuleuse que manifeste De Amicis ici, ainsi que dans d'autres occasions, sur le rapport spécial qui s'instaure entre la maison et son propriétaire trouvait dans ce cas spécifique un autre exemple, français cette fois. Il s'agit du livre de Gustave Rivet, *Victor Hugo chez lui*, publié au cours de l'année 1878, donc en même temps que la publication des articles de De Amicis. Par manque d'une datation sûre relative à la publication du volume français, il est impossible de dégager avec précision un rapport de dépendance. Il est sûr cependant

³¹ Ibid., p. 142. Le texte italien disait, avec quelques variations: « era un salotto di grandezza media, piuttosto basso, tappezzato di rosso, mobiliato signorilmente, senza pompa. Da una parte c'erano quattro sofà disposti a semicircolo, un po' discosti l'un dall'altro, intorno a un caminetto di marmo ; sul caminetto, un antico specchio ; sulle pareti, nessun quadro. La casa, tutto considerato, non mi parve una casa da poeta milionario. C'era però nella decorazione una predominanza di rosso cupo e di rosso sanguigno, che armonizzava col genio del padrone » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 230, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 187.

qu'Edmondo connaissait ce livre, qui est présent dans sa bibliothèque personnelle³². Il est toutefois surprenant que dans les deux textes on mette en valeur l'image domestique et familière de l'intellectuel. Cet aspect est bien manifesté par Rivet dans le premier chapitre de son ouvrage, où il explique aux lecteurs l'entendement de telle particulière attention :

Tout le monde connaît sa vie publique. Mais l'homme extérieur n'est pas le seul intéressant. Il y a un Victor Hugo que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît mal, un Victor Hugo dont l'avenir ne pourra se faire une idée que par les récits de ceux qui ont le bonheur d'approcher le poète. J'ai donc voulu, avec une scrupuleuse sincérité, peindre l'homme tel que je le vois tous les jours. C'est Victor Hugo chez lui, racontant mille anecdotes, mille souvenirs curieux. C'est Victor Hugo, grand-père attendri, et se faisant petit avec ses petits-enfants. C'est Victor Hugo causant des choses du jour, des affaires politiques, ou des œuvres littéraires, et semant à pleines mains dans la conversation comme un millionnaire qu'il est, ses idées superbes, revêtues de la forme unique et définitive que leur donne son art souverain³³.

Pour faciliter l'interprétation de ce paragraphe, il peut être de quelque utilité de faire une comparaison entre la courte et pourtant intense description psychologique de la maison de Hugo proposée par De Amicis, avec celle, plus riche de détails, de Rivet :

C'est au numéro 21 de la rue de Clichy, près de la maison où dans son enfance il avait demeuré avec sa mère, que le poète habite maintenant avec ses petits enfants [...]. Soulevez cette portière, nous sommes dans le salon tendu de tapisseries rouges à raies jaunes enguirlandées de fleurs. Aux côtés de la cheminée, des appliques de Venise. Ici un grand meuble aux incrustations d'étain, dont les dessins représentent les scènes fabuleuses du *Roman de Renard*.

³² Le livre est conservé actuellement à la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio di Imperia, cote EDA 566.

³³ G. Rivet, *Victor Hugo chez lui*, Paris, Maurice Dreyfus éditeur, s.d. [mais 1878], p. 7-8. Gustave Rivet (1848-1936), poète, dramaturge et homme politique, eut effectivement un rapport très familier avec Hugo ; à sa mort il publia *Victor Hugo devant l'Opinion. Presse Française-Presse Etrangère*, Paris, Office de la Presse, 1885, livre riche de documents sur le poète de Besançon. N'était la différence d'âge, Rivet, pourrait être l'homme qui cause dans le salon avec Edmondo : « Mentre Vittor Hugo parlava a bassa voce con un suo vicino, io attaccai discorso con un signore accanto a me, un uomo sulla cinquantina, d'una bella fisionomia d'artista ; il quale, dopo poche parole, mi disse ch'era amico di Vittor Hugo, e che qualche volta scriveva delle lettere in nome suo » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 230, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 195.

Au milieu du salon et le divisant en deux parties, se dresse sur un piédestal un chef d'œuvre de l'art japonais, un éléphant au combat, levant sa trompe menaçante et portant sa tour de bronze, au-dessus de laquelle descend le lustre de vieux Venise aux branches de couleurs variées, tordues en spirales, et décorées de fleurs délicates [...]. Là bas, dans le coin, à droite de la cheminée, presque au-dessus d'une admirable pendule Louis XV, sur laquelle est assis le temps armé de sa faux traditionnelle, un canapé de velours vert, siège ordinaire et préféré du poète³⁴.

A son tour il est probable que cette description de Rivet ait été utilisée par un autre écrivain-journaliste, Alessandro Parodi, que nous avons déjà rencontré avec De Amicis pendant son séjour dans la capitale française. Parodi était le correspondant de quelques journaux italiens et en particulier de la revue *L'Illustrazione Italiana*, dans laquelle il publiait de nombreux articles sur la vie culturelle de Paris. Après le texte consacré par Edmondo à Hugo, Parodi écrira des articles dédiés à l'écrivain français³⁵, qui seront réunis dans le livre *Vittor Hugo. Ricordi e note*. Ici, dans le premier chapitre intitulé *Una visita al poeta*, il reprend probablement le texte de Rivet, surtout pour la description minutieuse de quelques composantes de l'ameublement, comme, par exemple, l'éléphant japonais³⁶.

Après cette digression, nous pouvons reprendre la lecture du paragraphe VII. Le regard du reporter, comme c'est normal, se porte à l'intérieur de la maison, mais seulement en fonction du personnage principal du texte, Victor Hugo. Contrairement à d'autres situations analogues (comme les conversations avec

³⁴ G. Rivet, *Victor Hugo chez lui*, op. cit., p. 12-13.

³⁵ Cf. Chapitre III.2 de la *Première Partie*. Edmond Cottinet en confrontant les portraits de De Amicis et celui de Parodi écrit : « Je sais que Hugo n'a pas médiocrement goûté un récit analogue, inséré par M. Parodi dans un recueil anglais [...] : dans *Minerva*, numéro du 4 mai 1880. Article curieux, écrit par un indépendant, qui n'a pas que cette originalité de caractère ; celle de son talent est connu (dans E. Cottinet, « Un ami de la France », op. cit., p. 326). Sur les articles de Parodi sur Hugo parus dans la *Gazzetta Letteraria* de Turin, voir G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia*, op. cit., p. 68.

³⁶ Cf., par exemple, D.A. Parodi, *Vittor Hugo. Ricordi e note*, Milano, Treves, 1885, p. 9 : « Rosse sul tappetino bianco a fiorellini rosei le tappezzerie, le cortine appena listate di qualche ricamo sul fondo cinerino, la guarnitura di velluto del caminetto trapuntato d'oro ; dorati il canapé, i quattro seggioloni, i molti specchi, le lumiere che, qua e là sulle pareti, sostengono quale due, quali tre candelieri. Sospeso nel mezzo del soffitto un lustro di vetro, opera del Salviati di Venezia, dipinto dei tre colori di Francia [...] Un elefante con sul dorso una torre, lavoro curioso di cesello orientale, e due lampade di bronzo, adornano un tavolino a destra e due cantoniere a sinistra, negli angoli, verso la sala da pranzo (il faut pourtant préciser que Parodi décrit ici la maison du poète qui se trouvait 130 avenue d'Eylau »).

Manzoni ou Ruffini) la possibilité de rester face-à-face avec l'écrivain français est limitée à quelques minutes et donc De Amicis n'a pas la possibilité de développer un discours articulé. Néanmoins, il bâtit avec habileté le récit de cette rencontre qui se déroule en deux temps distincts, en utilisant une construction syntaxique spéciale avec des phrases courtes comme si elles étaient les transcriptions des notes prises à ce moment-là.

Dans le premier temps, plus que les paroles de circonstance, ce qui compte est le silence et l'expression du corps. En particulier il est intéressant d'observer le langage des mains, qui en effet se substitue à la voix :

La main qui a écrit *Notre-Dame* et la *Légende des siècles* serra la mienne.

Et tout de suite après, j'éprouvai une seconde sensation, peut-être plus douce que la première.

La main gauche du grand poète rejoignit la main droite, et ma main brûlante et tremblante resta quelques moments dans les siennes.

Un bref silence suivit, pendant lequel j'entendais le bruit de ma respiration, comme si je venais de courir.

Puis j'entendis sa voix ; une voix grave, mais douce, où je crus entendre mille voix, et qui m'étonna, comme si je voyais paraître Victor Hugo pour la seconde fois³⁷.

De même, dans le second moment, pendant lequel l'écrivain italien se trouve seul avec Hugo, l'émotion empêche Edmondo d'articuler des phrases sensées, et il demande enfin si Hugo était allé voir l'Exposition !³⁸ Donc encore une fois il n'y

³⁷ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 156-157. Le texte italien disait : « La mano che scrisse *Notre Dame* e la *Légende des siècles* strinse la mia. E subito dopo provai un secondo sentimento, forse più dolce del primo. La mano sinistra del grande poeta raggiunse la destra, e la mia mano calda e tremante rimase per qualche momento tra le sue. Seguì un breve silenzio, durante il quale sentii il suono del mio respiro, come se avessi fatto una corsa. Poi sentii la sua voce ; una voce grave, ma dolce, in cui mi parve di sentire mille voci, e che mi stupì, come se, udendola, vedessi comparire Vittor Hugo per la seconda volta » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 227, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 179-180.

³⁸ « Vittor Hugo si voltò cortesemente, mi mise una mano sopra il ginocchio e mi guardò in atto d'aspettazione. Che cosa volete ! sono disgrazie che possono capitare a tutti. Vi ricordate del sarto letterato dei *Promessi sposi*, che dopo aver studiate mille belle cose da dire al cardinal Federigo per farsi onore, arrivato il momento, non sa dir altro che un : *Ò Si figuri !* *Ò* di cui rimane avvilito per tutta la vita ? Ebbene, mi duole il dirlo, e lo dico per castigarmi : io feci la spessissima figura di quel sarto; anzi una figura cento volte più trista, Lo sguardo fisso di Vittor Hugo mi turbò, tutte le mie belle idee scapparono, e non dissi altro che questo [...], se era stato a vedere l'Esposizione! » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 231, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 200-201.

a pas de conversation réelle avec l'écrivain français, mais seulement un échange de propos qui ne réussit à approfondir aucun sujet. Les questions que De Amicis voudrait poser restent dans sa tête et il nous en donne une liste plutôt confuse³⁹. En partie, comme nous le verrons sous peu, elles seront satisfaites à travers le dialogue avec certains hôtes présents à la réception du soir.

Mais s'il résulte qu'il est impossible de parler directement avec Hugo pour mettre au point les problèmes liés à son travail, De Amicis ne renonce pas à esquisser un portrait qui ne pourra qu'être inadéquat par rapport à la complexité du sujet. Il confirmera en effet ce que il avait proposé dans le paragraphe précédent, où on insistait sur la possibilité contemporaine de nombreuses éventuelles représentations et en particuliers des « deux âmes qui vivent en même temps ». La voie privilégiée pour composer un tel portrait sera l'observation minutieuse du corps de l'homme et en particulier de son visage, que De Amicis lit comme si c'était un texte à proprement parler⁴⁰ :

Et je le regardai, en effet, pendant ce peu de minutes, très attentivement ; mais je ne pus le bien voir que plus tard, parce que la lumière ne donnait pas sur son visage. Il est de taille moyenne légèrement courbé, robuste. Il a la tête grosse, mais bien faite : vaste front, cou de taureau, épaules larges, mains courtes et grosses, teint coloré qui marque la santé et la force. Toute sa personne a quelque chose de puissant et d'athlétique, comme son génie. Il a les cheveux en brosse, épais, la barbe entière et courte, très blanche ; les yeux longs et peu ouverts, un peu obliques, comme les fouines, ce qui donne à son visage un aspect un peu étrange. S'il son noirs ou bleus, je ne m'en souviens pas⁴¹. Ce sont des yeux très vifs et très mobiles, à demi fermés, et qui ne paraissent que

³⁹ Cf. E. De Amicis, « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 230-231, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 198-200.

⁴⁰ Curieusement c'est le même De Amicis qui utilise une expression analogue, qu'il attribua à Hugo en imaginant un entretien qui n'a jamais eu lieu : « Guardami, via : levatene un po' la voglia, povero giovane, perché te la leggo proprio in viso, e m'hai l'aria di un buon diavolo sincero » ; qualche pagina dopo ritorna la stessa immagine : Ma insomma Hugo ! Io voglio leggerti dentro ! » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 231, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 182 e p. 198).

⁴¹ Il est un peu étrange ce doute sur la couleur des yeux ; et il fait soupçonner que pour le portrait d'Hugo De Amicis travaillait ultérieurement chez-lui examinant une photographie, comme par exemple celle que donnait à ses lecteurs le livre de la traduction française entre la page 152 et la page 153. A la Biblioteca Civica de Imperia, parmi les documents de De Amicis il y a deux photographies de Hugo dont la reproduction a été publiée par F. Contorbina dans le catalogue *Edmondo De Amicis. Le immagini, i libri* (Mostra del Centenario, Imperia, Centro Culturale Polivalente, 22 novembre 2008 - 25 gennaio 2009), Comune di Imperia, 2009, p. 94-95, nn. 72-73.

comme deux points brillants ; mais lorsqu'ils se fixent sur vous, ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Il avait une jaquette d'Orléans noir et son gilet noir habituel, boutonné jusque sous le menton. La première impression qu'il me fit fut d'un homme ordinairement triste⁴².

Un tel portrait a comme une autre version, grâce à l'aide d'une meilleure qualité de la lumière qui permet de cerner les détails :

Une vive lumière éclairait en plein son visage, et je ne pouvais me rassasier de le regarder, tant il me paraissait singulier.

Le visage de Victor Hugo en effet, est encore pour moi un problème. C'est un visage qui a deux physionomies. Quand il est sérieux, il est très sérieux, presque sombre ; on dirait un visage qui non seulement n'a jamais ri, mais qui n'est pas capable de rire ; et ses yeux regardent les gens avec une expression inquiétante. On lui dirait volontiers : Hugo, faites-moi la grâce de regarder autre part. Ce sont les yeux d'un juge glacial ou d'un duelliste plus fort que vous, qui vous fascine du regard.

La loupe d'agrandissement d'un regard de plus en plus sensible à enregistrer les moindres manifestations permet à De Amicis de lire avec le plus grand soin les expressions du visage de l'écrivain français. L'observation se transforme ainsi graduellement en une sorte d'interprétation, en créant une série de correspondances entre la physionomie, la psychologie et la critique littéraire :

[...] Il a une face de lion. Quand il ouvre la bouche, il semble qu'un rugissement doive en sortir ; et quand il lève son poing robuste, on dirait qu'il ne l'abaissera que pour écraser quelque chose. Dans ce moment-là, on lit sur son visage l'histoire de toutes ses luttes et de toutes ses douleurs, la

⁴² E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 138-139. Le texte original disait : « E l'osservai infatti, in quei pochi minuti, attentissimamente ; ma non potei vederlo bene che più tardi perché il lume non gli batteva sul viso. È di statura media, leggermente curvo, tarchiato. Ha la testa grossa, ma ben fatta ; fronte vasta, collo di toro, spalle larghe, mani corte e grosse e una carnagione rossigna da cui traspira la salute e la forza. Tutta la sua persona ha qualcosa di poderoso e d'atletico, come il suo genio. Ha i capelli irti e fini, la barba intera e corta, bianchissima ; gli occhi lunghi e stretti, un po' obliqui, come i fauni : il che dà al suo viso un aspetto un po' strano. Se siano neri o azzurri, non ricordo. Sono occhi vivissimi e mobilissimi, che paiono socchiusi, e appaiono soltanto come due punti scintillanti, che quando fissano, penetrano in fondo all'anima. Aveva una giacchetta d'orleans nero e il suo solito panciotto oscuro, abbottonato fin sotto il mento. La prima impressione che mi fece fu d'un uomo abitualmente triste » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 231, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 182-183.

ténacité de fer de sa nature, les noirs fantômes de son imagination, ses forçats, ses cercueils, ses spectres, ses colères, ses haines ; toute l'*ombre* comme il dirait, tout le côté *noir* de ses œuvres. Mais tout à coup, comme il m'arriva de le voir ce soir-là, pendant que quelqu'un lui racontait une anecdote comique sur un cocher de Paris, il jeta un éclat de rire frais et gai, en montrant toutes ses dents unies, petites et blanches ; et dans ce rire, ses yeux et sa bouche prennent une expression si juvénile et si ingénue, qu'on ne reconnaît plus l'homme de tout l'heure, et qu'on reste stupéfait, comme s'il lui était tombé un masque du visage et qu'on vît pour la première fois le véritable Hugo. Et, à ces moments-là, vous voyez, comme par un soupirail, derrière lui, Déruchette, Guillormand, Mlle Lise, Don César de Bazan, Gavroche, ses anges, son ciel bleu, et tout son monde lumineux et suave. Mais ce ne sont que des éclairs, rares sur son visage comme dans ses livres ; il reprend bientôt son aspect pensif et sombre, comme s'il méditait la catastrophe d'un de ses drames sanglants⁴³.

Le mystère de la double nature d'Hugo et de son oeuvre reste donc encore à dévoiler, mais l'idée de la présence contemporaine de deux âmes devient comme l'unique synthèse possible, même si elle est apparemment contradictoire.

Si Hugo constitue la clef de voûte de l'étude de De Amicis, son regard et ses oreilles n'ont cependant pas une seconde de répit. Ils cherchent à voir et à entendre toute chose, afin de se rapprocher de l'essence, impossible du reste à atteindre, du génie. Edmondo, admis d'abord dans le salon par la suite au repas du

⁴³ Ibid., p. 147. De Amicis avait écrit : « Un grande lume rischiarava in pieno il suo viso, e io non potevo saziarmi di guardarlo, tanto mi pareva singolare. Il viso di Vittor Hugo, infatti, per me, è ancora un problema. È un viso che ha due fisionomie. Quando è serio, è serissimo, quasi cupo ; pare un viso che non abbia mai riso, non solo, ma che non possa ridere ; e i suoi occhi guardano la gente con un'espressione che mette inquietudine. Gli si direbbe: R Hugo, fatemi la grazia di guardare da un'altra parte R Sono gli occhi di un giudice glaciale o d'un duellante più forte di voi, che voglia affascinarvi collo sguardo [...]. Ha una faccia leonina. Quando apre la bocca, par che ne debba uscire un ruggito, e quando alza il pugno robusto, par che non debba abbassarlo che per stritolare qualche cosa. In quei momenti sul suo viso si legge la storia di tutte le sue lotte e di tutti i suoi dolori, la tenacia ferrea della sua natura, le simpatie tetre della sua immaginazione, i suoi forzati, i suoi feretri, i suoi spettri, le sue ire, i suoi odii ; tutta l'*ombre*, come egli direbbe, tutto il *côté noir* delle opere sue. Ma a un tratto, come m'accadde di vedere quella sera, mentre un tale gli raccontava un aneddoto comico d'un fiacchierai di Parigi, egli dà in una risata così fresca e così allegra, mostrando tutti i suoi denti uniti, piccoli e bianchi ; e in quel riso i suoi occhi e la sua bocca pigliano un'espressione così giovanile e così ingenua, che non si riconosce più l'uomo di prima, e si riman là stupiti, come se gli fosse caduta dal viso una maschera, e si vedesse per la prima volta il vero Hugo. E in quei momenti vedete, come per uno spiraglio, dietro di lui, Deruchette, Guillormard, Mademoiselle Lise, Don Cesare di Bazan, Gavroche, i suoi angeli, il suo *ciel bleu*, e tutto il mondo luminoso e soave. Ma non sono che lampi, rari sul suo viso come nei suoi libri ; dopo di che egli riprende il suo aspetto pensieroso e tetro, come se meditasse la catastrofe d'uno dei suoi drammi sanguinosi » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 230, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 192-194.

soir, examine attentivement aussi les personnages qui entourent Hugo. À travers le regard du chroniqueur défilent devant nos yeux une foule indistincte d'invités, comme les pages dans la cour du roi, « jeunes et vieux, Français et étrangers », d'où petit à petit émergent des groupes (comme « les Parnassiens, poètes de l'art pour l'art, ou plutôt du vers pour le vers ») ou des personnages particuliers où s'attarde l'observation, comme par exemple Catulle Mendès, avec un « visage expressif et les longs cheveux à la nazaréenne ». Défile ainsi d'abord « un beau jeune belge au visage balafre » et puis suit un « mulâtre de formes colossales », qui semblerait sorti d'un roman de Hugo. Il ne manque pas, comme c'est normal, une présence féminine, « une dame de forte stature, aux cheveux blancs, au visage ouvert, éclairé par deux yeux profonds, à l'air triste ; une dame de Velasquez sans la grande collerette »⁴⁴ : c'est l'actrice Juliette Drouet, la maîtresse du poète pendant près de cinquante ans, qui vivait au troisième étage de la maison⁴⁵.

Même s'il est engagé dans son laborieux travail d'exploration et d'enregistrement, Edmondo trouve le temps de bavarder avec un voisin, « un homme d'environ cinquante ans, d'une belle physionomie d'artiste ». Le discours s'engage naturellement sur les habitudes de Hugo, qui se révèlent des « habitudes les plus simples du monde », comment faire un tour dans l'omnibus pour trouver dans la vie quotidienne l'inspiration pour ses créations. Parce qu'en effet Hugo « travaille chaque jour, il travaille toujours » et « la création, pour lui, est un besoin ». Ce sont des données peu importantes mais qui servent à mieux esquisser le portrait impossible de Hugo.

Dans le court paragraphe suivant (le VIII), De Amicis pourra ajouter d'autres touches au portrait avec l'étude du poète engagé en public, pendant le Congrès Littéraire International. Sur le même sujet Hugo s'était déjà exprimé dans le salon de sa maison, mais alors comme l'avait ponctuellement remarqué De Amicis, il avait utilisé un langage simple, un ton modeste et une manière de parler

⁴⁴ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 140-144.

⁴⁵ Cf. A. Decaux, *Victor Hugo*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1984.

naturelle⁴⁶. Totalement différent sera le discours public, en présence d'une foule attentive et qui l'acclame :

Il s'approcha près de la rampe à pas un peu incertains, entouré de son illustre cortège ; il se plaça près d'une petite table, et commença à lire son discours, écrit en gros caractères sur de très grandes feuilles [...]. Il lut lentement à haute voix, détachant avec un art parfait chaque phrase, chaque mot, chaque syllabe. Sa voix est encore forte et sonore, quoique dans les longues périodes elle faiblisse un peu, et s'échappe quelquefois en notes aiguës et stridentes. Il eut des moments superbes⁴⁷.

« Voilà Victor Hugo comme je le vis, au comble de sa gloire », tel est le début du dernier paragraphe de l'écrit consacré à l'écrivain français. Le portrait, pourtant incomplet, est terminé. Il ne reste qu'une dernière reconnaissance au « grand travailleur » à son extraordinaire popularité, en lui souhaitant une vieillesse féconde :

Nous espérons que le grand poète, né au à l'aube du dix-neuvième siècle, accompagnera ce siècle jusqu'à son coucher ; que son génie resplendira tant que battra son cœur, et que l'Europe recevra en même temps le dernier souffle de sa vie mortelle et le dernière chant de son épopée immortelle⁴⁸.

⁴⁶ Cf. E. De Amicis, « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. p. 230, et *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 190-191 ; Pour le Congrès Littéraire International cf. aussi le chapitre III.2 de la *Première Partie*.

⁴⁷ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 157. Le texte italien disait : « S'avvicinò alla ribalta a passi un po' incerti, circondato dal suo illustre corteo, si mise accanto a un tavolino, e cominciò a leggere il suo discorso, scritto a caratteri enormi sopra grandissimi fogli [...]. Lesse lentamente, ad alta voce, spiccando con arte perfetta ogni frase, ogni parola, ogni sillaba. La sua voce è ancora gagliarda, sonora, benché nei lunghi periodi s'affievolisca un poco, e gli sfugga qualche volta in note acute e stridenti. Ebbe dei momenti stupendi » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. 231, *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 207.

⁴⁸ Ibid. p. 161. Voilà le texte italien : « Noi speriamo che il grande poeta, sorto coll'alba dell'ottocento, accompagni il secolo fino al tramonto ; che il suo genio risplenda fin che batterà il cuore, e che l'Europa raccolga insieme l'ultimo soffio della sua vita secolare e l'ultimo canto della sua epopea immortale » : « Lettera III. Vittor Hugo. II », op. cit., p. p. 234, *Ricordi di Parigi*, p. 212.

En dépit du souhait formulé par De Amicis en conclusion de son intervention, Victor Hugo s'éteignit le 22 mai 1885, à 83 ans, sans pouvoir distinguer, même lointainement, les lueurs du nouveau siècle.

I.4. Le dernier hommage.

Le monde culturel italien prendra part naturellement à la douleur suscitée par une telle perte. L'éditeur Treves, par exemple, fit paraître dans une de ses revues, *L'Illustrazione Popolare* (vol. XXII, n. 22, Milano, 31 mai 1885, p. 338-339), un article de De Amicis simplement intitulé *Victor Hugo*, dont nous proposons dans les deux pages suivantes la reproduction photographique.

Néanmoins, il ne s'agissait pas d'un texte écrit expressement pour célébrer la mémoire du grand intellectuel français récemment disparu. C'était en effet la reproduction fidèle d'une grande partie du petit chapitre II de l'article de De Amicis précédemment consacré à Hugo, publié par *L'Illustrazione italiana* et inséré ensuite dans le volume *Ricordi di Parigi* (p.135-149) : texte que nous avons déjà examiné.

Le portrait proposé sept ans plus tôt aux lecteurs italiens, riche d'intuitions et de nuances, n'avait pas encore été recouvert de poussière, et il pouvait, donc, suffire à la tâche, en honorant encore une fois le grand père de la littérature française⁴⁹.

⁴⁹ Et à propos de la force du texte de De Amicis consacré à Hugo, il faut enfin rappeler une traduction successive française : [Edmondo] De Amicis, *Victor Hugo*, traduction nouvelle de Ch. Thuriot, Lons-Le-Saunier, Imprimerie et Lithog. E. Rubat du Méric, 1907 (nous avons étudié la copie conservée à la Bibliothèque Municipale de Besançon, cote 274061). Dans l'*Avant-propos*, p. 3, nous pouvons lire un jugement sur De Amicis qui confirme son succès en France : « En publiant cette traduction d'un fragment du beau livre d'Edmondo De Amicis, intitulé *Ricordi di Parigi*, notre intention n'est autre que de concourir à la plus grande propagation d'un écrit très intéressant, contenant également une magistrale appréciation de Zola et de son œuvre, par l'écrivain le plus populaire d'Italie ».

VICTOR HUGO

(narr. il 22 maggio, Parigi).

Io credo, esprimendo quello che penso di Victor Hugo, d'esprimere presso a poco quello che ne pensano tutti i giovani del mio tempo. Non c'è nessuno di noi, certamente, che non si ricordi dei giorni in cui divorò, giovanotto, i primi volumi di Hugo che gli caddero fra le mani. E stata senza dubbio per tutti una emozione nuova, profonda, confusa, indimenticabile. Tutti ci siamo domandati tratto tratto, interrompendo la lettura: — Che uomo è costui? — Nello stesso tempo dolce e tremendo, fantastico e profondo, inescusso e sublime, egli mette accanto a una stramberia retorica che rivolta, la rivelazione di una grande verità, che fa dare un grido di stupore. Colla stessa potenza vi fa sentire la dolcezza del bacio di due amanti e l'orrore di un delitto. È ingegno come un fanciullo, è truce come un uomo di sangue, è affettuoso come una donna, è mistico come un profeta, è violento come un oratore della Convenzione, è triste come un uomo senz'affetti e senza speranze. In cento pagine vi mostra cento facce. Egli sa esprimere tutte sensazioni vaghe dell'infanzia, su cui s'era mille volte tormentato in vano il vostro pensiero; i primi inesplicabili turbamenti amorosi della pubertà; le lette più intime del cuore della fanciulla e della coscienza dell'assassino; profondità segrete dell'anima, che sentivate in voi, ma in cui l'occhio della vostra mente non era mai penetrato; sfumature di sentimenti tutto l'universo. Ha, se si può dire, due anime che spaziano contemporaneamente in due mondi, e tutta l'opera sua porta l'impronta di questa sua doppia natura. Chi non ha fatto mille volte quest'osservazione? In alto v'è quel suo eterno *ciel bleu* che ricorre ad ogni pagina, i firmamenti mille volte percorsi, gli astri continuamente invocati, gli angeli, le aureole, gli oceani di luce, mille sogni e mille visioni della vita futura, un mondo tutto puro e tutto ideale, in cui egli si approfonda come un estatico, trasportando con sé il lettore abbarbagliato e stordito; e, sotto, dei mari neri e tempestosi, tenebre su tenebre, la sua eterna ombra, i suoi *abîmes*, i suoi *gouffres*, il bagno, la cloaca, il certo dei miracoli, il carnelio, il rosso, la putrefazione, la deformità, la miseria, tutto quanto v'ha di più orribile e di più immondo sopra la terra. Il campo della sua creazione non ha confini. Ravvicinato Coscetta e Lucrezia Borgia, Rolando della *Leggenda dei secoli* e Quasimodo, Bea e Maria Tudor, Gavroche e Carlo V, le sue vergiate morte a quindici anni, i suoi galeotti, i suoi esiliati, le sue

guardie imperiali, i suoi pezzenti, i suoi frati, e vi parrà d'aver dinanzi l'opera non d'un solo, ma d'una legione di poeti. Ritardate rapidamente tutto le sue creazioni: esse lasciano l'impressione d'un enorme apoteosi di frammenti, che risale da Caïno a Napoleone il grande, e una memoria confusa di amori divini, di lotte titaniche, di miserie inaudite, di morti orrende, viste come traverso a una bruma paurosa, rotta qua e là da torrenti di luce, in cui formicola una miriade di personaggi metà creature reali e metà fantasmi, che sconvolge l'immaginazione. Tutta l'opera sua è come colorata dal riflesso d'una vita arcaica ch'egli abbia vissuta, altre volte, in un mondo arcano, al quale par che alluda vagamente ad ogni pagina, e allo cui porte s'affaccia continuamente impaziente dei conditi che gli sono assegnati sulla terra. Una fantasmagoria immensa di cose ignote all'umanità par che lo tormenti di continuo, come una visione febbrile. Tutto quello che vi è di più strano e di più oscuro sul limite che separa il mondo reale dal mondo dei sogni, egli lo cerca, lo studia, e lo fa suo. I re favolosi dell'Asia, le superstizioni di tutti i secoli, le leggende più bizzarre di tutti i paesi, i paesaggi più tetri della terra, i mostri più orribili del mare, i fenomeni più spaventosi della natura, le agonie più tragiche, tutte le allucinazioni della mente umana sono passate per la sua penna. Egli vede tutto per non so che prisma meraviglioso: a traverso il quale, per contro, il lettore vede sempre lui. In fondo a tutte le sue scene e dietro tutti i suoi personaggi spunta la sua testa enorme e superba. Quasi tutte le sue creature portano l'impronta colossale del suo suggello; e parlano il linguaggio del genio; sono, come lui, grandi poeti o grandi sognatori, statue, a cui ha scritto sulla fronte il suo nome; larve dai contorni più che umani, che si vedono ingigantite come traverso le nebbie dei mari polari, o accese d'una luce d'una glorificazione teatrale che le trasfigura. Così Javert, Gypsinette, Triboulet, Javodaine, Gilliat, Ghosiana, Ursus, Quasimodo, Jean Valjean. Così il suo Napoleone III, rappresentato come un volgare malfattore, tutto d'un pezzo, unicamente. Pochi i personaggi d'ossa e di carne, che abbiano la nostra statura e la nostra voce. E così la sua cattedrale di *Notre Dame*, convertita da lui in un monumento enorme e formidabile come una montagna delle Alpi. Tutte le sue creazioni sono, com'egli dice, delle onde di un oceano in tempesta, *melanges de montagnes et de songes*. Solo nel primo momento della concezione è osservatore tranquillo e fedele; poi la sua natura invincibilmente lirica irrompe, ed egli s'afferra colla mano poderosa la sua creatura, e la trasporta al di sopra della terra. Dalla prima all'ultima

pagina egli è sempre presente, despota orgoglioso e violento, e vi fa della lettura una lotta. Vi caccia innanzi a spintoni, vi solleva, vi stramazza, vi rialza, vi scrota, vi unifica, vi travolge nella sua fuga precipitosa, senza dar segno d'avvedersi che voi esistete. Balzate rapidissimamente fra i più opposti sentimenti che può suscitare la lettura, dalla noia irritata all'entusiasmo ardente, come palleggiati dalla sua mano. Eterne pagine si succedono in cui Hugo non è più lui. Egli travia, erra a tentoni nelle tenebre, e delira. Non sentita più la parola dell'uomo, ma l'urlo o il balbettio del forsennato. E i periodi enormi cascano sui periodi enormi, a valanghe, oscuri o pesanti, o i piccoli incisi sui piccoli incisi, fitti e rabbiosi, come la grandine, e si incalzano e s'affollano confusamente le assurdità, le vacuità, le iperbola pazzo e le pedanterie. Hugo pedante? Eppure sì; quando vi esprime cento volte l'idea che avete affermata alla prima, quando vi mostra lentamente e ostinatamente, una per una, le mille faccette d'una pietra ch'egli crede un tessoro e ch'è un diamante falso. E in quel frattempo, mentre sonnecchiate o fremete, vi si affacciano alla mente le analisi spietate dei critici, gli scandali dei classicisti, gli anatemi dei pedanti, gli scherni de' suoi infiniti avversari, e state per dire: — Han ragione! — Ma chet! arrivati in fondo alla pagina, v'è un pensiero che vi fa balzare in piedi e gridare: — No, per Dio! Hanno torto! — una frase che vi s'accianda nel cervello e nel cuore per tutta la vita; una parola sublime, che vi compensa di tutto. Ed Hugo è di nuovo la rito e gigante sul piedestallo che vacillava. Questa è la sua grande potenza; lo scatto improvviso, la parata impreveduta che vi rimoschia, il lampo inaspettato che illumina la vasta regione sconosciuta, la porta bruscamente aperta e richiusa per la quale intravvedete il prodigio, il *gran coup dans la poitrine*, come dice lo Zola, che vi toglie per un momento il respiro, e vi lascia rotti e sgomenti. Non è l'aquila che si libra saltati; è il masso che erompe dal vulcano, tocca le nubi e ricasca. La sua arte è quasi tutta qui: un lungo lavoro paziente che prepara un effetto inatteso. Egli non ha riguardi per voi mentre prepara. Vi strapazza e vi provoca. È un lavoratore sprezzante e brutale. Non bada né alle vostre impazienze, né alle vostre censure. I suoi difetti sono grandi come il suo genio; non néi, ma gotte colossali, che vi fan torcere il viso. L'architettura della più parte dei suoi romanzi è deforme. Sono episodi spropositati, speriamenti brutali, inverosimiglianze sfrontatamente accumulate, fili di racconti pazientemente spezzati e sianodati, divagazioni, o pinte e cose furiose, di cui non si vede la meta, e che fanno presentire a ogni passo un precipizio. Ma egli vuol condurvi là, dove vuole, o vi

lasciamo, venienti, barcollando ed ansando, calpestando la ragione, il buon gusto, il buon senso, la verità. E a un certo punto vi svincolate, gridando: — No, Hugo, non ti segno! — e lo lasciate fuggire solo. Dov'è andato? È caduto? Ah! eccolo là, sull'altura, colla fronte dorata dal sole. Egli ha vinto e ha ragione. Ma egli ha tutto per combattere e per vincere: ha l'audacia, la forza e le armi. Ha il genio e la pazienza, è nato poeta e s'è fatto; ha scavato dentro a sé stesso, con mano pertinace, la vena più profonda de' suoi tesori; tutta l'opera sua è un immenso lavoro di scavazione, a cui si assiste, in certo modo, leggendo, e si sente il formidabile affanno del suo respiro. È una strana cosa veramente l'arte sua. Egli non vi presenta il lavoro fatto, il risultato netto ed ultimo dei suoi sforzi, l'ultima idea e così è arrivato per una successione d'idee; ma vi fa seguire tutto il processo intimo del suo pensiero, vi fa contare e toccare prima tutte le pietre con cui finalizzerà l'edificio, vi fa assistere a tutti i suoi tentativi inutili, e tutti i crollamenti successivi delle parti mal fabbricate, e vedete poi l'edificio compiuto, ma circondato e ingombro dai ruderi, ch'egli disdegna di spazzare. Il suo lavoro è uno strano accoppiamento di pazienza di musicista e di furia da pittore ispirato. Egli scrive come il Goya dipingeva. Ora minia, lascia, accarezza l'opera propria, lento, quasi sonnolento, minuto, serpeglioso; si diverte a scendere elenchi accurati di nomi e di cose, a spiegare il proprio concetto con similitudini interminabili diligentemente condotte; procede colle seste, cerca le simmetrie, dice, corregge, aggiunge, modifica, rettifica, sfuma, cesella, brunisce. A un tratto il soffio della grande ispirazione lo investe, e allora butta via il pennello delicato, e come il Goya faceva, dipinge a furia con quello che gli casca fra le mani, spande i colori colle spugna, getta le grandi macchie cogli strodacci e le scope, dà i tocchi di sentimento a colpi furiosi di pollice che sfondano la tela. Il suo stile è tutto rilievi acuti, rilievi di granito, punte di ferro e vene d'oro, pieno d'asprezza e d'affondamenti esecuti, rotti qua e là in grandi squarci, da cui si vedono prospetti confusi e lontani; ora semplice fino all'ingenuità scolaresca, ora architettato col l'arto sapiente d'un pensatore; a volta a volta acqua limpida e mare in burrasca, su cui orlano nuvole rosee che riflettono il sole o nuvole nere da cui si sprigiona la folgore. Le immagini nuove e potenti pullulano a riciami sotto la sua penna, e le idee gli strompou dal capo armate, impennacchiate, sfioranti e sonanti, qualche volta offuscate dalla ricchezza e schiacciata dal peso dell'armatura. Egli non spende, profonde e piene mani, sperpera i tesori inesauribili della sua potenza espressiva col furor di un giocatore forsennato. La lingua sua

non gli basta. Egli toglie ad imprestato il gergo della plebe, la lingua surfantina delle galere, il balbettio informale ed illogico dei bambini; bemposta la sua prosa di parole straniere di cento popoli e di traslati propri di tutte le letterature; e si fabbrica superbamente un linguaggio suo, tutto colori e scintille, pieno d'onomi e di licenze, di laconismi potenti e di delicatezze inimitabili; secondo il bisogno, triviale, tecnico, accademico, vaporoso, brutale, solenne; così che letta le sue opere, non par d'aver sentito parlare la lingua di un sol popolo e d'un solo secolo, ma una vasta e confusa lingua d'un tempo avvenire, per la quale non ci sia nulla d'inesprimibile e di straniero. Di questa potenza espressiva, come del coraggio del suo genio, egli abusa, e allora si impiglia e si avvolge nel suo pensiero, e vi s'aggira come in un labirinto, senza trovarne l'uscita. Ma anche ne' suoi smarrimenti egli è grande. Anche in quelle sue pagine affacciate, tormentate, astruse, in cui volendo esprimere l'inesprimibile, tenta da tutte le parti il proprio concetto, e accumula metafore su metafore, paragoni su paragoni, e ricorre innumeriamente al suo misterioso linguaggio di tenebre e di luce, d'ombre e d'abisssi, di *insonna* e di *insondabile*, e tutta la sua fortissima e ricchissima lingua non basta a render nemmeno una pallida idea di quel non so che di immenso e di mostruoso che ha nel capo; in quelle pagine i freddi pedanti trovano con gioia una presa assai facile alla critica che distrugge e che deride; ma l'anima dell'artista vi sente l'accolito del titano che lotta con una potenza sovrumana, e assiste a quegli sforzi poderosi con un sentimento di stupore e di rispetto, come a uno di quegli spettacoli in cui un uomo rischia la vita. Eppure si, leggendo le opere sue, accade qualche volta che, arrivati a un certo punto, lo squilibrio delle facoltà, la continua prevalenza della fantasia sfrenata sulla ragione, la eccessiva frequenza delle aberrazioni e delle cadute, vi stanca; i tempi di genio non bastano più a compensarvi dei continui sacrifici che deve fare il vostro buon senso; siete sazi, qualche volta sdegnati, qualche volta nauseati, sentite il bisogno di riposarvi da quella tortura; ritornate con piacere ai vostri scrittori sensati, rigorosi, sempre eguali; respirate, vi ritrovate nel mondo reale, benedite la logica, riacquistate la vostra dignità d'uomini e di lettori. E lasciate in un canto Hugo per mesi, e qualche volta per anni, o vi pare d'osservare staccati per sempre. Ma che! Egli vi aspetta. Un giorno arriva finalmente in cui, tutt'a un tratto, un sentimento indefinito a cui cercate un'espressione, un entusiasmo a cui volete un'eco, un dolore che domanda un conforto, un certo bisogno istintivo di grande, di strano o di terribile, vi rispinge verso quel libri. E allora tutti gli

entusiasmi sopiti e ridestano tumulti. Incosamente. Egli vi afferra di nuovo, vi soggioga, siete suoi, rivivate in lui per un altro periodo della vostra vita. E perché la somma linee delle opere sue sono veramente d'un genio.

EDMONDO DE AMICIS.

(Riproduzione condotta).

DATI BIOGRAFICI DI VICTOR HUGO.

Victor Hugo, il più grande poeta del nostro secolo (e la razza latina si vanta d'averlo avuto per suo figlio) è morto alle ore una e mezzo del 22 maggio, a Parigi, nella sua palazzina; è morto piacidamente. Era nato il 26 febbraio 1802 a Besançon, da famiglia nobile; suo padre divenne generale sotto l'impero napoleonico, e lo accompagnò fanciullo in Italia, poi in Spagna. Cominciò Victor Hugo i suoi studi a Parigi, li compì a Parigi.

La sua prima notevole pubblicazione furono le liriche *Odes et Ballades*, che meravigliarono per il fuoco, per l'astro caduissimo. La gloria del poeta era raggiunta, Victor Hugo divenne il poeta alla moda.

Dopo due strani e potenti romanzi, *Han d'Islanda* e *Bay-Jergal*, pubblicati nel 1826, un altro volume di odi, nelle quali il sentimento uncarismatico di cui era inferocito il poeta andò spegnendosi.

E una nuova fede, anche in letteratura egli veniva propagando: il romanticismo. Il critico Sainte-Beuve, il poeta Alfredo De Musset, Gautier, i Dechamps lo seguirono entusiasti, e lo proclamarono capo del romanticismo francese, come Alessandro Manzoni lo fu in Italia. Nella prefazione del suo dramma *Cromwell*, la ruppe del tutto colle teorie viste dei classicisti; colle affascinanti *Orientales*, col feroce dramma *Marion Delorme*, e coll'altro, più felice, *Hernani*, diede tremenda battaglia ai retori, e nuovi capolavori alla poesia.

Nel 1831, apparve una delle migliori sue opere *Notre Dame de Paris*, e poco dopo la nuova lirica *Fenestras d'autunno*. Nel 23, diede al teatro *Le roi s'amuse*, e *Lucrece Borgia*; e, in seguito, *Maria Tudor*, *Angelo*, *Rayn-Bias* e i *Burgraves*, altri drammi folti di bruttezza e di bellezza rare. La sua grande popolarità divenne immensa colle nuove pubblicazioni di liriche smagliantissime, *Chants des crepuscules*, *Voix intérieures*, *Baignons-nous*, onde gli vennero (nel 1831) aperte le porte dell'Accademia Francese, e fu ammesso fra gli immortali.

Viaggiò, negli anni successivi, sul Reno e in Spagna, donde nel 1833 fu richiamato per la morte tragica di sua figlia Leopoldina. La tristezza gli ispirò la *Contemplation*, il più bel libro di lirica intima ch'egli abbia scritto. Nel 1835 fu confortato dalla partenza di pari di Francia; e la carriera politica gli era così aperta.

Dopo la restaurazione di febbraio

Chapitre II.

La rencontre avec Emile Zola.

II.1. Edmondo à la croisée des chemins.

Malgré le souhait formulé par De Amicis en conclusion de son portrait de Victor Hugo (« Nous espérons que le grand poète, né à l'aube du dix-neuvième siècle, accompagnera ce siècle jusqu'à son coucher »)¹, le grand intellectuel français mourut le 22 mai 1885, à 83 ans. Sa mort, comme en avait eu l'intuition Edmondo, clôt non seulement un siècle, mais une véritable époque littéraire et culturelle, dont, sur une longue période, Hugo avait été le protagoniste absolu, capable de se renouveler sans cesse et de se proposer à l'attention du public avec efficacité grâce à de nouvelles intuitions et à de nouvelles œuvres.

En France, à la mort d'Hugo, le deuil avait été unanime et profond : tous, même ceux qui avaient lutté contre l'illustre vieillard, lui rendaient l'honneur des armes. Même Emile Zola, qui n'avait certes pas reçu de compliments de la part d'Hugo, envoyait à son fils George ce message :

Vous savez peut-être un jour, Monsieur, que, même devant Victor Hugo, j'ai réclamé les droits de la critique. Et c'est pourquoi, dans l'affreuse douloureuse où vous êtes, je tiens à vous dire que tous les cœurs sont brisés avec le vôtre.

¹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, Paris, Librairie Hachette, 1880, p. 161 (le texte original italien : « Lettera III. Vittor Hugo. II », *L'Illustrazione Italiana*, n. 41, 13 octobre 1878, n. 41, p. 234 et puis dans *Ricordi di Parigi*, p. 212).

Victor Hugo a été ma jeunesse, je me souviens de ce que je lui dois. Il n’y a plus de discussion possible en un pareil jour, toutes les mains doivent s’unir, tous les écrivains français doivent se lever pour honorer un Maître et pour affirmer l’absolu triomphe du génie littéraire².

Sans aucun doute Hugo et Zola représentaient bien l’ancien et le nouveau dans la France culturelle de la fin de ce siècle et De Amicis avait donc raison de les proposer comme deux exemples opposés, et cela aussi pour rendre familière à ses lecteurs la complexité du monde parisien. Une telle décision de De Amicis, comme nous le savons bien, avait été exercée dès 1878, sept ans environ avant la disparition de Hugo, atteint les derniers temps par de graves problèmes de santé. Ce choix s’insérait évidemment dans le sens de son intérêt constant envers le monde français auquel il avait toujours porté affection et attention, mais, comme nous le verrons, cela avait trait directement aussi à son travail d’écrivain.

Comme nous l’avons déjà dit, au cours des mêmes mois où il écrivait les articles dédiés à Hugo et Zola, De Amicis se trouvait presque à la croisée des chemins, il vivait une situation de crise dont toutefois il n’avait pas encore pris parfaitement conscience. D’une part, il était très satisfait de sa popularité croissante, comme en témoignait le succès obtenu par ses livres de voyage, qui atteignaient en Italie de forts tirages et jouissaient à l’étranger de nombreuses traductions. Cela confirmait ce choix, qui avait comporté le taux de risque élevé d’abandonner l’armée pour se consacrer au journalisme et à la littérature. D’autre part, malgré son incontestable succès éditorial, il était blessé par une série de jugements négatifs qui s’abattaient sur lui de divers secteurs de la critique italienne³. A ces critiques, il n’arrivait qu’à

² La lettre, datée de Paris 22 mai 1885, se trouve dans E. Zola, *Correspondance*, éditée sous la direction de B.H. Baker, tome V, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 1985, p. 267-268.

³ Cf. les critiques avancées, surtout après la publication de *Costantinopoli*, par Arcangelo Ghisleri, et Francesco D’Ovidio, que nous avons déjà citées dans le chapitre III.1 de la *Première Partie*, auxquelles on doit ajouter l’opposition de Carducci : T. Barbieri, « Carducci e De Amicis : documenti inediti », *Convivium*, XXVI, n.s., 5 septembre-octobre 1958, p. 593-597. Intéressantes sont aussi les observations de E. Rod, « Un littérateur italien. M. Edmondo de Amicis », *Revue des deux Mondes*, LIV, mars-avril 1884, p. 922-934, que nous avons déjà présentées dans le Chapitre VII.4 de la *Première Partie*.

opposer la constatation évidente de son succès et la sympathie que le public éprouvait envers lui⁴.

Conformément à sa nature, De Amicis n'aimait cependant pas se mêler à des disputes théoriques plutôt nébuleuses du reste, mais préférerait être jugé sur le terrain concret de l'écriture. Peut-être en procédant sans bruit à une correction discrète de certains textes précédents, qui étaient publiés en effet dans des éditions renouvelées, comme par exemple le *Novelle* (Treves 1878), ou *La Vita Militare* (Treves 1880)⁵. C'était naturellement une solution provisoire, en attendant de mieux faire et d'une autre inspiration, qui plus tard déboucherait sur *Cuore*. D'où une inquiétude croissante et subtile liée également à la crainte du tarissement de la série heureuse des livres de voyage. Le choix de se mesurer avec un sujet difficile

⁴ A ce propos il faut remarquer une lettre envoyée à son ami Vittorio Bersezio (de Turin le 16 décembre 1878, Archivio di Stato di Torino, *Carteggio Bersezio*, dossier 15) où De Amicis écrivait : « Siccome annunzi spesso nella *Gazzetta Piemontese* traduzioni di opere italiane, io ti sarei molto grato se volessi annunziare qualcuna delle traduzioni più recenti delle mie, almeno dell'ultima: *Costantinopoli* che tu giudicasti tanto benevolmente. Ti rimando perciò i volumi : uno pubblicato dalla Casa Sampson a Londra, uno dalla casa Putman a New York (che pubblicò pure la traduzione dell'*Olanda* e della *Spagna*), uno della Casa Hachette di Parigi (che pubblicò due mesi sono l'*Olanda*) ed uno del Schales Ramp di Haarlem (Olanda), che è lo stesso, credo, che pubblicò le traduzioni dei tuoi libri. Non posso ancora mandarti la traduzione spagnola perché non è ancora pubblicata e quindi non ancora annunziabile. Una preghiera come la mia, però, deve essere giustificata, anche quand'è rivolta ad un amico intimo, non essendo sufficiente giustificazione il solito e sottinteso movente dell'amor proprio. Ed ecco francamente la mia giustificazione: da un tempo in qua la canea realistica mi latra così rabbiosamente alle spalle, specialmente per il *Costantinopoli*, che la più paziente pazienza di questo mondo si rivolterebbe; poiché sta bene che trovino in quel povero libro un sacco di difetti (ce ne vedo più io di loro); ma non posso proprio rassegnarmi a sentirmi dare dell'asino addirittura. Per questo desidererei che si sapesse di queste traduzioni, ossia che il mio qualunque lavoro non è stato giudicato da tutti una bricconata, avendo ricevuto un onore che non avranno mai le vilissime sudicerie della nuova scuola. In fondo, dunque, è l'amor proprio che ti domanda il favore dell'annunzio ; ma non l'amor proprio troppo pretenzioso; quello, invece, troppo offeso ».

⁵ Cf. R. Fedi, « Il romanzo impossibile : De Amicis novelliere », dans Id., *Cultura letteraria e società civile nell'Italia Unita*, Pisa, Nistri-Lischi, p. 144-145 : « Quando, negli anni fra il 1870 e il '73 a Milano si celebrano gli ultimi riti di una Scapigliatura in dissolvenza [...], De Amicis inizia la serie dei suoi viaggi transalpini e le raccolte dei suoi resoconti giornalistici di turista mediamente colto. È indubbiamente il segno di un diverso atteggiamento nei confronti della storia e anche della società : così, nel momento in cui il problema del „vero“ inizierà ad imporsi con le sue soluzioni organiche anche in Italia, De Amicis si troverà nella ideale posizione di poterne raccogliere i frutti meno velenosi, risalendo alle origini di quel dibattito non certo pacifico e derivandone gli insegnamenti meno caduchi [...]. La seconda edizione delle *Novelle* è già, forse, un segnale di tendenza, dove uno stile meno enfatico, un periodare talvolta più rapido e secco denotano gli interventi correttori [...]. Rilievi simili possono essere effettuati, per campionature significative, anche sulla terza e definitiva edizione della *Vita Militare*, che nel 1880 chiude simbolicamente i conti con il grigioverde ».

comme Paris ne pouvait qu'accentuer une telle incertitude contraignant De Amicis à s'engager sur d'autres voies.

Toutefois, déjà dans ce travail parisien Edmondo était obligé de chercher, avec des résultats peu convaincants peut-être, des chemins pour ainsi dire alternatifs, comme en témoigne l'architecture même du livre issu des articles de *L'Illustrazione Italiana*, c'est à dire les *Ricordi di Parigi* (Treves 1879). Hormis les trois textes dédiés expressément à Paris et à l'Exposition Internationale, c'étaient précisément les écrits consacrés à Victor Hugo et à Emile Zola qui indiquaient, même si c'était de façon incertaine, la possibilité de perspectives différentes. Le texte consacré à Hugo était surtout un hommage à la carrière du grand intellectuel français et européen, tandis que l'intérêt de De Amicis envers Zola avait une valeur différente, strictement liée au présent et projetée vers le futur. Il désirait faire connaître au public italien l'homme qui était devenu (ou allait devenir) l'écrivain français le plus célèbre et en même temps le plus discuté de l'époque. Un écrivain aimé et en même temps détesté, qui toutefois avait indiqué une voie originale qu'on ne pouvait ignorer. De Amicis s'adressait donc à cet écrivain avec curiosité et avec le désir de connaître et peut-être d'apprendre les secrets du métier, pour pouvoir éventuellement les mettre en œuvre concrètement de façon autonome.

En 1878, année de la visite à Paris de De Amicis, Zola n'avait que 37 ans, mais il avait déjà écrit un nombre impressionnant de romans, parmi lesquels *Thérèse Raquin* (1867), *La fortune des Rougon* (1870-71), *La curée* (1872), *Le ventre de Paris* (1873), *La conquête de Plassans* (1874), *La faute de l'abbé Mouret* (1875), *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), et surtout *L'Assommoir* (1877)⁶. En Italie, constamment à l'écoute des voix les plus originales d'au-delà des Alpes, des signes d'intérêt précoces n'avaient pas manqué pour le romancier français⁷, mais

⁶ Zola Emile, *Le scandale de L'Assommoir* (1877-1879). Présentation, notices, chronologie et bibliographie par M.A.Voisin-Fougère, dans Id., *Œuvres complètes*, publiées sous la direction d'Henri Mitterand, vol. VIII, Paris, Nouveau Monde, 2003.

⁷ Cf. R. Ternois, « Felice Cameroni et les premiers admirateurs de Zola en Italie », dans son livre *Zola et ses amis italiens. Documents inédits*, Paris, Société les Belles Lettres, 1967, p. 35-50. Il faut seulement ajouter que Cameroni était un observateur attentif du travail littéraire de De Amicis, dont il avait déjà traité R de manière un peu ambiguë R dans deux écrits : « Rassegna bibliografica e teatrale », dans la revue *Il Sole*, 7 mai 1874, p. 1 (sur *Ricordi di*

justement ce dernier roman, *L'Assommoir* devait marquer un tournant dans la réception de l'œuvre de Zola. En effet, comme l'a bien expliqué Gian Carlo Menichelli dans son étude sur la fortune de Zola en Italie,

La publication de *L'Assommoir* en 1877 fut un événement dont le retentissement dépassa tout de suite les frontières de la France. En Italie, ce roman marqua le début d'un nouveau chapitre de l'histoire littéraire. Il est assez difficile d'expliquer aujourd'hui l'enthousiasme qui l'accueillit. Il faut en chercher l'incertitude qui régnait alors dans la production littéraire italienne, encore prisonnière des formules romantiques vidées de leur substance. Le romantisme, avec ses évocations historiques et patriotiques, avec les conflits intimes souvent stériles de ses personnages passionnés, ne satisfaisait plus les exigences d'une nation qui était sortie des longues luttes pour l'indépendance et réclamait une littérature en harmonie avec le nouvel état social [...]. De là le peu de succès des jeunes gens du groupe de la « scapigliatura » milanaise, qui s'étaient pourtant débarrassés, dans une certaine mesure, des clichés du romantisme ; ou encore des œuvres de Balzac et de Flaubert, dont l'art ne pouvait être apprécié à sa juste valeur⁸.

Le livre de Zola parut chez l'éditeur parisien Charpentier à la fin du mois de janvier de 1877 et connut bientôt une large diffusion en France⁹ ainsi qu'en Italie, où beaucoup de personnes cultivées lisaient le roman en français. Mais la diffusion fut sûrement favorisée, d'une part par la campagne publicitaire des journaux et des revues littéraires, de l'autre par deux traductions italiennes de *L'Assommoir*, dont la première publiée par Treves, c'est à dire l'éditeur d'Edmondo¹⁰. La description précise et réelle des vices et des abrutissements des

Londra) et 29 juin 1877, p. 1-2 (sur la première partie de *Constantinopoli* : cf. B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Firenze, Olschki, 2000, p. 88-89 et 129).

⁸ G.C. Menichelli, *Bibliographie de Zola en Italie*, Florence, Institut Français de Florence, 1960, p. XVI-XVII. Pour un tableau plus complet et varié, voir R. Bigazzi, *I colori del vero. Vent'anni di narrativa : 1860-1880*, Pisa, Nistri-Lischi, 1978 ; *Il verismo italiano fra naturalismo francese e cultura europea*, a cura di R. Luperini, San Cesario di Lecce, Manni, 2007.

⁹ Le roman eut 38 éditions en 1877, 12 en 1878 et on atteignit la 91ème en 1881.

¹⁰ Pour le catalogue des traductions italiennes de *L'Assommoir*, cf. G.C. Menichelli, *Bibliographie de Zola en Italie*, op. cit., p. 21. Il est important de rappeler que pendant la publication des articles de De Amicis la revue *L'Illustrazione Italiana*, dans le numéro du 29 septembre 1878 p. 202, faisait de la réclame à la traduction de Emanuele Rocco (*Lo Scannatoio*, Milano, Treves 1878), avec des observations intéressantes sur la difficulté de ce travail et une comparaison avec une autre traduction du même livre : « *L'Assommoir* di Zola è intraducibile, fu sentenziato da molti, noi compresi. Con tutto ciò il signor Policarpo Petrocchi di Pistoja, ne ha voluto tradurre un capitolo, e il signor Emanuele Rocco di Napoli lo ha tradotto tutto. Il toscano, che ha pubblicato il suo saggio nell'*Indipendente*, ha fatto senza dubbio un tour de force, ma ci pare che in quella parlata toscana, tutto il color locale si perda, e il lettore italiano, non toscano, non ci capisce più

personnages du roman de Zola choquèrent, et en même temps enchantèrent les lecteurs. De même, la critique italienne (surtout avec Felice Cameroni, Francesco De Sanctis, Luigi Capuana et Vittorio Pica) fut prête à comprendre l'importance de l'œuvre de Zola, qui offrait plusieurs possibilités de description du réel en outrepassant toutes les limites jusqu'alors fixées¹¹. De Amicis aussi fut parmi les premiers à acheter et à lire le roman de Zola dans l'édition originale française (et ensuite en traduction), en reçut une forte impression comme il l'aurait avoué à un ami¹².

niente. Crediamo che l'opera del Zola tradotta a quel modo, fornirebbe materia a degli studi di lingua, ma non farebbe punto né poco gustare quel capolavoro. Il signor Rocco non ha avuto tante pretese, e non oseremo dire ch'egli abbia reso tutto il valor letterario dell'originale, il che noi persistiamo a credere sia impossibile. Però non ha guastato, ed ha fatto un lavoro coscienzioso. Attraverso la sua traduzione è che non è da mestierante, tutt'altro è il romanzo si capisce e si gusta, il lettore più comune può commuoversi e deve ammirare. Il Zola ne è stato contento, ci dicono. Ed ha ragione ; perché in un lavoro d'arte come il suo, questa della traduzione imperfetta è la prova di paragone. Tutto ciò che è pregio di lingua, d'arte, di dettaglio, si smarrisce in parte ; se con tutto ciò il libro piace, interessa, vuol dire che non solo la forma, ma la sostanza è eccellente ». Il faut ajouter que Petrocchi traduirà tout le livre de Zola et sa traduction a été publiée par l'éditeur G. Pavia, Milano, 1879 ; voir à ce propos E. Ghidetti, « Da Zola a Manzoni », dans *Atti del Convegno di Studi in onore di Policarpo Petrocchi*, a cura di A. Ottanelli e C.O. Gori, Pistoia, Gli Ori, 2005, p. 37-62.

¹¹ G.C. Menichelli, *Bibliographie de Zola en Italie*, op. cit., p. XVII : « [...] A vrai dire, ce succès fut d'abord en partie un succès de scandale, alimenté par les chroniques que les correspondants à Paris se hâtaient d'envoyer à leurs journaux. Mais, bien vite, on prit conscience de la véritable valeur de l'ouvrage et de la signification morale qu'il comportait. Les critiques, au premier rang desquels Francesco De Sanctis, se mirent alors à la défendre contre les attaques ». Voir aussi, pour un tableau général, *Interpretazioni di Zola*, a cura di Renzo Paris, Roma, Savelli, 1975 ; E. Zola, *Opere*, vol. I, a cura di P. L. Pellini, Milano, Mondadori ("I Meridiani"), 2010. Pour la position de De Sanctis cf. P. Arrighi, « Zola en Italie. Zola et De Sanctis », *Revue de Littérature Comparée*, XXVII, n. 4, octobre-décembre 1953, p. 438-446 ; S. Landucci, *Cultura e ideologia in Francesco De Sanctis*, Milano, Feltrinelli, 1977², p. 439-442.

¹² « [...] Ma sai che parlo sboccato come un facchino ! Io credo che sia effetto di una lettura molto attenta fatta in questi giorni, col lapis in mano, del famoso *Assommoir* dello Zola. L'hai letto ? Leggilo perdio. Non ti lasciar ributtare dalle prime pagine e va fino in fondo. Son ben lontano dal giudicarlo un capolavoro od anche soltanto dal negare che sia una solenne porcheria. Ma son certo che farà a te pure una solenne impressione perché ci troverai un'originalità, una potenza di descrizione, una forza comica meravigliosa. Io lo apro e lo chiudo dieci volte al giorno, mi ci arrabbio, me ne stomaco, piango, rido, ammiro, bestemmio, cangio parere a ogni pagina ; ma poi... Insomma leggilo senza prevenzioni, se ti è possibile, e poi scrivimi quello che ne pensi. Ma non lasciarlo leggere alla tua signora, non perché ci siano delle oscenità crude ; ma perché vince sicuramente uno stomaco delicato per altre ragioni » (De Amicis à Francesco D'Ovidio, Torino 6 agosto 1877 : lettre conservée à la Biblioteca della Scuola Normale Superiore di Pisa, *Carteggio D'Ovidio*, et publiée par Gian Luigi Buzzone : « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio. L'amicizia fra uno scrittore ed un critico (trentatré anni di lettere del De Amicis al D'Ovidio) ». dans les *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, CLII, 2003-2004, Classe di scienze morali, lettere ed arti, p. 128.

II. 2. Le succès et le scandale de *L'Assommoir*.

Voilà quelle était, pour résumer, la situation culturelle relative à la réception de l'œuvre de Zola au moment de la visite parisienne d'Edmondo. Le chapitre dédié à une telle rencontre avec l'écrivain français se trouve aux p. 213-290 dei *Ricordi di Parigi*. Il est divisé en trois parties bien distinctes, comme cela s'était déjà produit à l'origine pour les articles de *L'Illustrazione Italiana* (« Lettera IV. Emilio Zola. I », n. 44, 3 novembre 1878, p. 275-282 ; « Lettera IV. Emilio Zola », II, n. 45, 10 novembre 1878, p. 291-295). Ceux-ci en effet sont reproduits dans le volume avec des changements formels sans importance¹³.

En réalité seul le troisième et dernier petit chapitre relate la rencontre personnelle de De Amicis avec l'écrivain français. Edmondo cependant n'est pas seul, mais il est accompagné de son ami Alessandro Parodi, écrivain et journaliste, expert du milieu littéraire parisien¹⁴. Parodi, qui s'était fixé à Paris en 1865, avait remporté de très grands succès avec ses pièces de théâtre, *Ulm le parricide* (1 mai 1870) et *Rome vaincue* (27 septembre 1876) ; et depuis 1876 était en relation avec Zola, dont il avait annoncé *L'Assommoir* en mars 1877 dans *L'Illustrazione Italiana*. C'est justement Parodi, qui connaissait déjà Zola¹⁵, qui va servir d'intermédiaire entre les deux hommes¹⁶ et convenir de la

¹³ Sur le passage de la revue au livre, cf. ce que nous avons écrit ci-dessous dans le Chapitre VII.1 de la *Première Partie*.

¹⁴ Cela grâce à l'aide de Vittorio Bersezio aussi, qui était en correspondance avec De Amicis autant que Parodi et Zola : F. Monetti - G. Zaccaria, « Lettere inedite di Emile Zola a Vittorio Bersezio », *Studi francesi*, XXIII, 68, 1979, p. 286-291. Pour les rapports De Amicis-Bersezio, voir la correspondance de Bersezio conservée à L'Archivio di Stato di Torino et en particulier les lettres d'Edmondo, dossier 15. Cf. aussi G.L. Bruzzone, « Edmondo De Amicis e Vittorio Bersezio. Tasselli di un'amicizia », *Studi Piemontesi*, XXXI, 1, juin 2002, p. 151-176.

¹⁵ Cf. à ce propos une lettre de Zola à Parodi, datée Paris, 24 octobre 1876, où le Français lui livre un « jugement sincère » Rpeu positif Rsur deux œuvres dramatiques de l'« Italien » : « J'ai été très frappé de la conception d'*Ulm le parricide*, comme je l'avais été de la conception de *Rome vaincu*. Seulement, j'estime que vous entamez avec notre esprit littéraire moderne une lutte dans laquelle vous serez infailliblement écrasé. Je regrette d'autre part qu'un tempérament dramatique aussi puissant que le vôtre soit une force perdue pour la cause de la vie et de la vérité dans l'art » (dans E. Zola, *Correspondance*, tome II, op. cit., p. 499-500). Sur *Rome vaincu*, tragédie en cinq actes, représenté à Paris le 27 septembre 1876, cf. aussi l'article de Zola dans le *Bien public*, 2 octobre 1876, texte repris dans le volume *Naturalisme au théâtre* (Paris, F. Bernouard, 1928, p. 157-161). Cf. aussi l'article de Parodi sur Zola, « Uno scandalo letterario », paru dans la revue de Treves, *L'Illustrazione Italiana*, 12 janvier 1879, p. 30-31.

visite¹⁷ effectuée pendant le deuxième séjour parisien de De Amicis (juin 1878)¹⁸.

Comme cela était déjà arrivé lors de la rencontre avec Hugo, De Amicis prépare avec soin l'événement, se souciant d'offrir d'abord à ses lecteurs une sorte de présentation exhaustive de l'écrivain Zola. Mais cette fois la tâche ne sera pas des plus faciles. Sachant qu'il s'adressait à des lecteurs habitués à un

¹⁶ Comme cela s'était déjà produit pour Hugo, même pour Zola De Amicis est un parfait inconnu. Toutefois il ne s'en préoccupe pas, mais plaisante avec l'ami D'Ovidio qui peut-être lui avait reproché de ne pas connaître Zola : « [...] Andar a dare dell'asino a Vittor Hugo ! Povero Hugo. Ma prima dovresti assicurarti almeno ch'egli non ha letto i tuoi *Saggi critici*. Quanto allo Zola poi, lasciati dire una cosa : che cosa penseresti di me, se dopo aver letto un tuo scritto pieno d'ammirazione e d'entusiasmo per uno scrittore, ti scrivessi senza cerimonie che questo scrittore è un porco, un ignorante, un asino, e che mi vanto di non averne mai letto una riga ? Andiamo, andiamo, caro Checco: si vede che del Manzoni non hai fatta tua la temperanza e la carità cristiana [...]. Hai torto marcio di meravigliarti che l'Hugo non sapesse che io esistevò, benché la tua meraviglia mi faccia insuperbire. Scusami : avresti fatto un torto al Manzoni, negli ultimi anni della sua vita, di non conoscere nemmeno di nome dieci o venti o anche trenta dei giovani romanzieri francesi dei più noti in Francia ai suoi tempi? Sono certissimo che non li sapeva. Vergogna per uno scrittore è non conoscere il nome degli autori stranieri le cui opere son note e circolano per il loro paese. Ma quando andai dall'Hugo e dallo Zola non era ancora uscita nemmeno una traduzione francese dei miei libri, e poi essi non erano obbligati a essere abbonati all'*Illustrazione Italiana*, miserabile copia dei loro giornali, per aver notizia dei fatti miei. Queta dunque le tue collere, e china anche tu il tuo testone a quei cretini, di cui Dio volesse che avessimo in Italia qualche fac-simile anche molto scadente, ché hanno più forza loro nel dito mignolo che noi nella spina dorsale » (lettres à Francesco D'Ovidio, Torino, 15 septembre 1879, Biblioteca della Scuola Normale Superiore di Pisa, *Carteggio D'Ovidio*, et publiée par G. L. Bruzzone : « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio », op. cit., p. 138).

¹⁷ Cf. E. De Amicis, « Lettera IV. Emilio Zola, II », *L'Illustrazione Italiana*, n. 45, 10 novembre 1878, p. 291 : « Il mio buon amico [Parodi] gli aveva detto il giorno avanti, annunziandogli la mia visita : « Preparatevi a subire un interrogatorio in tutte le regole, e ed egli aveva risposto gentilmente : « Son bello e preparato » » (puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 245).

¹⁸ Pour les détails de ce séjour, voir le chapitre III de la *Première Partie*. En parlant de l'importance de Cameròni pour la diffusion de l'œuvre de Zola en Italie, René Ternois soutient par erreur en utilisant des passages des lettres envoyées par Cameròni à Zola que dans la visite à l'écrivain français avec Parodi et De Amicis il y avait aussi Giacosa : « Cameròni vint à Paris au mois de juin 1878, au moment de l'Exposition, mais comme il était de nature timide et sauvage, et plus encore dans son admiration pour Zola, il n'osa pas aller se présenter chez lui et se contenta de déposer à son domicile, rue de Boulogne, *Desinenza in A*, de Carlo Dossi, qui venait de paraître [...]. Cameròni demandait pour Dossi quelques lignes dans un journal parisien. Zola ne répondit pas, n'ayant lu ni les lettres ni le livre. Cameròni fut d'autant plus attristé par ce silence que Zola, lui disait-on, avait reçu chez lui Edmondo De Amicis et Giacosa (R. Ternois, « Felice Cameròni et les premiers admirateurs de Zola en Italie », dans Id., *Zola et ses amis italiens*, op. cit., p. 36-37). En effet Giacosa ne fut pas reçu chez Zola, comme dit le même Ternois dans une autre de ses pages : « [Giacosa] était venu à Paris en 1878, au moment de l'Exposition, avec De Amicis. Il y avait passé une dizaine de jours, du 8 au 17 juin, et avait publié à son retour ses impressions, dans une série d'articles de *L'Illustrazione Italiana*. Au cours de ce séjour, De Amicis était allé rendre visite à Zola, présenté par Parodi, mais Giacosa ne l'avait pas accompagné » (ibid. p. 85).

genre d'écriture traditionnelle, De Amicis insiste en particulier sur la difficulté d'accepter psychologiquement des livres totalement différents, qui, au premier abord, pourraient même sembler choquants en égard à la sensibilité commune. Pour transmettre ce message difficile il utilise avec habileté les moyens à sa disposition, en commençant par l'agréable tableau qui ouvre le texte et a pour but d'attirer la curiosité du lecteur :

Une fois, en wagon, je vis un Français qui lisait un livre avec beaucoup d'attention, en faisant de temps en temps un signe de stupeur. Tout à coup, comme je cherchais à lire le titre sur la couverture, il s'écria : « Ah ! c'est dégoûtant ! » et il jeta le livre dans sa valise avec un air d'indignation et de mépris. Il resta quelques instants dans ces idées, puis il rouvrit sa valise, reprit le livre et recommença à lire. Il pouvait avoir lu deux pages, quand il éclata à rire, et, se tournant vers un de ses voisins, il lui dit : « Ah ! mon cher, il y a là une description de repas de noce qui est une vraie merveille ! ». Puis il continua sa lecture, en montrant de mille façons qu'il y trouvait un plaisir infini¹⁹.

Le livre en question est naturellement *L'Assommoir* de Zola. Le petit récit de De Amicis veut donner un exemple de ce qui arrive à presque tout le monde à la première lecture du roman. Edmondo lui-même a personnellement vécu une telle expérience, comme il l'avait confié à son ami D'Ovidio²⁰. Mais, comme le fait le lecteur présenté par De Amicis, « il faut vaincre le premier sentiment de répugnance, puis, quel que soit le dernier jugement qu'on porte sur l'auteur, on est content de l'avoir lu, et on conclut qu'on devait le lire »²¹. Dans les

¹⁹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 162. Le texte italien disait : « Una volta, in un vagone, vidi un francese che leggeva un libro con grande attenzione, facendo di tanto in tanto un segno di stupore. Tutt'á un tratto, mentre cercavo di leggere il titolo sulla copertina, esclamò : *¡Ah! c'è dégoûtant !* » e cacciò il libro nella valigia, con un atto di sdegno e di disprezzo. Rimase qualche minuto sopra pensiero; e poi riaperse la valigia, riprese il libro e ricominciò a leggere. Poteva aver letto un paio di pagine, quando diede improvvisamente in una grande risata, e voltandosi verso il suo vicino, disse: *¡Ah ! caro mio, c'è qui una descrizione di un pranzo di notte che è una vera meraviglia !* Poi continuò la lettura, dando a vedere in mille modi che ci provava un gusto infinito » (« Lettera IV. Emilio Zola I », *L'Illustrazione Italiana* n. 44, 3 novembre 1878, p. 275 ; et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 213-214).

²⁰ Cf. ici la lettre de De Amicis citée à la note 11.

²¹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 163. Voilà le texte original : « Bisogna vincere il primo senso di ripugnanza : poi, qualunque sia l'ultimo giudizio che si porta sullo scrittore, si è contenti d'averlo letto, e si conclude che si doveva leggere » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 275 ; et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 214.

premières pages de son texte l'écrivain italien essaie de répondre exactement à cette question, en expliquant les raisons de la nécessité de lire le roman de Zola. En bref, on peut résumer ces motifs en utilisant encore les expressions utilisées par De Amicis, qui réfléchit autour des trois niveaux principaux du texte :

Dans l'ordre moral, il dévoile chez ses personnages jusqu'à ces sentiments profondément cachés, qui restent ordinairement des secrets éternels, quand on ne les murmure pas en tremblant au guichet d'un confessionnal. Dans l'ordre matériel, il nous fait sentir toutes les odeurs, tous les goûts et tous les contacts ; et, en fait de langue, c'est à peine s'il nous fait grâce de ses mots absolument impossibles à prononcer, que les enfants vicieux cherchent en cachette dans les dictionnaires. Personne n'est jamais allé plus loin sur cette voie, et on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de son talent ou de son courage²².

Le petit chapitre entier du début sert à De Amicis à expliquer et à souligner grâce à différents exemples, plus ou moins appropriés, la vérité de ces affirmations²³. En particulier il insiste sur la conception de moralité, qui était

²² Ibid., p. 164. Le texte italien disait : « Nell'ordine morale, egli svela dei suoi personaggi fin quei profondissimi sentimenti, che sogliono essere per tutti segreti eterni, quando non si bisbigliano tremando nel finestrino d'un confessionale ; nell'ordine materiale, ci fa sentire tutti gli odori, tutti i sapori e tutti i contatti ; e in fatto di lingua, ci fa grazia appena di quelle pochissime parole assolutamente impronunziabili, che i ragazzi viziosi cercano di soppiatto nei vocabolari. Su questa via nessuno è mai andato più in là, e non si sa proprio se si debba ammirare di più il suo ingegno o il suo coraggio : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 275 ; et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 216.

²³ Particulièrement éclatants sont les exemples sur « l'ordre matériel », car De Amicis écrit : « Non dimentica nulla e dà vita ad ogni cosa, e non c'è cosa dinanzi a cui il pennello onnipotente s'arresti ; né i mucchi di biancheria sudicia, né i vomiti dei briachi, né la carne fracida, né i cadaveri disfatti. Ci fa uscire col mal di capo dall'alcova profumata di Renée, e ci fa stare un'ora in una bottega di salumaio, in compagnia della bella Lisa, dal seno saldo e immobile che pare un ventre, in mezzo alle teste di porco affondate nella gelatina, alle scatole di sardelle, che trasudano l'olio, ai prosciutti sanguinanti, al vitello lardato e ai pasticci di fegato di lepre, dipinti, o piuttosto dati a fiutare e a toccare in maniera, che, terminata la lettura, si lascia il libro, senz'avvedersene, e si cerca con le mani la catinella [...]. Fra tutte queste cose, in tutti questi luoghi, di cui si respira l'aria, e in cui si vede e si tocca tutto, si muove una folla svariata, di signore corrotte fino alla midolla, d'operai incarogniti, di bottegaie sboccate, di banchieri bindoli, di preti bricconi, di squaldrinelle, di bellimbusti, di mascalzoni e di sudicioni d'ogni tinta e d'ogni pelo [...], e li fanno fra tutti un po' di tutto, dal furto all'incesto, girando fra il codice penale e l'ospedale e il monte di pietà e la taverna, a traverso a tutte le passioni e a tutti gli abbrutimenti, fitti nel fango fino al mento, in un'aria densa e grave, ravvivata appena di tempo in tempo dal soffio d'un affetto gentile, e agitata alternatamene da alti cachinni plebei e da grida strazianti di affamati e di moribondi » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 275 ; et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 218-220).

en effet la plus difficile à communiquer aux lecteurs habitués à bien d'autres pages :

[...] Et malgré tout cela, c'est un écrivain moral. On peut l'affirmer résolument. Emile Zola est un des romanciers le plus moraux de la France, et il est vraiment bien étonnant qu'on puisse en douter. Il vous fait sentir la puanteur du vice et son parfum ; ses nudités sont des nudités anatomiques, qui n'inspirent pas le moindre pensée sensuelle ; il n'y a aucun de ses livres, même le plus cru, qui ne laisse dans l'âme, fermes et immuables, l'aversion et le mépris pour les passions basses qui y sont traitées²⁴.

Ces affirmations étaient surtout adressées à un public bourgeois, dont la sensibilité pouvait être troublée par une lecture superficielle des pages de Zola²⁵. Mais non moins intéressantes sont les considérations sur la structure du roman et sur les modalités de sa composition. Ici évidemment De Amicis analyse l'oeuvre de l'écrivain français soit du point de vue d'un lecteur attentif, soit de celui d'un écrivain aussi curieux et prêt à saisir les nouveautés structurelles du livre. Il est cependant conscient d'être obligé de parler à un public de non experts et il s'efforce donc de mener une analyse de façon simple mais efficace, en utilisant des exemples et des images facilement compréhensibles:

Ses romans ne sont guère des romans. Ils n'ont pas des squelettes, à peine une colonne vertébrale. Essayez d'en raconter un : c'est impossible. Ils sont composés d'une énorme quantité de détails [...]. Jamais on y rencontre un choc violent de sentiments, d'intérêts, de personnages, qui tienne l'âme en suspens et d'où dépend tout le roman. Il ne s'y trouve pas de points culminants d'où l'on domine du regard un grand espace ; c'est une plaine continue, où l'on chemine la tête baissée, déviant de la route à chaque instant, et s'arrêtant à chaque pas pour observer une pierre, un insecte,

²⁴ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, p. 168. Le texte italien disait : « [...] E malgrado ciò, egli è uno scrittore morale. Si può affermarlo risolutamente. Emilio Zola è uno dei romanzieri più morali della Francia. E fa davvero stupore che ci sia chi lo mette in dubbio. Del vizio egli fa sentire il puzzo, non il profumo; le sue nudità son nudità di tavola anatomica, che non ispirano il menomo pensiero sensuale; non c'è nessuno dei suoi libri, neanche il più crudo, che non lasci nell'animo netta, ferma, immutabile l'avversione o il disprezzo per le basse passioni che vi sono trattate » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 275 ; et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 221.

²⁵ Mais il faut dire que même De Amicis R qui s'efforçait ici de démontrer la moralité et le réalisme du roman de Zola R présente à ses lecteurs, grâce à ses *Ricordi di Parigi*, une image de Paris très éloignée de celle décrite dans *L'Assommoir*. De Amicis préfère encore la capitale élégante et touristique et ne parle pas de la ville ouvrière, pauvre et malsaine montrée par le roman de Zola. C'était une image „littéraire“ qu'on connaît, bien sûr, mais qu'on ne visite pas réellement.

une trace, un brin d'herbe. Ses personnages n'agissent presque pas. La plupart ne sont pas nécessaires à cette apparence d'action qui se déroule dans le roman. Ce ne sont pas des acteurs qui récitent leur rôle ; ce sont des gens occupés de leurs affaires, et photographiés instantanément sans qu'ils s'en aperçoivent.

Par rapport au roman traditionnel les différences introduites par Zola sont nombreuses, dans *L'Assommoir* ainsi que dans les livres précédents. Mais il est évident qu'une telle ébauche du roman change radicalement le rôle de l'auteur, comme le comprend bien De Amicis :

On n'y voit pas la main du romancier qui choisit les faits, qui les accomode pour les relier les uns aux autres pour nous surprendre, et qui prépare un grand effet par mille petits sacrifices de la vraisemblance de la raison. Le récit va tout seul et il semble qu'il ne pourrait pas se passer autrement ; on dirait une simple exposition du vrai, non seulement pour les caractères, mais encore par la nature des faits et par l'ordre où ils se succèdent.²⁶

Comme il est évident, même si apparemment il n'est pas présent sur la scène, l'auteur est bien conscient de son propre travail, parce qu'en réalité il est partout. Les textes de Zola, en effet, « sont un tissu de mailles, mailles serrées de petits épisodes, de dialogues rompus et de descriptions répétées, ou chaque mot a sa couleur et sa saveur, où tout l'écrivain est, pour ainsi dire, dans chaque phrase »²⁷.

²⁶ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 170-171. De Amicis avait écrit : « I suoi romanzi non son quasi romanzi. Non hanno scheletro, o appena la colonna vertebrale. Provate a raccontarne uno: è impossibile. Sono composto d'una quantità enorme di particolari [...]. Non vi accade mai un urto forte di affetti, d'interessi, di persone, che tenga l'animo sospeso, e da cui tutto il romanzo dipenda. Non ci sono punti alti, da cui si domini con uno sguardo un grande spazio ; è una continua pianura in cui si cammina a capo chino, deviando ogni momento e arretandosi a ogni passo ad osservare la pietra, l'insetto, l'orma, il filo d'erba. I suoi personaggi non agiscono quasi. La maggior parte non sono necessari a qualsiasi azione che si svolge nel romanzo. Non sono personaggi che recitano la commedia; son gente intesa alle proprie faccende, colta colla fotografia istantanea, senza che se ne accorga [...]. Non ci si vede la mano del romanziere che sceglie i fatti, che li accomoda per congegnarli, che li nasconde l'un dietro l'altro per sorprenderci, e che ci prepara un grande effetto con mille piccoli sacrifici della verosimiglianza e della ragione. Il racconto va da sé, in modo che non paia possibile altrimenti, e sembra una esposizione semplice del vero, non solo per i caratteri, ma anche per la natura dei fatti, e per l'ordine in cui si succedono: « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 275-278 ; et puis dans *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 223-225.

²⁷ Ibid., p. 173 (« I suoi romanzi son fatti a maglia : una maglia fittissima di piccoli episodi, formati di dialoghi rotti e di descrizioni a ritornello, in cui ogni parola ha colore e sapore, e ogni

Toute l'analyse conduite avec intelligence par De Amicis sur le *corpus* des oeuvres de Zola mériterait d'être citée et commentée. Ici nous ne pouvons cependant que nous arrêter sur les observations les plus intéressantes et les plus pointues. Parmi celles-ci, il y a certainement la reconnaissance de la part de d'Edmondo de se trouver face à un texte vraiment populaire. Mais une telle popularité n'est pas due tant à l'extraordinaire succès du roman, qu'à son contenu social particulier, où tout le monde réel est représenté sans hypocrisies ni fard :

Il a jeté en l'air d'un coup de pied tous les petits flacons de la toilette littéraire, et il a lavé avec un torchon de toile bise la figure fardée de la Vérité. Il a fait le premier roman populaire qui ait vraiment « l'odeur du peuple ». Il a attaqué presque toutes les classes sociales²⁸, flagellant jusqu'au sang la mesquinerie maligne des petites villes de province, la fourberie des agioteurs de haute volée, la corruption dorée, l'intrigue politique, les luttes du prêtres ambitieux, la froideur cruelle de l'égoïsme mercantile, l'oisiveté, la gloutonnerie, la luxure, avec une telle puissance, que bien qu'il ait été précédé dans cette voie par d'autres historiens admirables, il semble y être entré le premier ; et même, les gens flagellés sentent leurs anciennes plaies se rouvrir plus cuisantes que jamais²⁹.

Après cette ample interprétation critique de *L'Assommoir* et de l'œuvre entière de Zola, dans le deuxième petit chapitre (le plus court : p. 232-240) De Amicis s'engage à reconstruire les étapes principales du parcours malaisé de Zola vers le succès. Après avoir évoqué ses débuts littéraires, Edmondo s'arrête donc sur l'étonnant projet d'écrire la série de romans physiologiques intitulée *Histoire*

inciso fa punta, e in ogni periodo c'è, per così dire, tutto lo scrittore » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 227-228.

²⁸ De Amicis manque ici de souligner R et cela est un peu étrange R que Zola, surtout dans *L'Assommoir*, a représenté, peut-être pour la première fois dans la littérature française, la vie quotidienne de la classe ouvrière.

²⁹ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 175. Voilà le texte original : « Egli ha buttato in aria con un calcio tutti i vasetti della toeletta letteraria e ha lavato con uno strofinaccio di tela greggia la faccia imbellettata della Verità. Ha fatto il primo romanzo veramente popolare che abbia veramente "l'odore del popolo". Ha aggredito quasi tutte le classi sociali, flagellando a sangue la grettezza maligna delle piccole città di provincia, la furfanteria dei faccendieri d'alto bordo, la corruzione ingioiellata, l'intrigo politico, l'armeggio del prete ambizioso, la freddezza crudele dell'egoïsme bottegaio, l'ozio, la ghiottoneria, la lascivia, con una tale potenza, che quantunque preceduto su questa via da altri scrittori ammirabili, vi parve entrato per primo, e i flagellati si sentirono riaprire le ferite con uno spasimo non mai provato » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 230-231.

naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire. Un programme très ambitieux mais difficile à réaliser et à proposer au public. En effet, les premiers romans de ce nouveau cycle n'eurent pas beaucoup de succès auprès des lecteurs, mais certaines critiques y sentirent de la force et de l'originalité. Comme nous le dit Edmondo, Zola « avait besoin d'un succès bruyant et durable qui l'élevât d'un bond, et pour toujours, au-dessus de la foule des écrivains de talent qui se saluent confidentiellement de la main »³⁰. Grâce à *L'Assommoir* Zola parvient enfin à son but³¹. Mais même dans ce cas, comme le rappelle De Amicis, ce ne fut pas une entreprise facile et cela vaut la peine d'en résumer les étapes les plus importantes. Avant d'être publié en volume, *L'Assommoir* fut d'abord publié dans une revue, *Le bien public* ; et après la clôture de ce journal pour des raisons politiques, dans la revue du poète parnassien Catulle Mendès³², *La république des lettres*. Avant la conclusion de cette publication dans la revue, prit naissance une polémique enflammée qui fit rage après la publication du volume. Toutefois, cette polémique, paradoxalement, donna une impulsion puissante au succès du roman :

Ce fut un succès bruyant, énorme, incroyable. Il y avait des années qu'on n'avait vu un tapage pareil à propos d'un livre. Pendant longtemps tout Paris ne parla que de *L'Assommoir* ; on l'entendait discuter à haute voix dans les cafés, dans les théâtres, dans les clubs, dans les cabinets de lecture, jusque dans les boutiques ; il avait des admirateurs fanatiques, mais encore plus d'adversaires acharnés. La brutalité inouïe de ce roman parut une provocation, un soufflet à Paris, une calomnie contre le peuple français [...]. Mais, en même temps, les éditions se succédaient ; les juges impartiaux disaient tout bas que le roman était un chef-d'œuvre ; le peuple de Paris le lisait avec passion, parce qu'il y trouvait son boulevard, sa buvette, sa boutique, sa vie dépeinte à merveille, avec des couleurs nouvelles et des coups de pinceau auprès desquels tous les autres semblaient pâles ; et les critiques les plus enragés furent contraints de reconnaître que dans ces

³⁰ Ibid., p. 181. (« Egli aveva bisogno d'un successo clamoroso e durevole, che lo sollevasse d'un balzo, e per sempre, dalla schiera degli scrittori di talento che si salutano confidenzialmente con un atto della mano » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 236).

³¹ Cf. H. Mitterand, *Zola journaliste, de l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*, Paris, A. Colin, 1962, p. 204 : « *L'Assommoir* R à l'ébahissement de Zola lui-même R suscite d'innombrables parodies, caricatures, chansons, pamphlets, brochure. C'est la gloire bruyante et définitive ».

³² Catulle Mendès fait partie des quelques personnages présents chez Victor Hugo signalés par De Amicis (cf. *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 189). Toujours dans le même écrit consacré à Hugo il y a une référence à Zola (p. 142 : « un grand coup dans la poitrine, come direbbe lo Zola »). Cela peut-être pour signaler une certaine continuité entre les deux textes.

pages tant déchirées il y avait quelque chose contre quoi les pointes de leurs flèches s'émousseraient éternellement. Le grand succès de *L'Assommoir* fit rechercher les autres romans, et on peut dire qu'alors Zola devint célèbre³³.

II. 3. Dans le laboratoire de Zola.

La partie finale de l'écrit (p. 241-290), de loin la plus originale et intéressante, est entièrement occupée par la chronique de la visite parisienne chez Zola. Comme nous le verrons sous peu, contrairement à ce qui s'était produit durant la visite à Hugo, De Amicis n'est pas seul, mais en compagnie de Parodi : c'est ce dernier qui mène la discussion avec Zola, tandis que De Amicis préfère jouer le rôle de l'observateur, et puis de fidèle chroniqueur. A la différence aussi de ce qui était arrivé avec Hugo, qui avait reçu de nombreux amis et connaissances, chez Zola ne sont présents que lui et ses deux hôtes italiens. Cela permet une extraordinaire capacité de concentration sur ce qui est certainement la clef de voûte du texte, c'est-à-dire Zola et son oeuvre.

Dans les pages précédant la rencontre, De Amicis s'était comme d'habitude soucie de préparer avec soin la visite parisienne. Donc, non seulement il avait introduit convenablement le sujet général, mentionné ci-dessus, mais il avait insisté sur le caractère solitaire et un peu mystérieux de l'écrivain, dont il connaissait peu la vie publique³⁴. Le second petit chapitre lui-même s'était conclu

³³ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 180-182 : « Fu un successo strepitoso, enorme, incredibile. Erano anni che non s'era più sentito, a proposito d'un libro, un fracasso di quella fatta. Per lungo tempo tutta Parigi non parlò d'altro che dell'*Assommoir* ; lo si sentiva discutere ad alta voce nei caffè, nei teatri, nei club, nei gabinetti di lettura, persino nelle botteghe ; e c'erano gli ammiratori fanatici, ma erano assai di più gli avversari acerrimi. La brutalità inaudita di quel romanzo parve una provocazione, una ceffata a Parigi, una calunnia contro il popolo francese [...]. Ma intanto le edizioni succedevano alle edizioni ; i buongustai spassionati dicevano a bassa voce che il romanzo era un capolavoro ; il popolo parigino lo leggeva con passione, perché ci trovava il suo *boulevard*, la sua *buvette*, la sua bottega, la sua vita dipinta insuperabilmente, con colori nuovi e tocchi di pennello, in confronto ai quali tutti gli altri gli parevano sbiaditi ; e i critici più arrabbiati erano costretti a riconoscere che in quelle pagine tanto bersagliate c'era qualche cosa contro cui si sarebbero rintuzzate eternamente le punte delle loro frecce. Il grande successo dell'*Assommoir* fece ricercare gli altri romanzi, e si può dire che lo Zola diventò celebre allora » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278-279 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 237-239.

³⁴ « Non c'è forse altro romanziere moderno che si rimpiazzò più abilmente di lui nelle opere proprie. Letti tutti i suoi romanzi, non si capisce chi sia e che cosa sia. È un osservatore profondo, è un pittore strapotente, è uno scrittore meraviglioso, forte, senza rispetti umani, brusco, risoluto, ardito, un po' di malumore e poco benevolo ; ma non si sa altro. Soltanto, benché non si veda mai a traverso le pagine dei suoi libri il suo viso intero, si intravede però la sua fronte segnata da una riga diritta e profonda, e s'indovina ch'egli deve aver visto da vicino una gran parte delle miserie e delle

sur l'ébauche du portrait d'un écrivain réservé, uniquement et constamment concentré sur son propre travail. Image plutôt familière, tranquille, qui contrastait sûrement avec les pages rudes et sans pitié que Zola avait coutume d'écrire :

Zola pourtant ne se prévaut pas de sa célébrité, et il paraît qu'il ne s'occupe guère : il vit caché, dans son coin, avec sa femme, sa mère et ses enfants. Peu de gens le connaissent de vue, et il est rare de trouver un de ses portraits. Il ne fréquente pas la société, si ce n'est quand il doit y aller pour l'étudier, et il s'ennuie quand il n'y va pas dans ce but. Il ne va pas chez l'éditeur Charpentier [...]. Il n'appartient à aucune société. Il ne demeure à Paris que l'hiver ; l'été, il habite la campagne pour y travailler plus tranquillement. Autrefois il demeurait au bout de l'avenue de Clichy, excellent endroit pour étudier le peuple de *L'Assommoir*, à présent il demeure rue de Boulogne, où était Ruffini, non loin de la maison de Sardou³⁵.

Pour les raisons que l'on vient d'exposer, la visite à Zola vise immédiatement au moins deux objectifs. Le premier, strictement personnel, concerne l'écrivain De Amicis qui cherche humblement de nouvelles idées et de nouveaux projets. Zola et sa tentative réussie de roman peuvent, dans cette optique, représenter un modèle important qu'il n'est pas possible d'ignorer et qui doit même être étudié à fond y compris dans ses rapports complexes avec le monde de l'édition et la critique. Le second objectif, plus général, concerne le public, cette fois non seulement italien³⁶.

prostituzioni che descrive» : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 222).

³⁵ De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 182-183. Voici le texte italien : « Lo Zola però non si vale, e par che non si curi della sua celebrità. Non si fa innanzi ; vive raccolto, nel suo cantuccio, con sua moglie, con sua madre e con i suoi bambini. Pochi lo conoscono di vista ed è raro il trovare un suo ritratto. Non frequenta la società, se non quando ci deve andare per studiarla, e quando non ci va con questo scopo si secca : non va che dall'editore Charpentier [...]. Non appartiene a nessuna consorteria. Non sta a Parigi che l'inverno; l'estate va in campagna a lavorare tranquillo. Una volta stava all'estremità dell'*Avenue Clichy*, luogo opportunissimo per studiare il popolo dell'*Assommoir*; ora sta in via di Boulogne, dove stava il Ruffini, poco lontano dalla casa del Sardou » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 240.

³⁶ Mais exclusivement pour les lecteurs italiens c'était l'insistance de De Amicis sur l'origine italienne du père de Zola, Francesco, qui venait de Treviso (et pourtant Emile confie à ses interlocuteurs qu'il ne connaît pas l'italien et n'est pas en état de comprendre un livre en italien même une traduction d'un de ses livres !). Toutefois Ce n'est pas par hasard que le texte dédié à Zola se conclut avec le désir de celui-ci de faire un voyage en Italie, et avec ces paroles prononcées par l'écrivain français : « Je suis toujours très-sensible aux poignées de main amicales qui me viennent des étrangers ; mais ce n'est pas d'un étranger que me vient la vôtre ; c'est de l'Italie, de ma première patrie, où est né mon père. Adieu ! » : « Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 290. Cf. aussi E. Genevois, « Le Paris d'Edmondo De Amicis », *Chroniques Italiennes*. Mélanges offerts à Pierre Laroche, n. 69/70, 2002, p. 81 : « S'il est un

La visite et l'entretien accordés par Zola, sans doute l'auteur le plus à la mode dans le milieu français, peut se révéler une opportunité extraordinaire pour De Amicis de se faire connaître et apprécier aussi bien en Italie qu'en France. En effet même les critiques et les lecteurs français connaissaient peu la personnalité et la vie de Zola, encore moins sa façon de travailler, donc l'écrit de De Amicis pouvait vraiment constituer une contribution fondamentale pour raconter l'homme et l'écrivain. C'est en cela que réside l'aspect le plus original et intéressant du texte.

Il n'est donc pas surprenant que De Amicis (qui passera avec Zola « plusieurs heures ») commence son article en proposant une sorte de portrait physique et psychologique avec celui de Victor Hugo et avec l'auteur de *L'Assommoir* :

C'est un homme jeune, bien planté, solidement bâti, ressemblant un peu, par la structure de ses membres, à Victor Hugo ; plutôt gras que maigre, pas gros, droit comme une colonne et très pâle ; et sa pâleur ressort d'autant plus que sa barbe est très noire ainsi que ses cheveux, qui se tiennent droits comme les poils d'une brosse [...]. Il a le visage rond, le nez plein d'audace, les yeux foncés et vifs, avec un regard fier et scrutateur et la tête d'un penseur et le corps d'un athlète et les mains bien faites et saines, de ces mains dont on reçoit l'étreinte avec plaisir.

Au-delà de l'aspect physique le regard de De Amicis s'attarde aussi soigneusement sur les vêtements et tout autre signe³⁷ susceptible de dévoiler le caractère de la personne qui est devant lui :

Sa stature vigoureuse était mise en relief par son costume. Il était en pantoufles, sans col et sans cravate, avec une jaquette ample, déboutonnée, qui laissait voir un thorax large et saillant, fait pour

aspect de Zola qu'il apprécie sans réserve, c'est son italianité. Une italianité pourtant amoindrie chez celui qui déclare ne posséder que peu la langue de la péninsule et qui a opté pour la nationalité française au moment de son service militaire. Mais une italianité foncière par des traits de caractère que De Amicis se plaît à considérer comme typiques de son pays, le naturel et la franchise ».

³⁷ Cf., par exemple, cette observation : « Appena fummo seduti, prese in mano un tagliacarte fatto a pugnale, colla guaina, e lo ritenne finché durò la conversazione, sguainandolo e ringuaiandolo continuamente con un gesto vivace » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 240. Ce coupe-papier devient un „tourment“, repris plus d'une fois par De Amicis pour signaler les moindres variations d'humeur de Zola.

fendre les vagues des haines et des colères littéraires. Tout le temps que je restai avec lui, je ne le vis pas rire³⁸.

Une grande importance est donnée aussi à la description de l'habitation de Zola, en particulier de son bureau, probablement jamais décrit jusqu'alors. Il est représenté comme un espace physique, mais surtout comme un milieu de travail (et de documentation objective à utiliser dans ses pages) que De Amicis scrute avec une grande attention³⁹.

Après ces phases préparatoires, sollicité par Parodi, Zola commence à parler de lui très librement, tissant un long monologue. Comme nous le relate fidèlement le chroniqueur, il parle d'abord de sa famille puis de sa vie qui n'a pas été une vie facile, contrairement à l'image que sa maison parisienne peut donner. Après les premières années passées à Aix-en-Provence, il vient à Paris à dix-huit ans pour chercher du travail. Il est pendant quelque temps employé à la librairie Hachette. Ensuite il devient pour peu de temps collaborateur au *Figaro*. Quand il perd cet emploi, il tente de vivre de son écriture, mais y réussit à grand peine. Sa situation économique précaire l'empêche d'avoir une formation intellectuelle élevée, il doit en quelque sorte se créer tout seul, à travers les lectures des premiers classiques disponibles (en particulier Walter Scott et Victor Hugo), puis à travers la rencontre

³⁸ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 183-184. Edmondo avait écrit en italien : « È un giovane ben piantato ; *solidement bâti* ; un po' somigliante, nella travatura delle membra, a Vittor Hugo; più grasso, non molto alto, ritto come una colonna, pallidissimo ; e la sua pallidezza apparisce anche maggiore per effetto della barba e dei capelli neri, che gli stanno ritti sulla fronte come peli di spazzola [...]. Ha il viso rotondo, un naso audace, gli occhi scuri e vivi, che guardano con un'espressione scrutatrice, fieramente. È la testa di un pensatore e il corpo d'un atleta - e mani ben fatte e salde, di quelle che si stringono e si ritengono con piacere [...]. La sua corporatura gagliarda era messa meglio in evidenza dal suo vestimento. Era in babbucchie, senza colletto e senza cravatta, con una giacchetta ampia e sbottonata, che lasciava vedere un largo torace sporgente, atto a rompere l'onda degli odii e delle ire letterarie. In tutto il tempo che rimasi con lui non lo vidi mai ridere : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 241-242 ».

³⁹ « Eravamo nel suo studio : una bella sala piena di luce, decorata di molti quadri a olio ; da cui si indovinava l'uomo che ama molto la casa e che vive molto solo. Certe descrizioni, infatti, di stanze calde e piene di comodi, che si trovano nei suoi romanzi, non possono essere fatte che da un uomo che sta volentieri nel suo nido, in mezzo a tutte le raffinatezze della buona vita casalinga. Aveva davanti un grande tavolino coperto di carte e di libri, disposti con ordine, e sparso di molti piccoli oggetti luccicanti, di forma graziosa, come il tagliacarte ; che rivelavano un fino gusto artistico. Tutta la sala indicava l'agiatazza elegante dello scrittore parigino in voga. In una parete c'era un suo grande ritratto a olio, di quando aveva ventisei anni. » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 242-243.

avec d'autres auteurs comme Musset, Flaubert, Taine et surtout Balzac, qui deviendra son vrai maître. Les informations qui proviennent directement de la bouche de Zola sont nombreuses et servent à compléter le cadre biographique ébauché dans les deux premiers petits chapitres. Au total nous apparaît le portrait d'un Zola presque autodidacte et de toute façon, à la différence de nombre de ses confrères, sans le support d'études classiques. C'est l'observation de la réalité, même la plus terrible et répugnante, sa vraie école.

L'écrit de De Amicis à ce point semble entrer dans une phase de lassitude. Mais, finalement une question *ex abrupto* de Parodi (« comment fait-on un roman? »), certainement conseillé par son ami, anime subitement le texte. Nous entrons donc dans le cœur de l'entretien, avec Zola qui raconte avec beaucoup de simplicité l'extraordinaire genèse de ses livres. L'intérêt du sujet, du reste impossible à synthétiser, nous impose une longue série des citations :

Voici, dit-il, comment je fais un roman. Je ne le fais pas précisément, je le laisse se faire de lui-même. Je ne sais pas inventer des faits : ce genre d'imagination me manque absolument. Si je me mets à ma table pour chercher une intrigue, un canevas quelconque de roman, j'y reste trois jours à me creuser la cervelle, la tête dans les mains, j'y perds mon latin et je n'arrive à rien. C'est pourquoi j'ai pris le parti de ne jamais m'occuper du sujet. Je commence à travailler à mon roman sans savoir ni quels événements s'y dérouleront, ni quels personnages y prendront part, ni quels en seront le commencement et la fin. Je connais seulement mon personnage principal, mon Rougon ou mon Macquart, homme ou femme, et c'est une vieille connaissance. Je m'occupe seulement de lui, je médite sur son tempérament, sur la famille où il est né, sur ses premières impressions et sur la classe où j'ai résolu de le faire vivre. C'est là mon occupation la plus importante : étudier les gens avec qui ce personnage aura à faire, les lieux où il devra vivre, l'air qu'il devra respirer, sa profession, ses habitudes, jusqu'aux plus insignifiantes occupations auxquelles il consacrer ses moments perdus. En mettant à l'étudier, il me vient tout de suite à l'esprit une série de descriptions qui peuvent trouver place dans le roman, et qui seront comme les pierres miliaries de la route que je dois parcourir.

Après avoir exposé dans son ensemble son singulier procédé créatif, Zola, qui à cette période était en train d'écrire le roman *Nana*, entre pour ainsi dire dans le mécanisme de la composition de ce dernier texte. En particulier il révèle la

technique qu'il est en train d'adopter pour construire concrètement le contexte dans lequel évolue le protagoniste :

Par exemple, en ce moment, j'écris *Nana* : une *cocotte*. Je ne sais pas encore bien ce qui lui arrivera. Mais je sais déjà quelles sont les descriptions que je mettrai dans mon roman. Je me suis demandé avant tout : où va une *cocotte* ? Elle va aux théâtres, aux premières représentations. Bien ! Voilà le roman commencé. Le premier chapitre sera la description d'une première représentation dans un de nos théâtres élégants. Pour la faire, il faut que j'étudie. Je vais à plusieurs premières représentations : ainsi, demain soir je vais à la Gaité. J'étudie le parterre, les coulisses, la scène ; j'observe les plus petits détails de la vie du théâtre ; j'assiste à la toilette d'une actrice, et, de retour chez-moi, je fais un croquis de ma description. Une *cocotte* va aux courses, à un *grand prix*. Voilà une autre description que je mettrai dans le roman, à une distance convenable de la première. Je vais étudier un *grand prix*. Une *cocotte* fréquente les grands restaurants : je me mets à étudier les grands restaurants. Je fréquente ces endroits pendant quelque temps ; j'observe, j'interroge, je note, je devine. Et je continue ainsi, jusqu'à ce que j'aie étudié tous les aspects de cette partie du monde où se meut habituellement la vie d'une femme de cette sorte. Après deux ou trois mois de cette étude, je me suis rendu maître de ce genre de vie ; je le vois, je le sens, j'y vis en imagination, et je suis sûr de donner à mon roman la couleur et le parfum spécial de ce monde-là⁴⁰.

⁴⁰ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris*, op. cit., p. 192-194. Voilà le texte complet de De Amicis : « Ecco R disse R, come faccio il romanzo. Non lo faccio affatto. Lascio che si faccia da sé. Io non so inventare dei fatti ; mi manca assolutamente questo genere di immaginazione. Se mi metto a tavolino per cercare un intreccio, una tela qualsiasi di romanzo, sto anche lì tre giorni a stillarmi il cervello, colla testa fra le mani, ci perdo la bussola e non riesco a nulla. Perciò ho preso la risoluzione di non occuparmi mai del soggetto. Comincio a lavorare al mio romanzo, senza sapere né che avvenimenti vi si svolgeranno, né che personaggi vi avranno parte, né quale sarà il principio e la fine. Conosco soltanto il mio protagonista, il mio Rougon o Macquart, uomo o donna ; che è una conoscenza antica. Mi occupo anzi tutto di lui, medito sul suo temperamento, sulla famiglia da cui è nato, sulle prime impressioni che può aver ricevute, e sulla classe sociale in cui ho stabilito che debba vivere. Questa è la mia occupazione più importante : studiare la gente con cui questo personaggio avrà che fare, i luoghi in cui dovrà trovarsi, l'aria che dovrà respirare, la sua professione, le sue abitudini, fin le più insignificanti occupazioni a cui dedicherà i ritagli della sua giornata. Mettendomi a studiare queste cose, mi balena subito alla mente una serie di descrizioni che possono trovar luogo nel romanzo, e che saranno come le pietre miliari della strada che debbo percorrere. Ora, per esempio, sto scrivendo *Nana* : una *cocotte*. Non so ancora affatto che cosa seguirà di lei. Ma so già tutte le descrizioni che ci saranno nel mio romanzo. Mi son domandato prima di ogni cosa : R Dove va una *cocotte* ? R Va ai teatri, alle prime rappresentazioni. Sta bene. Ecco cominciato il romanzo. Il primo capitolo sarà la descrizione d'una prima rappresentazione in uno dei nostri teatri eleganti. Per far questo bisogna che studi. Vado a parecchie prime rappresentazioni. Domani sera vado alla *Gaité*. Studio la platea, i palchi, il palcoscenico ; osservo tutti i più minuti particolari della vita delle scene ; assisto alla toeletta d'un'attrice, e tornato a casa, abbozzo la mia descrizione. Una *cocotte* va alle corse, a un *grand prix*. Ecco un'altra descrizione che metterò nel romanzo, a una conveniente distanza dalla prima. Vado a studiare un *grand prix*. Una *cocotte* frequenta i gran *restaurants*. Mi metto a studiare i gran *restaurants*. Frequento quei luoghi per qualche tempo. Osservo, interrogo, noto, indovino. E così avanti fin che non abbia studiato tutti gli aspetti di quella parte di mondo in cui suole agitarsi la vita d'una donna di quella

Zola ne fait pas de pause dans sa conversation, qui se déroule vraiment à bâtons rompus. Il nous permet ainsi de visiter son laboratoire créatif, nous mettant devant les problèmes qu'il rencontre d'habitude. De la même manière il nous indique la logique qu'il poursuit pour nouer les fils des différentes scènes qu'il a créées, comme s'il était un commissaire de police aux prises avec les indices d'un crime à résoudre. Ainsi, en nous imaginant face à mille morceaux détachés et informes, il nous confie que

Alors il me reste à faire ce qui est le plus difficile pour moi : rattacher avec un seul fil, de mon mieux, toutes ces réminiscences et toutes ces impressions éparses. C'est presque toujours un long travail. Mais je m'y mets flegmatiquement, et au lieu d'y employer l'imagination, j'y emploie la logique. Je raisonne avec moi-même, et j'écris mes soliloques, parole par parole, tels qu'ils me viennent, de façon que, lus par un autre, ils paraîtraient étrangers. Un tel fait cela. Qu'est-ce qui arrive ordinairement d'un fait de ce genre ? Cet autre fait. Est-il capable d'intéresser cette autre personne ? Certainement. Il est donc logique que cette autre personne réagisse de cette autre manière. Et alors, un nouveau personnage peut intervenir ; un tel, par exemple, que j'ai connu en tel lieu, tel soir. Je cherche les conséquences immédiates du plus petit événement ; ce qui dérive logiquement, naturellement, inévitablement du caractère et de la situation de mes personnages. Je fais le travail d'un commissaire de police qui veut, sur un léger indice, découvrir les auteurs d'un crime mystérieux.

Il n'y arrive pas toujours, cependant, que chaque pièce aille se placer au bon endroit de la mosaïque. Souvent des difficultés surgissent qui à première vue semblent insurmontables, mais qui ensuite, heureusement, se résolvent toutes seules, presque miraculeusement :

Je rencontre cependant souvent beaucoup de difficultés. Parfois, il n'y a plus que deux fils à nouer, une conséquence des plus simples à déduire, et je n'en viens pas à bout, et je me fatigue et m'inquiète inutilement. Alors je cesse d'y penser, parce que je sais que c'est du temps perdu. Il se

fatta. Dopo due o tre mesi di questo studio, mi sono impadronito di quella maniera di vita : la vedo, la sento, la vivo nella mia testa, per modo che son sicuro di dare al mio romanzo il colore e il profumo proprio di quel mondo » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 253-255.

passe deux, trois, quatre jours. Un beau matin, à la fin, pendant que je déjeune et que je pense à autre chose, tout à coup les deux fils se nouent, la conséquence est trouvée, toutes les difficultés sont tranchées⁴¹.

La longue exposition de Zola se poursuit avec un autre développement sur sa technique de composition, cette fois à rebours. Il réfléchit en effet à la naissance de *L'Assommoir* R̄ texte comme nous l'avons vu décisif pour le succès de Zola R̄ et sur les problèmes de construction qu'un tel texte a comportés :

L'Assommoir [...] a été mon supplice. C'est celui qui m'a donné le plus de peines, pour grouper ensemble les faits, peu nombreux, sur lesquels il est bâti. J'avais en tête de faire un roman sur l'alcoolisme. Je ne savais rien de plus. J'avais pris un monceau de notes sur les effets de l'abus des liqueurs, et j'avais résolu de faire mourir un ivrogne de la manière dont meurt Coupeau. Mais je ne savais pas ce que serait la victime, et, avant de la chercher, j'y allai étudier la maladie et la mort, comme un médecin, à l'hôpital Sainte-Anne. Puis j'assignai à Gervaise le métier de blanchisseuse, et je pensai aussitôt à cette description du lavoir que j'ai mise dans le roman ; c'est la description d'un vrai lavoir, où j'ai passé de longues heures. Puis sans rien savoir de Goujet, que j'imaginai par la suite, je songeai à me servir de mes souvenirs d'une boutique de maréchal-ferrant, où j'avais été souvent dans mon enfance, et dont j'ai parlé dans mes *Contes à Ninon*. Avant d'avoir fait le canevas du roman, j'avais déjà conçu la description d'un repas dans la boutique de Gervaise, et celle de la visite au Musée du Louvre. J'avais déjà étudié mes cabarets, l'assommoir du père Colombe, les boutiques, l'Hôtel Boncœur, tout mon cadre. Quand tout fut prêt, je commençai à m'occuper de ce qui devait arriver, et je fis ce raisonnement, tout en écrivant. Gervaise vient à Paris

⁴¹ Ibid. p. 194-195. Le texte italien était : « Allora mi rimane da fare quello che per me è più difficile : legare con un solo filo, alla meglio, tutte quelle reminiscenze e tutte quelle impressioni sparse. È un lavoro quasi sempre lungo. Ma io mi ci metto flemmaticamente, e invece d'adoperarci l'immaginazione, ci adopero la logica. Ragiono tra me, e scrivo i miei soliloqui, parola per parola, tali e quali mi vengono, in modo che, letti da un altro, parrebbero una stranissima cosa. Il tale fa questo. Che cosa nasce solitamente da un fatto di questa natura ? Quest'altro fatto. Quest'altro fatto è tale che possa interessare quell'altra persona ? Certamente. È dunque logico che quest'altra persona reagisca in quest'altra maniera. E allora può intervenire un nuovo personaggio ; quel tale, per esempio, che ho conosciuto in quel tal luogo, quella tal sera. Cerco di ogni più piccolo avvenimento le conseguenze immediate ; quello che deriva logicamente, naturalmente, inevitabilmente dal carattere e dalla situazione dei miei personaggi. Faccio il lavoro d'un commissario di polizia che da qualche indizio voglia riuscire a scoprire gli autori d'un delitto misterioso. Incontro nondimeno, assai sovente, molte difficoltà. Alle volte non ci sono più che due sottilissimi fili da annodare, una conseguenza semplicissima da dedurre, e non ci riesco, e mi affatico e m'inquieto inutilmente. Allora smetto di pensarci, perché so che è tempo perduto. Passano due, tre, quattro giorni. Una bella mattina, finalmente, mentre fo collezione e penso ad altro, tutto a un tratto i due fili si riannodano, la conseguenza è trovata, tutte le difficoltà sono risolte » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 256-257.

avec Lantier, son amant. Que se passera-t-il ? Lantier est un mauvais sujet, il l'abandonnera. Et puis ?⁴²

Sans marquer un seul moment de pause Zola poursuit son exposition, en révélant un passage très complexe du canevas de *L'Assommoir*, se résolvant enfin grâce à une simple intuition :

Croiriez-vous que je suis resté accroché là, et que pendant plusieurs jours je n'ai pas pu avancer? Plusieurs jours après, je fis un autre pas. Gervaise est jeune, il est naturel qu'elle se remarie ; elle se remarie, elle épouse un ouvrier, Coupeau. Voilà celui qui mourra à Sainte-Anne. Mais ici je restai court. Pour mettre en place les personnages et les scènes que j'avais en tête, pour donner un plan au roman, il me fallait encore un fait, un seul, qui formât un nœud avec les précédents. Ces trois seuls faits me suffisaient ; le reste était tout trouvé, tout prêt, et pour ainsi dire déjà écrit dans mon esprit. Mais ce troisième fait, je ne réussissais pas à le trouver. Je passai bien des jours dans l'agitation et le mécontentement. Un matin, tout à coup, il me vint une idée. Lantier retrouve Gervaise ; il lie amitié avec Coupeau, s'installe dans sa maison et alors il s'établit un ménage à trois, comme j'en ai vu plusieurs ; et la ruine s'ensuit. Je respirai : le roman était fait⁴³.

⁴² Ibid., p. 196-197. Edmondo avait écrit : « *L'Assommoir* [...] è stata la mia tortura. È quello che m'ha fatto penare di più per mettere insieme i pochissimi fatti su cui si regge. Avevo in mente di fare un romanzo sull'alcoolismo. Non sapevo altro. Avevo preso un monte di note sugli effetti dell'abuso dei liquori. Avevo fissato di far morire un beone della morte di cui muore Coupeau. Non sapevo però chi sarebbe stato la vittima, e anche prima di cercarla, andai all'ospedale di Sant'Anna a studiare la malattia e la morte, come un medico. Poi assegnai a Gervaise il mestiere di lavandaia, e pensai subito a quella descrizione del lavatoio che misi nel romanzo ; che è la descrizione d'un lavatoio vero, in cui passai molte ore. Poi, senza saper nulla del Goujet, che immaginai in seguito, pensai di valermi dei ricordi d'un'officina di fabbro ferraio, dove avevo passato delle mezze giornate da ragazzo, e che è accennata nei *Contes à Ninon*. Così, prima d'aver fatto la tela del romanzo, avevo già concepita la descrizione di un pranzo nella bottega di Gervaise, e quella della visita al museo del Louvre. Avevo già studiate le mie bettole, l'*assommoir* di *père Colombe*, le botteghe, l'*Hôtel Boncœur*, ogni cosa. Quando tutto il rimanente fu predisposto, cominciai a occuparmi di quello che doveva accadere » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 258-260.

⁴³ Ibid., p. 197-198. Voilà le texte italien : « Lo credereste che mi sono intoppato qui, e che non andai più avanti per vari giorni ? Dopo vari giorni feci un altro passo. Gervaise è giovane ; è naturale che si rimariti ; si rimarita, sposa un operaio, Coupeau. Ecco quello che morirà a Sant'Anna. Ma qui rimasi in asso da capo. Per mettere a posto i personaggi e le scene che avevo in mente, per dare un'ossatura qualunque al romanzo, mi occorreva ancora un fatto, uno solo, che facesse nodo coi due precedenti. Questi tre soli fatti mi bastavano ; il rimanente era tutto trovato, preparato, e come già scritto per disteso nella mia mente. Ma questo terzo fatto non riuscivo a raccapazzarlo. Passai vari giorni agitato e scontento. Una mattina, improvvisamente, mi balena un'idea. Lantier ritrova Gervaise, R fa amicizia con Coupeau, R s'installa a casa sua ... et alors il s'établit un ménage à trois, comme j'en ai vu plusieurs ; e ne segue la rovina. Respirai. Il romanzo era fatto » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 260.

Ces exemples nous semblent suffisants, croyons-nous, pour donner au moins une vision synthétique de l'intervention journalistique mais aussi sous beaucoup d'aspects „critique“ de De Amicis⁴⁴.

II.4. La fortune du portrait de Zola.

Face à un entretien-confession d'une telle portée et richesse, il se pose spontanément quelques questions. D'abord nous sommes surpris par le degré de familiarité qui s'est immédiatement instauré entre Zola et ses deux interlocuteurs. Zola en effet s'étend sur des confessions et sur des révélations au sujet de son métier d'écrivain vraiment remarquables : il aurait pu sûrement répondre avec nonchalance ou de toute façon avec une profusion moindre de détails. Le mérite en revient surtout à Parodi qui connaissait déjà Zola ; mais aussi à Edmondo, capable comme il semble d'instaurer un climat d'entente parfaite avec le Français, comme il en avait déjà fait preuve avec d'autres illustres personnages, dès sa rencontre avec Manzoni. Seules une estime réciproque et une sympathie peuvent expliquer une attitude de collaboration comme celle exercée envers l'Italien, car Zola n'avait jamais jusqu'alors exposé publiquement sa façon de travailler en pénétrant dans les replis les plus secrets.

Non content de recevoir ce récit si détaillé de l'écrivain, De Amicis témoigne aussi dans les pages qui suivent d'un intérêt vraiment admirable, allant au-delà du devoir de chroniqueur. Il interroge en effet Zola sur d'autres sujets importants tels que ses études de langue⁴⁵, ou son activité théâtrale⁴⁶. En tant qu'écrivain,

⁴⁴ Cf. le jugement de M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, Tourcoing, Imprimerie George Frère, 1951, p. 196-197 : « Au cours de ses voyages à Paris, de Amicis eut deux fois l'occasion d'approcher Zola. De ses entrevues il tira deux études : l'une incluse dans les *Souvenirs de Paris*, l'autre : *Zola polemist*, rattaché aux Portraits littéraires. La première, qui intéressa tant les Italiens, présente l'œuvre et le naturaliste toujours aux aguets, "à la fenêtre de la vie". Une certaine affinité reliait les deux écrivains plus attirés par l'analyse que par la synthèse dans leur goût du réalisme. Il est normal que le critique ait compris avec finesse l'artiste dont il a retracé adroitement l'œuvre riche de vocabulaire technique. Il nous fait assister à la naissance de *Nana* et de *l'Assommoir* en nous révélant schémas, ébauches de „types“ avec leurs signes particuliers, lieux, dessin topographiques ».

⁴⁵ « Lo interrogammo intorno ai suoi studi di lingua. Ne parlò con molta compiacenza. Si crede generalmente che abbia studiato l'argot nel popolo ; sí, in parte ; ma più nei dizionari speciali, che sono parecchi e buonissimi; come imparò in special modo dai dizionari d'arti e mestieri quella ricchissima terminologia d'officina e di bottega, che è nei suoi romanzi popolari. Ma per scrivere l'argot non bastava consultare il dizionario; bisognava saperlo, ossia rifarselo. Si fece perciò un dizionario diviso a soggetti, e vi andò man mano registrando le parole e le frasi che trovava nei

Edmondo montre ensuite un intérêt spécifique pour ce qu'on définirait aujourd'hui les dynamiques du marché éditorial, sans laisser de côté les rapports de l'auteur avec le public et avec la critique⁴⁷.

En outre, en témoignant vraiment d'une sensibilité spéciale (et en quelque sorte moderne), il s'intéresse aussi à l'aspect pour ainsi dire matériel du travail et jette un regard curieux sur le bureau de l'intellectuel français. De Amicis ne s'arrête cependant pas aux habituelles considérations sur les sources d'inspiration ou sur des modèles de référence, mais se penche sur les papiers mêmes de Zola : il examine les plans de travail, observe les notes et les ébauches autographes⁴⁸ ; il en découvre la logique de fond, et signale même certaines notes linguistiques⁴⁹. Cela naturellement ne pouvait arriver sans la plus généreuse disponibilité de Zola. Il permet à ses hôtes de pénétrer au cœur de son activité et offre toute l'aide possible. Cette riche moisson de documents et de données diverses permet à De Amicis de clarifier pour lui-même, puis pour ses lecteurs, le travail de Zola ; elle lui permet aussi de souligner le sérieux de l'engagement de l'écrivain, ainsi que

libri e che raccattava per la strada » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 294 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 265.

⁴⁶ Sur ce sujet, que nous reprendrons dans un autre chapitre, cf. *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 275-282.

⁴⁷ Cf. à ce propos les observations contenues dans la partie finale du portrait de l'écrivain français, p. 267-272 du volume italien.

⁴⁸ De Amicis a d'abord l'opportunité d'observer le projet général de l'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, en observant : « Credevo che fosse anche questa una delle tante ostentazioni di "un disegno vasto ed antico" con cui gli autori cercano d'ingrandire nel pubblico il concetto delle proprie opere ; ma i manoscritti, ch'ebbi l'onore di vedere, mi disingannarono. Fin dal principio egli stese l'elenco dei personaggi principali della famiglia Rougon-Macquart, e destinò a ciascuno la sua carriera, proponendosi di dimostrare in tutti gli effetti dell'origine, dell'educazione, della classe sociale, dei luoghi, delle circostanze, del tempo » (« Lettera IV. Emilio Zola I », op. cit., p. 278 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 234). Avant Zola lui montre les premières études de *L'Assommoir*, écrit dans plusieurs feuilles volantes. Dans ces manuscrits il y avait une esquisse des personnages, des données sur la personne sur son tempérament et son caractère : « parevano note d'un registro di questura, scritte in linguaggio laconico, e liberissimo, come quello del romanzo, e interpolate di brevi ragionamenti [...]. Poi mi caddero sotto gli occhi gli schizzi dei luoghi, fatti a penna, accuratamente, come un disegno d'ingegnere. Ce n'era un mucchio : tutto *L'Assommoir* disegnato : le strade del quartiere in cui si svolge il romanzo, colle cantonate e con le indicazioni delle botteghe ; i zig-zag che faceva Gervaise per scansare i creditori le scappate domenicali di Nana ; le pellegrinazioni della comitiva dei briacconi [...] l'ospedale e il macello, fra cui andava e veniva, in quella terribile sera, la povera stiratrice straziata dalla fame... » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 261-262.

⁴⁹ « M'è rimasto impresso, fra gli altri, lo schizzo di Lantier, che era una filza d'aggettivi che formavano una gradazione crescente d'ingiurie: *grossier, sensuel, brutal, egoiste, polisson* » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 291 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 261).

l'ampleur de l'architecture générale de son oeuvre, pourtant encore largement inachevée⁵⁰.

Une autre considération touche à l'extraordinaire capacité du chroniqueur (certainement aidé en cela par Parodi) à prendre fidèlement en note les longues explications de Zola, sans en omettre jusqu'aux nuances. La complexité de tels renseignements suppose une longue attention et une connaissance également détaillée des œuvres de l'écrivain français⁵¹. Cela explique probablement le long intervalle temporel entre la visite réelle (juin) et la première publication de l'article dans l'*Illustrazione Italiana* (novembre). De retour chez lui avec une grande quantité de notes et de suggestions, De Amicis avait dû probablement se replonger dans les pages des romans de Zola pour approfondir et certainement compléter la transcription de la rencontre. Il fallait ensuite donner au matériau recueilli une répartition équilibrée et une forme attrayante. D'où le choix raisonnable de De Amicis d'alterner la forme de l'essai littéraire typique avec celle plus novatrice de l'entretien, permettant le plus possible d'entendre la voix de Zola. C'est cette attitude d'écoute intelligente d'abord, puis de fidèle transcription, qui devait récompenser De Amicis.

⁵⁰ De Amicis nous offre nombreuses informations à propos des projets auxquels Zola est en train de travailler. Zola, de son côté confesse d'avoir « ancora otto romanzi da scrivere ». A ce propos il est intéressant de noter l'allusion à un travail sur Sedan et sur la défaite française qui nous rappelle ce que sera le roman *La débâcle* (mais publié en 1892) : « Egli farà un romanzo in cui descriverà la vita militare francese, com'è. Questo solleverà una tempesta ; gli daranno del nemico della Francia ; sta bene. Il suo romanzo sarà intitolato *Le soldat*, e conterrà una grande descrizione della battaglia di Sedan. Egli andrà apposta a Sedan, ci starà quindici giorni, studierà il terreno con una guida palmo palmo, e forse... ne uscirà qualche cosa ». Et encore : « In un altro romanzo metterà la descrizione d'una morte per combustione spontanea, d'un bevitore [...]. Poi scriverà un romanzo che avrà per soggetto il commercio, i "grandi magazzini" come il Louvre e il Bon Marché [...]. Poi un altro romanzo : le lotte dell'ingegno per aprirsi una strada nel mondo, un drappello di giovani che vanno a cercar fortuna a Parigi, la vita giornalistica, la vita letteraria, l'arte, la critica, la miseria [...]. E infine un romanzo più originale di tutti, che si svolgerà sopra una rete di strade ferrate... » : « Lettera IV. Emilio Zola II », op. cit., p. 295 ; *Ricordi di Parigi*, op. cit., p. 285-287.

⁵¹ Il suffit à ce propos de lire les pages finales des *Ricordi di Parigi* (p. 282-285) où Zola répond aux « vivissime curiosità » d'Edmondo. En effet beaucoup de livres de Zola sont dans sa bibliothèque personnelle conservée à la Biblioteca Civica di Imperia ; voir à ce propos le *Catalogue*, que nous sommes en train de compléter. En particulier sont présentes l'édition française de *L'asommoir* (Charpentier 1877, cote EDA 101), autant que la traduction de Petrocchi (EDA 1204), que nous avons déjà citée à la note 9.

En effet le portrait de Zola eut un large écho en Italie où était en cours une discussion enflammée sur les caractéristiques et les limites du vérisme⁵², qui justement descendait en droite ligne du grand arbre du naturalisme transalpin, dont Zola était le maître incontesté. Le texte de De Amicis, si débordant de données et d'observations, offrait donc de très nombreuses occasions de discussion ; et surtout il éclairait d'une lumière nouvelle, plus humaine, l'image de l'homme, en même temps qu'il montrait concrètement l'écrivain à l'œuvre⁵³. Mais, paradoxalement, l'article de De Amicis ne passa pas inobservé, même en France, comme témoignait le livre de Paul Alexis bientôt consacré à l'écrivain français. En effet Zola n'avait jamais accordé d'entretien aussi long et aussi complexe à un journaliste français. Pour la première fois il exposait publiquement le travail intense qu'il y avait derrière ses œuvres et il retraçait les étapes principales de sa biographie⁵⁴. Il s'agit donc d'un chapitre

⁵² Pour un tableau général voir F. Bigazzi, *I colori del vero. Vent'anni di narrativa : 1860- 1880 ; Interpretazioni di Zola*, a cura di R. Paris Roma, Savelli, 1975 ; *Positivismo Naturalismo Verismo. Questioni teoriche e analisi critiche*, Atti del Convegno internazionale di studi, Cassino 14-16 dicembre 1992, a cura di T. Iermano, Manziana, Vecchierelli, 1996 ; E. Ghidetti - E. Testa, « Realismo, Naturalismo, verismo psicologismo. Capuana, Verga, De Roberto », dans *Storia della letteratura italiana*, diretta da E. Malato, vol. VIII, *Tra l'Otto e il Novecento*, Roma, Salerno, 1999, p. 389-488. Il est intéressant de remarquer que De Amicis n'aime pas les discussions philosophiques, et pourtant le seul instant de critique négative à l'égard de Zola, se situe aux pages 273-275 du livre, lorsqu'il parle d'idéalisme et de réalisme.

⁵³ Il manque une étude sur le succès de cet article en Italie, toutefois il est possible de fournir quelques données sur sa réception, aussi bien dans le monde de la critique que dans celui de la littérature. Par exemple, dans la revue *Il Preludio* (16 mars 1880, p. 69-70), Rodolfo Renier, en examinant les études italiennes sur Zola écrivait : « Il romanzo francese naturalistico ha attirato in questi ultimi tempi l'attenzione di parecchi artisti e pensatori italiani. Il De Amicis (*Ricordi di Parigi*, p. 213 e seg.) ha considerato l'uomo e lo scrittore ; il De Sanctis con quella sua critica divinatoria, che intuisce il valore delle cose nuove [...] ha scrutato ed ha apprezzato la maniera artistica ». D'un autre côté, nous pouvons citer un passage de la lettre adressée par Luigi Capuana à Giovanni Verga (Mineo, 28 janvier 1879) : « Hai letto l'articolo del De Amicis su Zola ? Mi ha fatto piacere sentire che Zola scriva soltanto la mattina e non più di tre pagine di stampa regolatissimamente. Non possiamo, da questo lato, scoraggiarci punto » (dans G. Raya, *Carteggio Verga-Capuana*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1979, p. 73). De Capuana voir aussi l'essai « Emilio Zola, I. L'Assommoir », dans Id., *Studi sulla letteratura contemporanea*, Milano, Brigola, vol. I, p. 50-65.

⁵⁴ P. Alexis, *Emile Zola. Notes d'un ami. Avec des vers inédits de Emile Zola*, Paris, Charpentier Editeur, 1882. Cf. ici le début du chapitre IX, *Méthode de travail*, p. 156 : « Chaque écrivain se fait lui-même une méthode de travail, appropriée à son tempérament, à son originalité. Et c'est en étudiant cette méthode, dont la foule, touchée seulement des résultats, ne se préoccupe point, que l'on peut démontrer le mécanisme d'un talent et surprendre le jeu intime de ses rouages. La méthode de travail de Zola se trouve clairement expliqué dans un ouvrage de M. Edmondo de Amicis : *Souvenirs de Paris*, traduit de l'italien par madame J. Colomb. Il y a bien quelques erreurs de détail et certaines lacunes, auxquelles je m'efforcerai de remédier ; mais je vois d'abord prendre les passages exacts, ce qu'il me serait

de l'histoire de la critique *zoliana* peut-être aujourd'hui un peu oubliée⁵⁵ et pourtant très importante et comme ne manque pas de le reconnaître Menichelli, qui à propos de l'écrit consacré par De Amicis à l'écrivain français, le définit comme un « article d'une importance capitale, non seulement pour les lecteurs italiens, mais pour les français aussi (le volume a été traduit en français en 1880). Pour la première fois Zola révèle à un journaliste sa méthode de travail et raconte sa vie »⁵⁶.

Après ce jugement, il est difficile d'ajouter d'autres paroles. Pour compléter cependant ce premier dossier sur les rapports Zola-De Amicis, il faut mentionner deux importantes lettres adressées par Zola. Dans la première, il revient sur la visite parisienne de De Amicis pour le remercier de son attention, et dit attendre l'article que l'Italien est en train d'écrire sur son œuvre. Voici le texte intégral de la lettre⁵⁷ :

Médan, 26 juillet 1878

impossible ne pas répéter ». Ce livre d'Alexis (qui a une dédicace de l'auteur : « A Mr. de Amicis / hommage d'un confrère / Paul Alexis ») est dans la bibliothèque personnelle de De Amicis conservée à la Biblioteca Civica di Imperia, cote EDA 1599.

⁵⁵ Cf. E. Ternois, *Zola et ses amis italiens*, op. cit., p. VIII : « Les deux chapitres de des *Ricordi di Parigi* et des *Ritratti letterari* contiennent, avec deux lettres de Zola, tout ce que l'on sait de leur amitié, Ces deux chapitres trop négligés par les biographes et les critiques français, font connaître, mieux que tout autre livre, le Zola des années 1878-1880. C'est aussi par eux que les Italiens ont connu ce Zola simple, accueillant, travailleur, modeste, qui disait honnêtement comme il procédait ; un homme qui souffrait de toutes les injures dont, en France, on l'accablait et qui trouvait un réconfort dans la pensée qu'en Italie et en Russie ses œuvres étaient mieux comprises ». Et cf. P. Alexis, *Emile Zola. Notes d'un ami*, op. cit., le chapitre XII, *La critique et le public*, p. 219-220 : « En Italie, je connais plus de quinze brochures ou volumes qui lui sont consacrés. Des journaux s'occupent continuellement de lui. Les discussions sur il verismo ont presque créé une littérature italienne nouvelle. Outre M. de Amicis, dont les remarquables études nous sont revenues traduites en français, un homme politique considérable, M. de Sanctis, qui a été ministre de l'instruction publique, a écrit de grandes études et même fait des conférences à Naples sur l'auteur des Rougon-Macquart.

⁵⁶ G.C. Menichelli, *Bibliographie de Zola en Italie*, op. cit. p. 45.

⁵⁷ Cette lettre a été publiée par M. Le Blond dans E. Zola, *Correspondance, II, 1872-1902*, Paris, Bernouard, 1929, p. 505-506 ; puis et avec la bibliographie complète des éditions précédentes et dans *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica* a cura di F. Contorbis, Città di Imperia, 1981, p. 22-23, et enfin dans E. Zola, *Correspondance*, tome III, op. cit., p. 193-194. Les lettres de Zola à De Amicis se trouvent à la Biblioteca Civica di Imperia (*Carteggio E. De Amicis*, lettres n. 174-177). Malheureusement dans la correspondance de Zola, conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris, il n'y a aucune lettre de De Amicis.

Mon cher confrère

Je voulais répondre immédiatement à votre lettre ; mais je suis parti pour la campagne, et les soucis de mon installation m'ont fait reculer ma lettre de jours en jours.

J'ai gardé un souvenir bien profond de la visite dont vous m'avez honoré, en compagnie de Parodi. Mon grand regret est de ne pouvoir connaître vos ouvrages ; je ne sais pas assez d'italien pour les lire couramment dans le texte, et j'attends avec une vive impatience la traduction que vous m'avez annoncée. On me dit tant de bien de votre beau talent que je suis un peu confus d'accepter vos éloges, sans pouvoir vous en renvoyer une partie.

Vous me dites que vous étiez en train d'écrire vos impressions sur mon œuvre et sur ma personne. Vous ne sauriez croire combien cela m'a touché et combien cela me rendra fier. On ne m'a point gâté en France ; il n'y a pas longtemps qu'on m'y salue. Aussi suis-je très-sensible aux poignées de mains amicales qui me viennent de l'étranger. Et, aujourd'hui, ce n'est point de l'étranger que me viennent vos bonnes paroles, c'est de ma première patrie, du sol où est né mon père.

Croyez-moi votre dévoué. Je vous rends votre poignée de main de toute ma vigueur, et je suis votre confrère heureux et ému de toute la sympathie que vous voulez bien me témoigner.

Emile Zola.

Dans la deuxième lettre⁵⁸, Zola remercie Edmondo pour la publication de l'article à lui consacré, qui comme nous le savons avait paru en deux épisodes

⁵⁸ La lettre a été publiée par M. Le Blond dans E. Zola, *Correspondance, II, 1872-1902*, op. cit. p. 516 et après dans *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica*, op. cit., p. 23, et dans E. Zola, *Correspondance*, op. cit., tome III, p. 255-256. Ici, p. 390-391, où on peut lire une autre lettre envoyée à De Amicis par Zola (Médan, 22 octobre 1879) : « Mon cher confrère, / Je suis bien surpris de ce que vous m'écrivez. J'ai répondu à M. Bersezio. Et voici ce que je lui disais : « J'accepte le traité tel quel, même avec l'article relatif aux pièces en collaboration. Seulement, je veux introduire un article nouveau, dans lequel il sera déclaré que, si M. Bersezio veut introduire des modifications dans une de mes œuvres, il devra préalablement me soumettre ces modifications. En un mot, elles n'auront lieu que d'un commun accord ». / Je tiens absolument à cet article, car du moment où j'aliène mes droits pour toujours, je désire garder un contrôle sur la façon dont mes œuvres seront présentées en Italie. J'exercerai d'ailleurs ce contrôle avec la plus grande largeur d'idée. / Vous serez mille fois aimable, si vous voulez bien communiquer cette lettre à M. Bersezio. / Et merci mille fois, croyez-moi votre bien dévoué et bien cordial / Emile Zola ». Pour la compréhension de cette lettre-ci, il faut la mettre en relation avec la lettre précédente de Zola à Vittorio Bersezio, Médan, 14 octobre 1879, publiée p. 387-388 de la *Correspondance* déjà citée ; cf. aussi G.L. Bruzzone, « Edmondo De Amicis e Vittorio Bersezio. Tasselli di un'amicizia », *Studi Piemontesi*, XXXI, juin 2002, p. 151-176.

dans *L'Illustrazione Italiana* le 4 et le 10 novembre 1878. En même temps il nous confie la difficulté de ses rapports avec sa patrie :

Médan, 23 décembre 78

Mon cher confrère,

Je suis encore à la campagne, malgré la saison avancée, et je n'ai lu qu'hier la magnifique étude que vous m'avez consacrée. Comment vous dire mon admiration et mon émotion ? C'est vous qui êtes le grand écrivain, c'est vous qui êtes l'observateur, c'est vous qui êtes l'artiste. Merci mille fois et merci encore. Dans le moment même où vous parlez si superbement de moi en Italie, on me déchire en France. Ce serait à aller vous trouver et à planter ma tente à côté de la vôtre, dans la patrie de mon père.

Je vous serre bien affectueusement les deux mains, et je vous prie de croire à mon éternelle gratitude.

Emile Zola.

Cette lettre, si chaleureuse et si flatteuse envers De Amicis et sa « magnifique étude », est une digne conclusion de la rencontre entre les deux écrivains que nous avons essayé de reconstruire. Il faut simplement ajouter que peu de temps après les deux hommes se seraient de nouveau serré la main. Et une fois de plus encore De Amicis serait allé rendre visite à l'écrivain français dans sa maison parisienne⁵⁹.

⁵⁹ Cf. le Chapitre IV.4.

Chapitre III.

Les *Ritratti letterari* de De Amicis.

III.1. Le retour à la poésie, et à Paris.

Comme nous l'avons déjà souligné, les *Ricordi di Parigi*, imprimés par Treves en 1879 semblent marquer pour De Amicis un moment de crise, mais pas encore de changement. Comme nous le constatons à travers la correspondance avec son éditeur, Edmondo alternait pendant ces mois des moments d'euphorie et des moments de violentes crises de dépression. La nécessité de changer de voie, évidemment s'imposait mais dans quelle direction, voilà qui n'était pas clair. De Amicis était conscient du fait qu'il ne pouvait pas continuer dans le sillage des livres de voyage (qui avait été en quelque sorte mis en discussion par le choix de Paris), mais il n'avait pas encore trouvé d'alternative sûre¹. Se présentait par moment le projet bien vivant, encore confus dans ses contours, de *Cuore*, auquel l'écrivain se dédiait avec acharnement. Mais justement la difficulté de trouver le bout de l'écheveau de plus en plus enchevêtré contraignait Edmondo à une douloureuse impuissance.

Heureusement, il ne cessait d'être un écrivain aimé du public qui répondait avec enthousiasme à chacune de ses nouvelles propositions éditoriales, y compris à une édition renouvelée d'un volume paru auparavant, comme il s'était produit par exemple avec les *Novelle* (Treves 1878), l'édition illustrée de *Marocco* (Treves 1879) ou *La Vita Militare*, (encore Treves, 1880). De même, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, les livres de De

¹ Dans cette phase d'incertitude il faut insérer la passion soudaine pour le livre de H. M. Stanley *Il continente nero*, qui sera publié plus tard par Treves. Dans cette œuvre qui proposait un panorama tout à fait différent de celui utilisé jusqu'à présent par De Amicis, il trouvait non tant « una relazione di viaggi » qu'une « epopea più bella di tutti i poemi » ; cf. la lettre envoyée à Emilio Treves le 25 janvier 1879, publiée par M. Mosso, « Enrico Stanley », dans Id., *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 181-189 : 186.

Amicis, en particulier ceux de voyage, commençaient à remporter du succès même à l'étranger. Ils allaient être bientôt traduits dans les principales langues, en faisant de De Amicis un des rares écrivains italiens d'envergure européenne².

De son côté, l'éditeur Emilio Treves continuait à presser Edmondo pour conclure rapidement le livre intitulé *Cuore*, dont le contenu était à l'époque encore mystérieux et instable, même s'il avait été annoncé plusieurs fois comme imminent³. Justement pour exploiter la popularité croissante de l'écrivain, il fallait absolument offrir aux lecteurs un nouveau livre. De Amicis avait cherché de toute manière l'inspiration et la concentration d'esprit. Et il avait abandonné les distractions de Turin pour le calme de Cumiana, un petit village aux environs de Pinerolo, où il s'était installé avec sa famille à la mi-juin 1879. Mais cela n'avait servi à rien, ou presque⁴.

Pour sortir au moins momentanément de cette situation d'impuissance, De Amicis recourra à un escamotage inattendu sous différents aspects. Comme cela est documenté par la correspondance avec Treves, le calme de la campagne piémontaise n'avait pas favorisé la rédaction de *Cuore*, mais avait tout de même inspiré des vers⁵. Le retour à la poésie, après quelques expériences de

² Cf. ci-dessous le chapitre VII.4 de la *Première Partie*. Dans cette perspective on ne peut ignorer la visite accordée à De Amicis par la Regina Margherita, à la fin de juillet 1878. Elle est ainsi décrite par Edmondo dans une lettre à son éditeur, du 30 juillet 1878 : « Dunque... ho visto la Regina. M'ha presentato il sindaco di Torino. Ah, che bella creatura ! è stato un sogno. Mi trattenne più di un quarto d'ora. Mi disse d'aver letto *tutti i miei libri*, tranne l'Olanda, che le è sfuggita. "Specialmente il *Costantinopoli* Ò disse Ò mi piacque molto molto. Per lingua e per stile poi è più perfetto degli altri Ò par di sentire della musica Ò non si può fare di più". Precise parole Mi domandò delle lettere di Parigi. Si fece esporre il concetto del libro *Cuore*. Volle sapere dove e come avevo studiato la lingua [...]. Insomma mi fece un'accoglienza carissima e incoraggiantissima » : M. Mosso, « Il ritorno e la Regina Margherita », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 145-146. Par la même occasion l'écrivain a été conféré du titre de "Cavaliere della Corona d'Italia", qui confirmait son importance pour la culture nationale : cf. L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962, p. 255. Voir aussi B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Firenze, Olschki, 2000, p. 148, qui nous rappelle « la corona di quercia conferitagli dal re d'Olanda ».

³ Cf. G. Ragone, « "Cuore": un titolo in ricerca di un libro », dans Id., *Classici dietro le quinte. Storie di libri e di editori. Da Dante a Pasolini*, Bari-Roma, Laterza, 2009, p. 197-226.

⁴ Cf. M. Mosso, « In villa », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 205-221.

⁵ Ibid., p. 240-241 : « Ho avuto sei o sette giorni d'un'esaltazione cerebrale che m'ha veramente spaventato [...]. Ho fatto *quaranta* sonetti, senza interruzione, scrivendo dalla mattina alla sera e dalla sera alla mattina, colla testa infocata, colla mano tremante, ispirato, infaticabile, felice, gridando e piangendo come un pazzo, e ho scritto i versi più affettuosi, più potenti, più lepidi e

jeunesse⁶, était en effet la nouveauté la plus frappante de cette période de travail créatif. Après avoir publié ici et là certaines compositions (particulièrement des sonnets), De Amicis pria en effet Treves de publier un volume rassemblant à la fois les vers déjà publiés et quelques inédits.

Ce n'était pas vraiment ce que l'éditeur désirait, mais c'était tout de même quelque chose qui pouvait peut-être pour le moment faire patienter les nombreux lecteurs fidèles de De Amicis. Il fallait seulement vérifier, et ce n'était pas une chose aisée, la portée commerciale d'un livre de poésie, même signé par Edmondo De Amicis. D'où les doutes et les difficultés mis sur le tapis par l'éditeur, qui à la fin dut céder⁷. Vers la fin de 1880 le volume déamicisien, intitulé simplement *Poesie* était publié. Celui-ci par la variété de ses contenus, (qui allaient de souvenirs de guerre aux notes de voyages, aux affections familiales et autres sujets divers) semblait, d'une part résumer les expériences précédentes, d'autre part confirmait l'incertitude de l'auteur incapable de trouver de nouvelles voies⁸.

De Amicis cependant ne se s'avouait pas vaincu et cherchait partout des sources d'inspiration ou du moins des idées nouvelles à développer de façon autonome⁹. Comme cela s'était déjà produit dans d'autres occasions, son

corretti (quel che è stranissimo) che abbia fatto finora » (lettre adressée à Emilio Treves, Turin, 16 juillet 1880).

⁶ Cf. E. De Amicis, *A Venezia*, Torino, Tipografia Italiana, 1863 ; *Italia e Polonia*, Torino, Tipografia Italiana, 1863 ; *Alla Polonia*, Torino, Tipografia del Diritto, 1863. Pour une description bibliographique, voir M. Parenti, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento*, vol. VII, Firenze, Sansoni Antiquariato, 1962, p. 249-256.

⁷ Pour la reconstruction de cette négociation avec l'éditeur cf. encore M. Mosso, « De Amicis poeta », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 225-245. Pour le volume *Poesie* voir L. Fortis, *Conversazioni*, serie III, Roma, Sommaruga, 1884, p. 433-444 ; M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'oeuvre, le témoin d'une époque*, Turcoing, Imprimerie Georges Frère, 1951, p. 169-184 ; F. Montanari, « Le poesie del De Amicis », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile-3 maggio 1981), a cura di F. Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 463-471 ; B. Traversetti, *Introduzione a De Amicis*, Roma-Bari, Laterza, 1991, p. 60-69.

⁸ Dans le volume *Poesie* ne manquent pas des moments dédiés à sa famille et surtout à ses petits enfants : « M'invadono la stanza e fanno un duetto, / un duetto, vi dico, che consola : l'uno mi dà di frego a una parola, / l'altro mi fa un fantoccio sul sonetto ; // questo m'arruffa tutto nel cassetto, / quello m'imbratta Vittor Hugo e Zola... / Anime perse ! Andrete un giorno a scuola, / è un pezzo che l'invoco e che l'aspetto » (p. 219).

⁹ M. Mosso nous informe que les *Poesie* aussi ne furent pas aimées par les critiques italiens, et surtout par Giuseppe Chiarini, ami de Carducci. De Amicis ne s'en plaignait pas avec son éditeur : « Oramai non sono più soggetto a scoraggiamenti o almeno non son più che

regard allait vers la France et surtout vers Paris, c'est-à-dire vers le cœur de la littérature européenne. Après la publication en 1879 dei *Ricordi di Parigi* (traduits l'année suivante par Hachette), De Amicis n'était plus un illustre inconnu en France, grâce aussi aux écrits qu'il avait dédiés à Hugo et plus encore à Zola. Et du reste, la brève mais significative correspondance avec Zola sur laquelle nous avons conclu le chapitre précédent témoigne d'un rapport d'estime réciproque, si ce n'est d'amitié, inauguré à l'occasion du portrait-interview de De Amicis. Il avait connu une grande diffusion, révélant pour la première fois la façon de travailler de l'écrivain français. Il est cependant certain que pendant le séjour parisien de 1878 il avait noué d'importants rapports avec de nombreux intellectuels, qui maintenant lui étaient utiles et généraient à leur tour d'autres illustres connaissances.

Du troisième séjour parisien (après ceux de 1873 et 1878) on ne sait pas grand chose¹⁰. Les habituelles correspondances privées, viennent heureusement à notre secours, ce qui nous permet de reconstruire à grands traits son séjour dans la capitale française. Il résulte de ces documents qu'Edmondo se rendit tout seul à Paris, au début de décembre 1880 (le jour 8 ou le 9), y resta une dizaine de jours, rentrant probablement le 20 décembre¹¹. Certainement il avait déjà organisé depuis Turin une série de rendez-vous avec des écrivains et des

scoraggiamenti d'un quarto d'ora. Ho famiglia, ho dei doveri, ho tutt'altro da fare che abbandonarmi a tutti gli *affaissements* del cuore e della mente. Nondimeno mi rattrista e mi turba un po' la nota che ritrovo in molti articoli critici sopra un cambiamento generale dell'opinione e del gusto a mio riguardo [...] Basta, al peggio dei peggì farò il *reporter* » (la lettre, datée 26 mars 1881 est dans *I tempi del Cuore*, op. cit, p. 281-283).

¹⁰ En effet, à partir de M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit, p. 260, on parle normalment de « secondo viaggio », comme le répète encore, de façon erronée, G. Baldissoni : « Cronologia », dans E. De Amicis, *Opere, scelte*, a cura di F. Portinari e G. Baldissoni, Milano, Mondadori, 1996, p. CVII.

¹¹ Des renseignements importants à ce propos sont donnés par une lettre de sa mère Teresa à Emilia Peruzzi, datée de Turin, 19 décembre 1880 : « Carissima Signora, / Edmondo non ha mai sognato di andare in America, fu una diceria dei giornali che fu smentita. Egli però è a Parigi da dieci giorni, e fa ritorno domani : andò unicamente per rivedere i suoi amici, e fare la conoscenza di alcune celebrità letterarie. Mi scrisse varie volte e in quelle lettere rividi il mio Edmondo di un tempo. Lo stesso entusiasmo, la stessa sensibilità, lo stesso cuore, credo che con questo viaggio si alzerà il suo morale : trovarsi in mezzo a persone che lo comprendono e lo stimano, gli fa bene, quelle lettere che mi scrisse hanno fatto bene anche a me, sono come quelle che mi scriveva quando era a Firenze ! » (BFCP, dossier 54, fasc. 18, lettre 1). Cf. aussi dans notre note 14 la lettre envoyée à Edmond Cottinet, où De Amicis parle de son arrivée à Paris le jour 8 décembre.

intellectuels français, de façon à rendre son séjour le plus possible fructueux. Et puis, à Paris il pouvait compter sur l'apport et l'amitié de collègues comme Jacopo Caponi et Alessandro Parodi, qui l'avaient déjà accompagné dans ses séjours précédents¹². Mais entre temps De Amicis s'était aussi lié d'amitié avec le journaliste et écrivain Edmond Cottinet, très connu dans le milieu intellectuel parisien : celui-ci, comme nous le verrons ensuite, jouera un rôle décisif de médiation. Jusqu'à présent très peu connu¹³. Avec les écrivains que De Amicis rencontrera à Paris. Ce sera grâce à lui que De Amicis pourra par exemple rencontrer Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, Emile Augier et Coquelin¹⁴.

¹² Cf. le chapitre III.2 de la *Première Partie*.

¹³ Cottinet, par exemple, n'est jamais cité dans la monographie (plus de 550 pages !) de L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962. De Cottinet nous parle Alessandro Parodi dans son article « Corriere di Parigi. Un po' di cronaca letteraria », *L'Illustrazione Italiana*, 13 avril 1879, p. 238 : « È questi un uomo di mezza età, ma non di mezza coltura, cortese di modi, vivace d'ingegno, faceto e arguto, che scrive bene, che parla meglio, che, colle doti del cuore sopraggiunte a quelle della mente, ha saputo meritarsi l'amicizia de' più illustri autori e allietarli della sua. / Egli ha più volte varcato il Moncenisio e visitata l'Italia. La conosce e la ama ; io dico male, l'adora, l'idolatra. "Je l'aime", mi scriveva egli ultimamente, "passionnément, follement, bêtement" et il ajoutait, "son nom seul me fait bouillir la cervelle dans le crane." Il che prova una volta di più che tutti gli amici d'Italia non sono a Berlino, come tre o quattro anni addietro tentarono certuni di far credere agli Italiani. / Le opere d'arte e gli artisti che più esaltano il poeta francese di cui vi parlo sono le cattedrali, le statue, i quadri, le melodie d'Italia. Bisogna sentirlo discorrere delle meraviglie di Firenze, di Roma, di Venezia ! Brunelleschi, Michelangiolo, Raffaello, Rossini, come questi uomini gloriosi gli fanno tremar la voce e sfavillare l'occhio ! Egli legge e parla la loro lingua ; che certo fra tutte le lingue viventi è la più degna del pensiero poetico. Il divino poema del Foscolo sui *Sepolcri*, i canti soavemente dolorosi del Leopardi, i cori insuperati del Manzoni hanno in lui un ammiratore entusiasta. Raro merito davvero in Francia, raro privilegio di pochissimi letterati di questa nazione magnanima e intelligentissima, ma che troppo si concentra su se stessa e troppo vive indifferente a ciò che non è lei ».

¹⁴ Il est intéressant à ce propos de lire les lettres envoyées par De Amicis à Cottinet ; et par exemple celle datée 24 décembre 1880 : « Sono proprio stato a Parigi o è un sogno ? L'ho visto, l'ho abbracciato davvero questo Edmond Cottinet, o l'ho avuto solamente in visione ? Spesso mi faccio questa domanda, e crederei davvero a un sogno se non avessi sotto gli occhi il vostro ritratto, i vostri libri, i ritratti di Daudet, di Dumas, di Coquelin, che debbo a voi d'aver conosciuti ». Et encore, dans une lettre non datée, il écrivait : « Ricordo sempre la bontà e l'affetto fraterno che brillavano sul vostro caro viso di galantuomo e d'artista quando mi presentavate a Daudet, a Augier, a Dumas, alla sinora Adam ». Une lettre précédente datée 3 décembre 1880 nous confirme que De Amicis était à ce moment-là encore à Turin : « Dunque sì, caro Cottinet ; è proprio vero ; io vado a Parigi ; tra pochi giorni vi vedrò, o meglio vi abbraccerò e vi bacerò prima di vedervi, e passerò delle ore con voi [...] Voi mi domanderete probabilmente quando presso a poco andrò a Parigi : vi avverto che è inutile che mi scriviate perché la vostra lettera non arriverebbe in tempo. Mercoledì mattina, probabilmente, ossia il giorno 8, io sarò già costì ». Les lettres sont conservées dans la Biblioteca Civica di Torino, Sezione Manoscritti e rari, *Fondo Cottinet* (BTFC). Pour les rapports entre les deux écrivains, cf. L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmondo De Amicis con Clair-Edmond

De Amicis avait déjà pensé à exploiter au mieux ces visites pour écrire des articles semblables à ceux consacrés à Hugo et à Zola, en réutilisant une très originale formule à mi-chemin entre le portrait et l'interview. Ces rencontres auraient de cette façon confirmé l'image d'intellectuel européen que De Amicis était en train de construire laborieusement. Dans cette tâche il était épaulé par sa maison d'édition, habile à proposer des traductions de ses livres aux quatre coins du vieux continent. De plus le contact avec l'effervescent monde parisien, où était en train de se forger la forme du roman moderne, ne pouvait que remplir d'enthousiasme et de projets un écrivain, qui déjà de son côté était engagé dans la recherche de perspectives inédites de travail.

Grâce à la correspondance de De Amicis avec l'éditeur Treves nous pouvons être tenus au courant de certaines de ces rencontres dans la capitale française. Par exemple, la lettre parisienne du 10 décembre 1880 nous apprend une visite à Edmond Adam, le propriétaire de la fameuse *Revue des deux Mondes* ; auprès de celle-ci R nous avertit Edmondo R devait être publié un article très positif d'Edmond Cottinet dédié justement à ses livres. Pour cette raison il demande à Treves d'envoyer au critique français une copie du volume des *Poesie* qui étaient alors à l'état d'ébauche¹⁵. Dans une lettre suivante, De Amicis rappelle avec enthousiasme à son éditeur les rencontres qu'il a eu l'occasion de faire lors de ces journées, avec Augier, Dumas, Zola, l'acteur Coquelin et Daudet ; surtout de ce dernier il se déclare favorablement surpris. Mais de tous les intellectuels rencontrés, Edmondo nous révèle avoir emporté des « tesori »,

Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, 2007, p. 3-21 (ici, p. 6, à propos du voyage parisien de De Amicis de 1880 Tamburini parle erronément de « *seconda visita della città* », mais cela était effectivement la troisième visite).

¹⁵ « Caro Treves, / In confidenza, deve comparire sulla *Revue des deux Mondes* di Edmondo Adam un grande articolo sui miei libri, e favorevolissimo, d'un distintissimo e conosciuto scrittore francese. Egli vorrebbe parlare anche delle poesie. Fammi il piacere di mandargliene subito una copia diretta : Edmond Cottinet, Rue Chaussée d'Antin 22. Arriverà ancora in tempo a mettere una coda all'articolo. Sono stato ricevuto ieri dalla Signora Adam, che mi fece mille gentilezze, e rimasi molto meravigliato e contento di vedere che quasi tutti i signori che la circondavano avevano letto qualche cosa di mio e parlavano dei versi che debbono uscire. Vedrò probabilmente Dumas e Augier e te ne scriverò » (dans M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 259. L'article ici cité paraîtra effectivement non dans *La Revue des deux Mondes* (comme le croit G. Baldissoni : « Cronologia », dans E. De Amicis, *Opere, scelte*, op. cit., CVII), mais dans une autre revue : E. Cottinet, « Un ami de la France », *La Nouvelle Revue* », troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332.

c'est-à-dire des richesses de genre différent, des amitiés, des suggestions, des idées de travail¹⁶. Il n'est pas difficile de lire entre les lignes de ses missives à Treves l'orgueil d'un écrivain, contesté par la critique en Italie, qui se voit enfin reconnu à l'étranger par des intellectuels français, également et surtout pour ces vers que l'éditeur avait peu appréciés¹⁷.

En outre De Amicis pendant son troisième séjour à Paris fut même fêté par la riche colonie d'intellectuels et artistes italiens présente à Paris, ayant comme chef de file Jacopo Caponi. Une brève note parue dans le quotidien *Le Gaulois*, daté du 16 décembre 1880 (dans la rubrique *L'Echos de Paris. Le monde et la ville*) nous rappelle justement, sur un ton amusé et un peu ironique, cet accueil affectueux :

Hier soir a eu lieu le premier dîner de la colonie artistique italienne organisé par le correspondant du *Fanfulla*, M. Caponi, et qui portera le nom pittoresque de dîner de la Polenta. La polenta est le mets national italien, Brebant l'a servi avec des alouettes « à la bergamasque ». Toutes les notabilités artistiques italiennes assistaient à ce dîner. Citons : MM. Palizzi, de Nittis, Pasini, Tafano, Marchetti, Pittara, Tommasi, Spiridon, etc. etc., parmi les peintres; Lanzerotti, parmi les sculpteurs; les maestri Muzio, Denza, Lucantoni, Broga, le violoniste ; Esposito, pianiste, etc., etc.

¹⁶ M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit, p. 260 : « Ho visto tutti, Augier, Dumas, Zola, Daudet. Il Daudet stette con me una mattinata intera e fu meraviglioso, incantevole veramente per verve, eloquenza, varietà, rivelazioni d'ogni specie che mi fece. Ma ti dirò tutto a voce ».

¹⁷Le livre *Poesie* (Treves, 1881) a une deuxième édition la même année 1881 et doit souffrir aussi une tentative de falsification : A. Brambilla, « L'edizione contraffatta delle poesie di De Amicis », *Wuz*, 6, 2005, p. 61-64. Le livre n'a pas été traduit en français, et donc il est impossible d'évaluer sa diffusion en France. Il est probable que De Amicis exagère en écrivant à son éditeur au sujet de la diffusion de ses poèmes. Toutefois à la fin de l'étude dédiée à l'œuvre de De Amicis, Edmond Cottinet précisait : « Cet article a été composé quand M. de Amicis a fait une apparition à Paris, et qu'un nouveau livre de lui ses *Poesies* a paru à Milan. L'homme et le livre ont justifié les prévisions. L'homme séduit ; il est cordial et simple. Le livre est une merveille. Sur ce mot, qu'on n'attende pas une *Divine Comédie* nouvelle ; qu'on ne lève pas les yeux vers la région des aigles ; l'œuvre de l'abeille est une merveille aussi, et ce sont ses ailes que porte la Muse de M. de Amicis *Rapis Matinae more modoque* ses ailes et son dard. Elle a butiné ses poésies partout où l'a poussée le voyageur, où l'a menée le soldat, où l'a introduit le lettré, le citoyen, l'amant, le père. Il ne faut pas désespérer d'en voir traduire en vers un choix assez varié pour faire soupçonner leur charme et leur piquant, malgré l'inévitable infidélité de toute translation et la difficulté extrême de la lutte avec une forme aussi parfaite » (dans « Un ami de la France », *La Nouvelle Revue*, troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 332). Cf. aussi M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit, p. 260-262.

Tamberlick, après le café, a chanté d'une façon inimitable *La donna è mobile*, et Delle-Sedie a riposté par l'air fameux de *Figaro*.

Le seul invité était un écrivain célèbre en Italie, M. de Amicis, l'auteur de *l'Espagne* et du *Maroc*. On lui a fait une véritable ovation.

M. Pallizzi a été nommé président honoraire du dîner de la Polenta et M. Caponi président effectif et exécutif¹⁸.

Edmondo ne cesse de penser à son fécond déplacement à Paris même après son retour à Turin, et relate ponctuellement à Treves les détails de ses visites, rappelant avec affection surtout Daudet¹⁹. Un souvenir spécial est aussi dédié à Paul Déroulède. Ré destiné à jouer plus tard un rôle important Ré avec lequel entre temps De Amicis semble avoir noué des rapports de véritable amitié²⁰.

Comme il l'avoue à son éditeur, De Amicis avait déjà projeté d'écrire ensuite quelques articles relatifs à ses visites (par exemple sur Coquelin), et avait de toute façon pris des notes pour de futurs travaux (en particulier sur la vie pleine d'aventures de Déroulède). Mais, comme frappé par une sorte de frénésie, à peine arrivé à Turin il s'était mis à écrire furieusement, en travaillant « giorno e notte ». En effet il communique à Treves qu'il a en très peu de temps presque terminé une série d'articles consacrés à Alphonse Daudet, Emile Zola, Emile Augier et Alexandre Dumas (fils), Coquelin et Paul Déroulède. Dans son esprit

¹⁸ Il y a ici certainement quelques erreurs dans la transcription des noms italiens.

¹⁹ M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit, p. 260-261 : « Caro Treves, se dovessi dirti quanto mi sono divertito a Parigi e come vi sono stato ricevuto e il vantaggio che ne ho ricavato, non mi crederesti. Già sono proprio sbalordito al vedere quanto sono conosciuti i miei poveri bouquins ; non ho quasi parlato con persona che non avesse letto qualche cosa. Ho trovato persino dei parigini che avevano dei miei sonetti manoscritti caduti nelle loro mani dopo infiniti giri. Ne son proprio stato contento. Dumas mi fece una carissima accoglienza e mi regalò un suo libro con una bella dedica ; Augier mi regalò tutto il suo teatro splendidamente legato ; Zola mi tenne tutta una mattinata in casa sua a parlarmi delle cose più intime e più interessanti come avrebbe parlato a un fratello ; ma il più amabile, il più caro, il più seducente di tutti fu il Daudet, che mi disse tante cose da farne un libro. Non parlo di Coquelin, su cui scriverò un articolo, e di Déroulède, col quale passai varie giornate, e mi feci dare gli elementi più minuti per scrivere il racconto delle sue meravigliose avventure militari del 70 » (la lettre est datée du 21 décembre 1880).

²⁰ Une lettre (que nous avons déjà citée) de la mère Teresa à Emilia Peruzzi confirme ces rencontres : « Ha visto molte volte Augier, Dumas, Daudet, Zola e molti altri. Ha pranzato col generale Cialdini. È andato molte volte in casa Déroulède, fu presentato a una madre che poverina è paralitica e parla difficilmente. Edmondo vedutala in quello stato si commosse e cadde in ginocchio vicino al suo letto e diede in uno scoppio di pianto ; fu una scena commovente per la madre e il figlio » (Turin, 19 décembre 1880, BFCP, dossier 54, fasc. 18, lettre 1).

commence à prendre forme la destination finale de ces pièces, réservées à une nouvelle édition des *Ricordi di Parigi* : les pages du livre doubleraient de cette façon grâce à l'insertion de nouvelles interventions.

C'est l'intention initiale de l'auteur. Différente et compréhensible sera la solution finale, probablement proposée par l'éditeur : au lieu d'une nouvelle édition des *Ricordi di Parigi*, même avec le double de pages, il valait mieux faire un volume tout à fait inédit et donc plus facile à vendre. D'où probablement aussi le choix du titre, *Ritratti Letterari*. Tout en étant un hommage indirect aux *Portraits littéraires* de Charles-Augustin de Sainte-Beuve²¹, à lui seul ce titre ne révélait certainement pas son contenu, qui en effet comprenait seulement des auteurs français. Il était donc nécessaire un titre générique qui pouvait être au moins dans les intentions de Treves à séduire différentes catégories de public.

Dans la même lettre, De Amicis révèle également à Treves son intention de publier entre temps sur deux revues différentes (*L'Illustrazione Italiana* et la *Gazzetta Letteraria*) les articles relatifs aux écrivains rencontrés à Paris, pour obtenir ainsi une compensation immédiate et payer les frais engagés²². Nous ne connaissons pas la réponse de Treves, mais il n'est pas difficile de penser qu'il n'était pas d'accord sur l'intention de distribuer ces écrits dans deux revues différentes, une de celles-ci en outre étant propriété du rival Luigi Roux (la *Gazzetta Letteraria*).

En effet, aucun des articles promis ne sera publié dans la revue de Treves, c'est à dire *L'Illustrazione Italiana*. Ils seront publiés cependant dans la *Gazzetta Letteraria*, de Turin une revue très importante dans le panorama italien, sur laquelle il convient de nous arrêter.

²¹ Il faut aussi ajouter que l'éditeur Treves avait publié auparavant le livre de Ruggiero Bonghi intitulé *Ritratti contemporanei* (Milano, 1879).

²² « Riguardo ai *Ricordi di Parigi* è vero che ho voglia di scrivere, che anzi ho già quasi finiti (lavoro giorno e notte) i seguenti articoli / Alfonso Daudet / Emilio Zola (appendice) / Augier e Dumas / Coquelin / Déroulède / Per i primi due e per l'ultimo avrei un impegno con Roux, il quale mi ha talmente avviluppato prima della partenza, che non ho potuto dir di no. Manderei all'*Illustrazione* gli altri due. Tutti insieme li metterei in una nuova edizione dei *Ricordi di Parigi* che duplicherebbe quasi il volume. Che te ne pare ? Siccome ho cambiato vita e non esco più di casa e lavoro giorno e notte, sarà tutto finito tra pochi giorni. Dimmi il tuo parere » (M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit, p. 263-264).

III. 2. La collaboration à la *Gazzetta Letteraria* de Turin.

Comme on le sait, l'état actuel des recherches ne nous permet pas de dessiner un plan complet et ni même suffisamment fiable des rapports culturels complexes entretenus entre l'Italie et la France dans la seconde moitié du XIXe siècle²³. Bien trop nombreuses sont les forces en jeu : voyages et rencontres personnelles, échanges d'idées et d'opinions par correspondance, livres en langue originale et en traduction et puis une quantité innombrable de nouvelles véhiculées par les visites et les journaux, surtout du côté italien. C'est justement cette dernière composante italienne journalistique qui nous offre un cadre peut-être confus mais très significatif de la richesse des relations et de stimulations entre les deux nations. Des échanges qui dans la littérature s'étendaient à l'art et à la musique, sans oublier les milieux apparemment mineurs comme la mode ou la gastronomie pour lesquels la France dictait la loi en Europe²⁴.

Restreignant notre attention au milieu littéraire, il est possible de repérer certaines revues qui jouèrent un rôle important dans cette histoire culturelle²⁵. Parmi les revues italiennes se distingue certainement la *Gazzetta Letteraria*, le premier hebdomadaire littéraire paru en Italie après l'unification²⁶. Il fut fondé

²³ La contribution de C. Del Balzo, *L'Italia nella letteratura francese*, Roma-Torino, Roux & Viarengo, 1905, est encore utile pour une première exploration. Du côté italien est riche en données le travail de G. Vignini, « La letteratura francese del secondo Ottocento nella cultura italiana (1870-1814). I. Il romanzo », *Otto/Novecento*, 2, 1978, p. 55-72 ; « II. La poesia », *ivi*, 6, 1978, p. 107-124.

²⁴ Revient à la mémoire une page de De Amicis où comparant l'Italie avec la France, il exprime très bien cette subordination culturelle : « Le più belle commedie sono le tue, i più bei romanzi sono tuoi, le vetrine dei miei librai sono piene dei tuoi libri ; io sono vestito da capo a piedi dei panni che mi fai tu, e mia moglie e mia figlia si vestono come piace a te ; tu se' il legislatore del buon gusto, della moda, d'ogni cosa » (dans *Ricordi del 1870-1871*, Firenze, Barbera, 1872, p. 85).

²⁵ Cf. L. Mangoni, *Una crisi di fine secolo. La cultura italiana e la Francia fra Otto e Novecento*, Torino, Einaudi, 1985 (on étudie dans la première partie la *Revue des deux mondes*) ; M. Colin, « La littérature italienne contemporaine vue par la *Revue des deux Mondes* 1880-1900 » ; et R. Ricorda, « Naturalismo e decadentismo nelle pagine della *Nuova Antologia* (1880-1915) », tous deux dans *Les échanges culturels entre la France et l'Italie de 1880 à 1918*. Actes du colloque des 3 et 4 octobre 1986 à l'Université de Caen, recueillis par M. Colin, Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1988, p. 11-22 et p. 23-35.

²⁶ Celle-ci d'ailleurs est parmi les quelques revues qui ont été étudiées selon la méthode à peine décrite. Cela grâce au livre de G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia*.

en 1877 à Turin, donc dans un milieu historique et géographique depuis toujours proche de la France et de sa culture. Grâce aussi à une connaissance diffuse du français de la part de ses lecteurs, la *Gazzetta Letteraria* constitue ²⁷ du moins dans sa phase initiale ²⁸ un des centres italiens les plus vivants et les plus réceptifs de la littérature française entre le dix-neuvième et le vingtième siècle. Malgré cela, au grand intérêt pour les nouveautés transalpines fait obstacle assez souvent une attitude de défense de la tradition et de la langue autochtone. Le récent et fragile Royaume d'Italie était en effet encore à la recherche de sa propre identité, la langue et la culture constituaient un ciment fondamental²⁷. Le lien ainsi que la dépendance culturelle par rapport à la France (pensons par exemple à l'envahissement des pièces de théâtre françaises ou des feuilletons) se relâche donc progressivement, et l'Italie tente de jouer un rôle autonome et de premier plan dans le cadre européen²⁸.

La collaboration de De Amicis à la revue, voulue semble-t-il par l'éditeur Roux, se place dans ce panorama culturel particulier, rendu encore plus complet par les différends entre Roux et le directeur de la *Gazzetta Letteraria*, Vittorio Bersezio, avec lequel De Amicis avait depuis longtemps noué des rapports d'amitié²⁹. Dès sa fondation la revue avait porté son attention, bien

Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX, Torino, Accademia delle Scienze, 1971.

²⁷ Cf. G. Volpe, *L'Italia in cammino. L'ultimo cinquantennio*, Milano, Treves, 1927, p. 20 : « Il Risorgimento nostro è realmente pieno di questo duplice e apparentemente contraddittorio sforzo : individuarci come pensiero, frugare a fondo nella storia e nella tradizione; e allo stesso tempo riprendere contatto con la cultura europea , da cui la servitù politica e la decadenza nostra ci avevano quasi tagliato fuori, tagliandoci fuori anche dal nostro passato » ; voir aussi F. Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, Bari, Laterza, 1965.

²⁸ G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia*, op. cit., p. 19 : « A mano a mano che il disorientamento scemava, lasciando il posto a una maggiore ²⁸ anche se non sempre giustificata ²⁸ fiducia nella forza creativa della nuova cultura nazionale, si avvertì ognor più viva l'insofferenza per la pretesa superiorità delle letterature straniere e soprattutto per lo stato di sommissione, quasi di vassallaggio, onde era soggetta la civiltà italiana rispetto alla transalpina ».

²⁹ Comme nous le rappelle B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 66-67 et p. 126-127, Bersezio avait critiqué favorablement le livre *Spagna* de De Amicis dans la *Gazzetta Piemontese* du 20 juillet 1873 p. 1R2, puis il lui avait consacré le portrait « Profili Letterari. Edmondo De Amicis », *Gazzetta Piemontese letteraria*, nn. 3-4, 20-26 janvier et 27 janvier- 2 février 1877 ; dans la même revue, n. 20, 19-25 mai 1877, p. 138-139, il avait publié aussi « *Costantinopoli* di E. De Amicis ». Pour les rapports Bersezio-De Amicis les lettres que lui envoya De Amicis sont importantes (dans Archivio di Stato di Torino, *Fondo Bersezio*, cart. 15) : G.L. Bruzzone, « Edmondo De Amicis e Vittorio Bersezio. Tasselli di un'amicizia »,

qu'avec une certaine précaution, au monde composite français, consacrant une série d'articles à des figures telles que Baudelaire, Daudet, Hugo, Renan et Zola. Toutefois ce sera seulement avec la collaboration de De Amicis qu'il élèvera le niveau des articles littéraires présents dans la revue³⁰ ; en effet il constituera une espèce de modèle pour les futures interventions. Il existait donc une heureuse coïncidence d'intérêts entre l'éditeur de la revue et De Amicis, qui désirait faire connaître à un vaste public le fruit de ses rencontres parisiennes, qui pouvaient constituer une sorte de regard général sur la littérature française contemporaine.

Au terme de ces préliminaires, examinons donc en détail les textes proposés par De Amicis, qui furent publiés dans la *Gazzetta Letteraria*³¹ avec ces intervalles de temps :

Alfonso Daudet, n.1, 1-7 janvier 1881, p. 1-5 ;

Emilio Zola, n. 2, 8-14 janvier 1881, p. 9-14 ;

Emilio Augier e Alessandro Dumas, n. 3, 15-21 janvier 1881, p. 17-22 ;

L'attore Coquelin, n. 4, 22-28 janvier 1881, p. 25-29 ;

Paolo Déroulède I., n. 6, 5-11 février 1881, p. 41-46 ;

Paolo Déroulède II., n. 7, 12-18 février 1881, p. 49-54.

Les articles de De Amicis qui ont toujours l'honneur d'ouvrir la revue sont publiés donc à une semaine de distance l'un de l'autre, avec une seule pause entre l'article consacré à Coquelin et celui consacré à Déroulède ; ce

Studi Piemontesi, XXXI, juin 2002, p. 151-176. Sur Bersezio et le milieu turinois, cf. G. Zaccaria, *Tra storia e ironia. "Regione" e "Nazione" nella narrativa piemontese postunitaria*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1981 ; Id., « La narrativa pedagogica, storica, sociale », dans *Storia di Torino*, vol. VII, *Da capitale politica a capitale industriale (1864-1915)*, a cura di U. Levra, Torino, Einaudi, 2001, p. 931-959 ; Id., « Le riviste e l'idea di letteratura », *ivi*, 963-975 ; R. Roccia, « L'editoria », *ivi*, p. 869-883.

³⁰ G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia*, op. cit., p. 41 : « È un fatto che solo nel 1881, qualche mese dopo le dimissioni di Bersezio, apparvero sulla rivista alcuni articoli veramente significativi sulla letteratura transalpina, opera di Edmondo De Amicis ».

³¹ Les manuscrits autographes de certains articles sont conservés à la Biblioteca Civica di Imperia (Ms EDA Lett. 1) : cf. *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica e iconografica*, a cura di F. Contorbis, Città di Imperia, 1981, p. 29-30, n. 71 et 76, qui décrit les autographes des textes consacrés à Alphonse Daudet et à Emile Zola.

dernier est le plus long de la série et en effet il se déroule en effet sur deux numéros. Comme d'habitude chaque article est divisé intérieurement en sections distinctes, de longueur variable, précédés de trois astérisques. La succession des pièces reflète intégralement le schéma présenté initialement à Treves, confirmant que De Amicis avait déjà en tête une structure précise, qui en effet restera inchangée même dans le passage au livre, c'est-à-dire dans les *Ritratti Letterari* (Treves, 1881), qui en effet sera ainsi réparti :

Alfonso Daudet, p. 1-50 ;

Emilio Zola polemista, p. 51-106 ;

Emilio Augier e Alessandro Dumas, p. 107-171 ;

L'attore Coquelin, p. 173-225 ;

Paolo Déroulède e la poesia patriottica, p. 227-338 (plus précisément : la première partie de l'article de la revue finit p. 283, la deuxième partie reprend à la même page).

De Amicis maintient donc dans le livre l'ordre de publication de la revue ; il précise seulement le contenu des écrits dédiés à Zola et Déroulède étendant le titre par rapport à l'original.

Le déplacement des textes de la *Gazzetta Letteraria*, arrive presque automatiquement, contrairement à ce qui était arrivé peut-être avec les écrits parisiens regroupés dans les *Ricordi di Parigi*³². Les écrits contenus dans le volume *Ritratti Letterari* résultent donc presque identiques au niveau du contenu, ou avec des variations principalement stylistiques, par rapport à ceux déjà publiés dans la revue³³. Il y a pourtant certaines exceptions, comme c'est

³² Cf. le Chapitre I.VII de la *Première Partie*. Il faut seulement ajouter que De Amicis n'avait pas eu beaucoup de temps pour corriger ses textes de la revue, car le livre était « già composto alla fine di marzo » (M. Mosso, « I Ritratti letterari e l'occupazione di Tunisi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 284).

³³ Pour faciliter la comparaison entre les deux textes au lecteur, nous citerons exclusivement les pages de la revue, mais signalerons les pages correspondantes du livre.

le cas des articles consacrés à Augier³⁴ et surtout à Déroulède, où De Amicis dans le passage de la revue au livre a enlevé ou modifié certaines phrases³⁵.

Comme il l'avait encore annoncé à son éditeur milanais, tels écrits voulaient représenter une sorte de suite naturelle des *Ricordi di Parigi*³⁶. C'est peut-être pour cela qu'Edmondo reprend en quelque sorte là où il avait terminé sur le plan littéraire le livre parisien, c'est-à-dire à partir de Zola. Le texte initial en effet, même s'il avait comme sujet l'oeuvre et la figure d'Alphonse Daudet, est en réalité introduit par certaines pages entièrement dédiées à une confrontation serrée avec Zola³⁷. Une telle confrontation est annoncée dès les premières

³⁴ Dans le livre (cf. p. 149), par exemple, De Amicis n'insère pas ce passage, qui pouvait peut-être offenser Emile Augier : « Ora, come l'Ariosto per le rape e il Nicolini per i ravanelli, è posseduto da una mania per i formaggi, e n'ha di tutti i paesi e di tutte le forme, e ne cura la maturazione, beccandone ogni giorno un po' di tutti, con l'amore d'un gastronomo che non abbia mai pensato ad altro che al suo palato » (dans « Emilio Augier e Alessandro Dumas », *Gazzetta Letteraria*, n. 3, 15-21 janvier 1881, p. 20). Edmondo informe l'ami Cottinet de son intention de modifier ce texte avec une lettre où il écrit : « Avete fatto bene a non leggere l'articolo all'Augier. Ci sono certe cose, per quanto gentili e lusinghiere, che all'orecchio di chi n'è l'oggetto suonano male. Quella tiratina sui formaggi, per esempio, capisco ora che è una sciocchezza, che m'è scappata non so come; e la toglierò dal volume. *Une banalité*, come voi direste. E ce ne saranno forse dell'altre, che senza essere volgarità sono cose che possono dispiacere. Il ritrattista è in un imbroglio : per non scriver nulla che possa menomamente urtare il ritrattato, dovrebbe fare un'apologia che spiacerebbe ai lettori. Perciò il ritratto non dev'esser fatto per l'originale, e neanche essergli mostrato » : cette lettre, pas datée, est conservée dans BTFC.

³⁵ Dans le livre (p. 320), par exemple, on a enlevé ce passage de la revue : « In tutti i suoi entusiasmi, fuorché in quello per la sua idea fissa, si sente un certo ritegno della volontà, o piuttosto un impedimento segreto, fatto da un'altra passione, gelosa di quelle, e più potente » (« Paolo Déroulède », II, p. 52). De même, dans le livre (p. 322) De Amicis n'a pas inséré cette phrase : « E reciti una scena di Molière, o esponga un aneddoto de' suoi turcos, contraffacendo comicamente la pronunzia araba, o ripeta una discussione tragi-comica avuta con un comunardo, o racconti una scena della guerra da cavar le lacrime, è sempre spontaneo, tutto di primo impeto, vibrante da capo a piedi : una persona vera, come diceva madama di Sévigné, che, vista o intesa una volta, par che non abbia più segreti per noi » (« Paolo Déroulède », II, p. 52). Pourtant tout le texte mériterait une comparaison adéquate entre la version de la revue et celle du livre.

³⁶ Peut-être De Amicis pensait-il à une oeuvre comme celle de Max Nordau, *Parigi sotto la terza repubblica. Nuovi studi e bozzetti* (Milano, Treves 1881), traduction italienne de l'oeuvre qui avait été publiée cette même année 1881 à Leipzig, *Paris unter der Dritten Republik*, dans laquelle l'histoire et la politique se mêlaient à la littérature (dans celle-ci entre autre on trouve trois études, l'une dédiée à Hugo, une à Daudet et la dernière à Zola). Une attention particulière de la part d'Edmondo pour les oeuvres de Nordau nous est confirmée par les lettres avec Treves, où en outre on cite *Parigi sotto la terza repubblica* (cf. M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 142-144).

³⁷ Cette comparaison avait été déjà anticipée par le même De Amicis dans les *Ricordi di Parigi* (Milano, Treves, p. 240), là où il avait écrit de Zola que « Egli è ancora a Parigi il *lion du jour*, e non ha che un rivale, il Daudet, che non è però della sua tarchiatura : ma si trattano coi guanti, reciprocamente, per non destare sospetti ».

lignes³⁸, et puis il se poursuit de façon détaillée, puisque De Amicis juge les deux écrivains selon des points de vue différents.³⁹ A la fin un vrai vainqueur ne se distingue pas, même si dans certains passages apparaît la vive sympathie d'Edmondo pour Daudet.

Ce n'est pas un hasard, si le texte suivant est encore consacré à Zola : à son tour il est construit en tenant bien présent le précédent portrait de Zola inséré dans *Ricordi di Parigi* auquel il n'est pas rare qu'on se réfère pour mettre en évidence les différences survenues entre temps⁴⁰. Il en résulte une espèce de diptyque dans lequel sont débattues les modalités d'application du naturalisme français, selon l'interprétation du maître (Zola) et de son antagoniste le plus déterminé (Daudet justement)⁴¹. Une telle formulation, destinée à mettre en évidence plutôt les contrastes que les similitudes, peut-être pour rendre plus intéressante la lecture, est appliquée aussi au couple Alexandre Dumas fils et Emile Augier, réunis dans un seul écrit, mais eux aussi mis en vive

³⁸ E. De Amicis, « Alfonso Daudet », *Gazzetta Letteraria*, n.1, janvier 1881, p. 1 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881, p. 1-2 : « Il Daudet è lo scrittore francese più popolare in Italia dopo lo Zola. Molti, anzi, li mettono alla pari, e le nature miti antepongono all'autore dell'*Assommoir* l'autore del *Nabab*, naturalista meno spietato. La differenza che passa tra loro è più nell'indole che nell'arte. Nell'arte impiegano tutti e due quella stessa "formola scientifica" che va predicando lo Zola ; procedono quasi ugualmente nell'analisi degli avvenimenti e dei personaggi ; tengono lo stesso andamento, e quasi la stessa maniera di ripartizione nella descrizione, che è grandissima parte, e si potrebbe dire il fondo, dei romanzi di tutti e due ; ed hanno somigliantissima la condotta del dialogo, benché in quello del Daudet ci sia di più "l'accento e il gusto" della commedia ».

³⁹ E. De Amicis, « Alfonso Daudet », op. cit., p. 1 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, Milano, Treves, p. 2-4 : «Lo stile dello Zola [...] è più geometrico ; quello del Daudet più snello e più di vena » ; «La descrizione di Zola va più addentro alle cose ; quella del Daudet è più vivace e meno diffusa, e senza dubbio meno grave al comune dei lettori. Lo Zola si compiace di provocare e ferire [...] ; il Daudet è meno brutale, usa dei riguardi, non credo per proposito, ma per effetto della natura propria ripugnante degli eccessi » [...] ; « Lo Zola è più padrone di sé ; il Daudet, di natura più meridionale, riesce meno a domarsi » [...] ; « il Daudet è più amabile, lo Zola più potente » [...] ; « Il naturalismo del Daudet è meno nero di quello dello Zola [...] . Il Daudet vede il mondo meno scuro [...] è più affettuoso dello Zola » etc.

⁴⁰ Dans le sens est intéressant bien que curieuse l'aveu que De Amicis adresse à Zola dans la partie finale de l'interview (cf. *Ritratti Letterari*, op. cit., 101-102) ; dans celle-ci en effet Edmondo corrige un erreur qu'il avait faite dans la chronique de la précédente rencontre, où il avait écrit que Zola avait deux enfants et qu'il les avait même entendu pleurer pendant sa visite.

⁴¹ Ceci évidemment aux yeux de De Amicis et de ses contemporains. Depuis longtemps la critique, au contraire, tend à distinguer nettement la production de Daudet par rapport à celle de Zola et autres plus fidèles naturalistes ; cf, par exemple, le livre de S. Agosti, *Il romanzo francese dell'Ottocento. Lingue forme genealogia*, Bologna, Il Mulino, 2010 (avec une riche bibliographie).

opposition⁴². Ce texte sert à De Amicis pour introduire aussi un des thèmes privilégiés du volume, le théâtre. Il trouve son centre naturel dans le chapitre IV, entièrement dédié à Constant Coquelin, l'un des acteurs comiques les plus remarquables de son temps.

En dernière position est placé le texte le plus long, celui réservé à Déroulède, une extraordinaire figure de poète et de soldat pour lequel l'ex-officier Edmondo éprouve immédiatement une singulière affection. Son insertion dans le volume est donc justifiée pour diverses raisons, soit affectives, soit de connaissances sur des thèmes communs, en premier lieu l'attention pour les valeurs de la patrie et de l'armée, entre autre bien représentées dans les recueils poétiques du français *Chants du soldat* (1872) et *Nouveaux chants du soldat* (1875), qui obtinrent un grand succès⁴³.

III.3. L'histoire éditoriale et de la critique.

Les *Ritratti Letterari* se partagent avec les *Ricordi di Parigi* un record peu enviable. Ils sont en effet parmi les livres les moins connus et les moins cités de De Amicis. Dans la bibliographie plutôt riche d'études sur De Amicis, pas un seul écrit ne concerne expressément l'ouvrage⁴⁴. Le profit commercial lui-même pour l'éditeur milanais ne dut pas être magnifique ; et certainement les ventes furent sûrement très éloignées de celles des précédents volumes de De Amicis dédiés aux voyages. En 1881 de toute façon une seconde et une

⁴² Il suffit à ce propos de lire la première ligne dédiée à Augier : « Ad Alessandro Dumas figlio fa un contrasto singolarissimo Emilio Augier » (*Ritratti letterari*, op. cit., p. 142).

⁴³ En effet, ce portrait littéraire consacré à Déroulède fut publié l'année suivante, sans modifications, comme introduction au recueil poétique de Déroulède, *I Canti del Soldato*, traduction de Matteo Campori, Modena, Tipografia Legale ed., 1882.

⁴⁴ Cf. la *Bibliografia* contenue dans le volume E. De Amicis, *Opere scelte*, op. cit., p. 1257 et seg. Quelques observations générales sur les *Ritratti Letterari* sont dans M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, op. cit., p. 197-199.

troisième édition des *Ritratti Letterari* parut⁴⁵, mais ensuite il semble que le volume n'ait plus été imprimé⁴⁶.

Ce n'est qu'en mai 1908, donc deux mois après la mort de De Amicis, que l'éditeur Treves publiera une « Nuova edizione » dei *Ritratti Letterari*. En effet elle est identique dans le texte à la précédente, avec un seul ajout de « 6 fotografie », reprenant donc un vieux projet qui avait été abandonné⁴⁷. Chaque photographie est commentée par une brève note de rédaction qui insérait les auteurs (morts entre temps, à l'exception de Coquelin et de Déroulède) dans le contexte historique à présent profondément modifié.⁴⁸ A cela contribuait aussi l'*Avvertenza degli editori*, qui en quelques lignes synthétisait l'histoire éditoriale des textes⁴⁹.

⁴⁵ Le projet, exposé par De Amicis à son ami Cottinet n'eut pas de suite, d'une édition contenant les six portraits des écrivains étudiés : « Ora si devono pubblicare in volume tutti quegli articoli, e son già quasi tutti ristampati. L'Editore m'ha proposto di mettere sulla 2^a edizione i sei ritratti. M'è parsa una buona idea. Un artista distintissimo di Torino [...] s'è incaricato dei disegni, per i quali gli serviranno le fotografie che ho portato da Parigi » (la lettre, datée de Turin, 16 mars 1881, est conservée dans la Biblioteca Civica di Torino, Sezione Manoscritti, *Fondo Cottinet*).

⁴⁶ Toutefois un catalogue des œuvres de De Amicis publiées par Treves, indique en 1894 les *Ritratti Letterari* toujours à la deuxième édition, par rapport aux *Ricordi di Parigi* arrivés à la sixième édition ; ceci tandis que les *Ricordi di Londra* étaient arrivés à la vente-unième édition et *Costantinopoli* à la vingt-cinquième. En 1908 les *Ritratti Letterari* arrivent à l'huitième édition, les *Ricordi di Parigi* à la dix-neuvième. Mais peut-être que l'éditeur voulait spécifier avec cette indication numérique seulement « l'ottavo migliaio » de la nouvelle édition des *Ritratti Letterari* imprimée la même année 1908. Cf. aussi L. Parenti, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento*, op. cit., VII, p. 292-293 (toutefois Parenti ne cite pas l'édition Treves 1908).

⁴⁷ Voir ici la note 44.

⁴⁸ Il est peut-être curieux, par exemple, de lire les notes (p. 1 et p. 51) sur Daudet et Zola : « Aveva soli 41 anni il Daudet, quando il nostro De Amicis ne fece la conoscenza. Aveva già scritto la maggior parte dei lavori che gli diedero bella fama, ultimo dei quali il *Numa Roumesta*. Dopo d'allora scrisse ancora l'*Evangeliste et Sapho*. Morì nel 1897, non avendo che 57 anni » ; « Su Emilio Zola il De Amicis aveva già scritto uno studio, che si trova nei *Ricordi di Parigi*, pubblicati nel 1879. Questo può dirsi il seguito ; e a p. 102 corregge graziosamente un errore sfuggitogli nella prima conversazione. È molto notevole il giudizio che fin da allora il De Amicis dava dello Zola come polemista, benché non avesse ancora spiegato le sue qualità che si rivelarono con tanta potenza 17 anni dopo, nell'affare Dreyfus. Emilio Zola morì accidentalmente nel 1902, asfissiato dalle emanazioni di un camino, in età di 62 anni ».

⁴⁹ E. De Amicis, *Ritratti letterari*, Milano, Treves, 1908, p. VII-IX : « Questi *Ritratti*, dopo essere stati pubblicati nella *Gazzetta Letteraria* di Torino, furono raccolti per la prima volta in volume nel 1881. Da molti anni l'opera era esaurita, ed oggi che l'autore è venuto purtroppo a mancare, crediamo utile e rispondente alle richieste generali ristamparla in un'edizione popolare. Giova avvertire che i personaggi dipinti in queste pagine erano allora nel fiore della vita e dell'attività; l'autore non solo discorre delle loro opere, ma li visita personalmente e riferisce le loro parole. Sono ritratti nella forma classica, e interviste nella forma moderna. La

En outre les *Ritratti Letterari*, paradoxalement, tout en étant entièrement consacrés à la littérature française n'ont pas eu en France de traduction intégrale⁵⁰. Cela, probablement en raison de l'attention montrée par de Amicis envers l'école naturaliste française, attention jugée en France peut-être excessive et imméritée⁵¹. Mais, comme nous le verrons mieux plus tard, le peu de considération envers ce livre est surtout dictée par des raisons tout à fait politiques et nationalistes. Cela en effet est causé par la mutation des rapports précisément à partir de 1881, entre la France et l'Italie, par le choix de cette dernière aux côtés de l'Autriche et l'Allemagne, trahissant la sœur latine⁵².

Les raisons du silence en Italie sont plus complexes et difficiles à expliquer. Probablement le passage des habituels livres de voyages vers un genre nouveau (du moins pour De Amicis) et encore difficile à classer, devait avoir un peu éloigné les lecteurs fidèles à l'écrivain ligurien. Eux qui, avaient déjà été en partie déçus par les *Poesie*, se trouvent face à un texte dont l'habituelle verve narrative de De Amicis et sa remarquable habileté descriptive étaient mis au service d'un thème, la culture française interprétée à travers certains grands écrivains et intellectuels, qui n'étaient pas proprement populaires. La gallophobie déchaînée au printemps 1881 après l'occupation française de Tunis et les tristes faits de Marseille⁵³, devait ultérieurement éloigner les possibles

descrizione si accompagna alla critica e al dialogo [...]. Oggi che delle sei persone che qui appaiono viventi quattro sono scomparse, i loro ritratti conservano la stessa vivacità, anzi aumentano il valore per l'opera di un maestro che li conobbe e li vide nell'apice della gloria ».

⁵⁰ Mais il y a certaines exceptions, c'est-à-dire une partie de l'article sur Zola qui est paru en traduction, avec le titre *Emile Zola polémiste*, dans *Le Figaro Supplément littéraire du dimanche*, n 39, 24 septembre 1881 ; nous donnons le texte complet dans l'*Appendice I* de la *Deuxième Partie*. Egalement il y aura deux traductions d'une partie du chapitre consacré à Déroulède, voir ici le chapitre VIII.5 de la *Deuxième Partie*. Dans une lettre à Cottinet (datée Turin, 28 mai 1881, BTFC) est présente une allusion au projet de traduction des *Ritratti Letterari* par l'éditeur français Levy, mais elle ne se réalisera pas. Cf. toutefois la traduction portugaise et celle espagnole : *Retratos litterarios*, Lisboa, Imprencia Nacional, 1882 ; *Retratos literarios*, Madrid, Imprenta de A.J. Alaria, 1884.

⁵¹ Cf. R. de Gourmont, « Amicis, de Edmondo », dans *Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, tome II, Paris, H. Lamirault et C. ie éditeurs, 1886, p. 742 : « Ses Portraits littéraires sont vraiment trop indulgents ».

⁵² Cf. F. Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, Bari, Laterza, 1976.

⁵³ Voir E. Serra, *La questione tunisina da Crispi a Rudini*, Milano, Giuffrè, 1967 ; *Gli Italiani all'estero. Autres Passages*, études et documents réunis par J. C. Vegliante, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 50-52.

lecteurs potentiels des *Ritratti Letterari*, qui au contraire osaient ériger une sorte de monument à la littérature transalpine⁵⁴.

Sur le plan de la critique littéraire, au contraire, les essais de De Amicis devaient sans doute apparaître à certains critiques de type journalistique, plus centrés sur la personnalité de chacun des hommes de lettre que sur l'analyse de leurs œuvres⁵⁵. Du reste, la nouvelle „Scuola storica“ qui était en train de conquérir les plus grandes Universités du Royaume Í trouvant justement à Turin un terrain particulièrement fertile Í avait autre chose à quoi penser; et de toute façon préférait se concentrer sur l'histoire ancienne de la littérature italienne en s'écarter de la production contemporaine, surtout française⁵⁶.

Il était donc difficile donc, si ce n'est impossible, de saisir l'originalité du travail de De Amicis, qui en effet aujourd'hui encore attend d'être réévalué. Surtout pour sa capacité à créer de véritables profils critiques, dans lesquels la biographie des auteurs se soude à leur écriture, en l'éclairant et en la rendant plus compréhensible, même grâce à de continuelles comparaisons⁵⁷. Tout cela

⁵⁴ De Amicis était bien conscient de ces raisons politiques, comme on peut le comprendre grâce à une lettre envoyée à son éditeur et datée du 10 avril 1881 : « Caro Treves, / Tempo fa mi ricordo che dicesti, a proposito di Tunisi : Í vedrai che la Francia finirà per farci qualche grossa prepotenza. Vedremo cosa dirà il cronista politico dell'«Illustrazione». Intanto mi rivolgo all'Editore per un'altra questione. Di un po'... questo volume di ritratti non ti pare che non potrebbe uscire più a sproposito ? specie per l'articolo Déroulède ? Non ti pare che sarebbe opportuno lasciare che si quietassero un poco gli animi ? Speri che fra un quindici giorni la situazione possa essere migliore ? scrivimi il tuo parere. Il mio sarebbe d'«attendere un po'». Giudica tu ; aspetto impazientemente una tua parola » (dans M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 285-286).

⁵⁵ Cf. B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica*, op. cit., p. 146-147 : « I *Ritratti letterari* [...] mostrano meriti e limiti di un'informazione culturale volta a rendere noti i personaggi (o le figurine) di un mondo letterario straniero ben più che a far conoscere il loro pensiero e i loro testi ; ma questa iniziativa è parte di una strategia autopromozionale suggerita anche dai segnali di crisi d'immagine che Edmondo registrava in patria » ; mais, au contraire, cf. L. Capuana, *Studi sulla letteratura contemporanea*, seconda serie, Catania, Giannotta, 1882, qui contient deux chapitres, l'un dédié à Alphonse Daudet (p. 159-173), l'autre à Emile Zola (p. 175-189).

⁵⁶ Cf. les articles de Carlo Dionisotti, contenus dans *Ricordi della scuola italiana*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1998 ; A. Brambilla, *Professori, filosofi e poeti. Storia e letteratura fra Otto e Novecento*, Pisa, ETS, 2003 ; G. Lucchini, *Le origini della scuola storica. Storia letteraria e filologia in Italia (1866-1883)*, Pisa, ETS, 2008. Naturellement il y avait dans le monde universitaire des exceptions importantes comme par exemple celle de Francesco Torraca, qui avait suivi les leçons de Francesco De Sanctis sur Zola et était bien attentif à la littérature contemporaine : R. Melis, *La bella stagione del Verga. Francesco Torraca e i primi critici verghiani*, Catania, Fondazione Verga, 1990.

⁵⁷ Mais cf. ce que écrit, à propos des *Ritratti letterari*, G. Mirandola, *La "Gazzetta Letteraria" e la Francia*, op. cit., p. 43 : « Il merito loro non stava perciò nella novità o nell'originalità

avec un style fluide, uniquement soutenu par une vive curiosité et une sincère sympathie envers les personnages rencontrés. Une manière « légère » et sous de nombreux aspects, moderne, apte à expliquer aux lecteurs les voies mystérieuses de la littérature⁵⁸.

della scelta, sí bene nell'impegno con cui l'autore cercava di ancorare i problemi letterari all'umanità dei vari artisti [...]. La parte bozzettistica del saggio poteva considerarsi il pepe necessario al giornale di un discorso che in realtà apparteneva con pieno diritto alla critica letteraria ».

⁵⁸ Dans ce sens on pense, en prenant les distances, à certains portraits d'écrivains italiens tracés par Cesare Garboli, toujours très attentif à tout détail biographique de ses interlocuteurs ; détail que souvent se révèlent décisifs pour pénétrer dans le laboratoire de l'écriture.

Chapitre IV.

Entre Daudet et Zola.

IV.1. Les voies diverses du naturalisme.

Dans les deux précédents portraits insérés dans les *Ricordi di Parigi*, De Amicis avait voulu tout d'abord rendre hommage à un père de la littérature européenne, Victor Hugo, qui en effet avait eu un rôle non négligeable dans la formation psychologique et culturelle du futur écrivain italien¹. Avec un choix aussi imprévisible que courageux, De Amicis avait ensuite décidé d'affronter franchement ce qui apparaissait comme le présent et plus encore le futur de la littérature du vieux continent, c'est-à-dire Emile Zola. De celui-ci, à travers une rencontre personnelle il avait voulu dévoiler au public italien (mais aussi au public français) l'image réelle et concrète de l'écrivain et plus encore les espoirs et les tourments de l'homme.

Cela avait été les deux premiers pas de De Amicis sur le chemin, en partie encore inexploré, de la grande littérature. Ses intentions avaient été d'abord de curiosité et de sympathie, en homme toujours attentif à satisfaire les exigences de son propre public. Mais au lecteur De Amicis, passionné et informé, l'écrivain s'était souvent superposé ; ce dernier avait sondé de l'intérieur le laboratoire de Zola, révélant une véritable méthode de travail, et la philosophie qui en était la base. De cette manière le portrait de Zola avait largement dépassé l'extériorité d'une ébauche pour parvenir à un profil critique de l'auteur, apte à en faciliter dorénavant la compréhension.

Affrontant peu après dans la *Gazzetta letteraria* l'oeuvre et la figure d'Alphonse Daudet, écrivain très populaire en Italie, De Amicis poursuivait sur cette même voie. Ce n'est pas par hasard, s'il allait reprendre et amplifier l'entretien avec Zola. Grâce à ces deux rencontres, étroitement liées, De Amicis se plaçait donc, et

¹ Victor Hugo en effet est en absolu l'écrivain français le plus cité par De Amicis dans ses pages, même s'il manque une étude systématique sur ce sujet spécifique.

avec autorité, à l'intérieur d'une large discussion, qui depuis longtemps était en train de se développer en France sur les caractéristiques du roman naturaliste². Elle était évidemment centrée sur l'exemple d'Emile Zola, et puis sur les innombrables versions que cette école avait inspirées ou étaient en train de proposer à des écrivains en réalité très différents entre eux comme les frères Edmond et Jules Goncourt, Guy de Maupassant et Daudet lui-même. Tout cela impliquait indirectement une réflexion plus ample sur la littérature et sur le roman, qui en quelque sorte incluait les interprétations originales italiennes de ce phénomène, et donc touchait de près au *vérisme* en train de donner ses premiers fruits³. De Amicis représentait donc une sorte de pont idéal entre les expériences françaises et les tentatives italiennes analogues⁴.

² Cf. ce qu'écrit sur les portraits de Daudet et de Zola G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971 : « Il merito loro non stava perciò nella novità o nell'originalità della scelta, si bene nell'impegno con cui l'autore cercava di ancorare i problemi letterari all'umanità dei vari artisti. Già nel saggio su Daudet la "tecnica" del De Amicis si manifestava evidente : da una parte il ritratto del romanziere, nella sua casa borghese, con i suoi problemi di uomo e di letterato ; dall'altra un solido confronto tra il realismo suo e quello di Zola. Su entrambi i piani de Amicis sapeva dar prova di un sicuro ingegno. Le sue osservazioni a proposito delle differenze stilistiche tra Daudet e Zola, nervoso e vibrante l'altro, metodico e rigido questo ; i confronti che egli istituiva tra l'autocontrollo e l'impersonalità scientifica del parigino e la fantasia comica del provenzale ; tra il mestiere di letterato del primo e la sensibilità poetica del secondo, erano l'impalcatura di un giudizio storico assai acuto. La parte bozzettistica, descrittiva del saggio poteva considerarsi il pepe necessario al giornale R di un discorso che in realtà apparteneva con pieno diritto alla critica letteraria ».

³ Comme c'est notoire, en 1880 Giovanni Verga publie *Vita dei campi* et l'année d'après *I Malavoglia* (tous deux chez l'éditeur Treves). En 1882 Verga, accompagné par Edouard Rod, rencontrera Zola à Médan ; cf. à ce propos R. Ternois, *Zola et ses amis italiens. Documents inédits*, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 50-64 ; P. Falciola, *La littérature française dans la presse vériste italienne*, Paris, Didier, 1877 ; J.J. Marchand, *Edouard Rod et les écrivains italiens. Correspondance inédite avec S. Aleramo, L. Capuana, G. Cena, G. Deledda, A. Fogazzaro et G. Verga*, Genève, Librairie Droz, 1980 ; *Carteggio Verga-Rod*, a cura di G. Longo, Catania, Fondazione Verga, 2004 ; P. Pellini, *Naturalismo e verismo*, Firenze, La Nuova Italia, 1998 ; D. Tanteri, « Verga lettore e "competitore" di Zola », dans *Letteratura italiana, letterature europee. Atti del Convegno Nazionale dell'ADI (Padova-Venezia, 18-21 settembre 2002)*, a cura di G. Baldassarri e S. Tamiozzo, Roma, Bulzoni, 2004, p. 625-636 ; *Il verismo italiano fra naturalismo francese e cultura europea*, a cura di R. Luperini, San Cesario di Lecce, Manni, 2007.

⁴ R. Ternois, *Zola et ses amis italiens*, op. cit., p. 52 : « Verga travaillait comme Zola : des ébauches, des notes préparatoires, une chronologie des événements et des fiches pour chacun personnage. Cette méthode avait-elle toujours été la sienne, où lui avait-elle suggérée par les pages qu'Edmondo De Amicis avait publiées dans l'*Illustrazione italiana*, en novembre 1878, et où, racontant sa visite à Zola l'été précédent, il faisait connaître les projets, les principes, les règles et les procédés de l'auteur des Rougon-Macquart ? On peut penser que les *Ricordi di Parigi* d'Edmondo De Amicis, connus dès la fin de 1878, réunis peu après, ont eu, avec la préface de la *Fortune des Rougon*, une action décisive dans l'évolution de Verga et dans l'histoire du vérisme italien ». Et cf. ce qu'écrit L. Capuana, *Studi sulla letteratura contemporanea*, seconda serie,

Toutefois, la perspective de De Amicis n'était évidemment pas celle d'un critique de profession, comme pouvaient l'être par exemple Francesco De Sanctis et Francesco Torraca, particulièrement attentifs à la production contemporaine⁵; De Amicis était avant tout un écrivain qui voulait d'abord comprendre de l'intérieur de l'œuvre comment était en train de se modifier le regard sur la réalité. Cela n'excluait pas cependant la possibilité de parvenir à des réflexions et à des intuitions remarquables, sans doute non inférieures à celles des critiques de profession.

Dans cette perspective, le choix d'ouvrir la série de ses interventions sur la littérature française en commençant par le méridional et fougueux Daudet⁶ n'était pas dépourvu de sens. Cela semblait même indiquer une voie italienne, du moins dans les intentions de De Amicis, par rapport au pur naturalisme français représenté par Zola⁷. Une voie qui peut être pouvait être éventuellement étendue à la littérature italienne, donc en quelque sorte liée à une ligne „manzoniana“, apte à décrire avec précision la réalité, en évitant toutefois tout excès⁸, capable d'explorer et de conquérir pour la littérature de nouveaux territoires et de toute façon de tempérer avec ironie toute entrave possible⁹.

Catania, Giannotta, 1882, p. 132 : « Scritti in francese, a quest'ora i *Malavoglia* avrebbero reso celebre il nome dell'autore anche in Europa, e toccherebbero, per lo meno, la ventesima edizione. In Italia, intanto, pare che pochi se n'accorgano o vogliano mostrare d'essersene accorti. Ecco, per esempio, io dubito molto che il De Sanctis voglia mettersi a fare pei *Malavoglia* quello che osò per l'*Assommoir* dello Zola ».

⁵ On doit, comme on le sait, à Francesco De Sanctis les premières observations critiques sur l'œuvre de Zola : cf. P. Arrighi, « Zola en Italie. Zola et De Sanctis », *Revue de Littérature Comparée*, XXVII, 4, 1953, p. 438-446 ; S. Landucci, *Cultura e ideologia in Francesco De Sanctis*, Milano, Feltrinelli, 1977², p. 439-442. Pour Torraca et ses rapports avec le naturalisme et le vérisme italien, cf. R. Melis, *La bella stagione del Verga : F. Torraca e i primi critici verghiani (1875-1885)*, Catania, Fondazione Verga, 1990.

⁶ Alphonse Daudet était né à Nîmes, en Provence, le 13 mai 1840. De Amicis souvent au cours de son interview insiste sur le caractère psychologique non français de Daudet, dont l'aspect aussi physique est comparé à celui d'un Espagnol ou d'un Italien.

⁷ Cf. M. Milner - C. Pichois, *Histoire de la littérature française. De Chateaubriand à Baudelaire (1820-1869)*, Paris, Flammarion, 1996 ; M. Décaudin - D. Leuwers, *Histoire de la littérature française. De Zola à Apollinaire (1869-1920)*, Paris, Flammarion, 1996.

⁸ Cf. E. Ghidetti - E. Testa, « Realismo, naturalismo, verismo, psicologismo. Capuana, Verga, De Roberto », dans *Soria della letteratura italiana* diretta da E. Malato, vol. VIII, *Tra l'Oto e il Novecento*, Roma, Salerno, 1999, p. 389-488 : 390 : « Fin dal suo primo apparire sull'orizzonte letterario italiano, [...] il "naturalismo" italiano appare condizionato dall'eredità del realismo romantico fissato nel modello manzoniano ».

⁹ Comme telle elle pouvait être avantageusement utilisée par De Amicis R toujours à la recherche de quelque suggestion et de quelque idée R même pour construire ses œuvres : R. Fedi, « Il

Cette proposition de Daudet était en effet une version vraiment originale, et certainement elle avait une perspective moins pessimiste par rapport aux pages de Zola ou des Goncourt, et comme telle elle pouvait attirer l'attention et le consensus de De Amicis. Tout cela explique l'affinité même humaine qu'on perçoit dans chaque page de l'article, et surtout la comparaison longue et articulée, soigneusement détaillée, entre Daudet et Zola qui occupe le premier petit chapitre dans sa totalité¹⁰. Dans celui-ci, comme c'est évident, il n'y a pas de vainqueur, mais on perçoit facilement la sympathie d'Edmondo à l'égard de Daudet¹¹, et plus encore on note l'effort critique destiné à souligner plutôt les différences que les affinités par rapport au maître incontesté¹².

IV. 2. Daudet sur la scène.

La rencontre avec l'écrivain provençal est préparée par De Amicis avec un très grand soin, et le déroulement en est de type presque narratif, avec de véritables coups de théâtre. Après avoir organisé la visite à Daudet, probablement accompagné par Edmond Cottinet¹³, De Amicis monte au quatrième étage de l'appartement parisien qui donne sur les jardins du Luxembourg. Il est introduit dans l'habitation de Daudet, qui n'est pas encore présent à ce moment-là. De

romanzo impossibile : De Amicis novelliere », dans Id., *Cultura letteraria e società civile nell'Italia Unita*, Pisa, Nistri-Lischi, p. 145-146.

¹⁰ Cf. à ce sujet le chapitre précédent, aux notes 36 et 37.

¹¹ Voir à ce propos les passages d'une lettre à l'éditeur Treves (datée 21 décembre 1880) que nous avons déjà citée : « Il più amabile, il più caro, il più seducente di tutti fu il Daudet, che mi disse tante cose da farne un libro » (dans M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 261-262).

¹² Cf. E. De Amicis, « Alfonso Daudet », *Gazzetta Letteraria*, n.1, janvier 1881, p. 1-2 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881, p. 8-10 : « Certo il Daudet è un verista ; ma quanti sdruci non fa nella teoria dello Zola ! [...] Ma che importa ? Quel che ci perde in rigore il verismo, lo guadagna lui in simpatia. In tutti i suoi romanzi, ed anche nei più brevi suoi racconti, si sente ad ogni pagina il profumo di un'anima nobile e gentile, che serba la sua bella serenità anche nella pittura dei più orrendi vizi, che sente la bellezza fin nelle più intime fibre, che vibra potentemente per ogni idea grande e per ogni grande affetto ; aperta e limpida, piena di pietà per tutti i dolori, dominata da un sentimento netto e profondo del bene e del male, dotata d'un senso comico originale e simpatico che non si esprime nella risata plebea, ma in un sorriso fine e grazioso, e canzona amabilmente, senza schernire, in modo che ogni anima più delicata può sempre farvi eco, sicuro che non riderà mai di nulla di triste e di rispettabile ».

¹³ Dans une des pages suivantes (p. 37), De Amicis se définira lui-même et son accompagnateur, par rapport à Daudet, comme « un suo amico intimo e [...] il primo straniero capitato ».

Amicis a ainsi l'opportunité d'observer avec une grande attention l'aménagement de l'appartement, le mobilier, les objets, les livres. L'habitation d'un écrivain (les lecteurs des *Ricordi di Parigi* avaient déjà eu l'occasion de le comprendre au cours des rencontres avec Victor Hugo et Emile Zola) est en effet un lieu privilégié pour saisir sa psychologie et sa sensibilité¹⁴. Pendant ces quelques instants d'attente Edmondo s'efforce de découvrir tout lien possible entre les objets qui se trouvent en face de lui et leur propriétaire¹⁵, en repérant aussi dans cette maison une présence féminine¹⁶.

Tandis qu'il est absorbé dans cette sorte d'activité divinatoire, Daudet fait son entrée en scène, vêtu avec une nonchalance, tout à fait adaptée à son personnage, plutôt distant du froid Zola. A ce moment-là, l'attention d'Edmondo se porte immédiatement sur l'aspect physique de son hôte, puis son regard se concentre sur le visage de Daudet, décrit dans ses moindres détails, en touches rapides qui vont de l'aspect physiognomonique à celui psychologique¹⁷. L'examen se poursuit descendant jusqu'aux mains, en passant par la voix, sans négliger la prononciation

¹⁴ E. De Amicis, « Alfonso Daudet », op. cit., p. 2 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 13 : « Non si può immaginare una casa di scrittore che corrisponda meglio alla natura dell'ingegno e dell'animo, ed anche alla persona del padrone. C'è tutta la varietà e la grazia d'ornamenti e di colore del suo stile, e la morbidezza della sua indole. Sono due stanzine raccolte, quelle che io vidi, piene di fiori, di piccoli bronzi, d'oggettini giapponesi e d'acquerelli, che sul primo momento confondono la vista, come certe sue pagine fosforescenti : i divani e i seggioloni coperte di antiche stoffe a ricami argentati, i libri luccicanti di dorature : tutto nitido, piccolo e grazioso ».

¹⁵ Ibid., p. 2 et dans *Ritratti Letterari*, op. cit., 13-14 : « Sono gradevolissimi quei momenti che si passano nella casa d'uno scrittore ammirato e simpatico, aspettando la sua apparizione. Ogni più piccolo oggetto par che contenga la rivelazione d'un segreto del suo ingegno e del suo cuore, e si vorrebbe scoprire un legame tra il capriccio che gli fece scegliere i ninnoli del salotto e il gusto che lo guida nella scelta dell'immagine e della frase potente. Si vorrebbe frugare per tutto e fiutare ogni cosa ».

¹⁶ Ibid., p. 2 et dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 13 : « L'amico che mi accompagnava mi disse nell'orecchio, accennando intorno . R Ci si vede la mano della donna. R E infatti non solamente l'aspetto della casa, ma qualcosa di indefinibile che è nella persona e nei modi del Daudet fa indovinare la donna non solo, ma l'amore ». Anche più avanti (p. 3 de la revue et p. 22 du livre) De Amicis avrà occasione di ricordare la moglie di Daudet, questa volta in qualità di scrittrice : « La signora Daudet [...] è scrittrice arguta e finissima, e si dice che abbia molta parte nei lavori di suo marito. Si asserisce persino che il manoscritto d'uno dei più applauditi romanzi di Alfonso portasse la firma del marito e della moglie, e che sia stata lei quella che voltò il Daudet alla sua seconda maniera, che lo spinse, cioè, verso il naturalismo dei Goncourt, ingentilito ».

¹⁷ Ibid., p. 2 et dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 15 : « Di statura media, di proporzioni giuste, sottile per i suoi trentott'anni, ha una testa che potrebbe servire di modello per un Cristo a un pittore idealista : una grande capigliatura nera ondulata che gli fa ombra alla fronte ; gli occhi neri, d'una lucentezza e d'una fissità strana, che guardano con un'espressione dolcissima ; il viso, perfettamente ovale, d'un color bruno pallido ; la bocca, piccola e benevola, la barba alla nazarena, e un naso aquilino della più bella arcatura che possa immaginare un pittore ».

qui trahit l'origine méridionale¹⁸. Après cette phase d'étude qui connaît son apogée, avec la caractérisation de Daudet comme fumeur acharné (avec sa pipe préférée, « uno scandaloso *brule-gûeule* da muratore », cadeau de Gustave Flaubert)¹⁹, De Amicis laisse finalement la parole à l'écrivain français, qui en effet remplira de sa chaleureuse présence toutes les pages suivantes.

Avant de céder la parole à Daudet, il faut rappeler qu'au moment de la rencontre avec son collègue italien (décembre 1880) l'écrivain français avait déjà publié des œuvres remarquables, *Le Petit Chose* (1865), *Lettres de mon moulin* (1869), *Tartarin de Tarascon* (1872), *Le Nabab* (1877) et *Les rois en exil* (1879)²⁰. Une grande partie de celles-ci avaient été traduites en italien, en obtenant un succès considérable²¹.

Daudet parle « della sua maniera di lavorare »²², en commençant par le *Nabab*, en particulier de sa laborieuse composition, fruit d'un travail fébrile, long de huit bons mois. Des mois passés entièrement chez lui où il resta dix-huit heures par jour devant son bureau, sans plus distinguer le jour de la nuit, la vie réelle de celle imaginée. Un effort terrible mais guidé par une énorme force intérieure qui lui permet d'atteindre enfin son but. Même chose pour la rédaction du livre suivant,

¹⁸ Ibid., p. 2 et dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 15-16 : « Ha delle mani di donna, un sorriso giovanile che gli rischiera tutto il viso, e una voce armoniosa, pastosa, agile, abbellita da un tremolo leggerissimo, che par che venga dal profondo del cuore [...]. La sua stessa pronunzia non è così serrata e arrotata come quella dei parigini, quantunque tradisca appena il provenzale ; e la sua voce ha un metallo particolare, un colore musicale, come dicono là, rarissimo a trovarsi a Parigi ».

¹⁹ La pipe aura un peu la même fonction de caractérisation que le coupe-papier dans les mains de Zola (dans le portrait contenu dans *Ricordi di Parigi* : cf. dans la *Deuxième Partie*, notre Chapitre II.3, note 37), et donc elle sera souvent présente au cours de la rencontre. En outre, en tant que cadeau de Flaubert, elle veut souligner la dépendance artistique du grand maître de Rouen. Ce n'est pas par hasard que plus loin dans le texte De Amicis notera : « Nominato il Flaubert, mutò viso, e parlò dei suoi funerali a Rouen, dove era stato pochi giorni prima, con accento affettuoso e triste, come d'un figliuolo ; e guardava fisso la pipetta, come se serbasse in sé qualche cosa di vivo del suo grande e buon amico » (« Alfonso Daudet », op. cit., p. 4, et *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 37).

²⁰ Presque tous ces livres de Daudet sont présents dans la bibliothèque personnelle de De Amicis conservée à la Biblioteca Civica di Imperia. Voir à ce propos ici notre *Bibliographie, I. Sources manuscrites*.

²¹ En dernier la maison d'édition Treves avait publié *I re in esilio*, version de Bruno Sperani, Milano, 1880. Comme nous l'avons déjà noté, Treves était aussi l'éditeur italien de Zola. D'où le soupçon d'une fonction aussi publicitaire des portraits de De Amicis.

²² E. De Amicis, « Alfonso Daudet », op. cit., p. 2 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 18. En effet, contrairement à ses propos et aux autres affirmations (cf. p. 21 du livre), Daudet n'entrera jamais dans les « détails » de son « métier » d'écrivain, au contraire de ce qu'avait fait Zola avec De Amicis.

Les rois en exil, marqué par une conclusion qui frôle la tragédie, mais ensuite tout se conclut pour le mieux, comme le rappelle avec emphase le protagoniste lui-même²³.

Contrairement à ce qui s'était produit pendant la rencontre avec Zola, De Amicis et son accompagnateur renoncent à formuler quelque question que ce soit sur le travail de l'écrivain. Cela deviendra de toute façon impossible car Daudet recevra plus tard d'autres visiteurs qu'il devra écouter. De cette façon la scène est totalement occupée par l'écrivain français qui pratiquement se produit en une longue et indisciplinée série de monologues décousus, où ne manquent pas de véritables effets de théâtre, qui confirment son tempérament d'artiste passionnel, incapable d'une réflexion méthodique et précise.

Nombreux sont les sujets qu'il traite de façon plutôt confuse de sorte qu'il est difficile (pour De Amicis et par conséquent pour les lecteurs) de mettre au point chaque affirmation, souvent laissée inachevée, puis reprise et abandonnée de nouveau. Daudet commence par les répétitions d'une comédie tirée de son roman *Jack* et poursuit sur le très mauvais accueil réservé par le public à l'*Arlésienne*, « une gracieuse idylle dramatique »²⁴. De cette dernière œuvre l'auteur résume les scènes principales, en s'attardant sur l'épisode de l'amour inavoué du paysan Balthazar à sa maîtresse, Madame Nigaud, épisode non compris et même raillé par le public. Puis le discours de Daudet se déverse comme un fleuve en crue, faisant allusion à son prochain roman qui aura, comme sujet principal, la

²³ E. De Amicis, « Alfonso Daudet », op. cit., p. 2-3 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 21-22 : « Ah le terribili giornate ! Ardevo d'impazienza e d'entusiasmo, e il corpo si rifiutava al lavoro. La mia povera testa cadeva, gli occhi si chiudevano, m'addormentavo sui fogli, mi svegliavo smemorato e spaventato, non raccapazzando dove fossi e quanto avessi dormito ; non reggevo più alla menoma fatica ; e il mio nuovo romanzo, come sempre accade dell'ultimo, mi pareva così bello ! L'idea di non poterlo finire mi uccideva ; mi ci rimettevo con sforzi disperati ... inutilmente, e piangevo di dolore e di rabbia ! Poi venne l'inazione forzata, vennero le lunghe ore d'immobilità assoluta e di silenzio ; ore desolate e interminabili, in cui il suo bel mondo di fantasmi gli appariva di lontano, come la visione di un paradiso perduto, e la sua cara vita di artista gli appariva finita per sempre [...] Una notte, all'improvviso, si sentí soffocare, credette di morire, chiamò sua moglie, fece appena in tempo a dirle : *Finis mon bouquin!* (finisci il mio libro), ed ebbe uno spaventevole sbocco di sangue, che lo lasciò come un morto. Poi, lentamente, si ripigliò : ma ora sta in riguardo, e non lavora più così furiosamente come nel primo caldo della gioventù ».

²⁴ Ibid., p. 3 ; puis dans Id., *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 23-26.

description de la « nature méridionale »²⁵. A ce point l'écrivain conclut sa représentation théâtrale en s'identifiant aux différents personnages de l'œuvre dont il imite les voix et improvise les dialogues²⁶.

Inutile de poursuivre dans la liste des sujets abordés par Daudet, car l'intention de De Amicis est évidente. Après la comparaison initiale avec Zola, il renonce à toute présentation générale de l'œuvre de Daudet, de même qu'il évite tout approfondissement sur un livre en particulier ou une explication relative à sa façon d'écrire. Convaincu au contraire de la grande charge affective et psychologique présente dans les écrits de Daudet, il préfère offrir à ses lecteurs des exemples concrets presque tangibles, d'une telle énergie créatrice. D'où le choix de représenter les œuvres de Daudet à travers lui-même, donc surtout à travers son physique, sa voix, ses mains, ses émotions. De cette façon le portrait est vraiment une sorte de synthèse entre l'auteur et ses livres parce que ceux-ci sont racontés par Daudet lui-même, tandis que De Amicis ne fait rien d'autre que décrire ce qui arrive sur scène.

Dans une situation „théâtrale“ semblable, dont Daudet est l'absolu et naturel protagoniste²⁷, il y a très peu d'espace pour des réflexions circonstanciées. Ne manquent pas toutefois, comme dans le portrait de Zola, quelques thèmes en rapport avec la culture italienne, à laquelle Edmondo ne peut qu'être particulièrement sensible. Surtout vers la fin de la rencontre, quand désormais De Amicis et Cottinet ne sont plus seuls, un des visiteurs arrivés prononce le nom de Giacomo Leopardi, dont justement Daudet venait de lire quelques pages en

²⁵ Ibid., p. 3 ; *Ritratti Letterari*, p. 29 : « Poco dopo venne a parlare del nuovo romanzo che ha sul telaio, e diede la via a un vero torrente d'eloquenza comica e pittoresca, a una di quelle splendide sfuriate da parlatore magistrale e da grande artista, che rimangono impresse quanto le più belle pagine dei più bei libri ».

²⁶ Ibid., p. 4 ; *Ritratti Letterari*, p. 34-35 : « Bisognava vedere come imitava le voci, i gesti, gli sguardi, i fremiti delle labbra mobilissime e delle narici dilatate, e il roteamento degli occhi bovini, piegando a tutti i tuoni la sua voce morbidissima di tenore. Si sarebbe inteso con un grande piacere anche non comprendendo il suono delle parole, tanto la sua voce accarezza l'orecchio, come un canto, e il suo gesto spiega il pensiero. Come si vedeva l'artista ! ».

²⁷ Cf. à ce propos une réflexion intéressante de De Amicis : « Non si direbbe che parla. Mi disse uno. Ma che suona. Questo mi ricordò un appunto che gli fanno certi critici : dicono che il suo stile è lo stile di uno che recita. Ma l'occhio dell'osservatore più acuto e più malevolo non scoprirebbe nel suo parlare e nei suoi atteggiamenti né un accenno né l'ombra d'un gesto che potesse dar sospetto d'artificio » (Ibid., p. 5 ; *Ritratti Letterari*, p. 43).

traduction²⁸. De Amicis en profite tout de suite pour nous rappeler que Daudet prouve qu'il avait su saisir l'essence de l'inspiration du poète de Recanati, en dépassant des interprétations banales et réductrices²⁹. Cela constituait une confirmation ultérieure d'une profonde correspondance avec l'hôte italien, qui considérait Leopardi comme un de ses modèles d'élection³⁰.

IV.3. De Amicis traducteur de Daudet.

Peu après, la visite se terminait et Edmondo pouvait tirer les conclusions de cette rencontre spéciale, en proposant un profil plus synthétique de l'homme et de l'écrivain³¹.

²⁸ Ailleurs (Ibid., p. 4 et dans *Ritratti Letterari*, p. 39), De Amicis nous avait cependant informé de ce que Daudet « Legge l'italiano, ma non lo parla ».

²⁹ Ibid., p. 5 ; *Ritratti Letterari*, p. 44-45 : « I francesi che intendono un po' di italiano, leggendo il Leopardi, trovano quasi sempre un intoppo alle prime pagine, e non vanno più oltre spaventati dalle difficoltà che presentano le allusioni mitologiche e la forma un po' tormentata e velata di certe canzoni. Rimangono quindi con l'immagine dimezzata d'un Leopardi politico, erudito ed astruso, ignorando affatto il poeta appassionato e limpido delle liriche seguenti, che è il vero e grande Leopardi. Il Daudet andò fino in fondo, e mi fece piacere e meraviglia il sentire come l'ha capito profondamente, anche a traverso alla traduzione.[...]. Uno dei suoi amici non aveva del Leopardi un concetto giusto. Egli lo definì da par suo. «No, sapete? disse ; - sbaglia a parer mio, chi rimpicciolisce la sua poesia attribuendola a "mal di stomaco". Non è dispetto contro la natura, il suo ; è una malinconia grande e profonda, una disperazione ragionata e tranquilla, che non deriva dal cuore malato, ma dallo spirito persuaso. Guardata come è alta e serena l'immagine della morte come egli la presenta ! E come l'animo suo rimane gentile malgrado la disperazione ! È un disperato che dice le più amare verità sulla vita e sulla natura ; ma che è innamorato di tutto quello che è nobile e bello ; uno spirito sovranamente generoso e benevolo, compreso d'una pietà immensa per i suoi simili ; il quale, data la sua filosofia dolorosa, che crede meno funesta dell'errore, vuol consolare, non desolare il genere umano ».

³⁰ Cf. S. Timpanaro, « De Amicis di fronte a Manzoni e a Leopardi », dans Id., *Nuovi studi sul nostro Ottocento*, Pisa, Nistri-Lischi, 1995, p. 199-234. Leopardi sera cité aussi dans le portrait de Zola, voir *Ritratti Letterari*, op. cit, p. 73.

³¹ « Tale è Alfonso Daudet, nato povero, pervenuto alla fortuna e alla celebrità a traverso a una gioventù ardimentosa e infaticabile, giovine ancora, artista nell'anima, virile al lavoro, delicato di modi come una donna, sereno come tutti i caratteri benevoli, con una piccola vena di tristezza come tutti i grandi amanti dell'arte » (Ibid., p. 5 ; *Ritratti Letterari*, p. 49). Ce qui surprend ici, c'est forme stylistique et le rythme qui semble presque composer une sorte de symbolique épitaphe. Cela doit certainement être mis en relation avec le souhait final adressé à Daudet : « Non ci rimane ad augurarli che una cosa sola : la salute, ossia la moderazione nell'esercizio dell'arte gloriosa per cui è nato. Si sforzi di preservarla per sé e per la Francia, e per noi, e per tutti » (Ibid., p. 5 ; *Ritratti Letterari*, p. 49-50). En effet Daudet, même si depuis longtemps malade, s.,éteindra en 1897, à 57 ans.

Seul subsistait chez Edmondo le regret d'avoir quitté Daudet avec une poignée de main, en renonçant peut-être par timidité à l'embrasser car à ce moment-là c'est ce qu'il désirait fortement pour sceller cette rencontre si réussie. Cette accolade était seulement renvoyée et symboliquement reprise dans les lettres qu'Edmondo et Daudet s'échangèrent peu après. La première lettre fut en effet envoyée par Daudet tout de suite après la parution, dans la *Gazzetta Letteraria* (1-8 janvier 1881), de l'article que lui consacra Edmondo et que Cottinet lui montra³². Dans celle-ci l'écrivain français confirmait le caractère exceptionnel de cette rencontre, en écrivant :

Quand nous nous reverrons, mon cher De Amicis, il faudra nous embrasser comme deux frères. Ce sera ma seule réponse aux tendres et magnifiques choses que vous dites de moi. Seulement hâtez-vous ; il Daudet se fait vecchio, vous risquez, si vous tardez trop, de ne plus serrer sur votre cœur qu'une vieille peau parcheminée comme le berger de l'Arlésienne.

A vous affectueusement, et n'oubliez pas la promesse faite d'un de vos livres.

Alphonse Daudet

3. avenue de l'Observatoire

La correspondance entre les deux hommes dut continuer au cours des mois suivants, comme le confirme une autre lettre toujours très affectueuse, de Daudet qui répondait à une invitation de l'ami italien. Dans celle-ci, toutefois l'écrivain français ne manquait pas de rappeler une série de problèmes physiques et de douleurs qui l'empêchaient d'entreprendre un quelconque voyage en Italie :

³² Cf. une lettre de De Amicis à Cottinet (datée 2 janvier 1881) : « Con questa lettera vi mando due copie della *Gazzetta Letteraria* e una lettera per il Daudet. Volete aver la bontà di far pervenire l'una e l'altra cosa al simpaticissimo signor Alfonso ? Ve ne sarei gratissimo. Spero che il Daudet comprenderà la mia lettera ; se no, voi avrete la bontà di tradurgliela. Non vi ho nominato nell'articolo perché mi riserbo a trattarvi da solo e separatamente come vi meritate. Spero che il Daudet mi perdonerà se ho amplificato alcune delle cose dette da lui, e se ne ho aggiunte parecchie : l'ho fatto per via della *tournure* al mio scritto: egli lo comprenderà senza dubbio ». Et cf. une autre lettre envoyée à Cottinet, datée 5 janvier 1881 : « Ma che avete creduto quando vi pregai di tradurre l'articolo per Daudet ? che domandassi una vera e completa traduzione ? Bisognerebbe essere il re dei matti indiscreti. Io supponevo che avreste portato voi stesso l'articolo al Daudet, alla prima occasione, e che avreste aiutato lui a leggere, traducendogli a voce qualche frase oscura. Ma farvi tradurre tutto l'articolo ! Ci mancherebbe altro ! Un lavoro d'una settimana ! Sono lietissimo che non vi sia spiaciuto » (les deux lettres sont conservées dans BTFC).

Mon cher ami,

Je reçois votre bonne invitation et suis désolé de ne pouvoir m'y rendre. La cruelle névralgie qui m'a secoué tout l'hiver me condamne aux tristes eaux de Nérès. Nous partons à la fin du mois pour ces douches dont on dit merveille et qui donneront peut-être un peu de répit à ces douleurs que les injections de morphine apaisent seules. Ah ! mio Edmundo, les vilains mois que je viens de passer, douleurs et tristesses, la mère morte, le livre interrompu, et des semaines à gémir nuit et jour sans trêve ni sommeil.

Ne viendrez-vous pas à Paris ? Je pense à vous souvent, moi aussi. Il y a en vous quelque[s] chose de sain, de fort et de tendre. Vous me rappelez mon cher Mistral, le poète de Mireille ; et c'est pour cela que je vous serre à deux bras comme un ami de vingt ans.

Alphonse Daudet

Envoyez-moi votre prochain livre³³.

Malheureusement, la correspondance entre les deux écrivains est limitée à ces deux documents, et il n'existe pas de lettres de De Amicis à Daudet. Toutefois il n'est pas difficile d'imaginer que leurs rapports aient continué à travers des échanges de livres et de salutations affectueuses. Dans la bibliothèque personnelle de De Amicis, par exemple, nous pouvons retrouver deux livres de Daudet avec des dédicaces manuscrites qui confirment la continuation de leur amitié : *Numa Roumestan. Mœurs parisiennes*, Paris, G. Charpentier Éditeur, 1881 (« A De Amicis / fraternellement / Alphonse Daudet ») ; *L'évangéliste. Roman parisien*, Paris, E. Dentu Éditeur 1883 (« À De Amicis / sympathique littéraire / Alphonse Daudet »)³⁴.

De même, De Amicis devait aimer et probablement étudier avec soin le réalisme particulier de Daudet, qui était loin de celui excessif de Zola, et donc compatible avec la „linea manzoniana“ que De Amicis avait l'intention de

³³ Les deux lettres, qui sont conservées dans la Biblioteca Civica di Imperia (BCI), *Carteggio E. De Amicis*, lettres n. 38-39, ont été publiées par F. Contorbis dans le catalogue *Edmond De Amicis. Mostra bio-bibliografica e iconografica*, Comune di Imperia, 1981, p. 29-30 (avec des notes explicatives et bibliographiques auxquelles nous renvoyons).

³⁴ Les deux livres sont dans BCI, cote EDA 727 et EDA 485.

renouveler. Une lettre adressée à son éditeur, Emilio Treves, nous révèle aussi De Amicis en train de tradurre les *Contes du Lundi*³⁵, un livre qu'«il possédait certainement»³⁶. C'est une nouvelle intéressante et inédite, mais qui ne trouve pas de pièces justificatives concrètes. Pourtant, un autre témoignage considérable semblable est contenu dans une lettre d'Edmondo, adressée à son ami Cottinet. Ici De Amicis lui écrit clairement d'avoir déjà traduit certains chapitres du livre de Daudet *Les femmes d'artistes*, qui devaient paraître dans la *Gazzetta Piemontese*³⁷. En effet dans ce journal nous pouvons retrouver trois traductions tirées du roman de Daudet :

- n. 259, 20 septembre 1881, *Il credo dell'amore*, p. 1 ;
- n. 260, 21 septembre 1881, *La "bohème" in famiglia*, p. 1 ;
- n. 261, 22 septembre 1881, *La signora Heurtebise*, p.1.

³⁵ « Tempo fa ti parlai d'una traduzione dei *Contes de Lundi* del Daudet. Te ti mandai dei saggi che non ti dispiacquero. Che cosa hai deciso ? Ti sarei grato d'una risposta » (cette lettre, datée 26 décembre 1880, est dans M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 274). Sur cela et plus en général sur les rapports entre De Amicis et Daudet ce qu'écrit F. Portinari est remarquable : « Se devo insistere negli accertamenti parentali possibili, sospetti e indizi mi portano piuttosto in Francia, ove si riproduce un altro caso di eventuale ascendenza dickensiana : Alphonse Daudet [...]. I *Contes*, come *La vita militare* si muovono attorno a una esperienza di guerra conclusa in sconfitta, il 1870. Il primo però (les *Contes* in volume escono nel '73), *La dernière classe*, si apre su una scuola, con maestro e scolari delle elementari : potrebbe essere uno dei "racconti mensili", come *L'enfant espion*, dimostrativamente, pedagogicamente caricato. Infine, il destino dei due testi diventa il medesimo, di offrirsi, *Cuore* e *Contes du Lundi*, come libri di lettura per ragazzi delle scuole. D'altra parte non manca, tra i due, qualche somiglianza di stile. Quelle di Daudet paiono spesso dilatazioni di aneddoti : anche lui ha bisogno d'appoggiarsi all'esperienze del reale, il suo, autobiografico, senza essere per questo un naturalista zoliano (né De Amicis è un verista verghiano). Entrambi sono "gran descrittori", entrambi intervengono direttamente nel racconto con esclamazioni e perorazioni, entrambi sfruttano con abilità la vena sentimentale » (dans l'*Introduction* à E. De Amicis, *Opere scelte*, a cura di F. Portinari e G. Baldissoni, Milano, Mondadori, 1996, p. XLI).

³⁶ A. Daudet, *Contes du lundi*. Nouvelle édition revue et considérablement augmentée, Paris, G. Charpentier Éditeur, 1880 : ce livre était dans la bibliothèque personnelle de De Amicis, aujourd'hui conservée dans BCI, signé EDA 1595.

³⁷ « Ho letto i *Trois contes* e le *Tentations de Saint Antoine* del Flaubert, *Les femmes d'artistes* (graziosissimo) di A. Daudet, di cui tradussi parecchi capitoli per la *Gazzetta Piemontese* [...], un romanzo dei Goncourt (*Sœur Philomène*), *Les romanciers naturalistes* di Zola [...]. Vedi che ho vissuto con voi altri ! Ho letto persino nel *Figaro*, supplemento letterario, la mia biografia del Déroulède, tradotta in una maniera affatto fantastica, con aggiunte, tagli, cambiamenti, storpiature ... una vera trasformazione, che mi lasciò lí interdetto, con gli occhi spalancati e la bocca aperta » (Cumiana, 7 settembre 1881, BTFC). Le livre de Daudet, *Les femmes d'artistes*, Paris, Lemerre Éditeur, 1878, est dans la bibliothèque personnelle de De Amicis, cote BCI, EDA 486.

Malheureusement au fond des pièces il n’y a aucune signature, ni aucun avertissement de la rédaction sur l’auteur des traductions³⁸. Seulement la troisième traduction signale la provenance : « tradotto dal libro *Les femmes d’artistes* di Alfonso Daudet ». Cela était un peu bizarre, car publier un travail de De Amicis dans la *Gazzetta Piemontese* était une certitude de succès. Mais peut-être que De Amicis ne voulait pas publiciser son nom pour ne pas contrarier son éditeur Treves, auquel, pourtant, il avait déjà proposé ses traductions³⁹.

Malgré cela, la lettre à Cottinet (et précédemment celle à Treves) ne semblent pas laisser de doutes sur l’auteur des traductions. Et cette découverte ouvre un nouveau chapitre, à écrire encore totalement, sur les rapports entre l’écriture de De Amicis et celle de Daudet et plus généralement entre De Amicis et la littérature française⁴⁰.

IV.4. Dans la tanière de l’ours.

Après cette longue parenthèse il convient de revenir au livre *Ritratti Letterari*. Le texte dédié à Zola, même s’il est initialement pensé comme une sorte d’appendice à celui consacré à Daudet⁴¹, recouvre au contraire une importance remarquable pour la structure générale des articles et puis du volume. Il est en effet étroitement lié à la partie initiale de l’article sur Daudet, où justement, comme nous l’avons déjà remarqué, De Amicis insiste sur les différences entre les deux représentants du naturalisme, Daudet lui-même et Zola. Outre ce rôle qu’il lui attribue, De Amicis l’utilise comme une liaison idéale avec les deux

³⁸ Pourtant, dans la *Gazzetta Piemontese* du 19 septembre, nous pouvons lire cet avertissement de la rédaction (daté 18 septembre et adressé « Ai nostri lettori ») : « Con l’appendice di oggi ha fine l’interessante romanzo *La Donna e la legge*. Domani cominceremo la pubblicazione di alcuni bozzetti di quel finissimo artista che è Alfonso Daudet, così vivamente ritratto nella *Gazzetta Letteraria* da Edmondo De Amicis. Questi bozzetti sono come quadri che si osservano nella vita artistica parigina, sono tipi, sono macchiette piene di finezze e di verità. Ce ne fornì la traduzione un egregio scrittore italiano ; ce ne saranno grati i nostri lettori ».

³⁹ Pour ce motif, il n’est pas impossible que d’autres traductions de De Amicis soient parues dans d’autres journaux ou revues, même chez Treves.

⁴⁰ Ici nous nous limitons donc à signaler pour la première fois de telles traductions en laissant à autrui plus expert, le soin de mesurer la valeur de cette expérience de De Amicis, qui a sans doute eu d’autres manifestations encore inconnues.

⁴¹ Cf. la lettre à Treves citée dans M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., 253.

précédents portraits sur Victor Hugo et celui encore dédié à Zola, publiés précédemment dans *L'Illustrazione Italiana*, puis insérés dans les *Ricordi di Parigi*. Ce n'est pas par hasard que dans le texte intégré dans les *Ritratti Letterari* sont repris sur plusieurs points y compris la comparaison entre Hugo et Zola ; c'est-à-dire, pour utiliser les mots mêmes de Edmondo, entre « il leone » et « l'orso », où Hugo représente la certitude de la tradition et de la reconnaissance unanime, tandis que Zola incarne la laborieuse ascension vers le nouveau⁴². Par conséquent le texte en question doit être idéalement interprété sur plusieurs plans, qui souvent s'entrecoupent et se confrontent, en impliquant aussi les précédents écrits de De Amicis sur Zola et Hugo.

Après ces indications de caractère général qui insèrent le second écrit consacré à Zola dans un contexte plus ample, nous pouvons examiner les deux petits chapitres introductifs (p. 53-57 et 58-62), comme d'habitude très importants par rapport à l'architecture générale de l'article. Dans ceux-ci De Amicis anticipe en effet ce qui sera le sujet central du texte, c'est à dire une vision générale plutôt différente de l'intellectuel Zola, au moins par rapport au texte inséré par la suite dans les *Ricordi di Parigi*. Zola maintenant est présenté non seulement comme romancier engagé dans la conclusion du cycle dédié aux *Rougon-Macquart*, mais aussi comme un combattant toujours dans la tranchée, contraint plus à repousser les attaques des ennemis que d'avancer vers les lignes des adversaires. Naturellement son épée est sa plume et la guerre passe à travers de nombreux articles dédiés aux sujets les plus variés, toujours et de toute façon en version polémique⁴³ : d'où le titre choisi par De Amicis pour l'écrit inséré dans le volume, *Emilio Zola polemista*⁴⁴.

⁴² Cf. E. De Amicis, « Emilio Zola », *Gazzetta Letteraria*, n. 2, 8-14 janvier 1881, p. 12 ; *Ritratti Letterari*, p. 87, où Zola exprime clairement sa propre gêne par rapport à un tel modèle : « Io mi trovo in una condizione disgraziata. Vedete Victor Hugo. Certo, nel suo grande cammino trionfale egli è stato spinto innanzi dalla forma immensa delle simpatie e degli entusiasmi della nazione ; ma aveva il vantaggio di non essere costretto a combattere a corpo a corpo. Una legione di devoti e di fanatici gli andava innanzi sgombrando la strada a colpi di spada e d'accetta, e gli faceva largo intorno, gli lasciava un grande spazio d'aria libera, nel quale egli procedeva serenamente, tutto assorto nella propria ispirazione. Io, invece, debbo far tutto, ossia fare e disfare. Ed è quello che non vogliono perdonarmi ».

⁴³ E. De Amicis, « Emilio Zola » op. cit., p. 9 ; et puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 53-54 : « Son ritornato con piacere in quella bella stanza al terzo piano, in via di Boulogne, tutta ordinata e

De Amicis nous décrit en outre un Zola devenu désormais riche⁴⁵, sans aucun problème économique ou familial ; pourtant il est mécontent, toujours assiégé par des ennemis extérieurs, par des doutes intimes, et donc toujours à la recherche d'un équilibre semble-t-il⁴⁶. Un Zola, en somme, qui pourrait désormais jouir de la gloire acquise, mais qui au contraire ne peut se passer de travailler, d'écrire, d'intervenir sans cesse dans les journaux en particulier dans les pages du *Figaro* pour critiquer, défendre, préciser, approfondir. Pour lui De Amicis revient à l'exemple dantesque de Farinata degli Uberti, personnage orgueilleux et hautain, que toute la société humaine a « *in gran dispetto* »⁴⁷. Comme Dante par rapport à Farinata, de même Edmondo ne cache pas sa propre admiration pour l'œuvre infatigable de Zola. Mais en même temps il cherche à saisir l'obscur secret de son insatisfaction, de son éternel suspicion : tous ces sentiments en font un personnage éloigné de l'affectivité naturelle manifestée, au contraire, par Daudet.

nitida, nella quale il principe dei veristi lavora da anni alla gran tela dei *Rougon-Macquart*, e prepara prede da sbranare alle platee furibonde, e bandisce il verbo del naturalismo, stroncando avversarii, incoraggiando discepoli, ribattendo censure ; oggi alle prese con Victor Hugo, domani col Gambetta, ora con la repubblica, ora con l'Accademia, ora col romanticismo, ora con la religione ; assalito da cento parti, pronto su cento breccie, in un atteggiamento minaccioso di avanguardia del ventesimo secolo, di giorno in giorno più testardo, più sdegnoso e più intrepido ».

⁴⁴ Pour une comparaison entre le texte de l'article et le texte du livre, cf. le Chapitre III.2 de la *Deuxième Partie*. Pour la fortune en France de ce deuxième texte consacré par De Amicis à Zola, nous renvoyons à l'*Appendice I* de la *Deuxième partie*.

⁴⁵ Comme cela était déjà arrivé dans d'autres circonstances, De Amicis est particulièrement attentif au thème de l'argent, condition indispensable pour assurer l'indépendance des intellectuels par rapport au pouvoir : « Il denaro è l'indipendenza e la dignità degli scrittori ; i quali, quando o non potevano o sdegnavano di trarre la vita dalle fatiche del proprio ingegno, erano lacchè di principi, cacciatori spudorati di pensioni, e affamati leccazampe di tutti i ciuchi blasonati e danarosi [...]. E certo il desiderio ardente della ricchezza è in Francia (dove la ricchezza può conseguirsi) un potentissimo sprone all'operosità degli artisti. La possibilità e la speranza di arricchire in pochi anni, e di trovarsi poi in grado di lavorare a bell'agio e meglio intorno a soggetti più liberamente scelti e più profondamente meditati, accendono negli scrittori quella stessa febbre di lavoro e d'ardimento che centuplica le forze della gente d'affari in tutti i paesi ; ed è fuor di dubbio che noi dobbiamo a quella febbre un grande numero d'opere bellissime, e non pochi capolavori, che la sola forza dell'ispirazione artistica, non sostenuta da un'attività disperata, non sarebbe bastata a produrre » (« Emilio Zola » op. cit., p. 9 ; *Ritratti Letterari*, p. 59-60).

⁴⁶ Cf. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, éd. R. Ricatte, t. III, Paris, Fasquelle et Flammarion, 1956, p. 92 : « La vie est vraiment bien habilement arrangée pour que personne ne soit heureux. Voici un homme [Zola] qui remplit le monde de son nom, dont les livres se vendent à cent mille, qui a peut-être, de tous les auteurs, fait le plus de bruit de son vivant : eh bien, par cet état maladif, par la tendance hypocondriaque de son esprit, il est plus désolé, il est plus noir que le plus déshérité des fruits secs ! ».

⁴⁷ E. De Amicis, « Emilio Zola », op. cit., p. 9 ; *Ritratti Letterari*, p. 56 : « Dalla povertà, da una vita d'umiliazioni e di lotte disperate, è giunto alla gloria e ad una agiatezza splendida ; ma non si è mutato d'animo, non s'è riconciliato col mondo, e par che abbia la società umana *in gran dispetto*, come Farinata l'inferno ».

Grâce à Zola et à sa difficile évolution en tant qu'intellectuel, De Amicis esquisse donc aussi un cadre un peu plus ample de la littérature française de la deuxième partie du dix-neuvième siècle, dominée par la figure imposante de Hugo, puis du grand maître Gustave Flaubert, d'où proviennent Zola, Daudet et les autres.

Comme d'habitude De Amicis, toujours attentif aux exigences de son public, construit le portrait psychologique complexe de Zola se servant du moindre indice extérieur, qu'il réussit habilement à relier par une paisible forme narrative. Ainsi il nous conduit tout d'abord dans l'appartement parisien de rue de Boulogne, il nous montre les pièces ordonnées et propres, où l'écrivain français vit comme un moine. A trois ans seulement de sa dernière visite à Zola, effectuée à l'époque en compagnie de l'ami Parodi, De Amicis retourne tout seul, presque comme à un pèlerinage, aux sources de la nouvelle littérature. Maintenant cela a changé. Il n'a pas besoin de présentations externes, désormais il connaît Zola, il a écrit sur lui un essai important, il est entré en contact épistolaire avec lui.

Il attend l'arrivée de Zola et entre temps il observe et note mentalement les changements effectués dans la maison⁴⁸ ; en même temps il revient sur l'immense production de Zola, à son extraordinaire capacité de concentration, au monde parisien si stimulant et en même temps si agressif. Tandis qu'il est occupé à penser à tout cela, apparaît Zola dont la présence ouvre le long troisième chapitre (p. 62-103).

Selon un schéma habituel, Edmondo le décrit avec précision, en déduisant des données externes des indices pour une lecture plus approfondie de celui qui se trouve devant lui. Zola apparaît changé physiquement, plus petit, avec le visage amaigri et émacié. L'impression qu'il transmet est celle d'un homme triste et seul⁴⁹. Et en effet peu après, sollicité par De Amicis il communique sa douleur à

⁴⁸ Ibid., p. 9 ; *Ritratti Letterari*, p. 58 « Nella sua stanza, in questi ultimi tre anni, si sono moltiplicati i quadri e i ninnoli costosi, come le edizioni dei suoi romanzi ». Stranamente De Amicis, di solito non indifferente alla produzione artistica non spende nessuna parola per descrivere i quadri appesi nell'abitazione di Zola, dove come si sa erano presenti dei capolavori dell'impressionismo.

⁴⁹ Ibid., p. 10 ; *Ritratti Letterari*, p. 63 : « Mentre stavo in questi pensieri, egli comparve, pallido e coi capelli irti, vestito di un farsettone di maglia scura, stretto alla vita, senza cravatta, con le scarpe di panno nero : uno strano vestimento, tra di lottatore e d'operaio. Mi fece un'impressione inaspettata, diversa dalla prima volta. Mi parve assai più piccolo di statura e più esile. Ha messo un po' di ventre ; ma è notevolmente dimagrato nel viso. Era smorto e aveva l'aria triste. E forse a

cause de la mort de sa mère, et dans un certain sens aussi de son père c'est-à-dire, Gustave Flaubert⁵⁰ (en partageant la perte avec Daudet).

IV.5. La tristesse et la solitude de Zola.

Mais il ne s'agit pas seulement d'un malaise provoqué par des éléments extérieurs⁵¹. Zola en effet avoue son incapacité à travailler comme autrefois, et son peu de confiance dans le futur. Il voudrait continuer à œuvrer sur plusieurs fronts (journalisme, romans, production théâtrale), mais sa santé et sa force ne le lui permettent plus. Ses projets se suivent, puis domine l'incertitude. Et sans perspective d'un travail tout lui semble privé de sens.

De Amicis a en face de lui un homme qui se révèle subitement incapable, faible donc, très éloigné de l'écrivain qui seulement trois années auparavant semblait une parfaite et infatigable machine pour l'écriture. De Amicis, tout en participant avec émotion à cette confession d'impuissance momentanée ne cache pas, ni n'atténue ces difficultés, qu'il enregistre en effet fidèlement sur la page⁵². Plutôt il voudrait les approfondir pour expliquer à lui-même ainsi qu'à ses lecteurs, peut-

cagione della tristezza la sua accoglienza fu più affettuosa di quello che si soglia aspettare da lui ». Une telle impression est confirmée même par le jugement final de De Amicis, à la conclusion de la rencontre : « [...] Me ne andai dolente, proprio, di non aver trovato lo Zola giovane e contento dell'altra volta » (Ibid., p. 13 ; *Ritratti Letterari*, p. 103).

⁵⁰ Gustave Flaubert meurt le 8 mai 1880, Emilie Aubert, veuve de François Zola, le 17 octobre 1880.

⁵¹ Cf. ce qu'écrit John A. Walker dans l'« Introduction biographique » à E. Zola, *Correspondance*, édité sous la direction de B.H. Bakker, tome IV, juin 1880-décembre 1883, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1983, p. 25-26 : « C'est un crise morale dont l'intensité le rend presque méconnaissable. Et d'abord, il est lui-même malade, depuis que la fin de Nana l'a fait s'aliter [...]. Sa correspondance de l'an 1880 est jalonnée de plaintes sur son état de santé. Les deuils se sont succédé, et la crise de mauvaise santé a été renforcée, redoublée, par une crise de pessimisme radical ».

⁵² Ibid, p. 10, *Ritratti Letterari*, p. 69-70 : « Ci son dei giorni in cui mi pare d'essere finito, non per quel giorno, ma per sempre ; giorni in cui son come morto. Mi metto al tavolino la mattina per tempo, senz'aver coscienza del mio stato, e al momento di ripigliare il filo del romanzo, mi sento nella testa un vuoto e un silenzio da far paura. Personaggi, luoghi, scene, avvenimenti, tutto s'è come agghiacciato dentro a una nebbia oscura, in cui mi sembra che non riuscirò mai più a far penetrare un raggio di sole. E allora resto qui delle ore, colla testa sopra una mano e gli occhi fissi alla finestra come uno smemorato. E poi... mi pigliano degli scoraggiamenti terribili anche riguardo all'arte mia ».

être en les opposant à la frénésie créative de Daudet sur lequel il s'était arrêté dans l'écrit précédent.

Ainsi Edmondo n'hésite pas à entrer de nouveau dans le laboratoire de Zola, même si l'écrivain cette fois est affligé par une grave crise créatrice, rendue plus aiguë par les deuils survenus entre temps. Les questions que De Amicis pose à l'écrivain français sont propres à un écrivain qui veut comprendre comment et pourquoi Zola est en difficulté. De son côté Zola ne se dérobe pas, et ne refuse pas la confrontation. Il s'offre généreusement à son interlocuteur, même si c'est pour donner de lui-même une image très lointaine de l'image habituelle. De Amicis, à trois ans de la première et heureuse expérience, nous propose donc un autre Zola, un intellectuel tourmenté par les doutes et les découragements. Edmondo, presque incrédule face à une telle faiblesse psychologique, veut savoir jusqu'au bout ce qu'on éprouve en de tels moments de vide créatif ; et même de façon aimable et rassurante, il s'efforce de trouver les causes de ces incertitudes. Zola répond comme d'habitude avec précision, presque sans pitié envers lui-même⁵³, en révélant aussi sa difficulté d'arriver à un style personnel en utilisant une langue non stéréotypée⁵⁴.

Il est évident que Zola, manifeste non seulement un réel problème, mais entend aussi en quelque sorte demander de l'aide au collègue écrivain et critique littéraire⁵⁵. Zola surtout demande du réconfort psychologique et en même temps

⁵³ Zola se révèle comme un hypocondriaque, qui semble presque mettre en relief certaines faiblesses, à partir de ses mains qui semblent souffrir de *delirium tremens* (ibid., p. 10 ; *Ritratti Letterari*, p. 71).

⁵⁴ Ibid., p. 10 ; *Ritratti Letterari*, p. 71-72 : « M'ammazzo a lavorare, e non riesco a far quello che voglio ; sono un uomo malcontento, ecco tutto. [...] Il nostro stile è uno stile di spolvero, tutto bellezze grosse e patenti, frasi fatte e cadenze obbligate. A furia di voler cesellare, brunire, ricamare e dipingere, e pretender dalle parole l'odore delle cose, e ingegnarci di rendere tutti i suoni, ci siamo formati un linguaggio convenzionale, un gergo letterario nostro proprio, tutto stelleggiato e ingioiellato d'immagini, tutto tremolante di pennacchietti e di frangie, che non potrà piacere a lungo perché non è la bellezza, ma la moda, non è la forza, ma lo sforzo ; che anzi invecchierà immancabilmente, e riuscirà intollerabile alle generazioni future ».

⁵⁵ Ibid., p. 10 ; *Ritratti Letterari*, p. 75 : « Questo è il grande struggicore dello Zola, e gli durerà, credo, per tutta la vita. Egli dice che non riesce a liberarsi dal suo vecchio stile e a impadronirsi del nuovo, perché ha troppo fitto nell'ossa, come tutta la sua generazione, il veleno del romanticismo. [...] Ma nell'intimo della sua coscienza, egli sente certamente che non è questa la ragione che gli impedisce di porre in atto la sua idea : sente che gli manca anzitutto la fede nelle proprie forze ; o piuttosto sente che non potrebbe riuscire se non a una condizione a cui non vorrà piegarsi mai certamente : di fare un romanzo solo coi materiali che gli bastano ora per due, e di lavorarci

une confirmation de sa réelle valeur, mise continuellement en doute par la critique et par le grand public français. Ce n'est pas par hasard s'il adresse cette confession encore à De Amicis : ce dernier avait été l'interprète fidèle de sa parole, mais plus encore, il était le représentant du public et de la critique d'un pays qui à l'inverse de la France avait reconnu Zola comme un maître de la nouvelle littérature européenne⁵⁶. Et en effet Edmondo ne manque pas d'encourager l'auteur français, en lui confirmant son appui et son estime.

Aux lecteurs d'aujourd'hui qui connaissent le parcours accidenté de De Amicis avant d'arriver à l'éclatant succès de *Cuore*, n'échappent pas cependant d'autres aspects non moins importants. Ils touchent directement l'écrivain italien et sa laborieuse recherche pour arriver à de nouvelles expériences d'écriture après la série heureuse des livres de voyages. Et à propos des pages dédiées aux « scoraggiamenti terribili » éprouvés par Zola, on ne peut pas ne pas se souvenir des pages analogues dans lesquelles De Amicis, lucidement déjà, préfigurait les difficultés qu'il rencontrerait⁵⁷. Donc en parlant de Zola et de ses difficultés, De Amicis vraisemblablement parlait aussi de lui-même et de son désarroi⁵⁸.

Mais revenons au texte. Pour détendre la tension accumulée et proposer aux lecteurs quelque idée intéressante, De Amicis à ce point introduit alors une série de divagations, toutes cependant reliées en quelque sorte à l'Italie, pays par

attorno tre anni invece di otto mesi, e di rinunciare alla soddisfazione dei grandi successi immediati ».

⁵⁶ Cf. *Interpretazioni di Zola*, a cura di R. Paris, Roma, Savelli, 1975 ; E. Zola, *Opere*, vol. I, a cura di P. L. Pellini, Milano, Mondadori ("I Meridiani"), 2010.

⁵⁷ Cf. à ce propos un passage contenu dans le texte *Scoraggiamenti* (dans *Pagine Sparse*, Milano, Tipografia Editrice Lombarda, 1874), p. 25-26 : « Intanto io farò un pochino di critica al tuo autore. I suoi personaggi son tutti fantocci che recitano la medesima parte, e non ne vien uno in scena, che non lasci vedere sotto la mano del burattinaio. Tre idee tinte di mille colori ; ma non più che tre idee. Un manzonismo annacquato, senza coraggiose affermazioni ; un ciondolio perpetuo fra il credo e il non credo ; un voler far sentire la cosa senza comprometersi con la parola ; una doppia paura di far sorridere i miscredenti e di scontentare le madri pie ; un tirar sempre al cuore, a tradimento, quando si dovrebbe tirare alla testa ; e persino nella lingua, la convinzione profonda che si debba dare un calcio alle convenzioni, agli scrupoli grammaticali, alle parole illustri, a tutte le formule della lingua scipita, pedantesca, bastarda, che si parla fuor di Toscana ; e la vigliaccheria di non farlo per paura di coloro che combattono la proposta del Manzoni, perché non vogliono ricominciare a studiare ».

⁵⁸ Est intéressante à ce sujet une question que Zola, pendant un discours des propos tenus sur Cesare Cantù, pose tout à coup à De Amicis (« Poi domandò bruscamente : « Perché non fate un romanzo ? » : Ibid, p. 11 ; *Ritratti Letterari*, p. 79-80) n'en obtenant pas de réponse.

ailleurs d'où est originaire la famille Zola⁵⁹. De telles nouvelles pouvaient donc être accueillies avec un certain intérêt par le public italien, très attentif à ces vicissitudes. Au cours de quelques pages se suivent donc diverses informations et curiosités relatives à l'extraordinaire intérêt montré en Italie pour l'écrivain français et pour son œuvre. Zola hanté par une sorte de complexe de persécution dans sa patrie relate avec satisfaction la surprise et dans un certain sens la gêne avec laquelle le public français a appris cette « toquade » du côté italien. Elle a touché vraiment un grand nombre de lecteurs importants et parmi eux, même le Ministre de l'Instruction publique, c'est à dire, Francesco De Sanctis⁶⁰, de même qu'un vieux représentant de l'érudition cléricale comme Cesare Cantù, jusqu'alors inconnu de Zola. Ce dernier en effet à travers une lettre a interrogé Zola pour avoir des informations sur un membre présumé de sa famille d'origine, suscitant la curiosité de l'écrivain français⁶¹.

Intéressantes sont aussi les observations relatives aux traductions des œuvres de Zola, en particulier de *L'Assommoir*, qui s'enorgueillit de deux traductions italiennes différentes, celle de Emanuele Rocco (Treves 1878) et de Policarpo Petrocchi (Pavia, 1879)⁶². D'après les réponses de Zola, on perçoit encore sa difficulté à lire et comprendre l'italien, langue qui toutefois il confie-t-il à Edmondo il est en train d'apprendre, ne serait-ce que pour répondre plus correctement aux lettres et aux articles qui lui parviennent d'Italie. C'est aussi pour cela qu'il s'étend sur la nécessité d'amplifier en France la connaissance des

⁵⁹ Cf. R. Ternois, « Les Zola. Histoire d'une famille vénitienne », dans Id., *Zola et ses amis italiens. Documents inédits*, Paris, Société Les Belles Lettres, 1967, p. 1-33.

⁶⁰ Cf. G.C. Menichelli, *Bibliographie de Zola en Italie*, Florence, Institut Français de Florence, 1960, p. 44 n. 314, p. 47 n. 338 ; R. Antonetti, Francesco De Sanctis et la culture française, Firenze, Sansoni Antiquariato, 1964..

⁶¹ Il reconstruit ces vicissitudes en utilisant trois lettres échangées entre De Amicis et Cantù, L. Bani, « Uno „scherzo“ di Edmondo de Amicis a Cesare Cantù (con tre lettere inedite) », dans *Cesare Cantù e dintorni*, a cura di M. Dillon Wanke e L. Bani, Milano, Cisalpino, 2007, p. 115-122.

⁶² Cf. à ce propos l'intéressante observation de E. De Amicis, « Emilio Zola » op. cit., p. 11 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 77 : « Certo che è un caso letterario notevole la grandissima diffusione dei romanzi dello Zola in Italia, dove una sola delle due traduzioni de *L'Assommoir* ebbe più spaccio di qualunque libro italiano più popolare ; dove tutti i suoi romanzi sono tradotti e, quel ch'è più raro, tradotti tutti accuratamente, e parecchi benissimo ; dove si può dire, anzi, che si deve allo Zola il fatto nuovissimo d'una vera gara letteraria di traduttori colti e coscienziosi, alla quale il pubblico tenne dietro curiosamente ». Voir aussi notre Chapitre II.2 de la *Deuxième Partie*.

langues et des littératures étrangères, en particulier l'italienne. De ces considérations, ce qui intéresse le plus son interlocuteur c'est la révélation de la part de Zola d'avoir lu les *Promessi Sposi*, même si c'est en traduction française. Probablement Zola était au courant du culte professé par De Amicis pour l'écrivain lombard. Toutefois Zola évite toute hypocrisie pour faire plaisir à son ami, maintenant au contraire, comme d'habitude, une lucide froideur. Son jugement sur le livre de Manzoni en effet est seulement en partie positif ; il loue la beauté et la puissance de certaines descriptions présentes dans le roman (en particulier de la peste), mais dans l'ensemble il juge les *Promessi Sposi* trop semblable aux œuvres historiques de Walter Scott⁶³. De Amicis, même s'il est un peu surpris, évite cependant d'approfondir le sujet avec Zola, se limitant à quelque mise au point à ce sujet à l'intention essentiellement des lecteurs italiens⁶⁴. De son côté l'auteur français promet de lire un jour le roman de Manzoni en langue originale. C'est ainsi que se conclut cette sorte d'intervalle dédié à l'Italie.

Connaissant le rapport étroit qui unissait De Amicis à Manzoni, nous ne sommes pas surpris de cette parenthèse. En revendiquant l'originalité de Manzoni par rapport à Walter Scott, De Amicis voulait en quelque sorte confirmer publiquement non seulement sa fidélité au Grand Lombard, mais aussi affirmer la position de relief que celui-ci détenait dans le panorama du roman européen. Sur un plan différent, évoquer Manzoni signifiait aussi repenser à l'héritage manzonien en le mettant directement en relation, non seulement avec la production française, mais encore avec les nouvelles expériences italiennes de la

⁶³ Ibid., p. 12 ; et *Œ* avec une petite variante « soprattutto » en lieu de « specialmente » *Œ*, dans *Ritratti Letterari* p. 83 : « [...] I *Promessi Sposi* non mi fecero l'impressione che m'aspettavo. Che so io ? Il romanzo, nel suo complesso, mi parve troppo fedelmente lucidato dai romanzi di Walter Scott. Non mi sono fatto un concetto preciso del suo valore. Certo però che ci son delle parti, e molte, che serbano anche nella traduzione una bellezza e una potenza meravigliosa ; squarci d'un realismo magistrale, nei quali si rivelano insieme la forza d'un grande pittore e quella d'un pensatore vasto e profondo : la storia della peste soprattutto, che avrebbe innamorato il Flaubert ».

⁶⁴ Ibid., p. 12 ; et avec certains changements dans *Ritratti Letterari*, p. 84-85 : « Quello che lo colpì più d'ogni cosa, insomma, fu la descrizione, e di tutte le descrizioni [...] quella che gli rimase impressa profondamente, a segno da ricordarne tutti i particolari, è la scena che si presenta improvvisamente allo sguardo di Renzo, quando s'affaccia alla porta del lazzaretto, dopo la sua lunga e avventurosa pellegrinazione attraverso Milano [...]. Non disse altro e non me ne stupii. Per quanto ingegno e accorgimento critico abbia, è impossibile che, per ora, gusti e giudizi rettamente un'opera pensata, sentita e condotta così diversamente dalle sue ».

Scapigliatura et, peu de temps après du vérisme⁶⁵. Ce qu'on évoquait était donc un problème pas seulement abstrait ou d'historiographie littéraire ; pour un écrivain tendu vers une recherche comme l'était alors De Amicis, dans cette circonstance, Manzoni et Zola étaient comme les pôles opposés d'un parcours se mouvant à l'intérieur de la représentation de la réalité

L'interview reprend en touchant divers sujets. D'un intérêt particulier sont les pages dans lesquelles Zola reparle de sa méthode de travail pour la construction de son prochain roman. Méthode qui demande un grand effort, celui de comprendre jusqu'au bout le milieu en revivant pour ainsi dire la vie concrète de chaque personnage⁶⁶. Une fois cette immersion totale conquise dans la matière, le roman se fait presque tout seul et l'écrivain devient comme un simple observateur extérieur qui prend des notes sur ce qu'il est en train d'arriver sous ses yeux⁶⁷.

Il ne manque pas dans ces pages conclusives de l'article des aspects sombres et douloureux de l'expérience de Zola, déjà en grande partie anticipés dans la première partie de l'écrit. C'est Zola lui-même qui parle de nouveau de la « stanchezza intellettuale » qui le rend triste. Mais il est en effet surtout agacé et

⁶⁵ Ce n'était ni le premier ni le seul De Amicis à appliquer une semblable analyse interprétative, mais il avait été par exemple précédé par Felice Cameroni. Cf. E. Ghidetti - E. Testa, « Realismo, naturalismo, verismo, psicologismo. Capuana, Verga, De Roberto », op. cit., p. 390-391: « Il percorso che gli interventi giornalistici di Cameroni indicano, muovendo dalla Bohème come categoria ideologico-letteraria, attraverso Balzac e Flaubert, si conclude coerentemente con Zola e gli autori delle Soirées de Médan, ma è significativo che in un articolo del 1875, intitolato *I realisti*, pubblicato con l'esplicito scopo di raccomandare "come un'opera della massima importanza letteraria e sociale, *Les Rougon-Macquart*", il critico richiami Manzoni: "V'ha nello Zola il magistero delle descrizioni manzoniane congiunto alla magica fantasia di Sue nell'ideare scene drammatiche" ».

⁶⁶ Ibid., p. 13; *Ritratti Letterari*, p. 96 : « Ho bisogno di viver prima lungo tempo coi miei personaggi, e siccome questo non è un lavoro da tavolino, che m'obblighi a star lí cogli occhi sulla carta, così basta anche una leggiera preoccupazione dell'animo a distrarmene. Ho bisogno di pigliare i miei personaggi a uno a uno, e poi a due a due, e così avanti, e di farmeli andare e venire per la testa, di notte, passeggiando, desinando, ora strappando una parola a uno, ora cogliendo a volo il gesto d'un altro, ora scoprendo il segreto di un terzo. E di abituarli a viver con loro fino al punto di voltarmi in tronco, quando mi sento un fruscio alle spalle, quasi con la sicurezza di sorprenderne qualcuno in carne ed ossa ».

⁶⁷ Ibid., p. 13 ; *Ritratti Letterari*, p. 97-98 : « Quando poi i personaggi son diventati così vivi e parlanti, e quasi gente di casa mia, il lavoro non m'affatica più ; mi metto al romanzo e lascio che facciano loro, che pensin loro a combinarsi e a trattare insieme le proprie faccende : io cerco d'entrarci il meno possibile, e di restringermi a redigere i verbali. A volte mi par d'essere estraneo affatto al mio romanzo. Casi, scene, dialoghi si succedono da sé, e non ho che a mutar qualche parola nel testo che mi si svolge sotto gli occhi. Non è che la descrizione che mi costa sforzo. Ma scrivendo, vedo i luoghi così distintamente, sento i rumori, gli odori, i contatti in maniera così viva, che anche qui non ho quasi da cercar altro che l'espressione ».

presque hanté par le jugement du public français qui, selon lui le considère comme un homme sans morale et pour cela l'insulte et le méprise⁶⁸. De Amicis essaie de consoler de toutes les manières Zola, sachant qu'il est en train de traverser une phase particulièrement négative de son existence⁶⁹. Edmondo toutefois ne cache rien à son public ; et même il profite en un certain sens des faiblesses de l'écrivain français pour révéler à ses lecteurs cet aspect d'habitude caché de l'activité des écrivains célèbres français.

Cela en réalité nous les rend plus vrais et humains, comme De Amicis le souligne dans le petit chapitre conclusif (p. 104-106)⁷⁰. Outre à confirmer la profonde solitude de l'artiste Zola face aux adversités de la vie et aux difficultés de son propre travail, cette même faiblesse et cette solitude semblent encore renvoyer en quelque sorte à une question ouverte pour Edmondo lui-même.

IV.6. De Amicis-Zola : notes pour un bilan provisoire.

A la conclusion de ce chapitre on pourrait peut-être se demander si la rencontre de De Amicis avec Zola a modifié sa sensibilité envers la réalité ou a changé la qualité de son écriture. Mais il est impossible de donner une réponse satisfaisante à ce sujet et nous pouvons seulement avancer certaines hypothèses en analysant les œuvres composées par De Amicis après la rencontre avec Zola. Un livre comme les *Ricordi di Parigi* (Treves, 1879), par exemple, nous décrit une

⁶⁸ Cf. le jugement de De Amicis, à p. 13 (et dans *Ritratti letterari*, p. 95) : « Questo è il suo chiodo fisso ; per quanto faccia, bisogna sempre che torni a batterci su. Il suo grande tormento è d'essere male giudicato come uomo. E questo tormento possono averlo celato, ma lo provarono certamente tutti gli artisti, anche i più incuranti e sdegnosi del mondo, e i più gloriosi, quando il loro carattere morale fu denigrato. Poiché si può ben amare disperatamente la gloria, ma non si può averne un godimento pieno e sereno, se non si sente che insieme all'artista è stimato l'uomo, suo padre e suo giudice, e depositario del suo onore ».

⁶⁹ Cf. un passage de la lettre de Zola à Henry Céard (Medan, 1 octobre 1881) : « De Amicis, en effet, m'a fait un peu ramolli. Mais l'article date de dix mois. Il m'avait vu au lendemain de la mort de ma mère, un matin de terrible tristesse. N'importe, il aura donné là une note juste ; car ces découragements me prennent souvent » (Dans E. Zola, *Correspondance*, op. cit., vol. IV, p. 226).

⁷⁰ *Ibid.*, p. 13 ; *Ritratti Letterari*, 104 : « Ecco i grandi artisti. Mentre noi gl'invidiamo di lontano, pensando che sono famosi, potenti, ricchi, e che debbono essere felici, o almeno tutti frementi e splendidi del trionfo, essi son là soli in mezzo ai loro libri, afflitti da dolori che ignoriamo, tormentati da mille dubbi, sfiduciati di sí, incerti dell'avvenire, e rosi nel cuore dalla passione dell'arte propria ».

capitale bourgeoise riche et séduisante qui est très loin de la ville ouvrière et pauvre que Zola avait représentée dans son roman *L'Assommoir*, livre que De Amicis avait lu avec attention. Egalement, dans la conférence *Gli effetti psicologici del vino*⁷¹ De Amicis étudie un aspect particulier de l'alcoolisme en nous donnant cependant une image presque amusante encore distante de celle de Zola. Il faut attendre peut-être d'autres romans de De Amicis, tels *Sull'oceano* (Treves, 1888) ou *Diario di un maestro* (Treves, 1889) pour trouver un changement de perspective dans l'œuvre de l'écrivain italien, en suivant en partie l'exemple du maître français.

En général on peut affirmer que de Zola De Amicis tire surtout une attention pour la réalité concrète, et pour les détails qu'il sait décrire avec une grande habileté. L'exemple manzonien l'empêche toutefois de s'abaisser à la réalité dégradée, en utilisant un langage âpre et presque offensif, que Zola au contraire n'hésitait pas à utiliser et qui même faisait partie totalement de sa poétique. De même, presque jamais De Amicis sut regarder la réalité avec un regard froid et détaché, sans intentions morales ou du déclin des sentiments plus ou moins cachés.

Beaucoup plus proche de sa sensibilité était au contraire, comme nous l'avons vu, l'écriture de Daudet avec lequel De Amicis n'hésitait pas à se comparer même comme traducteur. Un passage d'une lettre adressée à son ami Cottinet nous éclaire en cela dans laquelle De Amicis prend les distances par rapport à la dernière production de Zola, en particulier du roman *La terre* (Paris, Charpentier, 1887)⁷².

À la mort de Zola, toutefois, dans un article paru dans *L'Illustrazione Italiana* (12 novembre 1902), écrit par Scipio Sighele, on proposait un autre parallèle

⁷¹ Le texte de De Amicis est dans le volume collectif *Il vino. Undici conferenze*, Torino, Loescher, 1880. Puis le texte de De Amicis sera publié par Treves (*Il vino*, 1889) et enfin dans Id., *Pagine allegre*, Milano, Treves, 1906, p. 363-410.

⁷² « Ebbene, Zola è diventato matto. Ho letto la sua *Terre*. Era già caduto in basso nei suoi ultimi romanzi ; ma questo è il più sporco, il più schifoso, il più infame libro che io abbia letto in vita mia. Deploro che un così grande ingegno sia giunto a prostituirsi in questa maniera. Non spero più che si rialzi. Che peccato ! » (Cette lettre, datée 27 novembre 1887, est dans BTFC). Cf. aussi ce que De Amicis confie à U. Ojetti, *Alla scoperta dei letterati*, Milano, Dumolard, 1895, p. 132 : « Se Zola dopo l'*Assommoir*, che gli ha dato da vivere per otto anni, non avesse scritto subito *Una page d'amour* che è un cattivo romanzo, che danno ne avrebbe risentito l'arte francese ? ».

intéressant sur Zola-De Amicis. Il associait les deux intellectuels au socialisme, en louant leur choix, à l'époque vraiment impopulaire⁷³. Une perspective intéressante sur laquelle peut-être il sera intéressant de réfléchir⁷⁴.

⁷³ « Ogni vita d'uomo ha, come il giorno, un momento in cui tocca l'apice della gloria o della luce, e dopo il quale fatalmente discende. Emilio Zola e sarebbe ipocrisia il nascondere dinanzi alla sua tomba l'aveva già raggiunto quell'apice, e ormai non poteva che tramontare [...]. A Lui era accaduto quel che accadde a un nostro grande scrittore, tanto diverso d'ingegno, e pur così simile di idealità e di entusiasmi : Edmondo De Amicis. Entrambi questi letterati ai quali il mondo s'era rivelato attraverso prismi differenti e che erano partiti da punti diametralmente opposti, furono suggestionati e vinti, nella piena maturità della loro esistenza, da un nome che fa ancora paura e da teorie che attirano ancora la scomunica ai benpensanti. Emilio Zola era socialista; e senza osare di esporre qui un giudizio sull'evoluzione del suo pensiero, e soprattutto senza voler entrare in una discussione politica, io credo si possa affermare che lo spettacolo che Egli, e con lui Edmondo De Amicis, hanno offerto al mondo è moralmente bello perché nobile e disinteressato. Uomini cui non sarebbero mancati gli onori se, seguendo la traiettoria comune, avessero, invecchiando, piegato sempre più verso l'ortodossia [...], preferirono seguire apertamente quelle dottrine che alla loro anima generosa parevan più giuste, e volontariamente si chiusero quelle porte del Senato e dell'Accademia, volontariamente allontanarono da sé quelle forme e quelle formule di riconoscimento ufficiale del loro indiscusso valore che sono tanto ambite dai vecchi, e anche dai vecchi illustri ! Essi meritano veramente il nome di artisti, poiché hanno avuto la sublime poesia di sostenere le idee che li danneggiavano, e di sostenerle proprio quando generalmente tutti s'accanzano a difendere soltanto le idee che son utili !

⁷⁴ Cf. à ce sujet le livre très notable de R. Fedi, *Cultura letteraria e società civile nell'Italia Unita*, Pisa, Nistri-Lischi, 1984 ; e cf. aussi S. Timpanaro, *Il socialismo di Edmondo De Amicis. Lettura del "Primo maggio"*, Verona, Bertani, 1983.

Gazzetta Letteraria

OGNI VENERDÌ

SI PUBBLICA IL SABATO DI OGNI SETTIMANA

NUM. ARRETRATO

centesimi 10

Ne si ristabiliscono i manoscritti rimossi alle Montagne.

centesimi 20

PREZZO D'ASSOCIAZIONE.

Per Torino e per tutto il Regno d'Italia (franco per posta)
Per un anno L. 4; per un semestre L. 2 50.

LE ASSOCIAZIONI

si ricevono alla Tipografia **Brunck e Favade**, Piazza Solferino,
Dalle Provincie con *Vaglia postale* in lettera affrancata.

SOMMARIO.

FRANCESCO ZOLA - Edmondo De Amicis.
EMILIO ZOLA - I COSTI POPOLARI DELLA ROMANIA.
Conti e Sine - Carmelina Collesso.
Racconto: UN LABRO - F. Fontana.

AVVERTENZA

Avendo adempito al dover nostro, avvertiamo tutti gli altri periodici letterari o politici che è assolutamente proibito di copiare e riferire i lavori originali pubblicati dalla *Gazzetta Letteraria*, se non dopo ottenuto il nostro esplicito permesso. A noi i lavori che pubblichiamo costano insistenze, ricerche, sollecitazioni e sacrifici gravi; e ci pare per lo meno ingiusto e poco delicato che altri si abbia a vestire delle nostre penne o belle o brutte, e abbia a figurare colle nostre nostre spese di spesa, nemmeno chiedendoci: — E permesso? — con nell'altra fatica e sacrificio che un taglio di forbici nel nostro foglio.

Avvertiamo adunque chiunque intenda ancora abusare della nostra tolleranza e continuare nel plagio indebito, che siamo disposti ad agire contro di lui con tutti i mezzi che ci concedono la legge, la pubblicità e i diritti di autore.

EMILIO ZOLA

Son ritornato con piacere in quella bella stanza a terzo piano, in via di Boulogne, tutta ordinata e munita, nella quale il principe dei veristi lavora da anni e la gran tela del *Bongou-Macquart*, e prepara preda da strappare alle platee furibonde, e bandisce il verbo del naturalismo, stroncando avversari, incoraggiando discepoli, ributtando censure; oggi alle prese con Victor Hugo, domani col Gambetta, ora con la repubblica, ora con l'Accademia, ora con i romanzisti, ora con la religione; assalito da cento parti, pronto su cento breccie, in un atteggiamento minaccioso di avanguardia del ventesimo secolo, ti guarda in giorno più testardo, più sdegnoso e più intepido. Guardando quella stanza così raccolta e quieta, prima che egli entrasse, pensavo alle tempeste che si erano scatenate da quel silenzio per il mondo dell'arte, e al grido enorme che avrebbe fatto tremare quelle pareti se fossero risonate là per un momento le voci di tutti coloro che disputano dell'autore dell'*Assommoir*, nel solo giro d'un'ora, da Cadice a Pietroburgo, per levarlo alle stelle o per trascinarlo nella polvere. E consideravo quanto egli aveva pensato e scritto o lottato, in soli tre anni, dall'ultima volta che l'avevo visto, seduto a quello stesso

lavandino su cui appoggiava le mani, mi sentivo preso da un sentimento d'ammirazione. Sono ammirabili, infatti, comunque si giudichi l'ingegno o l'animo loro, e degni di profondo rispetto, questi grandi lavoratori, che sacrificano all'arte la pace, la salute, i piaceri della gioventù, e tutte le intense e varie facoltà di godere la vita, di cui è dotata la loro natura potente; e l'avvicinarli, il parlar con loro dà sempre una scossa esaltante al sangue, e fortifica l'anima e i nervi. E bisogna convenire che ha lavorato e che lavora questo terribile Zola! E più si ammira quando si considera la natura del lavoro suo, in cui non appare solamente la forza, ma lo sforzo, e quasi un'estenuazione superba, della volontà; lavoro minuto e difficile di analisi e di descrizione, di stile e di lingua, necessariamente preceduto da una lunga serie d'osservazioni e d'indagini pazienti sul Vero. D'onde piglia l'impulso a un'operosità così costante e così faticosa? Egli è una strana creatura, veramente. Pare che sia divorato dall'ambizione della gloria, e pare nello stesso tempo che non senta e non goda quella che s'è acquistata. Vive da sé, nella sua casa silenziosa, appartato dal mondo, come un vero certosino dell'arte, in mezzo alla grande Parigi che parla di lui come d'un personaggio lontano e quasi fantastico; e non interrompe il suo lavoro solitario di scrittore che per assaiire o per difendersi fieramente, come un uomo disconosciuto e scontento, senza profferir mai una frase o una parola che riveli un sentimento lieto della fama a cui è salito, e della fortuna che lo accompagna. Dalla povertà, da una vita d'umiliazioni e di lotte disperate è giunto alla gloria e ad una agiatezza splendida; ma non si è nutrito d'animo, non s'è riconciliato col mondo, e par che abbia la società umana in gran dispetto, come Farinata l'Inferno. Senza dubbio, egli deve aver molto sofferto. Lo disse, non è gran tempo, a un amico, il quale gli rimproverava la violenza della sua critica: — Ah! voi non sapete quello che m'ha fatto soffrire! — E forse egli è ancora realtante in credito col mondo. Di qui la sua mancanza d'espansività affettuosa, e non so che di capo e di diffidente che in lui. Gentile coi visitatori, sembra però che il suo sguardo indagatore scorra sempre nell'animo di chi lo loda qualche piccola macchia e qualche piccola perfidia, e che di momento in momento debba alzarsi in piedi e dire agli ammiratori che gli fanno corona: — Ripiano la commedia: siete una fitta d'impostori che, uscendo di qui, accorate il mio nome. — Ed è raro che la lode si rifletta sul suo viso in un'espressione di commiacenza. Nei suoi scritti può trasparir l'orgoglio; ma non traspare punto la vanità dalla sua persona. E tale è nella vita. Austero, sobrio, alieno dai piaceri materiali e frivoli, — senza figli, — vive con sua moglie, come dice egli stesso, *ex bono ramarulo*, e non ha l'animo occupato da alcuna grande passione, eccetto quella dell'arte, che è sostenuta e vivificata in lui da un immenso amore, o piuttosto da un

irresistibile bisogno del lavoro. Questo gli è nello stesso tempo fatica, riposo, compenso, conforto; è questo, *dis di dovere*, più che all'ingegno, tutto quel che ha ottenuto; e ne è altero. Lui, fors'anche, così potente venuta nell'arte, e così forte idealista nella vita.

Nella sua stanza, in questi ultimi tre anni, si sono moltiplicati i quadri e i mobili costosi, come le edizioni dei suoi romanzi. Tre anni sono, infatti, egli era agiato, ed oggi è ricco. È uno degli scrittori francesi che fecero fortuna più rapidamente, dopo averla per più lungo tempo aspettata. La pioggia d'oro cominciò con *l'Assommoir*, il quale solo, tra romanzo e dramma, gli fruttò un capitale. Oltre all'impulso enorme, che diede allo spaccio di tutti gli altri suoi libri; ed ora i dilettanti di finanza letteraria fanno il conto che egli cammini a grandi passi verso il milione, non ostante che si sia soffermato per farsi fabbricare una bella casa a Medan, dove passa quasi tutto l'anno. Dice egli stesso che non ha più bisogno di lavorare per il denaro, e se ne vanta francamente. Il denaro è l'indipendenza e la dignità degli scrittori; i quali, quando o non potevano o sdegnavano di trarre la vita dalle fatiche del proprio ingegno, erano lacché di principi, cacciatori spuntati di pensioni, e affamati leccasampe di tutti i cuochi blasonati e danarosi. Sprezza il denaro, egli dice, solamente il estonismo ipocrita degli impotenti. E certo il desiderio ardente della ricchezza è, in Francia (dove la ricchezza può conseguirsi), un potentissimo sprone all'operosità degli artisti. La possibilità e la speranza di arricchire in pochi anni, e di trovarsi poi in grado di lavorare a bell'agio e meglio intorno a soggetti più liberamente scelti e più profondamente meditati, accendono negli scrittori quella stessa febbre di lavoro e d'ardimento che centuplica le forze della gente d'affari in tutti i paesi; ed è fuor di dubbio che noi dobbiamo a quella febbre un grande numero d'opere bellissime, e non pochi capolavori, che la sola forza della ispirazione artistica, non sostenuta da una attività disperata, non sarebbe bastata a produrre. La ricchezza è la grande allettatrice di quasi tutti gli scrittori francesi: giovani lavorano pur giungere all'agiatezza e all'indipendenza; quando hanno ottenuto l'una e l'altra, persistono a lavorar ardentemente, ma perché se hanno contratto l'abitudine irresistibile, sia perché, crescendo in loro, con gli anni, l'amore degli agi e la sollecitudine del decoro signorile, sentono il bisogno d'arrotondare le rendite. Ed è ancora da aggiungersi a questo ragioni d'operosità, se non una singolare attitudine dei francesi al lavoro, il continuo, e vario stimolo che deve dar loro la vita calda e ricca, e diversa d'una enorme città intellettuale; e il fatto incontrastabile che una città siffatta, non ostante le sue esigenze o le sue tentazioni, è per la più stessa grandezza più favorevole d'una città piccola al lavoro continuo e raccolto; per

Chapitre V.

Trois portraits d'hommes de théâtre.

V. 1. Dumas et le fantasma du père.

La troisième partie des *Ritratti Letterari* n'est pas consacrée à un seul personnage, mais à deux, Alexandre Dumas fils (1824-1895) et Emile Augier (1820-1889). Contrairement à ce qui est proposé par le titre, *Emilio Augier et Alessandro Dumas*, le texte prend d'abord en considération Dumas (p. 109-141) puis il passe à Augier (p. 142-171)¹, en réservant cependant aux deux intellectuels un espace à peu près équivalent. L'inversion des auteurs par rapport au titre est sans doute déterminée par les raisons de composition du diptyque, surtout à cause du début particulier du premier texte ; mais il ne faut pas exclure que dans le titre De Amicis choisisse simplement l'ordre alphabétique en mettant donc sur le même plan les deux personnages.

Le choix de s'occuper des deux écrivains en un seul chapitre doit sans doute être attribué au peu de matériel disponible, ou à la difficulté d'offrir aux lecteurs des aspects inédits par rapport à ceux déjà connus sur les deux personnages. Du reste, ils avaient été déjà présentés justement aux lecteurs, de la *Gazzetta letteraria*², et étaient de toute façon depuis longtemps connus du grand public, surtout pour leur activité fertile dans le milieu théâtral. Pour ces mêmes raisons peut-être De Amicis renonce à prendre en considération la poétique des deux écrivains, de même qu'il renonce à s'arrêter sur un quelconque aspect spécifique de leur production, ou sur

¹ Même dans l'article paru dans la *Gazzetta Letteraria* le titre est *Emilio Augier e Alessandro Dumas*.

² Cf. Cf. à ce propos ce qu'écrit G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971, p. 110 et p. 126 (où sont mentionnés quatre articles d'Alessandro Parodi, ami de De Amicis, sur Dumas fils).

une oeuvre particulière, comme aurait pu l'être par exemple, l'oeuvre à très grand succès, qu'était la *Dame aux camélias* de Dumas.

Comme c'est le cas pour tous les protagonistes du volume, le portrait offert aux lecteurs est en grande partie le résultat de la réélaboration des notes tirées de la visite effectuée personnellement par De Amicis à Paris³, pendant son séjour de décembre 1880⁴; il était alors en compagnie d'un ami, Edmond Cottinet⁵. En effet, la position de De Amicis est surtout celle d'un fin observateur externe, qui ne prend jamais directement d'initiative sur la scène, ne prend la parole que pour intervenir avec ses hôtes, comme il l'avait fait par exemple avec Zola. Il se limite donc presque exclusivement à noter ce qu'il voit et ce qu'il écoute, en reconstruisant grâce à ces données le milieu physique et familial dans lequel le protagoniste de ses pages évolue. Mais, comme nous le constaterons mieux plus loin, ces portraits présupposent aussi une grande moisson de connaissances, non seulement littéraires, qui ont demandé à l'auteur de nombreuses recherches préliminaires et une longue série de contrôles textuels successifs.

Il n'est pas simple d'essayer de faire une synthèse exhaustive des pages dédiées par De Amicis à Dumas et à Augier ; dans celles-ci en effet, comme d'habitude, s'alternent et se croisent divers thèmes, dans ce cas relatifs plus spécifiquement au monde théâtral. Il est toutefois possible de discerner aussi dans ces deux textes des caractéristiques structurelles typiques du genre du portrait, du moins selon l'interprétation qu'en donne De Amicis. Il vaut la peine également de souligner les éléments de nouveauté ou de différence par rapport au modèle proposé jusque-là

³ Certaines notes manuscrites de De Amicis sur ses rencontres avec Augier, Daudet et Dumas sont dans un cahier conservé à la Biblioteca Civica di Imperia : Ms EDA 25, f. 38-61.

⁴ Cf. M. Mosso, « Secondo viaggio a Parigi », dans Id., *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 261 : « Caro Treves, se dovessi dirti quanto mi sono divertito a Parigi e come vi sono stato ricevuto e il vantaggio che ne ho ricavato, non mi crederesti [...] Dumas mi fece una carissima accoglienza e mi regalò un suo libro con una bella dedica ; Augier mi regalò tutto il suo teatro splendidamente legato ».

⁵ E. De Amicis, « Emilio Augier e Alessandro Dumas », *Gazzetta Letteraria*, n. 3, 15-22 janvier 1881, p. 19 ; puis dans *Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881, p. 139 : « [...] Dicevo all'orecchio dell'amico che m'accompagnava » ; voir aussi une lettre à Cottinet que nous avons déjà citée (datée du 24 décembre 1880 et conservée dans la Biblioteca Civica di Torino, Sezione Manoscritti, *Fondo Cottinet*, BTFC) : « Sono proprio stato a Parigi o è un sogno ? [...] Spesso mi faccio questa domanda, e crederei davvero a un sogno se non avessi sotto gli occhi il vostro ritratto, i vostri libri, i ritratti di Daudet, di Dumas, di Coquelin, che debbo a voi d'aver conosciuti ».

par l'écrivain. Dans ce sens il faut tout de suite rappeler la particularité des premières pages du texte, qui se distingue des précédents⁶.

A la différence des deux premiers portraits, les pages consacrées à Dumas commencent par la présentation d'une anecdote dans le but évident d'attirer l'attention des lecteurs, passablement épuisés peut-être par la lecture pas toujours simple des écrits dédiés à Daudet et à Zola. En effet ces lignes constituent une sorte de court récit qui se déroule sur un navire, « in viaggio da Varna a Costantinopoli »⁷; sur ce dernier voyage par hasard incognito Alexandre Dumas fils, qui, pendant la traversée, ne semble manifester aucune émotion même face aux œuvres merveilleuses de l'homme et de la nature. Un tel texte d'ouverture est donc l'occasion de présenter de façon insolite et attachante la figure énigmatique de Dumas⁸, rencontré par hasard sur le navire par un ami d'Edmondo⁹, lequel lui racontera plus tard l'épisode, qui sera enfin révélé aux lecteurs.

Après ce début élaboré avec soin, dans les pages qui suivent De Amicis insiste volontairement sur la difficulté de saisir le véritable portrait de Dumas, selon une technique déjà bien expérimentée avec Victor Hugo surtout. Au début, donc, De Amicis oppose exprès l'image qui se dégage de la lecture de ses œuvres avec la

⁶ Cf. M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, Tourcoing, Imprimerie George Frère, 1952, p. 198 : « A Paris, de Amicis devait encore approcher Emile Augier, Coquelin, Déroulède. De ces rencontres il tirera trois portraits où il échappera à la monotonie de la méthode en ne suivant un plan fixe pour chacun d'eux. Il saisit le contraste entre le physique d'Augier et son œuvre à grands coups de théâtre. Il rend avec adresse le mode de travail de l'artiste, car notre „reporter“ cherche à apprendre et à se perfectionner, en questionnant curieusement ses aînés. Pour alléger la scène et la rendre plus attrayante, il y met la touche de l'anecdote, telle par exemple la petite rivalité sans méchanceté entre Dumas et Augier. La comparaison s'établit normalement entre les deux auteurs ».

⁷ E. De Amicis, « Emilio Augier e Alessandro Dumas », op. cit., p. 17 ; puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 109. Le héros de ce conte qui semble un peu rappeler ceux qui seront les « racconti mensili » de *Cuore* est comme nous dit Edmondo « un amico di Galata » ; mais il faut rappeler que De Amicis avait publié chez Treves le livre de voyage *Costantinopoli* qui avait été traduit peu après en français (Paris, Livraria Hachette, 1878).

⁸ Ibid., p. 17 ; puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 112 : « Ho riferito quest'aneddoto perché l'impressione ricevuta dal mio amico è quella che le opere del Dumas lasciano nella maggior parte dei lettori italiani ».

⁹ Sur cet ami, qu'Edmondo définit « un mio amico di Galata », cf. une lettre à Cottinet : « L'amico di Galata è proprio un amico di Galata, un certo Santoro ; non son io ». Dans la même lettre, non datée, De Amicis nous donne des renseignements intéressants sur la présence active de Cottinet pendant les entretiens avec les écrivains : « Avete visto nei due articoli su Dumas e Augier di quante informazioni e frasi e parole mi son servito ? V'ho proprio svaligiato ! » (BTFC).

réelle psychologie de l'homme Dumas¹⁰. A partir des livres écrits par Dumas, il en déduit le portrait d'un homme plutôt froid et presque cruel, tandis que le comportement de l'homme, vu par ses amis, est très différent dans une situation courante ; alors Dumas, souligne De Amicis, devient « altrettanto amabile che ammirabile »¹¹.

Mais Dumas écrivain est différent de l'homme Dumas : personne mûre désormais, il a beaucoup changé par rapport au jeune homme agité d'autrefois¹². Et surtout il a tenté de se dégager du lourd fardeau de la comparaison quotidienne avec son père, Alexandre Dumas (1802-1870), un des écrivains les plus populaires de France, auteur des *Trois Mousquetaires* et du *Comte de Montecristo*¹³. Après avoir détecté ce point capital et de grand intérêt, De Amicis insiste beaucoup sur le rapport tourmenté et en même temps étroit entre le père et le fils¹⁴, en révélant des aspects intéressants et même un peu inquiétants¹⁵.

¹⁰ Ibid., p. 17 ; puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 112-113 : « La crudezza con cui esprime certe verità che ci feriscono [...], la brutalità di chirurgo impassibile con cui mette le mani nelle piaghe [...], la perspicacia diabolica con cui indovina i segreti più intimi di certe nature mostruosamente inique e corrotte [...], ci fanno immaginare un uomo rigido e superbo, poco benevolo per i suoi simili, facile alla passione, ma chiuso alla tenerezza, e scettico in fondo ».

¹¹ Ibid., p. 17 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 115.

¹² Ibid., p. 17 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 115 : « Convienne anche dire che è tutt'altro Dumas da quello che fu in giovinezza. Era dissipato, ed ora si vanta d'essere un capo di famiglia esemplare ».

¹³ Ibid., p. 18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 119-120, où Dumas père est défini « quel mago, quel colosso, quel glorioso testone scarmigliato, che empiva il mondo della sua fantasia ».

¹⁴ Alexandre était le fils d'Alexandre Dumas et de sa voisine de palier, Catherine Laure Labay (1793-1868). Il fut déclaré enfant naturel, de père et de mère inconnus. Ses parents le reconnurent en mars 1831, à l'âge de sept ans. Après un difficile combat mené par ses parents pour sa garde, il fut confié à son père. C'est pourquoi il garda toute sa vie, envers son père, un profond ressentiment qui se manifesta dans ses œuvres, marquées par le thème de la désagrégation de la famille et inspirées par un certain moralisme.

¹⁵ E. De Amicis, « Emilio Augier e Alessandro Dumas », op. cit., p. 17-18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 116-118 : « L'accusarono d'ingratitude verso suo padre, per qualche parola che gli sfuggì sulla trascuranza in cui fu lasciata la sua prima educazione ; ma è un'accusa ingiusta [...]. Egli parla di suo padre ad ogni proposito. Tutti gli aneddoti che possono riuscire ad onore del suo cuore, della sua vita e del suo genio, li ha continuamente sulle labbra, e li abbellisce sovente, e si dice anche che ne inventi. Si sa invece che suo padre era leggermente geloso di questa gloria che gli cresceva in casa, dovuta a facoltà tanto diverse dalle sue. La sera della rappresentazione di *Madame Aubray*, a un suo amico che gli lodava calorosamente il dramma del figliuolo, rispose di malumore : Sí, bene, c'è dell'osservazione ; *mais comme théâtre, enfin, qu'est-ce qu'il y a ?* RLo difendeva con affetto quando altri gli dava addosso ; e quando lo lodavan troppo, s'impazientiva. Chi ha conosciuto l'uno e l'altro, pure riconoscendo la generosità splendida del padre, e l'immensa simpatia che ispirava, gli antepone come carattere saldo, come cuore sicuro alla prova, come coscienza, infine, il figliuolo ».

Comme d'habitude, De Amicis déploie un soin particulier dans la description de la maison de Dumas, convaincu qu'il existe un rapport spécial entre l'espace domestique et psychologique de l'homme et de l'écrivain. Après avoir retracé rapidement la condition économique atteinte par l'intellectuel Dumas¹⁶, qui est engagé sur différents fronts (du théâtre au journalisme aux écrits de caractère social), le texte s'attarde sur la description de l'intérieur de l'habitation parisienne située Avenue de Villiers.

De Amicis nous avertit à l'avance que Dumas, tout en étant riche, ne vit pas dans le luxe, ne possède pas de voiture, s'habille de façon plutôt négligée et qu'il n'a pas les manies princières de son père. Son appartement est tout de même très spacieux et se caractérise surtout par la richesse et la variété des oeuvres d'art, collectionnées, du moins en apparence, sans aucun critère sélectif¹⁷. Dans cette maison-musée, désordonnée mais séduisante, évidemment les souvenirs du père ne manquent pas ; et même grâce à ces objets particuliers le père continue à faire sentir de toutes les façons sa présence envahissante, également physique en contraignant presque le fils à une sorte d'éternelle comparaison avec son encombrante grandeur¹⁸. Tout à fait différent est le rapport affectueux, bien

¹⁶ Ibid., p. 18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. p. 120-121 : « Quanto alla sua fortuna basta dire che in non più di sette anni, ossia dopo il *Monsieur Alphonse*, che pure è già una commedia della decadenza, il solo teatro gli fruttò poco meno d'un milione, di cui deve la quinta parte all'*Etrangère*, che non ebbe un grande successo, e alla ripresa del *Demi-monde*. Oltrechè ha un diritto raguardevole sui cento mila esemplari delle opere di suo padre che si stampano ancora annualmente in Francia per ispanderle a traverso a tutti i continenti ».

¹⁷ Ibid., p. 18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 122-123 : « Contro alle pareti si innalzano statue e bassorilievi di grandezza naturale ; busti di marmo e bronzi ad ogni angolo ; e quadri innumerevoli, fitti, che si toccano dai pavimenti alle vòlte, nelle sale di ricevimento, nelle stanze da letto, nelle stanze d'entrata, sui pianerottoli, per le scale, ammonticchiati sui tavoli, ritti sui cassettoni e sui caminetti, appoggiati alle spalliere delle seggiole, fin nei cantucci più oscuri dove bisogna guardarli col lume, fin sui battenti delle porte : quadri di tutte le grandezze e di tutti i generi, di pittori famosi e di genii divinati da lui, paesaggi, madonne, belle donne nude [...] e paesaggi misteriosi che predilige, e scenette arrischiate che tiene al buio, e caricature d'ogni specie ». Et cf. aussi les p. 137-138 du livre où Dumas présente à ses amis des tableaux de sa pinacothèque.

¹⁸ Ibid., p. 18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 123-125 : « Tutta la casa nel suo ricco disordine artistico, nello stesso tempo semplice e pomposo, ha non so che aspetto di grandezza, che ispira rispetto ; e v'aggiungono molto le immagini e i ricordi del padre colossale, che vi sono profusi. Sopra un tavolino della sala di studio c'è una collezione di mani di donne, di bronzo e di terra ; mani piccolissime e delicatissime di patrizie oziose, mani robuste d'artista, mani pienotte di belle mondane che debbono aver trattato l'ago prima di portare gli anelli ingemmati ; mani che, in altri tempi, han forse palleggiato il cuore di chi le fece modellare ; e in mezzo a tutte queste mani spicca, o piuttosto regna, come la destra d'un sultano, la mano del Dumas padre, quella bella e strana mano, dalle dita delicatissime, che rappresentano, secondo la fisiologia del figliuolo, la

souligné par De Amicis, qui lie Dumas fils à sa fille Jeannine, de treize ans. Ce n'est pas par hasard qu'elle conclura avec sa gracieuse présence les pages consacrées à Dumas¹⁹, presque comme un témoignage de la possibilité d'un rapport plus affectueux et moins conflictuel entre pères et enfants.

A l'intérieur de la maison, Edmondo adresse une attention particulière au bureau de Dumas, son lieu de travail et de la création de ses oeuvres, comme en témoignent les plumes d'oie usées²⁰. Là, Dumas travaille intensément de l'aube jusqu'à midi. A cette heure-là il termine sa journée d'écrivain et passe habituellement l'après-midi à monter au Bois de Boulogne ; ou bien il se rend en visite dans les ateliers des artistes. Quand il est chez lui, nous informe encore De Amicis il est continuellement dérangé par de nombreux visiteurs, et surtout il est assiégé par une grande quantité de lettres envoyées par des lecteurs inconnus (en grande partie des femmes) qui lui demandent des avis et des conseils en tout genre, surtout de cœur.

finezza delle sensazioni artistiche, e dalla palma larga ed atletica, che esprime la potenza dell'esecuzione. Oltre alla mano, ci sono qua e là delle immagini di quel largo viso di papà possente e sereno ; vecchi libri suoi ; manoscritti a caratteri di scatola, e la collezione enorme dei suoi volumi legati e dorati, che fanno scintillare della sua gloria un'intera parete. E uscendo dalla sala di studio, si trova in faccia alla porta, in un corridoio semiscuro, sopra un alto piedestallo, un busto enorme del gran romanziere, di marmo bianco come la neve, d'una rassomiglianza da sbalordire, con un sorriso parlante sulle labbra e negli occhi ; È il quale, rischiarato com'è da una arte sola, da un raggio che vien dall'alto, È ha una tale apparenza di vita, a vederlo così all'improvviso, che fa l'effetto dell'apparizione d'un fantasma o piuttosto del padre Dumas in carne e d'ossa, risorto allora per ricominciare il suo lavoro titanico interrotto da uno sbaglio della morte ».

¹⁹ Ibid., p. 20 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 140 : « Tutto ad un tratto cessò di parlare, e gli brillò sul viso il più dolce dei suoi sorrisi africani. Mi voltai e vidi la deina della casa, tutta vestita di rosso vivo, alta alta e leggera da smuoverla con un soffio, con un visetto di bambola grazioso e ridente, con certi attini di capo da rondinella, e una voce che pareva il mormorio d'un filo d'acqua : un abbozzino di damigella, insomma, ancora tutta odorosa d'infanzia, lunga ed esile come un'ode in versi quinari. Ma suo padre la presentò come un poema. Ed è infatti il suo amore e la sua alterezza ».

²⁰ Ibid., p. 18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 122 : « E più bella di tutte è la sua stanza di studio, dove si fanno riscontro il famoso ritratto di lui, fatto dal Meissonier, e un busto in marmo di sua moglie, bellissimo, in mezzo a una corona di grandi tele ; È una vasta stanza a terreno, che dà sul giardino, piena di luce, con un enorme tavolo verde nel mezzo, sparso di penne d'oca spuntate e smozzicate coi denti nella furia del lavoro ». Ce célèbre portrait de Dumas, oeuvre de Jean-Louis-Ernest Meissonier, est actuellement conservé au Musée de Versailles.

V. 2. Exercices physiologiques d'un « ritrattista letterario ».

Après la description du milieu dans lequel vit Dumas, Edmondo se met à dessiner un portrait physique et psychologique du maître de maison. En suivant une sorte de schéma savamment projeté, De Amicis esquisse initialement ce que lui-même définit un portrait semblable à un portrait photographique de l'écrivain, c'est-à-dire une simple description physique basée sur les seules données externes²¹. Toutefois un tel portrait, en apparence déjà complet, s'avère évidemment insuffisant et reste trop superficiel par rapport à la complexité du sujet. De Amicis se met donc à creuser en profondeur, à la recherche du véritable Dumas. C'est dans le visage que de telles données purement objectives commencent à s'estomper, en mettant en évidence des signes qui de physiques se transforment en indices psychologiques²². L'enquête devient alors plus proprement physiologique et s'arrête sur la bouche et sur le sourire; une telle analyse individualise et isole sur la superficie du visage des

²¹ Ibid., p. 18 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 128-129 : « La figura del Dumas figlio è una delle più strane e delle più degne di studio che possa desiderare un ritrattista letterario. A primo aspetto, è il Dumas dei ritratti fotografici, che tutti conoscono : molto alto di statura, membruto, ma non grasso, benché abbia un po' di ventre ; anzi di forme piuttosto asciutte e svelte, messe in evidenza da un portamento diritto di soldato ; una grossa testa, calva sul davanti, con una corona folta di capelli grigi e crespi, che gli stanno tutti tesi all'indietro, come se fossero spinti dal vento ; i lineamenti del volto bruno terreo, regolari, ma arditi, e l'occhio grande, chiaro e freddo, di cui lo sguardo fa l'effetto dell'interrogazione d'un giudice mal prevenuto. Di viso somiglia un po' al padre, fuorché nell'espressione degli occhi, che è meno benigna, per non dir punto, e nel contorno, che è più oblungo ». Voir à ce propos une photographie de Dumas fils, appartenant à De Amicis, qui a été publiée par F. Contorbia dans le catalogue *Edmondo De Amicis. Le immagini, i libri*. Mostra del Centenario, Imperia, Città di Imperia, 2009, p. 97 n. 75.

²² Il est intéressant observer que De Amicis publia dans *La Gazzetta Letteraria* de Turin, après ses portraits littéraires, un important article intitulé « Osservazioni psicologiche. Espressioni del viso » (7 et 14 mai 1881, p. 145-148 et p. 153-155). Dans ce texte, qui ne fut jamais publié en volume et reste donc presque inconnu, il donne des renseignements importants sur ce sujet : « Ci sono dei movimenti del viso, involontarii e leggerissimi, che rivelano, nostro malgrado, i pensieri e i sentimenti che vorremmo tener più celati [...]. Ebbene, questa meravigliosa sensibilità dei muscoli del viso, questo potentissimo linguaggio, non solamente muto, ma appena visibile, ha un'importanza immensa nella nostra vita. E basta una sola considerazione a persuadercene : che noi giudichiamo gli uomini da queste espressioni fuggitive e quasi furtive del viso, più che dalle loro parole, e quasi si può aggiungere, più che dai loro atti » (ivi, p. 145-146 ; ensuite, à p. 148, De Amicis cite et analyse une page de *L'Assommoir* de Zola). Sont intéressantes aussi certaines observations sur la littérature „naturaliste“ et son attention particulière envers les signes du visage : « In questo generale movimento della letteratura verso l'osservazione e l'analisi, è visibile negli scrittori una particolare tendenza a rendere le espressioni del viso, per significare più chiaramente i sentimenti e dar maggior rilievo ai caratteri, valendosi anche, come lo prova la scuola naturalista, del risultato delle indagini della scienza » (p. 155). De Amicis reviendra sur ce même thème avec le texte « La faccia », publié dans la revue *L'Illustrazione Italiana*, 6 janvier 1907, puis inséré dans le volume *Cinematografo cerebrale*, Milano, Treves, 1909, p. 35-47 (cf. l'édition récente, Salerno, Roma, 1995, a cura di B. Prezioso, avec son introduction).

traits négroïdes, qui ensuite seront étendus à toute la corpulence qui est relue donc à la lumière de ces acquis²³.

De Amicis poursuit ensuite l'analyse physionomique, qui considère maintenant le front « *ampia e curva* » et le regard, signes évidents dell'« *ingegno* »²⁴. C'est ensuite le tour de l'analyse du sourire de Dumas et de l'interprétation de sa façon particulière de gesticuler²⁵. A travers ces procédés, le portrait initial photographique de Dumas est en quelque sorte démonté, puis recomposé en une nouvelle synthèse²⁶. De cette façon De Amicis nous rapproche, petit à petit, de la complexité du modèle réel.

Ce portrait tenté par De Amicis, se conclut par l'analyse des modalités et de la qualité de la « *conversazione* » de Dumas. Là où par le terme de « *conversazione* » on veut faire allusion à l'un des plaisirs intellectuels les plus originaux et intéressants de la civilisation européenne, qui trouvait dans les salons parisiens sa plus grande expression. En effet Edmondo arrive à dégager des confirmations concernant le caractère de son illustre hôte à travers la description des mécanismes psychologiques qui sont à la base du mode d'exposer et réunir avec originalité et rapidité ses propres arguments et ceux des autres au cours d'une

²³ Ibid., p. 18-19 ; *Ritratti Letterari*, p. 129 : « Questo è il Dumas del primo aspetto. Cambia affatto quando apre la bocca ; il suo primo sorriso produce una vera meraviglia. Perdio esclama dentro di me È un negro ! Tutta la parte inferiore del viso, la sporgenza delle labbra, i denti, il mento, sono assolutamente d'un negro : s'indovinerebbe alla prima, non sapendolo, che c'è entrato del sangue nero nella sua famiglia. E non solo nella parte inferiore del viso ; c'è qualcosa nella forma allungata del busto e nella struttura delle gambe, e più di tutto negli atteggiamenti, nel modo di distendersi e di contrarsi, e in una certa snodatura strana di tutta la persona, che ricorda in un modo singolarissimo i movimenti e le posture feline della razza nera ».

²⁴ Ibid., p. 19 ; *Ritratti Letterari*, p. 130.

²⁵ Ibid., 19 ; *Ritratti Letterari*, p. 130-131 : « E più strano dello sguardo è il riso, o piuttosto la risata. M'avevano detto giustamente ch'egli ha conservato il suo riso di monello di quindici anni, se non proprio nell'espressione della fisionomia, almeno nell'atto. Improvvisamente da una gravità accigliata e imperiosa prorompe in uno scoppio di risa, come se avesse intesa la più spropositata sciocchezza, e ridendo, scrolla le spalle, incurva la schiena e si tura la bocca con la mano, come fanno i ragazzi per non farsi scorgere dal maestro : poi si ricompone tutt'a un tratto, come uno scolaro colto in flagranti. E ha dei gesti risoluti e taglienti, come se segnasse la cadenza di certe parlate fulminanti delle scene capitali dei suoi drammi ; e tronca bruscamente la gesticolazione per sprofondare le mani nelle tasche, come per dispetto d'essersene troppo servito ».

²⁶ Ibid., p. 19 ; *Ritratti Letterari*, p. 131 : « È una strana persona, in somma, un misto bizzarro d'artista e di colonnello di cavalleria, di avvocato fiscale e di gentiluomo *sans façons*, di giovinetto e di vecchio, di parigino e d'africano, che quando s'è visto non desta meno curiosità di quella che s'aveva prima di vederlo, e lascia molto incerti sul sentimento che ispira ».

conversation²⁷. Grâce à une série d'exemples de cette instabilité inquiète et constante de pensée et d'expression, De Amicis arrive à déduire R comme il l'avait déjà fait pour Victor Hugo R la cohabitation en une seule personne de « molti Dumas »²⁸. Ce faisant il affirme l'impossibilité de fixer en un seul et unique portrait (celui photographique, justement) la complexité de l'homme et de l'écrivain. Et en même temps il nous indique concrètement une voie alternative, capable de rendre compte de cette complexité. Cela constituera une voie féconde, qu'Edmondo s'efforcera de parcourir, avec quelques variations, même dans les portraits successifs.

V. 3. La paresse d'Augier.

Le passage du portrait de Dumas à celui d'Augier arrive de façon naturelle presque, sans aucune distinction sur le plan typographique. Une simple phrase sert de liaison (« Ad Alexandre Dumas fils fa un contrasto singolarissimo Emile Augier ») du premier au second sujet. Comme cela était arrivé précédemment pour le couple Zola-Daudet (et dans une moindre mesure pour Dumas père et Dumas fils), Augier et Dumas fils sont volontairement mis en opposition, à commencer par leur aspect physique et par leur caractère²⁹. La comparaison est reprise même, plus loin, lorsque sont traités d'autres sujets de caractère littéraire ; et de quelque façon une telle association reste constamment présente en filigrane du texte, mais il s'agit

²⁷ Ibid., p. 19 ; *Ritratti Letterari*, p. 135 : « [...] La sua mente s'avanza, retrocede, serpeggia, è sempre in movimento, come il suo corpo, e muta di continuo come il suo viso. Dice egli medesimo che ha bisogno di questo lavoro incessante del cervello perché l'inerzia intellettuale lo gitta immediatamente nella tristezza ».

²⁸ Ibid., p. 19 ; *Ritratti Letterari*, p. 136 : « Cento espressioni diverse gli passano sulla fronte e negli occhi anche durante una breve conversazione : prima è sereno poi triste, poi sereno daccapo, poi stizzoso, poi penseroso e inquieto : somiglia al cielo d'Olanda in un giorno d'autunno. Quando è allegro, gli si vede come un fondo di tristezza a traverso all'allegria ; e non è mai tanto triste, da non lasciar capire che la sua tristezza durerà poco. Per ciò si prova qualche incertezza stando con lui ; non si sa bene con quale s'abbia a che fare veramente, dei molti Dumas che si manifestano a volta a volta sulla sua faccia, e spariscono ». Cf. aussi ce passage successif, où De Amicis en causant avec son ami lui dit : « Mi par d'aver visto dieci Dumas R, ed egli mi rispondeva : Rne vedreste trenta, se restaste con lui tutta la giornata » (ibid., p. 19).

²⁹ Ibid., p. 20 ; *Ritratti Letterari*, p. 142 : « Ad Alessandro Dumas figlio fa un contrasto singolarissimo Emilio Augier. Questi è tutto francese, anzi genuinamente parigino, anche d'aspetto. È alto egli pure, benché un po' meno di Dumas ; ha una corporatura possente ed elegante di gentiluomo vissuto fra le armi, e una testa all'Enrico IV ; è bello, gaio, buono, sempre d'un umore, e porta la sua celebrità non come un manto, ma come un fiore all'occhiello ».

d'une sorte de jeu d'escarmouche entre Augier et Dumas, et plus encore entre auteur et lecteur³⁰.

De tels parallèles, répétés systématiquement d'un chapitre à l'autre, ont sans doute une fonction, pour ainsi dire, structurelle, à l'intérieur de l'architecture générale du livre. En outre ils contribuent à comparer, presque de façon didactique, des personnages tout à fait différents, afin de mieux éclairer les caractéristiques de chacun.

Toutefois *De Amicis* ne se contente pas de ces simples comparaisons, même si elles sont émouvantes sur le plan rhétorique et narratif. Et en effet il veut toujours offrir à ses lecteurs un portrait inédit ou de toute façon avec des traits originaux par rapport à ce qui est connu habituellement, comme cela s'était produit de façon exemplaire avec la première interview à Zola. Pour cette raison *De Amicis* essaie de présenter d'abord à ses lecteurs un portrait normal, typique (une espèce de photographie connue du grand public ou largement partagée) ; il s'engage ensuite à démonter cette image stéréotypée en insérant des aspects inédits ou curieux.

Le portrait d'Augier n'échappe pas à cette logique. Et en effet dès qu'Edmondo en a indiqué les traits principaux, tout de suite après il s'amuse à les contredire, en proposant un autre Augier, très différent, un Augier jeune et pas encore « *quetato* »³¹, selon une inversion déjà tentée avec Dumas. *De Amicis* superpose donc et en même temps alterne un « *primo* » et un « *secondo* » Augier, en montrant soit les différences soit les caractéristiques permanentes. L'objectif semble donc de mettre au point le portrait du dernier Augier, celui connu du public, et il est à penser que *De Amicis* l'a rencontré lors de sa visite parisienne de décembre 1880. Mais le jeu qu'il fait est plus subtil, car à ce point là il oppose l'homme et ses

³⁰ Ibid., p. 21-22 ; *Ritratti Letterari*, p. 162 : « [Augier] non dice male di nessuno, ed è facilissimo alla lode [...]. Il solo con cui stia un poco punta a punta è Alessandro Dumas, l'unico rivale della sua misura ma lo punzecchia con una certa benevolenza paterna, che dà appunto un sapore lepidissimo ai suoi scherzi ».

³¹ Ibid., p. 20 ; *Ritratti Letterari*, p. 143-144 : « Ora non è più l'Augier d'una volta ; non perché sia molto invecchiato, ma perché s'è *quetato*. Chi lo conobbe nel suo buon tempo, quando aveva una bella capigliatura nera e inanellata, e le guance rosee, dice ch'era un uomo veramente seducente ; d'un umore non solo allegro, ma gioioso ; una natura felice e straripante, piena di quella bella baldanza giovanile, che invece d'offendere affascina, perché non nasce da orgoglio, ma da esuberanza di vita e di contezza [...]. A un certo punto scomparve dalla festa, e diventò il più raccolto dei poeti drammatici. Quello che si vede ora è un secondo Augier, a traverso del quale traspare ancora il primo, ma vagamente ».

oeuvres, en soulignant pour ces derniers des éléments apparemment contradictoires³². Voilà donc apparaître un « altro », Augier, encore différent, distant des personnages de certaines de ses pièces³³.

Toutefois l'image conclusive que De Amicis livre à ses lecteurs après cet exercice prolongé est dans son ensemble décevant, surtout si on la compare au brillant chapitre consacré à Daudet, ou au profil de son rival Dumas. Au fond De Amicis tisse les louanges d'un homme normal, peu cultivé même, qui n'a pas fait d'études particulières. Un bourgeois gentil et satisfait, capable de jouir des plaisirs de sa maison et de sa famille. Ses habitations elles-mêmes R celle parisienne de la rue de Clichy et celle de la campagne de Croissy R semblent n'avoir rien de particulier, et en effet aux yeux d'Edmondo elles ne méritent aucune description.

Même l'activité littéraire d'Augier, bien que vaste et multiple, est interprétée comme une parenthèse, « un immens effort de volonté contre sa propre nature »³⁴. Chaque œuvre théâtrale issue de sa plume a été presque un acte de violence envers lui-même, un moment très intense de grande concentration dans l'attente de se replonger dans ses « dolci ozi », dans une agréable oisiveté agrémentée par l'écoute de la musique et des dîners avec ses amis. C'est peut-être pour ces raisons banales, De Amicis semble nous dire, que Augier a su cueillir comme peu d'autres personnes l'essence de la vie bourgeoise, faite au fond d'équilibre et de « buon senso »³⁵.

Les portraits de Dumas et d'Augier, dans lesquels les références spécifiques étaient fréquentes, supposaient chez les lecteurs une connaissance des oeuvres et

³² Ibid., p. 20 ; *Ritratti Letterari*, p. 145 : « Eppure, nonostante la sua bella testa, c'è non so che nel suo aspetto che non corrisponde intieramente all'immagine che ci formiamo dell'Augier. È lui, ma non tutto. Non si direbbe, vedendolo che sono opera sua i grandi colpi di scena di *Diane*, gli slanci terribili di passione di *Paul Forestier*, la disperazione straziante del Pommeau nelle *Lionnes puvres*, e quelle anime dannate del D'Estrigaud e d'Olympe, e tutte quelle scene potenti che mettono i brividi nelle ossa [...]. Pare che debba averle scritte un altro Augier, nascosto in lui, che salti su e si manifesti solamente nelle grandi occasioni ».

³³ Et toutefois De Amicis décompose encore ce portrait potentiel en recherchant des ressemblances entre l'auteur et les personnages qu'il a créés : « Quello che si capisce subito dal suo viso è il signor Poirier, il signor Maréchal, il signor Fourchambault, il signor Adolfo di Beaubourg, il marito di Gabriella, il fratello dell'Avventuriera ; sono i suoi padri di famiglia, buoni e galantuomini in fondo, benché con qualche baco nella coscienza » (ibid., p. 20 ; *Ritratti Letterari*, p. 145-146).

³⁴ Ibid., p. 21 ; *Ritratti Letterari*, p. 150 : « un gigantesco sforzo di volontà contro la sua natura ».

³⁵ Ibid., p. 22 ; *Ritratti Letterari*, p. 167.

des personnages aujourd'hui presque complètement oubliés, mais qui avaient à l'époque une remarquable diffusion, grâce aussi aux nombreuses représentations ayant lieu dans les théâtres de l'Europe entière. Augier était en effet surtout un auteur de théâtre, à commencer par *La ciguë* (1844), *Gabrielle* (1849), et continuer avec une longue série d'œuvres telles que *Le gendre de M. Poirer* (1854, qui est probablement considéré son chef-d'œuvre), puis *Ceinture dorée*, *Le mariage d'Olympe* (1855), *Maître Guérin* (1864), enfin pour arriver à sa dernière œuvre mise en scène, *Les Fourchambault* (1879).

Certainement des auteurs comme Augier, Dumas et Sardou représentaient d'une certaine façon l'excellence de la production théâtrale française, comme le reconnaissait le jeune intellectuel Léopold Lacour dans un volume (*Trois Théâtres. Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou*, Paris, Calmann-Lévy, 1880) que probablement De Amicis connaissait. Lacour définissait une telle production en utilisant l'étiquette de « théâtre réaliste » ; il souhaitait vraiment pour l'avenir « une sorte de renaissance romantique », mais surtout il ne supportait pas et même craignait les dégénérescences du nouveau théâtre naturaliste, dont Zola était le maître incontesté³⁶. En effet il y avait alors un fort contraste, moins entre Augier et Dumas (qui aujourd'hui semblent avoir plus de points de contact que de désaccord), qu'entre ces derniers et la nouvelle école naturaliste³⁷.

Sur tout cela De Amicis préfère, pour des raisons évidentes, se taire, même s'il ne manque pas de faire certaines allusions au monde théâtral dans les chapitres dédiés à Daudet et à Zola³⁸. C'était au fond une discussion théorique trop

³⁶ Cf. la *Préface* de Léopold Lacour à son livre *Trois Théâtres. Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou*, Paris, Calmann-Lévy, 1880. Ici Lacour écrivait : « Je n'y parle au nom d'aucune école. A la rencontre, j'ai combattu les sectaires, tel que fût leur drapeau ». De Amicis aussi rendra visite à Sardou avec ses deux fils quelques années après, en proposant à ses lecteurs le récit de sa rencontre : « Una visita a Vittoriano Sardou », dans Id., *Memorie*, Milano, Treves 1899, p. 258-278.

³⁷ Daudet, par exemple, avait publié dans le *Journal officiel* du 29 novembre un article intitulé « La vérité au théâtre », où il reprenait des idées émises par Zola dans « Le naturalisme au théâtre », et reprises dans *Le Roman expérimental*. Dans cette étude Zola avait condamné précisément Augier, Dumas fils et Sardou, pour n'avoir pas libéré la scène française des vieilles conventions en suivant l'évolution de la culture contemporaine vers le naturalisme ; cf. à ce propos E. Zola, *Correspondance*, édité sous la direction de B.H. Bakker, tome III, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1983, p. 135-136.

³⁸ Cf. E. De Amicis, *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 23-28 (Daudet) et p. 100-101 (Zola).

sophistiquée pour les lecteurs italiens, mais personnellement difficile à soutenir de la part de De Amicis, qui avait tissé des liens d'amitié ou de cordialité avec plusieurs représentants du monde théâtral français³⁹. De Amicis préférait donc ne pas s'exposer, en appréciant autant les œuvres d'Augier que celles de Cottinet et de Parodi, sans pour cela mépriser du tout et même en soutenant en même temps les œuvres théâtrales de Zola, qui à cette époque commençaient à être représentées en Italie⁴⁰.

V. 4. Les masques de Constant Coquelin.

La grande passion d'Edmondo pour le théâtre français⁴¹, très souvent déclarée, dans plusieurs de ses pages et satisfaite concrètement lors de ses séjours parisiens, trouvait une digne célébration dans le chapitre suivant des *Ritratti Letterari* (p. 175-225)⁴². Il était en effet consacré à l'acteur français Constant Coquelin (1841-

³⁹ Il faut insérer parmi eux Edmond Cottinet et son ami italien Alessandro Parodi aussi, qui écrivaient des pièces théâtrales.

⁴⁰ Cela surtout grâce à l'aide de Vittorio Bersezio qui était en correspondance avec De Amicis autant que Zola : cf. E. Zola, *Correspondance*, op. cit., tome III, p. 387 et p. 390-391 ; et dans le tome IV, p. 149 ; voir aussi E. Ternois, « Zola sur les scènes italiennes », dans Id., *Zola et ses amis italiens*, Paris, Les Belles Lettres, 1967 ; F. Monetti-G. Zaccaria, « Lettere inedite di Emile Zola a Vittorio Bersezio », *Studi francesi*, XXIII, 68, 1979, p. 286-291. Pour les rapports De Amicis-Bersezio, voir la correspondance de Bersezio conservée à l'Archivio di Stato di Torino et en particulier les lettres d'Edmondo, dossier 15. Cf. aussi G.L. Bruzzone, « Edmondo De Amicis e Vittorio Bersezio. Tasselli di un'amicizia », *Studi Piemontesi*, XXXI, 1, juin 2002, p. 151-176 ; L. Gedda, *Il teatro di prosa nell'Italia del secondo Ottocento. Lettere a Vittorio Bersezio*, Torino, Edizioni del DAMS di Torino, 2003.

⁴¹ De nombreux passages des œuvres et des lettres de De Amicis (et surtout celles adressées à Giacosa et à Bersezio) confirment cet amour pour le théâtre et l'habitude d'Edmondo à fréquenter souvent les théâtres de Turin. Même De Amicis écrira des textes de „théâtre“ (par exemple *La signora Van der Werff*, ou *Un colpo di fulmine*, *Il numero 23*, *Il supplizio del geloso*) réunis dans le volume *Nel regno dell'amore* (Milano, Treves, 1907). A ce sujet, voir le jugement (négatif) de F. Portinari, dans son Introduction à E. De Amicis, *Opere scelte*, Milano, Mondadori, 1996, p. XCI. Très intéressants sont aussi deux textes de critique théâtrale *La tentazione del teatro* et *Le pochades* publiés dans *L'Illustrazione Italiana* (28 octobre et 2 décembre 1906) et puis insérés dans le volume *Ultime Pagine III. Cinematografo cerebrale*, Milano, Treves, 1909, p. 257-283.

⁴² Cf. M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, op. cit., p. 198 : « [...] Portraits bien brossés, vus sous tous leurs aspects, agrémentés de judicieuses critiques, suivis de ceux des deux Coquelin, où l'observateur en quête de vérité souligne le jeu des acteurs et l'expression des visages. La passion du théâtre, qui s'était emparé de l'enfant de Cuneo, demeure chez le voyageur, qui peut ainsi, mieux quiconque, juger l'interprétation d'une œuvre, et disséquer la mobilité d'un visage du bout de nez jusqu'au menton ».

1909), dit Coquelin *aîné* et surnommé ainsi pour le distinguer de son frère Alexandre Honoré Ernest, dit Coquelin cadet, acteur lui aussi.⁴³

Cette partie de son livre était reliée et concluait en quelque sorte les pages précédentes, en particulier celles sur Augier et Dumas, où comme nous l'avons vu la production théâtrale occupait une importance de plus en plus grande. La nouveauté était peut-être due au fait que Constant Coquelin était l'un des acteurs les plus connus de son temps, mais n'était pas un auteur de textes théâtraux. L'insertion de Coquelin à l'intérieur d'un groupe d'illustres intellectuels (comme Daudet et Zola), satisfaisait non seulement une passion personnelle mais représentait aussi un choix plutôt courageux de la part de De Amicis, même s'il pouvait rencontrer les faveurs du public.

En outre, le texte sur Coquelin est divisé en douze petits chapitres et est organisé de façon un peu différente par rapport aux précédents, ne serait-ce que parce que, n'étant pas lui-même un auteur, il n'est pas possible de discuter des œuvres écrites par lui, mais des personnages qu'il incarnait. Précédé lui aussi par une visite chez l'acteur⁴⁴, ce texte ne semble pas avoir été construit selon le schéma habituel. En effet, De Amicis dans ses pages ne saisit pas l'acteur à l'intérieur de sa propre habitation, qui reste presque indifférenciée sur le fond, en confirmant de manière retentissante la profession du maître de maison⁴⁵; et il n'instaure pas avec lui un quelconque dialogue direct, avec des questions et des réponses. Le texte semble au contraire provenir en premier lieu d'une documentation préliminaire très soignée⁴⁶, puis d'une longue série de fréquentations théâtrales,

⁴³ Cf. B. Noël (avec F. Delacroix et L. Kalenitchenko), *Les Coquelin, trois générations de comédiens*, Société historique de Rueil-Malmaison, Rueil-Malmaison, 1998.

⁴⁴ Cf. une lettre de De Amicis à Edmonde Cottinet : « Facendo ieri una magra colazione alla Meridiana con un mio amico, mi sono ricordato dello squisito déjeuner che ho fatto con voi quella mattina [...] ch'eravamo stati dal Coquelin, e poi a cercare il Doré » (Turin, 16 mars 1881, BTFC).

⁴⁵ E. De Amicis, « L'attore Coquelin », *Gazzetta Letteraria*, 22 janvier 1881, p. 26-27 ; *Ritratti letterari*, op. cit., p. 195 : « È divertentissimo vederlo lassù nella sua piccola stanza di studio, triangolare, che sembra un camerino di teatro e al quarto piano e tutta piena di libri, fra cui brillano in prima fila i poeti drammatici e lirici di tutti i paesi ». Et cf. aussi p. 29 et p. 224 du livre : « Ha un salotto pieno di medaglie e di ricordi preziosi [...] ed ha un piccolo museo di quadri del Meissonnier, del Bonnat, del Fortuny, del Détaillé, e in parecchi dei quali è ritratto lui, nelle spoglie di Mascarille e di Cesare di Bazan, con quel riso indefinibile e irresistibile a cui si deve tutta la sua potenza d'artista ».

⁴⁶ Cf. par exemple, p. 26 (et 194 du livre), où De Amicis nous transcrit des jugements sur l'acteur Coquelin donnés par des critiques français.

aboutissant à une rencontre personnelle avec l'acteur. Comme cela arrive effectivement pour un portrait, le peintre se concentrera surtout sur l'observation du visage, en tentant d'en fixer les caractères saillants.

La première partie contient une sorte de brève biographie artistique de Coquelin, depuis la fréquentation des cours du Conservatoire, puis (le 7 décembre 1860) l'engagement à la *Comédie française* dans le rôle de *Gros René* du *Dépit amoureux*. Malgré ce brillant début, son personnage passe cependant presque inaperçu aux yeux de la critique. Toutefois Coquelin ne se décourage pas et s'engage à fond dans les études, en arrivant au bout de deux ans à peine à la véritable consécration en jouant le rôle de Figaro dans le *Mariage de Figaro* de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais. A partir de là, il prend son vol, en se perfectionnant chaque fois davantage, devenant un des acteurs les plus célèbres et les mieux payés de France.

Ce début riche en données et en détails, est rendue plus agréable grâce à une formulation presque narrative. De Amicis, en effet insiste sur la force de la vocation de Coquelin, destiné sinon à devenir boulanger comme son père⁴⁷. De plus, dès cette introduction biographique, De Amicis insiste, avec une évidente satisfaction personnelle, sur l'extraordinaire faculté permise aux acteurs, capables de se fondre dans des rôles très différents d'une grande variété, comme s'ils avaient la possibilité de vivre simultanément des existences différentes⁴⁸.

⁴⁷ Ibid., p. 25 (et p. 175-176 du livre, où le prenom Benedetto a été changé par De Amicis en Costanzo) : « Benedetto Coquelin, primo artista drammatico della Francia, è figliolo d'un panattiere. Nacque nel 1841 a Boulogne-sur-mer, e durante tutta la sua adolescenza impastò e infornò con suo padre, il quale contava di lasciarlo erede della bottega, ch'era bene avviata. Ma i panattieri propongono e la natura dispone. Il piccolo fornaio non aveva ancora dieci anni che pigliava già degli atteggiamenti drammatici dentro ai nuvoli di farina, e declamava dei versi galoppando per le strade di Boulogne, col paniere del pan fresco sopra le spalle. Un bel giorno si piantò davanti a suo padre e gli disse a faccia franca : *Ò Papà, io voglio fare l'artista drammatico. Ò Il papà alzò la faccia infarinata dalla madia, lo guardò fisso e rispose placidissimamente : Ò Figliuol mio, io credo che ti giri. Ò Il figliuolo insistè ; il padre, buon diavolo, finì per l'arrendersi e Benedetto lasciò il forno per la scuola ».* Et cf. aussi à la fin du conte, quand Coquelin est déjà devenu un acteur fameux, ce que dit son père à ses amis : « *Cependant... il allait très bien aussi comme boulanger* » (ivi, p. 25 et p. 180 du livre).

⁴⁸ Ibid., p. 25 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 178-179 : « Fu il più giovane, si disse, il più fresco, il più scintillante Figaro che si fosse mai visto sulle scene francesi. Poi si rivelò grande artista di sentimento nel *Gringoire* di Teodoro di Banville, in cui espresse la desolazione, la disperazione, il terrore della morte [...]. In seguito rese magistralmente la natura stravagante e fantastica del principe di Mantova nel *Fantasio* del Musset ».

Dans le second chapitre De Amicis participe à la narration, et reconstruit sa première rencontre, comme spectateur, avec l'art de Coquelin, en train de jouer le rôle de Leopoldo dans la comédie *Les Fourchambault* d'Emile Augier. Edmondo insiste ici sur un thème qui lui est cher, largement développé dans les pages des *Ritratti Letterari*, c'est-à-dire la différence entre l'apparence et la réalité. Cette dernière étant non monolithique mais nuancée, ne peut jamais être saisie de prime abord, mais a besoin d'une espèce de travail de connaissance, qui peut être facilité, grâce à une observation attentive. En effet le spectateur De Amicis, rendu curieux par la renommée de Coquelin, est tout d'abord très déçu face à « cet homme petit, au physique grossier »⁴⁹. Toutefois, au cours du spectacle, Edmondo passe graduellement du « désappointement » initial, à la « sympathie » et enfin à l'« admiration » pour l'habileté mimétique démontrée par l'acteur. Ce qui l'enchanté, c'est la capacité exceptionnelle de Coquelin de s'identifier aux personnages représentés au fur et à mesure sur la scène. Il est en effet capable de changer de « masque » selon les exigences, en passant rapidement d'une situation à une autre, en conservant toutefois dans chaque rôle une « le naturel ». Ce n'est pas par hasard qu'Edmondo conclut ces pages en racontant avoir rencontré au cours d'un spectacle théâtral « deux Coquelin » très différents et pourtant tous deux parfaitement crédibles⁵⁰.

Même s'il est enchanté par cette extraordinaire capacité de « metamorfosi » continuelle offerte par Coquelin, Edmondo ne néglige pas de proposer aux lecteurs une série de descriptions très précises et pertinentes qui dénotent une capacité d'observation hors du commun. Elles entrent en effet dans les détails de la représentation et regardent de près soit la « façon d'être sur scène »⁵¹ soit la technique de jeu de Coquelin. En particulier, De Amicis signale à travers une série d'exemples la mimique faciale de l'acteur qui s'accorde parfaitement au

⁴⁹ Ibid., p. 25, *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 181 : « Quell'uomo tagliato alla carlona, piccolo, col naso voltato su, con le gambe arcate, con quel sorriso di corbellato sulla faccia ».

⁵⁰ Ibid., p. 26 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 187 : « Questa fu la prima impressione che mi lasciò il Coquelin, o meglio, che mi lasciarono i due Coquelin, l'uno amenissimo e l'altro appassionato e tremendo ».

⁵¹ Ibid., p. 25 ; *Ritratti Letterari*, p. 181-182 : « Mi colpì subito la sua maniera di stare in scena [...]. Certi suoi serpeggiamenti, certe passeggiate oblique per il palco scenico, a passo strascicato e un modo di andare qua e là, col viso in aria e con le mani in tasca, così *vero*, così di casa ».

personnage qu'il est en train de représenter⁵². De telles observations sont ponctuellement reprises et enrichies (par exemple avec une reconnaissance précise quant à la voix de l'acteur)⁵³ dans le chapitre suivant, au cours duquel Edmondo rappelle les autres occasions où il a pu se confronter directement avec l'art de Coquelin⁵⁴.

Grâce aux deux petits chapitres du début, De Amicis a préparé son public, qui est désormais capable de l'accompagner pendant la visite à l'acteur. Ce n'est pas cependant la maison *R* décrite avec quelques allusions générales *R* qui intéresse l'écrivain. Il est en effet surtout attentif à l'aspect physique de Coquelin, à son corps, à sa façon de bouger, de parler⁵⁵, de se comporter et même de s'habiller dans la vie de tous les jours, hors de la scène. Comme dans d'autres occasions, il est donc séduit par le désir de distinguer la véritable essence de l'homme Coquelin. Mais il ne s'agit pas d'un défi facile, car Coquelin fuit, comme Protée, à chaque regard qui prétend en fixer l'essence.

C'est naturellement encore le corps de Coquelin qui constitue une sorte de texte à lire et à analyser. En particulier c'est son visage, sa mimique faciale et son sourire⁵⁶ qui constituent l'objet d'une longue observation analytique ; cela dans la

⁵² Ibid., p. 25 ; *Ritratti Letterari*, p. 182 : « Poi notai un altro pregio suo : ogni volta che aveva da dire qualcosa, l'espressione del suo viso preannunziava in maniera il senso delle sue parole, che pareva che le cercasse, che parlasse di suo capo, non che recitasse delle frasi imparate a memoria : gli si vedeva proprio sulla fronte il lavoro della mente, che si fa discorrendo, quel po' di sforzo che costa a tutti l'espressione del proprio pensiero. E questo dava un colore di verità singolarissimo al suo discorso ».

⁵³ Ibid., p. 26 (et, avec certains changements, dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 190) : « Ha una voce ammirabile, che si presta alle più audaci inflessioni, nettissima nelle voci basse e sonora nelle medie, senz'essere di quelle voci troppo ricche, che annegano, come si dice in francese, la parola nel suono, e le vocali nelle consonanti : una voce che s'alza qualche volta, senz'assottigliarsi e senza sforzarsi, fino alle note più acute, e si espande e risuona, agile e mordente, in tutti gli angoli della sala, e fin nei corridoi e nei vestiboli, come uno squillo di tromba ».

⁵⁴ Ibid., p. 26 ; *Ritratti Letterari*, p. 189-190 : « Poi lo intesi in altre commedie, e in tutte mi parve un grande artista [...]. Dopo le prime parole non si vede più il viso del Coquelin ; ma quello del personaggio ».

⁵⁵ Ibid., p. 27 ; *Ritratti Letterari*, p. 198 : « Ed è pure notevolissimo il suo linguaggio, scolpito e colorito, con certe screeziature di lingua popolare, ricco d'una quantità di termini insoliti e di modi del gergo teatrale, svariato come è in tutte le persone dotate di un forte senso comico, che hanno bisogno di raccontare, di descrivere e d'imitare ».

⁵⁶ Ibid., p. 26 ; *Ritratti Letterari*, p. 193 : « Non si può immaginare un riso più vivo, più comico, più attaccaticcio del suo ; *R* e non è la risata dell'allegria *R* ma una specie di riso filosofico e profondo, che nasce da un sentimento particolare della vita, e che fa pullulare mille idee lepide nella mente, e indovinare mille scherzi che non dice, e pensare confusamente a mille cose e persone amene, che abbiamo conosciute in altri tempi ».

tentative de prendre une sorte de photographie définitive. Mais comme dans un tableau d'Arcimboldo, la « maschera » de Coquelin semble être une espèce d'assemblage de parties différentes que l'on peut décrire séparément, mais dont il est difficile de faire une synthèse satisfaisante⁵⁷. De même, il est presque impossible de ne pas retrouver sous un tel visage, à travers une sorte de mémoire involontaire, les nombreuses autres « maschere », représentées sur la scène par l'acteur. En somme, il n'est pas facile de séparer l'homme de l'acteur, Coquelin de ses personnages.

Et en effet De Amicis insiste dans les pages suivantes sur cette espèce de jeu, en confondant les deux images, ou en alternant continuellement la description tantôt de l'homme (qui résulte sympathique, disponible et généreux envers les démunis)⁵⁸, tantôt de l'acteur. Mais même à propos de ce dernier, Edmondo semble s'amuser à dépareiller les cartes, en mettant en évidence un exemple éclatant de dissociation de l'acteur par rapport à un personnage représenté. C'est le cas de son interprétation du rôle du duc de Septmonts dans l'*Etrangère* d'Alexandre Dumas fils, pour laquelle il a obtenu un chaleureux accueil aussi bien du public que de la critique. Dans ce rôle en effet Coquelin, acteur particulièrement doué pour les rôles comiques (et spécialement pour les personnages créés par Molière)⁵⁹, doit au contraire représenter une figure extrêmement complexe et donc très éloignée de ses capacités, dans lesquelles coexistent la gentillesse extérieure et la malhonnêteté intérieure⁶⁰. De façon

⁵⁷ Ibid., p. 26 ; *Ritratti Letterari*, p. 191-192 : « La sua faccia è una vera maschera d'istrione antico : un faccione largo e grasso, d'una carnagione giallognola da mercante olandese, in cui brillano due occhietti bigi di faina, un po' maligni, sopra un grosso naso che guarda in su con una petulanza senza esempio, in modo che le nari si presentano come le aperture di due canne d'un fucile da caccia ; una gran bocca, con le labbra grossissime, tagliate in forma di trapezio, che par che succhino continuamente un enorme bocchino di pipa turca ; un mento lungo e sporgente, e due mascelle leonine, che si dilatano, quando parla, con un movimento inquietante ».

⁵⁸ Voir à ce propos la p. 28 de la revue et les p 221-223 du volume.

⁵⁹ De Amicis dédie un petit chapitre (p. 27 de la revue et p. 204-207 du livre) aux représentations théâtrales de Molière jouées par Coquelin, surtout dans le rôle de Scapin et de Mascarille.

⁶⁰ Cf. p. 27 ; *Ritratti Letterari*, p. 200 : « La parte di duca di *Septmonts* nell'*Etrangère* del Dumas, credono tutti, e anche lui che sia ciò che egli fece per dirla con le sue parole *de plus fin et de plus incisif*, nel teatro moderno, dal primo giorno che recitò fino al giorno che corre. Per comprendere le difficoltà con cui ha dovuto combattere, basta rappresentarsi la sua figura, "largamente comica" e ricordare che il duca di Septmonts è la quintessenza di un gentiluomo del gran mondo e spregevole e odioso quanto si vuole ma tanto più dignitoso e corretto di fuori quanto è più fradicio dentro ».

paradoxe donc, un acteur comique donne le meilleur de lui-même dans un rôle dramatique, soulignant ainsi les difficultés (thème très présent et important des *Ritratti Letterari*) de définir une fois pour toutes les contours d'un individu.

Coquelin lance donc un défi continu, avec des personnages auxquels il faut donner vie sur la scène et avec lui-même. Tout en étant extraordinairement doué par la nature, il a dû donc s'exercer constamment pour améliorer sa souplesse vocale et sa diction, et même pour interpréter au mieux toutes les nuances psychologiques des personnages représentés. A ce propos, les remarques de De Amicis s'avèrent très intéressantes sur la méthode de travail de l'acteur Coquelin, très proche de celui de certains écrivains. Il étudie en effet méticuleusement les textes de théâtre, les décompose, les recouvre ensuite de rappels et de notes et puis les recompose à la recherche des intonations et des accents les plus appropriés. Quand cela est possible, il rencontre les auteurs pour leur exposer ses doutes et ses perplexités, à la recherche de la solution la meilleure. Il ne néglige pas les observations et les critiques d'autrui, qu'il recueille même et conserve pour pouvoir les analyser avec soin, en en tirant de toute manière des stimuli positifs. De même, il cherche à se documenter scrupuleusement (« comme un écrivain naturaliste »)⁶¹ sur tous les personnages qu'il doit représenter et sur le contexte historique dans lequel ils évoluent.

Grâce à ce constant désir de s'améliorer, Coquelin a su atteindre une place éminente dans le panorama théâtral français, en conquérant un rôle original même comme « acteur déclamant des poèmes lyriques ». Sur cet aspect spécifique De Amicis s'arrête, et ce n'est pas un hasard, dans une section particulière, grâce à des notes de grande finesse qui dénotent une expérience approfondie du monde culturel français⁶².

⁶¹ Ibid., p. 28 ; *Ritratti Letterari*, p. 210.

⁶² Cf. à ce propos p. 28 ; *Ritratti Letterari*, p. 215-216 : « Il Coquelin ha ancora un merito tutto proprio, che è d'essere un grande declamatore di poesie liriche [...]. È uno dei rarissimi attori che sian riusciti a liberarsi, fino a un certo punto, da quell'accento convenuto, da quel colorito generale che è quasi obbligatorio nella dizione degli alessandrini francesi [...]. Il Coquelin si liberò da questa psalmodia, da questa specie di musica sacra [...], e prese una via di mezzo tra coloro che cantano il verso, avvolgendo tutto in una sorta di melopea sonnolenta, che arrotonda tutte le linee e cancella tutti i contorni, e coloro che, sotto il pretesto della imitazione del vero, non badano né a ritmo né a rima, né a prosodia, e sacrificano interamente l'elemento poetico all'elemento

Pour ces raisons Coquelin désormais atteint les sommets de sa profession et n'a qu'un rival, François Jules Edmond Got (1822-1901), de vingt ans plus âgé que lui. Comme dans les précédents chapitres il avait aimé opposer pour diverses raisons certains auteurs (Zola-Daudet ou Dumas-Augier, par exemple), ici De Amicis insiste sur les différences entre deux des plus grands acteurs français, en remplissant une sorte de carnet de notes comparatif qui confirme sa connaissance du monde théâtral⁶³.

C'est peut-être là une manière insolite pour tenter de définir l'image de Coquelin, du moins en qualité d'acteur. Il est plus difficile de fixer les contours du portrait de l'homme. Mais De Amicis a de toute façon fourni aux lecteurs une série d'informations et de suggestions pour que chacun d'entre eux puisse se construire plus un] au plus près de la vérité de Coquelin. Lequel, toutefois, a pour ainsi dire une sorte de double, son frère Ernest Coquelin (1848-1909), appelé communément Coquelin cadet, auquel De Amicis réserve une place dans les pages conclusives⁶⁴. Il est une espèce de duplicata du premier, car lui-aussi est un ancien boulanger, devenu par la suite acteur comique important, en dépit des attentes du père.

Dès qu'un masque tombe, il semble tout de suite qu'un autre apparaisse sur son visage. Jusqu'à la fin De Amicis veut donc s'amuser et en même temps étonner ses lecteurs⁶⁵.

drammatico. Egli ha saputo cogliere una certa armonia intermedia tra la parola e la musica, che nello stesso tempo accarezza l'orecchio e rende l'intonazione del discorso ».

⁶³ Cf. par exemple ce que De Amicis écrit à p. 28 (et à p. 212-213 du livre) : « [Coquelin] è superiore a lui nella versatilità dell'ingegno e nella mutabilità dell'aspetto. Il Got è vario ; il Coquelin è un Proteo. Il Got [...] ha un non so che di proprio e d'immutabile nell'intonazione e nel gesto ».

⁶⁴ Cf. p. 29 de la revue et p. 219-223 du livre ; ici, (et à p. 219) on lit : « Ma non è compiuto il ritratto del Coquelin se non gli si fa accanto uno schizzo di suo fratello, che è come una sua appendice ».

⁶⁵ A ceux-ci ont été dédiées les dernières lignes du texte où De Amicis signale une tournée prochaine de Coquelin en Italie : « Così fatto, o presso a poco, è il celebre Coquelin, il quale (per terminare con una buona notizia) sta pensando a raccogliere una Compagnia d'artisti valenti per fare un giro in Italia, e dare una serie di rappresentazioni in tutte le città principali » (p. 29 de la revue et p. 225 du livre).

Chapitre VI.

Le poète et le soldat.

VI. 1. La rencontre parisienne avec Paul Déroulède.

La dernière partie du livre les *Ritratti Letterari* contient le texte consacré à Paul Déroulède (p. 227-238)¹. Il s'agit de la partie la plus longue du livre, puisqu'elle occupe à elle seule un tiers environ des 338 pages. Et en effet c'est le seul texte à avoir été précédemment publié non en un épisode, mais en deux, dans la revue de Turin la *Gazzetta Letteraria*, avec comme titre *Paolo Déroulède* (I., n. 6, 5-11 février 1881, p. 41-46 ; II., n. 7, 12-18 février 1881, p. 49-54)². Dans le volume, le titre est modifié en *Paolo Déroulède e la poesia patriottica*, même si dans l'index final on revient au titre plus simple de *Paolo Déroulède*.

Ce titre plus long et complet exprime peut-être mieux le contenu de l'article, qui, tout en étant centré sur l'écrivain français, traite surtout, dans les pages du début, de la poésie patriotique en faisant souvent référence à la production analogue italienne. Cette dernière observation n'explique cependant qu'en partie l'extraordinaire longueur du texte consacré à Paul Déroulède (1846-1914), un auteur qui d'ailleurs avait déjà été présenté aux lecteurs de la *Gazzetta*

¹ Cf. ici notre chapitre III.2 (*Les Ritratti Letterari de De Amicis*) de la *Deuxième Partie*.

² Dans la *Gazzetta Letteraria* du 29 janvier 1880, l'article de De Amicis était annoncé par cette *Avvertenza* : « Avevamo promesso ai nostri elettori alcuni profili scritti da Edmondo De Amicis. Questi profili furono già cinque, assai più che non sperassimo noi stessi : Alfonso Daudet Émilio Zola Á. Dumas É. Augier RL'attore Coquelin. Possiamo fin d'ora prometterne ancora uno che riuscirà certamente non meno interessante. Sarà il profilo d'un soldato-poeta, d'uno che, a giusto titolo, può chiamarsi un eroe dell'ultima campagna francese del 1870 ; sarà il profilo di P. Déroulède. Su questo foglio già fu scritto abbastanza distesamente delle poesie e delle opere di lui. Il De Amicis non ritornerà guari su questo argomento se non per presentare l'autore, i tratti più belli della carriera di lui, i racconti leggendari delle sue campagne, gli episodi, gli aneddoti, gli atti di eroismo del simpatico e giovane poeta francese. Questo studio sul Déroulède sarà incominciato dal prossimo numero. Figurarsi una tale bella e nobile figura ritratta dal nostro De Amicis che ha con lui tanti punti di somiglianza ! ».

*Letteraria*³, et que de toute façon le public italien connaissait grâce à l'extraordinaire diffusion de ses recueils de poésies, les *Chants du soldat* (1872) et *Nouveaux chants du soldat* (1875)⁴. Il n'y avait pas lieu donc de revenir avec une telle ampleur sur Déroulède.

L'ampleur exceptionnelle du texte et la grande implication émotionnelle de De Amicis, très évidente dans certaines pages, demandent donc un supplément d'enquête, justifié aussi par le fait que les rapports entre De Amicis et Déroulède ont été jusqu'à présent négligés ou liquidés avec un jugement sommaire et limité, inspiré par des préjugés de caractère politique⁵. De même le portrait que De Amicis lui avait dédié n'a pas été jugé digne d'attention ; il n'a en effet jamais été objet d'analyse ni même d'un regard superficiel⁶.

La raison principale de l'intérêt si marqué de De Amicis pour l'œuvre et la figure de l'auteur français doit être recherchée dans des motifs tout à fait personnels et tout d'abord dans la sympathie très vive qu'il éprouve pour Déroulède. Une sympathie vite devenue amitié, comme cela est confirmé par de nouveaux et importants témoignages qui nous permettent de reconstituer les liens

³ Cf. G. Mirandola, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971, p. 123-124.

⁴ En effet une traduction italienne des *I Canti del Soldato* (traduction de Matteo Campori) paraît l'année suivante la publication des *Ritratti Letterari* (Modena, Tipografia Legale ed., 1882) ; et le texte de De Amicis consacré à Déroulède fut publié sans modifications comme introduction à ce recueil poétique. G.L. Bruzzone, « Luigi Rocca e Edmondo De Amicis », *Studi Piemontesi*, XXXIX, 1, 2010, p. 75-80, nous parle d'une tentative précédente de traduction en italien par Luigi Rocca des vers de Déroulède (cf. ci dessous notre note 22).

⁵ En ce sens le jugement de L. Gigli est exemplaire, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962, p. 229 : « il patriota demagogo Déroulède » ; p. 498 : « poeta militare e futuro partecipe dell'avventura boulangista che fu Paul Déroulède ». Dans la *Cronologia* qui précède l'édition des *Opere scelte* de De Amicis a cura di F. Portinari e G. Baldissoni (Milano, Mondadori, 1996), Déroulède est tout à fait oublié : « [De Amicis] compie in novembre il suo secondo viaggio a Parigi, accolto molto favorevolmente dagli intellettuali. Incontra Zola, Daudet, Dumas, Augier. La *Revue des deux Mondes* di Adam gli dedica un grande articolo » (p. CVII).

⁶ Cf. pourtant le jugement de M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, Tourcoing, Imprimerie George Frère, 1951, p. 198-199 : « Le chapitre le plus long du livre est consacré à Déroulède. Le récit s'ouvre par des considérations générales sur la poésie patriotique : ses origines, sa force, son universalité. Puis le critique cherche les sources de cette poésie chez l'artiste, et retrace la vie brillante et mouvementée de l'intrépide militaire, plié à toutes les aventures d'où naquirent *Les Chants du Soldat*, qu'Edmondo analyse finement. C'est un récit émouvant en divers passages, où la vivacité des scènes anime le tableau final souligné par l'hommage d'un admirateur de la France et de ses gloires artistiques ».

entre les deux hommes⁷. Depuis longtemps De Amicis s'était toujours attentif aux nouveautés qui arrivaient d'au-delà des Alpes et avait lu et admiré la production poétique de l'auteur français ; et il avait probablement tenté de nouer avec lui, peut-être grâce à Cottinet, une correspondance épistolaire. Cette tentative avait abouti grâce aussi à Déroulède lui-même, qui à son tour avait pris l'initiative d'envoyer à De Amicis une copie avec dédicace de sa dernière œuvre, *La Moabite*, datée de 1881 mais imprimée à la fin de 1880⁸.

Aujourd'hui nous pouvons parcourir à nouveau les étapes principales de leur amitié grâce aux lettres envoyées par De Amicis à l'auteur français, conservées aux Archives nationales à Paris et restées jusqu'à présent inédites. La première lettre de De Amicis, datée du « 7 Novembre 1880 », confirme justement l'envoi du livre à Turin et manifeste la grande admiration d'Edmondo envers le poète et le soldat Déroulède⁹. A son tour Déroulède répond à la lettre de De Amicis, en expliquant les raisons de l'envoi de son livre, confirmant aussi une affinité particulière entre les deux poètes-soldats :

Croissy-Chalon

Sein et Oise

25 Nov. 80

Mon cher frère d'armes et de lettres, oui c'est moi qui depuis bien longtemps avais le grand désir de vous tendre la main par-dessus les Alpes et d'aller vous faire savoir en Italie que vous avez en

⁷ On pense aux lettres envoyées par De Amicis à Déroulède, qui se trouvent aux Archives Nationales de Paris, *Fonds Déroulède* (ANFD), cote 401 AP 3 (*Correspondance avec De Amicis*). Voir à ce propos l'*Appendice II* de la *Deuxième Partie*, où on donne la transcription complète de ces textes avec une lettre de Déroulède à De Amicis qui est à la Biblioteca Civica di Imperia (*Carteggio E. De Amicis*, lettre n. 45).

⁸ P. Déroulède, *La Moabite*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1881. Ce volume rapportant la dédicace « A Edmondo De Amicis / son admirateur sincère. Paul Déroulède » est à la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio di Imperia, sous la cote EDA 2242.

⁹ Voici le texte de la lettre : « Illustre Signore, / Leggendo il vostro nome sulla prima pagina del volumetto *La Moabite*, che ho ricevuto oggi, ho temuto sulle prime che i miei occhi s'ingannassero, e ho cercato di frenare il sentimento vivissimo di gioia che mi si destava nel cuore. Ma come ! Ma siete proprio voi *Paul Déroulède*, che m'avete mandato il libro ? L'autore dei *Chants du soldat* ? proprio quel *Paul Déroulède* che da parecchi anni amo come uno dei più nobili, dei più generosi, dei più possenti poeti della Francia ? quel *Paul Déroulède* di cui ho imparato a mente tanti versi, di cui parlo così sovente nella mia famiglia e coi miei amici, che m'ha fatto piangere tante volte, che m'ha fatto tremare d'emozione ed esaltato l'anima ogni volta che ho aperto il suo libro ? [...]. M'avete procurato non dico una delle più belle ore ; ma una delle più belle giornate della mia vita letteraria » (lettre datée de Turin, novembre 1880, ANFD, n. 49971).

France un admirateur passionné, qui vous lit et relit ; qui vous suit à travers tous vos voyages, dans toutes vos pensées et qui sent toujours et partout que vous aimez votre Patrie comme il aime la sienne ; et qu'une idée commune nous presse tous deux à servir notre Pays par la plume comme nous l'avons toujours servi par l'épée. Je ne sais pas assez la langue italienne pour me permettre de l'employer avec vous, ni pour écrire dans sa langue à un écrivain qui la manie comme vous avec cette fermeté, cette simplicité et cette éloquence que j'admire tant en vous. Mais j'ai lu toutes vos œuvres dans le texte, et si jamais vous venez jusqu'à Paris, j'irai vous y rejoindre et je vous emmènerai ici dans mon coin de campagne où vous trouverez dans ma bibliothèque plus de dix volumes à votre nom qui seront bien heureux d'avoir vos griffes et qui font bonne et belle figure à côté de mon Corneille et de mon De Musset¹⁰.

Le début de la correspondance précède donc de quelques semaines le séjour parisien de De Amicis en décembre 1880. Une autre lettre d'Edmondo nous confirme en effet que les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés avant cette visite dans la capitale¹¹. Comme nous l'apprenons aussi par d'autres sources, c'est pendant ce séjour parisien qu'Edmondo a l'occasion de rencontrer plusieurs intellectuels français, dont justement Déroulède. Il est immédiatement conquis par cet homme, grand, intelligent et sympathique¹². Avec lui une entente parfaite s'instaure tout de suite, ravivée par une fréquentation assidue pendant son séjour parisien¹³.

¹⁰ Cette lettre de Déroulède est à la Biblioteca Civica di Imperia (BCI), *Carteggio De Amicis*, lettre n. 45.

¹¹ « Caro Signor Déroulède, / Sono a Parigi e, non occorre ch'io ve lo dica, son venuto espressamente per vedervi e per parlarvi, non fosse che un'ora. Mi permettete ch'io vada a trovarvi a Chatou o volete mantenere la vostra promessa e venire voi a Parigi ? Io aspetto qui un vostro bigliettino con grandissimo desiderio : fissatemi un luogo , un'ora in cui possa vedervi : anche non avendovi mai visto, vi riconoscerò in mezzo a mille. Vi ringrazio fin d'ora, caro Signor Déroulède. Voi non potete immaginare quanto io sia già felice fin d'ora pensando che forse fra poche ore vi stringerò la mano ! » (lettre non datée, ANFD, n. 49981).

¹² E. De Amicis, *Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881, p. 314 : « A ciascuno di noi è seguito, almeno una volta nella vita, di trovare una persona, di cui le prime parole furono come la rivelazione d'una amicizia d'infanzia o d'una parentela sconosciuta ; una persona, alla quale, dopo il primo scambio d'idee e di sentimenti, anche da lontano, ci siamo sentiti avvicinati come da una simpatia del sangue, tanto che vedendola per la prima volta c'è parso di rivederla e ci siamo meravigliati, nel riandare il nostro passato, di non trovare la immagine sua tra i nostri ricordi più intimi e più lontani ».

¹³ Cela a été prouvé aussi par les dédicaces des livres que Déroulède a donnés à De Amicis : *Chants du soldat*. Soixante-deuxième édition. Paris, Calmann Lévy Éditeur Ancienne Maison Michel Lévy Frères à la Librairie Nouvelle, 1879, avec cette dédicace autographe de l'auteur : « A Edmondo de Amicis / à l'auteur très aimé et très admiré / ai Bozzetti della Vita Militare / hommage et souvenir de son admirateur et de son / très fraternel ami / Paul Déroulède / X.br 1880 » (dans BCI, cote EDA 532) ; *L'Hetman*. Drame en cinq actes en vers par Paul Déroulède, Paris, Calmann Lévy Éditeur

Déroulède répond aussitôt à cette amitié. Nous sommes en effet informés de ce que De Amicis est souvent accompagné par l'auteur français au cours de ses visites parisiennes et que les deux hommes ont l'occasion de s'entretenir longuement sur les sujets les plus disparates. En outre Edmondo est accueilli chaleureusement par Paul chez lui dans sa maison de Croissy, où il rend visite à sa mère infirme (qui figure dans plusieurs poésies contenues dans les *Chants du soldat*), et à laquelle il rend un hommage affectueux¹⁴.

Il existe de nombreux témoignages en ce sens et tous s'accordent pour décrire en termes très favorables la rencontre de De Amicis avec Déroulède¹⁵. En ce qui concerne l'élaboration du portrait de Déroulède, on sait que De Amicis souhaite décrire avec soin les aventures agitées vécues par l'écrivain français pendant la guerre franco-prussienne, sur lesquelles Edmondo prend scrupuleusement de nombreuses notes qu'il utilisera pour rédiger le profil biographique de Déroulède. Lequel d'ailleurs est déjà présent dans deux écrits précédents des *Ritratti Letterari*.

En particulier il est évoqué avec sympathie par Edmondo dans le texte dédié à Emile Augier (dont Déroulède était le neveu)¹⁶; tandis qu'il n'est que cité en passant dans l'écrit dédié à Coquelin (qui était un de ses vieux amis), car l'acteur

Ancienne Maison Michel Lévy Frères à la Librairie Nouvelle, 1877, avec cette dédicace autographe de l'auteur : « À Edmondo de Amicis / à un frère d'Italie que / j'aime et que j'admire de / tout mon cœur ./ Croing 15 X.e 80. Paul Déroulède » (BCI, cote EDA 531).

¹⁴ Cf. à ce propos une lettre adressée à Emilia Peruzzi par sa mère Teresa qui confirme cette rencontre : « È andato molte volte in casa Déroulède, fu presentato a una madre che poverina è paralitica e parla difficilmente. Edmondo vedutala in quello stato si commosse e cadde in ginocchio vicino al suo letto e diede in uno scoppio di pianto ; fu una scena commovente per la madre e il figlio » (Turin 19 décembre 1880, BFCP, dossier 54, fasc. 18, lettre 1).

¹⁵ Voir les lettres envoyées de Paris à l'éditeur Treves dans M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 262-263 : « Non parlo [...] di Déroulède, col quale passai varie giornate, e mi feci dare gli elementi più minuti per scrivere il racconto delle sue meravigliose avventure militari del 70 ».

¹⁶ E. De Amicis, *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 169-170 : « L'Augier, si capisce, ha una grande simpatia per il suo Paul, saltato su tutt'a un tratto con cinquanta edizioni di un volumetto di liriche. Il giorno che uscirono i suoi *Chants du soldat* gli disse : « Bravo Paolo ! Ora hai finito d'essere mio nipote. Ma tanto, un po' per affetto e un po' per essere più sicuro del fatto suo, un'occhiatina ai manoscritti di lui, prima della pubblicazione, ce la vorrebbe dare. Ma com'è possibile ? » dice il nipote. « Supponete che egli mi dica : cambia, e ch'io non ne sia persuaso, come si fa a dirgli di no, uno zio che si chiama Emilio a Croissy, sta bene ; ma che si chiama Augier a Parigi ? E non si può immaginare la festività cordiale e brillante di quei desinari di famiglia nella sala a terreno della villa Déroulède ».

aimait réciter certaines poésies de Déroulède¹⁷. Et à propos du rapport de Déroulède et Augier avec Edmondo, nous pouvons ici récupérer une lettre envoyée à l'italien, texte qui nous reporte au séjour parisien et aux articles écrits pour la *Gazzetta Letteraria* :

Paris, 11 Mars 81

Cher Monsieur,

Mon neveu Paul vient de me lire le trop bienveillant article que vous avez bien voulu me consacrer et j'ai hâte de vous en remercier. Ce qui me touche le plus ce ne sont pas les éloges que vous me prodiguez, c'est la sympathie qui vous les a dictés et qui m'est bien précieuse venant d'un homme tel que vous. Ce n'est pas ici le moment de vous dire tout ce que je pense de vous et des vos ouvrages : j'aurais l'air de vous passer la caisse pour le denier, comme nous disons en France ; mais vous comprenez tout ce que renferme ma réticence, et je trouverai bien un jour une occasion de vous le dire explicitement.

En attendant je suis bien cordialement à vous

E. Augier

Vous seriez bien aimable de m'envoyer un exemplaire de votre article, Paul n'ayant pas voulu de se séparer du sien¹⁸.

Voilà en bref l'explication du motif du caractère exhaustif et exceptionnel du texte dédié à Déroulède, et aussi de la connaissance précise des poésies militaires, dont De Amicis cite d'amples extraits. Il avait été un lecteur assidu des *Chants du*

¹⁷ Ibid., p. 218 : « Egli [Coquelin] recitò per primo le poesie di Alfonso Daudet, che è suo amico intimo, di Paolo Déroulède, per il quale professava una viva ammirazione ». Voir aussi p. 265, où De Amicis nous rappelle que le poème *Le sergent* de Déroulède avait été « resa poi popolare a Parigi dall'attore Coquelin ».

¹⁸ La lettre, inédite, est à la Biblioteca Civica di Imperia, *Carteggio E. De Amicis*, lettre n. 7. Cf. aussi un livre d'Augier, *Théâtre complet*, Paris, Calmann Lévy, 1880, vol. I, donné à Edmondo avec cette double dédicace manuscrite : « à mon fraternel confrère / Edmondo de Amicis / j'ai offert ces livres comme un / hommage digne de son talent, / comme une preuve réelle de / mon amitié / Paul Déroulède / X.bre 80 » ; « En vous donnant mes œuvres, / mon cher poète, mon neveu / me prive du plaisir de vous les / offrir moi-meme. / Qu'elles vous soient un souvenir de l'un / et de l'autre. / E. Augier » (Biblioteca Civica di Imperia, EDA 1456).

soldat, dont il savait par cœur de nombreuses strophes. Maintenant qu'il peut interroger longuement l'auteur, ces poésies deviennent comme une sorte de journal (privé et public à la fois) dont De Amicis pouvait explorer chaque passage en retrouvant le lien entre biographie et expression poétique.

En outre il avait ajouté qu'en dehors de leur sympathie spontanée et réciproque, de nombreux intérêts communs les rapprochaient. Tous deux étaient nés la même année, en 1846, tous deux étaient irrésistiblement attirés par la littérature à laquelle ils s'étaient livrés complètement. Et surtout comme le français souligne dans ce lettre à De Amicis - ils étaient tous deux des hommes d'armes, avec une active carrière militaire derrière eux. Déroulède, en particulier, avait participé fougueusement à la guerre franco-prussienne puis à la répression de la Commune ; après la désastreuse défaite contre la Prusse, il s'était engagé à fond pour raffermir le moral des Français. Il l'avait fait d'abord en racontant ce qui lui était arrivé et avait vu pendant la malheureuse campagne, ensuite en comptant sur les traditions et sur l'orgueil national, en chantant les privations, les souffrances et les traits d'héroïsme de l'armée française. De telle façon il désirait reconstruire l'unité de la nation blessée et humiliée, et en même temps travailler à une espèce de renaissance morale de la France en vue d'une prompte rédemption.

Peu différente, au fond, était la tâche que l'officier De Amicis avait entreprise à la moitié des années soixante après la difficile et heureuse conquête de l'Unité. Demeurait en effet ouverte la blessure dans le sud du pays, où était en cours une sorte de guerre civile, à laquelle s'ajoutait la frustration d'avoir manqué la conquête de la capitale idéale, Rome. En outre il fallait redonner le moral à une armée humiliée par les Autrichiens à Custoza et à Lissa (1866), deux défaites provoquées par l'inexpérience de troupes mal entraînées et mal commandées. Une armée que les citoyens du nouvel Etat italien ressentaient comme un corps étranger, comme un ennemi qui demandait des sacrifices plutôt que comme un ami prenant soin de ceux qui étaient sans défense. De Amicis avait consacré ses premiers écrits militaires à cette opération de restauration d'une image positive de l'armée¹⁹, et donc de ce point de vue spécifique, il était le plus apte à comprendre

¹⁹ Cf. le Chapitre I de la *Première Partie*.

la grandeur de l'opération tentée avec succès par Déroulède²⁰. En outre, dans ces mêmes mois, De Amicis était justement revenu à la poésie et ce n'est pas par hasard si dans les pages initiales de son livre (*Poesie*, Treves, 1881) se détachaient les douze sonnets de *La guerra* (p. 15-26), où passaient des accents proches de ceux contenus dans les vers de Déroulède.

Voilà le Déroulède aimé et admiré par De Amicis. En 1880 il ne pouvait pas encore savoir quels seraient les choix successifs de l'écrivain français en matière politique. En effet Déroulède était destiné à devenir un des fondateurs les plus discutés du nationalisme français. Comme tel, il a été récemment objet d'une monographie intéressante et très documentée de Bertrand Joly, qui toutefois ne prend pas en considération la longue intervention de De Amicis²¹. Elle est vraiment très importante pour reconstruire la biographie de Déroulède, en particulier dans la décennie 1870-1880. Celle-ci a été consignée, comme nous le verrons sous peu, par De Amicis après de longues conversations avec l'écrivain français pendant lesquelles il prenait des notes, qu'il développait ensuite dans le texte²². D'où une série de données très nombreuses et précises. R surtout concernant la participation à la guerre franco-prussienne R qui seront ensuite reprises par les biographes de Déroulède, souvent sans en citer la source²³.

²⁰ E. De Amicis, « Paolo Déroulède », II, *Gazzetta Letteraria*, 12 février 1881, p. 49 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 284-285) : « Via via che procediamo nella lettura, riconosciamo quelle tristezze, quei dolori, quelle indignazioni ; esse passarono altre volte per il nostro cuore ; le abbiamo espresse con quelle parole, le abbiamo sfogate con quelle grida, e con le medesime ragioni abbiamo cercato di confortare il nostro orgoglio nazionale lacerato. Mutata la lingua, cangiati i Prussiani in Austriaci, quella potrebbe essere poesia scritta dopo Novara o dopo Custoza da un focoso luogotenente dei bersaglieri ».

²¹ B. Joly, *Déroulède. L'inventeur du nationalisme français*, Librairie Académique Perrin, 1998. Dans la bibliographie finale il cite seulement, p. 414, un très bref article successif de De Amicis, écrit en français (« Paul Déroulède », paru dans *Les Annales politiques et littéraires*, octobre 1885, p. 259-260), mais il semble ignorer le portait de la *Gazzetta Letteraria*, qui est probablement la première étude consacrée à Déroulède, même en France !

²² Cf. une lettre de De Amicis à Déroulède : « A proposito, v'ho ora demandarvi un favore. Siccome sto scrivendo l'articolo su di voi, di cui la prima parte uscirà la settimana ventura, avrei bisogno, per la seconda parte d'una piccola informazione. Vorreste aver la bontà di scrivermi sopra un foglietto di carta R che servirebbe per me solo R qualche cenno sulle vostre idee religiose e sulla vostra conversazione con V. Hugo ? Un fogliettino soltanto che mi serva di traccia. Sono indiscreto ? Vorrei toccare anche questo tasto, di passata. Perdonatemi R e se potete farmi questo favore subito, ve ne sarò gratissimo » (21 décembre 1881, ANFD, n. 49969).

²³ Cf. B. Joly, *Déroulède*, op. cit., p. 413-421.

En outre, le portrait publié en deux épisodes dans la *Gazzetta Letteraria* sera envoyé à Déroulède, comme pour demander une sorte d'*imprimatur*. Il sera réédité ensuite avec des changements mais sans modifications essentielles dans le volume *Ritratti Letterari*²⁴, comme pour attester que Déroulède approuvait totalement le travail de son ami italien. A la différence des écrits analogues, ce texte semble en quelque sorte s'inspirer donc non seulement de De Amicis mais aussi de Déroulède lui-même : c'est le premier exemple véritable d'une sorte d'autobiographie que l'écrivain français consigne pour ses futurs disciples à travers le texte de l'ami italien²⁵. Ce dernier se borne à transcrire de bonne foi ce qui lui est dicté par Déroulède, même s'il n'a évidemment pas les moyens de contrôler chaque affirmation de ce dernier, en particulier pour ce qui concerne sa participation mouvementée à la guerre franco-prussienne²⁶.

²⁴ Cf. une lettre (datée « Torino. 12 Febbraio. 1881 ») envoyée à Déroulède: « Con questa lettera vi mando l'articolo che ho scritto su di voi, per la *Gazzetta letteraria*, e non vi nascondo che ve lo mando con trepidazione. Rilegendolo stampato mi sono accorto di non aver detto tutto quello che volevo e come volevo. Pur troppo era assai migliore il mio articolo quando non era che nella mia testa e nel mio cuore. Perciò vi prego, caro Déroulède, scusatemi ; ve lo dico con la più grande sincerità. Se ho detto qualche cosa che non doveva essere detto, se ho toccato qualche particolare della vostra famiglia che doveva essere lasciato in disparte, se ho commesso qualche abuso, qualche indelicatezza, qualche *stunatura*, perdonatemi, considerando che fu errore di giudizio non di cuore. L'articolo ebbe fortuna : la prima parte fu già ripubblicata da giornali di tutte le provincie, e fece già sorgere dei traduttori. Ho ricevuto questa stessa mattina una lettera d'un poeta che mi prega di chiedervi il permesso di tradurre i *Chants du soldat* : non vi dico nemmeno chi è perché non ho accettato il suo incarico, essendo uomo assolutamente incapace di fare una traduzione mediocre. Ma ne verranno altri. Nella vostra ultima lettera mi parlate d'una traduzione della *Coccarda*, che avete ricevuta... Ah diavolo d'un Déroulède ! non c'è modo di farvela ! Come mai avete indovinato il traditore così alla prima ? Già che il segreto è scoperto vi dirò che sono disperato col vostro *Turco* e specialmente col vostro *Clairon*, che vorrei tradurre bene e pubblicare. Ma ci sono delle strofe intraducibili. Però, vedete, se avessi tempo ! » (ANFD, n. 49968).

²⁵ Sur les limites et les caractéristiques d'un tel autoportrait cf. les observations de B. Joly, *Déroulède*, op. cit, p. 13-31. De ces pages ressortent les vicissitudes biographiques plutôt différentes de celles décrites par Déroulède à De Amicis et racontées ensuite par lui.

²⁶ Toutefois De Amicis s'efforce de respecter la vérité des affirmations de Déroulède et dans le passage de la revue au livre, lui demande d'intervenir sur son texte avec des corrections. Voir à ce propos une lettre adressée à Edmond Cottinet : « Fin da quindici giorni fa ho pubblicato un articolo lunghissimo su Déroulède: fu quello che piacque più di tutti in Italia forse perché è quello che scrissi con più affetto. Appena pubblicato, lo mandai al Déroulède, con una lettera nella quale gli dicevo: *È* se ho messo nell'articolo qualche particolare che non ci dovrebb'essere, se m'è sfuggita qualche parola che vi può piacere, se ho commesso qualche mancanza di delicatezza, perdonatemi ; fu errore di giudizio, non di cuore né di volontà ; d'altra parte io ne sarei tanto addolorato che mi potreste considerare come punito *È* Ebbene, mandai l'articolo al Déroulède, raccomandato e non ricevetti risposta. Trascorsi otto giorni, cominciando ad essere inquieto, gli riscrissi per domandargli se era ammalato, se era accaduta qualche disgrazia alla sua famiglia, ché non sapevo spiegarmi il suo silenzio ; e gli dicevo nella lettera che il timore che il mio articolo gli fosse potuto piacere mi addolorava, m'opprimeva il cuore : lo pregavo caldamente di scrivermi

Participation, comme nous le verrons sous peu, très aventureuse et à la limite de l'incroyable, et qui comme telle laisse de nombreux doutes chez les lecteurs d'aujourd'hui. Pour sa part, De Amicis se contente de raconter ce qu'il a appris de vive voix de Déroulède ; et puis surtout il s'engage à relier et à interpréter ces expériences biographiques à la lumière de la poésie des *Chants du soldat*, en mettant en évidence les liens les plus significatifs.

VI.2. Cicatrices et drapeaux.

Après ces observations préliminaires, nous pouvons commencer la lecture du texte qui est construit de façon atypique par rapport aux précédents portraits, et pas seulement en raison de son extraordinaire longueur. Tandis que De Amicis y dépeignait à grands traits certains auteurs déjà confirmés depuis longtemps (comme c'était le cas de Daudet et surtout d'Augier et de Dumas), ou abordait certains aspects inédits ou peu connus de leur activité (comme pour Zola), il procède différemment pour le texte dédié au jeune Déroulède. Celui-ci revêt presque l'aspect d'une monographie centrée sur les vers du poète-soldat, tandis

subito una parola per togliermi dall'ansietà. Nemmeno a questa lettera ricevetti risposta ! Potete immaginare in che stato d'animo io mi trovi. Che cosa è accaduto ? Voi sapete quanto io stimo e amo il Déroulède ; fin da quando lessi le sue prime poesie mi son sentito legato a lui da un'invincibile simpatia ; gli voglio bene come a un fratello, e se non potesse parer strano il dirvi che ho con l'affetto un sentimento di venerazione per lui, ve lo direi. All'idea di averlo offeso mi sento salir le anime agli occhi e debbo fare uno sforzo, ve l'assicuro, per non avvilirmi come un fanciullo. Ma com'è possibile ciò ? Vi mando l'articolo e leggetelo e ditemi voi se c'è una frase, una parola sol che possa averlo ferito. Ma se anche ci fosse, se anche mi fosse sfuggita qualche stonatura, qualche indiscrezione, ditemi se vi par possibile se la cosa sia tanto grave da avere indotto il Déroulède a punirmi con un silenzio così doloroso e triste per me » : Turin, 26 février 1881, Biblioteca Civica di Torino, *Fondo Cottinet* (BTFC). En effet Déroulède répondait quelques jours après, comme nous pouvons le déduire par une lettre de De Amicis à lui adressée : « Che lungo e buon respiro ho tirato ricevendo ieri il vostro dispaccio e oggi la vostra lettera ! Grazie, caro amico, e perdonatemi la noia che v'ho data. Che cosa volete ? Il timore d'aver abusato della vostra amicizia mi faceva girare la testa ; le più assurde supposizioni mi parevano naturalissime ; non potevo più pensare ad altro, ed era un pensiero insopportabile. Grazie, caro Déroulède. Ora voi mi date una grande gioia dicendomi che non vi è dispiaciuto l'articolo. Mandatemi le correzioni da farsi perché a giorni si deve ripubblicare [...]. Ora vi debbo dire che non son riuscito a comprendere tutta la vostra lettera, e se mi permettete, vi pregherò, sorridendo, di frenare un poco la vostra mano quando mi scrivete le correzioni da farsi, per non costringermi a importunarvi un'altra volta (Turin, 2 mars 1881, ANFD, n. 49967). Les corrections de Déroulède, s'il en eu, durent être peu importantes et de toute façon elles ne modifièrent pas la partie plus spécifiquement biographique du portrait de De Amicis.

que le portrait physique et psychologique de l'homme Déroulède et de son milieu familial semblent plutôt sacrifiés et presque insérés de force dans la dernière partie du texte.

Le portrait de Déroulède s'ouvre, avec surprise, par un petit chapitre consacré à la « vecchia poesia patriottica » italienne (p. 229-235 du livre). Comme l'exprime bien l'adjectif « vecchia », De Amicis est comme beaucoup d'autres convaincu que le moment le plus glorieux du Risorgimento est désormais dépassé²⁷. Vingt ans après avoir atteint l'Unité, dix ans après la conquête de Rome comme capitale du Nouveau Royaume, à la „poesia“ des origines a succédé plutôt la „prosa“ de la vie quotidienne. Après les idéaux et les rêves, il faut penser aux problèmes concrets de l'Italie, encore éloignée des grandes puissances européennes, comme du reste De Amicis l'avait constaté à l'Exposition parisienne de 1878²⁸. Et toutefois, il soutient qu'il est indéniable que les Italiens peuvent maintenant jouir de la liberté grâce au sacrifice des nombreux hommes qui les ont précédés. Il faut donc revenir à la poésie patriotique « del Berchet, del Rossetti, del Mameli, del Poerio, del Mercantini » pour retrouver un sentiment de « gratitudine » (p.230) envers les poètes qui ont transmis la mémoire de ceux qui ont souffert pour notre liberté.

Peu importe — ajoute Edmondo — que les critiques aient jugé négativement la forme ou la métrique de ces textes patriotiques : ils valent moins par leur valeur esthétique que par la leçon civile et morale qu'ils transmettent. Pour cela ils ont suscité et continuent de susciter des sentiments qu'on ne peut pas oublier et qui font partie de notre vie²⁹. Ce sont en effet des éléments importants pour

²⁷ De Amicis, « Paolo Déroulède », II, *Gazzetta Letteraria*, 12 février 1881, p. 49 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 284) : « L'impressione che fa questa poesia sopra noi italiani, in questo tempo in cui l'amor di patria è, per così dir, tranquillo e quasi nascosto nel nostro cuore, sia perché son già lontani i ricordi dei grandi avvenimenti nazionali, sia perché nessun'idea di un pericolo vicino ci scuote, somiglia a quella che farebbe su di un uomo maturo, tutto immerso nel lavoro e negli affetti sereni della famiglia, l'eco di una musica lontana, che gli rammentasse qualche violenta e disperata passione de suoi anni giovanili ».

²⁸ Cf. notre Chapitre V de la *Première Partie*.

²⁹ E. De Amicis, « Paolo Déroulède », I, *Gazzetta Letteraria*, 5 février 1881, p. 41 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 232-233) : « Che importava a noi che il Berchet avesse delle frasi barbare e dei versi duri, che la strofa del Rossetti fosse troppo ricca di suoni, che il Mameli fosse ineguale, che il Mercantini fosse negletto, e che il 21 marzo di Alessandro Manzoni rigurgitasse di similitudini ? Ognuno di questi versi era un grido uscito dalle viscere della patria ; in ogni strofa si

l'éducation de l'homme et du citoyen. Comme souvent, le discours de De Amicis, loin de n'être qu'un discours abstrait, exprime ses propres sentiments : il rappelle en effet avec émotion son rapport personnel avec de tels textes, qui ont été capables de susciter en lui de grands enthousiasmes, et qui maintenant provoquent des sentiments de nostalgie et en même temps de « riverenza » (p. 239)³⁰.

Le propos de De Amicis n'est cependant pas limité à la seule poésie patriotique italienne. En adoptant une perspective sans doute originale, il élargit l'horizon (p. 235-239) en ajoutant d'autres exemples de poètes patriotiques européens comme « il Riga o il Quartana o il Körner o il Déroulède ». Il touche donc à des domaines très divers, avec pour toile de fond la laborieuse formation de certains nouveaux états nationaux après la chute de l'Empire napoléonien. De Amicis ne veut donc pas s'enfermer dans une célébration exclusivement nationale centrée sur l'Italie, ni introduire des hiérarchies ou affirmer la primauté d'un état particulier par rapport aux autres ; au contraire, il est convaincu qu'il existe une base commune d'expériences et de valeurs, de sorte que « celui qui n'est pas sensible à la poésie patriotique d'un peuple étranger, n'a pas été sensible même à la sienne » (p. 236). Surtout, il veut comprendre comment il a été possible d'élever jusqu'à la poésie patriotique les sentiments et les idéaux des personnes ordinaires, en interprétant et en partageant les valeurs. Les poètes qui ont voulu parler d'hommes et de sujets liés à la patrie ont été nombreux, mais peu sont restés dans la mémoire populaire et dans l'histoire de la littérature. Pour De Amicis, cela n'a été possible que dans quelques cas particuliers, là surtout où le chant a été accompagné par l'exemple concret et parfois même par le sacrifice de la vie³¹.

sentiva l'eco lontana d'una battaglia ; era una poesia sacra, che sollevava il nostro pensiero e il nostro cuore al di sopra di tutte le volgarità della vita ».

³⁰ E. De Amicis, « Paolo Déroulède », I, op. cit., p. 41 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 233-234) : « Chi non ha adorato il Berchet, per esempio, e baciato cento volte il *Romito del Cenasio*, e desiderato di vedere una volta il poeta per curvare dianzi a lui la sua fronte ardente di giovanetto, come dinanzi all'immagine viva della patria armata e insanguinata ? Chi di noi, a quindici anni, non s'è sentito uomo, poeta, soldato, capace d'ogni grande sacrificio e d'ogni arduo compito più generoso, leggendo *O morte o libertà* e la *Spigolatrice di Sapri* ? Quei versi hanno avuto una parte così larga e profonda nella nostra educazione di uomini e di cittadini, che ci pare quasi che saremmo altri da quelli che siamo, se non li avessimo conosciuti ».

³¹ Ibid., p. 42 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 238-239) : « Migliaia di poesie patriottiche [...] sorgono, si diffondono e scompaiono : non restano che quelle dei poeti che ebbero anima e cuore di grandi cittadini, e tempra di soldati, e nerbo d'atleti ; i quali o fecero o avrebbero fatto quel che incitavano a fare, e o suggellarono i loro canti col sangue, o li prepararono nell'avversità ».

Ces deux petits chapitres initiaux servent à présenter Déroulède, à l'époque âgé d'un peu plus de trente ans, et de mesurer son importance dans la poésie patriotique européenne. En reprenant un jugement dû sans doute à Max Nordau³², De Amicis replace tout de suite Déroulède dans son époque, en observant qu'un tel poète ne peut naître qu'au sein d'une « nation vaincue » (p. 240), avec une claire allusion à la défaite de 1870. Comme cela était arrivé à l'Espagne en 1812, à l'Allemagne en 1814, à la Pologne en 1830 ou à l'Italie jusqu'en 1866, la France de Déroulède, humiliée par les Prussiens, est donc possédée par une seule pensée, celle « de la lutte et de la vengeance » (p. 240). C'est dans ce climat particulier que naissent les poésies de Déroulède, qui toutefois savent aussi communiquer à ses concitoyens d'autres sentiments plus nobles et donc se distinguent par divers traits originaux³³.

La qualité et l'originalité des textes de Déroulède viennent en premier lieu de son expérience directe de la guerre. Soldat parmi les soldats, il a pu éprouver concrètement les émotions, les espoirs et les peurs de la guerre, qu'il a ensuite versés dans la page écrite. Après avoir indiqué la singularité de la poésie de Déroulède, De Amicis ouvre donc une grande parenthèse biographique (p. 243-274), dédiée justement à l'intense expérience militaire de l'écrivain français. Il a en effet concentré en quelques mois une série d'épreuves et d'aventures dignes d'un roman-feuilleton³⁴. Et en effet, indépendamment de la thèse générale

che fortificò ed innalzò il loro cuore. Il Berchet scrisse i suoi canti sospirando la patria da cui era proscritto ; il Rossetti pagò le trenta strofe del suo inno alla Libertà con trent'anni d'esilio ; il Mameli e il Körner morirono sul campo di battaglia ; Riga sul patibolo. Perciò noi nutriamo per i grandi poeti patriottici un sentimento particolare di riverenza, e consideriamo come uomini intrepidi, che abbiano non meno operato che scritto, anche quelli tra loro che non uscirono nel campo dell'arte ; e ce li rappresentiamo nella storia della letteratura, raggruppati in disparte, con una cicatrice sulla fronte e una bandiera nel pugno ».

³² Ibid., p. 42 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 239), où on fait allusion à « un critico arguto e dotto, ungherese di nascita ma tedesco di studi e di simpatie ».

³³ Ibid., p. 42 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 241-242) : « Ma poesie piene di profondo dolore per le sventure sofferte, di esortazione virile al raccoglimento, al lavoro e alla preparazione, per il giorno della gran resa dei conti ; di sentimento del dovere, di spirito di sacrificio, di ferma risoluzione nel proposito di ritemparsi l'animo e le membra per ritentare una prova suprema, tali poesie son nuove nella letteratura francese ».

³⁴ C'est De Amicis même qui suggère cette lecture : voir Ibid., p. 42 et *Ritratti Letterari*, op. cit, p. 243 : « [...] Avventure così singolari, che meriterebbero d'essere raccontate se anche si riferissero

soutenue par Edmondo, les pages suivantes peuvent être lues comme une espèce de journal et plus encore comme un roman populaire riche en coups de théâtre dont Paul Déroulède et sa famille sont les héros.

VI.3. Comme dans un roman d'Alexandre Dumas.

Il est impossible de rendre compte en quelques lignes de toutes ces péripéties biographiques, où se pressent de nombreux éléments contribuant à dresser le portrait moins d'un intellectuel que d'un héros romantique. Ici Déroulède devient l'interprète de ce qui dans certaines pages apparaît comme une véritable pièce de théâtre, qui sera plus tard exploitée par Déroulède pour sa propagande politique. Comme tel, Paul est doté du classique „physique du rôle“ : c'est un grand jeune homme au regard inquiet, au visage caractérisé par un nez imposant³⁵. Non moins exemplaire est son caractère, qui se révèle subitement après un choix qui deviendra définitif. De famille aisée, Paul Déroulède est d'abord en effet un jeune homme comme beaucoup d'autres, nonchalant dans ses études et menant une vie plutôt dissipée, jusqu'à ce que la guerre franco-prussienne provoque en lui une sorte de conversion du dandy en soldat. Le jeune homme s'engage dans le corps des gardes mobiles de Belleville où il est nommé officier. Les Allemands sont en train d'avancer vers Paris, Paul veut se battre à tout prix pour la France, mais son régiment reste en attente d'ordres. Déroulède renonce alors à son grade et s'engage dans le troisième régiment de zouaves avec lequel il se bat à Mouzon et Bazeille.

a un soldato sconosciuto » ; et voir *ibid.*, p. 43 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 254) : «[...] cose che, in un romanzo, parrebbero troppo ingegnosamente combinate ».

³⁵ *Ibid.*, p. 42 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 244) : « Era un giovanotto di alta statura, secco, svelto, irrequieto, che sentiva intensamente la vita ». Voir aussi B. Joly, *Déroulède*, op. cit., p. 13 . « Conscient de la valeur des apparences et aimant la mise en scène, Déroulède s'est construit un personnage haut en couleur. Tableaux, caricatures, photographies ont répandu son image à tous les âges et dans toutes les poses. On peut se contenter de rappeler les grands traits d'un physique très habilement utilisé comme instrument de propagande. Déroulède est grand (1,86 m) et sa taille s'augmente encore d'une sveltesse qu'il ne perdra qu'après la cinquantaine. Dans ses yeux gris passe souvent une lueur d'inquiétude, une sorte de qui-vive perpétuel qui a frappé les observateurs ; en dessous s'avance le promontoire imposant d'un de ces nez majestueux qui font le bonheur des caricaturistes ».

C'est alors qu'entre en scène son frère André, âgé de dix-sept ans à peine. Lui aussi veut se battre comme son frère avec les zouaves commandés par le général Mac-Mahon. Peu après apparaît aussi leur mère, Amélie Augier (la sœur d'Émile Augier). Même si elle est consciente des risques encourus, elle décide d'accompagner le jeune André jusqu'au lieu où campe le régiment de Paul, désormais en retraite ; après quelques tentatives inutiles, la mère retrouve enfin Paul près de Sedan, mais pour peu de temps car le régiment doit poursuivre sa route. La mère est contrainte d'abandonner Paul et André à leur destin et de rentrer chez elle, assurée de toute façon que ses enfants feront jusqu'au bout leur devoir³⁶.

Mais les fils Déroulède auront bien d'autres occasions de se perdre et de se retrouver dans les bras de leur mère, comme pour affirmer la présence symbolique d'une autre mère, la France, toujours prête à accueillir ses propres enfants, surtout à l'heure du péril³⁷. Comme on peut facilement le comprendre, on nage vraiment dans un climat de roman et en même temps de symbole, où il est difficile de séparer les faits réels de la reconstruction biographique de Déroulède telle que la rapporte De Amicis. Ce dernier, ancien officier, se trouve immédiatement à l'aise dans ce milieu militaire où l'on rencontre des lieux, des personnages et des épisodes qui semblent rappeler de près certains passages des croquis de la *Vita militare*. En outre, certaines péripéties rapportées coïncident parfaitement avec la

³⁶ Pour des raisons évidentes nous avons fait la synthèse du récit de De Amicis (et de Déroulède), non sans moments pathétiques, comme celui de la rencontre avec Paul : « [...] Dopo un altro lungo tratto, si ritrovarono in mezzo ai carriaggi, ai soldati, al disordine ; era una divisione del Mac-Mahon ; raggiunsero un reggimento di zuavi : era il terzo. Scesero di carrozza, e dopo molto cercare trovarono il povero poeta, seduto sull'orlo di un fosso, che mangiava nella *gamella*, in mezzo a un crocchio di camerati africani, tra due fasci di armi. Inteso il proprio nome, saltò su, e si trovò davanti sua madre e suo fratello, di cui non aveva più avuto notizia dal giorno della partenza. Si ritirarono tutti e tre in una piccola osteria di campagna, accanto alla strada ; là la signora Déroulède volle che i suoi figliuoli, l'uno stanco delle marce, l'altro delle emozioni, si riposassero; e tutti e due le si addormentarono con la testa sulle ginocchia, come due ragazzi. Allora la madre poté piangere [...], e piangendo prepararsi alla separazione » (ibid., p. 42 ; *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 248-249).

³⁷ Cf. ibid. (partie II de l'article de la *Gazzetta Letteraria*), p. 51 (puis dans *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 305-307), où De Amicis confirme cette interprétation : « Nulla è più naturale in un'anima eletta che il confondere l'affetto di famiglia con l'amor della patria, e il far che l'uno s'illumini e si nobiliti dell'altro ».

version poétique donnée par Déroulède³⁸ ; c'est le cas par exemple de la pièce *Le Turco*, insérée dans le recueil *Chants du soldat* : De Amicis lui-même cite le texte évoquant le départ d'André (1852-1907) vers le front :

C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.
De joie et d'amour sa vie était pleine,
Il ne connaissait le mal ni la haine ;
Bien aimé de tous, et partout heureux.
C'était un enfant, dix-sept ans à peine,
De beaux cheveux blonds et de grands yeux bleus.

Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.
L'écolier quittait les héros d'Homère ;
Car on connaissait la défaite amère,
Et que l'ennemi marchait triomphant.
Et l'enfant avait embrassé sa mère,
Et la mère avait béni son enfant.

Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment.
L'enfant rayonnait sous sa veste neuve ;
L'instant de l'adieu fut l'instant d'épreuve :
« Courage, mon fils ! Ré Courage, maman ! »
Elle prit au front son voile de veuve,
Et l'accompagna jusqu'au régiment³⁹.

Ce qui a été exposé jusque-là suffirait, croyons-nous, à donner une idée générale de la manière de raconter de De Amicis et de la densité des expériences vécues par Déroulède, jusqu'alors étudiant nonchalant et poète en herbe. Nous n'en sommes qu'au début, cependant. Le roman se poursuit en effet avec d'autres

³⁸ Il faut toutefois souligner qu'ici la mère de Paul a été définie « veuve », mais en fait Joseph Déroulède meurt en 1872.

³⁹ Ibid. I, p. 42 (*Ritratti Letterari*, op. cit., p. 246-247) ; P. Déroulède, « Le Turco », dans Id., *Chants du soldat*, Paris, Calmann Lévy éditeur, Paris, 1888, p. 21-22.

coups à effet, des changements subits de scène et des digressions narratives (qui trouvent souvent des réponses dans le journal poétique des *Chants du soldat*).

Cela semble sortir de la plume d'un Balzac ou d'un Dumas, et de toute façon fait de ce chapitre dédié à Déroulède un véritable recueil d'histoires qui pourraient être développées de façon autonome. En revenant vers Paris, par exemple, sa mère est arrêtée par une avant-garde française qui l'interroge, ne croit pas à son récit et la tient même pour une espionne ; elle réussit toutefois « fortunosamente » à se libérer, à rejoindre Reims puis Paris par le train. C'est un autre coup de chance, car ce train est le dernier pour la capitale, bientôt investie par les Prussiens, ce qui coupe les lignes ferroviaires.

Les tribulations qui attendent les deux frères, désormais enrôlés dans la même compagnie, ne seront pas moins aventureuses. Tous deux participent à la bataille de Sedan et, dans le feu de la bataille, André est gravement blessé. Son frère Paul va à son secours mais tombe dans un fossé où les ennemis le croient mort ; il réussit ainsi à se sauver et peut recueillir son frère blessé⁴⁰. Après d'autres péripéties, dont la rencontre avec un soldat prussien – auquel il donne du pain –, Paul réussit à confier son frère à un médecin, lui aussi prussien, qui opère et sauve André⁴¹.

⁴⁰ Cf. le récit de De Amicis « Mentre combattevano insieme in un bosco, a pochi passi di distanza uno dall'altro, Andrea si voltò improvvisamente verso il fratello, col viso bianco, e gli disse : — M'hanno fatto male ! È detto appena questo stramazzone gettando sangue per la bocca. Aveva una palla nel ventre. Paolo accorse, lo prese in braccio, e camminando verso i Tedeschi, lo portò dietro a un piccolo rialzo del terreno, dove, deponendolo sull'erba, incespì e cadde in un fosso : il che vedendo di lontano gli altri soldati, che continuavano ad avanzarsi, credettero che anche lui fosse stato ferito mortalmente. Paolo si rialzò, tagliò una croce rossa nei suoi calzoni di zuavo, l'attaccò sul suo turbante bianco spiegato, e legato questo cencio di bandiera d'ambulanza sulla punta del fucile confitto in terra, pensò a salvare il ferito. C'erano là vicino dei cannoni francesi abbandonati, coi loro cavalli. Paolo tentò di trasportare il ferito sopra un cassone, e di fuggire con le artiglierie. Ma mentre lo adagiava, gli sgorgò dalla bocca un'ondata di sangue nero ; pareva che morisse ; lo ripose per terra ; si mise a succhiargli la ferita perché il sangue non lo soffocasse, lo lavò, gli strinse una fascia intorno ai fianchi ; ma sperava poco di salvarlo » (ibid., I, p. 43 ; et avec certaines variations dans *Ritratti Letterari*, p. 251-252).

⁴¹ Cf. ibid. I, p. 43 ; *Ritratti Letterari*, p. 253 : « [...] Il primo che passò, dopo un'ora, fu un soldato sassone, che balbettava il francese. S'avvicinò al Déroulède e lo interrogò. Inteso che il ferito era suo fratello, s'impietosì. Anch'io disse ho un fratello nell'esercito. *Ah c'est malheureux, c'est malheureux !* È poi soggiunse : Datemi un po' di pan bianco, zuavo ; ve lo domando, non come nemico, ma come camerata. È avuto il pan bianco, se ne andò, salutando affettuosamente ». Et cf. aussi ibid. I, p. 43, *Ritratti Letterari*, p. 253-254 : « Mandarono per un medico ; venne poco dopo ; — era un medico sassone ; — fece trasportare il ferito in un grande opificio [...]. Tentò l'estrazione della palla [...]. L'operazione, mercé un taglio profondissimo, riuscì. Paolo offrì al medico tedesco il suo orologio. No, — quegli rispose sarebbe un pagamento. Allora accettate il mio pugnale disse il giovane. Il medico accettò. Tutti e due erano commossi ». Les deux épisodes (auxquels il faut ajouter un troisième peu après qui a comme protagoniste le

Tout est-il fini ? Non, nous n'en sommes qu'à la moitié du récit environ. André encore convalescent et Paul sont transférés à Bruxelles. Après avoir préféré la captivité à la liberté (qu'on lui avait offerte en échange de la promesse de ne plus combattre les Prussiens), Paul est conduit à Berlin puis transféré à Breslau. Pendant ce temps à Paris, les parents, après s'être vainement informés auprès du 3^e régiment, croient leurs enfants morts, tombés tous les deux dans un fossé pendant la bataille de Sedan. En apprenant la nouvelle, la mère est victime d'une attaque de paralysie qui lui fait frôler la mort, mais, « per fortuna », Paul, avant d'être transféré en Belgique avec son frère, avait écrit et posté une grande quantité d'enveloppes adressées à sa mère avec trois mots seulement — « *Nous sommes vivants* » — et la signature des deux hommes. Une de ces enveloppes arrive providentiellement à la mère qui, même éprouvée, espère maintenant revoir un jour ou l'autre ses deux fils vivants.

Comme on le voit facilement, le récit de Déroulède, transcrit fidèlement — nous le supposons — par De Amicis, n'est pas dépourvu d'éléments et de faits qui laissent le lecteur perplexe. Chaque détail semble trop étudié pour être le fruit du hasard, mais la conclusion de certains épisodes décisifs suscite de nombreux doutes au lecteur d'aujourd'hui. Doutes qui augmentent avec la suite de la description des péripéties vécues par les deux frères et surtout par Paul. Nous avons l'impression de lire un roman-feuilleton plutôt que le journal d'un soldat !

Fait prisonnier à Breslau, Paul imagine un stratagème pour s'évader. Déguisé en juif polonais, il réussit à passer la frontière⁴², rejoint son frère à Vienne puis Milan et de là, grâce à l'aide d'un employé italien qui lui offre un billet de train, il rentre en France, d'abord à Tours puis à Lyon.

Après une telle succession d'événements et de pérégrinations, on s'attendrait enfin au retour dans sa patrie et au chevet de sa mère malade. Nullement, car, comme nous le dit De Amicis, « ici commence la période la plus aventureuse de

« comandante tedesco di Sedan ») concordent dans la représentation des soldats prussiens non négativement, à l'intérieur d'une guerre certainement tragique mais où existait encore un code chevaleresque où n'étaient pas rares les épisodes d'humanité envers les ennemis.

⁴² De Amicis informe les lecteurs que — grâce à l'aide de la « fortuna » ! — la fuite de Breslau de Déroulède arrive exactement « il 29 settembre, anniversario di sua madre » (ibid., I, p. 44 ; *Ritratti Letterari*, p. 261).

sa vie de soldat » ! (p. 264). En effet, après avoir rencontré par hasard Gambetta à Tours, Paul s'engage dans les troupes algériennes, avec lesquelles il prend part à divers combats contre les Prussiens, se couvrant de gloire, particulièrement dans le combat de Montbéliard, où il obtient même la Légion d'honneur. Mais on ne peut pas faire grand chose contre la furie prussienne. Quand tout semble perdu, il rejoint Paris où il rencontre son père et sa mère malade. Là il apprend qu'André, s'étant rétabli de sa blessure après une longue pérégrination, se trouve en garnison en Algérie. Naturellement Paul l'y rejoint et tous deux reviennent en France, juste à temps pour prendre part à la guerre civile déchaînée maintenant contre les Communards.

Il s'agit là d'une page particulièrement dramatique de l'histoire de France, qui oblige à des choix difficiles mais auxquels Paul ne se soustrait pas⁴³. Ne manquent pas évidemment, même en cette circonstance, de grands moments de pathos que De Amicis décrit comme d'habitude avec une profusion de détails. La conclusion ne peut qu'être éclatante, en accord avec ce qui a été rappelé par Déroulède et traduit par Edmondo dans son écrit. Paul en effet se lance courageusement à l'assaut à la baïonnette contre une barricade dressée par les Communards, mais il est touché au bras à bout portant⁴⁴. Son aventure militaire est de cette façon forcément terminée. Il est transporté chez lui où il est soigné par sa mère. Pendant ses trois mois de convalescence, il écrit le premier recueil des *Chants du soldat*, dans lesquels il traduit en vers son expérience de soldat.

⁴³ Et toutefois ici le récit de De Amicis n'est pas sans éléments d'ambiguïté, en rappelant d'une part la participation de Paul à des épisodes même violents envers des rebelles, de l'autre en affirmant que « per tutta la durata di quella lotta feroce, egli non si bagnò le mani d'altro sangue che del proprio, e fu l'ultimo giorno » (ibid. I, p. 45 ; *Ritratti Letterari*, p. 273). Cf. aussi les observations intéressantes de B. Joly, *Déroulède*, op. cit., p. 30-31.

⁴⁴ « [...] Gettato un grido ai suoi soldati, si slanciò all'assalto. I comunardi li lasciarono avvicinare e fecero una scarica all'ultimo momento ; il Déroulède, ritto sulla barricata, ricevette a bruciapelo una palla nel gomito, che gli spezzò l'osso, gli staccò l'avambraccio, e gli diede una contrazione orrenda alla mano. Ma la barricata fu presa, e il Déroulède, sostenendo colla mano destra il braccio stritolato, continuò ad avanzarsi, fin che, spossato dalla perdita del sangue, cadde fra le braccia dei suoi soldati. Così finirono per lui le avventure della guerra » (ibid., I, p. 45 ; *Ritratti Letterari*, p. 273-274).

VI.4. Le journal de guerre d'une nation vaincue.

Le point d'arrivée du long et périlleux voyage de Déroulède (et de De Amicis) est donc les *Chants du soldat*, interprétés par De Amicis comme une sorte de journal poétique. Nombreux sont les épisodes biographiques à peine synthétisés qui constitueront un thème poétique, comme nous l'avons observé par exemple à propos du *Petit turco*. En effet, dès la période passée avec le régiment algérien, Déroulède avait commencé à noter quelques idées qu'il développe plus longuement dans le recueil poétique. A ce propos, De Amicis a même eu la possibilité de consulter le calepin « lacero e spiegazzato » (p. 264) de Déroulède ; dans celui-ci il a retrouvé des notes qui lui permettent de reconstruire la genèse de certaines compositions insérées dans la première série des *Chants du soldat*⁴⁵, en renforçant de cette façon le lien entre biographie et poésie.

Avant d'analyser chaque pièce, De Amicis, toujours attentif aux événements éditoriaux, résume les passages fondamentaux du succès du livre (p. 275-278). Déroulède commence à écrire presque par hasard pendant sa période d'immobilité forcée, avec pour seul but d'épancher son cœur. Après avoir écrit de nombreuses poésies, il décide de n'en garder qu'une partie, en les choisissant parmi les plus brèves et les plus spontanées. Il faut ensuite choisir un éditeur : Déroulède contacte l'éditeur parisien Levy qui, après avoir lu le manuscrit se déclare sceptique sur le succès commercial d'un livre patriotique et trop « triste », et propose à l'auteur d'assumer lui-même les frais d'impression. Déroulède accepte. Les *Chants du soldat* sortent donc dans l'indifférence générale. Puis arrive le miracle. En quelques semaines, le livre atteint dix éditions et se diffuse de la

⁴⁵ Ibid., I, p. 44 ; *Ritratti Letterari*, p. 264-265 : « In questo periodo pure gli balenarono le prime idee e gli vennero fatti i primi versi di quei famosi *Chants du soldat* [...]. A Mirbeau fu ospitato da una povera vecchia, che gli ispirò *Le bon gîte*, una delle sue più affettuose e più belle poesie. In un altro luogo, durante il bivacco, di notte, pensando a sua madre e a suo fratello, e al giorno che lo avevano raggiunto al reggimento, prima della battaglia di Sedan, scrisse le prime strofe del *Petit turco*, e notò nel taccuino : *Le petit turco à faire*. A Rocourt c'era una ritirata c'era una ragazza, che l'aveva baciato prima del combattimento, gli diede un pugno per rifarsi del suo bacio sciupato ; e quel pugno, convertito da lui in un morso, diventò celebre nella poesia *La belle fille*. A Gray ebbe da un'altra ragazza una coccarda dai tre colori, alla quale consacrò quei dieci gioielli di strofette che molti considerano come il più grazioso dei suoi canti. In quest'ultimo periodo della guerra conobbe pure quel famoso sergente Hof, che uccise ventisei nemici in ventisei ricognizioni, e che gli ispirò la poesia intitolata *Le sergent* ».

capitale à la province. Pour des raisons presque mystérieuses, il est apprécié non seulement par les militaires mais aussi par le peuple, il entre dans les écoles et dans les familles. Il devient populaire avant même d'avoir été examiné par la critique, plutôt prise au dépourvu par un tel succès spontané⁴⁶.

Pendant ce temps Déroulède, guéri, reprend du service comme sous-lieutenant des chasseurs à pied. Il se voue avec rigueur et enthousiasme à ses fonctions, en dépit de son succès littéraire, mais, pendant une course à cheval, il tombe et se foule un pied. Forcé de rester alité, il en profite pour composer quatorze autres poésies qui constituent le second volume de vers, les *Nouveaux chants du soldat*. Eux-aussi obtiennent un succès immédiat. En peu de temps, Déroulède est devenu le poète patriotique le plus aimé de France.

Après ces prémices, De Amicis consacre un long chapitre à l'analyse et au commentaire des poèmes de Déroulède (p. 283-312). Edmondo prend en compte les deux recueils poétiques, *Chants du soldat* (1872) et *Nouveaux chants du soldat* (1875), comprenant au total trente-cinq compositions de métrique différente.

De Amicis propose une lecture globale, comme s'il s'agissait d'un unique poème intitulé *La Francia vinta*⁴⁷. Dans cet ample paysage, Déroulède met en scène la tristesse et l'humiliation de l'armée, les accusations de lâcheté, le sens d'impuissance, les contradictions typiques de la guerre⁴⁸. Mais dans cette situation le poète sait aussi mettre en valeur les petits et grands actes d'héroïsme et de

⁴⁶ Ibid., I, p. 45 ; *Ritratti Letterari*, p. 277-278 : « Fra le altre mille poesie patriottiche e guerriere, quelle del Déroulède producevano un'impressione nuova : erano giovanili e gravi ad un tempo, fiere ed affettuose, eccitavano e consolavano, ed educavano ; sotto l'amor di patria, vi si sentiva il coraggio ; non v'era soltanto l'ardore del cittadino che predica il dovere, ma anche la coscienza del soldato che l'ha compiuto, e che ha acquistato a caro prezzo il diritto di alzar la voce ; era una poesia forte e sincera, stata *più pensata che scritta, più vissuta che pensata* : tutta calda, e piena d'odor di sangue e di polvere, e sonante di ferro, senza gale letterarie, non vestita d'altro che della divisa semplice e succinta sotto a cui aveva palpitato il cuore de poeta, quando glie n'erano balenate le prime idee negli accampamenti ».

⁴⁷ Ibid., II, p. 49 ; *Ritratti Letterari*, p. 283 : « Sono trentacinque canti, d'argomento e di metro diverso, che formano tra tutti lo scheletro di un piccolo poema, che potrebbe essere intitolato : *La Francia vinta*, nel quale s'alternano la narrativa e la lirica, l'ode e la canzonetta, il dialogo e la descrizione, e tutte le ire e tutte le angosce che possono passare nell'anima d'un cittadino e d'un soldato durante una grande guerra sfortunata, che comincia con l'invasione e termina con la conquista ».

⁴⁸ Ibid., II, p. 49 ; *Ritratti Letterari*, p. 285 : « Uno dei sentimenti che il poeta espresse più potentemente è la tristezza lugubre che pesò sull'esercito e sul paese dopo i primi rovesci, e l'umiliazione che divorò l'anima del soldato. Ci ha dei quadretti grigi, con la pioggia all'orizzonte, e un reggimento che passa in disordine, così pieni di malinconia, di stanchezza di ricordi dolorosi, di presentimenti funesti, che stringono il cuore ».

générosité. Tout cela sans tomber dans la rhétorique, parce que Déroulède ne fait rien d'autre que décrire ce qu'il a vu, ce qu'il a expérimenté personnellement, soldat parmi les soldats⁴⁹. Sa guerre n'est donc pas la guerre idéale ou abstraite des généraux qui décident dans leurs bureaux du sort de leurs divisions, mais ce n'est pas non plus l'habituelle exaltation célébrée par les poètes de cour. La perspective adoptée par Déroulède est donc humble, presque familière : il nous raconte la terrible expérience de la guerre vue avec les yeux ingénus du fantassin ou des gens ordinaires⁵⁰. Grâce à cette perspective particulière, son expérience peut être comprise par ses lecteurs ; de cette façon un journal personnel devient un document partagé par toute la nation.

C'est surtout dans cette perspective originale, qui s'exprime en un style froid et pourtant émouvant, que se trouve l'originalité des vers de Déroulède et aussi le secret de leur popularité. De *Amicis* qui évolue à son aise à l'intérieur des deux recueils, en donne de nombreuses illustrations, propose des comparaisons entre les textes, retrouve d'éventuels modèles précédents⁵¹, met en évidence les caractéristiques formelles⁵², et s'arrête sur certaines notes particulièrement réalistes qui frisent même le registre comique⁵³.

⁴⁹ Ibid., II, p. 49 ; *Ritratti Letterari*, p. 288 : « Non c'è quasi pittura, si può dire ; e si vedono i luoghi, il tempo, il colore dell'aria, come in una lunga descrizione[...]. Non c'è una sola delle frasi convenzionali della solita poesia guerresca, più letteraria che marziale, che gonfia la battaglia per farla terribile. Qui tutto è stato preso dal soldato nella esperienza tremenda del vero ; si sente "cantare la polvere" ; si sente lo schianto dei rami spezzati dalle palle [...] ; e finito di leggere, si rimane come rinvolti in un nuvolo di fumo, coll'orecchio pieno di grida, e l'anima sconvolta dal passaggio della morte ».

⁵⁰ Un tel réalisme ne s'arrête même pas devant la description de la mort, qui n'assume jamais un aspect théâtral, cf. *ibid.*, II, p. 50 ; « I poeti guerrieri di tavolino hanno della morte in battaglia una specie di sentimento artistico, per cui la circondano di un terrore teatrale, o la trattano con una familiarità affettata da eroi spacconi, per i quali sia una celia il morire ; e mostrano di servirsi della sua immagine per ottenere certi effetti ; per il che non ci fanno mai né veramente paura, né veramente coraggio. La morte del Déroulède, invece, è una morte veduta, affrontata, pensata, qualcosa di solenne e di muto, che passa in fondo alle poesie, lentamente, e mette un tremito di riverenza nel cuore » (puis dans *Ritratti Letterari*, p. 294-295 avec ce changement : « lascian capire che si servon della sua immagine per ottenere ... »).

⁵¹ Cf. *ibid.*, II, p. 50-51 ; *Ritratti Letterari*, p. 290 et suivantes, où De Amicis propose des confrontations avec plusieurs auteurs, comme par exemple Erckmann-Chatrion, Berchet et Körner.

⁵² Voir *ibid.*, II, p. 51 ; *Ritratti Letterari*, 307-308 : « Questa è la poesia del Déroulède. Vi si aggiunga il pregio d'una spontaneità e d'una chiarezza mirabile ; una grande abbondanza [...] di rime ; un uso abilissimo del ritornello per ottenere effetti tristi e affettuosi ; un misto di linguaggio popolano e soldatesco, adoperato opportunamente, che dà ai dialoghi e ai racconti un colore di verità grandissimo ».

⁵³ Cf. *ibid.*, p. 296-299.

Si attentif qu'il soit à toutes les subtilités de forme et de contenu, De Amicis n'oublie toutefois pas le moteur central de toute l'œuvre poétique de Déroulède, et aussi de son action politique. L'idée dominante contenue dans les *Chants* est presque obsessionnelle, c'est celle en fait de la revanche. Selon Déroulède, il faut repartir de la douleur du deuil pour récupérer sa propre dignité et son propre orgueil. C'est dans cette extraordinaire capacité à tirer du passé, si douloureux qu'il soit, une grande force morale pour la projeter dans le présent (et plus encore dans l'avenir), que se trouve probablement la clé de l'extraordinaire succès des poésies de Déroulède. La France après la défaite doit se préparer avec soin et patience à ce qui pour Déroulède est inévitable, c'est-à-dire à un nouveau conflit avec la Prusse. Il n'y a aucune possibilité de médiation, la France ne peut se retrouver comme nation qu'à travers la purification de la guerre et seulement avec la réalisation de la victoire. La France et la Prusse ne peuvent pas coexister sur l'échiquier européen. Même De Amicis semble en quelque sorte convaincu de cette inévitable et logique conclusion, et prophétise à ses lecteurs, avec « sgomento », les futures tueries⁵⁴.

On comprend sur ce point spécifique l'embarras de De Amicis. Toutefois son amour pour la France, témoigné en diverses occasions, et l'amitié avec Déroulède l'empêchent d'intervenir de façon plus claire et convaincante, en manifestant son opposition ou en proposant peut-être une solution différente au problème. Plus loin, en tentant d'analyser en profondeur la psychologie de l'ami français, Edmondo s'efforcera de baisser le ton et de désamorcer la charge explosive contenue dans le concept de revanche. Il introduit notamment une subtile distinction entre l'homme et le soldat Déroulède, en expliquant que la haine à l'égard des Prussiens, présente dans de nombreuses pages, se réfère seulement au

⁵⁴ Voir *ibid.*, II, p. 50 ; *Ritratti Letterari*, p. 301-302, où De Amicis fait parler directement le poète en exprimant ensuite son jugement : « La mia giovinezza è stata colpita da un dolore che nulla può mitigare. Ma non è il mio dolore che bestemmia, non è neanche il soldato che sogni la gloria. La rivincita è il voto della mia vita e la mia suprema speranza. Io debbo morire sul campo di battaglia, ed essere sepolto in terra nemica. È sempre quest'idea si ripresenta, implacabile, e lampeggia da ogni parte, spandendo su tutta la sua poesia un riflesso color di sangue, che fa pensare con un senso di sgomento alla immensità degli eccidii futuri ».

soldat et qu'au fond ce ne serait qu'un « amore rovesciato »⁵⁵. Il s'agit d'une tentative louable mais clairement inefficace puisqu'elle contredit l'un des passages fondamentaux de la précédente réflexion sur Déroulède, c'est-à-dire l'extraordinaire unité entre le poète, l'homme et le soldat.

Le thème de la revanche est de toute façon trop brûlant pour être ignoré. Et il revient en effet dans les pages finales, même s'il est projeté dans un panorama plus vaste qui prend en considération la politique future et même l'avenir de l'humanité. Interrogé à ce propos par De Amicis, Déroulède prend position contre un certain pacifisme humanitaire qui rêve à un avenir de prospérité et de paix universelle. A ces faibles utopies, Déroulède oppose au contraire une Europe en armes capable de produire des hommes courageux, disposés à mourir pour leur patrie⁵⁶. Son obsession revient donc, insistante, qui a fait de la revanche le but et l'engagement d'une vie.

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'écrit consacré à Déroulède est organisé de manière différente par rapport aux autres textes du volume, qui d'ailleurs n'étaient pas construits sur un modèle uniforme. Le portrait, à proprement parler du poète-soldat, même s'il est dilué dans les nombreuses pages précédentes, se retrouve concentré dans la partie finale de l'écrit. Ici, par exemple, nous avons une description physique (et même psychologique) de Déroulède qui remonte à la première rencontre parisienne de décembre 1880. La perspective d'où part la

⁵⁵ Cf. *ibid.*, II, p. 52 ; *Ritratti Letterari*, p. 320 : « E in fondo a questo appassionato amor di patria, non ha ombra di *chauvinisme*. L'odio di cui parla nei suoi canti è un odio di soldato, non d'uomo ; la sua avversione per la Prussia non è che un amore rovesciato ; le nature come la sua non possono odiare. — Io non odio la Prussia — dice ; — amo la Francia. Venero un sincero e ardito patriota prussiano. Ciascuno deve amare la sua patria. — ».

⁵⁶ *Ibid.*, II, p. 53 ; *Ritratti Letterari*, p. 329-331 : « Io capisco, dice [Déroulède], che predichino contro la guerra coloro che non hanno terre conquistate né concittadini rubati con la forza, da liberare e da conquistare con quella medesima forza : le anime generose e dolci hanno sempre sognato un avvenire senza eserciti e senza battaglie. Ma è anche tanto più facile il ritrovare e il ravvivare nell'uomo il sentimento dell'orrore del pericolo, che suscitare o conservare in lui il sentimento del coraggio ! Un grande merito della civiltà moderna è d'aver creato degli eserciti nazionali, in cui, senza paga, senza bottino, senza speranze, senza interessi positivi di nessuna sorta, migliaia e migliaia di contadini vanno docilmente a farsi uccidere per il loro paese. Anche a me, alla vista di un campo di battaglia, si inumidiscono gli occhi di lacrime ; ma son più lacrime di ammirazione che di pietà [...]. Il giorno in cui l'Europa, incivilita come gli umanitari la sognano, avesse perduto quel resto di barbarie che si chiama il coraggio militare, dei veri barbari verrebbero da altri continenti a dimostrarle che è stata imprudente. Ciò che forma ancora la vitalità della nostra vecchia Europa, è che noi sappiamo ancora farci uccidere ».

description est singulière, parce que les deux hommes se donnent rendez-vous sans s'être jamais vus personnellement et De Amicis observe l'arrivée de Déroulède sans être vu de l'auteur français⁵⁷. Edmondo, depuis longtemps attentif et lecteur assidu des *Chants du soldat*, grâce à certains détails (en particulier l'emploi du bras blessé), reconnaît tout de suite l'auteur des vers tant aimés et reste comme ensorcelé⁵⁸. Il y a là une étrange coïncidence entre l'image idéale de Déroulède — que De Amicis avait tirée de ses œuvres — et la personne réelle rencontrée par Edmondo⁵⁹ : soit une preuve ultérieure de la coïncidence entre l'homme et le poète, sur laquelle De Amicis construit le texte consacré à Déroulède.

Vers la fin du texte, on trouve un autre portrait de Déroulède, saisi par petites touches, en plein air, dans les environs de sa villa de Croissy, puis plus détendu dans son bureau. Ce dernier est un lieu de travail, mais plus encore une sorte de musée personnel, un lieu de souvenirs qui renvoient à la biographie de Déroulède et donc aux extraordinaires aventures vécues pendant la guerre et en grande partie transmises dans les *Chants du soldat*⁶⁰.

Comme preuve d'une relation, même limitée à quelques jours, De Amicis insiste en conclusion sur la description du corps et du visage de Paul, en nous

⁵⁷ Voir ci-dessous les notes 9, 10 et 11.

⁵⁸ Cf. *ibid.*, II, p. 52 ; *Ritratti Letterari*, p. 323 : « A stargli insieme, a sentirlo parlare, ci si sente presi da un grande ardore di lavorare, di muoversi, di fare, andando diritto dinanzi a sé nella vita, come lui, cogli occhi fissi a una meta, senza soffermarsi, senza voltarsi né a sinistra né a destra, non lasciando un'ora di riposo né allo spirito né al corpo, non abbandonando mai l'anima né a uno scoraggiamento né a un dubbio ».

⁵⁹ *Ibid.*, II, p. 52 : « Io lo vedo ancora il bravo e simpatico poeta scendere di carrozza, in una via solitaria di Parigi, e guardata l'insegna d'un albergo, cercare intorno l'amico sconosciuto, il quale lo stava spiando un po' di lontano, per vederlo bene prima d'andargli incontro. Dall'atto con cui chiuse lo sportello della carrozza, riconobbi il braccio che gli era stato spezzato sulla barricata di Belleville, e subito dopo riconobbi il cuore dell'autore del *Bon gite* e del *Petit turco* nel suo abbraccio espansivo ed allegro di soldato e nella sua parola calda e nobile d'artista ». Cette dernière expression devient, dans le livre « nella sua calda parola d'artista » (*Ritratti Letterari*, p. 315-316).

⁶⁰ *Ibid.*, II, p. 53-54 ; *Ritratti Letterari*, p. 334 : « Nel suo piccolo studio, in mezzo a un'elegante collezione di libri, si ritrovano tutti i suoi ricordi più preziosi ; i fiori mandati a sua madre dai campi di battaglia, la palla estratta dal petto di suo fratello, i pezzi d'osso caduti dal suo braccio, gli occhiali verdi d'ebreo polacco che servirono a coprire lo scintillamento pericoloso dei suoi occhi di zuavo, nella fuga dalla Germania [...]. Il suo studio di poeta è tutto pieno dei suoi ricordi militari ; si mette la mano tra i volumi del Corneille, si trova un trattato di tattica ; si sfogliano i suoi scartafacci pieni d'appunti sulla Bibbia, e si scopre la fotografia d'un *turco* ; si scompongono le sue prove di stampa, e salta fuori una pipetta da soldato ».

révélant de nombreux détails⁶¹. Mais il nous offre de nombreuses autres indications supplémentaires, par exemple sur la voix et sur la façon particulière de parler du poète français,⁶² qui confirment une certaine familiarité. Il s'agit d'une sympathie naturelle devenue par la suite amitié, et elle guide le regard et la plume de De Amicis : elle lui permet de nous offrir un portrait assez riche de Déroulède, qui ne dispose sans doute pas du recul nécessaire⁶³.

La page finale conclut ce portrait et dans un certain sens celui de sa famille, page qui met au centre de la scène la mère de Paul et d'André : une femme malade mais encore pleine de vie intérieure⁶⁴. A travers son regard, Edmondo reconstitue une dernière fois, de façon synthétique, l'histoire d'une femme et d'une famille qui « a donné à la Patrie tout ce qu'elle pouvait » (p. 337). Un

⁶¹ Ibid., II, p. 52 ; *Ritratti Letterari*, p. 316 : « Alto come un granatiere della vecchia guardia, asciutto e flessibile come una verga d'acciaio, biondo come un inglese, — il profilo ardito, gli occhi azzurri e pieni di dolcezza, e la bocca risoluta, — vestito con una certa eleganza severa, tra soldatesca ed artistica [...]. Signorile d'aspetto ma con le carni un po' arrozite dai venti delle aperte campagne, e con la fronte attraversata da una ruga diritta ».

⁶² Cf. ibid., II, p. 52 : « Aggiungete, per compiere il ritratto, una voce vibrata e metallica di soldato esercitato al comando, e la più stretta, la più arrotata pronuncia parigina che si sia sentita sonare dalla chiesa della Maddalena alla piazza della Bastiglia [...]. Parla, con una rapidità che si stenta a capirlo, tre ore di fila, senza che mai il suo discorso si stemperi in chiacchiera ; gaio, vivo, fresco, al levarsi da letto come al levarsi da tavola, sempre ad un modo » (puis dans *Ritratti Letterari*, p. 316-317, où « la più arrotata pronuncia parigina » devient : « la più arrabbiata pronuncia parigina »).

⁶³ Voir, par exemple, la description suivante (ibid., II, p. 52 ; *Ritratti Letterari* de p. 317-318) : « Da ogni sua parola traspira la bontà e la gentilezza dell'animo. Non gli passa un'ombra sul viso che tradisca un pensiero ch'egli non voglia esprimere, o uno di quei leggerissimi turbamenti dell'animo di cui non si osa dire la cagione. Il suo viso è sempre aperto e trasparente, in modo che gli si legge nel più profondo dell'anima. Mai che gli sfugga dalla bocca una parola amara contro a chi sia o a qualsiasi proposito. Parlando, ha tutti quei gesti simpatici delle persone affettuose ed espansive, che cercano la spalla e il braccio a coloro a cui parlano, ed è carezzevole e festoso come un ragazzo ».

⁶⁴ Ibid., II, p. 54 ; *Ritratti Letterari*, p. 335-338 : « Non si trovan parole abbastanza pietose e riverenti per esprimere il senso che si prova vedendo per la prima volta quella santa donna, immobile come una statua, e tormentata da continui dolori, ma ancor piena di coraggio, e sempre sorridente coi suoi grandi occhi neri e dolci, in cui pare si sia rifugiata tutta la sua bell'anima di madre e di martire [...]. Quanti ricordi si vedono passare in quelle pupille ! Tutta la storia dei suoi figli vi si manifesta a lacrime e a lampi dalla rappresentazione di *Juan Strenner* alla ferita di Sedan, da Breslau ad Algeri alla barricata di Belleville ; e tra le varie espressioni di pietà e di tristezza, v'appare sempre un'alterezza serena, che le viene dalla coscienza d'aver dato alla patria tutto quel che poteva, d'aver adempiuto nobilmente tutti i suoi doveri di madre e di cittadina, e d'essere venerabile e sacra . Nei giorni ch'ero là, arrivò [...] il suo figliolo Andrea, capitano d'artiglieria. Li ho veduti più volte tutti e due inginocchiati accanto al letto, con la bocca inchiodata sulle mani tremanti della loro madre [...]. C'eran tutte le più belle e le più grandi cose umane in quel quadro : l'amor di patria, l'amor materno, l'eroismo, la sventura, la poesia, la gloria ».

hommage final à toutes les Mères et dans un certain sens à la France, défaite mais fière d'avoir fait son devoir, dans le plus pur style de De Amicis⁶⁵.

VI.5. Deux traductions françaises du texte de De Amicis consacré à Déroulède.

Il n'y a pas encore d'histoire éditoriale qui permette de comprendre la réception de l'œuvre poétique de Déroulède en Italie. Toutefois, comme nous l'avons déjà rappelé, Matteo Campori réalisa une traduction italienne des *I Canti del Soldato* (Modena, Tipografia Legale ed., 1882) l'année suivant la publication des *Ritratti Letterari*. Et le texte de De Amicis dédié à Déroulède dans les *Ritratti Letterari* fut publié comme introduction (p.1-118) à ce recueil poétique de Déroulède⁶⁶.

Nous n'avons pas non plus de renseignements sur la diffusion en France du portrait consacré à Déroulède par De Amicis ; mais il n'est pas difficile de supposer que l'utilisation de la langue italienne était un obstacle pour la diffusion en France de ce texte, néanmoins très important pour comprendre l'homme et son œuvre poétique. Pour cette raison, peut-être, une partie du texte de De Amicis fut tout de suite traduite en français et publiée dans le *Supplément littéraire* du *Figaro* (27 août 1881, p. 138-139) avec le titre *Paul Déroulède* et avec cette note de rédaction :

M. de Amicis, l'écrivain italien distingué, que les lecteurs du Supplément connaissent déjà, vient de publier, sous le titre de : *Portraits littéraires*, une série d'études sur les auteurs français d'aujourd'hui.

Nous extrayons de ce volume, où se trouvent des portraits fort ressemblants des MM. Alphonse Daudet, Emile Zola, etc..... un passage relatif à M. Déroulède, dans lequel M. de Amicis présente au public, non pas le poète que tout le monde connaît, mais le soldat qui a bien mérité de sa patrie.

⁶⁵ Cf. M. D'Amelia, *La mamma*, Bologna, Il Mulino, 2005, p. 103-109.

⁶⁶ Cf. ici la note 4. Il faut ajouter que Matteo Campori, le traducteur, était un « ufficiale di cavalleria » et qu'il avait ouvert son livre avec cette dédicace : « A / Edmondo De Amicis / scrittore soldato poeta / al cui nome / si associa mirabilmente quello / di / Paolo Déroulède ».

A notamment été traduit le chapitre central de l'étude de De Amicis⁶⁷, consacré à la biographie aventureuse du poète-soldat, c'est-à-dire la section qui pouvait le plus intéresser le public français, surtout dans un journal comme *Le Figaro*. Il s'agit évidemment d'une traduction incorrecte et très libre qui aboutit à un autre texte que celui de De Amicis. En effet dans le texte français donné par *Le Figaro*, on a supprimé des passages, fait des corrections et des ajouts arbitraires. Il en résulte finalement un texte original, certainement éloigné des intentions de De Amicis⁶⁸, mais intéressant pour l'histoire de la réception et de la connaissance de l'écrivain italien en terre française.

Cette traduction, qui empêche de comprendre le rôle joué par De Amicis (ou par Déroulède lui-même), n'est pas la seule publiée, car il existe en France une édition ultérieure sous le même titre *Paul Déroulède*⁶⁹. Ce dernier texte est publié dans *Les Annales politiques et littéraires*, octobre 1885, p. 259-260. On y relève des différences certaines par rapport à celui du *Figaro* et il s'avère moins étendu et plus pauvre, notamment dans la première partie⁷⁰.

Il s'agit toutefois d'un autre témoignage important qui place De Amicis R en qualité non d'écrivain mais plutôt de critique et d'historien de la littérature R à un niveau européen, surtout si l'on pense à ses autres textes du même genre traduits en français, comme par exemple l'article consacré à Zola.

⁶⁷ Cf. E. De Amicis, *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 243-274.

⁶⁸ Voir à ce propos ce que De Amicis écrit à son ami Edmond Cottinet : « Ho letto persino nel *Figaro*, supplemento letterario, la mia biografia del Déroulède, tradotta in una maniera affatto fantastica, con aggiunte, tagli, cambiamenti, storpiature ... una vera trasformazione, che mi lasciò lì interdetto, con gli occhi spalancati e la bocca aperta » (Cumiana, 7 septembre 1881, BTFC).

⁶⁹ Je dois la connaissance de ce texte à la courtoisie du prof. Bertrand Joly de l'Université de Nantes, que je remercie.

⁷⁰ On peut lire le texte publié dans *Le Figaro* en ligne sur le site *Gallica*. Pour cette raison nous préférons donner ici seulement la reproduction photographique du texte paru dans *Les Annales politiques et littéraires*.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

PAUL DÉROULÈDE

Avant d'examiner la poésie de Déroulède, il convient de regarder comment elle est née et de savoir, par conséquent, la part qu'a prise le poète à la guerre de 1870, part pleine d'aventures si singulières, qu'elles mériteraient d'être racontées, même si elles n'avaient trait qu'à un soldat inconnu.

Avant 1870, Paul Déroulède était étudiant en droit, mais il étudiait peu; le mal des vers, qui l'avait pris dès le collège, continuait à le tourmenter.

C'était alors un tout jeune homme d'une haute stature, maigre, svelte, toujours en mouvement, respirant la vie avec intensité, plein de grandes espérances confuses, qui lui faisaient bouillonner le sang et le tenaient dans une sorte d'ivresse continuelle; une de ces natures exubérantes d'artistes, à qui la vie de la pensée ne suffit pas, qui ont besoin de dépenser dans l'action l'excès de leur force juvénile, avant de se livrer tout entiers à l'art. D'une fortune aisée, il aurait peut-être pu, comme tant d'autres jeunes gens, passer les semaines de vacances, et cela pendant plusieurs années, si l'occasion d'agir lui avait manqué, mais l'occasion arriva, elle ne pouvait être ni plus grande, ni plus terrible.

Aussitôt la guerre déclarée, il planta là codes et vers et entra dans le corps de la garde mobile de Belleville, où il fut nommé officier; mais là, ses espérances furent déçues. Les Allemands s'avancèrent en France. Les batailles succédaient aux batailles et la garde mobile ne marchait pas, et le jeune officier voulait se battre. Aussi, renonçant à son grade, il courut rejoindre l'armée du maréchal de Mac Mahon et s'engagea comme simple soldat dans le 3^e régiment de zouaves. Il assista au réserve avec son régiment aux deux combats de Monzon et de Bazelle. Ce fut là qu'il vit le feu pour la première fois, quoique d'un peu loin. Quelques obus prussiens tirés à toute volée, vinrent bien tomber dans le rang des zouaves, mais la bataille de Sedan fut en réalité le premier engagement sérieux auquel il prit part. Il avait alors avec lui, au même bataillon et dans la même compagnie, son jeune frère André, âgé de 17 ans, qui, dès le début de la guerre, avait quitté le collège pour venir servir la France à ses côtés. Tous les lecteurs des *Chants du soldat* ont remarqué la belle pièce de vers dédiée « à ma mère », qui raconte si éloquentement et si simplement l'enrôlement volontaire des deux fils Déroulède, aussitôt après la défaite de Reichshoffen. Cependant les deux frères ne s'étaient pas mis en route ensemble. Je ne sais quel règlement de papiers militaires ou quelle question d'équipement avait retardé le plus jeune, et ce fut alors Mme Déroulède elle-même qui eut le grand courage de conduire son fils cadet à son fils aîné. Elle tenait à les confier l'un à l'autre et à être bien sûre qu'ils s'étaient rejoints et qu'ils se protégeraient mutuellement.

La route fut un long calvaire. Madame Déroulède, déjà malade, navrée dans le fond du cœur, et affectant une force d'âme qui lui manquait, se rendit de Paris à Reims, par le chemin de fer avec son zouave de 17 ans. A Reims, elle apprit que l'armée de Mac Mahon qu'elle y croyait campée, avait levé le camp depuis la veille et était en route pour une destination inconnue. Elle monta aussitôt en chaise de poste avec son fils André, puis au milieu de cinquante-trois routes que suivait l'armée, son inspiration lui fit prendre celle qu'avait prise aussi le 3^e zouaves. Enfin, et après quatre heures d'une marche sans cesse ralentie par les convois et par les troupes qu'il fallait traverser, elle atteignit le régiment désiré. Le 3^e zouaves faisait justement la grand'halte; le pauvre poète, assis sur le bord d'un fossé, mangeait à la gamelle au milieu d'un escouade de camarades africains, entre deux faisceaux d'armes.

En entendant son nom, il se redressa, et courut se jeter dans les bras de celle dont il avait deviné la présence, avant d'avoir su qu'elle s'était mise en route. Tous trois se retirèrent dans une petite auberge de campagne, non loin du chemin, et là, Mme Déroulède voulut que ses deux fils, l'un fatigué de la marche, l'autre de l'émotion, se reposassent près d'elle et tous les deux s'endormirent avec la tête sur ses genoux comme deux enfants.

Le terrible moment ne se fit pas attendre: les trompettes sonnèrent, les fils s'éveillèrent; il faut se dire adieu. La mère se sentait étouffée par les sanglots, mais elle fit un effort surhumain et ses larmes coulèrent silencieusement. Les adieux furent courts: — Courage, mes fils — Courage maman — comme dans la poésie — et ils se séparèrent. Les deux fils regardèrent longtemps s'éloigner la voiture, et le mouchoir blanc de la pauvre mère quitta plus d'une fois son visage pour envoyer, encore une fois, son dernier signe de tendresse.

J'ai dit que les deux frères étaient du même bataillon et de la même compagnie.

Tous les deux se trouvèrent à la bataille de Sedan, peu de jours après l'arrivée d'André. On sait qu'après avoir vaillamment donné sur les bords de la Meuse jusqu'à midi, le 3^e zouaves, forcé de plier sous le nombre, battit en retraite, mais réussit, par un effort désespéré, à franchir les lignes prussiennes et à regagner Paris. Mais hélas! les frères Déroulède n'étaient pas revenus avec leur régiment. Le plus jeune était tombé frappé d'une balle en pleine poitrine, au moment même de cette lutte suprême. Le frère aîné avait ramassé son frère blessé et l'avait porté dans le creux d'un sillon, seul abri possible sur un plateau entièrement à découvert et balayé par les feux de l'ennemi.

Trois jours durant, André fut entre la vie et la mort, mais son frère avait obtenu des autorités allemandes la permission de soigner son cher blessé; son ancien titre d'officier de mobiles avait servi de gage à la parole qu'il avait donnée de se rendre prisonnier en Prusse, aussitôt

que son frère serait en état d'être transporté en Belgique. Huit jours après, André était envoyé à Bruxelles et Paul se mettait en route pour l'Allemagne. Cependant, Paul Déroulède fut envoyé en captivité à Breslau. Les prisonniers allaient librement par la ville, mais lui ne jouissait guère de cette liberté. Le général allemand qui commandait la place était un vieux soldat-rebarbatif et qui lisait toutes les lettres avant de les expédier. Il avait vécu quelque temps à Paris, connaissait assez bien la langue française et ne laissait pas passer un seul mot qui pût froisser un Allemand. Après avoir lu la première lettre de Déroulède, lettre qui était un peu trop librement patriotique, il lui donna un premier avertissement : ou changez de style ou je vous ferai changer de logement, disait-il, en lui montrant la prison. Déroulède ne changea pas de style. Dans une seconde lettre, il disait entre autres choses : « Je suis profondément malheureux au milieu de ces troupes de Prussiens. » Le général le fit appeler et lui dit : « Les Prussiens sont une troupe et non un troupeau. — Je vois avec plaisir, que vous connaissez le français avec toutes ses nuances, riposta le prisonnier. — Ah ! c'est ainsi, répliqua à son tour le général, eh bien ! allez en prison étudier les nuances de l'allemand. » Et Déroulède fut conduit et enfermé dans la forteresse. Quelques jours après, il en sortait et recommençait à écrire, mais en cachant cette fois sa pensée sous une foule de mots à double sens, ou en la revêtant d'allusions littéraires ou de plaisanteries parisiennes absolument incompréhensibles pour un Allemand. Le général le fit de nouveau appeler et le somma d'avoir à lui expliquer le sens caché de chaque phrase. « Mais, monsieur le général, répondit-il, je suis votre prisonnier mais non votre professeur de français, et je ne suis pas forcé de perfectionner vos connaissances littéraires. — Ni moi de vous laisser promener dans les rues, répliqua le général. Retournez en prison. » Et cette fois, il ne fut plus question d'en sortir. Mais le prisonnier s'occupait lui-même de cette question. La fille du geôlier, qui ne voyait pas d'un mauvais œil ce grand diable de zouave, au visage de poète et aux manières de gentilhomme, venait causer chaque soir avec lui par le guichet. Notre zouave, qui avait en tête son projet de fuite, songea à y faire concourir sa jeune compagne. Il s'entendit avec un officier de la garde mobile, prisonnier aussi, mais libre, lui, d'aller et de venir dans Breslau. Cet officier revêtit une grande houppelande de juif polonais, se coiffa d'un bonnet d'astrakan, planta des lunettes vertes sur son nez, et se munir d'un permis de visiter le prisonnier. Il eut soin de passer devant la sentinelle en boitant, et, une fois dans la prison, il donna sur-le-champ tout son accoutrement à Déroulède, qui, boitant comme lui, repassa tranquillement devant la sentinelle ; elle ne remarqua pas que les mêmes vêtements, la même démarche et les mêmes lunettes n'appartenaient pas au même homme. Quant à l'officier, il sortit lui-même de la forteresse en montrant simplement son permis. Une heure après, le prisonnier avait sauté en chemin de fer et gagné la frontière de Bohême.

**

Mais tout n'était pas dit. Craignant quelque interrogatoire ou quelque perquisition à la douane, il avait quitté le train à l'avant-dernière station, et avait pris à travers champ, espérant pouvoir franchir à pied la frontière. Il faisait nuit, une neige épaisse couvrait les chemins, et notre évadé ne sut bientôt plus où il était. Il arriva dans un village, et là, il offrit une somme d'argent à un paysan pour le guider. Celui-ci accepta, mais à peu de distance de la frontière et non loin d'un poste prussien, le coquin s'arrêta et dit : « Ou donnez-moi le double ou je vous livre ! » L'évadé se vit perdu ; après le double, eût été le triple qu'il eût fallu donner, et, sa bourse une fois épuisée, il eût bel et bien été abandonné par son guide.

« Marche ou je te tue ! » dit-il au paysan, en lui mettant son couteau sous la gorge. L'homme marcha, et, au matin, Déroulède reprenait le chemin de fer en Bohême et partait pour Vienne, d'où il arrivait à Turin, puis à Lyon, puis à Tours où on l'envoya. Il s'était échappé de Brestau le jour même de l'anniversaire de sa mère, et la Providence l'avait protégé. A peine arrivé à Tours, il courut au ministère de la guerre pour reprendre du service.

Tandis qu'il attendait dans les corridors, Gambetta passa. Il connaissait Déroulède depuis sa jeunesse ; il resta tout surpris en reconnaissant le jeune poète sous cet étrange travestissement. « Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il. — Offrir une seconde fois ma peau, répondit le zouave. Voulez-vous me confier une mission pour Paris, où est mon régiment et ma mère, et je me charge d'y entrer. Gambetta refusa ! — Vous vous êtes échappé une première fois, n'allez pas risquer de vous faire reprendre. Puisque vous voulez vous battre, battez-vous sur la Loire ; il y aura assez à faire. Je vous nomme capitaine ! » Déroulède ne voulut accepter que le grade de sous-lieutenant ; il demanda seulement à être envoyé aux tirailleurs algériens.

Il partit sur-le-champ pour Meung. Il trouva ses tirailleurs algériens au bivouac et prit le commandement de la section, encore vêtu de sa pelisse de juif polonais, sur laquelle il avait fait coudre ses galons. À l'armée de la Loire, il prit part aux quelques combats d'arrière-garde qui eurent lieu jusqu'au 1^{er} janvier, date à laquelle le 15^e corps partit pour Dijon, où il allait servir à former l'armée de l'Est, sous le commandement du général Bourbaki.

**

J'ai commencé la période la plus aventureuse de sa vie de soldat, période dont on pourrait tracer l'histoire avec son calepin tout taché et tout noir, plein de croquis topographiques, de noms de soldats arabes, de bouts de récits, de recettes sur la manière de faire la soupe à l'oignon, à côté d'autres recettes plus graves sur les premiers soins à donner aux blessés. C'est dans cette période que lui vinrent les premières idées et même

les premiers vers de ses fameux *Chants du soldat*. A Mirebeau, l'accueil qu'il reçut chez une pauvre vieille femme lui inspira le *Bon Gîte*, une de ses plus touchantes poésies. Et, entre une poésie et l'autre, il prenait part à grand nombre d'escarmouches, avec sa section de tirailleurs, parmi lesquels il y avait des Arabes et des nègres qui l'adoraient.

Il se trouva avec ces soldats au combat de Montbelliard, dont il commença l'assaut et dont il prit les faubourgs avec cinquante de ses hommes sur lesquels trente furent blessés ou tués ; il eut lui-même ses vêtements percés de balles, mais la ville fut prise. C'est à cette affaire de Montbelliard qu'il gagna sa croix de chevalier de la Légion d'honneur. Mais à partir de ce jour, le calepin devient muet. Le froid faisait sans doute tomber le crayon des doigts glacés, ou peut-être aussi le désespoir, car alors vinrent les désastres. Les retraites rapides jusqu'à la fuite, les neiges interminables, les marches de nuit, les haltes et les bivouacs, qui laissaient le sol jonché de moribonds, la perte de toutes les espérances. Plus d'une fois, après une marche cruellement longue, le pauvre Déroulède, avec son vêtement polonais tout troué de balles et tout déchiré, se laissa tomber sur la neige et là, s'enveloppant dans la couverture qui lui avait servi à Sedan même pour transporter son frère blessé, il s'endormait, convaincu qu'il ne s'éveillerait plus jamais. Mais sa force d'âme, bien plus que sa force physique et aussi le soin de ses soldats, le gardèrent vivant jusqu'à la fin : jusqu'au jour où l'armée de Bourbaki fut réduite à se jeter dans la Suisse, foudroyée par les canons de Manteuffel. De toute la campagne, ce fut là le moment le plus cruel pour Déroulède. Assis sur le revers d'un fossé, au milieu des débris de sa compagnie, il voulait rester en France à tout prix, dût il même retomber entre les mains prussiennes et il ne se décida à conduire ses tirailleurs en Suisse que sur les exhortations du brave commandant nommé Lannes, et sur sa promesse qu'à près ce devoir accompli ils s'enfuiraient

tous les deux ensemble, pour aller chercher à combattre encore pour la patrie dans quelque autre coin de la France. Et, en effet, le commandant Lannes et Déroulède partirent ensemble, escortés par un grand diable de turco nègre, Mohamed-Oul-Mahomed, qui faillit plus d'une fois les faire prendre, mais dont ils n'avaient pu repousser le trop ardent dévouement. Enfin, après bien des péripéties plus comiques que tragiques, celles-là, les deux officiers arrivèrent à Bordeaux, où Déroulède offrit pour une troisième fois sa vie. Il y apprit qu'un armistice était signé, et qu'un train de bestiaux partait pour ravitailler Paris.

Aussitôt il jette là son costume de juif polonais, s'habille en bouvier, salue dans le train, arrive à Paris, court chez lui. Quels cris de joie et d'amour retentirent alors dans la maison, solitaire et triste depuis longtemps ! Mais le pauvre garçon trouva sa mère bien changée. Elle avait les cheveux blancs, les mains tremblantes, les yeux creux et la voix éteinte. Derrière tout cela était toujours l'âme de

la mère d'autrefois, souriante dans la douleur, insouciant d'elle-même et pleine de résolution et de force.

Au retour des deux frères, la guerre civile avait éclaté en France. Pour Déroulède, patriote et républicain d'âme généreuse, c'était une douleur d'avoir à combattre ses concitoyens. Mais sa conscience de Français lui imposait inexorablement ce devoir.

Pendant toute la durée de cette lutte féroce, il ne versa d'autre sang que le sien, et ce fut le dernier jour. La résistance touchait à sa fin, peu de barricades tenaient encore, mais dans chacune on se défendait furieusement. Après s'être battu toute la journée, il passait avec sa section dans une rue, coupée au milieu par une autre rue, d'où partait une fusillade bien nourrie. C'était la dernière barricade de Belleville ; des coins de la rue et des portes des maisons voisines, un officier de la légion étrangère faisait tirer contre la barricade, mais sans pouvoir éteindre le feu des insurgés. Envoyé par le général Dumont, pour occuper un poste au haut de la rue ainsi enfilée, Paul Déroulède demanda à l'officier de la légion étrangère s'il ne compte pas bientôt en finir avec ces tas de pavés.

— Ceci, monsieur, est mon affaire, j'en finirai quand j'aurai mis les défenseurs hors de combat, répond l'autre. — A votre place, moi, je me jetterais dessus à la baïonnette, répliqua Déroulède, on ne prend pas des barricades à corps de fusil. — Vraiment ! Eh bien ! faites, monsieur, riposte ironiquement le lieutenant.

Ainsi Déroulède fit il : il se retourna vers ses chasseurs : — Clateons, songez la charge ! Baïonnette au canon ! En avant ! — Il s'élança, ses soldats le suivirent, la barricade fut emportée, mais il avait le bras fracassé par une balle reçue à bout portant, au moment même où il arrachait le drapeau rouge de la dernière barricade de Belleville, sinon de Paris. Cependant, il resta debout quelques minutes encore au milieu de ses soldats, soutenant son bras brisé dans sa main droite, donnant encore quelques ordres et veillant à la sûreté de ses hommes ; puis, comme il perdait beaucoup de sang, les forces lui manquèrent enfin, et il tomba entre les bras de ses soldats.

Ainsi finirent pour lui les aventures de la guerre. Mis sur un brancard, il fut transporté chez lui, où il resta trois mois au lit, le bras enveloppé et suspendu. C'est pendant ces trois mois qu'il composa le premier volume des *Chants du soldat*, publié vers la fin de 1871.

DE AMIGIS.

Chapitre VII.

L'avocat de la France.

VII.1 La plume de l'Histoire.

Au cours des derniers chapitres, nous avons analysé les *Ritratti Letterari*, livre publié par l'éditeur Treves en 1881. Cette œuvre, comme on le sait, avait été précédée par le volume des *Poesie* (Treves, 1880) et par *Ricordi di Parigi* (Treves, 1879), sur lesquels nous nous sommes également penchés. Il s'agit de trois textes très différents entre eux, qui nous offrent un auteur à la recherche d'une nouvelle identité, après la crise essentiellement suscitée par le tarissement, de l'heureuse série des livres de voyages. Ce sont donc aussi trois livres de recherche, tant sur le plan de la forme textuelle que sur celui des contenus, avant d'aboutir laborieusement et peut-être de façon imprévue au chef-d'œuvre de *Cuore* (1886). Dans une telle perspective, cette conclusion très heureuse estompe inévitablement les livres précédents, qui habituellement sont considérés comme des textes de peu d'importance, des œuvres peu réussies ou, de toute façon uniquement mises en relation avec la naissance de *Cuore*¹.

Cette perspective, certainement légitime ne serait-ce qu'à cause de l'extraordinaire succès de *Cuore*, porte cependant en elle une limite évidente, car elle a provoqué et provoque encore aujourd'hui de l'indifférence envers ces textes. Les ouvertures critiques ultérieures elles-mêmes envers l'œuvre de De Amicis, tout en ayant offert de nouveaux fronts d'enquête (il suffit de penser aux

¹ Dans ce sens est exemplaire le livre de M. Mosso, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, d'où procède L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962. Cette perspective a été également suivie par L. Strappini, « De Amicis, Edmondo », dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. 33, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1987, p. 232-240, et particulièrement p. 234-235, ainsi que par L. Traversetti, *Introduzione a De Amicis*, Bari-Roma, Laterza, 1991. Plus loin on pourra peut-être parler d'une phase différente de l'écriture de De Amicis, inaugurée par le livre sur l'immigration, *Sull'Oceano* (1889) et par *Il romanzo di un maestro* (1890), mais de toute manière *Cuore* restera comme une ligne de partage dont il faudra tenir compte.

études sur le socialisme, à celles sur le roman inédit *Primo Maggio*, ou enfin à celles qui nous ont présenté un De Amicis „eterodosso“)², ont laissé dans l'ombre de nombreux textes déamicisiens composés entre les années soixante-dix et quatre-vingts. Ceux-ci, excepté les livres de voyage, ont été complètement oubliés, aussi bien par les lecteurs que par les critiques³.

Le parcours que nous avons suivi jusqu'ici a été au contraire tout autre. Tout en insistant sur la crise de créativité qui a touché De Amicis à la fin des années soixante-dix, nous avons essayé de lire et d'analyser les textes pour ce qu'ils pouvaient nous communiquer dans le contexte historique et politique de ces années post-unitaires, sans les insérer dans une perspective déjà définie. Cela pour respecter aussi l'évolution graduelle de l'auteur, qui ne pouvait certainement pas prévoir des années auparavant le tournant impensable de l'époque vers *Cuore*. Ce faisant, nous avons poursuivi aussi un but personnel spécifique, déclaré dans le titre même de notre travail, c'est-à-dire que nous avons tenté de mettre en évidence les liens entre De Amicis et la France, en particulier au cours de la décennie 1870-1880.

En suivant ce point de vue spécifique, l'analyse des textes, apparemment si éloignés, nous révèle au contraire une surprenante continuité d'intentions. Il relie par exemple un livre comme les *Ricordi de 1870-71* (publié par l'éditeur florentin Barbera en 1872) aux successifs *Ritratti Letterari*, en passant naturellement par les *Ricordi di Parigi*. Même dans ce cas il s'agit de livres très différents par typologie et fonction, et pourtant tous les trois peuvent être considérés comme un acte d'amour de De Amicis envers la France.

Une nation vaincue et humiliée par les Prussiens, et pourtant héritière de la Révolution Française et fondatrice de la nouvelle Europe ; la France sœur bien-aimée de l'autre sœur latine encore jeune, la France prête à s'aligner aux côtés des

² Il est impossible de donner ici une bibliographie complète à ce sujet (cf. toutefois celle proposée dans E. De Amicis, *Opere scelte*, a cura di F. Portinari et G. Baldissoni, Milano, Mondadori, 1996, p. 1235-1263). Pourtant il faut rappeler au moins le livre de S. Timpanaro, *Il socialismo di Edmondo De Amicis. Lettura del "Primo Maggio"*, qui s'inspirait de l'édition du livre jusqu'alors inédit *Primo Maggio*, a cura di G. Bertone et P. Boero, Milano, Garzanti, 1980. Cf. aussi A. Brambilla, *De Amicis. Paragrafi eterodossi*, Modena, Mucchi, 1992.

³ Exception faite du volume de R. Fedi, *Il romanzo impossibile : De Amicis novelliere*, dans Id., *Cultura letteratura e società civile nell'Italia Unita*, Pisa, Nistri-Lischi, 1984, p. 94-155, qui pourtant est centré sur la *Vita militare* et sur les *Novelle*.

Piémontais en 1859 contre l'arrogance autrichienne⁴. La France, une nation en difficulté, et pourtant capable de ressusciter en quelques années et prête à organiser l'Exposition universelle de 1878, en offrant un Paris de nouveau splendide et enchanteur. C'est cette France aimée de De Amicis, qui est aussi la capitale de la culture européenne, le creuset de la littérature et de la poésie, depuis Hugo jusqu'aux nouveaux maîtres du naturalisme comme Zola et Daudet, celle du théâtre et de la mode.

On peut déduire tout cela par la simple lecture des textes que l'on vient de rappeler, se distinguant tous par cette forte empreinte philo-française. Mais il est possible aussi d'approfondir ces thèmes en créant des liens entre les divers écrits et en les insérant ensuite, dans un contexte plus vaste, où se croisent des biographies personnelles et la plus vaste histoire culturelle. Ce qui est exemplaire c'est ce qui arrive avant 1880-1881, justement une des périodes les plus négligées et méconnues de la biographie de De Amicis. Ici on peut tenter seulement une synthèse, en renvoyant à chaque chapitre qui en illustre dans le détail les différentes phases.

La rencontre fondamentale de cette période sous divers aspects décisive pour le succès européen de De Amicis est celle advenue avec le critique français Cottinet, probablement favorisée par un ami commun, Alessandro Parodi⁵. Les lettres qu'il a adressées à De Amicis nous permettent de reconstruire les moments

⁴ Dans ce sens il est intéressant de relire une page d'une lettre à Edmond Cottinet et écrite pendant la crise tunisienne où De Amicis nous donne cette interprétation de la deuxième guerre d'indépendance : « C'è però una frase nella tua lettera che non posso lasciar passare : dici che l'Italia non deve nulla alla Francia, primo perché la promessa della intera liberazione non è stata mantenuta, secondo perché avete avuto Nizza e Savoia. Non è giusto, caro Cottinet. L'esercito francese non ha liberato tutta l'Italia ; ma senza l'esercito francese che ha cominciato, l'Italia non avrebbe potuto fare il rimanente ; senza i 200.000 francesi de '59, l'esercito tedesco non si sarebbe mosso né allora né poi ; e l'insurrezione delle altre provincie, che fu conseguenza del '59, non sarebbe seguita. Quanto al pagamento di Nizza e Savoia, possiamo dire che tutti l'hanno ricevuto e goduto, fuorché i 20.000 soldati francesi che lasciarono la vita in Lombardia. Abbiamo pagato il governo napoleonico ; non le ventimila famiglie che hanno sofferto e pianto per noi ; non i figli delle vittime, non gli orfani, non le vedove, non le madri, non gli infiniti dolori che furono conseguenza della guerra. Rimane dunque un debito eterno di gratitudine, che nulla può cancellare » : cette lettre, non datée mais écrite début mai 1881, est à la Biblioteca Civica di Torino, *Fondo Cottinet* (BTFC).

⁵ « Mi pare così strano di non avervi mai veduto ! Ma sarà vero poi ch'io non v'abbia mai veduto ? Alle volte mi sembra che dobbiamo esserci incontrati, conosciuti ed amati, non so dove, non so quando, e che poi ci siamo scordati l'uno dell'altro, e che il buon Parodi ci ha fatto riannodare l'amicizia » (Turin, 21 juin 1879, BTFC).

importants de ce progressif rapprochement, dès les premiers contacts, en avril 1879⁶, quand sont publiés les *Ricordi di Parigi*, qui seront traduits en 1880⁷. Mais en France De Amicis avait été connu dès son premier livre, c'est à dire *La vita militare*, présenté avec enthousiasme en 1876 au public français par Marc Monnier dans la prestigieuse *Revue des deux Mondes*⁸; et deux années plus tard, la maison d'édition Hachette avait traduit en 1878 presque tous les livres de voyage de l'auteur italien, c'est-à-dire *La Hollande*, *Constantinople* et *l'Espagne*.

L'entente avec l'italianisant Cottinet après quelques hésitations compréhensibles se révèle parfaite et mène à de riches échanges. Cottinet offre en lecture son drame *Vercingétorix*⁹ à De Amicis, ce dernier lui soumet quelques sonnets et promet de lui envoyer *La Vita militare*¹⁰. L'amitié entre les deux hommes se noue très vite, et de la part de Cottinet naît l'intention d'étudier à fond l'œuvre de De Amicis, en commençant justement par les contes de la *Vita militare* qui avait remporté un grand succès en Italie¹¹.

Ce travail d'étude et d'analyse des textes de De Amicis aboutit à l'élaboration et ensuite à la publication d'un long article qui paraît dans la *Nouvelle Revue* au début de janvier 1881 ; le titre est déjà à lui seul significatif : *Un ami de la France*¹². Il ne passe pas en effet inaperçu et il connaîtra même un très grand succès en France, surtout à cause de l'interprétation donnée par Cottinet à l'œuvre

⁶ La première lettre adressée à Cottinet est datée du 29 avril 1879 (BTFC). Pour les rapports entre les deux écrivains, cf. L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmond De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, juin 2007, p. 3-21. Ici Tamburini nous donne seulement des renseignements généraux sur la correspondance, puis il préfère analyser surtout les rapports familiaux de De Amicis en poursuivant les lignes de son étude, *Teresa e Edmondo e Amicis : dramma in un interno*, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1990.

⁷ E. De Amicis, *Souvenirs de Paris et de Londres*, ouvrage traduit de l'italien avec l'autorisation de l'auteur par Mme J. Colomb, Paris, Librairie Hachette, 1880.

⁸ Cf. M. Monnier, « Scènes de la vie militaire en Italie », *Revue de deux Mondes*, XLVI, juillet - août 1876, p. 106-139.

⁹ E. Cottinet, *Vercingétorix*, drame en 5 actes, Paris, Calmann Levy, 1880.

¹⁰ Cf. la lettre, déjà citée du 21 juin 1880 ; voir aussi la lettre datée du 18 juin qui disait : « Poiché avete la bontà di parlarimi dei miei sonetti ve ne mando 24, - 8 stampati e 16 manoscritti, e li raccomando alla vostra misericordia. Volevo anche mandarvi il mio libro intitolato *La Vita militare*, il primo mio lavoro, fatto a vent'anni ; ma è così pieno di fanciullaggini che, per mandarvelo, ho bisogno d'attendere il giorno in cui sarò anche più intimo amico vostro che oggi non sono. Per ora mi vergogno ancora » (BTFC).

¹¹ Voir ici le Chapitre I.2 de la *Première Partie*.

¹² E. Cottinet, « Un ami de la France », dans *La Nouvelle Revue* », troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332.

et à la figure de De Amicis, en particulier dans la première partie de son article. Dans un moment historique et politique encore incertain où toutefois les liens entre les deux sœurs latines semblaient se relâcher, l'intervention du critique tente d'emblée d'établir une sorte de bilan du cadre politique et culturel qui s'était créé entre les deux pays après la défaite de Sedan. En effet, comme le signalait Cottinet, le rapport entre les deux nations était en train de changer :

En 1870, après nos premières défaites, un courant hostile à la France s'établit en Italie. Il avait plus de violence que de profondeur ; il ne remuait pas le passé ; peu de gens profitaient de l'occasion pour nous reprocher les incursions de nos Valois ou les exactions de notre premier Bonaparte ; les services et les complaisances du second avaient apaisé ces griefs. Mais Napoléon avait occupé Rome vingt ans, et sa résistance sur ce point avait irrité la rancune des patriotes.

Après Wissembourg et Reichshoffen, ce fut un cri de joie haineuse dans toute la Péninsule. Elle était donc frappée, cette France insolente ! Elle trouvait son maître, à son tour ! Blessée, elle reculait, et, dans son désordre, elle laissait tomber le masque qui avait trompé l'Europe sur sa force ; on voyait à nu sa faiblesse sous sa vantardise. Ah ! Reichshoffen vengeait Mentana, et bientôt peut-être Paris bloqué vengerait Rome détenue ! Ces cris arrêtaient le roi galant-homme. Garibaldi ne le entendit pas ; boiteux encore d'une balle semi-française, il vint en France essayer de se faire tuer pour nous.

Son dévouement, disons-le bien vite, fut largement payé. Il reçut les railleries de nos militaires, les injures de nos monarchistes et les malédictions de nos prêtres. Ce sont là des faits connus.

Après avoir dessiné à grands traits un cadre si ample et si dramatique pour la France, Cottinet adressait tout de suite après un regard reconnaissant à De Amicis, en soulignant sa position originale philo-française, non altérée par les récentes défaites françaises. En particulier Cottinet rappelait les courageux articles journalistiques écrits par Edmondo en défense de la France¹³, rassemblés ensuite dans le livre *Ricordi de 1870-1871* :

Ce qui l'est moins, c'est qu'un jeune officier piémontais, écrivain déjà populaire, ferma, lui aussi, ses oreilles à la clameur antifrançaise, qu'il jeta sa plume en travers du courant, et que les articles qu'il écrivit alors pour notre apologie, réunis depuis dans un volume, atteignaient en 1877, à Florence, leur cinquième édition. M. Edmondo de Amicis, à cette date, n'avait donc pas cessé de

¹³ Pour l'histoire éditoriale complexe de ces écrits, voir ici le Chapitre I.3 de la *Première Partie* et l'*Appendice I*.

croire que la France avait besoin d'être soutenue en Italie ; et sa persistance ne nous étonnera pas, si nous nous rappelons les revendications des partisans français du pouvoir temporel, revendications si hautement et si obstinément menaçantes jusque dans les derniers jours [...].

La valeur des articles consacrés à la France par M. de Amicis dépasse singulièrement le mérite habituel des travaux de cette nature, et je ne serais pas surpris qu'après examen l'on y reconnût un des plaidoyers les plus éloquents qui aient été prononcés dans une de ces causes majeures où les parties sont des peuples, où l'Humanité siège au banc du juge, où l'Histoire tient la plume du greffier. Il va dire qu'ils n'ont jamais été traduits. Ce que nous devrions le mieux connaître est toujours ce qui nous préoccupe de moins¹⁴.

Cottinet poursuivait en examinant dans le détail le texte de De Amicis consacré à la défaite de la France et en même temps à la défense de son armée glorieuse. Ici De Amicis est convoqué en qualité d'«avocat de la France», qui sait développer sa thèse philo-française avec des arguments incontestables devant un public idéal, le tribunal de l'opinion publique italienne. Après avoir montré la désolation causée par la déroute de l'armée française, et sa faiblesse par rapport au vainqueur, la Prusse, De Amicis rappelle en effet avec force rhétorique à ses lecteurs la grande tradition militaire des soldats français, et montre « à quel prix, sur quel terrain, dans quelles rencontres nos soldats ont gagné leur réputation d'impétuosité surhumaine ; il les suit dans leur course furieuse sous la mitraille, il élève avec eux ses auditeurs jusque sur les hauteurs formidables du Mont des Cyprès et de Folco, et il ne les laisse respirer, pâles d'admiration et de terreur, que devant le monceau de crânes français, entassés aujourd'hui dans l'ossuaire de Solférino »¹⁵. De même R comme nous le rappelle encore Cottinet R, dans d'autres articles De Amicis revient sur les polémiques franco-italiennes récentes. Dans ces textes aussi il maintient un équilibre admirable, en défendant la France des accusations de l'opinion publique italienne, en rappelant à ses compatriotes l'aide plus d'une fois reçue de la part les soldats français, surtout dans la guerre d'indépendance de 1859.

Cottinet s'interroge sur les raisons de cette démonstration d'attention affectueuse de la part d'un intellectuel italien envers un pays blessé et humilié

¹⁴ E. Cottinet, « Un ami de la France », op. cit., p. 311-312.

¹⁵ Ibid., p. 315.

comme la France ; et il trouve peut-être sa réponse plus convaincante dans les mots mêmes du soldat De Amicis, qui avant de connaître le résultat final de la guerre franco-prussienne avait écrit :

Pour nous l'amour de la France est un sentiment de source ancienne, que des raisons nombreuses et nouvelles ont accru, enraciné, fortifié. Aussi, nous sera-t-il toujours cher, et la fortune n'y changera rien. S'il faut que la France succombe, cet amour nous abreuvera de plus d'amertume que sa victoire n'en verserait à ceux qui voudraient aujourd'hui la voir dans la poussière ; mais nous nous y attacherons d'autant plus, comme à tout sentiment que le sacrifice accompagne et dont l'essence est la fidélité. Nous étions jaloux de l'intégrité de la France comme de celle de notre propre sol, et nous l'avons vu envahir : nous nous sentions solidaires de la gloire de ses armes, et nous l'avons vu obscurcie ; nous aimions ses braves soldats, et nous les avons vu défaits ; nous vénérons ses vieux généraux, et nous les avons entendu vilipender [...].

Mais l'amour que nous nous nourrissions pour la France glorieuse, puissante et redoutée, pour son armée favorite de la victoire, pour son peuple enthousiaste, cet amour, nous le garderons vivace pour la France tombée avec une blessure au cœur, avec son laurier de reine des peuples desséché sur son front sanglant ; nous le garderons pour ses soldats dispersés dans ses villes et ses campagnes, tandis qu'au foyer de famille le récit de leurs souffrances fera couler des pleurs ; nous le garderons pour le peuple français désolé, abattu, décimé par les batailles du commencement et par les résistances désespérées de la fin ; si bien que le sentiment de notre gratitude, s'approfondissant en nous, deviendra une religion ; si bien que, d'une ardeur nouvelle, nous embrasserons cette France qui ne tombe jamais, cette France qui palpète dans les pages de ses grands écrivains et de ses grands poètes, et en eux nous exalterons son nom et nous saluerons encore sa gloire. Et, pour la satisfaction de notre conscience, il nous suffira d'avoir aimé et honoré ce grand peuple, de l'avoir aimé vainqueur, de l'avoir honoré vaincu, sans hypocrisie, sans intérêt, d'un cœur fraternel, toujours¹⁶.

¹⁶ Ibid., p. 319-320. C'est la traduction de Cottinet. Le texte original italien disait : « Per noi la Francia è un affetto di fonte antica, per molte e nuove ragioni cresciuto, radicato, gagliardo ; e però ci sarà sempre un conforto, né lo muterà la fortuna. Quest'affetto, dove la Francia soggiaccia, ci costerà assai più amarezza che non ne costerebbe la sua vittoria a chi oggi la vorrebbe veder nella polvere ; ma perciò ci sarà più caro, come tutti gli affetti che il sacrificio accompagna e a cui la costanza è natura. Eravamo gelosi dell'integrità della Francia come di terra nostra, e ci abbiamo veduto entrar lo straniero. Ci sentivamo compresi della gloria delle sue armi, e l'abbiamo vista oscurarsi. Amavamo i suoi valorosi soldati, e li abbiamo visti disperdere. Veneravamo i suoi vecchi generali, e li abbiamo sentiti vilipendere [...]. Ma l'affetto che nutrivamo per la Francia gloriosa, possente e temuta, per il suo esercito prediletto dalla vittoria, per il suo popolo ardente d'entusiasmo e di fede, quell'affetto lo conserveremo vivo sempre e immutabile per la Francia caduta, per la Francia sventurata, ferita al cuore e coll'alloro di regina dei popoli inaridito sulla fronte sanguinosa ; lo conserveremo per i suoi soldati sparsi nelle città e nelle campagne, intorno ai focolari domestici, a destare col racconto dei dolori patiti le lacrime materne e la pietà dei congiunti ; lo conserveremo per il popolo francese scorato, oppresso, diradato dalle prime battaglie

Un tel discours, qui exaltait le rôle fondamental de la France dans l'histoire de l'Europe, et touchait donc directement son orgueil national, ne pouvait pas ne pas être célébré et aimé par Cottinet et par tous les Français. Surtout parce que cet éloge venait d'un étranger, même d'un pays comme l'Italie, qui après Sedan ne semblait plus se souvenir d'être la sœur latine de la France.

Dans la première partie de son intervention critique, Cottinet présente donc aux lecteurs français un écrivain et un intellectuel qui est proche de la France et de sa culture, même dans les moments les plus difficiles. Et il remercie donc publiquement De Amicis de ses « pages magnifiques », en soulignant la valeur aussi politique qu'elles représentent pour les Français ainsi que pour les Italiens. Et pour renforcer ce concept, Cottinet propose dans une autre page de son article de traduire en français les *Ricordi del 1870-1871* avec quelques récits de la *Vita Militaire*¹⁷; cela pour créer un livre consacré à l'éducation morale des jeunes Français, un peu comme l'avait fait quelques années auparavant Paul Déroulède avec ses *Chants du soldat*.

VII. 2. Une dette difficile à payer.

Tandis que Cottinet élaborait un essai important sur l'œuvre de De Amicis, ce dernier préparait son troisième voyage à Paris, réalisé effectivement en décembre 1880. Cette visite parisienne s'avèrera très importante pour l'avenir de De Amicis. Celle-ci en effet comme nous l'avons déjà démontré par nos recherches a constitué, l'occasion de rencontrer finalement Cottinet, en permettant à ce dernier d'approfondir et de conclure son intervention sur l'œuvre et la figure de l'écrivain

e dalle ultime resistenze della disperazione. Allora sì che il sentimento della gratitudine ci si farà profondo nel cuore e diventerà un culto. Allora ci stringeremo con più caldo entusiasmo a quella Francia che non cade mai, alla Francia che palpita nelle pagine dei suoi grandi scrittori e dei suoi grandi poeti, ed in loro onoreremo il suo nome e risaluteremo la sua gloria. E basterà a confortarci la coscienza di avere amato e onorato quel grande popolo, amatolo vincitore, onoratolo vinto, senza ipocrisia, senza interesse, col cuore di fratelli, sempre » (E. De Amicis, « Alla Francia », dans Id., *Ricordi del 1870-1871*, Firenze, Barbera, 1872, p. 94-95).

¹⁷ Ibid., p. 327 : « Je voudrais qu'un éditeur français lui demandât la permission de traduire et de fondre en un ses deux ouvrages intitulés la *Vie militaire* et les *Souvenirs de 1870-1871*. En éliminant un certain nombre de pièces d'un intérêt inférieur, on formerait un volume excellent, propre à exalter l'âme de nos jeunes Français, à jeter en eux les germes les plus féconds du patriotisme, de l'honneur, du respect des simples, de l'amour pour les malheureux ».

italien¹⁸. Grâce à lui De Amicis peut aussi contacter certains protagonistes de la vie culturelle parisienne, qu'il décrira ensuite dans les *Ritratti Letterari*¹⁹; et d'être admis également dans des salons importants, comme par exemple celui de madame Juliette Adam. Là, De Amicis est accueilli avec sympathie et curiosité²⁰. Mais surtout c'est l'intervention de Cottinet qui nous signale un tournant dans la carrière de De Amicis, grâce à son article publié dans la *Nouvelle Revue De Amicis* va devenir un personnage d'importance internationale du moins en France.

Grâce aux lettres conservées de Cottinet à De Amicis, il est possible de reconstruire la réaction de l'écrivain à cet article de la *Nouvelle Revue*, qui aura un écho très vif en France et même en Italie. De Amicis est toujours très attentif à entretenir des rapports internationaux, comme cela était arrivé à propos d'autres traductions de ses livres et se rend parfaitement compte de l'importance de l'article de Cottinet²¹. Et tout de suite après sa publication il s'empresse de le faire connaître à son éditeur Treves et de le diffuser dans le milieu turinois²². Il est

¹⁸ Cf. p. 332 : « Cet article a été composé quand M. de Amicis a fait une apparition à Paris, et qu'un nouveau livre de lui et ses Poésies ont paru à Milan. L'homme et le livre ont justifié les prévisions. L'homme séduit ; il est cordial et simple. Le livre est une merveille ».

¹⁹ Cf. le chapitre III de la *Deuxième Partie*. On peut ajouter ici une citation d'une lettre adressée par De Amicis à Giuseppe Giacosa : « Sì, ieri ho passato tutta la sera in casa di ... Il mio amico Edmond Cottinet [...] ricco signore, coltissimo e amabilissimo, e conoscitore profondo della letteratura italiana [...]. Ma non ti ho detto ancora in casa di chi ho passato la sera, ma proprio tête à tête col padrone. In casa di Emile Augier... che è la più cara e amabile e semplice persona di questo mondo (mi parlò lungamente di come fa a lavorare), e questa mattina faccio colazione con Déroulède, suo nipote, e domani vado a casa di Daudet e giovedì da Dumas » (dans P. Nardi, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, Milano, Mondadori, 1949, p. 398).

²⁰ Quatre lettres de Madame Juliette Adam sont à la Biblioteca Civica di Imperia, *Carteggio E. De Amicis*, lettres n. 1-4. Dans la première lettre (11 janvier 1881) De Amicis est défini l'« ami de notre France ».

²¹ Cf. sa lettre du 16 janvier 1881: « Caro Cottinet, / finisco in questo momento di leggere il vostro articolo sulla *Revue*, e vi scrivo subito, col cuore commosso, con le lacrime agli occhi, per espandere tutta la mia gratitudine e tutta la mia contentezza. Grazie, mio bravo e buon Cottinet ! Io ho tremato dall'emozione leggendo le vostre pagine belle e palpitanti d'affetto ; e se un pensiero ha turbato alquanto la mia soddisfazione, fu questo : che sento fermamente di non meritare le lodi che m'avete fate. Grazie, vi ripeto, dal più profondo dell'anima » (BTFC).

²² « Vi scrivo di nuovo dopo aver riletto l'articolo insieme all'Editore Treves che si trova a Torino, e a vari miei amici. Tutti lo trovarono bellissimo, e tutti se ne rallegrarono con me cordialmente. Il mio editore, anzi, ne fu veramente commosso, specialmente leggendo le prime pagine, in cui voi avete trovato delle espressioni di benevolenza e di gratitudine che vanno al cuore » (lettre à Cottinet datée Turin, 17 janvier 1881, BTFC).

particulièrement touché par le rôle de défenseur de la France qui lui avait été confié et auquel Cottinet avait donné une grande importance²³.

Il ne s'agissait pas de la part de Cottinet d'une exagération politique dictée par les événements, car précisément en ces jours de janvier 1881 étaient en train de paraître dans la *Gazzetta Letteraria* les premiers épisodes des portraits dédiés à *Alfonso Daudet* (n.1, 1-7 janvier 1881, p. 1-5) et à *Emilio Zola* (n. 2, 8-14 janvier 1881, p. 9-14)²⁴, puis vont être écrits ceux consacrés à Emile Augier et Alexandre Dumas, à Coquelin et à Paul Déroulède. Dans leur ensemble ils constitueront un exemple ultérieur, cette fois sur le plan littéraire, de la fidélité de De Amicis envers la France et sa culture. Parmi les différents portraits se détachait en particulier celui dédié à Déroulède, qui fréquentait lui aussi le salon de madame Adam. Avec lui De Amicis R qui était toujours un grand admirateur des *Chants du soldat* R rentretiendra immédiatement un rapport cordial et d'amitié²⁵. Et en effet Déroulède deviendra également un élément important pour la consécration de De Amicis en tant que défenseur des valeurs françaises.

Tout cela ne pouvait certainement pas passer inaperçu aussi bien en France, où il semble que l'article de Cottinet ait obtenu un grand succès²⁶, qu'en Italie. De Amicis très satisfait, était au centre d'un grand intérêt, et en plus de son rôle « d'avocat de la France » il était considéré comme une sorte d'ambassadeur de la culture française en Italie²⁷. C'est pourquoi on comprend l'affirmation importante

²³ « Tutto l'articolo è caldo, palpitante, spontaneo, brillante. E lasciatemi dire che se io sono stato l'avocat de la France in quei pochi articoli che hanno ricevuto una troppo grande ricompensa, voi siete stato l'avvocato mio nel renderne conto : li avete presentati, accomodati, fatti valere con un arte da maestro (lettre à Cottinet datée Turin, 17 janvier 1881, BTFC)

²⁴ Le dernier écrit consacré à Déroulède paraît dans le numéro du 12-18 février 1881, cf. le chapitre III.2 de la *Deuxième Partie*.

²⁵ Cf. le chapitre VI.1 de la *Deuxième Partie*.

²⁶ Cf. ce passage d'une lettre à Cottinet : « Vi ringrazio pure delle notizie che mi date riguardo al successo dell'Ami de la France. Ho ricevuto oggi un numero del *Moniteur de Lyon*, nel quale annunciandosi la traduzione dei miei bozzetti militari, si parla del vostro articolo » (14 février 1881, BTFC).

²⁷ Dans cette perspective le rapport amical de De Amicis avec le général Enrico Cialdini était peut-être important, « partigiano dell'alleanza francese e della lotta a fianco della Francia contro la Prussia » (ainsi F. Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, vol. II, Bari, Laterza, 1976, p. 617) et ambassadeur italien à Paris. Cf. G. Monsagrati, « Cialdini, Enrico », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, XXV, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma, 1981, p. 106-115. Cf. aussi une lettre adressée à Paul Déroulède : « Caro Déroulède, / Ho vergogna d'importunarvi in questa maniera ; ma perché vi date tanto pensiero per me, sarei un ingrato se non vi secondassi. Sono da molti anni in buonissima relazione col generale C. Appena ricevuta la

de Cottinet qui, après avoir illustré les mérites acquis par l'écrivain italien comme défenseur de la France, avait parlé d'« une dette » envers lui que les Français devraient tôt ou tard honorer. En effet justement Cottinet avec Déroulède²⁸ et d'autres participants du salon Adam étaient en train de chercher à s'acquitter de cette dette d'une façon éclatante. Ils pensaient faire valoir publiquement les indiscutables mérites acquis par De Amicis et de lui faire décerner même la Légion d'honneur! Il s'agit comme on peut bien le comprendre, d'une reconnaissance très importante, qui va au delà du milieu proprement littéraire et s'étend au domaine culturel et encore davantage politique. De ceci toutefois on ne trouve pas de trace dans les biographies ou les études dédiées, à De Amicis²⁹, même dans celles du milieu français³⁰. Pour cette raison il est indispensable d'essayer de reconstruire les phases principales d'une telle opération.

De ces pourparlers diplomatiques, dont De Amicis avait été de toute façon mis au courant, la correspondance privée nous fournit au début de vagues indices qui au fur et à mesure deviennent plus significatifs. Ce sont les lettres adressées par De Amicis à Déroulède et à Cottinet qui nous informent de cet événement relatif à la Légion d'honneur : un projet qui devait avoir été pensé pendant le séjour parisien de De Amicis, en décembre 1880, et ensuite avait été poursuivi avec ses amis français³¹.

vostra lettera, gli scrissi : sono sicurissimo che si occuperà della cosa con le migliori intenzioni. Ora, ve ne prego, non vi disturbate più per cagion mia. Lasciate però che vi ringrazi della carissima lettera di ieri e che vi mandì un abbraccio affettuoso, assicurandovi che v'ho sempre nella mente e nel cuore » (Turin 7 mars 81, ANFD, n. 49970). Une lettre de Cialdini à de Amicis (7 septembre 1877) est dans la Biblioteca Civica di Imperia, *Carteggio E. De Amicis*, lettre n. 36.

²⁸ Déroulède avait été décoré de la Légion d'honneur en 1872 pour son héroïque comportement de Montbéliard : B. Joly, *Déroulède, L'inventeur du nationalisme français*, Paris, Perrin, 1998, p. 31.

²⁹ Il en a touché seulement un mot, sans approfondir la question M. Mosso, « I Ritratti Letterari e l'occupazione di Tunisi », dans Id., *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, p. 291.

³⁰ Voir, par exemple, J.H. Brodevani, *Edmondo De Amicis. L'homme et l'œuvre*, Thèse de doctorat, Faculté des Lettres de l'Université de Rennes, Rennes, Imprimerie Francis Simon, 1916 ; M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, Turcoing, Imprimerie Georges Frère, s. d. mais 1951 (« Thèse pour le doctorat d'état »).

³¹ Voilà certains fragments qui témoignent pour nous des phases principales de cette opération : « Mi parlate dell'articolo del Cottinet. Io ne sono felice, come potete immaginare. Mi dispiacquero soltanto quelle parole *la dette, créance, créancier*. Dio mio ! Se ci pensavo io a farmi dei debitori quando scrissi quelle povere pagine sulla Francia ! Mi vergogno davvero solamente a pensarci. E dovrei non so se ringraziarvi o rimproverarvi di quello che mi scrivete riguardo a una impresa in cui avete degli *alleati* e delle *alleate*. Ma siccome m'avete detto che v'arrabbereste, così fingo di non saperne nulla » (Lettre à Déroulède, 21 janvier 1881, ANFD, n. 49969) ; « Siete ben buono

Tandis que ces pourparlers commencent paraissent au fur et à mesure les épisodes des portraits littéraires, que De Amicis s'apprête à réunir en volume. Les reconnaissances ne manquent pas même dans sa patrie et en effet en mars 1881 De Amicis sera attribué le titre de « commendatore » Plaisantant avec son ami Cottinet, de Amicis avait de nouveau parlé de l'article de la *Nouvelle Revue*, en lui attribuant en partie le mérite pour la nouvelle décoration reçue³².

Même si De Amicis était encore indécis sur la façon de construire son nouveau livre depuis longtemps promis à Treves³³, au moins du côté français tout semblait aller pour le mieux. Mais le ciel qui semblait dégagé de tout nuage s'obscurcit subitement le 24 avril 1881 car un corps expéditionnaire français entre en Tunisie, et l'occupe en deux semaines. Le 12 mai le Bey est contraint de signer (dans le palais du Bardo, près de Tunis) un traité par lequel était accepté le protectorat français. L'occupation de la Tunisie n'était pas tout à fait inattendue parce qu'elle faisait partie du cadre complexe de distribution des sphères d'influence géopolitique tracé par le traité de Berlin. Et toutefois elle marquait la fin des rêves coloniaux italiens dans cette région, où la pénétration italienne avait augmenté au fur et à mesure, malgré l'absence d'un dessein précis politique et la non approbation des grandes puissances. Le choix et la modalité de l'occupation française, totalement unilatérales, frappaient donc surtout l'orgueil national italien et réduisaient le jeune mais ambitieux Règne à un simple pion sur l'échiquier international.

d'occuparvi di quell'affare di cui mi scrivete *niente di nuovo*. Solo vi sarei grato se mi diceste senza complimenti che vi debbo rinunziare. La speranza era troppo bella : preferirei perderla tutt'a un tratto. Se avete tempo datemi notizie della vostra famiglia. Io vi ringrazio di nuovo, e vi prego di accettare un abbraccio affettuoso e un bacio sulla fronte dal vostro Edmondo, che vi amerà e vi ammirerà fin che avrà vita» (lettre à Déroulède, 2 marzo 1881, ANFD, n. 49967). Et voir aussi une lettre adressée à Cottinet ; « Fatemi il favore di non parlare di *dettes* a proposito del vostro paese : mi fate arrossire fino alle orecchie. Era mio il debito, era un debito di tutti, e lo è ancora. E mi pare che se la *campagna* del Déroulède riesce, passato il primo piacere che proverò, resterò tutto malinconico, dicendo a me stesso : *È* Eccoti compensato. Il tuo grande e intimo amore per la Francia ha perduto il suo profumo d'amor libero e vergine, ora che t'ha reso una grande soddisfazione *È* » (lettre à Cottinet, non datée, BTFC).

³² « Ma sapete che se m'hanno fatto commendatore ho un forte sospetto di doverlo in parte a voi ? A me consta che al Cairoli, presidente del consiglio, fecero buona impressione i miei ultimi articoli pieni di simpatia per la Francia, e so che o lesse o s'informò dell'articolo della *Revue*, dopo di che disse : *È* Questo signor De Amicis fa da anello fra le letterature dei due paesi... è una buona cosa. *È* Che io vi debba dovere anche la commenda, caro Cottinet ? » (lettre à Cottinet, Turin, 24 mars 1881, BTFC).

³³ Ce livre, déjà promis aux lecteurs avec le titre de *Cuore*, paraîtra en 1883 avec le titre de *Amici*.

La nouvelle de l'imminente intervention française s'était déjà répandue en Italie début avril en ouvrant de fait dans le pays une grave crise politique, qui s'est résolue le 14 mai 1881 avec les démissions gouvernement Cairoli³⁴. A celui-ci succéda peu après un gouvernement présidé par Depretis, qui mit les bases pour une nouvelle orientation de politique étrangère, qui se traduit par le traité de la Triple Alliance avec l'Allemagne l'Autriche et la Hongrie³⁵. Ainsi un simple épisode de politique étrangère devint vite un plus ample conflit politique et idéologique qui mettait face à face les deux pôles de la nouvelle Europe, la France et la Prusse. Mais la prétendue „Question de Tunis“ eut un grand impact psychologique sur tout le pays, en générant un diffus mécontentement envers la France³⁶. Ainsi les vieilles rancunes les jalousies les confrontations antipathiques jamais totalement assoupies reprirent de la vigueur, et dans les deux pays recommencèrent à circuler les habituels stéréotypes, qui frôlaient le racisme.

VII.3. De Amicis entre l'enclume et le marteau.

Dans ce contexte changé, la position de De Amicis devenait subitement difficile, à la fois en Italie et en France. Pendant et après la guerre franco-prussienne, il s'était toujours aligné courageusement en faveur de la France et pour ces raisons il était sur le point de recevoir une importante reconnaissance de la part de ses confrères latins. Mais maintenant la situation devient plus épineuse parce que cette fois l'honneur de l'Italie est en jeu, c'est pourquoi l'ex-officier De Amicis, le patriote et l'auteur de *La Vita militare* se trouve comme pris entre deux feux. Et en effet De Amicis sera bientôt encerclé, pour des raisons opposées par la France et par ses compatriotes. Il aura expérimenté combien il est, difficile si ce n'est

³⁴ L. Del Piano, *La penetrazione italiana in Tunisia 1861-1881*, Padova, Cedam, 1965 ; E. Serra, *La questione tunisina da Crispi a Rudini e il "colpo di timone" della politica estera dell'Italia*, Giuffrè, Milano, 1967.

³⁵ Même au niveau économique éclatera la „guerre douanière“, née de la dénonciation du traité de commerce franco-italien de 1881 et donc du retour au protectionnisme.

³⁶ Cf. A. Brachet, *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas, suivie de la Lettre al misogallo Signor Crispi, et de la réponse à S. Exc. M. Nigra*, Paris, Marpon et Flammarion éditeurs, 1882, p. 26, où on décrit De Amicis aussi comme « un des meilleurs écrivains [...], le seul, peut-être, qui ne soit pas hostile à la France ».

impossible, pour un intellectuel de maintenir un équilibre et une autonomie de jugement sans se faire conditionner par les événements et par les préjugés ; et, de la même façon, comme il est difficile de pouvoir faire entendre sa propre voix en touchant l'opinion publique. Cette dernière est incitée à la révolte souvent par les journaux ou enflammée habilement par les déclarations belliqueuses des hommes politiques de chaque camp.

Ce sont encore les lettres qui documentent les mauvaises humeurs et les difficultés de De Amicis. Il est en train de commercialiser et de promouvoir le livre des *Ritratti Letterari*, qui avait été imprimé début avril, dédié entièrement à la culture et à la littérature française. Ce qui peut gêner les lecteurs surtout à la fin du livre, avec l'éloge de Déroulède et de sa production poétique³⁷. Il ne semble donc pas opportun à ce moment là de présenter un livre qui exaltait la France même celle sortie défaite dans le conflit avec la puissance prussienne. D'où une série de frénétiques contacts entre De Amicis et son éditeur, et la décision de différer d'environ un mois la sortie du livre, dans l'espoir que les esprits se seraient calmés entre temps³⁸.

En ces jours sombres, l'interlocuteur privilégié de De Amicis restait toujours Cottinet. Celui-ci, tout en étant parfaitement intégré dans la culture française, était depuis longtemps amoureux de la culture et de la langue italienne, et considérait l'Italie comme sa seconde patrie. Il était donc parmi les rares personnes à ne pas tomber dans les excès du nationalisme aveugle et à conserver une extrême lucidité de jugement. Celle-ci était basée sur une solide connaissance des séculaires et

³⁷ M. Mosso, « *I Ritratti Letterari e l'occupazione di Tunisi* », op. cit, p. 285 : « In questi tempi di subbuglio e di agitazione contro la Francia, in questi tempi di gallofobia, non poteva uscire più a sproposito un libro che era, come quello, una galleria di ritratti dei più illustri uomini francesi del tempo. Soprattutto avrebbero urtato il pubblico le molte pagine dedicate alle avventure e sventure di Déroulède, il poeta soldato. Chi in Italia era disposto nella primavera dell'80, mentre la Francia occupava Tunisi, a commuoversi per la battaglia di Sedan e per l'assedio di Parigi ? ».

³⁸ Cf. *ivi*, p. 285-286 : « Caro Treves, / Tempo fa mi ricordo che dicesti, a proposito di Tunisi : *Ò vedrai che la Francia finirà per farci qualche grossa prepotenza. I fatti t'hanno dato ragione [...]. Intanto mi rivolgo all'Editore per un'altra quistione. Dí' un po'... questo volume di ritratti non ti pare che non potrebbe uscire più a sproposito ? specie per l'articolo Déroulède ? Non ti pare sarebbe opportuno lasciare che si quietassero un poco* » (Lettre de De Amicis à l'éditeur Treves, 10 avril 1881). Ce que De Amicis écrira à son ami Cottinet sera un peu différent : « Oggi stesso ti mando il volume dei *Ritratti Letterari* [...]. Ho voluto che il volume uscisse subito, in piena crisi tunisina, appunto perché facesse qualche po' di resistenza alla corrente. Sappi però che ora tutti si sono calmati : osservo la stessa cosa nei giornali francesi ; e me ne rallegro di tutto cuore ». (Lettre non datée mais des premiers jours de mai 1881, BTFC).

fraternels rapports entre les deux pays ; c'est pourquoi Cottinet pouvait dialoguer sur un pied d'égalité avec De Amicis, qui considérait à son tour la France comme sa patrie idéale.

A travers les lettres qui restent de De Amicis nous pouvons donc parcourir les principales phases d'un dialogue entre deux intellectuels éclairés, dignes héritiers de la tradition libérale née en France. Comme il est naturel, cette discussion n'entre jamais dans les détails strictement politiques et sur le difficile domaine des subtiles questions diplomatiques affrontées au Congrès de Berlin de 1878. Elle s'efforce plutôt de minimiser la portée de la question, en ramenant le crescendo de la tension à un strict cercle de personnes en rappelant que de toute façon la majorité restait indifférente ou conservait l'attitude habituelle positive envers les Français.

De même, le dialogue à distance entre De Amicis et Cottinet essaie de répliquer aux fausses interprétations de la vérité, recherchant pour ainsi dire l'origine psychologique et caractérielle de certains comportements de type nationaliste, très conditionnés par l'irresponsabilité de la presse³⁹. Les deux hommes surtout s'efforcent de retrouver dans l'histoire et dans la culture des deux pays les racines de l'unité plutôt que celle de la division, en mettant sur la balance la raison plutôt que l'orgueil aveugle national⁴⁰. Il s'agit d'une confrontation vraiment exemplaire dans laquelle ne manquent pas toutefois des moments de difficulté⁴¹. Mais les

³⁹ Cf. M. Mauviel, « Exaspération, répression et résurgence possible des représentations réciproques françaises et italiennes de 1870 à nos jours », dans *Identités et cultures dans les mondes alpins et italien (XVIIIe-XXe siècle)*, sous la direction de G. Bertrand, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 121-163.

⁴⁰ « Le cose, pur troppo, sono andate di male in peggio, con dei torti dalle due parti [...]. Una sola cosa voglio aggiungere, ed è che sono persuaso che questa tensione degli animi fra l'Italia e la Francia non durerà un pezzo. Gira e rigira bisogna che terminiamo con l'andare d'accordo. L'Italia è costretta a occuparsi della sua sorella continuamente, a tutti i propositi, sotto mille forme ; è costretta a guardarla in faccia, ad ascoltarla, a parlarle, a toccarla, a dormirla accanto, a fare vita intima con essa ; e tu dici che è impossibile odiare o tenere il broncio alla lunga con una persona con cui si vive in intima relazione [...]. Per gl'italiani questa questione di Tunisi è stata più che altro una questione d'amor proprio : ora le ferite fatte all'amor proprio sono dolorose sul primo momento ; ma non occorre gran cosa per sanarle » (lettre à Cottinet, Turin, 28 mai 1881, BTFC).

⁴¹ Cf., par exemple la lettre datée du 5 avril 1881 (BTFC) : « Caro Edmondo, / La tua lettera, benché triste, m'ha immensamente consolato. Sai perché? Perché, dopo che è sorta questa malaugurata quistione tunisina, non avendo più ricevuto lettere né da te né da Déroulède, ecco - mi dicevo Rì miei e buoni e amati confratelli francesi mi abbandonano per cagione dei Krumiri. RNon puoi credere quanto mi affliggesse questo pensiero. Ma riconosco che ho avuto torto. Un uomo che scrive una lettera come l'ultima che mi scrivesti, così alta, così nobile, così commovente, ha nel

deux hommes sont toujours décidés à résoudre les problèmes à travers une franche discussion sans jamais se retrancher sur des positions inconciliables.

Contrairement aux attentes et aux espoirs, les événements politiques et les choix coloniaux de la France ne simplifient pas le cadre général, et même ils introduisent d'ultérieures raisons de tension avec l'Italie. L'humiliation tunisienne n'avait pas encore été digérée et déjà se dessinait un nouvel épisode de violence, destiné à peser énormément sur l'avenir des deux nations. Le 17 juin 1881 des régiments de troupes françaises qui avaient combattu en Tunisie avaient débarqué à Marseille. Pendant qu'ils traversaient la ville parmi les acclamations enthousiastes de la foule, on entendit des sifflements de désapprobation qui, peut-être à tort, furent attribués à des ouvriers italiens. A ce point la population française, en fureur, se déchaîna en une sorte de chasse contre les Italiens, provoquant des morts et des blessés⁴². En cette occasion à l'orgueil français offensé s'étaient mêlées d'autres raisons, en particulier le ressentiment envers les étrangers qui offraient une main-d'œuvre à bas coût, réduisant ainsi la possibilité de travail pour les ouvriers français.

Cet événement sanglant qui suivait de peu l'invasion tunisienne, suscita une très grande indignation en Italie et dans de nombreuses villes, spécialement à Turin, à Gênes et à Milan, il y eut des démonstrations tumultueuses contre la France et les Français. Mais ce n'était pas fini. Parce que même à propos des rapports entre l'Etat et l'Eglise était en train de s'ouvrir une brèche dangereuse. Dans la nuit du 12 au 13 juillet eut lieu le transfert de la dépouille mortelle de Pie IX de Saint

cuore un affetto più grande mille volte di qualunque suscettibilità nazionale. D'altra parte, se tu fossi qui, se tu vedessi da vicino le cose, muteresti certamente opinione, supposto che la tua opinione riguardo all'Italia sia quella che dichiarano la maggior parte dei giornali francesi. Per tutti coloro che hanno buon senso è un vero dolore veder tanta gente, quando più sarebbe necessario di ragionare, che non ragiona più, o lascia prevalere alla ragione il più insensato e puerile orgoglio. Perché è tutta questione d'orgoglio malinteso, caro Edmondo, e null'altro. Non ti dico quanto io ne sia dolente. Cerco d'amare il mio paese quanti altri mai ; ma il sangue si ribella contro l'amor patrio cieco e insensato [...]. Io non ti dico di più per timore di parerti cattivo italiano. Ti dico solamente questo : che ora più che mai mi sento stretto ai miei amici della Francia, che ora più che mai li amo e vorrei dr loro mille testimonianze della mia amicizia e della mia gratitudine. L'amore della Francia è nelle mie fibre e nel mio sangue e nelle mie ossa ; tutto ciò che lo contraria, mi lacera il cuore ; qualunque cosa avvenisse, io continuerei a sentirlo ; morirò con questo affetto ; credo una sventura tutto ciò che ci divide ; credo che, qualunque cosa accada, finiremo per tornare amici ; che questo è naturale, inevitabile, sacrosanto ; che tutto quello che vi si oppone, è aberrazione e follia ».

⁴² Cf. P. Salvetti, *Storie di ordinaria xenofobia. Gli Italiani nel Sud-est della Francia tra Ottocento e Novecento*, Milano, Franco Angeli, 2008.

Pierre à la Basilique de San Lorenzo al Verano, où le pontife avait exprimé le désir d'être enseveli. Cette cérémonie qui aurait dû se dérouler avec la plus grande sobriété, fut au contraire célébrée très solennellement par l'Église en sollicitant l'intervention de nombreuses associations catholiques.

Elle prit donc un sens également politique comme si elle voulait rappeler le retour du pouvoir temporel des papes, sur celle qui était devenue la capitale du nouveau Règne, Rome. Face à cette hypothétique provocation il y eut une dure réaction de groupes de libéraux et anticléricaux présents qui tentèrent d'assaillir le corbillard pour le jeter dans le Tibre. La cérémonie se termina donc dans le désordre et dans la hâte. A la suite de ces faits, Léon XIII protesta violemment contre le gouvernement italien, l'accusant de ne pas garantir, la liberté et l'indépendance spirituelle du Pape. La presse européenne et spécialement la presse française, exploita cet incident pour soulever de nouveau la "questione romana"; à son tour la presse italienne anticléricale répliqua durement et dans différentes villes italiennes s'organisèrent des manifestations et des réunions anticléricales, réclamant même l'abolition de la "Legge delle Guarentigie"⁴³.

Ces incidents s'ajoutèrent aux précédents faits tunisiens, contribuant à raviver dans le pays la haine antifranaise, qui voyait dans la France non seulement une dangereuse rivale du point de vue colonial mais aussi un potentiel ennemi militaire, prêt à rétablir à Rome le pouvoir temporel du Pape. Face à cet enchevêtrement d'événements et de circonstances il était, difficile de garder les nerfs solides. De Amicis se trouvait donc, malgré lui, entre l'enclume et le marteau. En tant qu'Italien, et résolument contraire au pouvoir temporel des Papes il ne pouvait que se situer du côté des anticléricaux ; mais en même temps il risquait de recevoir des critiques pour son engagement décisif. Pendant ce temps à Paris étaient encore en cours les démarches bureaucratiques pour la demande de la Légion d'honneur et De Amicis craignait qu'elles ne puissent subir un ralentissement ou même la définitive mise aux archives après les derniers événements.

⁴³ Cf. G. Candeloro, *Soria dell'Italia moderna*, vol. VI, *Lo sviluppo del capitalismo e del mondo operaio*, Milano, Feltrinelli, 1986, p. 158-159.

La réaction des amis français les plus fidèles, comme Cottinet et Déroulède, restait aussi incertaine, ces amis auxquels on devait la demande de la prestigieuse reconnaissance dont ils avaient commencé les nécessaires procédures bureaucratiques de Paris. Edmondo se demandait avec anxiété comment auraient réagi ses amis à ces énièmes provocations, si à la fin l'amitié compterait plus que l'orgueil blessé. C'était surtout la crainte qui assaillait De Amicis, comme on peut facilement le déduire des lettres destinées à Cottinet⁴⁴ et à Déroulède⁴⁵. Heureusement, la réponse des deux écrivains français R qui probablement s'étaient posé la même question au sujet de l'amitié de De Amicis à leur égard R sera convaincante et rassurante pour l'avenir⁴⁶.

Entre temps le livre des *Ritratti Letterari*, avait été mis en vente mais dans une telle situation de climat anti-français, il n'avait pas obtenu un très grand succès.

⁴⁴ « Mon cher ami (si tu l'es toujours, si Tunis et le traité de garantie....). Ma sai che ci vuol coraggio a scrivermi delle parole simili, anche per celia ? Non Tunisi, ma tutta l'Africa non basterebbe a separarmi da te, mio caro e buon Cottinet. Io pure, non di meno, sono addolorato di questa effervescenza d'ire e di odii di cui ti lamenti » (Turin, 28 mai 1881, BTFC).

⁴⁵ Voir par exemple la lettre de De Amicis à Déroulède datée 4 juin 1881 : « Anche a costo di seccarvi e di rubarvi un tempo prezioso, voglio rispondere alla vostra carissima lettera. Io m'ero bene immaginato che i dissapori nati tra la Francia e l'Italia fossero la cagione del vostro silenzio. E ciò mi rattristava, non vi so dir quanto. Non sapevo darmi pace che la nostra amicizia dovesse subire le oscillazioni della politica ; d'una politica in cui né voi né io abbiamo mano. Io credevo che mi conosceste già abbastanza per essere più che sicuro che il mio cuore non faceva eco ai clamori d'una stampa che non rappresenta affatto la parte sensata e colta del paese. Tenetelo per fermo, caro Déroulède : qualunque avvenimento sia per seguire, io sarò per voi sempre il medesimo ; se voi cessaste per sempre di scrivermi, se voi mi ritiraste anche il vostro affetto, se voi cancellaste anche il mio nome dalla vostra memoria, io vi vorrei bene ancora e sempre come ve n'ho sempre voluto. Il mio affetto per voi non è punto fondato sopra lo stato delle relazioni politiche dei due paesi » (ANFD, n. 49983). Et voir aussi la lettre successive : « Mille volte benvenuto e benedetto il nuovo libro di Paolo Déroulède [*Marches et sonneries*] che mi rasserena e mi conforta in mezzo a tante amarezze ! com'è bella questa piccola ghirlanda di canti patriottici che slanciata in alto dalla mano d'un soldato, d'un poeta e d'un amico, passa al di sopra di tutti i rumori e di tutte le tempeste, e viene a cadere nel cuore d'un italiano, che la raccoglie con affetto di fratello ! Il vostro libro m'è arrivato questa mattina alle nove ; alle due dopo mezzodì era già letto e riletto. Mai una cosa vostra m'è giunta più gradita. Da tanti giorni pensavo a voi e desideravo una vostra parola. Avrei dato una parte del mio sangue, in certi momenti tristi, per vedervi e per abbracciarvi, per dolermi con voi di questa fatalità che ci perseguita e dissipa l'un dopo l'altro i nostri più cari sogni, i nostri più ardenti desideri d'amicizia e di fratellanza per i nostri due paesi ! Ma lasciamo questo discorso : i nostri cuori si comprendono senza bisogno di parlare, non è vero, Paolo ? le nostre due destre rimangono strette, e le nostre patrie s'uniscono e s'amano nella nostra amicizia » (Turin, 4 juillet 1881, ANFD, n. 49960).

⁴⁶ Toutefois la lettre de Déroulède du 4 juillet 1881 est la dernière conservée par De Amicis ; cela à cause peut-être de la décision du poète français préoccupé par la question politique et le rapprochement de l'Italie en direction de la Prusse. Mais il faut ajouter que le 18 mai 1882 Déroulède fonde la *Ligue des Patriotes*, qui l'occupera beaucoup : B. Joly, *Déroulède, L'inventeur du nationalisme français*, op. cit., p. 66-74.

D'autre part, le patriotisme et l'orgueil national de l'ex-officier du roi ne pouvaient laisser passer sous silence certaines provocations, en particulier, celles qui demandaient avec force le retour du Pape roi. Ce qui semblait un mécontentement passager, gonflé artificiellement, était utilisé par divers sujets politiques tandis qu'affleuraient la méfiance et la rancune à l'égard de la France. A la puissance coloniale qui exploitait nos émigrés et en même temps s'opposait aux légitimes aspirations italiennes en Afrique du nord et s'en moquait, s'ajoutait le soupçon du retour à la vieille France cléricale qui ramènerait en arrière l'horloge de l'histoire. Face à ces continuelles attaques, qui semblaient n'avoir jamais de fin, De Amicis allait se sentir d'abord découragé, puis impuissant.

Il ne s'agissait plus de simples épisodes isolés. Dans le pays, le mécontentement était en train de croître et s'unissait aux vieux motifs, d'ordre irrationnel, contre lesquels il était impossible d'engager quelque confrontation apaisante que ce soit⁴⁷. Même du côté français le ton devenait de plus en plus enflammé et les préjugés, puis les offenses se substituaient à la raison. Cela semblait ne pas pouvoir s'arrêter. A Cottinet et à De Amicis (Déroulède s'était entre temps un peu esquivé) il ne restait que l'espace limité d'une lettre privée pour s'échanger des jugements et des considérations : une sorte d'île heureuse dans une mer d'irrationalité. Sans les lettres de Cottinet, il est impossible de parcourir pas à pas les phases de la discussion; Il reste toutefois une longue lettre de De Amicis à Cottinet, datée du 23 septembre 1881, qui revient de façon détaillée sur cette marée impétueuse de boue d'un côté comme de l'autre. Cela vaut la peine de s'arrêter sur ce texte d'une grande importance.

Dans la première partie de sa lettre, De Amicis *en* faisant idéalement parler un Italien „moyen“ photographie sans pitié la réalité des très mauvais rapports entre les nations. Il livre en effet une impressionnante série de données et d'informations provenant de la lecture de la presse italienne et française⁴⁸. Et plus

⁴⁷ Cf. par exemple ce passage d'une lettre à Cottinet datée Torino 11 juillet 1881, BTFC : « I malumori e le ire crescenti tra i nostri due paesi m'avevano dapprima addolorato nel più vivo del cuore ; ma mi sosteneva la speranza che tutto sarebbe finito ben presto. Invece dovetti perdere ogni giorno un'illusione, e finii per cadere in un profondo scoraggiamento. Io non so ; pare che una fatalità ci perseguiti. Tutto va di male in peggio. Io ne piangerei di dolore e di rabbia ».

⁴⁸ « [...] Ho meditato lungamente sulle cose che ti scrivo. Sì, è vero, ho dovuto persuadermi anch'io, dopo aver rifiutato per molto tempo di credere all'evidenza, dopo aver lottato per molto

loin avec autant d'objectivité, il tente d'entrevoir les possibles scénarios futurs, en niant des possibilités concrètes de pacification et annonçant au contraire un dangereux rapprochement de l'Italie vers les puissances centrales⁴⁹. A cette

tempo con gli altri e con me stesso, dopo aver sofferto, imprecato e pianto, ho dovuto persuadermi anch'io che il mal animo degli Italiani contro i Francesi è generale e profondo. Ma intorno alle cagioni di questo mal animo non sono del tutto d'accordo con te. Sicurissimamente esso non deriva tutto dagli affari di Tunisi e di Marsiglia ; ma deve avere altre cagioni, per dir così, permanenti, sulle quali i recenti fatti hanno prodotto l'effetto dell'odio sul fuoco. Per indagarle, per trovarle, non c'è di meglio che tener dietro ai ragionamenti che fanno, in generale, gli Italiani, nelle loro conversazioni intime, per rispondere ai consigli conciliativi di quelli fra i loro compatrioti, che sono addolorati del presente stato di cose, e parlano della Francia con affetto. "I Francesi, dicono, non ci vogliono bene, non solo, ma per la loro natura stessa, che è estremamente orgogliosa e vanagloriosa, ci disprezzano, come disprezzavano la Prussia prima del 1870. Essi fanno un gran caso delle escandescenze dei giornali italiani, in queste ultime circostanze, sono stati violenti, oltraggiosi, e spesso forsennatamente ingiusti. Ma nella loro violenza c'è odio, c'è rabbia, c'è tutto quello che volete ; ma non disprezzo. Qui sta la gran differenza. Il disprezzo offende mille volte più dell'odio. Ora nelle loro diatribe contro l'Italia i giornali francesi, anche essendo apparentemente più calmi dei nostri, sono infinitamente più offensivi a cagione di questo veleno del disprezzo che stilla da ogni loro parola. E ciò riosserva non solamente nelle circostanze straordinarie in cui le passioni s'accendono ; ma anche nelle circostanze ordinarie. La loro stampa, la loro letteratura contemporanea e tutta piena disegni e d'espressioni di disistima sprezzante per il nostro paese. Parlano bene del cielo e dei monumenti d'Italia ; ma se appena passano dall'Italia museo all'Italia vivente, subito alla benevolenza e al rispetto succede il sarcasmo. La malattia entrò nel periodo acuto nel 66. Ciò proviene da che, con la guerra del 59, essi hanno creduto che l'Italia sarebbe stata per sempre una specie d'appendice della Francia. Ogni nostro desiderio, ogni nostro atto d'indipendenza è stato sempre considerato da loro come un'odiosa ingratitudine. Nel 66 si rallegrarono delle nostre sconfitte, e nel 70 considerarono una vera mostruosità il non aver l'Italia compromesso, anzi precipitato senza rimedio il suo avvenire per aiutare quei francesi che tre anni prima avevano fucilato i nostri volontari in difesa della più odiosa delle tirannidi. Ora questa pretesa rende impossibile ogni buon accordo durevole fra i due paesi. E come ci potrebbe essere d'altra parte ? Se la questione tra l'Italia e il Papa ha un pericolo per l'Italia, questo pericolo non è che dalla parte della Francia. I francesi sono mutevoli. Noi non crediamo alla durabilità della repubblica in Francia. La monarchia è sempre sospesa sul suo capo come la spada di Damocle. Domani hanno la monarchia e tutte le speranze del Papato rinascono, e poi ci troviamo sotto una minaccia perpetua. Credete voi seriamente che se la monarchia francese ci dichiarasse la guerra per Roma, questa guerra sarebbe impopolare in Francia ? Il desiderio di gloria militare basterebbe ad entusiasmare tre quarti della Francia a danno nostro. Ma già la repubblica, o conservatrice o liberale, non c'è migliore amica che la monarchia. Con Thiers e con Mac Mahon ci faceva il viso arcigno e ci teneva in una continua inquietudine per la questione di Roma, tant'è vero che nei primi anni che seguirono all'occupazione della nostra capitale e allo scoronamento del Papa, tutti, in Italia temettero seriamente una prossima guerra crociata ; e con Grévy e Gambetta, ci ha fatto il gioco di Tunisi. Lasciamo stare il fondo della cosa ; ma la forma con cui fu fatta non rivelava evidentemente l'intenzione di umiliarci e d'avvilirci ? E dopo averci fatto il danno e l'offesa, ci hanno chiamati ingrati e traditori perché ci risentivamo invece di ringraziarli. E come hanno risposto i loro giornali agli appelli alla concordia e alla moderazione ? [...] Hanno risposto con lo scherno e con l'oltraggio : tutti l'avete veduto. Lasciateci dunque in pace con la vostra Francia, caro signor De Amicis. La Francia che amate voi è una Francia immaginaria, una Francia che esiste soltanto nella vostra testa e nel vostro cuore. La Francia vera ci detesta, ci disprezza, e non vorrebbe altro che esser sicura alle spalle per cascarci addosso e ritagliarci il Piemonte come ci ha ritagliato Nizza e Savoia" ».

⁴⁹ « Ma dove s'hanno da andar a prendere le ragioni per amare la Francia ? Certo la guerra del 59 è indimenticabile. Ma l'ha fatta Napoleone III, e sono ventidue anni che la Francia glielo rinfaccia acerbissimamente ; ventidue anni che i francesi non fanno che pentirsi e dolersi amaramente di

longue et précise *pars destruens*, qui semble en effet sans appel, De Amicis, après avoir laissé de côté les opinions de l'Italien „moyen“, essaie d'opposer une autre thèse. La solution imaginée par l'intellectuel De Amicis est essentiellement une: revenir au dialogue sans préjugés, en mettant de côté les exagérations et les méchancetés véhiculées par les moyens de communication⁵⁰. C'est sa proposition

quella follia, non ostante che ci abbiano guadagnato due belle e ricche provincie. E come hanno trattato Garibaldi dopo il 70 ? L'hanno beffeggiato, schernito, accusato persino di ladro. Volete altre prove per persuadervi che il popolo francese, nella sua maggioranza, proprio proprio in fondo al cuore non può patire gli italiani, e gli odia e li sprezza ? E con questo si meravigliano di non essere amati. E siamo noi soli che essi hanno trovato modo di disgustare in questi ultimi tempi ? Dove sono gli amici della Francia ? Bisogna pur riconoscere che essa è riuscita a disgustar tutti : e Inghilterra, e Spagna, e Italia, e Turchia, e arabi, e il mondo intero. È nostro il torto od è suo ? E non abbiamo noi motivo d'essere inquieti vedendo che in Francia il pensiero della rivincita contro la Germania va prendendo forza di anno in anno, tanto che ormai, in Italia, credono quasi tutti che i francesi abbiano rinunciato, in fondo all'animo, a ritentare la prova ? Quando si saranno riconciliati con la Germania, alla prima occasione si rifaranno sopra l'Italia. E con tutto ciò ci fanno un gran torto d'avvicinarci ai turchi ! Ma come possiamo avvicinarci ai francesi ? Come possiamo tender la mano a chi, ad ogni occasione, ci chiama traditori, rinnegati, pezzenti, e rappresenta l'Italia, come fece la *Revue des deux mondes*, sotto l'aspetto d'una *cavallerizza vestita di seta, senza camicia addosso, che domanda l'elemosina*, o dice che gli italiani sono un popolo di *va R'nu R'pieds*, che vi offrono continuamente *le devant et le derrière* ? E perché poi ci detestano ? Il perché è chiaro. Certo la Francia è un grande popolo, prospero, forte, ricco, che non ha da temere nessuna concorrenza e nessuna rivalità. Perciò sarebbe ridicolo il dire che la Francia è gelosa dell'Italia. Ma tanto, che volete ? essa non vede di buon occhio un popolo giovane, che ieri non era che un gruppo di statini divisi e nemici, e che ora è unito, e ha un nome, e cerca di far la sua strada nel mondo, e si dà l'aria di trattare con lei da pari a pari, e piglia l'atteggiamento d'una grande potenza. Alla Francia pare un'impertinenza . Essa non vorrebbe vederci crescere se non a condizione che ogni italiano s'inginocchiasse ogni mattina e ogni sera, rivolto verso le Alpi, dicendo : *Ò Grande Francia, io debbo tutto a te, son cosa tua, sia fatta la volontà tua come in cielo così in terra !* *È il francese è prepotente perché, sebbene abbia grandissimi e incontestabili meriti, ha però il difetto d'aver una smodata, immensa, incommensurabile idea di sé stesso. Con l'Inghilterra e coi tedeschi non può prepotere ; la Spagna è una nazione quasi moralmente fuori d'Europa ; chi resta da umiliare, da vessare, da sprezzare, da schiacciare quando occorre ? L'Italia. Essi dicono : l'Italia si considera come nostra naturale nemica. Ma è quello che con più ragione può dire l'Italia della Francia : la proposizione è vera, se è rovesciata. Noi ci avviciniamo ai tedeschi ? Ebbene, è vero. Ma il nostro scopo è evidente e scusabile. Ci avviciniamo ai tedeschi perché abbiamo paura della Francia. La Francia lo deve capire che noi non possiamo avere altro scopo che quello della difesa della nostra esistenza. Diteci un po' se in Italia si sente mai parlare di rivendicar Nizza e Savoia ? Non c'è persona seria che ci pensi. Mentre il timore della possibilità d'un'aggressione della Francia per l'avvenimento d'una monarchia clericale, o per il sorgere d'una repubblica *troppo conservatrice*, o per una di quelle follie avventurose che il carattere dei francesi comporta, è un timore ragionevolissimo in noi, ed è anche nell'animo della maggior parte degli Italiani. Ecco le ragioni ».*

⁵⁰ « Questo, a un di presso, è quello che dicono gl'Italiani ; ma non tutti, la maggior parte, e non la maggior parte degl'Italiani colti, sensati e d'animo retto. Che t'ho da dire ? Tu credi che l'Italia odi la Francia ; gli italiani sono profondissimamente persuasi che la Francia odi l'Italia. La gelosia nazionale che tu credi cagione del loro odio, gl'Italiani non la vogliono ammettere a nessun patto, non solo, ma a chi gliene parla, dicono che sarebbe una pazzia ; dicono invece che la Francia vorrebbe l'Italia meschina, debole, inginocchiata ai suoi piedi. Come uscire da questo circolo vizioso ? E dopo questo, che cosa posso aggiungere io ? Io dico che si possono dare fra due popoli, come fra due persone, degli enormi equivoci, dei colossali malintesi, dei tu per tu interminabili in

peut-être ingénue, mais certainement généreuse, capable cependant d'introduire un peu d'espoir. Elle est soutenue par le bon sens et surtout par un acte de confiance et d'amour à l'égard d'un peuple et d'une culture à laquelle De Amicis se sent depuis toujours proche⁵¹.

VII. 4. La Légion d'honneur.

De son côté Cottinet semble s'engager comme De Amicis pour ramener la paix entre les deux pays. Pour De Amicis il représente certainement l'ami idéal, un point de référence sûr, l'homme capable de dialoguer avec sérénité. Ce n'est pas

cui ciascuna delle due parti non fa che ritorcere le accuse dell'altra parte credendo sinceramente d'aver ragione ; io dico che la stampa confonde le questioni invece d'illuminarle, e inasprisce le passioni invece di calmarle, e finisce a poco a poco per turbare e sviare affatto anche i retti sentimenti di coloro che vedono giusto e sentono nobilmente.... Eppure, caro Cottinet, non è vero che l'Italia *odi* la Francia. No, no, no, mille volte no. È un'orribile illusione la tua, la vostra, quella di tutti voi. L'irritazione può essere tanto viva da assumere quasi l'apparenza dell'odio ; ma odio non può essere. Non si può odiare un popolo con cui viviamo così intimamente col pensiero, non si possono cancellare tante memorie, non si può far tacere la voce del sangue. Tutto questo passerà. L'alleanza coi tedeschi incontra un'opposizione formidabile da tutti coloro che hanno sentimento di dignità. Il male è che noi della stampa francese leggiamo tutto coi nostri occhi, e voi della stampa italiana non leggete che pochissimo, e quel pochissimo tradotto e intercalato di commenti. Ma se potessimo parlarci, gli uni di fronte agli altri, italiani e francesi, credilo, caro Cottinet, che le nostre discussioni sarebbero assai diverse di quelle dei nostri giornali. Ora c'è in aria il trattato di commercio. Speriamo che la buona riuscita delle trattative migliori le relazioni dei due paesi ».

⁵¹ « Che discussioni dolorose ho dovuto sostenere, quante volte son tornato a casa col cuore stretto, con l'anima angosciata, con un nodo di pianto nella gola ! Ah ! se tutti gli italiani, dicevo tra me, conoscessero Cottinet ! Quando sentivo dire qualcosa contro la Francia, mi pareva che la parola avvelenata fosse diretta contro di te, mio caro Edmondo, e mi sentivo una trafittura al cuore e mi pigliava un impeto di sdegno, che avrei risposto con un insulto. E poi, col pensiero, mi rifugiavo nella tua casa, accanto al tuo caminetto, in quell'angolo dove t'ho veduto e inteso parlare per la prima volta, e come ti volevo bene, come ti domandavo perdono di tutte le parole acerbe che avevo sentite dire contro la Francia, come ti assicuravo e ti ripetevo mille volte che io ero sempre lo stesso, che sarei stato sempre lo stesso, che avrei dato tutto il mio sangue perché i nostri due paesi tornassero ad amarsi ! E poi avevo degli accessi di sdegno, ed uscendo da una discussione violenta, risentivo pieno di disprezzo per la piccolezza d'animo della maggior parte degli uomini, e dicevo che debbono essere assai pochi, in tutti i paesi, i cuori nobili e gentili, che quasi tutti sono egoisti, meschini, volgari, capaci delle più basse passioni. E la conclusione è stata sempre che nessuno, che nulla al mondo m'avrebbe mai potuto sradicare dal cuore l'amore e la venerazione per la Francia, che mio padre ha trasfuso col suo sangue nelle mie vene. Povero vecchio papà, se visse ancora, come sarebbe addolorato, egli che, quando sapeva che c'era un viaggiatore francese di passaggio per la piccola città di Cuneo, dove stavamo, lo mandava a cercare, gli si presentava da sé e gli diceva : Signore abbiate la bontà di parlarci e di lasciarmi parlare con voi ! Povero vecchio babbo ! La Francia era la patria del suo pensiero e del suo cuore, e io gli son grato d'avermi lasciato in eredità questo sentimento, al quale debbo l'affetto del mio buono, del mio nobile, del mio adorabile Cottinet ! Qua, aprimi le braccia, ch'io possa versare con te le dolcissime lacrime che mi riempiono gli occhi in questo momento ! » (Les quatre citations viennent toutes de la lettre de De Amicis adressée de Cumiana à Cottinet le 23 septembre 1881, BTFC).

par hasard qu'à travers la correspondance entre les deux hommes il ressort aussi une nouvelle curieuse qui touche directement l'intellectuel français et nous permet d'entrer pendant un moment dans leur vie familiale. Une vicissitude conjugale pleine d'ombres et peut-être de mensonges celle de De Amicis, mais qui ici semble pour un instant s'éclairer et retrouver des moments de tendresse. Teresa Boassi, sa femme, attend depuis quelques mois une « *creaturina* » : ce serait le troisième enfant après Furio et Ugo. Edmondo annonce l'heureux événement aux époux Cottinet en leur proposant avec enthousiasme d'être parrain et marraine du futur bébé. Un geste d'amitié qui pour De Amicis a aussi une valeur symbolique, parce qu'à travers le parrain et la marraine il voudrait de nouveau proclamer sa confiance dans la France⁵². Le troisième enfant ne naquit pas, pour des raisons inconnues, mais reste cependant l'intention de De Amicis⁵³.

Ce que nous avons décrit jusqu'ici est un épisode certainement mineur, qui fait partie de la sphère strictement privée de l'homme De Amicis. C'est cependant un témoignage ultérieur du moment extrêmement complexe et difficile entre l'Italie et la France, et de l'engagement personnel de De Amicis pour résoudre cet épineux problème. Par d'autres sources nous sommes informés d'une autre tentative désespérée de De Amicis pour faire entendre sa voix en faveur de la réconciliation entre les deux pays. Il projette en effet d'écrire à une haute personnalité de la culture française une lettre ouverte pour dénoncer les excès et inviter tout le monde à baisser le ton. Dans un premier temps Edmondo avait pensé à Déroulède *R* devenu un des personnages « symbole » du patriotisme français *R* comme l'interlocuteur idéal ; mais l'initiative n'eut pas de suite pour diverses raisons, peut-être pour le refus de l'écrivain français, peut-être à cause d'une faible adhésion parmi ses amis et connaissances ; plus probablement à cause

⁵² Cf. la lettre à Cottinet datée du 27 juillet 1881, BTFC : « [...] Lo dirò a tutti : i padrini del mio bimbo sono due francesi, francesi puro sangue, che stanno a Parigi ; li ho cercati io ; li ho pregati io di farmi questo favore *R* e me ne vanto *R*, e ne sono beato. Così mi imitassero tutti. Il mio piccino sarà una piccola protesta vivente contro gli odii ingiusti e le ire matte che mi bollono intorno ».

⁵³ Cf. L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmond De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893), op. cit., p. 4-11; Id., *Teresa e Edmondo e Amicis : dramma in un interno*, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1990.

des difficultés pour trouver «l'intonazione giusta» du texte à présenter aux Français et aux Italiens sans mécontenter qui que ce soit⁵⁴.

Dans ce cas particulier De Amicis expérimente personnellement combien le rôle de l'intellectuel est en train de changer et comme il devenait difficile de se mesurer avec la force irrésistible des nouveaux médias. Mais restent intacts son engagement constant, sa fidélité aux idéaux d'amitié entre les deux peuples. Nous ne savons pas comment fut jugé son comportement, même si dans certains extraits tirés de sa correspondance il se décrit comme une espèce de rêveur, incapable de lire et interpréter le présent⁵⁵. Du côté français nous avons au contraire de continuelles preuves d'estime et de dialogue ouvert avec l'intellectuel italien.

Il y a cependant une preuve certaine de l'admiration et de la gratitude de la France à l'égard de De Amicis, c'est-à-dire la remise de la prestigieuse Légion d'honneur. Les désaccords entre les deux états peut-être retardèrent mais n'interrompirent pas les démarches bureaucratiques engagées probablement en décembre 1880. Et après un an environ la démarche fut menée à terme et elle conduisit De Amicis à être décoré de cette reconnaissance. La nouvelle était officiellement annoncée par le supplément littéraire du dimanche du *Figaro*, en date du 7 janvier 1882. On y reproduisait une partie importante de l'article de

⁵⁴ Voir la lettre à l'éditeur Treves, datée du 25 juin 1881 : « Che cosa dici degli affari italo-francesi ? [...] Intanto sono desolato proprio di quello che accade. Pare una fatalità, per dio ! Finito un guaio ne incomincia un altro, e non c'è all'orizzonte una soluzione probabile. Mi era venuto in mente di scrivere una lettera pubblica a qualche francese noto e al Déroulède per esempio e farla stampare in un giornale francese e in uno italiano : una lettera calma, conciliante, ragionata, che chiarisse un poco la questione morale nella questione politica, facendo risaltare certi torti della stampa francese, confessando certi torti della stampa nostra, una lettera che terminasse coll'esprimere i sentimenti veri degli italiani sensati, e col comandare a tutti la moderazione, la tolleranza la quiete. Il Déroulède m'avrebbe risposto pubblicamente e in termini concilianti. La cosa avrebbe potuto far del bene. Ma mi spaventò la difficoltà di trovare un'intonazione giusta. Facilmente sarei parso troppo mite agli italiani eccitati e insolente ai francesi. D'altra parte i fatti di Marsiglia mi pare che siano difficilissimi ad accennarsi senza calcare un po' troppo la mano e dico relativamente allo scopo della lettera. Eppure una pubblicazione simile è breve ed eloquente, elevata nel sentimento e nella forma e dovrebbe esser fatta » (dans M. Mosso, « I Ritratti Letterari e l'occupazione di Tunisi », op. cit., p. 289-290). Cf. aussi M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'uomo, l'œuvre, le témoin d'une époque*, op. cit., p. 152-153. Il faut ajouter que la visite des souverains italiens à Vienne, en octobre 1881, avait éteint l'espoir d'un rapprochement diplomatique entre la France et l'Italie.

⁵⁵ Le même Treves, chef d'une entreprise éditoriale remarquable, et certainement amoureux de la culture française comme De Amicis, aurait pu peut-être faire davantage pour rapprocher les deux pays. Mais nous sommes dans le domaine des hypothèses par manque d'une documentation suffisante.

Cottinet intitulé *Un ami de la France*, qui soulignait d'une part l'importance fondamentale, d'autre part le sens politique même de l'œuvre et de l'action de De Amicis⁵⁶. L'article était précédé par cette brève note de la rédaction :

Un écrivain italien d'un réel talent, que les lecteurs du Supplément connaissent depuis long temps déjà, M. Edmondo De Amicis, vient, on le sait, d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. L'extrait de l'article suivant, publié en janvier 1881, dira assez combien a été mérité de toute façon, par notre confrère d'Italie, cette promotion à une grande dignité française.

En Italie la réaction à la remise d'une décoration aussi prestigieuse dut au contraire être plutôt froide, en raison sans doute des rapports peu cordiaux entre les deux pays. Sauf erreur de notre part les périodiques de l'éditeur Treves & n'y accordèrent pas une grande importance⁵⁷. Il se peut qu'on n'ait pas voulu raviver les vieilles rancunes, ni brûler politiquement face aux lecteurs un auteur sur lequel la Maison d'édition avait beaucoup investi.

C'est encore la correspondance privée qui nous informe de cette décoration. Elle nous confirme le nom des acteurs de l'initiative, prenant naissance dans le salon

⁵⁶ Cottinet avait informé son ami de cet article et De Amicis lui répondait : « Ho ricevuto il tuo biglietto ; ma, ahimé ! il *Figaro* che m'annunzi non è arrivato. Sono quindi costretto a pregarti di mandarmene un altro perché non posso rinunciare a leggere un giornale francese che parla di me. Intanto io ricevo congratulazioni infinite da tutte le parti d'Italia, e ad ogni soddisfazione che provo io ricevo la Francia, Gambetta, Déroulède, te, la signora Adam [...] tutto quello che c'è di francese, ossia d'amabile e di gentile al mondo [...]. Dimmi un po' : c'è l'uso che il governo francese mandi la decorazione insieme al brevetto ? Te lo domando perché, se ciò non è, corro subito a comprarmi la mia brava croce, che voglio assolutamente avere ; e se ciò è, risparmi di comprarla per non averne due ». (Turin, 11 janvier 1882, BTFC) ; « Ebbi a suo tempo l'articolo del *Figaro*, che mi fece un grande piacere, come puoi pensare. Ho ricevuto anche varie lettere affettuose e gentili da varie parti della Francia, specialmente da ufficiali dell'esercito, grazie, s'intende, alla traduzione di Cornabene e alla gentilezza di Déroulède. Ho ricevuto anche dal Ministero degli esteri la Croce della Legion d'onore, che conservo e guardo di tanto in tanto con l'occhio con cui guarderei un diamante di centomila lire. Un francese di Parigi mi mandò pure in regalo una piccolissima croce appartenente alla sua famiglia. Quante cortesie, quante care e belle testimonianze di simpatia m'ha procurato il mio.... Cottinet ; perché, via, non mi faccio delle illusioni sui miei meriti : gran parte di tutte queste soddisfazioni, se non tutte addirittura le debbo *in primis et ante omnia* a quel benedetto articolo che l'affetto del mio Edmondo ha scritto e che la bontà della signora Adam ha accettato. Grazie dunque di tutto, caro Cottinet, e speriamo che il pubblico italiano sappia fare la parte sua » (9 février 1882, BTFC).

⁵⁷ Pourtant ne manque pas (dans *L'Illustrazione Italiana*, fasc. 5, 29 janvier 1882, p. 90) un affectueux souvenir de l'ami Parodi, qui écrivait : « Non voglio finire senza rallegrarmi coll'Italia letteraria dell'insigne onore che il governo di Francia ha fatto al De Amicis, nominandolo membro di uno degli ordini più ambiti d'Europa. E questa sia una nuova prova che la pretesa malevolenza dei Francesi verso gli Italiani è una colpevole invenzione dei nemici dei due popoli fratelli ».

parisien de Madame Adam, et puis activée par Déroulède et Cottinet, véritable moteur de l'affaire promue grâce à l'efficacité de son essai critique. Et ce n'est pas par hasard que si c'est précisément à Cottinet que De Amicis exprime sa propre reconnaissance, en lui demandant avec insistance un exemplaire du *Figaro* pour pouvoir lire son propre nom associé à celui de son ami⁵⁸.

On trouve ainsi côte-à-côte un Français ami de l'Italie, et un Italien élu défenseur de la France. Une juste reconnaissance publique, comme pour indiquer symboliquement ce qu'aurait dû être le rapport entre les deux sœurs latines.

VII.5. L'ami retrouvé.

Une attribution aussi importante que la Légion d'honneur et l'affectueuse amitié de Cottinet jetaient un rayon de soleil sur les premiers mois de 1882. Quant au travail littéraire, après la publication des *Poesie* et des *Ritratti Letterari*⁵⁹, De Amicis continuait à travailler à ce livre tant de fois annoncé et trop de fois promis, *Cuore*. Depuis des années il n'y avait que le titre, *Cuore*, justement, mais le contenu changeait continuellement et De Amicis était pressé par son éditeur. Il ne savait pas comment sortir de ce guêpier. Se plonger d'abord dans la poésie puis dans la littérature française n'avait pas donné les résultats espérés, la nouvelle œuvre tardait à naître⁶⁰.

⁵⁸ « Sì, caro Edmondo, questa è stata per me una grande gioia : l'idea di poter portare sul petto una decorazione francese, un segno di benevolenza, un ricordo, la traccia d'una carezza della tua grande Francia, mi dà un'emozione d'una dolcezza inespugnabile.... Mi fa quasi scordare che non la merito. Da due giorni mi piovonno congratulazioni e rallegramenti da tutte le parti, dei biglietti di visita su cui c'è scritto vin Gambetta, delle parole affettuose per me e per il tuo paese, che mi fanno ridere a traverso alle lacrime. La tua lettera è venuta a coronar l'opera. Quello che mi dici della sollecitudine mostrata dalla signora Adam, della tua gita al Ministero, dell'impazienza di Déroulède, del vostro brindisi a tavola mi riempie di tenerezza. Buona e brava gente, va ! Come si potrebbe non amarvi, non amarvi, non benedirvi il giorno in cui s'è avuto la fortuna di conoscervi ? » (Turin, 7 janvier 1882, BTFC).

⁵⁹ Cf. aussi le texte de De Amicis « *Gli effetti psicologici del vino* », dans *Il vino. Undici conferenze*, Torino, Loescher, 1880, p. 443-501.

⁶⁰ Sur l'histoire éditoriale de *Cuore*, cf. D. Capaldi - G. Ragone, « „Cuore“ : un titolo in cerca di un libro », dans G. Ragone, *Classici dietro le quinte. Storie di libri e di editori. Da Dante a Pasolini*, Roma-Bari, Laterza, p. 197-227.

Cependant d'une manière ou d'une autre cette culture française tant aimée, ressortirait tôt ou tard par des voies souterraines, au point de changer le cours de l'écriture de De Amicis et surtout son regard sur la réalité. En effet s'étaient déjà manifestés les signes de cette influence française. En écrivant à Treves, début 1878, De Amicis lui avait annoncé avoir trouvé la clé pour ouvrir une porte tout à fait nouvelle, en allant au-delà de la littérature de voyage. Cette clé, avoue Edmondo, lui avait été donnée grâce à la lecture assidue d'un auteur français, Jules Michelet, et surtout par les pages du livre *L'Amour*, publié en 1858⁶¹. Il s'agissait bien sûr d'un modèle idéal, que De Amicis allait devoir, comme d'habitude, repenser personnellement pour parvenir à un résultat final très éloigné de l'œuvre française⁶².

Tout cela cependant ne mènerait pas à *Cuore*, mais à un autre texte, tout à fait différent, à savoir *Gli amici*. Ce livre fut édité en 1883 en deux volumes, chez Treves⁶³; contrairement au vœu de De Amicis qui voulait que l'œuvre soit publiée en un seul volume. Il s'agissait d'un compromis avec l'éditeur qui aurait voulu, de son côté donner au nouveau livre le titre de *Cuore*⁶⁴. *Gli Amici* réunissait tout

⁶¹ « Ho pensato molto tempo. Mi son detto : per fare un libro nuovo e forte bisogna che lo faccia colla facoltà nella quale mi sento superiore ad altri. Il col cuore. Ma il soggetto, il modo, la forma ? Ebbene. Credo di averla trovata. Ho letto i volumi del Michelet. L'ultimo fu *L'amour*. Tutta la mia anima si è ridestata. Ecco il mio libro, dissi. Il cuore di vent'anni, la ragione dei trenta. Il soggetto preso nel mio cuore. Il libro intitolato *Cuore* » (Lettre datée du 2 février 1878, dans M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 39). En effet dans la bibliothèque personnelle de De Amicis (aujourd'hui conservée à Imperia, dans la Biblioteca Leonardo Lagorio), on peut retrouver certains livres de Michelet, avec des notes autographes d'Edmondo ; cf. en particulier : J. Michelet, *La femme*. Huitième édition. Paris, Calmann Lévy Éditeur, Lévy frères, 1876 (cote EDA 123) ; Id., *L'amour*. Dixième édition, Paris, Calmann Lévy Éditeur (cote EDA 120).

⁶² Cf. M. Martini, *Edmondo De Amicis*, op. cit., p. 210 : « Y-a-t-il des points communs entre les deux œuvres ? La vaste étude des Amis est beaucoup plus importante que celle de l'écrivain français qui se borne uniquement à analyser l'âme et la psychologie féminines aux diverses étapes de la vie. Mais *L'Amour* est de même que *Les Amis* n'est pas un roman. Tous deux sont des livres fragmentaires basés sur un plan très net. Michelet coupe les chapitres en longs paragraphes développant dans chacun une pensée ».

⁶³ En particulier, le premier volume était de p. 1-333, le deuxième de p. 1-315 ; donc un seul volume devait être au moins de 600 pages. En 1889 Treves publiera aussi une « edizione ridotta e riveduta dall'autore », avec beaucoup d'illustrations.

⁶⁴ Cf. à ce propos les lettres envoyées à Treves, comme celle du 7 novembre 1881 : « Veniamo ora al titolo. Caro Treves, io ti supplico di non farmi fare uno dei più grossi spropositi della mia povera vita letteraria. Credi a me che ho tutto il libro nella testa : il titolo *Cuore* non ci ha più che fare, non è più possibile, sarebbe un inganno vero che farei al pubblico. Ma perché *Cuore* ? Ma se il libro è pieno di satira, di ironia, di scherzo [...] Perché non intitolare *Cuore* un libro in cui non si parla che degli amici, dalla prima all'ultima pagina, un libro in cui il titolo *Amici* è indicato in ogni parola come il solo naturale, il solo logico, il solo preciso ? » ; cf. aussi la lettre du 14 décembre

autant les intentions économiques de l'éditeur que les intentions littéraires de l'auteur le nouvel ouvrage devait encore une fois, étonner critiques et lecteurs, parce qu'il se plaçait dans le courant de la littérature expérimentale de ces années-là, et s'engageait dans une forme de texte tout à fait inédite pour De Amicis, car elle se situait à mi-chemin entre le récit et l'essai⁶⁵.

Le livre était consacré à une série de digressions autour du thème de l'amitié, dont De Amicis présentait une série de typologies apparemment abstraites, qu'il représentait ensuite dans des individus en chair et en os (tout en les laissant dans l'anonymat)⁶⁶. Il mettait ainsi à profit son extraordinaire capacité d'analyse et d'observation, sans négliger toutefois les aspects purement narratifs. De ce point de vue *Gli Amici* semblait contenir une série infinie d'histoires et d'intrigues possibles que l'auteur pourrait développer librement plus tard, tantôt sous la forme du portrait tantôt sous celle du récit, ou de la représentation théâtrale. Était particulièrement adaptée à ce possible développement, la partie consacrée à « Le amiche », contenue dans le deuxième volume (p.127-159)⁶⁷, où De Amicis reflète aussi le rapport complexe qu'il entretient avec Emilia Peruzzi⁶⁸. Mais aussi dans

1881 : « Ora mi viene fuori la faccenda dei due volumi che scambussola tutto ! Ma è impossibile, Dio benedetto ! Non s'era stabilito, fissato in tutti i modi un volume solo ? [...] In fondo non ci può essere che una ragione di interesse materiale ; tu metteresti i due volumi a quattro o cinque lire l'uno, ciò che sarebbe otto o dieci lire per l'opera intera invece di cinque » (dans M. Mosso, *I tempi del Cuore*, op. cit., p. 322-323 et p. 325-326).

⁶⁵ « Difficile è la collocazione tra i "generi", specie quelli praticati in Italia in quel tempo, se non nell'area scapigliata generalmente intesa. Bisognerebbe prendere in prestito accezioni posteriori, novecentesche, come il "capitolo", per quella scrittura, come dire, "corsiva" [...]. C'è, insomma, il marchio De Amicis, c'è un segno di originalità, quasi fosse questo l'esercizio, l'allenamento per un romanzo nuovo, da scrivere e mai scritto » : F. Portinari, « La maniera di De Amicis », Introduction à E. De Amicis, *Opere scelte*, a cura di F. Portinari e G. Baldissoni, Milano, Mondadori, 1996, p. XXXVI.

⁶⁶ Cf. B. Croce, « Edmondo De Amicis » [1903], dans Id., *La letteratura della nuova Italia*, vol. I, Bari-Roma, Laterza, 1973, p. 157-158 : « Il De Amicis dà una serie di medie o di tipi, classificando alla buona, non imponendo mai nomi ai personaggi di cui tratta, i quali debbono restare per lui, così, a mezz'aria, tra l'astrazione e l'individualità. E sfilano, uno dietro l'altro, l'amico "domatore", il diplomatico, quello "che si fa assorbire", il geloso, il gelato, l'esplosivo, il brutalmente sincero, il pesante, il piacere, il villano, il mefistofelico, l'amico onorario, il camaleonte, quello cangiato dal matrimonio, l'odioso e l'odiato, l'amico del dì di festa, l'amico buffone, l'amico birbante, l'amico "superiore", l'amico che ha l'egoismo dell'ingegno, l'amico decaduto e ignobile. E segue la rassegna delle amiche ».

⁶⁷ Cf. à ce propos les observations de F. Portinari, dans sa introduction à De Amicis, *Opere scelte*, op. cit., p. XXXVI-XXXVII.

⁶⁸ Cf. R. Melis, « Elaborazione di *Un Salotto Fiorentino del Secolo scorso* di E. De Amicis », *Studi Piemontesi*, XXXIII, 2, 2004, p. 339-342. Sur les rapports De Amicis-Peruzzi voir le chapitre I.2 de la *Première Partie*.

de nombreuses autres pages De Amicis mêlait la réalité et la fiction en cachant habilement des expériences personnelles vraiment vécues. Malgré la présence de diverses allusions, sans l'aide de De Amicis il est presque impossible pour nous aujourd'hui de comprendre des détails qui étaient peut-être faciles à interpréter pour les lecteurs.

Un des chapitres les plus intéressants de ce point de vue est celui qui a pour titre *L'amico straniero*, lui aussi contenu à la fin du second volume (p. 274-304). La construction de ce texte est plutôt bien organisée, comme elle l'est pour beaucoup d'autres pages de *Gli Amici*. Par rapport aux écrits précédents, le lecteur est un peu déconcerté par la manière dont procède l'auteur, qui n'est pas linéaire mais qui semble suivre les oscillations d'un parcours mental. En effet le texte est continuellement découpé en petits chapitres de longueur différente; ils ne semblent pas cependant suivre un ordre logique ayant pour but le dénouement du récit ou la démonstration finale. Le lecteur se trouve plutôt face à un ensemble d'observations et de descriptions, d'interruptions, divagations, reprises. Il se trouve désorienté et chaque fois il doit s'efforcer de comprendre où l'auteur veut le conduire⁶⁹.

De cette façon, tout en traitant un thème apparemment simple et presque banal comme l'amitié, l'écrivain veut restituer la complexité d'un tel sentiment. Pour cette raison il traite ce sujet en proposant différents points de vue. Chacun d'eux, une fois assimilé par le lecteur, s'avère clair et bien défini; mais tout de suite après De Amicis lui offre une vision différente sinon opposée, et l'exprime avec autant de lucidité, laissant le lecteur perplexe. A l'intérieur de cette variation constante de plans ne manquent pas des moments de pause en quelque sorte et de „confusion“ entre les plans opposés, comme s'il y avait des zones „grises“ au milieu. Mais c'est le lecteur qui à la fin doit réaliser une sorte de synthèse des différentes perspectives qui lui ont été présentées ; celle-ci pourtant ne peut

⁶⁹ M. Martini, *Edmondo De Amicis*, op. cit, p. 155 : « Les récits de voyages étaient de lecture facile et divertissante, alors que les mûres réflexions, les constatations philosophiques et psychologiques des *Amis*, pour offrir un intérêt, doivent être lues peu à peu et méditées. C'est une leçon de la vie, de l'existence, une série de jugements sur les savoir-vivre, qui ne présentent ni l'attrait de la description de l'inconnu, ni celui d'une intrigue romancée. L'œuvre ne pouvait satisfaire qu'un petit nombre de gens, penseurs, psychologues, qui y trouvaient un reflet d'eux-mêmes ».

qu'être complexe, ou fruit d'une série de médiations. La réalité qui semblait objective et unilatérale devient donc complexe, la vérité n'a pas qu'une seule teinte mais contient de nombreuses nuances.

Revenons au texte que nous sommes en train d'examiner, *L'amico straniero*, où le procédé à peine décrit est appliqué presque systématiquement. Dans les premières pages De Amicis nous explique en quoi consiste cette typologie spéciale d'un ami. Dans ce cas spécifique la différence initiale, est, comme c'est évident, déterminée par la diversité culturelle. Les deux „amis“ aiment leur patrie, leur langue et leur culture, mais en même temps ils éprouvent des sentiments analogues d'enthousiasme et de sympathie pour le pays de leur ami. Ils manifestent cette admiration en étudiant leur histoire, en apprenant leur langue, en faisant des voyages et en liant des amitiés. L'ami étranger devient de cette façon une richesse, comme le représentant physique de tout un monde culturel de référence. Il n'y a aucune prétention de supériorité d'un côté comme de l'autre, aucun des deux amis n'essaie d'imposer à l'autre une vision particulière; les deux amis dialoguent librement sur un plan d'égalité et même acceptent volontiers d'éventuelles critiques sur leur propre pays. Et savent même en sourire avec ironie⁷⁰.

C'est évidemment la langue qui permet la communication entre les deux personnes. Et De Amicis est habile dans la description de la singularité de l'échange linguistique : écouter et essayer d'entreprendre un discours dans la langue d'autrui est comme un acte d'humilité et en même temps une manifestation de curiosité, de désir de connaître et d'apprendre. Dans le cas contraire c'est-à-dire pour celui des deux qui connaît et parle mieux la langue *R*, le dialogue est une forme d'apparente supériorité qui doit être bien gérée. A cet égard, De Amicis

⁷⁰ E. De Amicis, *Gli Amici*, vol. II, Milano, Treves, 1883, p. 283 : « E' una grande soddisfazione per noi il ragionare francamente dei nostri difetti nazionali, toccando con parole tranquille e amichevoli degli argomenti su cui tanta gente non può scambiar quattro sillabe senza uscir di ragione ; e cercare insieme le origini lontane delle nostre differenze, aiutandoci a vicenda, come avremmo fatto per compulsare due traduzioni diverse d'uno stesso testo ».

s'amuse à proposer quelques typologies en ébauchant une série d'interlocuteurs doués de différentes habiletés linguistiques⁷¹.

Jusque-là le texte semble nous proposer un éloge inconditionnel de l'ami étranger, donc une louange de la „differenza“ comprise justement comme échange et enrichissement réciproque. Toutefois, en continuant la lecture du chapitre, le ton semble changer: on entrevoit quelques incertitudes, on aperçoit quelques lézardes dans ce rapport qui semblait indissoluble. Le doute au début est susurré par De Amicis, sous forme de pensée subite et incontrôlable⁷². Il se dissout rapidement et est tout de suite nié par une affirmation rassurante⁷³. Pourtant la peur a été exprimée et le scepticisme s'est insinué chez les lecteurs. Il reviendra vite dans les pages du texte, peut-être sous une forme extérieure comme une simple hypothèse formulée par l'écrivain à son ami idéal: il se pourrait qu'une guerre éclate entre nos deux pays, tu pourrais être un soldat et devenir mon ennemi mais notre amitié survivra à n'importe quelle attaque⁷⁴.

De pures hypothèses, pourrait-on penser. Cependant, en repensant au difficile moment politique qui sert de toile de fond tandis que De Amicis écrit, en particulier aux difficiles rapports franco-italiens, à la question tunisienne, au massacre de Marseille, tout cela ne semble pas si éloigné. Le lecteur petit à petit s'aperçoit qu'il est en train d'entrer et même qu'il se trouve déjà dans un texte différent: un texte bien plus concret et qui se réfère au passé récent traitant peut-être du présent. Le contenu du chapitre est en train de s'éloigner du titre que De Amicis, lui a donné, son interlocuteur plus qu'un *amico* est surtout un *straniero*, les différences semblent parfois compter plus que les affinités. Plus que de tisser l'éloge de l'amitié avec un étranger le texte semble insister sur les difficultés à entretenir une telle amitié quand existent des difficultés et peut-être même la

⁷¹ E. De Amicis, *Gli Amici*, op. cit, vol. II, p. 281-283, où on présente par exemple « l'amico gentile e simpatico [...] che sa solo trenta parole della nostra lingua », « l'amico filologo », ou « l'amico censore ».

⁷² Ibid., p. 279 : « [...] Eppure, anche in mezzo a quelle dimostrazioni di benevolenza sincerissima, qualche volta mi passava per l'anima un sentimento che l'avrebbe afflitto, s'egli l'avesse indovinato. È inutile : nello straniero, e più nello straniero vicino, noi vediamo l'immagine vaga dell'invasore. Rimane il fantasma del "barbaro" anche nell'amico ».

⁷³ Ibid., p. 280 : « Ma bastava una sua parola, a cacciare tutti quei pensieri ».

⁷⁴ Ibid., p. 285 : « Parlavamo qualche volta della possibilità d'una guerra fra i nostri paesi. Questo discorso lo rannuvolava. Ma quando gli domandavo se un caso simile avrebbe rotto la nostra amicizia, si rasserenava, senza sorridere, e diceva, risolutamente : Perché mai ? È impossibile ».

guerre. Le passage du pôle positif au pôle négatif n'est cependant pas brusque ; comme d'habitude De Amicis essaie d'éloigner le problème à travers d'agréables divagations ou en rassurant. Mais après quelques pages le problème évidemment se pose de nouveau⁷⁵.

Celui qui lit commence à soupçonner puis peut-être à comprendre : De Amicis n'est pas seulement en train de parler d'un problème abstrait, mais il est aussi en train de décrire son propre drame par différents facteurs extérieurs. A ce moment-là se pose une question légitime : avec qui est-il en train de parler? Qui est celui qu'il définit (à p. 274 du livre) « il più caro dei miei amici d'oltremonte » ? Il s'agit d'un ami français, cela est évident d'après cette définition et aussi d'après d'autres passages du texte⁷⁶. En parlant avec lui, De Amicis (à p. 287) l'appelle avec l'expression « Caro e buon E***! ». Quel ami français est donc caché derrière cette initiale?⁷⁷ La réponse est aisée : parmi les amis français de De Amicis le plus cher R vers 1883 R est sans doute *Edmond* (voilà l'initiale E dévoilée) *Cottinet*. Un passage d'une lettre que lui a adressée De Amicis confirme cette intuition. Et il nous dévoile même, avec quelques changements et quelques inventions, qu'à travers ce chapitre De Amicis a vraiment voulu représenter son réel rapport d'amitié avec Cottinet⁷⁸. Il a voulu donc certainement illustrer l'intensité et la bonté de son rapport avec l'ami français, mais aussi les souffrances et les difficultés dues aux relations difficiles entre l'Italie et la France.

⁷⁵ En ce sens est exemplaire le fragment de p. 286-287, qui s'ouvre avec optimisme et enthousiasme (« Che bel periodo seguì allora per la nostra amicizia ») et se conclut avec ces mots : « Com'eravamo lontani dal pensare allora che dopo pochi giorni la nostra amicizia sarebbe stata messa a una pericolosissima prova ! ».

⁷⁶ Cf. E. De Amicis, *Gli Amici*, op. cit, vol. II, p. 284.

⁷⁷ Il est un peu bizarre que Magda Martini ne soit pas interrogée sur l'identité de cet ami étranger de De Amicis dans son livre consacré à De Amicis, surtout là où elle écrit, à p. 207 : « „L'ami étranger“ symbole de l'amitié au-delà des frontières etc. ». Probablement elle pensait que ce récit de De Amicis n'avait aucune relation avec la situation politique réelle.

⁷⁸ « Il libro, ossia il primo volume degli *Amici* che ti mando oggi, è uscito il 27 marzo [...]. Il capitolo che ti riguarda è nel 2° volume che uscirà il 15 aprile. È un capitolo intitolato l'Amico straniero. Tu vedrai che per ragione artistica sono stato costretto ad alterare molte cose, a inventare, ad aggiungere, a guastare ; ma molte altre cose sono prese dal vero. Ho dovuto *inventare*, per esempio, delle dissenzioni, degli odii d'un momento, che non passarono fra noi ; ho dovuto fare all'italiano la parte più bella, per ragioni che pure capirai.... Ma, insomma, spero che non ci troverai nulla che ti spiacerà ; la tua bell'anima comprenderà e scuserà tutto » (Turin, 6 avril 1883, BTFC). Cf. aussi L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmondo De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) », op. cit., p. 12-13.

C'est pourquoi cette partie de *Gli Amici* est un document important car peu connu de la complexe histoire culturelle et aussi politique que nous avons jusque-là essayé de retrouver. En tant que telle, elle nous offre une sorte de description parallèle à celle que nous avons déjà vue dans la correspondance privée, dont nous avons cité de longs passages dans les paragraphes précédents. Ce n'est pas par hasard si dans le livre on fait souvent allusion explicitement à une correspondance entre l'ami italien et l'ami français. De plus nous écoutons dans le livre la voix de Cottinet qu'on entendait jusqu'à présent faiblement en arrière-plan grâce à la correspondance de De Amicis ; de même à travers ces pages nous pouvons enfin comprendre les réflexions aussi intérieures de De Amicis qu'il n'osait peut-être pas communiquer directement par lettre à son ami.

Du texte que nous sommes en train d'examiner il ressort surtout l'inévitabilité de certaines situations, qui à leur tour produisent doutes et incertitudes. Tout cela indépendamment des deux interlocuteurs même souvent contre leur volonté. Il est évident ici que De Amicis à travers l'exemple concret de deux amis est en train de faire allusion à un problème plus vaste et important, aux rapports entre deux peuples et deux cultures. Autrefois deux pays fraternels, maintenant si éloignés qu'ils font craindre un conflit.

L'intellectuel que décrit De Amicis ne peut plus s'enfermer dans une tour d'ivoire, en s'isolant du monde⁷⁹. Il doit au contraire prendre position, il doit se confronter ouvertement, en maintenant le calme et la lucidité. Dans cette comparaison chevaleresque, on peut et on doit comprendre les raisons de l'autre, pour atteindre un compromis honorable. Cela naturellement sur le plan idéal théorique. Car justement, malgré les meilleures intentions, tôt ou tard les différences ressortent, les stéréotypes, les préjugés. De Amicis est vraiment habile dans la reconstruction pas à pas de cette évolution, en commençant par la discussion paisible⁸⁰, jusqu'à glisser vers l'orgueil nationaliste⁸¹.

⁷⁹ E. De Amicis, *Gli Amici*, op. cit., vol. II, p. 289 : « E l'amicizia allora ? Ah poveri proponimenti ! Da principio, non di meno, mostrammo di non accorgerci di quello che accadeva. Non avevamo detto che nella nostra amicizia eravamo cittadini d'un mondo ideale, nel quale non arriva l'eco delle grida di guerra ? in mezzo a quel tumulto crescente, noi continuavamo a parlarci con l'affetto antico, nascondendo la nostra inquietudine e la nostra amarezza »

⁸⁰ Ibid., p. 291-292 : « E allora cominciò fra noi una lunghissima discussione sulle cagioni remote e immediate degli avvenimenti del giorno, e sulle passioni che n'erano nate, e sulla forma in cui le

Mais encore, comme il arrive réellement dans la discussion, De Amicis approfondit aussi les sentiments intimes des protagonistes, ceux peut-être non exprimés, avec une succession confuse des moments de découragement, de repentir, d'espoir⁸². Malgré ces doutes répétés, les moments d'incertitude, l'amitié et l'estime envers l'ami semblent résister. Et toutefois les attaques de l'extérieur sont de plus en plus fortes, presque insoutenables. De Amicis semble vraiment revivre ici le poids insupportable de ce que peut-être nous appellerions la psychologie de masse, l'opinion publique sciemment manipulée. Une machine infernale qui écrase le simple individu; touché dans ses affections et dans ses symboles les plus chers il est broyé, il est incapable de réagir avec rationalité⁸³. Plutôt, celui qui est touché par cette furie bestiale en est comme possédé ; et réagit en utilisant à son tour les mêmes mécanismes psychologiques. Alors l'ami devient l'ennemi et tout ce qui vient de lui suscite en nous de la haine et de la gêne⁸⁴.

Face à cette violence « dell'amor di patria », il est difficile de réagir; il est difficile d'isoler et de protéger l'ami étranger, de l'éloigner du tourbillon des

passioni s'erano espresse e s'esprimevano nei due paesi ; e la discussione fu da principio tranquilla, ordinata, piena di benevolenza ».

⁸¹ Ibidem, p. 291 : « Ma se non era possibile intendersi, santissimo cielo ! La colpa era di tutti e due, e di nessuno. C'è in ogni straniero, riguardo al suo popolo vicino, una tale quantità d'antiche idee false, che il tempo ha convertito in assiomi, un intreccio così fitto di pregiudizi attinti da libri leggieri o da giornali appassionati, un tale cumulo di quelle piccole ignoranze le quali producono tra tutte dei grossi errori, che si rimane sgomentati a vedersene sorgere dinanzi una per una, l'una annodata all'altra, in quelle discussioni profondamente sincere nelle quali non si tace nulla per cortesia. E poi l'orgoglio nazionale eccitato rende ogni cosa più difficile. Ogni ragione addotta dall'uno, anche in tutta buona fede e con la maggiore chiarezza, si snaturava nella mente dell'altro, ed era presa a traverso e a rovescio. L'amor di patria dava un color falso ad ogni argomento ».

⁸² Dans ce cas la reprise dans le livre de certains passages de la correspondance avec Cottinet est évidente, et en particulier celle de la longue lettre du 23 septembre 1881.

⁸³ Ibid., p. 292 : « Eravamo amici ancora... Oh ! ma quei maledetti pezzi di carta insolente gettati come cenci sudici da paese a paese, quelle ingiurie acuminate e avvelenate dall'ingegno, quelle assurde calunnie ripetute mille volte con la cocciutaggine bestiale dei briachi, quegli scherni contro la patria che par che ricaschino come schizzi di fango sulla fronte di nostra madre e dei nostri figli, sulle lapidi dei nostri morti e sui monumenti della nostra gloria ! »

⁸⁴ Ibid., p. 295-296 : « Anche degli scrittori, degli uomini famosi che ammiravamo più affettuosamente, e non solo da vivi, ma dei morti pure, di tutti ci viene alla memoria qualche cosa che ce li mette in mala vista : un giudizio falso, uno scherzo maligno che si son lasciati sfuggire sul nostro paese, un difetto che hanno comune col popolo, una predilezione che ebbero per uno di coloro che ora son più accaniti di noi. Della loro storia e della loro patria, non ci presentano alla memoria che i personaggi e i fatti che furono funesti alla nostra. Di tutta la gente di quel paese che abbiamo praticata o veduta, non ci si fanno vivi dinanzi che le persone dalle quali siamo stati offesi od urtati. E tutte queste immagini si congiungono, ingigantiscono, nascondono le cose e le persone amate e simpatiche, coprono la nazione intera, diventano la nazione stessa, e ci fanno venir in ira tutto ».

pensées hostiles à sa patrie. De Amicis est tout à fait convaincu de cette difficulté, et il nous en démontre les racines irrationnelles. Pourtant il nous le dit avec fermeté il est absolument nécessaire de tenter de réagir : il faut de toute façon opposer la tolérance et le dialogue à l'agressivité aveugle. Ce n'est pas seulement un principe abstrait, mais c'est une conquête quotidienne, un exercice de l'esprit et de la volonté.

C'est cela l'enseignement de De Amicis dans un monde qui est devenu subitement complexe et difficile à déchiffrer. Un avertissement souffert, conscient des doutes et des faiblesses humaines, un message exposé sans rhétorique et sans l'ostentation des bons sentiments. Et sans doute justement pour cela plus vrai et plus crédible.

Conclusion

En revenant sur notre travail de recherche, nous proposons enfin une synthèse de ceux qui sont à notre avis les résultats les plus significatifs. Nous prendrons donc en considération les difficultés des problèmes les plus importants que nous avons affrontés, en commençant par le côté biographique, concernant la période (1870-1883) qui a fait l'objet de notre étude.

Aux insuffisantes et imprécises données biographiques jusqu'à présent en notre possession nous pouvons maintenant ajouter une série remarquable de nouvelles acquisitions. Et nous pouvons corriger sur beaucoup de points des informations estimées pour sûres et qui ont créé une véritable tradition critique erronée. Il suffit de songer à ce propos aux voyages effectués par De Amicis en France, et à la période temporelle de leur réalisation. Concernant la décennie 1870-1880, il y en a eu en effet *trois* (mai-août 1873 ; juin 1878 et décembre 1880), et non *deux* comme jusqu'à présent croyait Mimì Mosso et répétait un critique très attentif comme Luciano Tamburini¹.

Parmi ces trois séjours parisiens et surtout le premier, le plus long et toutefois le moins connu, nous avons cherché à en reconstituer les phases les plus importantes, en puisant surtout dans les informations offertes par les lettres envoyées par De Amicis à Emilia Peruzzi et à sa mère Teresa Busseti. Dans celles-ci De Amicis, journaliste au journal florentin *La Nazione*, raconte la stupeur du début face à la métropole chaotique et grandiose, jusqu'à alors rêvée à travers les précédentes lectures, faites sous l'aile protectrice de Victor Hugo. Ces lettres personnelles décrivent cependant les croissantes difficultés de l'envoyé de *La Nazione* dans la description de la ville (déjà mille fois racontée) de façon originale et intéressante pour ses lecteurs. A cause de ces difficultés inattendues De Amicis, après plusieurs tentatives, sera obligé d'interrompre brusquement ses articles parisiens, et à se consacrer à d'autres projets.

¹ Cf. ici la *Deuxième Partie* de la Thèse, Chapitre III.1.

Conclusion

Nous avons fait de même pour les deux autres voyages de De Amicis dans la capitale française. En ce qui concerne le second séjour, celui jusqu'à présent le plus connu et étudié, nous avons expliqué le passage d'un premier objectif possible du chroniqueur, le Congrès Littéraire International, à celui qui au contraire devint le travail effectif de l'envoyé de *L'Illustrazione Italiana*, selon les désirs et projets de l'éditeur Treves. Ainsi De Amicis, accompagné par l'ami Giuseppe Giacosa et lui aussi engagé par Treves pour sa revue et utilise ses forces à l'exploration de la ville et surtout à la visite de l'Exposition Universelle inaugurée le premier mai 1878. Ce second séjour parisien sera aussi l'occasion pour rencontrer et grâce à l'aide des journalistes italiens Alessandro Parodi et Jacopo Caponi, depuis longtemps résidents dans la capitale et les plus grands intellectuels français et *in primis*, Victor Hugo et Emile Zola, c'est-à-dire le vieux et le nouveau maître de la littérature française. Ces rencontres et à propos desquelles nous avons révélé de nouveaux détails et ouvriront des horizons inattendus à De Amicis, qui rassemblera les écrits journalistiques publiés dans *L'Illustrazione Italiana* dans le volume *Ricordi di Parigi* (1879), qui sera bientôt traduit en français (Hachette, 1880)².

Conforté par cette publication, qui contenait une fondamentale interview de Zola, De Amicis se rendra en 1880 pour la troisième fois dans la capitale avec une plus grande conscience et pourra rencontrer et interviewer les plus célèbres écrivains parisiens. Cela sera possible grâce à la rencontre avec Paul Déroulède et surtout avec Edmond Cottinet, un écrivain et critique très bien inséré dans le monde culturel parisien. C'est justement aux rapports avec ces deux personnages et jusque là jamais étudiés comme il se doit et que nous avons laissé un grand espace, en retrouvant et utilisant de nombreux documents inédits.

² Précédemment (1878) la maison d'édition Hachette avait publié la traduction de trois livres de voyages de De Amicis : *Constantinople*, *L'Espagne* et *La Hollande*. C'était un fait exceptionnel dans le cadre de la littérature italienne, comme soulignait Giosuè Carducci aussi, qui écrivait à De Amicis : « [...] Creda, caro signore, che per quanto io mi lasci alcuna volta vincere la mano da impeti estetici o politici, io non ho mal animo contro nessuno ; e fui lietissimo, per esempio, di veder tradotte in francese le cose sue : onore che alla prosa italiana, puramente artistica, tocca ben di rado ». La lettre, Bologna, 25 juin 1880, est à la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio di Imperia, *Carteggio de Amicis*, lettre n. 30 (cf. G. Carducci, *Lettere* (Edizione Nazionale), vol. XII, 1878-1880, Bologna, Zanichelli, 1958, p. 244).

Conclusion

Cependant avant d'arriver pour la première fois en France, De Amicis, depuis toujours très lié à la culture française, dont il s'était largement nourri dans sa jeunesse (même sur le sujet des études militaires), s'était déjà occupé de la „sœur latine“ en particulier il avait suivi d'abord avec une réelle sympathie puis avec le cœur battant et enfin avec détresse les tristes vicissitudes liées à la guerre franco-prussienne. De celle-ci il était devenu fidèle chroniqueur, en défendant publiquement, de toutes les façons, l'honneur de la France et de son armée, mais pendant les jours du conflit on le raillait de plusieurs côtés. Ces textes sont insérés dans certaines pages des *Ricordi del 1870-71*, comme l'avait précisé De Amicis lui-même, sans toutefois signaler le lieu originel de publication, qui restait donc méconnu³. En mettant en relation une série de données issues de sources différentes il a été finalement possible de retrouver ces écrits dans le premier organe de publication, c'est-à-dire le quotidien florentin *Gazzetta d'Italia*.

En faisant déjà une sommaire comparaison entre les deux textes on comprend que les écrits journalistiques R contrairement à ce qu'avait affirmé l'auteur lui-même, en dépistant un peu les recherches R sont beaucoup plus amples que ceux repropoés en volume. Dans la rédaction plus complète ils permettent de mieux appréhender, non seulement l'évolution du conflit, mais surtout la formation parallèle en Italie d'une sorte de sentiment diffus anti-français. De Amicis honnêtement dénonce et réagit à cette croissante hostilité envers les vaincus, en rappelant la tradition de liberté de la France et la généreuse participation française à la Seconde Guerre d'Indépendance, pas décisif pour l'unité italienne.

Ce sera en effet une attitude constante de De Amicis qui sera seulement superficiellement touché par les faits suivants, c'est-à-dire la prise de la Rome papale (qui sera de toute façon défendue et soutenue par les Français) et des différends liés à la politique protectionniste et aux ambitions coloniales des deux pays. Pour ces raisons nous avons proposé en appendice le texte complet des écrits parus dans le quotidien florentin, de sorte que les spécialistes puissent se

³ E. De Amicis, « Alla Francia », dans Id., *Ricordi del 1870-71*, Firenze, Barbèra, 1872, p. 72-95.

Conclusion

faire une idée précise des différences substantielles et quantitatives par rapport à l'édition du volume⁴.

De remarquables acquisitions se sont vérifiées également à travers l'histoire éditoriale d'autres textes, dont dans quelque cas nous avons retrouvé des autographes qui pourront être utiles à une édition critique⁵. Mais aussi en ce qui concerne les écrits de De Amicis publiés pendant les séjours parisiens il existait des doutes et des erreurs de fait. Par exemple, certains semblaient croire qu'il existait un rapport direct entre les lettres "*Dalla Francia*" écrites par De Amicis pour *La Nazione* di Firenze en 1873 et le livre successif *Ricordi di Parigi*. En effet de nombreux spécialistes à partir des éditeurs des *Opere scelte* de De Amicis publiées dans la prestigieuse collection de "I Meridiani" Mondadori ont continué à citer une édition Treves des *Ricordi di Parigi* à leur avis publiée en 1875, et indiquent aussi les remarquables différences par rapport à la plus complète, édition Treves 1879. Nous avons démontré le caractère des erreurs de ces affirmations⁶, du moment que les textes journalistiques de 1873 dont De Amicis ne devait pas être complètement satisfait et qui de toute façon étaient très liés aux vicissitudes politiques françaises ne furent jamais réunis en volume. De même, nous avons démontré qu'il n'y a jamais eu une édition Treves 1875, pour la bonne raison que les *Ricordi di Parigi* contiennent des écrits parus dans *L'Illustrazione Italiana* et concernent le voyage parisien de 1878.

Pour ces raisons, nous avons cru opportun de transcrire intégralement pour la première fois après la publication en revue (1873), les articles mentionnés ci-dessus publiés sous forme de lettres dans *La Nazione*, en les offrant à l'attention des spécialistes⁷. Ceux-ci sont en effet aussi des documents importants pour

⁴ Cf. *Appendice I* de la *Première Partie*.

⁵ Le manuscrit de la première et de la deuxième partie de l'article *Uno sguardo all'Esposizione* (avec beaucoup de corrections de l'auteur), est conservé à Milan, à la Biblioteca d'Arte, cote *Carte Treves, De Amicis*, 4, 293-366 (Allegati). De même à la Biblioteca Civica di Imperia (Ms. EDA 9) sont conservés les manuscrits autographes (avec corrections importantes) des articles de la *Illustrazione Italiana* consacrés à Victor Hugo (fogli 1-36) et à Emile Zola (fogli 1-15 et 1-16); également, dans le Ms. EDA Lett. 1 il y a les autographes des articles de la *Gazzetta Letteraria* consacrés à Alphonse Daudet (fasc. 2); à Emile Zola (fasc. 3); à Emile Augier et Alexandre Dumas (fasc. 4), à l'acteur Coquelin (fasc. 5), à Paul Déroulède (fasc. 6): voir ici notre *Bibliographie*, I. *Sources manuscrites*.

⁶ Cf. Chapitre VII.1 de la *Première Partie*.

⁷ Cf. *Appendice III* de la *Première Partie*.

Conclusion

appréhender l'engagement de De Amicis désireux de comprendre et expliquer la situation politique complexe de la France sortie du drame du conflit avec la Prusse et de la guerre civile. Mais, d'un divers point de vue, ces articles sont aussi le symptôme d'une crise créative que l'écrivain des voyages devait traverser un jour ou l'autre.

Après avoir mis au point ces questions complexes, éditoriales et philologiques, nous avons comme c'est évident dédié un grand soin à la lecture, à l'interprétation et au commentaire de chaque texte, à partir de ceux contenus dans les *Ricordi de 1870-71* (et en particulier à la section déjà citée *Alla Francia*). Comme c'est évident, nous avons ensuite en particulier analysé les deux volumes dédiés à Paris et au monde culturel français, c'est-à-dire les *Ricordi di Parigi* (1879) et les *Ritratti Letterari* (1881).

Pour rendre plus facile ce travail d'analyse textuelle, tout en ayant bien présente la structure générale des *Ricordi di Parigi* et son caractère composite (provenant de la première édition dans la revue), nous avons pris en examen seulement les trois chapitres se rapportant à la traditionnelle structure des livres de voyage (*Il primo giorno a Parigi*, p. 1-43; *Uno sguardo all'Esposizione*, p. 44-128 ; *Parigi*, p. 291-330). En faisant cela, nous avons pu mieux suivre l'itinéraire complexe personnel de De Amicis aux prises avec un modèle stéréotypé de la littérature de voyage, et donc en pleine crise créative partiellement résolue grâce à l'occasion unique ou bien exceptionnelle de l'Exposition Universelle de Paris (1878) qui se révèle une véritable mine d'idées pour faire fructifier les remarquables qualités descriptives de De Amicis.

Nous avons au contraire préféré aborder à part les deux écrits proprement littéraires contenus dans les *Ricordi di Parigi*, c'est-à-dire ceux dédiés à Victor Hugo (p. 129- 212) et à Emile Zola (p. 213-290). Ceux-ci intéressent donc la *Deuxième Partie* de notre thèse, que nous avons intitulée *A la recherche de la littérature française*. Notre choix a été motivé par deux raisons : la première d'ordre formel, car ils se détachent des trois autres textes contenus dans le volume, parce qu'ils adoptent le genre du portrait-interview. La seconde d'ordre de contenu, car ils peuvent être considérés comme une sorte de preuve ou

Conclusion

d'introduction au volume des *Ritratti Letterari*. Ces derniers en effet présentent, en adoptant presque toujours l'heureuse solution du portrait-interview, d'autres remarquables intellectuels français tels que Alphonse Daudet, Emile Zola (pour la seconde fois), Emile Augier, Alexandre Dumas fils, l'acteur Coquelin et Paul Déroulède. De cette manière De Amicis compose une sorte de revue de presse de la littérature française contemporaine, dont les deux pôles principaux sont constitués par Hugo et Zola. Si le premier peut être considéré représentant de la grande tradition classique, dont De Amicis dans diverses occasions manifesterà son estime inconditionnelle, le second au contraire représente la voie du nouveau roman réaliste.

Une telle attention envers la littérature transalpine n'est rien d'autre qu'un ultérieur témoignage de l'admiration de De Amicis pour la culture française. Mais en même temps il représente une intelligente tentative de comprendre les transformations sociales du moment, aussi bien sur le plan du travail culturel que sur celui plus concret de l'écriture et de la représentation de la réalité. Dans ce sens on ne pouvait pas trouver une scène plus adaptée que celle de Paris, un creuset de la modernité, dans lequel entre autre on pouvait expérimenter la forte connexion entre journalisme et industrie culturelle, grâce aux divers écrivains (comme par exemple Daudet et Zola) qui travaillaient simultanément dans divers secteurs, en produisant l'écriture narrative, des textes de théâtre, des essais et des épreuves de véritable journalisme militant.

La rencontre de De Amicis avec le naturalisme et avec son maître indiscutable, Zola, s'avère sous de nombreux aspects déterminants. Zola en effet se livre pour la première fois à un intervieweur, en faisant pénétrer l'écrivain italien dans son atelier, en dévoilant dans les détails les modalités de son travail, en expliquant l'immense projet culturel (le cycle des *Rougon-Macquart*) qu'il est en train, laborieusement, pas à pas de poursuivre. Cette interview arrachée à Zola, l'intellectuel peut-être le plus important et le plus critiqué du vieux continent, ne sera pas seulement un scoop journalistique exceptionnel, mais donnera à De

Conclusion

Amicis une grande visibilité, le mettant sur le devant de la scène par rapport au monde parisien à la fois soupçonneux et accueillant⁸.

Mais également sur le plan de l'évolution personnelle de l'écrivain, la rencontre avec le naturalisme ne sera pas vaine. Certes, De Amicis, fidèle au modèle de Manzoni, ne peut pas approuver l'extrême courage de Zola qui le porte à représenter sans aucune retenue éthique les bassesses de toute sorte ; et pourtant cet enseignement mène De Amicis à une sérieuse réflexion sur sa façon de concevoir la littérature et est responsable de l'évolution de son écriture, aussi bien sur le plan formel que sur celui du contenu. Des œuvres d'une grande dénonciation sociale comme le *Romanzo d'un maestro* (basé sur une riche documentation) et *Sull'Oceano* (fruit d'une personnelle traversée avec les émigrants en Amérique du sud) n'auraient pas été écrites sans la rencontre avec le naturalisme, peut-être dans sa version plus tempérée comme celle exprimée par Daudet.

En effet Daudet, avec sa sympathie méditerranéenne et ses accents humoristiques et ironiques, mais toujours suffisamment contrôlés, semble représenter pour beaucoup de raisons le véritable modèle idéal de De Amicis, peut-être aussi pour la versatilité typique des intellectuels français, capables de se mettre en jeu sur divers fronts, littérature, théâtre, journalisme. Ceci explique la grande sympathie personnelle entre les deux écrivains et sans doute aussi le travail de traducteur de certains de ses récits de la part de De Amicis, un fait qui représente une autre nouveauté consistante découlée de nos enquêtes⁹, nouveauté qui probablement ouvrira d'ultérieures pistes de recherche dans le secteur des traductions¹⁰.

Si les textes déamicisiens et les quelques lettres qui nous restent de Daudet et Zola représentent la clé pour pénétrer dans le monde plus élevé de la littérature

⁸ Significative à ce propos est la publication de la traduction française du deuxième article consacré par De Amicis à Zola (*Zola polemista*), qui paraît dans *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche*, n 39, 24 septembre 1881, et que nous avons reproposée dans notre *Appendice I* de la *Deuxième Partie*.

⁹ Cf. Chapitre IV.3 de la *Deuxième Partie*.

¹⁰ Cf., par exemple, l'*Appendice II* de la *Deuxième Partie* où nous publions une lettre de De Amicis à Paul Déroulède (datée du 12 février 1881) dans laquelle Edmondo parle de certains poèmes du *Chant du soldat* qu'il était en train de traduire ou qu'il avait déjà traduit.

Conclusion

française, il existe d'autres témoignages et, apparemment mineurs, mais cependant plus objectifs. Nous faisons allusion aux livres d'auteurs français possédés par De Amicis, beaucoup en langue originale, pour lesquels nous sommes en train de préparer un catalogue et que nous avons utilisés au cours de notre étude.

A travers différents indices il a été possible d'accéder à d'autres sources françaises qui se sont révélées très importantes, non seulement pour la biographie de De Amicis, mais aussi pour éclairer certains points obscurs relatifs à ses œuvres. C'est le cas par exemple des lettres déamicisiennes expédiées à Paul Déroulède, le poète des *Chants du soldat*, auquel De Amicis dédia le dernier chapitre le plus long des *Ritratti Letterari* (p. 228-338). A travers ces documents, jusque là inédits, nous pouvons reconstruire les phases principales d'une amitié brève et très intense, mais encore davantage nous nous sommes situés dans un cadre politique qui va bien plus loin que les deux protagonistes. De Amicis et son correspondant (qui sera un des fondateurs du nationalisme français)¹¹ sont en effet contraints de prendre position concernant l'épineux problème du rapport, devenu de plus en plus difficile, entre l'Italie et la France. Les problèmes internationaux, les choix et les erreurs des gouvernements qui trouvent un grand retentissement dans les journaux de chaque pays mettent durement à l'épreuve les rapports personnels et sont probablement les responsables du silence soudain de Déroulède envers De Amicis. Dans cette même perspective où les choix personnels s'entrecroisent avec les événements de la „grande storia“ très importante est la correspondance avec le critique et écrivain Edmond Cottinet, dont Tamburini avait déjà donné la nouvelle¹².

Grâce à Cottinet, De Amicis pendant le séjour de 1880 sera totalement inséré dans le milieu parisien, et pourra rencontrer des écrivains importants comme Daudet ou Alexandre Dumas ou Emile Augier. Mais ce qui compte le plus est que c'est Cottinet qui perçoit parmi les premiers chez De Amicis l'envergure d'un grand écrivain, capable de forger l'identité de son propre pays en faisant exprimer

¹¹ B. Joly, *Déroulède. L'inventeur du nationalisme français*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1998.

¹² L. Tamburini, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmond De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, juin 2007, p. 3-21.

Conclusion

les personnages les plus importants de la nouvelle nation (et *in primis* l'armée). Tout cela sans toutefois tomber dans le provincialisme, mais toujours en conservant une grande ouverture d'horizons. Et ce sera encore Cottinet qui reconnaîtra chez De Amicis, dans sa formation culturelle un « ami de la France » et plus encore l'avocat défenseur de la France dans les moments sombres après la défaite de la part des Prussiens¹³.

Cette attitude positive envers la France, souvent manifestée par De Amicis, conduira Cottinet à être épaulé dans ce cas également par Déroulède et par d'autres amis influents à proposer l'écrivain italien pour la prestigieuse Légion d'honneur¹⁴. C'est-à-dire une décoration très importante, aussi bien sur le plan culturel que sur celui politique pourtant complètement tombée dans l'oubli, oublié aussi de la part de ceux qui avaient été proches de De Amicis ou de son fils Ugo¹⁵. Elle sera conférée à De Amicis à la fin de décembre 1881 (ou au tout début de 1882), malgré le moment certainement peu favorable pour les diplomates des deux pays et le mécontentement qui commence à se répandre entre les populations qui s'accusent réciproquement et retrouvent les vieux stéréotypes et les anciennes aigreurs¹⁶.

Contrairement au rapport épistolaire avec Déroulède, qui s'interrompt en juillet 1881, l'amitié avec Cottinet se poursuivra même avec quelques moments de lassitude et de longues pauses, presque jusqu'à la mort du critique français (1895). Il s'agit d'une correspondance exemplaire pour comprendre la croissance d'un rapport entre les deux intellectuels, qui doivent affronter des moments aussi dramatiques, dans lesquels les choix de camp et les antagonismes semblent peser inexorablement. Et toutefois leur amitié et l'estime réciproque résiste aux événements extérieurs, en donnant un exemple important de lucidité et capacité de discernement. De cet extraordinaire rapport De Amicis en personne offrira un

¹³ E. Cottinet, « Un ami de la France », *La Nouvelle Revue*, troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332.

¹⁴ Pour la reconstruction de ces pourparlers, cf. le Chapitre VII.4 de la *Deuxième Partie*.

¹⁵ N'en font pas allusion ni M. Martini, *Edmondo De Amicis. L'Homme l'œuvre le Témoin d'une époque*, Tourcoing, Imprimerie George Frère, [1951], ni M. Lorenzo Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962 qui avaient pu contacter personnellement les derniers héritiers de De Amicis, et en particulier son fils Ugo.

¹⁶ Cf. Chapitre VII.4 de la *Deuxième Partie*.

Conclusion

témoignage précieux, même s'il le masque sous la fiction littéraire. En effet, comme nous en avons trouvé une très grande confirmation dans les lettres privées, « l'amico straniero » célébré dans le volume *Gli amici* (Treves 1883)¹⁷, n'est que Cottinet¹⁸.

A la fin de notre travail, nous pouvons tenter d'en tirer quelques observations conclusives, tout en sachant qu'il s'agit d'un bilan de toute façon provisoire, destiné à changer avec l'avancement des recherches. En repensant au tableau initial que nous avons décrit sommairement dans l'*Introduction*, beaucoup de choses certainement ont changé. Par rapport aux études précédentes et au peu de nouvelles disponibles relatives au rapport entre De Amicis et la France au cours de la période que nous avons pris en considération (1870-1883), désormais nous sommes en mesure de voir plus clairement et sur un fond beaucoup plus ample et articulé. De même nous avons à notre disposition une moisson d'écrits et de documents beaucoup plus grande aussi bien sur le plan de la correspondance personnelle que sur le plan des écrits journalistiques de De Amicis, maintenant finalement mis à la disposition des spécialistes.

Cela détermine par conséquent un regard original sur l'évolution de l'écriture de De Amicis, avant d'aboutir au succès éclatant de *Cuore* (1886). A la lumière des documents elle apparaît plus variée et tourmentée qu'on ne le pense habituellement, fruit d'une conquête graduelle fécondée par diverses stimulations, où l'influence du monde français a un poids vraiment remarquable. Une écriture capable de se forger dans le milieu journalistique et ensuite de croître avec le voyageur curieux avec un des fondateurs de l'identité du jeune état, avec le témoin des changements sociaux.

Et plus en général tout cela impose une diverse considération de l'intellectuel De Amicis dans son ensemble, et en particulier il faudra repenser sa présence sur

¹⁷ Ce livre fut édité en 1883 en deux volumes ; la section consacré à Cottinet se trouve p. 274-304 du deuxième volume.

¹⁸ Cf. par exemple un passage de la lettre d'Edmondo à Emilio Treves, datée 15 avril 1883 : « L'amico straniero è il Cottinet. Non avrai bisogno di farti presentare. Egli è già tuo amico... Ma t'avverto che in questi giorni è terribilmente arrabbiato contro gli italiani per l'alleanza austro-italo-germanica » (Biblioteca Civica di Imperia, *Lettere al Treves*, lettre n. 24).

Conclusion

la scène européenne et surtout dans le milieu français. Comme nous l'avons rappelé dans l'*Introduction* et ensuite amplement documenté au cours de notre travail, c'est justement de la France que proviennent les premiers essais importants ainsi que les premières tentatives persuasives de valorisation de l'ensemble de l'œuvre de De Amicis¹⁹ ; et c'est justement la France qui à travers la Légion d'honneur attribuée à De Amicis un rôle d'intellectuel non enfermé dans sa tour d'ivoire, mais capable de réfléchir et d'intervenir sur les vicissitudes européennes. Cela ne sera pas un engouement momentané, dû à des nécessités d'ordre politique, car la reconnaissance française continuera aussi par la suite, et s'exprimera avec affection au moment de la mort de De Amicis :

A M. de Amicis, qui vient de mourir à Bordighera, notre Paris doit au moins un souvenir. Il l'aimait ce Paris, comme il aimait la France. Il était de ces Italiens, si nombreux d'ailleurs, qui, même aux heures où la politique mettait de la défiance entre les deux nations, restaient fidèles à l'amitié française [...]. De Amicis nous avait été sévère, parfois. Mais on lira toujours ici, avec émotion la page où il raconte qu'entendant passer un régiment, il éprouve, se mettant à la fenêtre, une patriotique émotion rétrospective en voyant défiler ces uniformes bien connus de son enfance, alors que les zouaves en culottes bouffantes allaient faire campagne avec les bersaglieri à plumes de coq²⁰.

Peut-être justement grâce à ce nouvel éclairage qui nous vient de la France il sera possible de réécrire plus d'un chapitre de l'histoire de la littérature européenne et italienne entre le dix-neuvième et vingtième siècle, en attribuant à De Amicis la place qu'il mérite²¹.

¹⁹ Outre les travaux déjà cités (de Cottinet et de Martini) il faut au moins mentionner : M. Monnier, « Scènes de la vie militaire en Italie », dans *Revue de deux Mondes*, XLVI, juillet-août 1876, p. 106-139 ; M. Muret, « Le socialisme de M. E. De Amicis », dans Id., *La littérature italienne contemporaine*, Paris, Perrin, 1906, p. 20-37 ; J.H. Brovedani, *Ed. De Amicis R L'Homme et l'Œuvre* (Université de Rennes, Faculté des Lettres, Thèse pour le doctorat), Rennes, Imprimerie F. Simon, 1916.

²⁰ J. Claretie, « La vie à Paris », *Le Temps*, 13 mars 1908, p. 2. Cf. aussi G.B., « Mort d'Edmondo De Amicis », *Le Figaro*, 12 mars 1908, p. 2. Pour une brève revue de presse française à la mort de l'écrivain, cf. « Giornalisti francesi », *Il Giornalino della Domenica*, 22 marzo 1908 (numéro entièrement dédié à De Amicis), p. 39-40.

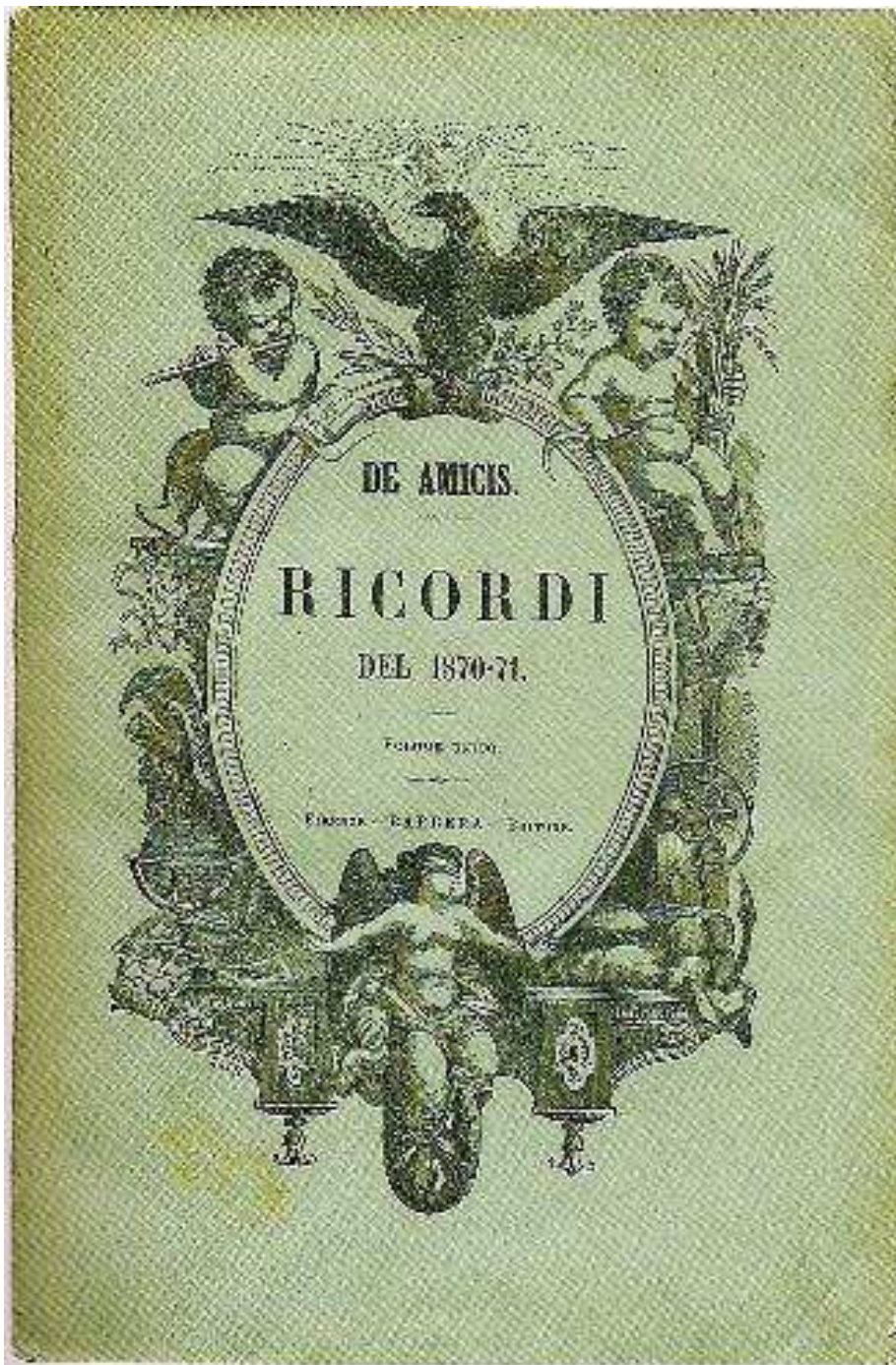
²¹ Il faut dire que cette dimension européenne était bien présente aux yeux des contemporains de De Amicis. Preuve en est en ce sens la lettre de Francesco D'Ovidio adressée à l'Académie de Stockholm où il présentait la candidature de De Amicis au Prix Nobel pour la littérature : « Nel campo di quelle che si dicono le lettere amene egli è da molti e molti anni, in Italia, uno scrittore

Conclusion

efficacissimo, veramente potente, ed ha conseguita una popolarità quale nessun altro scrittore italiano dopo Alessandro Manzoni è riuscito a raggiungere. Ma non solo in Italia egli l'ha conseguita, giacché i suoi libri son tradotti in quasi tutte le lingue del mondo. E questo è il più sicuro segno che lo scrittore abbia oltrepassato i confini della propria nazione e preso posto nella letteratura mondiale » (dans G. L. Bruzzone : « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio. L'amicizia fra uno scrittore ed un critico (trentatré anni di lettere del De Amicis al D'Ovidio) », *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, CLII, 2003-2004, Classe di scienze morali, lettere ed arti, p.84-85. Dans cette même perspective il sera intéressant d'étudier les articles écrits par De Amicis pour les journaux sud-américains et en particulier pour *La Nación* de Buenos Aires. A la Biblioteca Civica di Imperia (Ms EDA 16, fasc. 16), par exemple, nous avons retrouvé le manuscrit d'un article consacré à la « Triplice Alleanza », dans lequel De Amicis essaie d'expliquer au public sud-américain la situation complexe européenne et les rapports entre l'Italie et la France et entre l'Italie et l'Allemagne.

Conclusion

Appendices.



Avertissement.

Nous allons présenter au cours des *Appendices* suivants certains documents inédits ou rares. Il faut pourtant souligner qu'il s'agit seulement d'un choix : nous avons donc privilégié les documents qui nous ont paru les plus importants et les plus riches en informations pour compléter notre thèse. En revanche, plusieurs documents parmi ceux que nous venons d'utiliser dans notre recherche, n'ont pas trouvé ici leur place, parce que les pages nécessaires seraient trop nombreuses. C'est le cas, par exemple, du *Catalogue* des livres français (ou écrits en langue française) contenus dans la bibliothèque personnelle de De Amicis, actuellement conservée à la Biblioteca Civica Leonardo Lagorio de Imperia. C'est un catalogue très important pour connaître les sources de la culture française de De Amicis, mais nous avons pris la décision de le publier à part.

De même, nous n'avons pas inséré dans nos *Appendices* les lettres, très nombreuses, envoyées par De Amicis à Edmond Cottinet, que nous avons pourtant souvent utilisé dans notre travail. Elles seront l'objet d'un article prochain.

En choisissant les documents qui forment notre *Appendice*, nous les avons groupés en deux sections. La première, la plus longue, contient :

- I. Les textes publiés par De Amicis dans le journal florentin *Gazzetta d'Italia* pendant la guerre franco-prussienne (août 1870) ;
- II. La correspondance personnelle de De Amicis pendant son premier séjour à Paris (avril-août 1873) ;
- III. Les textes publiés par De Amicis sous le titre général de *Lettere dalla Francia* dans le journal florentin *La Nazione* (juin-juillet 1873).

Appendices de la Première Partie

Dans la deuxième section de l'*Appendice* nous avons rassemblé des documents relatifs au séjour parisien de De Amicis de 1880 :

I. Deux documents sur les relations De Amicis-Zola. En particulier nous avons publié une lettre de Zola à De Amicis (7 février 1881) et la traduction française d'une partie consistante de l'écrit de De Amicis *Zola polemista*, qui a paru dans *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche*, n 39, 24 septembre 1881 ;

II. Les lettres envoyées par De Amicis à Paul Déroulède (novembre 1880-juillet 1881).

Appendices de la Première Partie.

Appendices de la Première Partie

Appendice I.

Alla Francia :

L'histoire éditoriale des écrits journalistiques de De Amicis.

Un des problèmes parmi les plus urgents et en même temps les plus épineux qu'il faut aborder dans l'étude de De Amicis est la reconstitution précise de l'histoire éditoriale de ses écrits. Nombre de ses écrits résultent de la réunion de textes précédemment publiés en revue, parfois simultanément sous divers titres ; mais presque jamais l'auteur ne signale aux lecteurs les phases précédant l'édition en livre. Il est donc très difficile de comprendre la genèse et le développement de ces textes, qui dans certains cas s'avèrent au bout du compte plutôt différents de la publication originelle en revue¹.

Un cas significatif est constitué par les textes réunis sous le titre *Alla Francia*. Ils constituent une partie importante (p. 72-95) des *Ricordi de 1870-1871* publiés à Florence par Barbera en 1872². Il s'agit, comme nous avons pu le documenter dans le chapitre I, de textes très significatifs pour saisir la base psychologique et culturelle du sentiment philo-français de De Amicis.

Edmondo avait été formé dès l'enfance avec le mythe de l'invincible armée révolutionnaire française, l'armée invaincue même lors de la seconde guerre

¹ Cf. à ce propos l'article très important de R. Fedi, « Il romanzo impossibile : De Amicis novelliere », dans Id., *Cultura letteraria e società civile nell'Italia unita*, Pisa, Nistri Lischi, 1984, p. 94-155.

² Des renseignements utiles pour l'histoire éditoriale du livre se trouvent dans la *Avvertenza* de Dino Mantovani aux *Ricordi de 1870-71* (première édition milanaise, Treves, 1928), p. IX-XV, mais ceux-ci ont été seulement en partie suivis par L. Gigli, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962, p. 138-179, qui n'offre pas de données fiables.

d'indépendance italienne ; il s'était ensuite nourri de la grande littérature française, en particulier des romans et des œuvres théâtrales qui avaient de la même façon confirmé la suprématie de la culture française. La guerre avec la Prusse, qui s'était conclue avec la défaite de la France, aurait pu ternir cet amour pour la sœur latine. Au contraire, c'est justement à ce moment de crise et de bilans, que De Amicis n'hésite pas à manifester sa propre fidélité envers la France, en se rangeant ouvertement à ses côtés. Cette position est maintenue malgré quelques problèmes encore ouverts, *in primis* le grand philo-cléricalisme français et la protection accordée par les Français au Pontife ; cela vraiment en contradiction avec les aspirations italiennes pour la conquête de Rome comme capitale du nouveau royaume.

Il s'agit donc d'écrits très essentiels, non seulement pour comprendre l'évolution et développement culturel de De Amicis. Ce sont en effet des documents historiques importants pour appréhender certains nœuds psychologiques et culturels dans les rapports entre la France et l'Italie. Ce n'est pas par un hasard s'ils ont même été repris partiellement dans d'autres textes de De Amicis, par exemple dans le dernier chapitre des *Ricordi di Parigi* (Milano, Treves, 1879). Pourtant ils n'ont jamais été traduits en français pas plus qu'ils n'ont été l'objet d'une étude spécifique même par les chercheurs italiens³.

Cela vaut donc la peine de les étudier ici au moins du point de vue de leur genèse, en essayant de reconstituer le passage de la revue au livre. Des données importantes nous sont offertes par les lettres de De Amicis envoyées à Emilia Peruzzi, comme par exemple celle du 21 août 1870 : elle nous confirme qu'à cette date il avait déjà publié dans la *Gazzetta d'Italia* des textes sur la guerre franco-prussienne⁴.

En effet, avant d'être réunis en livre, les articles ont été publiés, comme nous l'indique la lettre citée, dans la revue florentine *Gazzetta d'Italia*. Ils ne sont pas

³ Toutefois certains fragments ont été traduits par Edmond Cottinet dans son important article « Un ami de la France », dans la *Nouvelle Revue*, troisième année, VIII, janvier 1881, p. 311-322.

⁴ « Ha dunque letto gli articoli Francia e la guerra ? Ma sa che qui fecero furore ? Ora ne incomincerò un'altra serie intitolata Firenze e Roma ; ma la *Gazzetta d'Italia* è troppo moderata perché li possa accettare, cercherò un'altra strada » (BFCP, dossier 52, fasc. 18, lettre 10).

signés par De Amicis, mais seulement par un « X ». D'où la difficulté initiale de les retrouver tout en connaissant avec précision la période de publication. Pourtant, une comparaison entre les deux textes (celui de la revue et celui du livre) dissipe tous les doutes. Il s'agit au total de six articles publiés dans le journal, ils ont été datés par l'auteur « Firenze » 12, 13, 14, 15, 16, 17 août 1870 ; mais la publication dans la revue suit d'un jour, c'est à dire le 13, 14, 15, 16, 17, 18 août 1870, et c'est cette datation qui sera utilisée dans le livre.

De Amicis donc décrit et commente simultanément les faits, c'est-à-dire pendant les phases cruciales de la guerre franco-prussienne. Comme on peut le déduire grâce aux dates de publication, les articles ont eu une très grande concentration temporelle et se concluent en une semaine. Mais comme il est évident, ils ne s'arrêtent pas exclusivement sur les faits qui se sont déroulés dans cette brève période mais souvent s'étendent sur les rapports entre l'Italie et la France, tentant aussi de comprendre quel pourrait être le futur ordre de l'Europe. Les textes déamicisiens ont en effet une fonction plus de réflexion et de commentaire que de reconstitution spécifique des faits, qui se déroulaient du reste avec une très grande rapidité sur les champs de bataille n'offrant presque jamais une vision claire de ce qui était arrivé.

Pour informer rapidement le public de la *Gazzetta d'Italia* sur ces événements de guerre il fallait avoir une correspondance quotidienne spéciale intitulée *La campagna del 1870* ; celle-ci, commencée après la mi-juillet, suivra pas à pas les vicissitudes militaires jusqu'à leur conclusion. A vrai dire, au début, le journal florentin (proche des idées du Gouvernement et du Parlement, qui résidaient encore dans le chef-lieu toscan) ne réfléchissait pas tellement à l'issue de la guerre à peine commencée et dont on ne comprenait pas encore les effets mais surtout aux conséquences qu'une vicissitude si tragique pouvait avoir sur la libération souhaitée de Rome⁵. Plus tard, quand les événements avaient suivi leur

⁵ Cf., par exemple, ce passage de l'article du 30 juillet 1870 : « Si ritiene oramai certa l'evacuazione del territorio pontificio da parte delle truppe francesi [...]. L'Italia riacquista intera quella libertà d'azione, che era rimasta per lo meno paralizzata, dopo che col pretesto di affrancarla gli italianissimi avevano fatto ritornare lo straniero in Italia. Quello che è apprezzabile in questo fatto è che questa seconda ritirata dei francesi si è ottenuta. Senza chiederla. Senza compensi. Senza convenzioni. Per parte nostra non si è promesso che ciò che la stessa nostra abitudine politica

cours, le journal florentin élargira sa perspective, en observant et jugeant avec un mélange d'admiration et de crainte ce qui était en train de se produire en Europe⁶.

C'est dans ce contexte qu'il faut lire les interventions de De Amicis. Celles-ci devaient avoir, semble-t-il, une organisation plus libre et pas trop engagée au début, comme du reste le suggère le titre, *Firenze e la guerra*, De Amicis probablement voulait simplement étudier et décrire l'attitude des florentins face à cet événement. Toutefois les vicissitudes militaires et la rapide victoire des prussiens contraignaient Edmondo à changer rapidement le ton de ses écrits où une participation émue à la douleur des vaincus prévalait⁷. Cela dans un contexte local qui très vite suscite l'effarement de De Amicis⁸. Il est en effet frappé par l'indifférence ou l'attitude hostile de l'opinion publique italienne envers les Français, jugés militairement incapables et donc punis à cause de leur orgueil. Se déchaînent en outre à ce moment-là les habituels stéréotypes nationalistes (la *blague* française, par exemple) que De Amicis enregistre avec gêne mais seulement pour les nier ponctuellement.

garantiva : cioè che non approfitteremo degli imbarazzi francesi per risolvere *con la violenza* la questione romana ».

⁶ En général le journal maintient de toute façon une position philo-française comme en témoigne un article du 10 août 1870 : « Colla bandiera di Napoleone III cadranno o vinceranno le razze eredi del glorioso sangue latino, colla sfortuna della Francia vederemo accamparsi sull'Europa intera il barbaro e feroce diritto della forza che ripete le sue ragioni della grazia di Dio o della tradizione feudale. In quell'esercito generoso che mostra adesso soccombere sotto le forze preponderanti della Germania, in quell'esercito militano i figli della nobile generazione che cancellava col sangue le ultime ore della tirannia medio-evale ; tra quelle file combattono e muoiono i soldati di Magenta e Solferino [...]. I disastri della Francia sono disastri italiani e né giova chiudersi nelle cautele prudenti della neutralità, perché i compiti non ci giungano al cuore ».

⁷ Dans ce sens il est intéressant de relire le début de l'article daté 14 août 1870 : « La guerra si : ma Firenze non ci ha più che fare e sono scusabile. Avevo cominciato male ; i fatti seguiti e molto più quelli che stanno per seguire, sono troppo gravi e tristi, perché possa parermi lecito, non dico di scherzarci su, ché non ci scherzai, ma neanche di trarne indirettamente materia di riso. Lascio dunque l'allegrezza e la gioia all'arena Morini, dove c'è chi ne saprà tener viva la fiamma, e ragiono ai miei lettori con quella serietà raccolta e pensierosa da cui nessuno, in questi giorni, nessuno che abbia mente e cuore, si dovrebbe credere dispensato, neanche in casa sua, colla sua famiglia e i suoi amici : immaginiamoci quanto meno fuori di casa, alla presenza di mille persone che guardano, capiscono, sottintendono, si meravigliano o giudicano ».

⁸ Cf. par exemple le début de l'article daté 15 août 1870 : « Mi si domanda : RE le impressioni della città ? Quali impressioni ? Sono così poche e così leggere che, se da principio ne vollì scrivere qualcuna, me la dovetti inventare. Non vedo che metta conto di far passare come preoccupato ed ansioso della guerra un pubblico che prorompe ogni sera in furiose dimostrazioni d'entusiasmo per i ballerini. Come volete che a questo pubblico vadano a versi gli zuavi o i prussiani coi visi neri, cogli occhi feroci, coi baffi irsuti, coperti di polvere e intrisi di sangue ? Gli piacciono i calzoncini di rosa, cari lettori, le giacchette azzurre coll'orlo d'oro, i visi piccini e infarinati con due baffetti neri e aguzzi, e quelle braccia aperte e quella testina chinata in atto d'amore ».

Ses textes journalistiques se détachent donc par leur tonalité résolument philo-française, sans aucune indulgence ou admiration pour les vainqueurs. Au contraire, De Amicis cherche de toutes les façons à rappeler la valeur de l'armée française, en citant plus d'une fois des épisodes d'héroïsme surtout en se référant à la bataille de Solferino, décisive pour le succès de la guerre de 1859, au cours de laquelle les Français étaient alliés des Piémontais contre les Autrichiens. Du reste, même dans d'autres occasions, Edmondo soulignera l'alliance avec les Français pendant la seconde guerre d'Indépendance, en la définissant un moment décisif pour l'Unité italienne qui allait suivre. De même, tout en ne cachant pas le désir de voir Rome finalement capitale, De Amicis n'est pas toujours tendre envers les florentins et puis en général avec les italiens : d'eux au contraire il révèle les faiblesses et les hypocrisies qui se sont justement déchaînées à cause du conflit franco-prussien.

C'est surtout en cela que consiste la force et l'originalité des articles, dans un panorama qui était en train de changer rapidement, tandis que le nouveau Royaume se rapprochait politiquement et militairement des nouveaux maîtres de l'Europe⁹. Et en effet, comme nous l'avons vu, De Amicis n'hésitera pas à proposer de nouveau, même avec d'importantes modifications, ces écrits philo-français en 1872, donc après la prise de Rome et le transfert de la capitale.

Le rapport entre les textes parus dans les revues et ceux insérés dans le livre est en réalité plus complexe qu'on ne le supposait. Contrairement à ce que l'auteur lui-même a déclaré, dans le passage de la revue au livre il introduit des changements

⁹ D. Mantovani, *Avvertenza*, op. cit, p. XIII : « [...] Sempre la Francia : alla quale sono dedicate le pagine scritte fra il 13 e il 15 agosto 1870, mentre si combatteva intorno a Strasbourg et à Metz, prima di Sedan, quando la vittoria germanica già si annunciava sicura, ma non era ancora compiuta ; pagine di generosa commozione, che sono da segnare tra le più onorevoli e belle che il De Amicis abbia scritto. Di quella guerra egli s'era profondamente contristato, e più ancora dell'avversione alla Francia che allora dimostravano tanti italiani, troppo memori di Rohuer e di Mentana, troppo immemori delle infinite ragioni di devozione e d'amore che l'Italia aveva e doveva sentire in quei giorni fatali verso la nazione vicina. Disputava con gli amici suoi stessi, che giubilavano delle vittorie tedesche e si doleva che l'uggiosa e pedantesca cultura teutonica dovesse sopraffare la limpida genialità francese. Come pochi altri nostri non garibaldini né repubblicani, il De Amicis serbò alla Francia fedele ammirazione e affetto nei giorni della sventura e in tutta la sua vita non mutò mai sentimento ».

significatifs¹⁰, de telle sorte qu'il offre aux lecteurs un texte final très différent de celui précédemment publié dans la *Gazzetta d'Italia*. De Amicis ne se limite pas à la correction du texte surtout sur le plan stylistique et linguistique. Dans ce cas il fait de grandes coupures dans chaque texte¹¹, et même il exclut intégralement deux longs passages tirés de la *Gazzetta d'Italia* (ceux datés Firenze 15 et 16 août).

Il introduit dans le livre une adjonction plutôt consistante (environ deux pages du livre)¹², avec une fonction surtout de raccord pour les textes qui après les modifications ont évidemment une différente architecture générale. Il agit de la sorte pour rendre le texte plus compréhensible, en lui donnant surtout une perspective plus objective et plus ample que celle florentine, elle devient décidément nationale et moins liée à l'actualité la plus stricte. Cela sans renoncer à la caractéristique principale du texte, l'admiration pour la France et la fidélité aux valeurs de liberté et de culture qu'elle a offertes au monde.

Par rapport à la revue, dans la version plus condensée insérée dans *Ricordi de 1870-71*, le lecteur est donc privé de nombreuses pages. Celles-ci sont intéressantes en raison de la tonalité plus triste qui y domine¹³. Dans le texte inséré dans le volume l'attention pour l'aspect proprement militaire du défi est

¹⁰ A ce propos il est intéressant de relire ce que De Amicis écrivait dans la présentation de ses textes dans le livre *Ricordi de 1870-71* (Firenze, Barbera, 1872), p. 72-73 : « Rileggendo le pagine che seguono, un anno dopo d'averle scritte, provai un senso d'amarezza e sorrisi quasi di pietà. Ma poiché non volevo buttare in un canto uno scritto che mi ricorda una delle più profonde commozioni della vita, e d'altra parte temevo che a rileggerlo tal quale altri ci avrebbe sorriso su, come io stesso, e per la stessa cagione; così avevo già preso la penna per mitigare la vivezza di certe espressioni, smorzare l'ardore di certi sentimenti, mutare e togliere qua e là immagini e giudizi a cui gli avvenimenti han tolto colore e valore. Ma subito mi vergognai del mio proposito, perché m'accorsi che derivava da un sentimento poco degno : io volevo, velare, nascondere in parte l'effetto che m'avevano ispirato quelle pagine, solo perché le previsioni, le speranze, i voti significati in esse, erano falliti ; io cedeva a un moto di falso amor proprio. E dissi : No ; quali mi uscirono dal cuore queste parole, tali rimangano, perché dell'affetto che esprimono non ho né a dolermi né a vergognare. Pensai dunque di ripubblicare le pagine seguenti senza alterarle in nulla da quello che erano uscendo alla luce la prima volta ; pensai di lasciar loro quell'impronta di passione, smodata forse, ma generosa e libera, che le fece riuscir accette e credere sentite ai pochi che le lessero ».

¹¹ Dans le livre les coupures sont signalées par des points de suspension, mais dans certains cas elles ne tiennent pas compte de l'opération de remontage effectuée par l'auteur.

¹² Cf. E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, op. cit., de p. 82 (« Era da prevedersi...») à p. 84 (« Viva l'Imperatore ! »).

¹³ La description d'un rêve dans ce sens est exemplaire, dans l'article daté par De Amicis « 14 Firenze ».

amointrie, tandis que dans le texte original l'officier De Amicis est engagé dans la reconstruction idéale du champ de bataille et des tactiques des deux armées, cherchant aussi à comprendre les raisons profondes de la défaite française. De même, ont été retirés des morceaux de bravoure descriptive où De Amicis raconte avec passion les actes d'héroïsme accomplis par les officiers français. Les mêmes qui résultent engagés dans le défi avec la Prusse. Dans la campagne italienne de 1859. Le texte original que nous présentons est donc très riche et varié et permet de connaître mieux l'attitude de De Amicis par rapport à la France.

Mais revenons au rapport entre les articles et le livre. Outre les coupures signalées, les interventions dans le texte et dans la ponctuation, sont différentes et de nature variée, toutes visant cependant à éclairer certains passages ou à mieux relier les écrits¹⁴. Pour faciliter une confrontation immédiate entre les deux versions nous avons décidé simplement de donner en tête les articles florentins (ceux qui s'avèrent presque inédits) en mettant en évidence en italique et entre crochets les parties qui seront supprimées dans le livre. Sans nous aventurer dans une édition critique, nous signalons cependant en note, comme exemples, les variantes les plus significatives et rapportons intégralement en faisant précéder d'un astérisque la portion de texte présente seulement dans le livre (p. 82-84). De cette façon le lecteur devrait avoir les éléments nécessaires à la reconstitution d'un cadre suffisamment complet du rapport entre les deux textes, celui offert dans les *Ricordi de 1870-71* et celui, bien plus riche, précédemment publié dans la *Gazzetta d'Italia*.

Dans la transcription nous avons reproduit rigoureusement les originaux, dont on a respecté la ponctuation, les majuscules, les alinéas, les soulignements (en italique) ; toutes les caractéristiques linguistiques ont été également conservées.

¹⁴ Nous pouvons ici donner quelques exemples relatifs au seul premier article : *in cui* devient dans le livre *in che* ; *diventate* > *son diventate* ; *fors"andhe* > *forse che* ; *trovandosi* > *stando* ; *pena* > *trafittura* ; *diffuso* > *sordo* ; *eco* > *voce* ; *battuti* > *vinti* ; *stringe* > *strazia*.

FIRENZE E LA GUERRA.

12 Firenze.

[Che giova ostentare un sorriso che non viene dall'anima ? Io lascio andare il pensiero come il cuore lo move, e il cuore è triste.]

*

* *

La rotta d'un esercito è una delle forme più desolanti in cui si possa presentare la sventura agli occhi umani. Un governo cade, uno stato si spezza, una società si dissolve ; interessi fortissimi s'urtano, precipitano grandi fortune, migliaia di famiglie sono gettate nella miseria e nel lutto ; ma di tutto questo nulla si vede : tuttociò che ne circonda conserva il suo aspetto consueto, il pensiero indovina i dolori dietro le pareti domestiche e le lacrime sparse in segreto ; ma l'immagine viva di tutto codesto sconcerto non s'ha ; non s'ha uno di quegli spettacoli, che presentando in un punto tutte le forme e tutti gli effetti della sventura, soverchiano l'anima e amareggiano per molti anni la vita.

Un esercito rotto presenta codesto spettacolo. Si sono spezzati cento mila cuori, e voi vi vedete passare dinanzi cento mila visi pallidi che vi dicono l'un dopo l'altro : *Ó* Ho il cuore spezzato. *Ó* Il dolore di ciascuno s'accresce del dolore di tutti, e tutt'insieme è un dolore che schiaccia. In tutte quelle anime è caduto, col cadere delle sorti, un edificio splendido di speranze e di sogni di vita gloriosa e lieta, donde ciascuno traeva lena e coraggio ; le gioie del ritorno, cento volte al giorno volte e rivolte e pregioite nel pensiero, diventate ora un pensiero insopportabile ; mille arditi disegni, fantasticati nei giorni della baldanza, falliti ; legami d'affetto, fors'anche, che si dovranno spezzare ; promesse che non si potranno più mantenere. In ognuno di quei cuori v'è la tristezza presentita delle infinite occasioni, in cui, trovandosi in mezzo alla gente e sentendo dire di quel rovescio, si dovrà chinare la testa, invece di levarla altiera, come quando s'era partiti. Molte parole ed atti di onesta alterezza, che c'erano da molto tempo famigliari, e che la gente ci consentiva nella fiducia della vittoria, ora non saranno più consentiti. La stessa considerazione pubblica in quante delle sue frequenti e sfuggevoli espressioni si farà sentire scemata ! Tutto in noi, insensibilmente, si muterà, fino all'atteggiamento e allo sguardo.

Ed anco la coscienza ne punge. Cessato il pericolo, ne pare che si avrebbe dovuto morire prima che cedere. Ritorna alla memoria il proponimento che s'era fatto quando il pericolo era ancora lontano che piuttosto di piegare ci saremmo fatti uccidere ; l'avevamo risoluto, lo avevamo detto cento volte a noi stessi, eravamo sicuri che quel proponimento lo avremmo mantenuto, era appunto questa risoluzione e questa sicurezza che ci rendeva orgogliosi e ci innalzava agli occhi nostri. Ora qualche cosa da rimproverarci l'avremo sempre ; dal fondo della nostra coscienza si eleverà sempre una voce sommessa per dirci che potevamo far qualcosa di più, e sarà una pena perpetua. Ed anche guardandoci intorno, il cuore ci si stringe. Su nessun volto dei nostri compagni avevamo mai visto la paura, né immaginavamo che vi potesse apparire ; ora la vedemmo. A ciascuno di noi, per l'addietro, pareva che da lui solo la vittoria pendesse ; aver la forza di fare il proprio dovere era la cosa sola a cui ciascuno pensasse ; di se stessi si dubitava, non d'altri ; ora anche d'altri. Tutto è mutato : mille argomenti di forza svanirono, mille argomenti di timore sorvennero. E sono passate poche ore ! Pure fra la prima e l'ultima si è fatto un vuoto di dieci anni ; ci sentiamo invecchiati ; ci domandiamo se è stato un cattivo sogno ; tra i nostri occhi e tutto quello che ne circonda si stende ancora un velo ; in mezzo al silenzio mortale dei soldati che camminano con noi, tra quell'unico e diffuso rumore di passi che rende quel silenzio più tristo, un'eco confusa del fragore della battaglia ci rumoreggia ancora all'orecchio come eco lontana e sommessa, e sembra una voce che ci accusi¹⁵. Passano e s'avvicinano nella fantasia stanca faccie orrende di nemici intravisti dappresso tra il fumo, e i visi di compagni trasfigurati dalla morte, e chiaro e distinto il punto dove giacevano, e tutto quello che avevano intorno : quel sasso, quella traccia di sangue, quella pianta, quell'arma abbandonata..... Poi l'occhio ed il pensiero cadono sul soldato che ci viene accanto, su quello che lo precede, su quello che lo segue, più in là, intorno, vicino, lontano, su tutta la colonna che s'avanza silenziosa e quasi furtiva, come fiume raccolto e rapido, tutti stanchi, discinti, senza armi, a capo scoperto ; a tutti manca qualcosa, e nessuno ci bada, ed il giorno prima era un delitto. La campagna è seminata di armi, di cappelli, di tracolle, di pennacchi ; si passa e si calpesta ; è desolante ; tutte quelle robe sparse sono i rottami della disciplina, dell'ordine, della forza. Quanto tempo e quanta fatica prima che ogni cosa sia ricomposta !

Un minuto, un momento infortunato¹⁶ sperperò il frutto del lavoro di tanti anni, di tante cure, di tanti sacrifici ; l'esercito, l'orgoglio e l'amore della patria, su cui si accumulavano

¹⁵ *e sembra una voce che ci accusi > e sembra una voce che ci rimbrotti e ci accusi*

¹⁶ *Un minuto, un momento infortunato > Un giorno, un'ora infortunata*

tante speranze e tante trepidazioni, è rotto e umiliato ; i nostri amici e i nostri figli, che ieri ci sfilavano dinanzi splendidi e superbi, guardateli, li hanno battuti, non cantano più, non parlano, chinano a terra quelle care e altere fronti giovanili che noi baciammo quando partirono, pensano e soffrono, e non vorrebbero più tornare tra noi ; oh no ! tornate ; siete sempre nostri ; noi vi stringeremo al cuore collo stesso affetto di prima ; sollevate la fronte, la vittoria non è sempre dei valorosi ; coraggio, guardateci.... no, non vogliono, fanno cenno di no, continuano a camminare in silenzio, piangono. Oh è duro, desolante, è uno spettacolo che stringe l'anima.

*

* *

Per me è un tristo argomento di pensiero il maresciallo Mac-Mahon. La fortuna ha veramente infami giochi, come dice il Prati. Io m'immagino il ritorno del duca di Magenta a Parigi dopo la guerra del 1870, e lo confronto in cuor mio al ritorno ch'egli vi fece undici anni or sono dopo la guerra d'Italia. Tutto il corpo di spedizione sfilò sotto gli occhi dell'imperatore ; tutta Parigi era affollata, per la lunghezza di tre o quattro miglia, dalle due parti della strada dove i soldati dovevano passare ; i corpi d'armata entrarono nella città ordinati e disposti, reggimento per reggimento, battaglione per battaglione, nello stesso modo che in campagna ; ogni maresciallo precedeva il suo corpo. L'entusiasmo toccava il delirio ; non si applaudiva, si mandavano grida di gioia inarticolate, come i ragazzi ; si piangeva. Passò il Baraguay d'Hilliers, col suo braccio monco, canuto e venerabile, e fu salutato con uno scoppio di evviva fragorosi. Passò il Canrobert, giovane, bello, colla sua lunga chioma ondeggiante, con quella sua aria di generale della repubblica, popolare e simpatico, e fu accolto anch'egli con vivissima espansione di entusiasmo. Passò il Niel, passarono parecchi altri generali di divisione e di brigata illustri e valorosi, e su questi, come sugli altri fu versata una pioggia di fiori e di saluti. Ma quando comparve il maresciallo Mac-Mahon, l'antico soldato di Crimea, il valoroso espugnatore di Monte Fontana, l'ardito vincitore di Magenta, il caro e terribile Mac- Mahon, lodato e benedetto per tanto tempo da lontano, da tanto tempo aspettato e invocato, il più glorioso figliuolo della Francia, come lo chiamavano, il braccio destro dell'imperatore, l'idolo dei soldati, il primo campione dell'esercito d'Italia, allora da quell'immensa folla agitata proruppe un grido di gioia sovrumana ; gli si strinsero intorno al cavallo, lo fermarono, lo afferrarono pei grandi stivali, pel fodero della sciabola, per la tunica, e lo tennero lì fermo per guardarlo negli occhi, per gridargli ch'era un valoroso,

per dirgli che lo amavano, per fargli intendere coi gesti ch'egli era l'orgoglio della Francia ; e intanto venivan giù dalle finestre mazzetti di fiori, ghirlande, corone d'alloro, tanto che n'era coperto lui e il cavallo e la strada ; le signore sventolavano i fazzoletti dalle finestre ; la folla, ondeggiando e spingendosi innanzi, raddoppiava le grida e gli applausi ; *Ó* largo ! gridavano i lontani, vogliamo vederlo anche noi ! tutti abbiamo il diritto di vederlo ! *Ó* Ma i vicini non volevano cedere ; sbalzati indietro, si attaccavano al cavallo : *Ó* è il cavallo di Magenta ! *Ó* dicevano, e lo accarezzavano, e lo baciavano, e gli accomodavano i fiori nella criniera e sulla testa... . Mac-Mahon pianse.

Ed ora ? Ora lacereranno il suo nome, diranno che ha tradito la Francia, che ha condotto i suoi soldati al macello, che è un dissennato o un inetto, che lo si doveva prevedere, che si fece male a dargli il comando d'un corpo d'armata, che bisognava aver capito da un pezzo che egli non era altro che un caporale ardimentoso, ma che cervello e dottrina di generale non l'aveva avuta mai ; che altre teste vogliono essere i capitani d'eserciti in questi tempi, che è un'indegnità che gli si lasci ancora la spada, che lo si dovrebbe porre sotto consiglio di guerra e dare una giusta soddisfazione alla Francia ; [*e s'egli ritornerà a Parigi, ci si rimescola il sangue a pensarci, ma non se ne può dubitare perché lo fecero ad altri in Italia, e perché una cosa tira l'altra inesorabilmente, e l'ira popolare, giusta od ingiusta, non si ferma mai a metà, sì, s'egli ritornerà a Parigi, lo insulteranno*]¹⁷.

Codesti sono veramente grandi e terribili dolori che soverchiano l'anima e spezzano i cuori di tempra più dura. E sarà poi tutto suo l'errore ? chi lo può sapere ? chi lo saprà ? Una svista d'un istante, una notizia falsa, un assegnamento fallito, uno slancio sconsiderato di coraggio, un'illusione sfuggevole, un punto, un nulla può essere stato la cagione per cui s'impegnò la battaglia, e ne seguì il rovescio. E questo basta per precipitare la fortuna d'un uomo ; basta per strappargli dal capo incanutito nelle armi la corona di alloro e buttargliela ai piedi ; basta per togliergli la fiducia dell'esercito, a cui consacrò il braccio e la vita¹⁸, i più begli anni della sua giovinezza, ogni sua più bella speranza ; [*la fiducia dell'esercito, che è la sua patria, il suo orgoglio, il suo passato, quanto ha di più caro e di più venerato*] ; basta a contristargli per sempre la vita, che egli sperava di chiudere in una quiete serena, bella di mille splendidi ricordi, cinto d'affetti, coronato di gloria.

È una sentenza che spaventa.

¹⁷ Voilà le même texte paru dans le volume : *e dare una giusta soddisfazione alla Francia ; e fors'anco.... Fin dove possa giungere ne abbiamo avuto un esempio in Italia*

¹⁸ *consacrò il braccio e la vita > consacrò il suo sangue*

Noi siamo più calmi e più giusti ; in noi l'ira cittadina tace, e il dolore, a cui l'ingiustizia delle precipitate condanne si perdona, è men vivo ; sia però generosa e prudente la nostra parola. Per noi italiani il nome di Mac-Mahon è nome d'amico, nome di antico fratello di armi, nome che ci ricorda i più bei giorni e i più cari entusiasmi della nostra rivoluzione ; nome che ispira affetto e chiede gratitudine ; non lo dimentichiamo. Si può, in Italia, portar diverso giudizio del Governo napoleonico, e nutrir quindi per esso un sentimento diverso ; ma pei generali, pei soldati, per tutti coloro che hanno combattuto per noi, accanto a noi, sulla nostra terra, non è possibile che un sentimento solo, e l'averlo è dovere e l'esprimerlo è atto gentile. Per noi Mac-Mahon era venerabile e caro quanto il più vecchio e il più prode dei nostri soldati ; paghiamo oggi il debito di gratitudine che a lui ci lega, paghiamo glielo rispettandolo e difendendolo dalle ire ignobili e dalle persecuzioni crudeli. Chi ha mente e cuore per comprendere le grandi sventure e per misurare i grandi dolori manderà da lungi un saluto riverente e affettuoso al vinto di Wort, dicendogli dal più profondo dell'anima : *Ô Maresciallo !* Gli italiani non sono ingrati ; per noi voi siete sempre il vincitore di Magenta. Noi non dimenticheremo mai che nello splendore della Corona del Re d'Italia brilla il riverbero della vostra spada¹⁹.

*

* *

[*Nessuna notizia, nessuna emozione*].

X.

¹⁹ *nello splendore della Corona del Re d'Italia brilla il riverbero della vostra spada > la corona del Re d'Italia brilla del riverbero della vostra spada*

FIRENZE E LA GUERRA.

13 Firenze.

*

* *

[Firenze e la guerra continuano a tacere, ed io a divagare dal titolo che imposi alle mie poche parole di tutti i giorni.]

*

* *

Il dire ora che l'esercito francese ha tutto cattivo : generali, stato maggiore, armi, tattica, disciplina, non basta perché codeste son cose che si possono mutare, e le muterà l'esperienza ; bisogna dare un giudizio di natura irrevocabile, che costituisca durevolmente nell'opinione volgare l'inferiorità della Francia.

E questo giudizio i caldeggiatori della Prussia lo trovarono:²⁰ « Il coraggio del soldato francese non basta più oramai a vincere le battaglie ; è una natura di coraggio che poteva far buona prova ai tempi dei fucili a pietra focaia, non più ora coll'armi a tiro rapido, <per> le quali ci vuol calma, più che altro, ed occhio. Il coraggio francese, impetuoso e tumultuario, nelle battaglie d'oggi non è altro che un fattore di disordine ; riduce il combattere ad una continua rincorsa, che indugia il successo, prostra le forze, duplica le perdite e dà poca noia al nemico, o meglio non gli dà altro che noia. I prussiani hanno il vero coraggio saldo e longanime che ora ci vuole ; il coraggio pensato, avveduto, immobile, che veglia ed aspetta e si scatena a tempo opportuno ».

Molti la pensano in buona fede così ; una corsa precipitosa, un urlo e un colpo di baionetta, ecco la tanto vantata furia francese. Qualcuno arriva persino a soggiungere : « Non è vero. Oh vedete ! Bisogna convenire che c'è della grande serietà in Europa, perché a porre il dito a occhi chiusi sulla carta geografica, nove volte su dieci si va a toccare un popolo che è in fama d'aver un coraggio poco su poco giù della maniera di quel dei prussiani ; e una o due volte appena capita sotto un popolo famoso per quella specie di coraggio di corsa onde va lodata la Francia. Il soldato inglese è un soldato

²⁰ *E questo giudizio i caldeggiatori della Prussia lo trovarono > E questo giudizio v'è chi l'ha trovato e lo esprime*

tenace, il russo tenace, l'austriaco tenace, il prussiano tenace, lo svizzero tenace, il danese tenace, cento altri tenaci ; e di corridoiori, d'incauti, di pazzi si conta appena il francese, l'americano, e forse qualche altro di cui ci sarebbe a discutere. C'è quasi da sospettare che quel coraggio là sia più comodo, a vedere ch'è tanto comune.

Ma si pigli pure l'argomento da un altro lato. Si scomponga nei suoi elementi codesto coraggio dell'avvenire : si troverà ch'essi sono, per esempio, la costanza, la fermezza, la fiducia profonda e salda nella forza propria, quella virtù indomata e selvaggia che vuole, e s'ostina, e si infiamma nell'avversità, e si ritempra in se stessa e risorge dalle cadute più fiera.

Ebbene, se la costanza si rivela in trent'anni di guerre gigantesche vinte a furia di lunghe marcie forzate e a prezzo di fatiche e di stenti inauditi e incredibili ; se la fermezza c'è campo di mostrarla sulle balze nevose e dirupate dei più alti monti della terra, e a traverso i deserti, le lande, le paludi, a lontananze sterminate dalla patria, circondati di nemici, senza rifugio, senza soccorso, senza pane ; se la fiducia nella forza propria ci è modo di spiegarla provocando l'Europa, gettandosi in mezzo a cinque eserciti nemici, riannodandosi, sgomenti e dispersi, al suono d'un grande nome e all'annuncio d'un grande disegno ; se la virtù selvaggia che vuole e s'ostina c'è maniera di provarla rinnovando dieci volte gli assalti disperati, morendo a dieci a dieci nelle marcie disastrose senza alzare una protesta e senza proferire un lamento, raggruppandosi e serrandosi in una piccola schiera, nei momenti supremi della sconfitta, per atterrire il nemico della sua vittoria e mostrare al mondo come si muore ; se a tutte queste cose si può dare il nome di costanza, di fermezza, di fiducia, di virtù, più che l'impeto cieco e di foga istantanea, si giudichi se al soldato francese manca il coraggio dell'avvenire.

E poi, impeto ! corsa ! Ma, Dio mio ! mentre si fa impeto e si corre, i nemici fanno i fuochi di fila e scaricano i cannoni ; la mitraglia squarcia le colonne assaltrici e sparge il terreno di membra lacerate e di sangue ; e bisogna non badarci, bisogna serrar le file e procedere, bisogna passar sui cadaveri e fissar gli occhi sui crani spaccati senza lasciarsi prendere dal terrore e dalla disperazione ; bisogna aver la forza di sentire col cuore fermo le grida orrende degli amici e dei compagni che giacciono mutilati e sformati, e guardare in viso la morte e saper morire ; e che a dar questa virtù sovrumana bastino l'immagine della patria, i colori della bandiera e il grido del colonnello. Questa è la furia dell'assalto francese, la furia che prese il Monte dei Cipressi, la chiesa di San Nicola, la torre di Solferino, le alture scoscese e formidabili di Pellegrino e di Folco ; impeto ! corsa ! è un impeto che copre le chine di cadaveri, è una corsa di sangue che rimanda a casa i reggimenti decimati e popola gli ospedali di braccia tronche e di gambe recise.

Appendices de la Première Partie

Il soldato francese ha anch'egli la sua ostinazione ; l'ostinazione bella e spaventevole dell'ira ; domandate agli austriaci s'egli sa farsi trafiggere sui cannoni e intorno alle bandiere^{21*}.

*

* *

Da che parte tieni tu?

Dalla Prussia.

Perché?

Perché mi urta i nervi la *blague* dei francesi.

Stupendo ! Grande !

^{21*} A ce point De Amicis ajoute dans le livre (p. 82-84) ce passage : « Era da prevedersi : la fama dei generali non basta più oramai a saziare la malignità di chi sospirava l'uniliazione della Francia ; si dubita dei soldati. Oh ! è un dubbio infame. I campi di Wörth e le alture di Wissemburgo sono seminate di cadaveri prussiani. Le colonne del principe reale e del principe Federico s'avanzano per una campagna allagata di sangue. I dispacci che annunziano la vittoria a Berlino hanno tutti una parola di dolore sulla tremenda grandezza dell'uccidio ch'esse costarono ad ambe le parti. E non si potrebbe, senza infinita viltà, dubitare del valore francese da noi, che li vedemmo morire al nostro fianco a migliaia, col nome d'Italia sulle labbra, noi che ieri soltanto impallidimmo di meraviglia e di terrore dinanzi a un monte di teschi francesi sull'altura della chiesa di Solferino.

Non volete che lo si ricordi? Vi pesa la gratitudine?

Noi dobbiamo amare e venerare l'esercito francese fuori d'ogni ragione politica, d'ogni interesse nazionale, d'ogni legame di gratitudine. L'esercito francese ha una gloria sua e una vita sua, che passò incontaminata e splendida a traverso i regni, le rivoluzioni e le repubbliche, in nome di cui combatté da ottant'anni. Il soldato francese fu prima di tutto e sopra tutto il soldato della rivoluzione e della libertà. Mutata la bandiera, non gli si è mutato il sangue ; e il suo coraggio s'accende ancora alla fiamma antica. Sotto il bigio cappotto batte tuttavia il cuore che batteva sotto la giacchetta del giovinetto dalle lunghe chiome, che volava ai confini della Francia scalzo, lacero e superbo. Nel nuovo soldato arde ancora lo spirito che reggeva la lena di quel giovanetto quando trascinava i cannoni su pei dirupi delle Alpi. Le file dei nuovi soldati tien salda ancora quella forza che stringeva i quadrati insuperabili sulle sabbie d'Egitto. Nel petto del nuovo coscritto è viva ancora quella virtù tenace e magnanima che l'animava, estenuato e scarno, nella solitudine dei deserti di neve, in quella follia sublime della campagna di Russia. Noi amiamo codeste memorie, che l'esercito francese ci rappresenta, per il fecondo tumulto di affetti e di pensieri che ci suscitarono nell'anima : le amiamo come tutto quello che è grande e solenne per isventura e per gloria ; amiamo codesto soldato perché fu valoroso, indomabile, sventurato, devoto ; lo amiamo in sé, per sé, fuori del suo popolo e del suo sovrano ; amiamo quel grande berretto villosa, quell'antica tunica a coda, quelle grandi ghettoni, quelle due tracolle incrociate delle guardie imperiali, quei colori, quei segni, quei ricordi, quelle bandiere coi nomi di Friedland e d'Austerlitz, l'aura venerabile che muove da quelle file ; amiamo quest'esercito, infine, perché anche noi, come quel giovanetto dei *Miserabili*, leggendo a sera tarda le pagine immortali della sua grande epopea, abbiamo sentito nella solitudine della nostra cameretta il passo misurato e pesante dei battaglioni della guardia, il grido lontano dei reggimenti, l'eco dei cento cannoni radunati e schierati sotto l'occhio fulmineo del grande capitano, e a poco a poco il cuore ci si gonfiò, l'occhio ci si empì di lacrime, il sangue ci arse, e spalancate con furia convulsa le finestre abbiamo lanciato un grido d'entusiasmo nel silenzio della notte : Viva l'Imperatore ! ».

Così è ; tutto si perdona, anche a un nemico, fuorché il menomo segno ch'egli ci dia di credersi qualcosa più di noi. Ne siamo magari convinti, ce lo diciamo cento volte al giorno a noi stessi ; daremmo gli occhi della fronte per [*poter stargli a pari e*] poterci credere in diritto di alzar la testa e di camminare impettiti come fa lui ; forse, in luogo suo, faremmo peggio²² ; ma non tolleriamo che egli mostri d'accorgersene e ci faccia capire che lo sa. In fondo, è un sentimento scusabile, ma meschino; basso poi e spregevole, quando si faccia cagione e alimento unico di avversione e d'inimicizia, reprimendo in noi tutti quei moti e combattendo tutte quelle tendenze che ci porterebbero più ragionevolmente alla simpatia e all'affetto.

E poi, si noti che logica, i francesi fanno della *blague*²³ non perché sono uomini come tutti gli altri che fecero qualcosa da cui sia lecito trarre in qualche modo codesto diritto, ma perché sono francesi ; che la *blague* sia fondata o no su qualche cosa di vero e di solido non si cerca ; quel che preme si è che la modestia sia rispettata ; noi italiani siamo i paladini della modestia²⁴. Ma chi non comprende che non è la *blague* che ci dispiace e ci umilia dalla parte dei francesi, ma bensì la superiorità del loro passato e del loro presente che gliela ispira ? Chi non vede che non è tanto quella *blague* che noi condanniamo, dicendo male di loro, quanto il nostro dispettino e la nostra stizzuccia a cui vogliamo dar sfogo ?²⁵

La *blague* è il belletto della forza e della gloria, dovunque esse si trovino accoppiate²⁶. [*Avrei voluto sentire un romano in mezzo ai galli ai tempi di Cesare, un greco in mezzo ai persiani ai tempi di Alessandro, un cartaginese in mezzo ai romani ai tempi d'Annibale. Interrogate i contadini della Lombardia e del Veneto, e saprete che gli ufficiali austriaci, fanti e cavalieri, dicevano che ci avrebbero cacciati indietro gli uni col fodero delle sciabole e gli altri col frustino. E poi date tempo al tempo, e si sentiranno i prussiani, e si potrà valutare la differenza che passa fra l'allegria blague dello spirito d'un soldato e la dotta prosopopea d'un professore orgoglioso*].

²² faremmo peggio ; > faremmo peggio, e lo diciamo noi stessi ;

²³ E poi, si noti che logica, i francesi fanno della *blague* > E poi, si noti, i Francesi hanno della *blague*

²⁴ noi italiani siamo i paladini della modestia > noi siamo i paladini della modestia

²⁵ Beaucoup différent est le texte dans le livre à ce passage : « Ma badiamo di non ingannarci. Badino i più furienti a non scambiare il legittimo e fiero orgoglio nazionale a cui la *blague* d'ogni straniero riesce molesta o ingiuriosa, col dispettino e la stizzuccia che desta nelle anime piccole una superiorità incontrastata. Sentimenti molto diversi che vestono non di rado una forma ».

²⁶ La *blague* è il belletto della forza e della gloria, dovunque esse si trovino accoppiate > La *blague* è il belletto della forza e della gloria, sempre e per tutto.

Io vorrei mettere l'Italia in luogo della Francia e che ogni francese pigliasse un italiano e gli dicesse, come a loro si dice, se non colle parole, col fatto : « Senti : tu sei un uomo di spirito, non ti si può negare questo merito ²⁷; io faccio tesoro di tutti i tuoi *bons mots*, e quando voglio dire un'arguzia la rubo a te o calco la mia sul disegno della tua. Le più belle commedie sono le tue ; i più bei romanzi sono i tuoi ; le vetrine dei miei librai sono tutte piene dei tuoi libri ; io sono vestito da capo a piedi dei panni che mi fai tu ; mia moglie e mia figlia si vestono come piace a te; tu sei il legislatore del buon gusto, della moda, d'ogni cosa ; quando la tua città capitale starnuta, come dice Vittor Hugo, la mia le fa eco ; quando dà in una risata, la mia per entrarle in grazia, fa le viste di crepar dalle risa ; i miei ministri fanno tutto quel che ti frulla pel capo ; i tuoi soldati sono i primi soldati del mondo ; tutte le tue cose sono belle e grandi ; noi ti rubiamo tutto : lo stile, le insegne delle botteghe, i giornali, l'accento, la lingua, i balli, i proverbi, i giuochi e le *lorettes* ».

Vorrei vedere la faccia di un italiano a cui si tenesse questo discorso.

Ma noi, noi italiani, prima del 1866, non credevamo forse l'Italia il prototipo della civiltà, l'avanguardia d'un'età nuova, il faro del mondo civilito ed incivilito ? Non si esciva forse dai ginnasi e dai licei col profondo convincimento che in fatto di lettere, di scienze, d'arti, di armi, di coraggio, di ogni cosa ci lasciassimo addietro tutta l'Europa ? Ognuno di noi non era sinceramente persuaso e sicuro che ogni singolo italiano dovesse infilzare con ogni colpo di baionetta una mezza dozzina di croati ? Gli austriaci ? Li abbiamo sconfitti a Goito. I francesi ? Li abbiamo battuti a Roma. I russi ? Li abbiamo vinti in Crimea. Gli svizzeri ? Li abbiamo sgominati a Castelfidardo. Il mondo intero ? L'abbiamo dominato da Roma ; Cesare e Bruto sono i nostri padri ; in noi scorre il sangue dei vincitori del mondo ; il nostro *képi* l'elmo di Scipio, e chi sa che un giorno non si ritorni a dettar legge « d'Ibèrnia all'irta Haiti » chi sa ?²⁸

E adesso non abbiamo ancora una folla di professorucoli di letteratura italiana che non sanno fare un discorso per distribuzione di premi senza levar l'Italia ai sette cieli e dir corna della Francia e del mondo ?

*

* *

²⁷ « Senti : tu sei un uomo di spirito, non ti si può negare questo merito » > « Tu sei un uomo di spirito : io faccio tesoro di tutti i tuoi *bons mots*

²⁸ a dettar legge « d'Ibèrnia all'irta Haiti » chi sa ? > a dettar legge da un capo all'altro del mondo !

Il soldato francese sente e comprende le cause nobili e giuste. Chi non ricorda il linguaggio ardito, affettuoso e gentile che ci parlavano nel cinquantanove, tutti, dal vecchio sergente della guardia all'ímberbe coscritto del reggimento di fanteria ? L'Italia ! la libertà ! Oh non c'era mica bisogno di spiegarglielo il perché li avevano mandati a combattere con noi, non c'era nemmeno bisogno ch'essi ci dicessero che lo sapevano : bastava guardarli negli occhi. Venivano come ad un convegno di antichi amici, e ci ringraziavano di averli chiamati. Entrando in Torino sotto una pioggia di fiori, fra due ali di popolo che stendeva le braccia per strapparli dalle file e serrarseli nel petto, in mezzo a due schiere di carrozze di signori che li chiamavano colle grida e coi cenni per portarseli a casa a desinare : *Ó On ne commence pas bien*, dicevano con accento tra commosso ed allegro, *on nous fait pleurer*. Ó Appena usciti dalle loro caserme, domandavano ai popolani dove fossero le nostre : Ó I bersaglieri ! Vogliamo vedere i bersaglieri ! Ó E corsero incontro ai nostri soldati che già volavano verso di loro, e si abbracciarono come fratelli. Essi sapevano poche parole di italiano, ma si facevano intendere. *Italie, Italie* era il loro intercalare, il riempitivo dei loro discorsi, la loro parola d'ordine, e la dicevano colla voce commossa posandosi una mano sul petto, come si pronuncia il nome di una madre cara e sventurata. La sera essi passeggiavano a braccetto cogli operai, vecchi, donne e figliuoli insieme. Gli zuavi portavano i bambini ; le piccole braccia bianche²⁹ *de ces petits piémontais* si appoggiavano sulle spalle atletiche di quei superbi soldati, e nel salutarsi e nel dividersi cingevano i loro colli robusti e bruni, come una ghirlanda di fiori intorno a una colonna di granito³⁰.

Noi gli abbiamo visti partire, gli abbiamo accompagnati alla stazione, abbiamo sentito battere il loro cuore sul nostro prima che andassero a presentarlo alle palle tedesche, abbiamo udito il loro ultimo grido affettuoso di « Viva l'Italia », prima che andassero a gridare al nemico quello formidabile di « Viva la Francia », e, quando la loro voce non giungeva più fino a noi, vedevamo ancora agitarsi fuori delle finestre del convoglio le loro calotte rosse, le loro azzurre ciarpe quei poveri fazzoletti turchini, che tanti di loro adoperarono poi invano per arrestare il sangue impetuoso nelle orrende ferite della mitraglia. Belli, prodi e generosi soldati !

²⁹ *le piccole braccia bianche > le manine bianche*

³⁰ *e nel salutarsi e nel dividersi cingevano i loro colli robusti e bruni, come una ghirlanda di fiori intorno a una colonna di granito. > e quando gli uni e gli altri si accomiavano, vedevansi quelle tenere braccia infantili strette intorno a quei loro colli robusti e bruni, come ghirlande di fiori intorno a colonne di granito.*

*

* *

Come allora, così oggi noi v'auguriamo la vittoria³¹. La lotta sarà terribile ; vi sorriderà o no la fortuna, essa costerà molto sangue e molte lacrime alla Francia ; di molte madri strazierà il cuore e accorcerà la vita ; il lutto sarà lungo ed amaro, e la traccia delle sventure e dei dolori incancellabile. Ma, né questo pensiero scemerà l'animo vostro, né la immane forza nemica ; voi non difendete né la dinastia, né l'impero : difendete la Francia, la vostra bella ed amata Francia, le sue memorie, il suo genio, il suo nome, il suo onore, e in nome di questi affetti voi sapete morire.

Or bene ; quando vi slancerete per l'ultima volta, decimati e scomposti, contro il nemico, passando sui cannoni e sui carri atterrati, per una via coperta di cadaveri e di sangue ; già abbandonati da molti dei vostri generali spiranti o mal vivi, al riflesso dei villaggi incendiati, in mezzo agli ultimi e più miserabili orrori della battaglia, se in quel momento supremo non bastasse più a spingervi innanzi il nome della patria, il canto della *Marsigliese*, la vostra lacera bandiera, i grandiosi fantasmi delle Piramidi, delle Alpi, della Vistola, di Marengo, della Beresina ; se in quel momento sentendovi mancare la lena, se bastasse a farvi fare l'ultimo sforzo un lieve impulso di più, e se questo impulso ve lo sentiste nell'anima pensando che v'è un popolo che in quel punto vi manda un saluto d'affetto e di gratitudine dal più profondo dell'anima, e vi grida : *Ó vincete ! Ó* e palpita per voi come se pugnassero al vostro fianco i suoi figli, ebbene, Francesi, la vostra terra è grande e generosa, voi avete sparso molto sangue per noi, voi siete nostri fratelli voi avrete quel saluto e quel grido.

³¹ *Come allora, così oggi noi v'auguriamo la vittoria > E oggi, come allora, noi v'auguriamo la vittoria*

FIRENZE E LA GUERRA.

14 Firenze

*

* *

[La guerra s'è : ma Firenze non ci ha più che fare e sono scusabile. Avevo cominciato male ; i fatti seguiti e molto più quelli che stanno per seguire, sono troppo gravi e tristi, perché possa parermi lecito, non dico di scherzarci su, ché non ci scherzai, ma neanche di trarne indirettamente materia di riso. Lascio dunque l'allegrezza e la gioia all'arena Morini, dove c'è chi ne saprà tener viva la fiamma, e ragiono ai miei lettori con quella serietà raccolta e pensierosa da cui nessuno, in questi giorni, nessuno che abbia mente e cuore, si dovrebbe credere dispensato, neanche in casa sua, colla sua famiglia e i suoi amici : immaginiamoci quanto meno fuori di casa, alla presenza di mille persone che guardano, capiscono, sottintendono, si meravigliano o giudicano].

*

* *

Molti dicono : *Ò* Che i Francesi abbiano avuto la peggio da principio non mi dispiace ; io gliel'avevo augurato ; è bene che quello smodato orgoglio si rintuzzi un poco³² ; ora basta così, sono soddisfatto : vincano pure, grido anch'io viva la Francia. *Ò*

Si lasci correre quel che c'è di stravagante e di pericoloso in codesto far le parti della vittoria come si farebbe d'una torta sfogliata. Non è possibile gridar veramente col cuore : Viva la Francia ! adesso, dopo aver desiderato ch'ella fosse condotta a questi estremi e corresse pericolo di una disfatta intera e irreparabile. *[Starebbe quel augurio, quando a un dato momento si potesse dire alla Prussica : Fermati, ed ella si fermasse ; o la si potesse fermare con quattrocento mila baionette d'oggi in domani : se no, no. Ma via, meno male]* ; sia benedetto l'augurio, benché tardo, e s'avveri³³.

Ora io domando a coloro che persistono nel primo desiderio, non per altra ragione che di quel orgoglio odiatissimo, se non credono proprio che possa bastare a contentarli

³² *è bene che quello smodato orgoglio si rintuzzi un poco > era bene che quello smodato orgoglio fosse un pochino fiaccato*

³³ *sia benedetto l'augurio, benché tardo, e s'avveri > Ma sia pur benedetto l'augurio, benché tardo, e s'avveri*

quello che accade finora. La Francia provocò e fu vinta ; volle invadere e fu invasa ; gridava : a Berlino, e ora si stringe intorno alle fortificazioni di Parigi ; confidava nell'onnipotenza del suo esercito, e ora chiama alle armi tutti i cittadini ; credeva che i suoi nemici si dissipassero al suo soffio, e già parlava il linguaggio della vittoria, e ora dice ai suoi figli : Bisogna prepararsi a morire per salvare l'onore ; e questo mutamento seguì in pochi giorni, in poche ore, può darsi, e duramente, amaramente, a traverso d'una splendida illusione che le fece sentire intorno alla fronte l'alloro e le strappò un grido di trionfo, per ricacciarla subito nell'abbattimento e nel dolore, coronata di spine, muta ed intenta al crescente fragore dei nemici che credeva già sgominati e lontani.

Quando un popolo ha provato di questi disinganni e di queste angosce, se proprio non gli si augurava altro che una lezione di modestia, se non lo si odia di odio cieco e selvaggio, se non s'ha il cuore vuoto od iniquo, si può dire, si deve dire : Basta !³⁴

Temono forse costoro che una grande vittoria a Metz risusciti l'orgoglio mai domato dalle piccole sconfitte di Wissemburgo e di Wörth ?

Ah ! quando dalla parte che vince vi era il terribile dilemma : *È essere o non essere ; È quando dietro a quella parte v'era la grande città, il centro della vita d'un popolo, l'ultimo baluardo della sua libertà, l'ultimo ricetto della sua bandiera ; quando tra le file della parte che vince, frammisti ai giovani soldati che amano la guerra e la gloria, vi sono i cittadini coi capelli grigi, gli operai, i genitori, che amano la vita pei figliuoli e la pace per il lavoro ; quando si pensa alle ineffabili angosce che desterà l'incertezza, alla sterminata ecatombe che costerà la vittoria, al vuoto spaventevole che farà trista la pace, allo strascico interminabile che codesta guerra gigantesca lascerà di miserie, di malattie lunghe e penose, di legami d'affetto spezzati, di sogni di felicità svaniti, di orfani, di vedove, di vecchi parenti rimasti soli, di famiglie perpetuamente contristate dalla vista d'una cara persona mutilata e deforme ; quando si pensa a questo non si teme che quel orgoglio provocatore risorga, o se pur si teme, egli ci appare così povera cosa, in confronto del prezzo a cui fu pagato³⁵, che in verità non ci si può fermare il pensiero.*

*

* *

³⁴ *se non s'ha il cuore vuoto od iniquo, si può dire, si deve dire : Basta ! > si deve dire: Basta !*

³⁵ *in confronto del prezzo a cui fu pagato, > in confronto del flagello con che fu punito,*

Come quei quadri svariati, ove si vedono alla rinfusa paesaggi allegri e rupi nevole illuminate dalla luna, salotti signorili e campi di battaglia, donne, fanciulli e fiori, e in un cantuccio un uomo che dorme e sogna, così io veggo ora Parigi a traverso le novelle, i romanzi, le commedie, i quadri, le poesie, i giornali, che ce ne resero famigliari gli aspetti, i costumi, i tipi, le consuetudini più minute della vita di strada e di casa. Mi veggo vivi dinanzi agli occhi quello spettacolo grandioso ; sento il rimescolamento suscitato in quell'aura tiepida e molle di una vita di sfarzo e di piaceri, dall'improvvisa corrente infocata che porta dal campo di battaglia l'odore della polvere e lo strepito delle armi. A tratti a tratti l'elegante aspetto della splendida città imperiale si altera e si perde, e lascia apparire di sotto il profilo risentito e fiero della repubblica antica. Veggo un tratto di teatro tutto fitto di lumi ; tendo l'orecchio se mi arrivasse un verso gentile di Musset o un motto arguto dell'autore di *Dalila*, e scoppiano le note terribili della *Marsigliese*. M'affaccio a guardare il brulichio denso ed allegro di una grande strada di Parigi³⁶, e veggo una moltitudine compatta ed impetuosa che si allontana levando fiere grida di guerra e di morte. Sento una voce infantile e sonora, mi volto, mi veggo scintillare dinanzi due grandi occhi neri, mi ricordo del ritratto di Hugo, riconosco il caro e terribile *gamin* delle barricate, gli vado incontro ; egli mi grida : *Á Armi ! Á* e scompare. Guardo in un salottino lucente di seta e di specchi, una bella figura alta e flessibile, coi capelli sciolti, in atteggiamento stanco e voluttuoso ; riconosco l'eroina dei romanzi, la protagonista dei proverbi, il primo fantasma acceso nei miei sogni giovanili dal Dumas, dal Sue e da quell'altra schiera infinita³⁷ ; la chiamo, si volta, è mutata, pallida, piange ; il suo amante è alla guerra.

Mi sento urtato per la via, mi volgo, è l'impresario, il negoziante, il fattore, l'uomo panciuto del Kock, il tipo solito che schiaccia la gente³⁸ nelle diligenze e arriva sempre a casa quando sua moglie ha finito ; è lui, e me lo vedo vestito da guardia mobile, fiero e impettito, e mi grida colla sua grossa voce nasale : - Alla guerra ! *Á* Corro di caffè in caffè, cerco il mio tipo di giovanotto da romanzo, bello, elegante, spiritoso, ricco, generoso, innamorato, benedetto di tutti i doni di Dio, e lo incontro vestito da tiratore algerino, colla testa rasa, con due grosse scarpe, col viso già abbrunato dai primi soli del campo di Marte, colle mani incallite dal fucile... *oh no, no, non si perderà, non lo credo, sento che non può essere, mi par che sia impossibile*. Parigi ! Bella e grande Parigi ! ha

³⁶ *M'affaccio a guardare il brulichio denso ed allegro di una grande strada di Parigi > M'affaccio alla finestra per godere il brulichio denso ed allegro di una grande strada di Parigi*

³⁷ *dal Dumas, dal Sue e da quell'altra schiera infinita ; > dal Dumas e dal Sue ;*

³⁸ *l'uomo panciuto del Kock, il tipo solito che schiaccia la gente > l'uomo panciuto del Kock, che schiaccia la gente*

pur detto bene quel grande che a viver lontani da te si sente sempre un po' di voto nel cuore, ci pare sempre che qualche cosa vi manchi, si prova sempre qualche cosa che rassomiglia da lontano alla tristezza dell'esilio.

*

* *

[Questo slancio unanime e risoluto della Francia è bello e mirabile, ma mi turba, mi mette in ansietà ; io ho paura che a voler esser troppi, quei benedetti francesi, e a voler far troppo presto, finiscano poi col far confusione, e sarebbe una rovina. Capisco che è un affar serio tenerli a segno adesso che gli s'è sciolto il freno ; ma bisognerebbe pur che ci pensassero e glielo facessero intendere. Del coraggio ne hanno, e da venderne al di là del Reno, non c'è dubbio ; ma non è un esercito il prussiano contro il quale il coraggio basti. Un poeta francese disse che si sarebbero battuti anche coi bastoni ; va bene ; ma morire non vuol dir vincere ; la Francia non ha mica bisogno di provare che si sa battere ; ha bisogno di battere, e a riuscirci bisogna che sostenga l'impeto coll'ordine, l'ardimento colla disciplina, il valore col senno. Vedere i giovinetti di liceo che vanno al Ministero della guerra a domandar armi non saprei nemmeno dire se sia un indizio consolante o cattivo. Armi ! Quali ? le vecchie ? È poco meno che inutile. Le nuove ? Ma è un errore quello di credere che sia tanto facile l'imparare a servirsene ; ci vuol del tempo per tutti, anche pei più destri ; non vuol dir nulla che sia una faccenda meccanica e materiale : non ci sono tanti che non riescono mai a piantare un chiodo ! E poi per tirar giusto, a tempo e rapido ?

*

* *

Se i francesi vincono, la reazione del loro entusiasmo e del loro ardimento sarà spaventevole. Allo slancio di prima, ritemprato nell'ardore della vittoria, si aggiungerà l'ira divorata colle armi al piede in tutti questi giorni di preparazione e d'aspettativa. Sarà una battaglia fatale. O di qui si retrocede confusamente sino a Parigi, o di là si ripassa il Reno sfracellati e sconvolti. Dall'una o dall'altra parte ci sarà un inseguimento feroce, corpi d'armata dispersi, intere batterie conquistate a sciabolate e a colpi di baionetta, reggimenti avvolti e disarmati, quadrati rotti, brigate di cavalleria ridotte in miserandi manipoli, mischie furiose intorno alle bandiere, colonne sterminate di carri raggiunte e predate ; forse di tutte le battaglie del secolo sarà la più grande la più

ostinata, la più funesta ; su nessun campo di battaglia si trovarono mai schierati quattrocento mila uomini da una parte e dall'altra, né con sì terribili armi, né con sì illustri nomi, né coi destini di tanti popoli legati alle loro bandiere.

*

* *

Molti hanno per costume di addormentarsi sempre in qualche immagine bella e lieta, tenendovi di proposito fisso il pensiero lungo tempo, poiché credono che l'addormentarsi così, invece che pensando ai guai e alle noie della vita giornaliera, porti un sonno tranquillo e salutare.

Io sono di questi, e ogni sera fantastico una grande vittoria dei francesi. Ma se sulle prime me ne contento, a misura che piglio sonno e le mie immagini si confondono, una vittoria così sentita da lontano e riferita dai giornali non mi basta più, e volge mille altre stranezze nella mente.

*Dico : hanno vinto ; oh ! sento che il cuore mi scoppia ; presto, nessuno a Parigi non lo sa ancora, porterò io pel primo la notizia, via di corsa colla furia d'un cavallo sfrenato ; via, divoro la strada ; il vento mi fischia agli orecchi ; gli alberi, le case e la campagna mi passano accanto rapidi e confusi ; *Ó* porto io pel primo la notizia, *Ó* ripeto *Ó* è una gioia sovrumana, animo ancora, ecco laggiù le case di Parigi ; già sento il sordo rumore della moltitudine ansiosa e fremebonda che s'agita e ondeggia nella piazza del Corpo legislativo come piena di torrente che travaglia le dighe ; ecco la strada, le bandiere, la gente : sono afferrato, circondato, stretto, interrogato da mille voci, da mille visi pallidi e stravolti, da mille mani agitate all'aria in atto di preghiera, di supplicazione, d'impero. Tento di raccogliere la voce, non posso ; sono estenuato, mi manca il respiro, casco in ginocchio, mi sorreggono : la gioia di proferir pel primo la divina parola e di veder tutto quel popolo sollevarsi trasfigurato e sovrano, mi opprime, mi fa male ; il mio aspetto è preso per indizio di novella funesta ; da ogni parte mi rinnovano le domande con più impetuoso furore ; guardo intorno, è un mare di teste ; le finestre, i terrazzi, i tetti lontani, per tutte gente colla bocca aperta e le mani tese verso di me ; io riprendo vita, m'alzo in piedi, faccio uno sforzo supremo e un grido altissimo sprigionato dal profondo delle viscere prorompe ed echeggia sulla moltitudine immensa : *Ó* Avete vinto ! *Ó* Nessuna voce risponde ; un fremito sordo corre per la calca ; l'aria si agita subitamente mossa dal respiro affannoso di diecimila petti, un gorgoglio profondo e diffuso s'intende il grido solenne del trionfo s'è alzato al cielo e ne rimbomba Parigi, la folla è scomparsa*

*di qua e di là per le vie, una smisurata bandiera tricolore si stende nell'atto e copre la
immortale città, e tutto diventa buio, ed io dormo.*

*

* *

*¿E se proprio non dovesse esser altro che un sogno ? ¿Non me lo dite, lasciatemi
vivere del mio sogno ; è un conforto dei rovesci passati, potrà essere un conforto dei
rovesci futuri, mi fa bene, ne ho bisogno, lo amo, lasciatemelo....*

¿E se proprio non dovesse esser altro che un sogno ?

*Ma di chi è questa voce malaugurata e ostinata ? Ebbene e se fosse così ? La Francia
non muore....*

*Oh ! mi ricordo d'un bel quadro che mi ha fatto battere il cuore per tanto tempo. Sulla
cornice di sopra c'era scritto : ¿ Cinque giorni dopo Waterloo ¿ Una stanzuccia nuda e
malconcia : in un canto un letto dove c'era un giovane pallido e estenuato : una fanciulla
alta e bionda stava inginocchiata in terra vicino al capezzale ; accanto a lei, sopra una
segiola, una sciabola, una divisa di granatiere della guardia, una benda sanguinosa,
alcune lettere sparse ; sul guanciale una stampa col ritratto di Napoleone il Grande. La
fanciulla, piangente e desolata, tratteneva con tutta la forza delle sue mani la destra del
giovine che cercava di afferrare qualcosa sul proprio petto ; aveva il petto tutto sparso di
sangue ; lo sventurato s'era sfasciato la ferita e voleva morire ; aveva la disperazione sul
volto, gli occhi pieni di lacrime e la bocca contratta in un singhiozzo doloroso. ¿
Lasciami, pareva che dicesse, abbiamo perduto, la nostra bandiera è caduta nella
polvere, l'esercito è disperso, la guardia è morta ; io dovevo morire, io non posso più
vivere, io soffro ; cara, perdonami, io voglio raggiungere i miei compagni, questo non è il
mio posto, tutto è perduto, lasciami morire, la guardia è morta....*

*Negli occhi della donna c'era tutto il genio del pittore ; io vi lessi subito, e pensai : ¿ In
questo momento quella fanciulla dice al suo amante : ¿ no, vivi, aspetta, spera ; verrà il
giorno della rivincita, ché la Francia non muore.*

Io mi conforto nell'immagine di quel quadro].

FIRENZE E LA GUERRA.

15 Firenze

*

* *

[Mi si domanda : R' E le impressioni della città ? R' Quali impressioni ? Sono così poche e così leggere che, se da principio ne volli scrivere qualcuna, me la dovetti inventare. Non vedo che metta conto di far passare come preoccupato ed ansioso della guerra un pubblico che prorompe ogni sera in furiose dimostrazioni d'entusiasmo per i ballerini. Come volete che a questo pubblico vadano a versi gli zuavi o i prussiani coi visi neri, cogli occhi feroci, coi baffi irsuti, coperti di polvere e intrisi di sangue ? Gli piacciono i calzoncini di rosa, cari lettori, le giacchettine azzurre coll'orlo d'oro, i visi piccini e infarinati con due baffetti neri e aguzzi, e quelle braccia aperte e quella testina chinata in atto d'amore. Chi non crede vada a vedere. È strana, o più che strana, è una cosa che non piace sentirsela dire subito dopo aver desinato che potrebbe turbare le funzioni digestive ; ma d'altra parte quando su tutto l'altro sesso è stata stesa da una mano possente una rete di fili di metallo, come si può pretendere che l'amore non pigli una cattiva strada ?

*

* *

Non posso senza tristezza gettar gli occhi sull'elenco dei generali francesi del 1870. Vi cerco molti cari nomi del 1859 e non li trovo più. Così nel 1859 seguiva a molti vecchi patrioti piemontesi che avevano vive ancora nel cuore le memorie del 14 e correvano alle caserme a domandare del generale d'Espinois, del generale Acard, del colonnello Clotier, di tanti altri vecchi amici, con un po" di speranza di trovarceli ancora. Il d'Espinois è morto, i soldati rispondevano ; l'Acard è morto, il Clotier è morto, tutti gli altri sono morti. E i vecchi piemontesi tornavano a casa sconfortati e mesti. Ora io cerco il maresciallo Niel, il generale d'Espinasse, il generale Dien, il generale Auger, il generale Cler, il colonnello Chartier, il colonnello Chabrière. Ohimè ! il cuore mi ingannava ; il mio desiderio affettuoso di rivederli combattere per l'onore della Francia mi faceva velo alla memoria ; essi sono morti, tutti morti.

*

* *

Ma ne ritrovo pur molti e dei più valorosi. Il Canrobert c'è ancora, il Ladmirault, il Bourbaki, il Bazaine, il De Failly, il Maneque, il Decaen, tanti e tanti altri ci sono ancora. Sono trascorsi undici anni ; non ce n'è più nessuno di giovani tra codesti ; non vi sono più capelli neri. Invece hanno un gallone di più sul berretto, qualche medaglia e qualche croce di più ; scarso compenso davvero. Ma che importa ? I corpi solamente invecchiano in codesta razza di soldati ; l'anime sono sempre giovani, e gli occhi R io vorrei vederli nel campo R gli occhi sempre splendidi della luce dell'anime.

*

* *

Ma tutte queste son baie adesso ; studio ci vuole, altro che anime e occhi ; bisogna impallidire, come dice l'Alardi, in sapienti veglie ; farsi , come dice Dante, per molti anni macri sui grossi volumi ; la guerra ora la vincono i professori ; il fucile e la sciabola sono agli ordini del compasso e del calamaio ; non solo, ma per essere bravi generali dicono i prussofoli, è quasi indispensabile portar gli occhiali e prendere un'andatura di capo-sezione. Già si comincia a scrivere che siamo ignoranti, che abbiamo perso perché siamo ignoranti, che perderemo sempre finché saremo ignoranti ; che a condurre gli eserciti, come disse un deputato alla Camera, s'impara assai più in biblioteca che nel campo ; che gli ufficiali dovrebbero essere presi di botto dalle università, e che ai soldati si dovrebbe far tenere in mano assai più la squadra e la matita che il fucile e la daga.

*

* *

Che in fondo ci sia qualcosa di vero in tutto questo non si può negare ; ma l'esagerarlo, come si fa da tanti, e l'enunciarlo in modo così assoluto, e l'applicarlo in termini così generali, è ridicolo, Si grida ira di Dio dello stato maggiore francese ; un deputato del Corpo legislativo sentenziò addirittura che sono un branco d'asini ; si dice fra noi che non avevano preparato, che non avevano capito, che non avevano studiato,

che non avevano fatto, No, non si dica che esagero ; sono discorsi che si sentono dieci volte al giorno, e che non solo si sentono, ma si leggono ; è incredibile come rapidamente si sparga e profondamente si radichi nel volgo una qualunque opinione che innalzi e glorifichi noi agli occhi nostri deprimendo la gloria altrui ; io credo che vi siano moltissimi in buona fede convinti che lo stato maggiore francese sia poco meno che il più inetto d'Europa.

Ebbene, se c'è un esercito che si sia affrettato a trarre ammaestramento e profitto dalla esperienza del 1866 ed abbia studiato e discusso l'esercito prussiano con serietà di proposito e maturità di criterio, è l'esercito francese. Prima della fine del 1866 la riforma dell'equipaggiamento del soldato francese era già compita ; prima della fine dell'inverno del 67 il progetto di legge per il riordinamento dell'esercito era già redatto e presentato al Corpo legislativo ; le nuove teorie tattiche furono compilate con grandissima sollecitudine ; le esperienze del vestiario, delle armi, dei regolamenti di esercizio, di tutto quanto era stato modificato o mutato vennero condotte con una diligenza mirabile. L'imperatore visitò i campi, assistette alle manovre, tenne dietro ai progressi delle truppe, chiamò egli stesso al rapporto, moltissime volte, i generali divisionari, e fece loro la lezione come un maresciallo. Volle occuparsi egli stesso di tutte le piccole proposte di modificazione all'equipaggiamento ed alle armi da chiunque fossero presentate ; ricevette gl'inventori, esaminò con loro gli oggetti, li fece sperimentare sotto i propri occhi ; partecipò a tutti gli studi del ministro della guerra e dello stato maggiore ; si occupò di tutte le pubblicazioni, incoraggiò gli ufficiali studiosi, mostrò sempre di vedere tutto, d'intender tutto e di preoccuparsi di tutto. E i generali francesi, dopo il 1866 mostrarono forse di non aver compreso i mutati principii, i nuovi bisogni della guerra e degli eserciti ? non si diedero forse agli studi con ardore e con coscienza ? La più parte dei generali meditarono e scrissero qualche cosa di nuovo e di utile; parecchi, il Trochu e l'Azemar fra i quali, pubblicarono opere che sono oggi in grido presso tutti gli eserciti : una discussione ardentissima si sollevò fra le più cospicue autorità militari nel campo della stampa periodica e fuori ; l'istituzione delle conferenze scientifiche tra gli ufficiali riuscì ottimamente ; fu imitata altrove, ne furono cercate e studiate e lodate universalmente le pubblicazioni ; le rive del Reno, il teatro della guerra attuale, la quistione della difesa e dell'offesa nella ipotesi del conflitto che ora è scoppiato, furono sviscerate e stancate come e quanto si poteva. Non ci fu guerra sulla faccia del globo, dove lo stato maggiore francese non abbia mandato ufficiali a studiare le operazioni ; le relazioni ufficiali, le carte, gli studi che dallo stato maggiore uscirono, furono considerate sempre tra le migliori d'Europa, e da tutti gli scrittori stranieri commendate ; il movimento intellettuale

dell'esercito fu vasto, fecondo e costante ; in Europa non si sarebbe trovato tra i più severi avversari e i meno caldi estimatori della Francia uno solo che lo negasse, o ne mettesse in dubbio la serietà dei risultati ; tutte queste cose non furono certo opera esclusiva dello stato maggiore, ma, in somma, gli è il corpo che dà l'impulso agli studi e ne incarna gli effetti.

Su che dunque si soda questa nuovissima sentenza d'inettezza e d'ignoranza latina che gli si scaglia con sì improvvisa acrimonia ? Sulle disfatte di Wissemburgo e di Wörth? Per far la corte alla Fortuna gli uomini sputerebbero in viso alla Virtù.

*

* *

Le ferite del generale Ladmiraault saranno ben risanate, spero. Povero generale Ladmiraault ! Povero ? Splendido e venerabile ; ma quella parola povero mi vien naturale pensando al sangue ch'egli sparse a Solferino e a come lo sparse.

Oggi comanda un corpo d'armata ; allora comandava la 2^a divisione del 1^o corpo.

*Il 1^o corpo attaccava gli austriaci sulle alture di Solferino. Gli austriaci erano grossi, risoluti a difesa disperata, protetti dagli alberi, dalle case, dai rialzi del terreno, e più dall'erta scoscesa e rotta che si stendeva dinanzi agli assalitori. Le due brigate della divisione Ladmiraault andarono per le prime all'assalto. Mentre salivano, una batteria francese, trascinatasi con grande stento sopra un colle vicino, con un gagliardissimo fuoco apriva larghi ed orrendi vuoti nei battaglioni serrati del nemico, e li obbligava a cedere terreno. Ma come sempre segua in quella giornata, i battaglioni austriaci fuggati e dispersi, scoprirono, ritirandosi, altri battaglioni, stretti, saldi, immobili come muri di pietra, e una formidabile tempesta di ferro si rovesciò ad un tratto sopra gli assalitori e li costrinse a ritirarsi. Allora il generale Ladmiraault disse al suo capo di stato maggiore : *Ó Vado io a dirigere gli assalti Ó e di nuovo slanciò le due brigate contro gli austriaci, e stette fermo in un punto dove fiocavano le palle, a osservare i suoi soldati.**

*Ad un tratto mandò un grido e si toccò una spalla ; i suoi ufficiali accorsero domandando che avesse ; il Ladmiraault, ricomponendosi, sorrise, e disse colla sua calma consueta : *Ó Una palla. Ó Dove ? chiesero sollecitamente gli ufficiali, guardandolo per tutta la persona. Ó Quelque part Ó egli rispose ; Ó je ne m'en souviens pas ; Ó e continuò a osservare col cannocchiale l'andamento dell'assalto.**

Intanto il sangue, calato giù dalla spalla pel braccio, gli aveva invernigliate le mani.

Gli ufficiali se ne accorsero, e gridarono spaventati : \acute{R} Generale ! voi perdetevi molto sangue...

L'assalto era stato respinto.

\acute{R} Ah ! sangue d'Iddio ! \acute{R} gridò il Ladmirault fremente di collera \acute{R} si lancino all'assalto le ultime riserve della divisione !

Un ufficiale partì di carriera ; il Ladmirault tentennò sulla sella come per cader da cavallo ; gli ufficiali lo sorressero.

\acute{R} Si slancino... \acute{R} ripeté con voce fioca facendosi pallido \acute{R} si slancino all'assalto le ultime riserve della divisione.

Fu calato a terra, accorse un medico e si mise a fasciargli la ferita.

\acute{R} Lasciatemi ! \acute{R} egli gridò appena fu fasciato, e svincolandosi bruscamente dai suoi aiutanti di campo che lo volevano trattenerlo, corse verso il suo cavallo. Messo appena il piede nella staffa, s'accorse che non poteva salire.

\acute{R} Andrò a piedi \acute{R} disse \acute{R} a piedi accanto al mio cavallo.

E, passato un braccio intorno al collo del cavallo, seguì il movimento della sua divisione.

Dopo pochi minuti gli ufficiali accorsero di nuovo precipitosamente intorno a lui : aveva mandato un altro grido.

\acute{R} Nulla \acute{R} egli rispose, facendosi bianco come un cadavere : - sto bene, andate, non ho nulla, lasciatemi... \acute{R} e faceva uno sforzo per mandar fuori la voce \acute{R} lasciatemi guardare... la mia... divisione.

E con più tenace stretta cingeva il collo del cavallo , che piegava la testa verso di lui come sapendo ch'egli era ferito, per fargli coraggio ; e la guancia pallida del bravo generale posava sulla sua bruna criniera.

Una palla gli aveva passato la coscia ; gli ufficiali cercavano la ferita ; a un tratto gli mancarono le gambe, fu sorretto, adagiato in terra, fasciato.

\acute{R} Chiamatemi il generale Nègrier \acute{R} egli disse con un filo di voce.

Il generale Nègrier era comandante della 1^a brigata ; venne immediatamente addolorato e commosso.

\acute{R} Generale... mormorò con voce indistinta il Ladmirault, vi raccomando la mia divisione... dite a tutti che sono rimasto sul campo... fin che ho potuto... che facciano onore alla Francia.

Fu trasportato via.

*

* *

Il generale Maneque è capo di stato maggiore del 3° corpo. Nel 1859 comandava la prima brigata della guardia imperiale. Il primo assalto della guardia venne condotto da lui, e fu splendido.

A un'ora e mezzo l'imperatore osservava il campo di battaglia di su un'altura davanti a Solferino. \acute{R} La vittoria è al centro \acute{R} diceva ai suoi generali ; \acute{R} bisogna sfondare il centro per far ripiegare le ali : la brigata Alton, non ancora provata, all'assalto.

La brigata Alton si avvanza. \acute{R} Si va ad assalire la torre \acute{R} dicono tra sé i soldati \acute{R} si va a morire ; ma l'imperatore è là, e vede, e con lui la Francia, e il mondo, e l'immagine luminosa della grande armata.

Il generale Forey si mette alla testa della brigata che procede in quattro colonne ; sono ai piedi del colle ; salgono impetuosi e serrati : \acute{R} coraggio \acute{R} dicono a bassa voce gli ufficiali ; i soldati si cacciano sotto a capo basso ; continuano a salire in silenzio ; sono ancora ordinati ; sono già su un buon tratto.... All'improvviso una tempesta orrenda di mitraglia, di palle di fucile e di palle di cannone, da fronte, da destra, da sinistra, atterra le prime sezioni lacera le colonne e copre la salita di morti e di moribondi sfraccellati. Alla vista di quell'eccidio miserabile la brigata vacilla, si rimescola, e dà indietro.

\acute{R} La guardia imperiale ! \acute{R} Napoleone ha ordinato alla prima divisione della guardia imperiale di venire in soccorso della divisione Forey ; la voce corre pel campo ; la guardia imperiale s'avvanza ; la falange sacra, la schiera dei momenti supremi che viene a vincere o a morire, il fiore del sangue francese, l'ultima custode dell'onore della Francia, l'ultima speranza, l'ultima virtù ; s'avvanza circonfusa di maestà e di terrore, incoronata dagli allori di cento battaglie, splendida dell'ultimo raggio del sole di Waterloo, formidabile, venerata, solenne.

\acute{R} Avanti la brigata Maneque !

La brigata Maneque si dispone in quattro colonne : baionetta in canna, giù gli zaini, e avanti.

La fanteria e l'artiglieria austriaca infuriano dall'alto, le quattro colonne salgono lasciandosi dietro quattro larghe strisce di caduti ; salgono come la guardia sale e le falangi greche salivano, serrati e impetuosi, e quanto più fulminati, più fieri ; \acute{R} viva la Francia ! viva l'imperatore ! \acute{R} l'eco del grido poderoso non è spento ancora, e sulle alture di Casa del Monte, simili a irsute chiome selvaggie scompigliate dai venti, nereggiano i grandi berretti villosi della guardia imperiale.

E i francesi dalla valle : \acute{R} Viva Maneque !

Appendices de la Première Partie

*

* *

*Ma non si finirebbe più a voler nominare tutti quei prodi ! E noi siamo inchiodati qui, e non possiamo combattere accanto a loro, e non possiamo neanche vederli, salutarli, accompagnarli collo sguardo, da lontano, su quei colli assolati, e gridargli ad uno ad uno : *Ò* Ti riconosco, valoroso !*

*

* *

Sono le cinque... Una vittoria dei francesi..... Grande Iddio degli eserciti, grazie !]

X

FIRENZE E LA GUERRA.

16 Firenze.

*

* *

[È una mattinata trista ; ci si aggiunge il disinganno di quella grande vittoria sentita gridar ieri per la via e che non è più di un piccolo combattimento fortunato ; un nuovo scontro a danno dei francesi annunciato dal re Guglielmo ; disordini gravi a Parigi... È una trepidazione che stanca ; se dura anche un po' c'è da mettersi a letto ; io, per conto mio, non ci reggo. E pensare che molti si divertono della guerra come d'una commedia, senza tenere né di qua né di là, e senza vergognarsi di dire che desiderano che duri e si accenda di più in più ! Codesta è vera carne da cannone, carne non condita di anima, come dice il Guerrazzi, che si dovrebbe mandare alla guerra ! Possa vincere la Prussia, e mutare tutti gli Stati in caserme e farli crepare sotto lo zaino, poltroni. Gran disgrazia aver qualche cosa che batte qui a sinistra ! Comunque la vada si pena ; se va male, perché va male ; se va bene, perché la gente non se ne rallegra, e non ne mena festa quanto noi ; la gente di cuore è la souffre-douleurs della gente che non ne ha. Si espande ed uggisce, si tormenta e fa ridere. Come sono sapienti e pratici quei due versi del Giusti :

Per me che vinca Pasquino o Pasquale

Non me ne importa niente, niente, niente.

*

* *

C'è della gente a cui un buon sigaro fa dimenticare qualunque disgrazia. È Fin che si digerisce È dice un crapulone in non so quale commedia È non s'ha diritto di piangere. È Ed altri dimentica il mondo riscalducciandosi il sangue « nelle arcane forme pubblicate dal palco » come dice l'Alardi ; arcane ! ingenuo. Arcane come la disinvoltura di chi le offre ed i maneggi di chi le compra. Si dice che i vecchi imperatori romani qui n'étaient plus toujours en état de bien faire, come dice con modesta perifrasi la figliuola del Montaigne, prima di mettersi alla prova, si accendessero l'immaginazione con certi

*spettacoli della natura di quelli di Avignone narrati dal Petrarca, per le camere tue fanciulle e vecchi vanno trescando, ecc . Non s'è mica perduto l'uso. Chi non ha dinanzi agli occhi un viso eternamente sorridente, a cui gli occhi luccicanti si raggrinzano, come a Francesco Cenci nella notte scellerata, ed una striscia di fiamma d'etico colora il sommo delle gote? Qualcuno dice : *Ò Fanno così per dissimulare l'ansietà e la tristezza dell'anima, ed infondere fiducia nel pubblico. Ó Sì, e lussuria nelle vene.**

*

* *

Vi sono dei linguaioli che dicono : Ó In fondo in fondo « non sarebbe mica male che la Francia perdesse ; ci corrompe la lingua... » - Costoro rassomigliano a quello scrittore d'una città di Toscana che quando viene a Firenze dice ai suoi amici che ci si ferma poco per non guastarsi l'accento.

*

* *

Il maresciallo Bazaine giuoca una gran carta ; se gli riesce, è la volta che paga i suoi debiti. Ma se è vero che l'esercito francese, ritirandosi verso Châlons, acquista tempo, si rafforza di numero, e lascia che le reclute e i volontari si rompano un po' alle fatiche della guerra e si impraticiscano ne l'uso dell'armi, non è a temersi pure che codesta lunga e pericolosa ritirata che si farà sotto la minaccia continua del nemico e potrà dar luogo ad altri rovesci parziali non è a temersi che scoraggisca il soldato e ne addormenti l'entusiasmo nella lunga incertezza dell'aspettazione ? L'abbandono di Metz non riuscirà di sinistro augurio all'esercito che non si rende una chiara e sicura ragione del concetto direttivo della guerra ? E non sarà un troppo grave rischio una grande battaglia sotto le mura di Parigi ? Parigi sopraffatta da un rovescio, col nemico alle porte, avrà tempo e animo di difendersi ?

*

* *

Il maresciallo Bazaine gode una buona fama nell'esercito francese. Le voci corse a suo carico riguardo alla spedizione del Messico pare che non abbiano lasciata alcuna

traccia che leda la sua riputazione. Era stato detto che prima di abbandonare il Messico avesse rifiutato di consegnare le polveri e le munizioni da guerra al Governo messicano che le voleva comprare ; che avesse ordinato al comandante la cittadella di Vera-Cruz di vietarne l'accesso all'imperatore Massimiliano ; che nella notte della partenza avesse fatto smontare segretamente dagli affusti tutti i pezzi d'artiglieria che difendevano la città ; che avesse sparso nel suo esercito che l'imperatore Massimiliano voleva attaccare le truppe francesi ; che avesse rifiutato a codesto imperatore di far accompagnare da un drappello di soldati francesi fino a Vera -Cruz le vetture cariche delle sue robe ; che fosse partito dal Messico senza prender commiato da lui e dall'imperatrice Carlotta che pure gli avevano tenuto al fonte battesimale un figliuolo ; e altre accuse di questa natura. Ma anco nel farle e nell'insisterci, i giornali francesi meno temperati parlavano del Bazaine con molto rispetto, e delle sue campagne militari nel Messico citavano e lodavano molti sapienti concetti e operazioni ardite e felici.

*

* *

Il maresciallo Bazaine ebbe una parte brillante nella battaglia di Solferino. Comandava la 3^a divisione del 1^o corpo d'armata composta delle due brigate Douay e Nioi. Le altre 2 divisioni lo precedettero sul campo ; egli si mosse per l'ultimo. La battaglia era già ingaggiata su tutta la fronte, e molti sanguinosi scontri con varia fortuna erano seguiti sulle alture del centro, quando egli arrivò a Grole, poco lontano da Solforino. In quel punto piegavano dinanzi a un rincalzo vigoroso degli austriaci le ultime riserve della divisione Ladmirault. La lotta ingrossava con rapidità terribile.

Un aiutante di campo del maresciallo Baraguay-d-Hilliers giunse di carriera dinanzi all'avanguardia del generale Bazaine. Il generale Bazaine accorse.

Ò Il maresciallo ordina che sia slanciato all'assalto il primo reggimento zuavi.

Ò Avanti il primo reggimento zuavi !

Il reggimento s'avanza rumoreggiando ; su quei neri e terribili volti balena la vittoria ; in quei larghi petti di ferro si prepara il grido annunziatore di morte ; i fucili, agitati dalle mani convulse, si urtano e le baionette risonano con lungo fragore ; gli austriaci, dal sommo dei colli sovrastanti, veggono due mila calotte vermiglie avanzarsi e serpeggiare sul verde dei campi simili a torbido torrente di sangue sgorgato dall'abisso.

Dietro agli zuavi s'avanza il 34^o reggimento fanteria.

Dietro il 34° s'avanza il 37°.

Le baionette luccicano a perdita d'occhio tra gli alberi e le messi dei campi lontani.

¡All'assalto ! ¡Grida il colonnello degli zuavi.

La piena sprigionata prorompe : un altissimo grido s'innalza e si prolunga come ripercosso dall'eco su per l'erta contesa ; l'erta si copre di cadaveri ; gli austriaci sono cacciati.

E subito l'artiglieria del generale Bazaine sfracella dalle vinte eminenze le case della gola di Solferino.

I nemici, di nuova gente ingrossati, si serrano sul colle dei cipressi, intorno alla torre e dentro il cimitero di Solferino. I siti sono fortissimi ; le salite dirupate e battute in tutti i punti delle artiglierie; i nemici traggono di dietro ai muri con un furore d'inferno.

¡ Si rovescino quei muri a colpi di cannone ! ¡ Ordina il maresciallo Baraguay-d'Hilliers.

Il generale Bazaine, che è giunto colla sua divisione a poca distanza dal cimitero, colloca una batteria sopra un'altura di fronte ed ordina il fuoco. Le mura squarciate rovinano come per crollo di terremoto, e rivelano, crescendo, l'interno terrore. Intanto una brigata della divisione Forey assalta il monte dei Cipressi ; l'altra investe la torre, ed il generale Le Bœuf, sopraggiunto di carriera con due batterie dell'artiglieria della guardia, copre di ferro il villaggio di Solferino.

Allora il generale Bazaine slancia all'assalto del cimitero il 78° fanteria ; tutta la divisione lo segue ; il cimitero è invaso ; il 10° battaglione cacciatori strappa la bandiera al 60° reggimento austriaco ; la 1ª brigata Forey è sul monte dei Cipressi ; la 2ª è sulla torre ; gli austriaci si precipitano giù per gli opposti pendii ; quattordici cannoni e duemila prigionieri cadono nelle mani del maresciallo Baraguay-d'Hilliers ; su tutte le alture di Solferino sventola la bandiera della Francia.

Vittorio Emanuele ordina ad un aiutante di campo : ¡ Volate al mio esercito, dite che i francesi hanno vinto, che voglio che vincano anch'essi, che debbono vincere.....

Chi avrebbe detto al generale Bazaine, mentre si tergeva il sudore dalla fronte sull'altura del cimitero in mezzo ai soldati stanchi e sanguinosi, aspettando gli ordini del suo maresciallo : ¡ Tu fra 11 anni avrai nelle mani i destini della Francia ?

*

* *

Appendices de la Première Partie

Sono le due, e nessuna notizia. Ah ! il passato non mi basta, e neanche la quotidiana lezione di strategia che mi dà l'Opinione ; per quanto io lo diverta e lo costringa altrove, il pensiero vola sulla Mosella, e la penna mi cade di mano. Una vittoria mi riaccenderà il sangue e la mente ; per ora non posso più proseguire ; sto coll'orecchio teso se m'arrivasse da lontano il grido d'un supplemento : nulla ; è una quiete mortale da ogni parte ; anch'io taccio, e lascio ricader la testa sulla spalliera della seggiola, e fantasticando una grande battaglia come il mio cuore la vorrebbe e la spera, chiudo a poco a poco gli occhi come un accademico della Crusca e

Coi silenzi del loco mi confondo.]

X

FIRENZE E LA GUERRA.

17 Firenze.

*

* *

[La favola del leone moribondo e dell'asino codardo che lo piglia a calci, è l'espressione d'una volontà luminosamente confermata nei giorni che corrono.]

*

* *

Se le guerre non fossero per molti altri effetti deplorabili, questo per sé solo basterebbe a farle ritenere una sventura : la sconfinata presunzione che si rivela nei giudizi e nella forma del linguaggio di tutti coloro che ne discorrono. È una cosa che non ha riscontro pari a proposito di alcun altro avvenimento pubblico che sollevi delle discussioni ; è la prostergazione generale nella modestia del pudore ; un acciecamiento completo, una febbre. R Si direbbe che l'aura della guerra entrandoci dentro ci toglia la facoltà di sentire rettamente di noi stessi ; pare che ingigantisca nella mente di ciascuno il concetto del

proprio ingegno, dei propri studi, di tutte le doti e le facoltà naturali o acquisibili dell'anima umana³⁹. Improvvisamente, per virtù della guerra, si desta e si sviluppa nell'anima del bottegaio, dello scolare, del fattorino, dell'impiegato, di tutte le persone più aliene per istudi e per istituto di vita dalle cose militari, un amor proprio strategico, un amor proprio tattico, un amor proprio geografico, un amor proprio politico, un amor proprio storico, diecimila non mai provati amor propri, ombrosi, infiammabili, intolleranti, quali appena potrebbero essere scusati dalla coscienza d'un genio trascendentale e d'una dottrina meravigliosa.

La discussione non soffre confini ; la parola concitata e franca ; il giudizio pronto, reciso e sicuro ; tutte le parole, tutte le forme dubitative tralasciate. Provatevi a dire : *Á* Adagio, riflettiamo, vediamo, aspettiamo, potremmo non avere inteso bene ; ci potrebbe mancare ancora qualche elemento di giudizio ; si potrebbe dare ancora qualche circostanza che ci costringesse a modificare il nostro parere ; si tratta di giudicare degli uomini che invecchiarono in codesti studi : quanto più si va innanzi negli anni e nell'esperienza vedete che più si indulgiano i giudizi e se ne tempera la forma ; tanto più dobbiamo indulgiare e temperar noi ; in queste cose l'inesattezza è ingiustizia ; la precipitazione è colpa, la passione volgarità.....

Á Vi ridono sul viso, si meravigliano di voi, vi dicono che gli fate pietà, che la cosa è evidente, che loro l'avevano preveduta, che non poteva seguire altrimenti che così, che basta un poco di buon senso ad intenderlo.

Á Ma dite almeno che vi pare, che credete che sia così che vi potreste ingannare... *Á* No, no, no, impossibile ; l'ultimo monello di borgo San Frediano è fermamente e sinceramente convinto che s'egli fosse stato il Mac-Mahon avrebbe trovato modo di evitar la battaglia, che se avesse comandato la divisione di Douay non l'avrebbe sacrificata a quel modo, che se si trovasse lui sul campo di battaglia regolerebbe meglio il servizio d'avamposti dei francesi, che il Bazaine fa una bestialità a ritirarsi, che Napoleone è una testa di legno, che la Francia è degenerata, che la razza latina ha bisogno del lume della sua mente e dello impulso della sua mano per rifarsi a nuovi destini.

*

³⁹ *un accieciamento completo, una febbre. Á* Si direbbe che l'aura della guerra entrandoci dentro ci tolga la facoltà di sentire rettamente di noi stessi ; pare che ingigantisca nella mente di ciascuno il concetto del proprio ingegno, dei propri studi, di tutte le doti e le facoltà naturali e acquisibili dell'anima umana. > *un accieciamento completo. Si direbbe che l'aura della guerra entrandoci dentro ci tolga la facoltà di sentire rettamente di noi, e ingigantisca nella mente di ciascuno il concetto di tutte le doti e le facoltà naturali e acquisibili dell'anima sua.*

* *

La maggior parte di coloro che parteggiano per la Prussia, interrogateli della cagione, vi diranno che è l'antipatia per la Francia. Ebbene ; non invidiamo loro il sentimento di soddisfazione che dai trionfi prussiani ricavarono e forse ricaveranno ; non sarà mai un sentimento che li appaghi, un sentimento di contentezza vera e nobile, in cui il loro cuore si quieti. La soddisfazione d'un trionfo che non deriva dall'affetto che si nutra per la parte che l'ottiene, non è più la soddisfazione del trionfo, ma quella della sconfitta, ed ha però sempre qualcosa di torbido e di amaro, perché non è tutta generosa, né tutta legittima. È una reazione, di cui l'anima non si compiace quanto di un sentimento spontaneo e schietto, a suscitare il quale la vittoria per sé sola ed in sé sola basta, e la sconfitta non entra se non come fatto indispensabile o conseguenza necessaria. Quindi è che chi prova quella soddisfazione, nell'esprimerla non può far sí che l'espressione non ne tradisca l'origine e non abbia qualche volta delle forme dure. Siccome quella soddisfazione non gli basta, fruga nella sconfitta a cercarvi nuovo alimento : le vuole assegnare delle cagioni che tornino a disdoro della parte che la toccò ; vuol distruggere o attenuare quelle che la spiegherebbero nel modo meno umiliante ; della superiorità del numero del vincitore tocca di volo ; del valore dei soldati vinti tace ; teme che alla parte avversa sia rimasto anche un po' di baldanza e di fiducia, e se lo vuole dissimulare con l'artificio ;⁴⁰ deve infine esercitare ed esprimere un sentimento non degno, né a lui medesimo grato ; un sentimento che non esprimeremmo mai noi, quando la fortuna sorrisse alla Francia, perché il nostro desiderio non mira all'umiliazione d'un nemico odiato, ma alla gloria d'un amico antico ed amato, e in questa si circoscrive e si appaga.

*

* *

[Si attribuiscono i rovesci della Francia alla precipitazione, all'imprevidenza, alla leggerezza, al difetto di dottrina, di sodezza, di tenacità di principii e di discipline ; a tutti quei difetti e a quelle debolezze che si fanno cagione della decadenza della razza latina. Orbene, non voglio mica dire che si debba dissimilarli, ché sarebbe stoltezza ; confessiamoli anzi per emendarcene : ma noi che li abbiamo pure quei difetti e quelle

⁴⁰ un po' di baldanza e di fiducia, e se lo vuole dissimulare con l'artificio ; > un po' di baldanza e di fiducia, e gliene vuol negare il diritto ;

debolezze, noi che perdemmo la guerra del 1866 e che forse ne perderemmo un'altra presso a poco per le stesse cagioni, chi più di noi nel giudicarle dovrebbe astenersi da quella severità acre e quasi maligna che ci mettono molti ? Chi più di noi dovrebbe sentirsi spinto da un moto naturale dell'animo ad attenuare quegli errori, a scusarli o almeno a vederci dentro qualche cosa anche di nostro, epperò a pigliarli piuttosto come un insegnamento che come materia di conforto e di soddisfazione ?

*

* *

Ci ricordano il linguaggio della Francia a nostro riguardo nel 1866. Era altra cosa. Eravamo in ben altre condizioni noi. La nostra esistenza nazionale non era mica minacciata. Non avevamo il nemico alle porte della capitale. La Prussia era vincitrice ; che la Venezia ci sarebbe stata ceduta a ogni modo era sicuro. Noi eravamo allora alla vigilia di compiere la nostra unità ; loro sono oggi alla vigilia d'una grande e fatale catastrofe ; noi avevamo finito di combattere, loro cominciano adesso ; si può dire. Non si ha da tener conto della diversa condizione dei due popoli ? Da che lato è l'ingenerosità maggiore ? E poi ci si aggiungeva allora un po' di dispetto, e veramente non senza ragione, che noi ci fossimo gettati ad un tratto tra le braccia della Prussia e avessimo lasciato là la Francia.

Come non vista mai, né conosciuta,

la Francia che ci aveva fatto fare il primo passo verso l'unità, e lasciato fare gli altri, e forse predisposto di aiutarci a far l'ultimo. Ma dicono noi parliamo e non stampiamo ; loro ci offendevano in faccia all'Europa per mezzo della stampa. E l'eco delle grida di abbasso alla Francia che s'intesero nelle nostre piazze e nelle nostre strade non risonò forse a Parigi ? La voce delle nostre dimostrazioni, dei nostri meeting e dei nostri discorsi sinistri non corse forse l'Europa ? E non sono dieci anni, dieci lunghi anni che una parte del nostro popolo incitata e corrotta da una parte della nostra stampa, e un uomo per molti rispetti grande e venerabile, e tutt'intera una fazione politica scaglia contro la Francia i più sanguinosi impropri che possono passare per l'immaginazione umana ? Si dice che li scagliano contro l'imperatore ; no, contro i francesi ; si sente cento volte al giorno blaterare : non posso soffrire i francesi, ho in tasca i francesi, detesto i francesi, accidenti ai francesi ; l'imperatore è un pretesto e uno dei meno giusti pretesti ; gl'insulti son lasciati al di là delle Alpi, colgano chi colgano. Oh andiamo là

che se si facessero i conti non avremmo ad avere. E il linguaggio della Prussia dopo il 66 nessuno lo ricorda ? Oh che ! ci amareggerebbe la soddisfazione di dare il calcio dell'asino alla Francia.

*

* *

Del resto, si capisce benissimo come codest'indifferenza, od anche avversione per la Francia sia salita a poco a poco da una parte del volgo a una parte della gente che se ne crede fuori ; avversione, che molti non riferiscono nemmeno a cagioni politiche, avversione, dicono, naturale, come la s'ha per tutti i prepotenti e per tutti i millantatori. A sentir sempre dir bene di un paese, senza intenderne il perché, segue come delle persone : finisce col venire in uggia. Perché si possa amare sinceramente e nobilmente la Francia, senza servilità e fuori anche del debito recente di gratitudine che a lei ci stringe, bisogna conoscere che cosa ella ci diede assai prima d'ora ; la corrente nuova di idee e di affetti che da lei ci venne ; le trasformazioni intellettuali e morali che si compierono in Italia sotto l'influenza sua ; la storia del movimento prodotto fra noi dalle fasi varie della sua letteratura, della sua filosofia, della sua politica ; tutto il periodo della sua storia dalla grande rivoluzione al secondo impero, studiate con coscienza e con amore ; il suo genio rivelato ed eternato nelle opere dei suoi grandi genii della prima epoca ; il suo passato, in una parola, la sua indole, la sua vita. Ora quando anche fra la gente che la pretende a qualcosa, non si sa che malamente la storia contemporanea di casa nostra nel giro di dieci anni, e neanche di tutta Italia, ma della propria provincia ; quando della Francia non si conosce in fatto di vicende politiche che il due dicembre, in fatto di letteratura che i romanzi di Dumas, in fatto di morale che quel che ce n'è rivelato dai proverbi del Musset, in fatto di filosofia che quel che ce n'ha insegnato il Renan, in fatto di virtù militari che quel che ce ne mostrano le litografie delle battaglie del primo impero ; come si può amare la Francia ? Cosa è la Francia per noi ? Dove si può veder la ragione di pigliarsi a cuore la sua causa ? Ha combattuto per noi nel 1859 ? L'abbiamo pagata, dicono ; e che c'è altro ? Quando il passato è buio, sì, ne convengo, il presente non basta. Ma allora bisogna fare una distinzione fra opinione e opinione, Ci si dice che quasi tutti i contadini della campagna toscana parteggino per la Prussia.

*

* *

Codesto è veramente un indizio sconsolante. Si può non approvare, ma è pur forza rispettare colui che vi dice : la Francia è leggera e corrotta ; l'aura che da lei move ci snerva, e l'Italia ha bisogno di sentire una nuova corrente di civiltà, la civiltà delle razze settentrionali, civiltà giovane, sana, rigogliosa, a cui si schiude un grande e possente avvenire ; essa sola ci può rifar l'animo e il sangue. Chi la pensa così è da rispettarsi ; ma non avvertire gli effetti, non tutti certo cattivi, di codesta corrente francese, non riconoscerli, non accorgersene, non sentirsi legati per essi a quella nazione, considerarsene moralmente e intellettualmente divisi ed estranei, e non tenuti di nulla, non grati di nulla, come se fossimo l'Abissinia o il Giappone, fuori della sua storia e fuori della sua civiltà, questo è qualcosa più che deplorabile.]

*

* *

Per noi la Francia è un affetto di fonte antica, per molte e nuove cagioni cresciuto, radicato, gagliardo ; e però ci sarà sempre un conforto, né lo muterà la fortuna. Questo affetto, dove la Francia soggiaccia, ci costerà assai più amarezza che non ne costerebbe la sua vittoria a chi oggi la vorrebbe veder nella polvere ; ma perciò ci sarà più caro, come tutti gli affetti che il sacrificio accompagna e a cui la costanza è necessaria. Eravamo gelosi dell'integrità della Francia come di terra nostra, e ci abbiamo veduto entrar lo straniero. Ci sentivamo compresi della gloria delle sue armi, e l'abbiamo vista oscurarsi. Amavamo i suoi valorosi soldati, e li abbiamo visti disperdere. Veneravamo i suoi vecchi generali, e li abbiamo sentiti vilipendere. Ci toccherà forse assistere all'ecatombe di codesto immortale esercito : forse veder Parigi stretta dai nemici ad una difesa disperata ; forse rinnovare tra le sue mura le prepotenze e gli oltraggi dell'invasione straniera. Per noi che amiamo la Francia saranno dolori veri e profondi ; e li dovremo divorare in silenzio, tra i sorrisi di coloro che affrettano oggi col desiderio tutte codeste sciagure.

Ma l'affetto che nutrivamo per la Francia gloriosa, possente e temuta, per il suo esercito prediletto dalla vittoria, per il suo popolo ardente d'entusiasmo e di fede, quell'affetto lo conserveremo vivo sempre ed immutabile per la Francia caduta, per la Francia sventurata, ferita nel cuore e coll'alloro di regina dei popoli inaridito sulla fronte sanguinosa ; lo conserveremo per i suoi soldati sparsi nelle città e nelle campagne, intorno ai focolari domestici, a destare col racconto dei dolori patiti le lacrime materne e la pietà dei congiunti ; lo conserveremo per il popolo francese scorato, oppresso, diradato dalle prime

battaglie e dalle ultime resistenze della disperazione. Allora sì che il sentimento della gratitudine ci si farà profondo nel cuore, e diventerà un culto. Allora, aspettando ed invocando il giorno rivendicatore, ci stringeremo con più caldo entusiasmo a quella Francia che non cade mai⁴¹, alla Francia che palpita nelle pagine dei suoi grandi scrittori e dei suoi grandi poeti, ed in loro onoreremo il suo nome e risaluteremo la sua gloria. E se la forza da un lato, e dall'altro la nequizia o la codardia non consentiranno per lungo tempo che sorga quel giorno, basterà a confortarci la certezza che nutriamo fermissima che ci debba sorgere, basterà la speranza, basterà il desiderio : basterà, quando altro non ci restasse, la coscienza di avere amato, e onorato quel grande popolo, amatolo vincitore, onoratolo vinto, senza ipocrisia, senza interesse, col cuore di fratelli, sempre.⁴²

X.

⁴¹ Allora, aspettando ed invocando il giorno rivendicatore, ci stringeremo con più caldo entusiasmo a quella Francia che non cade mai, > Allora ci stringeremo con più caldo entusiasmo a quella Francia che non cade mai,

⁴² E se la forza da un lato, e dall'altro la nequizia o la codardia non consentiranno per lungo tempo che sorga quel giorno, basterà a confortarci la certezza che nutriamo fermissima che ci debba sorgere, basterà la speranza, basterà il desiderio : basterà, quando altro non ci restasse, la coscienza di avere amato, e onorato quel grande popolo, amatolo vincitore, onoratolo vinto, senza ipocrisia, senza interesse, col cuore di fratelli, sempre. > E basterà a confortarci la coscienza di avere amato e onorato quel grande popolo, amatolo vincitore, onoratolo vinto, senza ipocrisia, senza interesse, col cuore di fratelli, sempre.

Appendices de la Première Partie

Appendice II.

La correspondance personnelle de De Amicis de Paris (1873).

Pour compléter ce qui a été affirmé ci-dessous, dans le chapitre II, concernant le premier séjour parisien d'Edmondo De Amicis (mai-août 1873), nous transcrivons ici intégralement certaines de ses lettres envoyées de la capitale française ou qui se réfèrent à cette expérience.

Celles-ci nous confirment la difficulté de De Amicis de vivre à Paris avec peu d'argent dans la capitale européenne de la culture tant soignée. Dans une ville à peine sortie de la guerre et de la tragédie de la Commune qui va devenir la capitale aussi du luxe et du vice. Également elles nous renseignent sur les perplexités initiales de De Amicis face à une ville de toute façon insaisissable ; d'ici par conséquent la difficulté de part du journaliste De Amicis à projeter et à conclure une série d'articles pour le quotidien florentin *La Nazione*¹.

Toutefois ces lettres nous permettent d'ajouter de nombreux détails inédits concernant la présence de De Amicis à Paris. En particulier elles nous révèlent les nombreuses tentatives (pas toujours réussies) d'intégration dans le monde culturel parisien, surtout grâce aux relations instaurées avec quelques résidents comme les familles Vautrin et Grolier et de l'hospitalité desquelles De Amicis bénéficiait souvent à Paris, où comme Jacopo Caponi (alias Folchetto), correspondant de la capitale pour certains journaux italiens. La tentative difficile de collaborer d'une façon ou d'une autre aux célébrations françaises pour le second centenaire de la mort de Molière (1622-1673), est exemplaire en ce sens.

En outre, ces lettres confirment le rôle joué par Emilia Peruzzi ; non seulement comme pôle affectif, source continue d'encouragement et consolation dans les moments les plus sombres de son séjour parisien, mais aussi comme tisseuse indispensable d'un réseau de rapports culturels et d'amitiés personnelles (les

¹ Voir les textes de ces articles ici, dans notre *Appendice III*.

siennes et celles de son mari Ubaldino Peruzzi), qui à partir de la lointaine Florence² se ramifiaient même jusqu'à Paris. Celle-ci facilitera énormément l'entrée du jeune écrivain dans le milieu littéraire et journalistique, lui offrant l'opportunité de connaître de nombreux personnages du monde parisien, avec lesquels De Amicis continuera à garder de bons rapports même après son retour en Italie.

Enfin, les lettres en question permettent de lire la longue parenthèse parisienne dans un contexte plus large, entre la publication des *Novelle* (Le Monnier 1872) ou des *Ricordi del 1870-71* (Barbèra 1872) et le très grand succès de *Spagna* (Barbèra 1873) ; et elles nous offrent aussi la possibilité d'apprendre des détails concernant les projets d'autres voyages et d'autres livres, consacrés cette fois à Londres et à la Hollande. Même ici se confirme l'attention continuelle d'Edmondo envers le monde complexe de l'édition française (typique en ce cas l'intérêt pour un écrivain comme Ruffini plus connu à l'étranger qu'en Italie) et italienne ; et la mise à jour constante et détaillée des vicissitudes politiques et culturelles à travers la lecture quotidienne des journaux, italiens et étrangers (on pense ici à la mort de Manzoni et à l'intention de contester les jugements négatifs de la presse française).

Les missives adressées par De Amicis à Emilia Peruzzi (et dans un seul cas, la lettre ici numérotée II, à la mère de Edmondo, Teresa Busseti) sont pour la plupart inédites ou éditées seulement en partie, surtout par Bianca Danna (dans son livre *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Firenze, Olschki, 2000). Elles sont conservées à assez fréquemment avec des indications inexacts ou incomplètes à la Biblioteca Nazionale Centrale de

² Voir, dans cette perspective, notre Chapitre I.2 de la *Première Partie* et du moins l'écrit de E. De Amicis : *Un salotto fiorentino del secolo scorso*, Firenze, Barbera, 1902 (puis avec le titre *Emilia e Ubaldino Peruzzi e il loro salotto*, en Id. *Ultime pagine. Nuovi ritratti letterari e artistici*, Milano, Treves, 1909, p. 1-122) ; ce texte a été récemment republié a cura di E. Benucci, Pisa, Edizioni ETS, 2002 : cf. R. Melis, « Elaborazione di „Un salotto fiorentino del secolo scorso“ di Edmondo de Amicis », *Studi Piemontesi*, XXXIII, 2, 2004, p. 325-349. Pour un tableau plus général cf. *Ubaldino Peruzzi. Un protagonista di Firenze capitale*, a cura di P. Bagnoli, Firenze, Festina Lente, 1994.

Florence, Fonds Emilia Peruzzi, *Carteggi* (BFCP), dossier 53 e 54, comme le précise la note au début de chaque lettre. Nous avons aussi inséré le texte de l'importante lettre de Edmondo à son ami Orazio Barberis, parce qu'elle nous offre une perspective plus libre et confidentielle et amicale de l'impact avec le monde de la capitale française. La missive a été tirée d'un article important de Luigi Surdich (« De Amicis, Parigi, l'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi. Imperia 30 aprile-3 maggio 1981*, édité par Franco Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 227), qui à son tour l'a tirée d'Alberto De Marchi: « L'atto di nascita di *Cuore* in una lettera inedita del „dottor Orazio“ », *Il Giornale di Torino*, 21-22 octobre 1946, p. 6, lettre publiée, sans date ni indication du lieu où elle se trouve.

Dans la transcription nous avons reproduit rigoureusement les originaux, dont on a respecté la ponctuation, les majuscules, les alinéas, les soulignements (en italique); on a conservé aussi toutes les caractéristiques, en conservant d'éventuels changements (par exemple *lei* ou *Lei*, *signora* ou *Signora*) présents dans le texte de la même lettre. La date de certaines lettres a été, quand c'était possible, déduite du contexte. Il reste des doutes sur le déchiffrement de certains passages et en particulier de certains noms de personnes.

Les lettres.

I

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 8

Cara Signora Emilia,

Grazie della sua dolcissima lettera, e sopra tutto del niño, che rimarrà sempre nel mio cuore come la più soave parola di tutte le lingue umane. Dunque partirò il 1° o il due di Maggio. Parigi ! Mi pare impossibile di dover andare a Parigi ! Se sapesse quanto ho studiato la pianta della città, e come so dir bene : Qui nacque Madama de Sévigné, qui abitò il Voltaire, qui stava Ninon de Lenclos, qui scrisse la sua prima tragedia il Racine, qui pronunziò i suoi primi discorsi il Bourdaloue etc. etc. Ed ho fatto anche disperatissimi studi di lingua francese, tanto che ora posso dire di parlare franco, e senza grossi spropositi, e dopo un mese di soggiorno a Parigi sarò in grado di spiegarmi bene.

Ma senta : mio fratello maggiore tira via scrivermi : perché non vai invece a Vienna ? Ma dio mio ! rispondo, che ci vado a fare ? A divertirmi ? Capisco bene che mi ci divertirei; ma che scriverei ? a me ripugna parlar di cose di cui non m'intendo. Farei ridere se domani mi piantassi sul trespolo a sentenziare di quadri e di statue. D'altra parte non conosco ancora assai la lingua tedesca per poter star là con diletto e profitto. Che ne pensa Lei ? mi dia il suo parere. E risponda anche a questa domanda, o meglio, vi faccia rispondere dal signor Ubaldino : a Parigi, convien di più fissarsi in un *Hôtel meublé*, a un tanto il mese, stanza e vitto ; o affittare una stanza per conto proprio, e mettersi in pensione nel primo albergo incontrato ? un'altra noia, cara signora Emilia. A Parigi dovrò pur scrivere qualcosa delle faccende del giorno, come facevo in Spagna. Lettere per scrittori e giornalisti avrò modo di procurarmeli senza seccar Lei ; ma mi occorrerebbe conoscere un uomo *indulgente* del genere del Saavedra, immischiato un po' in queste cose, che capisce di cosa io ho bisogno, e mi consigliasse, mi mettesse un po' sulla strada, mi aiutasse un po'. Io lo annoierei il meno possibile. Conosce nessuno che faccia al caso mio? Del resto, ella conosce le mie abitudini, non cerco la gente, non ho bisogno di far conoscenze. Mi ci vuole solamente un ometto del genere che le dissi.

Appendices de la Première Partie

Qui siamo tutti sottosopra, tra per la mia partenza, tra per il prossimo parto di mia cognata ; e io mi trovo nella necessità di partire per lasciare la mia cameretta vuota, di cui c'è bisogno assoluto per alcuni giorni.

Non glielo scrissi ? Ferdinando Martini di Firenze, che io non conoscevo, e che mi bazzicava un po' quand'ero a Firenze colle sue critiche agrette, mi scrisse una gentilissima lettera nella quale dichiarava di stimarmi tanto, e di volermi tanto bene, che nulla più. Tanto meglio, non è vero ?

Porterò a Parigi il suo portafoglio, la sua carta, la sua penna, la sua matita, il suo *Orazio*, ogni cosa. A proposito o piuttosto a sproposito, dica : è meglio andare a stare nel *Quartier latin*, non è vero ? dicono che è quello dove si vive a miglior mercato. Cara mamma, non so perché ; ma facendole queste domande, mi s'intenerisce il cuore. Sento che lei è veramente la mia mamma ; lei c'è sempre quando s'ha bisogno di lei ; lei è sempre uguale, sempre pronta, sempre quella buona signora Emilia d'una volta ; è come la Provvidenza. Sia cento volte benedetta.

Suo

Edmondo

17 Aprile 73

II

BNCP, dossier 53, fasc. 9, lettre 7.

Lettre adressée à la mère d'Edmondo De Amicis, Teresa Busseti, et donnée par celle-ci, selon une habitude commune, à Emilia Peruzzi (cf. L. Tamburini, « Confidenze tra signore : lettere inedite di Teresa Busseti a Emilia Peruzzi », *Studi Piemontesi*, XXI, 2, 1992, p. 485-510). De la main de la mère, deux notes ; en haut, à droite : « 7. Maggio. Sono le 4 pomeridiane, mia Nuora in questo momento ha dato alla luce un bambino ». En bas, à droite, à la fin : « Risposto il 7 ». A son tour, Teresa avait écrit à Emilia le jour précédent, le 3 mai, en disant : « Edmondo è partito ieri mattina per Parigi ! [...] Egli mi ha lasciato un gran vuoto, tanto più che il soggiorno di Parigi lo reputo pericoloso per lui » (BFCP, dossier 54 fasc. 13, lettre 3).

Appendices de la Première Partie

Cara madre,

Il viaggio fu un po' lungo, ma senza incidenti. Il baule non costò che lire 4. arrivai a Parigi ieri Sabato alle 3,50. Son corso subito da Edmond Boulard che mi colmò di cortesie, mi invitò a pranzo, mi condusse la sera a veder molte cose. Oggi presenterò le altre lettere. Non ti dico nulla della città perché non saprei : sono abbarbagliato, assordato e sbalordito. Solamente ti posso assicurare che supera l'aspettazione di gran lunga. Ci troverò a lavorare? Ne dubito molto. Troppe distrazioni, troppe tentazioni! Addio, cara e buona mammina. Dirigi le lettere Edmond Boulard Rue Rivoli fino a nuovo avviso, saluta tutti e parlami di tutti, specialmente d'Alfredo.

Tuo
Edmondo

Parigi 4 maggio

Sono in un Hôtel meublè pulito e discreto.

III

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettere 11.

Cara Signora Emilia,

Parigi. 8 Maggio

Eccomi qui, come una goccia d'acqua nell'oceano, sbalordito e confuso, senza sapere che cosa farò, quanto tempo ci starò, perché son venuto, e se sia triste o allegro, o che se io. Sono arrivato sabato, e venni difilato *all'Hôtel Marsollet, rue Marsollet*, presso il Teatro italiano. Non so se starò qui o se cercherò un altro covo ; ma intanto ho visto una gran parte di Parigi, dalla Bastiglia alla porta Maillot, Nôtre Dame, il Louvre, l'Esposizione di quadri nel palazzo dell'Industria etc. È una grande e bella città, non c'è che dire ; ma ... i primi giorni son sempre un po' tristi. Ho veduto il signor Vautrin, che è una carissima persona, e vedrò domenica la Signora. Il signor Renda è fuori Parigi, *en tour d'inspection*, e non tornerà che fra 15 giorni. Le altre lettere non le ho ancora presentate ; ma sono in parte lettere per gli italiani, e per questo non le presenterò. Senta : una delle cose più deplorabili in questa benedetta Parigi *Ŕ* per me *Ŕ* è di non poter parlare

francese. Fuor che colle poche persone che conoscerò e che non vedrò che una volta ogni tanto, con chi parlerò ? La mia idea sarebbe di cercare una famiglia del genere di quella che trovai a Madrid, una specie di *Casa de huespedes* e allora sarebbe riparato l'inconveniente. Ciò non ostante, m'accorsi di saper parlar francese assai meglio che non credevo, e son sicuro che fra un mese non avrò alcuna difficoltà. - Ella mi scrive che di Parigi non avrò molte cose a scrivere e queste poche non nuove. Ahimé ! è pur troppo vero. Ho fatto il mio trattato colla *Nazione* ; ma ho paura che non troverò modo di scrivere nemmeno una lettera. È un altro par de maniche che a Madrid ! Oh povero me ! E poi, con queste distanze, non c'è tempo a far nulla. Che cosa dirà il Bianchi della mia presunzione ? In una parola, il primo effetto che mi produsse Parigi fu di schiacciare quel po' di coraggio che avevo partendo dall'Italia : mi par di non essere nulla, di non poter far nulla e di non aver mai saputo far nulla. In verità, se non fosse per non partire, dopo aver tanto blaterato Parigi ! Parigi ! Parigi ! tra un mese mi metterei la via tra i piedi e scapperei a Firenze. Mi dia un po' d'animo lei, cara mamma ; mi scriva una di quelle letterine vigorose che mi fanno alzar la fronte quando sono per cascare , getti un gridino di guerra al suo *niño* smarrito nel *mare magnum* della grande città ; ne ho tanto bisogno ! Intanto, se conosce qualche altra persona *Á* francese *Á* che possa fare per me, la prego di mandarmi una lettera. Questa famiglia Vautrin sarebbe una benedizione per me ; ma c'è il guaio che sta in capo al mondo ; ci vuol poco meno che un'oretta d'omnibus per andarci. *Á* Ho conosciuto il corrispondente della *Perseveranza*, che è lo stesso *Folchetto* del *Fanfulla* : un caro giovanetto, ma, dio mio ! che parla italiano. *Á* Lei aveva ragione : il necessario è a buon prezzo, il superfluo è caro assettato. Nondimeno quel desinare qua e là alla cacciatore porta una spesa non indifferente. Ma i teatri, che roba ! ... Se sentisse : guai a nominar Napoleone ! Quest'odio smodato mi sembra, più che altro, puerile. Che ne dice ? Ah ! mamma, mamma, è troppo tempo che non la vedo ; ora me ne comincio ad accorgere. Ho deciso di andar a morire a Firenze. E a proposito di morire, ecco una sera in cui, benché abbia molte persone che m'amano, benché sia giovane, sano, senza ragione di lagnarmi della vita, una sera *Á* glielo dico sul serio, cara mamma *Á* una sera in cui se dovessi morire, darei un addio alla vita senza rammarico. Sono triste mi sento solo ed ho il cuore stretto. Mamma, stendimi la mano.

IV

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 12.

Nous avons rigoureusement reproduit dans la partie centrale du texte la structure graphique de la lettre, comme on peut contrôler grâce à la reproduction photographique de l'original ci-joint.

Cara Signora Emilia,

le scrissi una lettera un po' nera, non è vero? Pioveva, ero solo e malinconico; ma ora il cielo s'è rischiarato, e le speranze rifioriscono. La ringrazio tanto tanto della lettera dell'Ollivier, che presenterò senza fallo domani. Ora le domando un gran favore, che nessun altri che lei mi può fare (Le domando un favore! Che novità! La mia esistenza, posso dire, è un suo favore). Qui si fa il Giubileo di Molière. Avrei bisogno di perché me ne fu fatta richiesta da uno dei promotori di avere un elenco degli

scritti critici su Molière

e traduzioni delle sue commedie

e notizie sulla sua vita

e qualsiasi altra cosa lo

riguardi

pubblicati in

Italia dal suo

tempo in poi.

Non occorre che sia un elenco né molto ampio né molto esatto; purché mi serva a cavarmi d'impaccio. Ella non ha da far altro, se crede, che scrivere una letterina a qualche suo dotto amico, o al Viesseux, o a un bibliotecario qualsiasi. Mi capirà : fui pregato, bisognerebbe che avessi qualche cosa da mostrare. Nient'altro che un elenco, sette od otto titoli di libri, quello che le pare.

Il mio indirizzo dunque è *Rue Marsollet Hôtel Marsollet* presso il teatro italiano. Ho preso una camera in quest'*hôtel* per sessanta lire al mese. Per ora non le posso scriver di più perché m'aspetta alle 5 il luogot. Colonnello Lanza, *attaché militaire* alla Legazione. Risponderò a lungo colla prima lettera sua. A proposito, mi perdoni l'indiscrezione: di quell'elenco avrei bisogno un po' prestino. E sa, non insisterei tanto se dalla persona che me lo chiese non avessi ricevuto un biglietto d'entrata per le rappresentazioni del Giubileo.

Mille baci sulla manina, cara mamma,

Edmondo

Rettifico l'indirizzo

Parigi. 16 maggio 73

Rue Marsollier

Hôtel Marsollier n°. 13



Cara signora Emilia,

Se avessi una lettera un po' nera, non d'uovo e bella
 nera, era solo e malinconica; ma ora il cielo
 l'è rischiarato, e le speranze rispuntano. Le
 ringrazio tanto tanto della lettera dell'ottobre,
 che presentò senza fallo domani. Ma le domando
 un gran favore, che nessun altro che lei non
 può fare. (Le domando un favore! Che novità!
 La mia esistenza, posso dire, è un mio favore) Ma
 si fa il quilibrio di vedere. ho un bisogno - perché
 me ne fa fatta richiesta da uno dei promotori
 di avere un elenco degli

<ul style="list-style-type: none"> scritti critici in - multiere traduzioni delle mie commedie notizie sulla mia vita e qualsiasi altra con lo sguardo 	}	<ul style="list-style-type: none"> pubblicate in Italia dal mio tempo in poi
--	---	---

non occorre che mi un elenco se è molto ampio
 e molto esatto; purché mi serva a cararmi
 d'orgoglio. Ma non ha da far altro, se vuole,
 che mandare una letterina a qualche mio figlio

V

FCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 13.

Cara mamma,

Com'è tutto cangiato dopo la sua lettera ! Ella m'ha ridato il coraggio, la fiducia, e quella serenità che rende caro e piacevole il lavoro. Sempre lei, sempre la sua benedetta e santa voce che mi risollewa quando mi prostro !

Ecco dunque la mia *situazione*:

La famiglia Vautrin è un paradisetto. Ci son stato a far colazione domenica e vi ho passato due o tre ore che mai le più piacevoli. Lei ha ragione : la signora è una donna *rara* ; quel che ammiro più d'essa è la dolcezza e la grazia ; non è possibile immaginare una vecchina più carina. Se Ella le scriverà mi faccia il favore R'perché io certe cose non le so dire R' di scriverLe che io le scrissi che sono infinitamente grato alle cortesie che m'hanno usato e che mi son riusciti tutti immensamente simpatici (c'è anche il figlio). Il ringraziamento per bocca sua ha molto più valore.

Ho presentato la lettera al La Senestre che mi ricevette gentilmente, e mi presenterà al Prudhom. La sua signora non c'era a Parigi.

Il deputato Wolonski è in Austria.

Ho visto il *ménage* Grolier. Non le dico le gentilezze che m'hanno fatte ! Già il suo benedetto nomino è un talismano che fa miracoli. Ci ritornerò spesso. E a proposito del signor Grolier le debbo dire una cosa, o meglio, pregarla d'un favore. Il signor Grolier mandò tempo fa alla *Bibliothèque Universelle* la traduzione di *Partenza e ritorno*, e non ne ha più avuto notizia, benché ci sia l'uso di restituire i manoscritti quando non si vogliono stampare ; e poi, in ogni caso, avrebbero dovuto scrivergli per fargli sapere che non stampavano. Potrebbe lei scrivere al signor *Monnier* per saperne qualcosa ?

Ho presentato la lettera al Mezières, che pure mi ricevette assai bene e mi si offerse con una cortesia senza pari per qualunque cosa mi possa occorrere. Mi presenterà a parecchi giornalisti, mi farà mandare i libri nuovi dai librai e giovedì mi conduce con sé a pranzo da un certo ex-ministro Louvet (?) che mi pare m'abbia detto sia in relazione con Lei. C'è la noia di doverci andare in giubba ; ma via... ci si può passar sopra.

Appendices de la Première Partie

Finalmente ho presentato la lettera dell'Alnier al signor Wallen che è l'ometto che fa per me. Ha una parlantina ! E poi semplice, alla mano, e tanto benevolo per l'Italia, domani ci torno.

Insomma fra qualche giorno scriverò alla *Nazione* la prima lettera politica. Poi una sull'esercito, poi sulla letteratura in generale, poi su tante altre cose ; fra le altre una sui divertimenti dei bambini a Parigi. Infine, cara mamma, io sono contento ! E dire che tutto tutto debbo a lei, e che senza di lei non avrei nemmeno una di queste soddisfazioni ! Ah mamma, provvidenza mia !

Ora, quanto a lettere, crederei d'averne abbastanza, almeno per adesso. Mi scriva lei per conto suo, mi faccia sempre coraggio, mi dia dei consigli. Oh benedetta mamma, quanto le debbo ! Se mi facessi uccidere per lei, non farei abbastanza. Mi voglia bene, mi scriva e mi benedica.

18. Maggio

VI

Lettre adressée à Orazio Barberis ; publiée par Luigi Surdich, « De Amicis, Parigi, l'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis* (Atti del Convegno nazionale di studi. Imperia 30 aprile - 3 maggio 1981), a cura di Franco Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 227. Le contexte conseille de dater la lettre vers la moitié-fin du mois de mai 1873.

Caro Orazio,

[...] Riguardo a Parigi avrei da dirti, come puoi immaginare, un monte di cose. Mi restringerò a dieci : ossia: - che la città, in fatto di grandiosità e di vita, ha superato la mia aspettazione e che il vivere, soprattutto divertendosi un po', è caro assai e non se ne esce a meno di cinquecento lire il mese e che i francesi (parlo delle molte persone che ho conosciute) sono gentilissimi *anche* con noi e che l'idea di una guerra con l'Italia per il Papa pare a tutte le persone di buon senso un assurdo senza nome e che c'è da passare allegramente la giornata soltanto a guardare nelle vetrine delle botteghe (tu vedessi e come dice Tanfucio e che asparagi ! Che frutta ! Che ben di Dio di ogni specie !) e che il Museo del Louvre è una meraviglia e che bisogna darci una capatina tutti i giorni, almeno per un mese, se si vuol dire d'aver cominciato a vederlo e che di sigari non si sta male,

essendoci i cosiddetti *dix-centimes*, che pur non avendo nulla a che fare con i divini Virginia, sono fumabilissimi e *tirano* È il vinetto ordinario di *restaurant* va giù... ahimè anche troppo ; fatturato, ma gustoso e non caro È che (questo lo dirai a Sperini) non sono ancora andato a Mabilie, ma sì al Valentino, che è un elegante ritrovo della stessa natura e che mi ci sono divertito molto, benché mi sia toccata una stivalettata d'una *canconista* nella tesa del cappello e un'altra ballando, mi abbi dato un colpetto amichevole sulla pancia È che passo la serata con Folchetto del *Fanfulla* È che frequento i teatri delle marionette e i caffè cantanti dei Campi Elisi È e che infine per ora non ho voglia di lambiccarmi il cervello per la *Nazione*. Ora che ho vuotato il sacco aspetto tue notizie. Sto *Rue Marsollier, Hôtel Marsollier, Paris* e non occorre altro.

Saluta Sperini carissimamente e gli altri amici. E ricevi una stretta di mano e un bacio piedo d'affetto dal tuo

Edmondo.

VII

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettere 14. La datation approximative (fin mai 1873) résulte de l'importance donnée à la mort d'Alessandro Manzoni survenue le 22 mai 1873. Presque contemporaine est une lettre adressée par la mère, Teresa, à Emilia Peruzzi : « Mi parve meno entusiasmato della Francia che della Spagna, mi dice che vivere colà costa caro. Sono sorpreso come non abbia mandato nulla alla Nazione. Che non trovi argomenti ? » (Turin, 22 mai : BFCP; dossier 54, fasc. 13, lettere 5). Quelques jours après (le 6 juin) encore Teresa écrivait à Emilia : « Pare contento di essere a Parigi, dice però che la vita è *carissima* (e me ne accorgo) penso che *le tre mila lire* del libro [*Spagna*] andranno tutte, e me ne duole. Ha mandato una corrispondenza alla *Nazione*. Io non so proprio cosa intenda di fare con questi viaggi : intendo benissimo che desiderava di vedere Parigi, ma soggiornarci tanto tempo è troppa spesa senza un reale compenso ».

Cara Signora Emilia,

Ho ricevuto tutte le sue lettere, i giornali, ogni cosa, e le mando per ringraziamento 1868 baci sulle manine, che è il numero dell'anno fortunato in cui la conobbi... Povero Manzoni ! O piuttosto, poveri noi ! Che le dirò del dolore che ho provato all'annuncio della sua morte ? Lessi la notizia in un giornale francese, nel giardino del Luxembourg, e gettai un grido. Mi pareva che non dovesse più morire ! Sant'uomo, benefattore, amico, padre caro e venerato ! Non ho potuto almeno piangere anch'io cogli altri, veder gli onori

Appendices de la Première Partie

che gli si resero ! Cara signora, la prego : mi mandi qualcuno dei giornali che diranno cose nuove di lui. La *Nazione*, la *Perseveranza* e il *Fanfulla* li vedo ogni giorno. Chi scriverà l'articolo sull'*Antologia* ? Che cosa fu deciso riguardo alle sue opere ? Si pubblicherà presto l'epistolario ? e le liriche ? e l'opera sulla rivoluzione francese ? Oh che immensa impazienza ! Senta : ho intenzione di scrivere col tempo un libretto sul Manzoni sul bene che fa mi pare che sarebbe utile.

I miei amici son gente d'oro. Ho parlato col Passy gentilissimo ; ma lo vedrò di rado perché è occupato molto. Il Rendu non è ancora tornato. Il Wolonski è malato in Svizzera. I Vautrin sono adorabili. I Grolier ugualmente. Dai Grolier vado due volte la settimana e passo tutta la serata con loro. Vedo spesso il corrispondente della *Perseveranza*. Il Mezières mi condusse un giorno a pranzo dal Louvet, che m'incaricò, quando le scriva, di ringraziarla tanto delle accoglienze gentili che gli fece a Firenze. La sua signora mi dice lo stesso : sono tutti innamorati di lei.

Ho ricevuto pochi giorni fa una carissima lettera di Ridolfi.

Qui hanno destato una gran meraviglia le apprensioni mostrate dagli Italiani all'annuncio dell'elezione del Mac-Mahon, e le loro previsioni di disordini. La Francia è tranquilla perché ha paura e non pare che per lungo tempo ci sia a temere di guai. Quanto all'Italia, mi sono completamente rassicurato; benché in generale l'abbiano molto amara con noi. La nostra neutralità nel 70-71 e l'ostilità di una parte della stampa e le dimostrazioni di alcune città in favore della Germania li hanno profondamente indignati e non lo nascondono. Ma la guerra per il Papa è tutt'un'altra cosa. Non c'è chi non la dichiari risolutamente una follia.

Ho scritto la prima lettera alla *Nazione*. Spero di fare meglio le altre.

Stamani ho ricevuto la *Gazzetta d'Italia* coll'articolo del Tabarrini che non mi piacque affatto.

Ma come mai ? *È Gli estremi della gloria e dell'infamia si toccano ?* *È* questo perché il picchiare dei martelli sulle travi, nel duomo, *faceva la stessa impressione dolorosa come se si erigesse un patibolo ?* Casco dalle nuvole, in verità ! Ma è proprio il Tabarrini che scrisse codesto ?

Mi faccia un favore, cara signora Emilia. Saranno già esposte, mi immagino, le piccole fotografie del cadavere del Manzoni ; me ne mandi una. E mi scriva sopra tutto quello che si dice delle sue opere inedite. E mi voglia un gran bene benché non me lo meriti.

Suo aff.

Edmondo

VIII

BFCP, dossier 53, fasc. 17, lettere 11. Le contexte conseille de dater la lettre vers le 24 mai (ou le 24 juin) 1873.

Preg^a Signora Emilia

Ho ricevuto giornali, poesia del Prati (detestabile), versi per i poemi, discorso del signor Ubaldino, lettera sua, lettera per il signor Pateus etc. Ieri fui dal Renda, gentilissima persona, e dal Ruffini, intorno al quale scriverò una lettera. Continuo a vedere assai spesso i Vautrin e spessissimo i Grolier. A proposito del quale Grolier le scrissi una volta pregandola d'intercedere presso il direttore della *Bibliothèque Universelle* affinché almeno gli venisse reso conto del manoscritto della traduzione di *Partenza e ritorno*. Ma lei che crede d'esser tanto precisa non ha nemmeno badato a quella mia preghiera e non mi ha nemmeno risposto. Dunque gliela rinnovo, in nome del signor Grolier, mandandole la lettera che la segreteria della *Bibliothèque* gli scrisse -. Lettera dopo la quale egli non ebbe più l'onore di ricevere risposta. La ringrazio di quello che mi dice del libro ; ma non credo che il giudizio sulla lingua si possa riassumere nella frase *c'è qualche piemontesismo*, perché per contro *c'è molto toscanesimo*, e l'hanno tutti osservato, non escluso il signor Solimbergo nella sua appendice al *Diritto* nella quale pure, benché giustamente, mi rivede le buccie. Vorrei che di quello sforzo mi fosse un po' tenuto conto, tanto più che credo che come lingua questo libro sulla Spagna sia molto meglio scritto degli altri. Il Barbera mi scrisse che la vendita procede straordinariamente bene. Ma io intanto son qui come un pulcino nella stoppa. Più mi stillo il cervello e meno riesco a scriver qualcosa che abbia gusto. È impossibile che io continui se non voglio perdere la reputazione. Lei aveva ragione : a Parigi non c'è da dir cose nuove, e io, piuttosto che rabescare lettere scipite solo perché me le pagano, preferisco non far nulla, e infatti smetterò con mio grande dispiacere e danno ma smetterò. Ah ! cara Signora, quante illusioni ho perdute in questa Parigi ! Imparo a parlar francese, questo sì ; ma è un magro compenso. Non c'è tempo a far nulla ! E poi... quanto avrei bisogno di rivederla per risentire un soffio d'aria pura e salutare ! Qualche volta ci penso e me ne sento il cuore contristato. Io non avrei mai dovuto staccarmi da lei... Ma lasciamo questo tasto doloroso. Vedrò se potrò far qualcosa per l'Antologia. Rinunzerei ben volentieri a tutto e me ne tornerei in Italia ; ma in verità mi vergogno. E poi già che ci sono bisogna che

finisca almeno d'imparare a parlare. Star qui tre mesi è tempo e denaro sciupato. Ma che? Tutti i miei guai finiscono sempre per caricare sulle sue ginocchia ! Mi dica dunque : quando va a Vienna ? Ma in nome di dio non mi faccia aspettare le sue lettere 15 giorni. In verità, non la riconosco più ! ... E poi ora che ne ho tanto bisogno !
Stia bene, buona mamma

Parigi 24

IX

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 4.

Le contexte permet de dater la lettre. En particulier il est important de comparer ce texte avec la lettre adressée par la mère Teresa à Emilia Peruzzi, datée 30 juin 1873 : « La ringrazio della di Lei lettera del 24, già aveva ricevuto una lettera di Edmondo, e ne ebbi una lunghissima ieri, che mi ha fatto proprio male ; egli è molto malinconico; dalla Spagna mi scriveva delle grandi felicità, da Parigi vede tutto nero. Io che lo conosco prevedevo queste cose. Le trascrivo un paragrafo della lettera. Figurati di che umore può essere un giovinotto che la sera alle dieci, per esempio, va all'albergo a cenare, attraversando quattro o cinque strade corse e ricorse da carrozze piene di *cocottes*, in mezzo a due file di caffè pieni di *cocottes*, in mezzo a Teatri pieni di *cocottes*, in mezzo a *restaurants* pieni di *cocottes*, e che da per tutto sente risa, strepiti e tripudj. So anch'io che ci sono mille buone ragioni da dire per convincersi che non bisogna badarci. Ma bisognerebbe che potessi avere un altro temperamento, un'altra immaginazione, un'altra testa; è impossibile che tu ti faccia un'idea di quello che è di sfrontato, di splendido, di rumoroso, di inebbriante, la vita di piaceri che si mena in questa città d'inferno, non essere scossi e turbati alla mia età. Compatisci dunque le mie debolezze e ricevi benignamente i miei sfoghi. Poi dice che è andato solo, a vedere il cimitero del Père Lachaise, che ivi pianse per molto tempo. E poi qui davvero avrei bisogno della Signora Emilia, che mi conosce a fondo e che colla sua parola calma e soave, con una sola parola, mi dissipa dall'anima tutte queste nuvolaccie. Pare addolorato anche di dover fare le corrispondenze, io gli scrissi di non farne, pareva un po' dolente di spendere molto, io gli ho fatto coraggio per non ammareggiargli il piacere del viaggio... e proprio non so più cosa far per consolarlo » (BFCP, dossier 54, fasc. 13, lettre 8).

30. G[iugno] 1873.

Cara Signora Emilia,

Ho ricevuto la sua lettera e provo un conforto, un sollievo dolcissimo dicendole : Cara mamma, hai ragione ! Io non so dove avessi il capo quel giorno non so come al

momento di metter quella lettera nella buca della posta, non mi abbia avuto un pentimento, e la sua immagine non si sia interposta fra me e il muro per dirmi : *Ó* No ! *Ó* Ma vede *Ó* ho cercato subito di rimediare al male. Ho scritto oggi una lettera al Ruffini tanto buona, tanto affettuosa, e aggiungo : *Ó* veramente nobile. Son certo che mi farà perdonare quell'altra. Ma quanto è cara e generosa lei, cara Signora Emilia! Ha da rimproverarmi e comincia col dire : *Ó* *Caro, caro figliuolo*. Ebbene, creda pure : quella sua lettera così dolce m'ha fatto assai più impressione che un rimprovero severo. La ringrazio, cara signora, cara e vera amica. È sempre la sua voce che mi richiama al dovere, che mi fa voltare il viso in su, che mi rialza quando casco. Sia benedetta da dio. Creda che del bene ch'ella mi fa gliene sarà tenuto conto. Ma se non avessi lei, chi mi direbbe tutte queste cose ? Se non avessi lei *Ó* oh lo so bene *Ó* sarei una ben meschina creatura. Ma vede come son fatto io ! a volte mi sento tanto nobile, tanto alto, tanto superiore alla maggior parte degli altri giovani, ed ho dei momenti d'affetto così puro e d'entusiasmo così ardente per il bene, che ne son quasi superbo. E poi una tentazione di nulla, un'immagine, un niente bastano per farmi cadere nel fango. E allora lei grida : *Ó* Edmondo ! *Ó* ed io mi rialzo. Devo pure tanta gratitudine ai Grolier e ai Vautrin, che son tanto buoni per me. Ma lasciando da parte la modestia, le assicuro che sono riuscito a farmi voler bene. Quando son con loro sono buono come un angelo *Ó* mi pare di vederla lei, come un'apparizione, che mi sorrida *Ó* mi pare, in quei momenti, di respirare l'aria sana e benefica dell'Antella. Grazie dei suoi fiori, dei quali ho ancora sentito il profumo.

Mia madre mi scrive afflitta di non aver più avuto sue lettere.

Ha letto l'articolo del *Dritto* sul libro Spagna ? Ha letto l'articolo della *Gazzetta ufficiale*? Ha letto quello della *Liberté* ? Gliel'ho scritto che il Barbera mi annunciò che il libro vende molto molto ? Ma risponda a queste domande, sa ? E ancora a questa : s'è accorta che da un tempo in qua scrivo più toscanamente ? Gli è perché m'occupo di lingua, anche qui, tutti i giorni.

So anch'io che le lettere di Francia sono scritte con meno vigore di quelle di Spagna, Se non so che scrivere ! Fortuna che viene lo Scià di Persia e lo vedrò entrare in Parigi dalle finestre della signora Vautrin.

Dica : è proprio vero che il sig. Ubaldino non vuole diventar ministro ? Ma perché si son sognati di *far una crisi* ? Oh che teste anche là !

Sa *Ó* il Ruffini è venuto a farmi una visita. Oh caro uomo ! Gli ho parlato di lei. La conosceva di fama, e desidera molto conoscerla di persona. Eh, questa mammina che tutti se la strappano!

Appendices de la Première Partie

Ha scritto al Monnier? Ma risponda in nome del cielo. Io non so più cosa dire al signor Grolier. Or ora la sgrido.

Mi faccia un favore, mi mandi di nuovo un gelsomino nella lettera, e un altro favore : mi mandi un foglio di carta con su disegnato il contorno della sua mano, fatta colla matita. Ha inteso? Dirà che sono un ragazzo. Ebbene, sono un ragazzo. Ma mi faccia il piacere che le domando. Diciotto mesi che non vedo la Signora Emilia ! Diciotto mesi ! Ma è possibile ? Ma... basta. Per ora non glielo voglio dire. Da due giorni in qua sono un po' più sereno. Ma ho passato certe giornate ! La settimana scorsa sono andato a vedere il cimitero di *Père Lachaise*, e ho pianto come un bambino. Ma proprio pianto da dovermi sforzare per trattenere il singhiozzo. Perché ? Non lo so. Questa Parigi è un gran guaio per me. Mi dia coraggio, mamma. Mi faccia sentir la sua voce. Mi scriva spesso. Mi glielo domando come un'elemosina. Di cui avessi bisogno per vivere. Il giorno che ricevo una sua lettera non posso ammettere un'azione che mi avvili ai suoi occhi.

Suo Edmondo.

X

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettre 15.

Cara Signora Emilia

Ho ricevuto le sue lettere per il Martin e l'altro signore, e la ringrazio. Ho ricevuto pure l'opuscolo del Tommaseo che ha sollevato in me un sentimento d'indignazione. Che artificio ! Che freddezza !

Che stile scontrito ! che fiele contro tutti ! che anima asciutta ! Creda, leggendo ebbi la tentazione di lacerare quelle pagine, e se non lo feci, fu per rispetto suo.

Ora mi permetta di farle un rimprovero.

L'ho pregata quattro volte, in nome del Signor Grolier, di dirmi se aveva scritto al giornale la *Bibliothèque*, e lei non m'ha risposto una sillaba. Non mi pare possibile !

Ora senta: risponda a queste domande : ha letto il bell'articolo del Boccardo sul mio libro *Spagna* ? Ha letto quello della *Gazzetta* ufficiale ?

E anche di queste cose le dimandai nelle mie precedenti lettere ed ella non mi ha mai risposto una sillaba.

Appendices de la Première Partie

Ma dov'è colla testina, cara mamma ? non la riconosco più !

Vorrei scriverle a lungo; ma sono le dieci, e a mezzogiorno io devo essere al bosco di Boulogne per vedere la grande rivista in onore dello Schah, della quale farò una descrizione.

La ringrazio dei buoni e affettuosi consigli ch'Ella mi dà, ma non m'occorrerà d'approffittarne perché tornerò in Italia assai presto. Parigi non fa per me in nessun modo.

Mi dica una cosa : il signor Renzi Martin le pare un uomo abbastanza illustre e noto in Italia perché io possa scrivere una lettera su di lui ?

Ma si ricordi di rispondere a questa domanda ^Ù ed anche di mettermi un gelsomino nella lettera.

Oh benedetta mamma, mi ridurrà a scrivere in stampa ! Mi voglia bene molto molto e mi scriva presto, anzi subito. Ne ho un vero bisogno. Un bacio sulla sua manina.

Suo

Edmondo

Parigi 10 [lug. 73]

XI

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettere 16.

Cara Signora Emilia,

Grazie della lettera. La *Nazione* fu mandata al Ruffini che mi scrisse un gentile bigliettino per ringraziarmi. Il Renda non è a Parigi. Senta una cosa. Prima di partire per l'Italia conto di fare una gitina a Londra perché sarebbe davvero un peccato non profittarne della ricorrenza : si figuri che un biglietto d'andata e ritorno costa 46 lire ! Conosce nessun italiano sfaccendato a Londra che potrebbe illuminarmi per vedere la città ? Qui non starei che otto o dieci giorni al più e credo che girando dalla mattina alla sera potrei vedere qualche cosa. Un'altra preghiera. Mia madre, povera donna, ha le sue debolezze come tutte le madri. Ma le è venuto in mente di mettere in un quadro a doppio vetro la lettera del Manzoni, ed è un pezzo che lei insiste perché io scriva a lei di mandargliela.

Appendices de la Première Partie

Mi faccia dunque questo favore, cara Signora Emilia: le mandi questa lettera assicurata e soddisfi così il suo perdonabile desiderio. Ma la mandi, la prego, prima di partire, perché è lungo lungo che sono stimolato a scriverle. R La ringrazio delle benevoli parole sulla lettera del *Ruffini*. Avrei bisogno di conoscere ogni giorno un uomo di quella fatta.

Stia bene e mi voglia bene benché Rahimè ! R lo meriti poco. Ma senta, diciamolo pure: io m'immaginavo bene che Parigi fosse una città corrotta ; ma non credevo che fosse un immondenzaio di questa fatta. Quanto mi sono scaduti i Francesi!

Suo aff °

Edmondo

Parigi. 15 Luglio 73

XII

BFCP, dossier 53, fasc. 7, lettere 18

Parigi 12. Agosto 73.

Carissima Signora Emilia,

ho ricevuto la sua gentilissima e carissima lettera e domani mattina parto per Londra ; il 25 sarò in Olanda, dove mi tratterò 15 giorni ; poi andrò Colonia per imbarcarmi sul Reno ; visiterò le principali città tedesche ; e infine per Bâle a Torino, facendo il giro da Bâle, per Interlaken, à Berna, fermandomi a Friburgo e a Losanna. Pure m'imbarcherò sul Lago di Ginevra.

Ho salutato, non senza lagrime, i signori Vautrin e Grolier e gli altri amici, pei quali serberò una gratitudine vivissima per tutta la vita ; ho riempito la mia valigia di carte e di guide, il mio quaderno di note, la mia testa di nomi e di numeri, ed eccomi pronto a girare il mondo.

L'ultimo mese passato qui lo dedicai quasi tutto all'Olanda, sul qual paese fui da molti consigliato a scrivere un libretto. È piccolo, è vario, è strano e pieno di colori: è il fatto mio. Nelle biblioteche di qui ho già raccolto una gran quantità di *materiali* ; di libri che non ho potuto leggere presi appunti ; spero che potrò farne un lavoretto.

Appendices de la Première Partie

La ringrazio delle osservazioni fatte dal Beltrami e da Lei sui miei *obblii*. Non dubiti di me. Ora più che mai son pieno d'ardore per il lavoro. Questo viaggio nel Nord m'ha schiuso un orizzonte nuovo, e il buon successo della *Spagna* m'ha dato molto coraggio. Mi giunsero parecchie lettere cortesissime di lettori sconosciuti, so che il libro si vende straordinariamente, e che la duchessa d'Aosta l'ha letto e ne fu soddisfatta, e che il Barbera è il più soddisfatto di tutti. M'è passata quella melanconia di non essere nato ricco che m'aveva preso i primi giorni del mio soggiorno a Parigi. È vero che coi denari si studia assai più facilmente e s'impara molto più presto ! Ma in fine sarei ingiusto se mi lamentassi della mia sorte.

A Londra andrò a cercare il Catalani. Mi scriva subito e diriga la lettera R. E. De Amicis R. raccomandata al signor Catalani, Ambasciata d'Italia ; R. e mi voglia bene molto molto molto. Mille saluti rispettosi, ma affettuosi, o se le par meglio affettuosi, ma rispettosi al signor Ubaldino,

Suo
Edmondo

Appendice III.

Les articles parisiens publiés par *La Nazione* (1873).

Pour compléter tout ce que nous avons dit dans le chapitre II, consacré au premier séjour parisien de Edmondo De Amicis (mai-août 1873), nous transcrivons ici, intégralement, la correspondance envoyée de la capitale française, que nous avons plus d'une fois citée partiellement en cours de notre travail.

Elle a été publiée en onze feuillets (du 5 juin au 22 juillet), dans *La Nazione* de Florence, mais jamais réunie en volume, et reste donc encore presque inconnue par les spécialistes aussi¹. Ce sont des écrits très intéressants, surtout pour comprendre les rapports politiques entre l'Italie et la France (que nous avons déjà traités dans l'*Appendice I*). Et cela pendant les années tragiques pour la nation qui avait été blessée par la guerre franco-prussienne et par l'expérience dramatique de la Commune (1870-1871). Années peu faciles même pour le jeune Royaume d'Italie, qui devait retrouver une unité effective après le combat mené contre le « brigantaggio » et la conquête de Rome (1870), épisode qui avait suscité la colère du gouvernement français, et répandu l'inquiétude entre les deux pays.

Ces articles parisiens nous offrent également un portrait, peut-être, inhabituel d'Edmondo, qui, après l'incroyable succès éditorial de ses écrits militaires, est encore à la recherche d'un nouveau parcours, autant humain que littéraire². Pour toutes ces raisons ces textes peuvent être utilement mis en rapport avec la correspondance privée, que nous avons offerte dans l'*Appendice II*, en dressant ainsi un tableau moins incomplet du séjour parisien de De Amicis de 1873, sur lequel on savait jusqu'à présent fort peu de chose.

¹ Fait exception la lettre VIII de 8 juillet 1873, intitulée *Giovanni Ruffini*, qui sera publiée en revue (*Serate Italiane*, I, 4, 25 janvier 1874, p. 51-55), et puis en volume : *Pagine sparse*, Milano, Tipografia Editrice Lombarda, 1876, p. 269-282, avec des variantes, surtout dans la partie finale.

² Cf. le Chapitre III.1.

Appendices de la Première Partie

Tous ces articles parurent dans le journal florentin *La Nazione* sous le titre général *Dalla Francia*, avec quelques lignes de présentation de la rédaction avant la publication du premier texte :

Il nostro egregio De Amicis incomincia con questa la serie delle lettere, che in nome suo promettemmo ai nostri lettori, dalla Francia. E ai nostri lettori parranno, come a noi, opportunissime dopo i recenti e improvvisi mutamenti, molto più che lo scrittore, colle sue *Lettere dalla Spagna* da noi pubblicate nello scorso anno, fece prova di saper congiungere alla gentilezza dell'animo, alla vivacità della fantasia un acuto spirito di osservazione, un tatto sicuro ed una non ordinaria perspicacia nelle cose politiche.

Dans la transcription nous avons reproduit rigoureusement les originaux, dont on a respecté la ponctuation, les majuscules, les alinéas, les soulignements (en italique), en corrigeant seulement des erreurs typographiques manifestes.

DALLA FRANCIA

Lettera I., *La Nazione*, Giovedì 5 giugno 1873, p.1

[Sans titre]

Parigi, 31 maggio.

Il proverbio dice che “per giudicar giusto in una disputa bisogna sentir le due campane” ; e mi pare che dica bene per tutti i casi in cui le campane non son che due. Ma quand’è uno scampanio universale come quello delle chiese della vecchia Parigi che descrisse Hugo, credo che varrebbe meglio giudicare a orecchie tappate.

Il giorno dopo l’elezione del maresciallo Mac-Mahon a presidente della Repubblica, andai a far una visita a un mio conoscente parigino, radicale fino al bianco dell’occhio, elettore del Barodet e crocchiante degli uffizi della *République Française* ; il quale, al primo vedermi, esclamò : *Ó* Eccoci daccapo nelle mani di un soldato! *Ó* e poiché io sorridevo, soggiunse con impeto : *Ó* E lei ride ? Crede forse che gli italiani ci avranno da ridere ? *Ó* E qui sciorinò una filippica contro il nuovo Governo. *Ó* Il generale Mac-Mahon è beghino, il duca di Broglie è clericale, l’Ernoul è gesuita, ec. Vedrà che cosa seguirà. Avremo tra poco *une explosion générale de cléricalisme*. S’infanaticcherà l’esercito e la popolazione delle campagne. Si trascinerà l’Italia alla guerra, ec. ec. *Ó*

Un’ora dopo andai a far visita a un deputato della maggioranza. Lo trovai contento, come una pasqua. Si mise a parlare dell’elezione del Mac-Mahon colle espressioni che avrebbe usato per lodare un lavoro d’arte.

Ó Convenga che è stato un bel colpo, fatto con garbo, da maestro. È un fatto unico nella nostra storia. I radicali non si sono ancora riavuti dallo sbalordimento. La Francia non può credere ancora a tanta fortuna, ec. *Ó* Vedendo che io non partecipavo alla sua contentezza, mi domandò con aria di meraviglia se temevo qualcosa per l’Italia. Gli dissi il mio parere : fece un salto indietro. *Ó* Clericali i nuovi Ministri ? Ma nemmeno per sogno ! Ma siassicuri ! Ma l’Italia non sarà mai vissuta di miglior accordo con la Francia che d’ora innanzi, ec. *Ó* E qui un lungo ragionamento per provarmi che gl’italiani possono dormire fra due guanciali.

La sera stessa andai da un antico deputato dell'Impero, orleanista, scrittore politico di molto acume; il quale, udite le rassicurazioni che m'erano state fatte, inarcò le sopracciglia e scrollò la testa in segno di dubbio. *« Son clericali, tutti clericali, e intimamente clericali. Avremo in Francia un débordement di gesuitismo. Vedrà come tra poco tutta la Francia ufficiale piglierà colore dal nuovo Governo. Sarà una gara a chi papeggerà con più zelo, ec. *« E l'Italia ? *« Per l'Italia nessun pericolo serio, né ora, né in avvenire ; non c'è dubbio ; ma noie, sí, seccature, taquineries, punture di spillo, ec. *«****

Il giorno dopo parlai con un professore che tiene uno zampino nella politica, e gode la reputazione d'uomo accorto. Gli domandai : *« Come finirà tutto questo ? *« È chiaro, *«* rispose ; – finirà sotto il cappello di Napoleone IV. Io non son bonapartista, ma credo che la Francia ha da ricadere sotto i Bonaparte. È il solo nome popolare. Non parlo delle grandi città ; ma nelle provincie lei può far miglia e miglia senza trovare un contadino che sappia che roba sono Enrico V e gli Orlèans ; non si conosce che il nome di Napoleone ; e come nella campagna, nell'esercito, e come nell'esercito, in tutte le amministrazioni ; i bonapartisti son nascosti, ma ci sono ; tacciono, ma aspettano, e al momento opportuno, salteranno fuori ; si vedrà ec. *« E la quistione di Roma, in questo caso ? *« Che so io ?... Civitavecchia... forse... *« Che ! *« Un momento ! Non voglio già dire ec. *«*******

Per farla corta, un altro mi provò come due e due fan quattro che la Francia non può scappare dagli Orlèans, che tutto è preparato, ec. Un altro che la salita del Gambetta al potere non è che quistione di tempo. Un altro che è sicurissima la rielezione del Thiers, e via discorrendo. La sola opinione in cui trovai quasi tutti concordi, e rispetto alla quale mi si diedero quelle assicurazioni spontanee e insistenti che non lascian luogo a dubitare della convinzione di chi assicura, è questa : – che una guerra con l'Italia, ora o poi, per la questione di Roma, è una follia, alla quale non pensa che il partito legittimista ; che il partito legittimista è impotente ; che nessuno crede possibile il suo trionfo ec. È una domanda che mi sento fare a ogni tratto : – Come si può temere in Italia che la Francia faccia questo sproposito ? Come non capite che, supposta pure l'intenzione, finché saremo in questo stato di agitazione e d'incertezza, non potremo assolutamente fare nulla contro di voi ; e che non appena avremo un governo, non importa quale, nulla nulla sicuro, questo governò sarà sollecitato, spronato, sospinto da tutte le forze del paese contro la Germania ?

Tutto ciò non prova che il sentimento generale dei Francesi sia favorevole a noi ; ché non lo è punto. Per persuadersene, basta guardar la gente negli occhi quando vi parlano d'Italia. Ma bisogna fare una distinzione, che è di gran rilievo, tra Francesi che ci detestano, e Francesi che ci vedon di mal occhio. Del sentimento dei primi è cagione

Roma ; del sentimento dei secondi è cagione la condotta tenuta dall'Italia durante la guerra tra la Francia e la Germania. I primi ci vorrebbero vedere coll'acqua alla gola, e predicare la guerra contro di noi ; gli altri no ; la loro acrimonia contro l'Italia non ha nulla di minaccioso e di aggressivo ; più che un'inimicizia, è uno scorruccio. Ora questi sono la grande maggioranza, e per quanto ci facciano il viso arcigno, credono però che una guerra per il Papa sarebbe una pazzia, e condannano come nemici della Francia coloro che la vorrebbero fare. Qualunque italiano sia stato qui, ha avuto occasione di notare questa differenza, e ha dovuto persuadersi che i suoi umori non erano fondati sul sodo.

Ma l'amaro in cuore con noi, per la neutralità, per l'ostilità di una parte della stampa, per la nostra ingratitudine, ce l'hanno quasi tutti, e non ve lo possono nascondere nemmeno le persone a cui duole di più di lasciarlo trasparire. Quando toccate quel tasto, uno abbassa gli occhi, un altro guarda il soffitto, un terzo mette un sospiro, come per dirvi : – Mutiamo discorso, caro signore ; non inaspriamo la piaga. Ed è assai difficile riuscire a convincerli che non abbiamo tutti i torti.

Anche rispetto al nostro stato interno, astrazione fatta dalla questione di Roma, moltissimi hanno delle idee assai strane per un italiano venuto qui di fresco. Gente che appartiene al piccolo numero di coloro che hanno simpatia per noi, uomini pieni di buon senso e non affatto ignari delle cose nostre, non credono, in buonissima fede, che l'edificio d'Italia possa reggere a lungo sulle sue fondamenta. Ma... vi dicono esitando, – tutti quegli Stati, tutte quelle provincie, quei popoli così diversi fra loro, divisi da tanto tempo, si son poi veramente fusi, come si dice, in un popolo solo ?... Non ci son gare, avversioni fra gli uni e gli altri, inimicizie pericolose, che possano poi risolversi in guerre civili ? E le dinastie cadute son poi veramente morte ? E il brigantaggio ? E alle vostre assicurazioni rispondono : – È una vera fortuna ; – ma con un viso penseroso, che vi mostra che non son persuasi. Qualcheduno vi dice poi come una cosa grave, d'aver inteso narrare da Francesi che viaggiarono in Italia, che i contadini della Lombardia si lamentano delle tasse eccessive, e rimpiangono il governo austriaco che faceva pagar molto meno. Ebbene, sì, sarà vero voi dite ; – ma ciò non toglie che il sentimento unitario in Italia sia popolarissimo e fortissimo, ec. Ed essi con aria dubitativa : – Crede lei...?

Però la gente dell'ordine (voi non potete immaginare, ho udito dire a un gambettista arrabbiato, quale indegno abuso si faccia in Francia di queste due maledette parole : *ordre* e *honnêtes gens* ; ed è vero), la gente dell'ordine, quando parla della nostra monarchia costituzionale, fa un leggero movimento con la lingua, che un italiano non modesto

potrebbe pigliare per una leccatina alle labbra. « Ah ! tenetevela cara quella po' di monarchia ! » mi disse più d'uno, sospirando. E qualche altro : – Eh ! vedo che tanto state ritti ! « V'è in tutti un presentimento vago di una lunga successione di sconvolgimenti, dei quali non si prevede la fine. Chiunque vi parli dell'avvenire della Francia, dopo aver predette molte cose, finisce per dirvi che non si può predir nulla, che tutto è possibile, che forse si avvereranno, l'una dopo l'altra, le previsioni di tutti ; e nessuno, anco presagendo il trionfo della parte sua, si arresta e si acquieta in quel pensiero ; ma accenna, malgrado suo, a un altro sottosopra che dovrà seguire, il quale richiederà una nuova lotta per conseguire un nuovo trionfo.

Per ora, in fatto di previsioni, il gran punto è questo : « L'Assemblea restringerà la legge elettorale ; è chiaro ; seguirà un tentativo di rivoluzione ?

I radicali dicono di sì, gli avversari di no ; ma questi, pur non confessandolo, lo temono. « Il popolo francese, dicono, ha bisogno di pace. Gli orrori della Comune gli han cavato per un pezzo il ruzzo delle rivoluzioni. Parigi è stanca. E d'altra parte, siatene sicuri, i governi forti non si assalgono che dopo averci pensato due volte. Parigi sa che il Mac-Mahon non transige. Sa che intorno alla città vi sono centomila soldati, vissuti finora lontano dall'aura corrottrice della politica repubblicana. Sa che una insurrezione soffocata è la perdita della repubblica. Perché i radicali alzavano i mazzi quando c'era il Thiers ? Perché sapevano che il Thiers aveva paura di loro. Perché non hanno rifiutato all'elezione di Mac-Mahon ? Perché i loro giornali son così umili ? Perché raccomandano la pace ? Perché hanno una paura che la vedono. Ebbene : i radicali subiranno la modificazione della legge elettorale, come hanno subito l'elezione del Mac-Mahon. Sono spacconi, che abbassan la coda quando si mostra i denti. La Francia non muoverà un dito. »

E dal canto loro i radicali : « Toccare al suffragio universale sarà come dare il segnale della rivolta. Noi ci siamo apparecchiati. Se non ci siamo mossi ora, gli è perché ci resta la via aperta a una rivincita legale ; gli è perché si confida nella lealtà del generale Mac-Mahon ; gli è perché siamo stati colti di sorpresa. (Questo non lo dicono, ma si capisce), ec. »

Cheché ne sia, un fatto che colpisce è questo veramente : che la stampa la quale rappresenta la maggioranza vittoriosa dell'Assemblea, è oltre ogni dire insolente, provocatrice, minacciosa ; e la stampa radicale straordinariamente raumiliata e perplessa. I giornali conservatori fanno balenare la spada del Mac-Mahon nel viso del partito radicale, e lo sbeffeggiano con un'impudenza senza esempio. Si direbbe che s'è in piena dittatura. Quel nome di repubblica è sovranamente ridicolo. Come si faceva del Thiers, ora, e assai più, si fa del Mac-Mahon. Tutto è in lui, e lui è tutto. « Abbiamo un uomo ! »

è il motto generale. L'onesto soldato, l'eroico soldato, l'inflessibile soldato ! La Francia è appesa all'elsa della sua spada. Si stenta a credere che possa essere repubblicano un popolo che circonda così un cittadino di tutta la maestà di un monarca ; che si compiace di renderlo onnipotente e terribile ne' suoi stessi occhi ; che per bocca dei suoi giornali, anche repubblicanissimi, lo adula e lo incensa come un nume. Per tutto ritratti di Mac-Mahon, biografie di Mac-Mahon, apologie di Mac-Mahon. Si ripetono le sue parole come responsi di oracolo ; si rimettono in luce tutti gli accidenti della sua vita, e tutto appar grande e meraviglioso, perfino un bagno freddo che fece in Africa per guarirsi della febbre. Diceva bene un deputato pochi di sono : *È* Il presidente della repubblica francese, finché ci sarà repubblica, sarà sempre un uomo famoso ; la Francia ha bisogno di un nume ; e anche quando non vuole un re, vuol però qualche cosa che si scosti il meno possibile da un re. Trono, no ; ma un piedestallo molto alto ; corona no ; ma qualche cosa che luccichi intorno alla fronte ; scettro no ; ma qualche cosa nel pugno che da lontano faccia la figura di scettro. *È*

Quello che ho detto riguardo allo eccessivo incensare che si fa il Mac-Mahon, l'ho detto, ben inteso, per il presidente della Repubblica, non per il generale, del quale a un Italiano non deve mai parere che si onori abbastanza la vita ; tanto più che son noti i sentimenti di simpatia che il vincitore di Magenta ha serbato sempre per il nostro paese. Posso anzi dire a questo riguardo che Mac-Mahon, intrattenendosi, pochi giorni fa, con un Italiano venuto qui per missione del Governo, gli parlò dell'Italia, più che con simpatia, con affetto ; rammentò con vivace compiacenza luoghi, casi, nomi d'amici ; lo interrogò con affabile premura di molte cose nostre ; e gli fece infine comprendere, *È* ciò che, d'altra parte, è naturale *È* che l'Italia è uno dei ricordi più cari della sua vita.

Che avverrà di lui ? Gli faranno batter un bel giorno la capata, come al Thiers, quando la Francia comincerà a sentire il desiderio di cangiare uomo, tanto per cangiare ? O sarà quello, che con una stretta da soldato ridurrà in un nodo il laccio corsoio del provvisorio ?

Per ora nessuno parla né vuol sentir parlare di monarchia. Domandate (parlo d'uomini politici) : *È* monarchico lei ? *È* Io ? *È* vi rispondono, pigliando tempo alla risposta ; *È* Io sono per il riassetto delle finanze, per il riordinamento dell'esercito, per la pacificazione della Francia ; e poi avverrà quello che avverrà. *È* Ma che suppone lei che avverrà ? *È* Ma se non si può sapere ! *È* Ma per che monarchia è lei ? *È* Ma se non si tratta di monarchia ! *È* Non ne cavate altro. La parole d'ordine è la *conservazione sociale*, e sotto questo suggello ognuno nasconde il suo sovrano, che farà poi scattare a tempo opportuno come il mago Sabino dalla scatoletta.

Appendices de la Première Partie

Finora di legittimisti dichiarati non ne ho conosciuto che uno. È non un uomo. È una signora piena di spirito e di grazia, la quale, avendole io domandato, in una conversazione, che partito era il suo, si fece seria e rispose asciutto :

È Le drapeau blanc.

Feci un movimento come se mi fossi sentito penetrar l'asta di quel *drapeau* fra una costola e l'altra, e poi, facendo la bocca piccina, mormorai: - Allora... son qui... nelle sue mani... non domando che la grazia della vita.

È Perché? È dimandò sorridendo. È crede lei che tutti i legittimisti vogliano far la guerra all'Italia? *È Il y en a aussi qui ne veulent pas aller contre le courant*, e io son del numero.

Allora la pregai, nel caso che salisse sul trono Enrico V, di mettere una buona parola in quella benedetta quistione di Roma, per veder se si potesse accomodar la cosa da amici. Promise che farà quanto starà in lei, e dal canto mio l'assicurai che avrei scritto in Italia perché si rallentassero gli armamenti.

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera II. *La Nazione*, Martedì 10 Giugno 1873

I pericoli di guerra colla Francia.

Parigi, 5.

Ci son molti che credono inevitabile una guerra tra la Francia e l'Italia. Mi ricordo d'un dotto pubblicista tedesco, il quale entrando in Roma per Porta Pia poco dopo l'ultimo colpo di cannone, sentenziò gravemente, in mezzo a un gruppo di giornalisti : la guerra colla Francia, a cominciar da quel momento, essere necessità storica. Quella dotta espressione "necessità storica" piacque e fu molto ripetuta. Un generale dell'esercito italiano, reduce, due anni sono, da un viaggio in Francia, riferì d'aver inteso dire nelle alte sfere della società parigina : *« Nous vous ferons la guerre pour nous refaire la main. »* Questa frase circolò per qualche tempo a Torino, e confermò molta gente nei suoi timori. Nell'esercito si parla ancora, credo, di questa guerra, come d'un avvenimento più che probabile. Il linguaggio di molti giornali non significa altro, in fondo, che : *« Gardiamoci. »* L'interpellanza del Nicotera, che parlò di pericoli gravi che ci minaccierebbero dopo la partenza dei Tedeschi dalla Francia, accrebbe le apprensioni di tutti coloro che già inclinavano a presagir male. Molti credono in buona fede che un italiano a Parigi sia quasi generalmente guardato in cagnesco, ricevuto con freddezza, e bezzicato di continuo per quella benedetta quistione di Roma. Ricordo le voci che corsero intorno all'*isolamento completo* in cui s'era trovato qui, non è molto tempo, un italiano inviato dal Governo per far degli studi. E in fine, parecchi italiani che stanno a Parigi da qualche tempo, e che hanno commercio con gente d'ogni classe (io tra i quali), dichiarano che partendo dall'Italia, dove avevan tanto sentito dire degli ostili propositi dei Francesi, credevan proprio che qui tutti avessero il pensiero a Roma, che lo sgombro dei Prussiani fosse aspettato con impazienza per poter alzar la voce dalla parte d'Italia, e che il desiderio d'una guerra contro di noi fosse presso che popolare.

Ora io vorrei che si interrogassero uno per uno tutti gl'Italiani che son qui, qualunque società frequentino e qualunque sentimento nutrano per i Francesi ; e credo che non se ne

troverebbe uno, il quale alla domanda : *¿ Credete alla possibilità d'una guerra ?* *¿* risponda : *¿* Sì.

È bene sentire, sopra tutto, i discorsi dei nuovi venuti. *¿* La mia prima impressione *¿* vi dice uno *¿* è questa ; che non si occupano né punto né poco dei fatti nostri. Quando si hanno delle intenzioni ostili a qualcuno, lo si tien d'occhio. Qui invece non si sa nulla di noi. Trovo, per esempio, un deputato della maggioranza dell'Assemblea che non è ben sicuro (perché, indirettamente, me lo domanda) se Civitavecchia è rimasta al Papa o se è stata anch'essa occupata dall'Italia. Trovo un alto ufficiale dello Stato, che domani può esser nominato prefetto, e che al sentirmi rammentare la discussione seguita nel Parlamento italiano intorno al progetto di legge per la soppressione delle Corporazioni religiose, mi guarda con tanto d'occhi come per domandarsi che roba è. Mi trovo ogni momento nell'occasione di dover annunziare, come cosa nuova, appunto quei fatti, o quelle circostanze di fatti, che credevo essere fra le principali cagioni della malevolenza che ci siamo tirata addosso. Ora io ritengo che novanta Francesi su cento non sappiano né più né meno, dei fatti nostri, che le persone ch'io conosco ; e la conseguenza che ne tiro non è punto minacciosa per noi.

Un altro dice : *¿* Molti Italiani credono in Italia che l'esercito francese accoglierebbe con una sorta di entusiasmo religioso un grido di guerra contro l'Italia. La più parte degli ufficiali a cui si facesse francamente questa domanda, vi guarderebbero, per tutta risposta, coll'aria di chi sospetta uno scherzo. In nessuna classe del popolo francese v'è meno avversione all'Italia che nell'esercito. La più splendida tradizione militare dell'esercito francese di questi tempi, è la guerra d'Italia ; né c'è Crimea che tenga, né Messico, né Algeria. Ora tutti gli ufficiali che han combattuto in Italia serbano del nostro paese un caro ricordo, né la caduta del potere temporale del papa ha mescolato a quel ricordo nulla d'amaro. Bisogna sentire con che vivo sentimento di simpatia si parla ancora dell'esercito piemontese, delle accoglienze festose delle nostre città, di tutti gli episodi di quel periodo di vita italiana. Dopo la guerra sfortunata colla Germania, si può dire che quelle tradizioni hanno acquistato maggior valore, che sono diventate più intimamente care, perché si son mutate da argomento di gloria in argomento di conforto. Né il fatto della nostra neutralità ha lasciato nell'esercito quella sinistra impressione che lasciò nel paese ; e perché in esso è un sentimento più vivo di alterezza, e perché chi ha visto la guerra coi suoi occhi, è meno disposto a credere che l'aiuto nostro avrebbe giovato a qualche cosa. Di più, si seguono i progressi dell'esercito italiano con un sentimento di sollecitudine non scevro d'una tal quale benevola ammirazione.

Con tutto ciò, sia quello che dicevo nell'altra mia lettera : che in generale non v'è simpatia per noi, ma non v'è neanche un Italiano, io credo, il quale stimi che, nelle condizioni attuali, ce ne possa essere.

Quanto alla guerra coll'Italia, oltre alle ragioni che ho accennate, e che riguardano più propriamente la disposizione d'animo dei Francesi verso di noi, ve n'è un'altra per provare l'insussistenza del pericolo, che è più rassicurante di tutte.

Chi per poco viva in Francia, si persuade di questo : che una seconda guerra tra la Francia e la Germania è inevitabile ; che il sentimento della necessità d'una rivincita è nel cuor dei Francesi una cosa sola col sentimento dell'amor di patria ; che tutte le speranze e tutti gli sforzi mirano a quel segno ; e che dalla prepotenza della passione la Francia può forse esser trascinata un'altra volta a tentar la prova prima del tempo. Si stilla l'ira contro i Tedeschi nel cuore dei bambini, la si alimenta nel paese con una letteratura *ad hoc*, sorta dopo la guerra, la quale non narra che violenze, atrocità e saccheggi degli invasori ; poeti, pittori, professori, preti, tutti sono unanimi in questo lavorio di tener viva la fiamma. Ora questo sentimento universale e profondo, questa preoccupazione dominante e continua, non può lasciar luogo, non lascia luogo nell'anima della Francia a nessun altro sentimento, a nessun altro proposito serio e durevole. La voce del partito legittimista che grida : *Ó Roma, Roma ! Ó* è soffocata dalla voce generale che mormora ora, che griderà appena possa : *Ó Alsazia e Lorena ! Ó* L'opera riparatrice e preparatrice è lunga e difficile ; l'esercito è stato rimesso in piedi, ma non ricomposto ; per molto tempo, fin che la Francia non abbia, e se l'avrà, un Governo saldo, l'opera stessa del riordinamento dell'esercito sarà intralciata, ritardata dalla incessante preoccupazione della questione interna ; si bada ora, si baderò ancora per un pezzo all'esercito più come a uno strumento per mantenersi in buono stato per servirsene in casa, che come a uno strumento da perfezionarsi per servirsene fuori. Finora non si è fatto che provvedere al ristabilimento della disciplina, e vi si è riusciti in un modo ammirabile ; ma non si è fatto altro ; tutto resta da fare...; e l'esercito a bassa voce lo dice e se ne lamenta. In questo stato di cose, come può pensare un Francese assennato, qualunque sia l'animo suo riguardo all'Italia, che sia possibile farci la guerra ? Rinunciare, vale a dire, a una rivincita sulla Germania, che è il supremo voto della Francia *Ó* rinunciarvi, s'intende, in caso che la guerra coll'Italia riuscisse a male, o, se non rinunciarvi affatto, rimandarla a un tempo indeterminatamente lontano ; e in caso che la guerra riuscisse a bene, crearsi alle spalle un nemico mortale, implacabile e minacciante fin che gli rimanesse un soffio di vita ?

Bisogna sentire in che termini si trattano dalle persone sensate i legittimisti che chiudon gli occhi a tutte queste considerazioni, per capire quanto sarebbe impopolare, posto che

salisse al trono Enrico V, una guerra contro l'Italia, non per simpatia all'Italia ma per la generale convinzione che sarebbe una follia disastrosa, in un modo o nell'altro, alla Francia stessa. La guerra in Italia, diceva giorni fa un deputato francese che ha dato il suo voto per il maresciallo Mac-Mahon, sarebbe la rivoluzione in Francia. S'è visto nella guerra contro la Germania il partito avverso all'Impero temer quasi la vittoria che lo avrebbe glorificato e reso durevole ; e la Germania era pure il nemico comune, contro la quale una guerra, o prima o poi, si reputava da tutti inevitabile. Quale non sarebbe l'animo del gran partito liberale in Francia, quali difficoltà non susciterebbe, quali pericoli non farebbe sorgere, in una guerra mossa da un Governo più dispotico e più invisio che l'Impero, per una causa impopolare, con una nazione contro la quale non ci spinge nessun grande interesse nazionale, né alcun rancore profondo ? Due eserciti occorrerebbero alla Francia per muover guerra all'Italia ; uno sulle Alpi, e uno in casa sua, e questo dovrebbe forse essere il più formidabile. Non si può nemmeno discutere una simile insensatezza.

Quanto al nuovo Governo, le apprensioni manifestate da una parte della stampa italiana hanno destato più che altro stupore. In fondo questo Governo, che il partito liberale considera come una minaccia all'interno e all'estero, è balzato fuori, tutt'a un tratto, con coraggio ; ma è figlio della paura d'una paura universale e sconfinata che è la paura della *Comune*. Non è a temersi che possa pensare a fare il bravo fuor di casa. Quella paura spiega com'è nato, come si reggerà, che cosa può voler fare. Un sentimento, in ciascuno dei tre partiti della maggioranza, più potente, di quello che li lega alle loro dinastie, è per ora un immenso bisogno di vivere in pace, di esser sicuri in casa propria, di poter far tirar fuori dai bauli e dalle casse la roba che vi avevan chiusa per esser pronti a partire alla prima eco lontana del grido : Abbasso i ricchi ! che temevano d'udir risonare da un momento all'altro per le vie di Parigi. È una cosa notissima. Nei giorni che precedettero la caduta del Thiers, molta gente aveva preparato le valigie. Quando s'udì il nome di Mac-Mahon, tirarono un respirone e rimisero la biancheria nei cassettoni. C'è gente che vede da per tutto, ancora adesso, guazzi di petrolio e vampe d'incendio. È un terrore febbrile. Altro che pensare all'Italia ! Se si potesse dire a ogni partigiano della monarchia : Scegliete : o monarchia con un lontanissimo pericolo d'un piccolissimo tentativo di *Comune*, o Repubblica senza punto pericolo abbraccerebbero la repubblica. I più sono monarchici *in quanto* sotto la monarchia avrebbero meno da tremare, ma se domandate loro : E l'Italia ? scrollan le spalle, e rispondono : Abbiamo assai de' guai in casa nostra. Ieri un Francese mi fece un paragone opportunissimo. La Francia e l'Italia mi paion due ragazzi, uno dei quali, il più forte, che è la Francia, è steso

in un letto, con la fronte malconcia, con una gamba paralitica, con un braccio rotto, in uno stato da non poter muovere un dito ; e l'altro, che è l'Italia, con un piede sulla soglia della porta, bada a dirgli : *¡ Tu mi vuoi picchiare ¡ Ma no ! ¡ Ma sì ! ¡ Non ci penso neppure. ¡ Non ti credo. ¡ Non potrei, se volessi. ¡ Non è vero, ora salti giù : bada a quello che fai !*

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera III. *La Nazione*, Sabato 14 Giugno 1873

Il nuovo Governo, i clericali e l'Italia. ¡ La Repubblica senza repubblicani. ¡ I nuovi Termidoriani. ¡ La Spagna.

Parigi, 9.

Comincio a convincermi che quel tal Deputato della maggioranza aveva ragione di dire che l'Italia non ebbe mai sí poco a temere dalla Francia come ora che c'è un Ministero clericale *¡* o di clericali *¡* che è tutt'altra cosa, *¡* come fa giustamente osservare il giornale del signor Gambetta. *¡*

Il Governo attuale è saltato su con la intima sicurezza che il mondo intero, agitato dalla paura delle *nouvelles couches sociales*, e non inteso ad altro che ad arrestarne il movimento ascendente, accogliesse lui *¡* Governo risolutamente conservatore *¡* con un grido di allegrezza. Questo sentimento traspare dalla Circolare del Ministro degli affari esteri agli Agenti diplomatici. Ci si sente il tuono d'un uomo che vorrebbe dire al mondo : *¡* Rassicuratevi ; ci siamo noi ; il periodo delle rivoluzioni è chiuso per sempre. Così un Ministro spagnolo, l'anno scorso, proponeva ai Governi europei una formidabile lega offensiva contro l'*Internazionale*, e si dice che, scritta l'ultima parola della sua Circolare, si rovesciasse sulla spalliera della poltrona esclamando : *¡* Finalmente !...

L'Internazionale è finita. Ma come il Ministro spagnolo, così il Governo francese non ha avuto un successo pari all'aspettazione. Il signor De Broglie, guardando intorno per l'Europa, non ha visto che visi arcigni e atti di diffidenza, e s'è dovuto accorgere che mancava fra il suo Governo e quello degli altri Stati il gran legame della paura comune. Non solo in Europa non si credeva ancora che la società civile avrebbe davvero corso pericolo di sfasciarsi se in Francia non fosse sorto un governo risolutamente conservatore; ma il nuovo Governo dovette, con sua grande meraviglia, riconoscere che sul primo momento si mostrò d'aver quasi più paura di lui che delle *nouvelles couches*, dalle quali egli vuole salvare l'Europa. Di qui il bisogno di dichiarare ripetutamente che non è vero che sia clericale, che non vuol torcere un capello a nessuno, che vuol vivere in pace coi vicini, che sarà buono e quieto con tutti. E siccome il sospetto di tutti cade sulle sue intenzioni riguardo all'Italia, così egli deve fare specialmente il viso ridente all'Italia; e fare di cattiva grazia e per forza, come dice assai bene un giornale radicale e quello che Thiers faceva spontaneamente e con garbo. E così l'Italia ci ha guadagnato un tanto, perché se il governo del Thiers, ch'era meno sospetto, poteva farci, come diceva il mio conoscente orleanista, delle *taquineries* sulla questione di Roma, senza che gli si badasse gran fatto in Francia e fuori; questo Governo non potrà muovere un dito da quella parte, che le apprensioni non rinascano, che mille voci non si levino a gridare: Ecco! L'avevamo pur detto! s'era pur preveduto! e che i radicali in casa sua e i Governi di tutti i paesi anti-clericali non si conformino nei sospetti ch'egli riesce ora a stento a dissipare, e non si rimettano in guardia. Voi siete fortunati. Mi diceva un di questi giorni un Francese di nessun partito tutti son diventati teneri della vostra quiete, Non toccate l'Italia è divenuto il motto d'ordine. Per screditare il nuovo Governo i radicali dicono che è vostro nemico; i conservatori, per difenderlo, dicono che vi vuol bene; i Tedeschi insinuano che cova dei sinistri propositi contro di voi; e di qui si respinge l'insinuazione come una calunnia; e da ogni parte, in fine, vi si fanno gli occhi dolci o per necessità o per amore. E vedete fino a che punto si è solleciti dei fatti vostri. Leggete i giornali radicali. Essi non pretendono soltanto che il Governo dichiari che non vi darà molestia, che vi lascerà stare il Fournier, che farà orecchie da mercante alle interpellanze dei papisti; vogliono che non permetta neanche che si facciano dimostrazioni clericali all'interno per non mancarvi di riguardo, per non farvi venire in uggia la Francia. E vedrete che questo Governo sarà costretto a seguire i loro consigli. Ma questo è ben poco a petto agli altri vantaggi che voi ne ricaverete. L'attuale Governo è costretto a dare il colpo mortale al clericalismo; e non serve che sorridiate per farmi capire che questo è un paradosso. Questo Governo non potendo sussistere se non alla condizione di non agire in pro dei

clericali contro l'Italia, e d'altra parte, non potendo, anche se volesse, agire in nessuna maniera, egli proverà luminosamente al mondo intero che il partito clericale è impotente, perché si sarà visto mercé sua, e toccato con mano, che se l'attuazione dei disegni di questo partito non è possibile nemmeno quando il Governo della Francia si è ridotto nelle mani di gente uscita dal suo seno, non sarà possibile mai. Restava a questo partito una speranza ; l'inazione del Governo attuale verso l'Italia gli toglierà anche questa speranza, e allora la minaccia d'una spedizione di Roma, che prima poteva ancora far corrugare le ciglia a qualcuno, non sarà più veramente che una vuota parola, che farà sorridere i più creduli e più timorosi. Lasciate pure che si faccian processioni e che si mandino *indirizzi* : l'agonia del partito clericale è cominciata, e sarà il gabinetto De Broglie che gli chiuderà gli occhi per sempre, qualche momento prima che la Francia, alla sua volta, li chiuda a lui. R

Questo Francese è molto benevolo per l'Italia e va forse un po' troppo in là colle liete previsioni ; ma è indubitabile che, rispetto a noi, l'ultimo cangiamento del governo francese fu, per un certo lato, un guadagno ; poiché ora, almeno, la *situazione* del partito clericale è netta e decisa ; lo vediamo in faccia ; possiamo misurare (essendo egli nelle condizioni più favorevoli in che potesse sperar di trovarsi in questi tempi) tutta la sua forza ; non può più ingannarci con vane parole ; se non riesce, come non riuscirà, a far nulla, è perduto ; sarà scritto, dimostrato e stabilito che non può far nulla ; che la Francia è contro di lui ; che non abbiamo a temer nulla da lui né come partito né come Governo.

Intanto si vedrà quanto dura questa Repubblica senza repubblicani. C'è un fatto curioso a notarsi. Segue ora qualche cosa di quello che seguì dopo la morte del Robespierre : una reazione violenta contro il *terrore* R, poiché per poco non si considera dai conservatori *risoluti* come un periodo di terrore quello del Governo del Thiers, la cui caduta, a sentir loro, ha indotto i portinai a lasciar aperte le porte di casa. Oggi, come allora, tutti coloro che detestano la Repubblica per amor dei piaceri e del denaro, sentendosi il respiro libero, le danno addosso con un'armonia inaudita. Non v'è minaccia o ingiuria o sarcasmo che non si scagli su quel partito radicale, che ieri ancora, perché non s'era certi che non avrebbe reagito, si trattava con un'apparenza di rispetto. Non è un'ira da monarchici ; è una rabbia, paurosa nella sua oltracotanza, di proprietari che si voglion rifare dell'angoscia, provata nei momenti del pericolo. Il linguaggio dei giornali del Governo è tutto ispirato da codesto sentimento. È un linguaggio pieno di uno sprezzo aristocratico che desta meraviglia in un paese, dove in fin dei conti il nome di Repubblica esiste ancora, e la gran moltitudine, come disse il Thiers all'Assemblea, è repubblicana. In Italia, colla Monarchia, non verrebbe neanche in mente ai più arrabbiati reazionari di

trattare apertamente tutto il partito liberale di canaglia, di villano, di sudicio, di codardo. E pure è quello che si fa qui ogni giorno a voce e per istampa dai conservatori *risoluti*. Per poco non esce fuori un'altra *jeunesse dorée* colle mazze impiombate a provocare i liberali nei teatri, nei caffè, nei sobborghi. Non si usa la menoma moderazione nella vittoria. Si provocano odi e si attizzano ire come se si fosse sicuri ch'è una vittoria eterna. E dal lato dei liberali una straordinaria temperanza, la quale se può essere effetto del timore, come dice la stampa conservatrice, che non vuol riconoscere un merito neanche in quella temperanza, porterà nondimeno miglior frutto ai vinti che non la furia vendicativa ai vincitori. Uno dei giornali monarchici è andato tant'oltre che fu ripreso dai suoi stessi amici, e allora ei si giustificò dicendo : *Ma non ve ne siete ancora persuasi che bisogna fare una guerra senza pietà a costoro ? che bisogna annichilirli ? che bisogna spazzarli dal paese ?* Così, in un paese retto a Repubblica, si trattano i soli veri repubblicani.

Intanto seguono di là dai Pirenei avvenimenti che se non produrranno qui un contraccolpo funesto alla causa della Repubblica francese, forniranno almeno ai suoi nemici un'arma efficace contro di lei. Dalla caduta del Thiers in poi, i Carlisti hanno preso animo, e pare che l'esercito repubblicano ne abbia perduto. I Repubblicani che, almeno finché non fosse ristabilito l'ordine nel paese, volevano serbare la repubblica unitaria, si son lasciati soverchiare. Ora comincia in quel paese una serie di disordini e di guai, appetto a quali il suo stato attuale già infelicissimo parrà forse degno d'invidia. Unità, esercito, e persino quel fierissimo sentimento d'orgoglio nazionale, che pure era una forza nel popolo spagnolo, ogni cosa si scioglie e si disperde. Che farà il Governo francese, composto di monarchici che vogliono salvar l'Europa dalla *Comune*, dinanzi allo spettacolo d'una Spagna, che volontariamente si spezza per arrivar alla *Comune* più spedita e più sicura ? Darà la mano ai Carlisti ?

Un francese di buon senso, benché *il* come direbbe un giornale conservatore *il* partigiano della Repubblica federale, mi diceva, leggendo le ultime notizie dalla Spagna, che veramente era da temersi che il Governo francese non rendesse possibile il trionfo dei Carlisti, e che in questo caso, l'Italia avrebbe avuto da temer qualcosa piuttosto dalla Spagna che dalla Francia. Poi, sorridendo, si ripigliava e diceva : *Ma che ! Monarchia qui o Monarchia là, potrete star sicuri ugualmente, perché avrete da fare con una Spagna e una Francia così acciaccose, così sciancate, così barcollanti, che a loro stesse l'idea di allungare una gamba fuor di casa desterà un sorriso compassionevole e farà scrollare le spalle. Ormai la risposta che si darà da ogni parte al Vaticano, a chiunque, ora o poi, egli si volga, sarà quella stessa che Egli diede per tanto tempo a voi, e a tutti coloro che lo*

consigliavano come voi ; quella risposta fredda, china, inalterabile, colla quale non valgono né ragionamenti né preghiere : *Non possumus!*

E. De Amicis

DALLA FRANCIA

Lettera IV. *La Nazione*, Venerdì 20 Giugno 1873, p. 2-3.

A proposito di Manzoni.

Parigi, 16.

Uno dei più diffusi giornali di Parigi dà poco meno che di scrittore dozzinale ad Alessandro Manzoni.

Ecco per esempio una monelleria (ché per me non ci so trovare altro nome) di conio tutto francese. Mi pare di poter affermare che nessun giornalista italiano, foss'anche il più illetterato e il più scortese della famiglia, si abbasserebbe mai a ingiuriare, per picca nazionale, un illustre scrittore di Francia, mentre il popolo francese stesse ancora, per così dire, raccolto con venerazione intorno alla sua tomba. Ricordo ancora come si parlò in Italia del Dumas, del Sainte-Beuve, del Gauthier il giorno dopo la loro morte. Non ci fu gazzetta di provincia che non ne narrasse la vita, che non ne noverasse le opere, che non ne lamentasse la perdita con parole riverenti. E qui a uno scrittore italiano di candidissima fama, popolare in tutta l'Europa civile, e quel che più importa, noto a tutti come affettuoso ammiratore della Francia, si dicono delle piccole impertinenze comaresche. Si ha un bell'esser venuti qui coi più mansueti e gentili propositi del mondo ; bisogna uscir dai gangheri.

E poiché ne sono uscito, dico quello che non avrei detto se ci fossi rimasto : che cioè, per quanto si dica in Italia che i Francesi non sanno il bellissimo nulla delle cose nostre, ho avuto agio di osservare che non si dice abbastanza. Capisco l'ignoranza della lingua, o la relativa inferiorità nostra, come ragioni che in Francia si conosca l'Italia meno di quel

che la Francia è conosciuta da noi. Ma quel dover sempre rispondere a un : *Qu'est-ce que c'est ?* quando non nominate proprio Dante, Raffaello o Rossini, è una cosa che fa cascare le braccia. In Spagna non ho trovato un giovane di mediocre coltura che non avesse letto il *Cinque maggio* ; ve ne sono sette o otto traduzioni ; chi non l'ha letto, l'ha almeno inteso rammentare ; chi non l'ha inteso rammentare, vi dice che sarebbe curioso di leggerlo. Qui ho visto gente infarinata di letteratura europea stralunar gli occhi all'udire che v'è un Manzoni che ha scritto sulla morte di Napoleone la più bella cosa che si conosca. *¿ Vraiment ?* *¿* domandano, e non ci credono, e non stenderebbero la mano per pigliare il libro che la contiene. *¿ Je n'ai pas lu le roman "Les Fiancés" ; mais j'ai entendu dire que c'est un livre amusant.* *¿ Amusant !* E credono di dire già una gran cosa con quell'aggettivo, che appioppiano a tutte le corbellerie che vedon la luce. Nominated i Giusti, il Grossi, ma che ? nominated il Parini medesimo : buio pesto.

Non dico che abbiano da aver letto quegli scrittori, ci vorrebbe altro ; di saperne il nome almeno, per non commettere l'ingiustizia di pensare, se non di dire, che non abbiamo nulla, solo perché non conoscono nulla. *¿ Il n'y a plus de poètes en Italie.* Certo che non ci sono più né Tassi, né Ariosti ; ma poeti della fatta del loro *Coppée* e d'altri che qui hanno gran sfarzo e gran quattrini, possiam dire che ne abbiamo qualcuno, benché il Prati, lo Zanella, l'Alardi non abbiano mai avuto l'onore di veder fare in tre anni ventinove edizioni di un loro libro. Così del teatro. Non farò lo sproposito di dire che quel po' di letteratura drammatica che fiorisce ora in Italia si possa paragonare a quella che si fa qui, ma mi pare che si potrebbe pretendere che quando voi dite che in Italia si comincia a far qualche cosa, non ti guardassero con un'aria di profondo stupore. Bisogna sentire quei pochi che han letto o sentito qualcosa di nostro, come parlano del Ferrari, del Torelli, del Marengo e d'altri : *¿ Lí, c'è qualche cosa, c'è della buona volontà ; ma, Dio buono ! lasciatevelo dire : non sanno fare una scena con un po' di garbo.* *¿ Ma, cospetto ! voglio lasciar da parte i primi commediografi francesi ; ma il *Falconiere* o la *Celeste* valgon bene il *Passant* che fu rappresentato cento volte.*

Non si domanda che ammirino, ma che non vilipendano ; non si pretende che leggano, ma che non ignorino. M'importa assai che abbian viaggiato in Italia o che parlino dei nostri monumenti, se poi mostrano di non saper nemmeno che in codesto gran museo c'è della gente viva, che pensa, e che lavora. Un tale mi domandò ieri ingenuamente: *¿ Avez-vous des savants ?* *¿* Tanto valeva domandarmi : *¿ Non siete tutti asini calzati e vestiti ?* *¿* Un altro vede sur un tavolo un libro del Barbera, e si meraviglia altamente che in Italia si facciano delle edizioni così eleganti. C'è da stizzirsi. Ma che credete proprio, gli domandai, che non si sia buoni ad altro che ad ammirar voi altri ?

Già, in fatto di letteratura, è quasi impossibile che quel poco di buono che abbiamo, se anche è letto, sia gustato. Il *Figaro* disse qualche giorno fa che *I Promessi Sposi* sono un romanzo *bien peu amusant*. Qualcuno crederà che in quel giudizio ci sia della malignità : io lo credo schiettissimo. Il critico avrebbe potuto dire la stessa cosa meno crudamente, poiché si trattava d'un libro che fu trovato *amusant* dal Lamennais, dal Chateaubriand, da Walter Scott, dal Goethe e da altri uomini, che certo eran di più difficile contentatura di lui ; ma passi ; il giudizio lo credo schietto e me ne rendo ragione.

Il romanzo *I Promessi Sposi*, in Francia, e come questo qualunque altro libro italiano che *moralmente* gli somigli, non può piacere che a pochi. Noi discordiamo soverchio nella maniera di sentir certe cose. Qui uno scrittore *morale*, nel senso che diamo noi a questa parola, è necessariamente uno scrittore *insipido*. Chiamano questi scrittori gli *honnêtes* con un'intenzione di dispregio. La moralità si vuole che sia nello scopo che lo scrittore si propone ; ma i mezzi si vuole che siano immorali. Si deve poter dire ogni sorta d'indecenza purché si concluda che non bisogna dirne ; come sarebbe dipingere una donna ignuda ; colle calze e gli stivaletti ; ma colle mani giunte e gli occhi rivolti al cielo. Prega o non prega ? Prega. Eh! dunque, non istate a fare i pedanti. È Il tipo di questo genere è una commedia in un atto d'un rinomato scrittore francese, nella quale moglie e marito, dopo essersi bisticciati un po' per ragioni di gelosia, fanno la pace, dicono mille cose d'oro sulla santità del matrimonio, e poi la moglie si scioglie i capelli, il marito piglia il lume e le porge il braccio, e infilano tutti e due la porta della camera da letto. Padronissimi in faccia alla legge e in faccia a Dio, è uno scioglimento giustissimo e moralissimo ; non c'è niente a ridire. Ma calato il sipario, vorrei che si potesse veder dentro alle teste dei palchi e della platea, per sapere se ci son rimaste le cose d'oro sulla santità del matrimonio, o se non ci si sono accese delle imagini che fanno *desiderare la donna altrui*, molto più come donna che come moglie.

Ora qui il gusto generale non si pascola che di codeste cose. Il Dumas figlio, quando scriveva, mi pare, la *Visite de nocces*, rimproverato da un amico sulla immoralità della sua ultima commedia, si stizzì, e si lasciò scappare di bocca una frase che esprime a meraviglia lo spirito di tutta la sua scuola e il gusto della gran maggioranza dei Francesi: *È Ah ! sì ? Voi dite che è una commedia immorale ? Ebbene quest'altra volta io vi farò ficcare il naso (perdoni chi legge) nel bidet.* È ha tenuto la parola, e così è : là intinge la penna chi scrive, e là il pubblico vuole che s'intinga. Quindi immagini, descrizioni e espressioni d'una brutalità che muove lo stomaco ; tutto per la morale. Ora non è chi non comprenda come gente abituata a deliziarsi di una siffatta letteratura trovi scipito quello che agli altri par delicato, e noioso quello che pare ad altri dilettevolissimo. Dopo un

bicchierino di assenzio non si gusta un bicchier di vin santo, e non si sente l'odore d'una mammola da chi è profumato di muschio. Qualche giorno fa, per citare un caso, in una conversazione un tale cita un romanzo nel quale è, o mi pare che sia svergognatissimamente profanata con una descrizione piena di minuti particolari, quella notte unica nella vita di due sposi, che ispirò una pagina di alta e gentilissima poesia a Vittor Hugo ; là nei *Miserabili*, quando s'arresta sulla soglia della camera nuziale di Mario e di Cosetta. Ebbene, all'udir rammentare quel libro coll'aria di chi chiede: *¿ che ve ne pare ? ¿ a me e a una persona ch'era accanto a me sfuggirono nello stesso punto queste due esclamazioni: ¿ C'est ignoble ¿ C'est charmant. ¿ La parola c'era appena sfuggita di bocca che avremmo voluto ritrarla tutti e due ; ma era detta, e non ci fu altro che riderne, per scansare una discussione che dal canto mio non sarebbe stata cortese, e dal canto di quella persona, invereconda. Dico per far vedere che su questo punto della moralità non c'intendiamo, e che perciò non ci possono piacere le stesse cose. Ora intendo benissimo come il giornalista che ha fatto la trista ragazzata di dir corna del Manzoni, se conosce l'italiano e ha letto i *Promessi Sposi*, e se leggendo, ha capito, invece di creder soltanto, il che qui si fa spesso, di capire ; intendo benissimo come non l'abbia trovato quella gran cosa che tutti dicono ; poiché non gli avrà prodotto l'effetto, come i libri suoi, delle ostriche, del caviale o dei tartufi ; capisco e compatisco ; ma s'intende acqua e non tempesta ! Poteva esprimere il suo pensiero senza dire che Alessandro Manzoni... mi costa uno sforzo scrivere questa parola ; ma tant'è, non voglio tenerla nella penna, perché bisogna che l'impertinenza ricada sul muso a chi l'ha detta... è un *butor*. Il dizionario dell'Accademia alla parola *butor* dice : *homme stupide*.*

Ma una siffatta scioccheria, che in sé fa ridere, mi addolora invece quando penso che questo maledetto vezzo di punzecchiarsi, di mordersi e di svillaneggiarsi tra paese e paese per mezzo della stampa, anco in materie estranee alla politica, per mera picca pettegola, benché paia non dover produrre alcuna conseguenza grave, in realtà la produce. E lo dico gettandone la colpa un po' al di qua e un po' al di là delle Alpi. Anche chi è il meglio disposto a passar sopra a queste piccinerie piuttosto che rinunciare a tante belle e grandi idee di amicizia e di concordia, a furia di sentirsi stuzzicare, si rivolta. Io, per esempio, e cito me come citerei un altro, che in Italia mi son fatto molte volte dar sulle dita per aver difeso a voce troppo alta i Francesi, e che son venuto qui col desiderio di convincermi che, in fondo, benché ci facciamo un po' di broncio, non ci vogliamo poi un mal di morte, leggendo quell'articolo in cui si svillaneggia il Manzoni, e pensando che forse molti Francesi avranno detto che *c'est juste* così per leggerezza senza aver letto una riga o un verso dello scrittore svillaneggiato, lì per lì mi son sentito penetrare una punta fredda in

quella parte del cuore dove serbo la tenerezza per la Francia. Ora la punta è uscita senza aver lasciato traccia ; ma un'altra trafittura riuscirebbe più profonda ; e via via, la ferita finirebbe per diventare insanabile. E questo è seguito a molti italiani che stanno qui, e sarà seguito a molti Francesi che stanno in Italia, per solo effetto delle impertinenze dei giornali. Così, a poco a poco, le simpatie si raffreddano, la freddezza si muta in astio, e l'astio diventa inimicizia.

Parliamo spesso di questo fra noi Italiani ; uno dei quali, mio buon amico, uno dei più ingegnosi collaboratori d'un giornale di Roma, anche lui senza accorgersene, ogni volta che scrivendo può dare un colpo di spillo ai Francesi, mostrandoli sotto un aspetto ridicolo, lo fa con un gusto da non dirsi. *¿* Ma perché ? *¿* gli domando. *¿* Perché fanno lo stesso a noi. *¿* Ma se nessuno la smette pel primo non si finirà mai. Certo che è difficile, quando ci si sente dire un'insolenza, non rimandarla con un po' di giunta ; ma se non possiamo far questo sacrificio, vediamo almeno di restringerci a rimandar quello che ci gettano, senza gettarne noi di nostro. *¿* Ma voi avete un debole pei Francesi. *¿* Ma e picchia su questo chiodo : se anche non avessi il debole, non vedrei che buon frutto potesse recare questa guerricciattola che ci facciamo colla penna. Per esempio io che predico, non avrei dovuto far alcun caso di quella corbelleria di critica del Manzoni. Eh ! son proprio come padre Zappata !

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera V. *La Nazione*, Mercoledì 25 giugno 1873, p. 3.

Un ballo pubblico.

Avreste tanta faccia ? mi diceva sere or sono un italiano ? da sostenermi che Parigi non è un immenso, spaventoso, incredibile focolare di corruzione?

È ? risposi ; e non ho voluto dire che non sia. Ma credo che, se vogliamo esser giusti, non dobbiamo farne cadere tutto il biasimo sopra i Francesi, perché i Francesi non ne hanno tutta la colpa. Qui vengono signoroni, principotti e ricchi sfondati di tutti i paesi, col proposito deliberato di correre la cavallina ; qui si tuffano nei piaceri, spendono, spandono, straviziano, fin che si riducono al verde di borsa e di salute ; e poi, quando proprio non ne posson più, tornano a casa, e a chi domanda loro : Ebbene, Parigi ? Dei del Cielo ! rispondono, che Babilonia ! che sentina di vizi ! che semenzaio di scandali ! Io trovo che in questo procedere non v'è giustizia. Nella corruzione di Parigi ci hanno un po' di colpa i dissipatori e i libertini di tutti i paesi. Scusate : vi pare che nel 1815, il granduca Costantino avesse diritto di dire a Pietroburgo che Parigi era una Babilonia, di dirlo, come fate voi, con un accento di spregio e di rimprovero, lui che vi profuse, in un mese, quattro milioni, non importa dir come ? Aveva diritto, a Londra, di dir che Parigi, era un semenzaio di scandali, il Wellington che vi dissipò tre milioni in sei settimane ? Aveva diritto, a Berlino, di dire che Parigi era una sentina di vizi, il Blücher, che qui diede fondo a più di sei milioni, e vendette le sue terre ? Hanno diritto gl'Inglesi, gli Americani, i Russi che ubbriacano le *cocottes* a vino di Sciampagna, che le portano in trionfo sulle braccia nei giardini di Mabile, che le impinzano, le imperlano, le incarrozzano, e buttan via per soddisfare un loro capriccio quello che a voi, a me e ad altri mille poveri diavoli basterebbe per scialarla allegramente un anno intero?

Questo è giusto, se volete risalire alle cause ; ma...

Eravamo arrivati.

Entrammo in una sala vastissima, divisa in parecchie navate da tante file di pilastri e di colonne, ornata di grandi specchi, con lunghi divani intorno ; un caffè in un canto, un palco da orchestra in fondo, lumi in ogni parte, gruppi di gente qua e là, e un va e vieni in tutti i sensi. L'orchestra sonava ; qualcuno ballava in mezzo alla gente affollata ; noi ci

sedemmo a un tavolino del caffè per veder sfilare il sesso... costoso. Passavano a due a due, a una a una, a braccetto ai loro cavalieri, a passo lento, e facevano il giro della sala in mezzo a due file di colonne come per il viale d'un passeggio.

Ce n'era un visibilio, e parevano state scelte apposta, una per sorte, per dare allo spettacolo la più gaia verità che potesse desiderare un pittore.

Dietro una ragazza minutina e leggiara come un ritaglio di carta, di quelle, come dice il Feuillet, che non si possedono, ma si aspirano, veniva una meggiona, che presentava di profilo, dal collo alla cintura, la curva d'un arco teso ; e dietro a questa un granatiere di donna, un pezzo di Marcantonio, come si dice in Toscana, da dover salire sur un panchettino per dirle la propria ragione ; e poi una bambina di nulla da mettersi sur un tavolino in mezzo ai ninnoli. E tutte avevano qualcosa di particolare che tirava l'occhio. Una il viso imbiancato che da lontano somigliava a una maschera di gesso ; un'altra, uno spropositato viluppo di capelli cadenti in trecchie, in ciuffi, in riccioli, da colmare la vetrina d'un parrucchiere ; un'altra, la bocca tinta d'un rosso così fiammante che pareva stillasse sangue ; un'altra, due striscie nere sotto gli occhi che sembravan le occhiaie dello stravizio in persona. E ciascuna aveva un suo modo artificiale di camminare, che si capiva essere il frutto d'un esercizio abituale. L'una andava pari pari, senza fare il menomo movimento, come se scivolasse nel ghiaccio ; l'altra saltellava come una marionetta che scotessero dal soffitto ; una terza girava come un frullino, come se avesse il diavolo in corpo. E secondo la bellezza particolare che volevano mettere in mostra, le une si sporgevano innanzi, le altre si curvavano indietro ; questa presentava la schiena, quella il fianco, una terza un po' di fianco e un po' di schiena, o l'uno e l'altra alternati con accorta misura. Poi le *arti allettatrici*. Una, passando, vi guardava con un'aria di stupore, come se la vostra riverita persona le avesse messo l'anima sottosopra ; un'altra, fingendo di non vedervi, vi faceva passare sui piedi lo strascico della veste ; un'altra soffermandosi accanto a voi diceva non so che alla sua compagna, colla voce strozzata fra i denti in tuono di rabbia, perché indovinaste che aveva uno di quei temperamenti nervosi da *grands combats*, che il Musset canta nelle sue poesie terribili. E non un riguardo al mondo per i loro amici. Questa che s'appoggiava al braccio d'un galantuomo impettito, il quale aveva l'aria di dire come il poeta ; *Élle est à moi, moi seul au monde*, R strizzava l'occhio a un altro, e lo piantava tutt'a un tratto per andare a fare un pissi pissi d'un quarto d'ora nell'orecchio d'un terzo. Quest'altra, seduta in un canto, mentre faceva gli occhi dolci all'amico che le moriva addosso, di sotto al tavolino mostrava lo stivaletto a un Tizio, che l'adocchiava di dietro alla colonna dirimpetto. Una terza, sorridendo amorosamente a due corteggiatori, si serviva con una destrezza incredibile dello stesso

sorriso per incoraggiarne altri due che la guardavano di dietro alle spalle dei primi, per non restare a mani vuote in caso che quei primi non concludessero nulla. In mezzo a questo, tutti i modi che s'usano in una conversazione di gente costumata : inchini, salamelecchi, presentazioni di amici ad amiche, col cappello in mano, e la solita prefazione di complimenti ; atti modesti, come di tirare indietro un piede, quando ci si accorge che uno lo guarda ; conversazioni fatte in un angolo appartato, con una grand'aria di serietà ; atteggiamenti malinconici ; risa sgangherate. Risa, malinconie, parole, sguardi, capelli, labbra, colori, andatura, tutto falso : unico fine Ò il marengo. Ò

Gli uomini sono anche più curiosi ad osservare. Vi si vedon facce rugose di vecchi malvissuti, venuti là per veder di imprimere ancora un moto galvanico alla carcassa insecchita, profumata da far cascare le mosche, che coll'occhio avido cercan qua e là sotto i tavolini se spunta nulla di bianco ; bellimbusti, nel primo caldo della gioventù, rossi nel viso, cogli occhi lustri, che corron la sala in tutti i sensi, coll'aria di dire : Ò Questa Ò no, quest'altra, Ò no quell'altra là Ò e vorrebbero fare una retata di tutte ; omaccioni dello stampo di Taddeo dell'*amor pacifico*, piovuti là non si sa come, per distrarsi, forse dopo aver inteso la descrizione del luogo dalla bocca del nipote, che guardano intorno con un sorriso benevolo di protezione come se dicessero : Ò Divertitevi, figlioli, si ve lo concedo, la gioventù deve avere i suoi sfoghi Ò ; giovani rotti a quella vita, annoiati, capitati là più per forza d'abitudine che per impulso di desiderio, che conoscono *intus et in cute* tutte quelle cacciatrici, e salutano con trascuranza e sbadigliano e si sdraiano con elegante abbandono ; inglesi gravi, con un palo in corpo, entrati là col disegno preconetto di non uscir soli, ma che meditano profondamente la scelta, e voglion far ogni cosa adagio, con coscienza e bene, a quell'ora e in quel modo, e con quelle regole ; alcuni un po' brilli e chiassoni ; qualcheduno pien di vino fino agli occhi, piantato come un piolo contro una colonna, che dissimula la cotta sotto un'apparenza di tristezza meditabonda.

Dopo un po' ci avvicinammo a uno dei gruppi dove si ballava. L'orchestra suonava un'ariaccia arrabbiata da circo equestre. Due ragazze e due uomini ballavano il *can-can*, stretti intorno intorno dalla folla. I ballerini erano due figure da parrucchiere, due comparse pagate, che facevano il loro mestiere a muso duro, senza guardare in faccia nessuno, come nessuno guardava loro. Delle ragazze, vestite tutte e due modestamente, l'una, bruttina, ballava con un certo ritegno, e non attirava gran fatto gli sguardi. L'altra, una bionda robusta, non bella, ma piacente, alta e diritta come una palma, scapigliata e ansante, era un vero demonio scatenato. A ogni ripresa di ballo, si chinava e annaspava colle mani per raccogliere gonnelle e sottanini, che levava su come una bracciata di cenci ;

poi slanciava i piedi in alto fino a rasentare i cappelli degli spettatori ; si buttava in terra quant'era lunga, si rialzava di scatto, si raggomitolava tutta come se fosse rattrappita dal freddo, si raddrizzava impettita, si curvava davanti e dietro e si scontorceva che pareva snodata, e andava e veniva in quel breve spazio, dimenandosi e sculettando, e dando biscottini nel naso e manrovesci sul ventre all'uno e all'altro, e occhiate impertinenti ; e poi daccapo gonnelle e sottanini in aria, e gira, e salta, e sgambetta e butta i piedi di qua e di là, con una destrezza, con un vigore, con una furia, con una sfacciataggine da non potersi dire.

Bisognava vedere allora come tutte quelle teste brune, bigie, calve, capellute, che ce n'era di ogni sorta, si sporgevano innanzi, sorgevan l'una sull'altra, si ficcavano in tutti i vuoti e si disputavan lo spazio ! Bisognava vedere su tutte quelle facce, che lampi di peccato mortale ! Non era già quella segreta *étincelle de la création* che si espande, come dice il Musset, in una fiamma divina, in fondo all'anima di due innamorati che si lasciano ; era proprio quella scintillaccia che madre natura non lascia spegnere affatto neanche nei corpi riuniti, e che a furia di soffiarsi su, guizza in una fiammella livida e fumosa che ammorba l'anima e il sangue. Satana, per dirla alla Guerrazzi, in quel momento doveva far rimbombare l'inferno del suo formidabile cachinno.

Si ballava in altri punti della sala in mezzo ad altri gruppi di gente, quale più numeroso, quale meno, secondo la maggiore o minore improntitudine delle ballerine. Ed era una specie di gara fra di esse a chi tirava più spettatori, e via via che la gara s'animava, l'atto del tirar su si faceva più frequente e più risoluto. E v'eran poi gli spettatori che guardavan qua e là, incerti del dove ci fosse più da ridere, e che correvano da un gruppo all'altro per non perder nulla. E non si può negare che quello spettacolo non fosse tale da dover dare una scosserella anche ai più freddi. V'erano delle belle figure eleganti e molli, e maestosamente sfacciate ; e poi quella musica rumorosa, quei mille lumi, quell'aria calda, quei profumi acuti, e in una parola quel *lenocinio gallico*, contro il quale il Gioberti consiglia di stare in guardia, e che si sente e si subisce anche avendo letto il Gioberti...

A un tratto cessò la musica, si semispensero i lumi, e la folla uscì frettolosamente chiacchierando e ridendo.

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera VI. *La Nazione*, Giovedì 26 Giugno 1873, p. 1.

[Sans titre]

Parigi, 21.

Per mettersi a giorno dello stato politico della Francia non v'è di meglio che fermarsi una volta la settimana dinanzi alle vetrine d'un venditore di fotografie. Dall'ordine in cui sono disposti i ritratti *des hommes du jour*, si può presso a poco indovinare se in Francia v'è un Governo conservatore o radicale, se il Presidente della Repubblica è più o meno legato con questo o quel partito monarchico, e quale dei partiti monarchici ha miglior vento in poppa. Le fotografie, che si contano a centinaia, sono per lo più disposte così : sul dinanzi, e nel bel mezzo, il Presidente della Repubblica, e intorno, a corona, i ministri ; ai due lati tutti gli aspiranti al trono colle mogli, coi figli e coi parenti più prossimi ; un po' più in là, in doppia fila, i capi della destra e della sinistra, del centro sinistro e del centro destro, del centro sinistro-destro, del centro destro-sinistro ed altri centri ; più su, in folla, Victor Hugo, Dumas, Gauthier, Doré, Sardou, Michelet, George Sand e *tutta quella schiera*, fino al Lamartine ; più alto, *mademoiselle Julie*, *mademoiselle Schneider*, *mademoiselle Blanche de Varenne*, e tutte le altre artiste di grido, seminude, ritte, sedute o sdraiate in tutti gli atteggiamenti in cui si può far risaltare una curva ; nella parte superiore, le belle donne storiche della Francia ; all'ultimo piano il Canal grande, piazza San Marco, il Colosseo, la *Madeleine*, l'*Hôtel de Ville*, e una gran carta di Parigi vista a volo d'uccello. Il giorno venticinque maggio, in tutte codeste vetrine seguì una rivoluzione. Il ciuffetto bianco del signor Thiers, che occupava il posto d'onore, fu buttato giù, e venne avanti il Mac-Mahon in uniforme, in abito nero, a piedi, a cavallo, col cappello, senza cappello, con cento medaglie, con una sola medaglia ; e dietro a lui, sbucarono dai loro nascondigli e si affollarono in minaccioso stato maggiore i generali, i conti, i duchi, i gesuitanti, che prima erano in fondo all'ombra dei ritratti del Barodet, del Ranc e di tutta l'altra, come ora si chiama, *canaille de radicaux*. Ma questa disposizione di fotografie varia ancora secondo l'opinione politica del bottegaio ; e il Mac-Mahon, che si trova ad esser legato ad un tempo ai legittimisti perché la sua famiglia deve tutto ai Borboni del ramo legittimo, ai principi d'Orléans perché strinse con loro amicizia intima in Affrica, all'Impero perché gli è debitore del suo bastone di maresciallo, al partito

clericale per sentimento proprio e per via della moglie, alla repubblica perché ha promesso di non violare le istituzioni repubblicane, si presta singolarmente a ogni maniera di combinazioni. Un bottegaio lo ficca in mezzo al principe imperiale e all'imperatrice come per far capire che tutto questo sottosopra deve finir nell'impero ; un altro gli pianta ai fianchi il Duca d'Aumale e il Conte di Parigi ; il terzo gli mette intorno una corona di radicali ; e chi l'avvicina al gruppo dei legittimisti à *fusion*, e chi ai bonapartisti puro sangue, e chi ai bonapartisti pseudo-liberali. Però, in mezzo a tutto questo movimento di ritratti, quello che si fa più notevole è il gruppo bonapartista. È un segno del tempo. Le fotografie di Napoleone morto, dell'Imperatrice vestita a lutto, del principe imperiale inginocchiato accanto al letto del padre, sono le più numerose, le più grandi e le più messe in vista. Il ritratto di Napoleone è circondato di iscrizioni funebri, di versetti della Bibbia, di molti estratti dai suoi proclami, con fregi neri e croci e fiori. Il Principe poi si vede in tutti gli atteggiamenti della seduzione monarchica ; in atto di meditare profondamente, per far capire al popolo francese che sarà un imperatore sodo ; in atto di leggere, per far capire che sarà imperatore dotto ; in atto di volgere lo sguardo e il pensiero al cielo, per far capire che sarà un imperatore pio. È un bel giovane, robusto e d'aspetto svegliatissimo, e già alto, per quello che ce ne dice un giornale bonapartista, due pollici più del padre. Non si sa se continui ad aver quella gran passione per la musica e per le arti che spiegava quand'era alle Tuileries, tanto che l'Imperatore aveva creduto di dovergli far levare il piano-forte e il pennello. Ma è certo, poiché ce l'assicurano i suoi giornali, che parla con grazia, che mostra una straordinaria forza di volontà, e che studia come un benedettino. Son però curiosi tutti questi principi vagheggini del trono che si fanno ritrarre in fotografia col viso sorridente, colla bocca accomodata, colla testa un po' cascante da un lato, per esser messi là in mostra, a disputarsi gli sguardi e le simpatie di chi passa, come le *cocottes* nei caffè dei *boulevards* !

Parlandomi appunto del principe imperatore, un bonapartista di *alto affare*, come si dice in linguaggio tragico, mi diceva pochi giorni fa, così un po' esitando coll'aria di chi svela un segreto, che la Francia è andata a un pelo dal riaver l'Impero per un colpo di mano. E, perché io sbarravo gli occhi, continuò abbassando la voce : *¿* Ma non sa dunque che Napoleone III si fece fare l'operazione della pietra per poter montare a cavallo e tornare in Francia ? Non sa che era tutto preparato : soldati, generali, ministri, polizia, e che sarebbe stata una faccenda di poche ore ? *¿* Ma e il Mac-Mahon ? *¿* dimandai. *¿* Come se la sarebbero cavata col Mac-Mahon ? Non m'ha detto ella stessa ch'egli è incapace di tradir la repubblica ? *¿* Ma il Mac-Mahon lo avrebbero chiuso a chiave in una stanza, che diavolo ! Che gran cosa dare un giro di chiave a una porta ! E poi a cose finite gli

avrebbero aperto con tutta la cortesia dovuta a un par suo, dicendogli : ** Maresciallo, supponete d'aver sognato dal 4 settembre in poi ** niente è mutato. ** Ma ora un colpo di questa natura non si può più fare, ** osservai. ** Ma perché ? l'esercito non è forse bonapartista ? Tutte le sue tradizioni gloriose non si legano forse al nome di Napoleone ? E non crede lei che, quando il colpo di mano si facesse, tutti i partiti monarchici, spinte o sponde, non si stringerebbero insieme, almeno da principio, e per dominare la rivoluzione? E quando la rivoluzione fosse dominata, chi è che sbarbica più la dinastia napoleonica, difesa dall'esercito e dal clero, sostenuta da tutta la gente che ama la pace, e i quattrini, e non veduta di mal occhio di là dal Reno ?

Ma poiché sono a riferir discorsi altrui, non voglio tralasciar di dire quello che intesi ieri da uno di quei francesi che il giorno dopo la caduta del Thiers m'avevano preannunziato *une explosion générale de cléricalisme*, e appunto da quell'orleanista amico d'Italia, che ha molti amici nelle provincie e che sa molte cose che i giornali non dicono. Gli domandai se gli pareva che l'esplosione fosse seguita. Si meravigliò della mia domanda : ** Sì, ** dissi, ** so delle processioni di Nimes, di Bordeaux, di Tolosa, d'Amiens, di Nancy, alle quali presero parte i magistrati *en robes rouges*, i generali in grand'uniforme, i prefetti, la fanteria, la cavalleria, l'artiglieria ; so che si scappellottano i liberi pensatori che non si tolgono il cappello al passare del baldacchino ; so che si bastonano gli operai che lavorano la domenica ; so che si è ordinato di portare al camposanto di notte coloro che muoiono senza l'assistenza del prete ; ma infine, a Parigi la reazione non si vede. Negò che a Parigi non si vedesse. È una cosa ** disse ** che osservarono tutti : cioè che da qualche tempo in qua, per le vie di Parigi si vede un molto maggior numero di preti che per il passato ; ma quello che più importa, è che passeggiano con tutt'altra faccia, e che sono guardati con tutt'altra maniera che una volta. Uno di essi diceva giorni sono con viva soddisfazione che dopo il cangiamento del governo molta gente ch'ei non conosce neppur di vista, quando l'incontrano in una strada appartata, lo salutano. Ma poi pigli i giornali governativi e sentirà come cominciano a odorare d'incenso. Un foglio di ieri, in mezzo a due aneddoti poco meno che indecenti, descrive con un linguaggio mistico una funzione religiosa. Adesso i cronisti bazzicano nelle chiese. Ma non siamo che al principio. Lasci che questo Governo duri ancora qualche mese ** non dico *viva*, perché un Governo, da cui uscì una circolare Pascal, è *morto*, ** e vedrà fino a che punto sarà condotta la Francia. Lei non può avere idea di quello che segue in provincia. Non si è ancora giunti all'esigere che ogni cittadino presenti il biglietto di confessione, né ci si giungerà forse mai ; ma nelle città tutti coloro che non fanno professione aperta di sentimento religioso, sono guardati di mal occhio ; la popolazione si aggruppa in due

partiti, clericale e no, il primo, perché sostenuto dalle autorità, più forte, e dall'una e dall'altra parte cominciano le provocazioni e s'accumulano i rancori ; generale, prefetto e vescovo formano in molti luoghi una cosa sola ; fra poco vedrà che non si farà più una festa religiosa senza baionette ; vedrà i pellegrinaggi assumere un carattere ufficiale ; la cavalleria scortare le processioni che porteranno in trionfo le immagini miracolose ; le Autorità civili nei loro discorsi, per amicarsi il clero, toccare il tasto del Papa ; e poi la stampa liberale a poco a poco mozzata e potata finché non sarà più temibile per nessun verso. Sgraziatamente il popolo francese è cedevole come la cera a tutte le impressioni. Questo lavoro clericale non trovando resistenza sulle prime, giungerà fino al segno da provocare una crisi violenta. Non temo per il Settentrione della Francia, dove il sentimento religioso è più intimo e più calmo, e coloro che lo osteggiano più temperati ; ma nel Mezzodì potranno seguire dei guai. Tiri una linea da Bordeaux a Lione ; da questa linea in giù non vi son che due colori ; nero e rosso ; clericali ardenti e anti-clericali ardentissimi... ** Ma io sempre torno a picchiare sull'argomento dell'Italia. E allora : ** Non temete ; questa è una bomba che scoppierà in casa nostra, fra le mani di coloro che l'hanno caricata, prima che abbian tempo di buttarla al di là dei monti.

Però comincia a presagir male anche per noi qualcuno che, non ha molto, non voleva nemmeno sentir parlare di pericolo : un uomo fra gli altri, sul taglio del *conte zio*, amico nostro a porte chiuse, grande amatore della pace, che vorrebbe appunto, come quel buon conte, troncare e sopire, sopire e troncare, e non fare altra cosa, o non vederne far altra in vita sua. Tra una presa e l'altra di tabacco, alzando di tratto in tratto una mano come chi accenna una nube all'orizzonte, e volgendo intorno uno sguardo inquieto come se avesse paura di qualche delatore nascosto, mi diceva : ** Vedo del buio, signor mio caro... vedo del buio. Qui i clericali strapotenti, in Spagna i Carlisti che pigliano il di su, in Austria... o sbaglio o c'è un *24 maggio* in aria che può condurre alle stesse conseguenze che da noi... l'Italia allora si troverebbe non fra due fuochi, ma fra tre... e se questo benedetto Pio IX mancasse... e se l'elezione del nuovo Papa si facesse sotto l'influenza visibile del Governo italiano... non vorrei preveder male... ma temo che nascerebbero dei guai... ** Ma come vuole, domando io, che i Carlisti trionfino ? Nessuno ci crede. ** Nessuno ci crede ? ... Dio buono !... Ma non vede dunque che l'esercito carlista si organizza in Francia ? È una cosa chiara come la luce del sole. Di qui denari, di qui armi, di qui consigli, di qui mestatori che vanno a metter su le popolazioni... Faccia dunque una corsa nelle nostre città meridionali, vada fino alla frontiera, domandi che cosa fanno i nobili, i ricchi... Per loro la guerra dei carlisti è poco meno che una guerra nazionale... Voglio che l'esercito spagnuolo sia debole ; ma le pare che un partito invisibile alla Spagna avrebbe potuto

Appendices de la Première Partie

sostenere una guerra che ormai dura da un anno, se non fosse spalleggiato... E poi ora è il Governo che unge la ruota... la Spagna è divisa, stanca, sfinita dalle lotte... vedo del buio, vedo del buio.

Quando si parla poi di queste processioni, di questi pellegrinaggi, di tutta questa grande commedia religiosa che si rappresenta in Francia, con quei Francesi che senza pencolare più da una parte che dall'altra, amano di vero cuore il proprio paese e lo vorrebbero veder risorgere nobilmente dalla sua caduta, bisogna vederli mordersi le labbra, voltarsi da un lato per nascondere un leggero rossore, rispondere con rabbia, ma senza convinzione : *Ô* Non è possibile ; *Ô* a chi predice loro che fra tre mesi la loro repubblica sarà seppellita in sacrestia !

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera VII. *La Nazione*, Martedì 8 Luglio 1873, p. 2-3

Giovanni Ruffini.

Pochi giorni sono ricevetti una lettera da Firenze con questo poscritto : *Ô* “Se non lo sa, le annunzio che il Ruffini, l'autore del *Dottor Antonio* e d'altri romanzi a lei noti, sta a Parigi, in via Boulogne, numero trentasei.”

Vi son molti che pur desiderando vivamente di conoscer di persona un uomo illustre che amano ed ammirano, per nulla al mondo andrebbero a bussare alla sua porta senz'essere accompagnati da un conoscente comune, o avere in tasca una lettera di raccomandazione, o essere stati annunziati prima, o assicurati in mille modi che saranno ricevuti, e che possono presentarsi senza timore di riuscire importuni, di mostrarsi

indiscreti, di parere impertinenti. Per me, quando ho un desiderio di questa natura, trovo che la maniera più naturale e più dignitosa di soddisfarlo, è quella di andar per la via più corta a casa del personaggio, e dire alla cameriera che viene ad aprire : Rabbia la bontà di annunciare al padrone che il tale dei tali ha un vivissimo desiderio di vederlo. R Non mi conosce ? che importa ? o che vado là per fare ammirar me, e non per ammirar lui ? Ma potrebbe supporre che v'abbia condotto a casa sua una curiosità volgare, o l'ambizioncella di dire poi che l'avete conosciuto. Ma che ! Se è un uomo d'ingegno deve aver l'occhio fine e conoscere gli uomini : gli basterà, guardarmi in viso e sentire il suono d'una mia parola, per capire che il cuore mi batte, ch'egli mi fece del bene, ch'io ho della gratitudine per lui, e che v'è più rispetto e più amore in quella mia sfacciataggine di farmi innanzi così alla bella libera, che in tutte le esitazioni e in tutti gli scrupoli degli ammiratori timidissimi.

Andando per via di Clichy verso via di Boulogne, pensavo al *Dottore Antonio*, che lessi cinque mesi sono di primavera all'uscire d'una grave malattia. Pei libri che si lessero la prima volta in tempo di convalescenza, quando pare d'esser rinati a un'altra vita, e stando ancora in letto, più per prudenza che per bisogno, si guarda colla curiosità d'un prigioniero quel po'di cielo azzurro che appare dalla finestra, e quella ciocca di verde che appare dal terrazzino della casa dirimpetto, pei libri che si lessero in quei giorni, qualunque essi siano, si nutre un sentimento particolare di gratitudine. Se poi son libri che facciano amare soavemente quella vita che si è temuto di perdere, e desiderare con ardore quel lavoro che ci fu tanto doloroso di smettere, e rimirare con entusiasmo quella natura varia e bellissima di cui le quattro pareti della nostra stanza ci hanno per tanto tempo vietato la vista ; se vi son libri, in una parola, che consuonino allo stato presente dell'animo nostro, facendoci parer più bello, più prezioso, più caro tutto quello che stiamo per riacquistare colla salute e colla libertà ; mostrandoci uno scopo nella vita, un conforto negli affetti, un premio nella coscienza ; aggiungendo, in fine, una nota dolcissima all'inno di gratitudine che si alza dal nostro cuore verso tutto quello che è intorno noi e sopra di noi, come se ogni cosa si rallegrasse della nostra salvezze e ci animasse a rimetterci in cammino col cuore fiducioso ; allora quei libri diventano amici, per tutta la vita, e il nome di chi li scrisse ci resta nell'anima come il nome d'un benefattore.

Entrando in via di Boulogne mi ricordai delle affettuose parole colle quali un amico mio mi espresse un giorno l'impressione che aveva ricevuta dai romanzi del Ruffini : R È uno di quegli scrittori, ai quali dopo letto l'ultima pagina d'un loro libro, domandereste un

consiglio per pigliar moglie, confidereste una vostra sorella per un viaggio, rimettereste nelle mani denari, memorie secrete, lettere intime, ogni cosa. Ed è quello stesso amico che mi fece ridere molte volte che ero di malumore per certi litigi di famiglia, e diceva battendo il pugno sulla tavola : Perdio ! stasera telegrafo al Manzoni.

Tirai il campanello, mi aperse una vecchia cameriera. C'è ? C'è. Ebbene abbia la bontà di dirgli che il tale dei tali ha un vivissimo desiderio di vederlo. Scomparve, e tornò di lì a un minuto, dicendo : Entri pure. E mi si venga a dire che non è la maniera più spiccia.

Entrai in una cameretta modesta lo vidi l'aveva capito mi venne incontro sorridendo balbettai qualche parola e sedemmo.

I primi momenti in cui si trovano l'uno di fronte all'altro, un uomo illustre e uno sconosciuto che è stato spinto verso di lui da un sentimento di ammirazione e di affetto, passano quasi sempre in silenzio, poiché il visitatore, lì per lì, è occupato suo malgrado a fare un raffronto tra la persona che ha dinanzi e quella che si raffigurava ; e l'uomo illustre, dal canto suo, indovinando quel raffronto, per quanto sia superiore ad ogni sentimento di vanità, rimane sospeso nell'atto di cercar negli occhi dell'ammiratore l'impressione che la sua persona gli produce. Fuor che nei momenti dell'ispirazione, il viso d'uno scrittore o d'un artista non riflette mai così limpidamente la bellezza dell'ingegno o del cuore, come in una di codeste occasioni. Vi si vede una soddisfazione queta, dolcissima, mista e un non son qual leggiero turbamento di pudore virile, che farebbe parer bello il viso meno bello, e desterebbe un moto di simpatia, anche in un'anima nella quale fosse svaporata ogni freschezza di sentimento gentile.

Il Ruffini ha l'aspetto d'un buon padre di famiglia : uno di quei bei volti aperti e sereni, che in questi tempi, come dicono coloro che hanno per intercalare *il mondo peggiora*, non si vedono più ; una di quelle fisionomie che ricordano certi grandi ritratti d'antenati che ornan le scale delle case patrizie. Così a occhio si direbbe che ha una sessantina d'anni ; e aggiungo con viva soddisfazione che ha l'apparenza d'un uomo destinato a sbarcarne altri sessanta. Però, malgrado il suo aspetto pacato, s'indovina a certi moti risentiti delle labbra e a certi suoni profondi della voce, che la sua vita deve essere stata agitata da passioni vigorose, e forse anche afflitta da qualche grande dolore. Come nelle pagine del *Dottor Antonio*, così sul suo viso, nel suo accento, nei suoi discorsi v'è qualche cosa di melanconico. Ma è una melanconia temperata di tanta benignità e di tanta dolcezza, che non se ne sente punto l'amaro. S'aggiunga a tutto questo una semplicità infantile di modi e di linguaggio, che vi fa parere d'essergli sempre vissuti al fianco, e una maniera di

guardarvi o d'interrogarvi come se foste voi in casa vostra, ed egli ci fosse venuto, mosso dallo stesso sentimento che condusse voi a casa sua.

Alle prime parole che gli intesi dire fui meravigliato che non abbia perduto l'accento genovese dopo tanti anni che vive lontano dal suo paese. È nato a Taggia, vicino a San Remo, su quella stupenda riviera ligure che egli dipinse con una meravigliosa franchezza di colori nel suo secondo romanzo. Si sa che nel 1848 i suoi concittadini lo mandarono al Parlamento piemontese, e che lo rielessero non ha molto, benché egli dichiarasse che non avrebbe accettato il mandato, come infatti non l'accettò, per *non spellar la mano nei ferri dell'altrui bottega*. Ora vive un po' a Londra, un po' in Svizzera e un po' a Parigi ; ma più lungamente a Parigi dove ha molti amici e molti ricordi. È stato gravemente malato or fa un anno, credo appunto in Parigi, e non s'è per anco rimesso appieno dalla malattia ; ma la sua è una convalescenza colla quale molti uomini di pari età vorrebbero poter cangiare la loro salute.

Gli feci quella solita dimanda, che per gli uomini come lui dev'essere importuna come una mosca, tanto spesso e da tanti e la senton fare ! ma che pure è naturalissima, e scappa dalla bocca prima che si sia pensato a mandarla fuori : *È ora sta facendo qualche cosa ?*

Non faccio nulla *Rispose* *perché non ho niente da dire.*

Risposta semplicissima che chiude una profonda sentenza : *scrivere quando si ha bisogno di scrivere.* *o come diceva il Manzoni : aspettare che la musa ci venga a cercare, e non iscalmanarsi a correr dietro alla musa.* *È poi soggiunse per chiarir meglio il suo pensiero :*

Ognuno non ha che una certa quantità di roba nel sacco ; e quando il sacco s'è vuotato, se si vuol continuare a dare, non si dan più che parole.

Gli domandai se nei soggetti dei suoi romanzi ci fosse il fondamento d'un qualche fatto vero e n'ebbi la risposta che m'aspettavo. Egli ha conosciuto quasi tutti i personaggi, ha narrato i loro casi, s'è servito delle loro parole. Di qui l'efficacissimo colore di verità che brilla nei suoi racconti. I dialoghi che par di sentire piuttosto che di leggere, e i personaggi che, a libro chiuso, si confondono nella memoria del lettore con gente vera ch'egli conobbe e praticò in altri tempi, così che a volte gli bisogna quasi fare un atto di riflessione per separare le persone dalle larve. Dio sa quante cose gli avrei domandato intorno ai suoi libri, ai suoi studi o alla sua vita se non me ne avesse trattenuto il timore che egli, osservatore sottile, mi leggesse negli occhi il proposito segreto di spiattellare in una gazzetta tutto quello che gli usciva dalla bocca ! E perciò fui costretto a lasciar cascare la conversazione sulla politica francese, sulla interpellanza contro il decreto del

prefetto di Lione, sulla discussione intorno all'ordine della Legion d'onore. Il Ruffini conosce la Francia *intus et in cute* e spiega parlando di politica quell'accorgimento fino e quel buon senso rettilissimo col qual suole giudicare gli uomini e le cose nei suoi romanzi ; ma pure dovevo fare uno sforzo per non lasciarmi fuggire una domanda che troncasse quei suoi discorsi e lo riconducesse, suo malgrado, a parlar di sé. Ciò nondimeno, cogliendo a volo tutti gli appicchi ch'egli diede involontariamente alle mie interrogazioni indiscrete, riuscii a raccapezzare qualcosa.

Come abbia cominciato la sua vita letteraria, i più, credo, lo sanno. Emigrò giovanissimo, andò a Londra, e trovandosi corto a denari, dovette pensare a guadagnarsi la vita col lavoro. Prima di allora non aveva scritto altro che articoli per gazzette, e benché si sentisse dentro quella *certa smania inesplicabile* che agitava l'anima del Giusti prima ch'ei si fosse rivelato a sé stesso, non aveva mai sognato di salire un giorno su per la sterminata scala dell'arte fino all'altezza a cui è salito. Gli venne in mente di scrivere un libro *Ò* che fu poi il *Lorenzo Ó* per far conoscere in Inghilterra quel periodo importantissimo della vita italiana, e destar così un sentimento di simpatia per il suo paese, che allora aveva bisogno di tutti, e manifestò il suo disegno ad alcuni amici, che lo stimarono opportunissimo ; e trattò della pubblicazione coll'editore d'un giornale, che lo esortò a scrivere i primi capitoli, i quali sarebbero stati stampati subito per tastare, in certo modo, l'opinione pubblica, e o smettere a tempo o tirare innanzi di buono. Il Ruffini scrisse le prime cento pagine e gliele portò ; ma l'editore non ne fu soddisfatto, e cangiato avviso, volle vedere il lavoro finito prima d'imprenderne la stampa. Allora il Ruffini si perdetto d'animo, buttò in un canto il suo manoscritto e si dedicò ad altre cose. Qualche tempo dopo, essendosi recato a Parigi, e avendo dato a leggere quel poco che aveva fatto a una colta ed arguta signora, che gliene fece caldissime lodi, e lo spinse vigorosamente a scrivere, riprese animo, si rimise al lavoro, lo condusse a fine, e mandò il manoscritto, con una lettera di raccomandazione di suo fratello, a un editore di Edimburgo, il quale lesse, approvò, stampò e ricompensò l'Autore con cento lire sterline ; non sperata fortuna ! che fu, come tutti sanno, il primo anello d'una catena d'oro. Il *Lorenzo* ebbe un successo splendido ; la stampa inglese incoraggiò l'Autore con larghissime lodi ; lo stesso Mazzini, benché in quel libro suonasse qualche nota stridente per un orecchio repubblicano, gli espresse per lettera la sua ammirazione ; la fama del Ruffini fu assicurata. Poi venne il *Dottor Antonio* e dopo il *Dottor Antonio*, tutti gli altri gioielli smaglianti di una limpidissima luce.

Come ha potuto il Ruffini ridursi in grado di scrivere in inglese, per quanto ci assicura, puro, facile ed elegante, in così breve tempo, poiché egli medesimo dice che quando andò

in Inghilterra non conosceva che pochissimo la lingua ? Voglio che un ingegno potente divini, in certo modo, la lingua della quale ha bisogno per rivelarsi, vivere ed espandersi ; ma quanto deve aver faticato in quelle prime lotte del pensiero colla parola, così lunghe e difficili per chi scrive nella lingua che gli è familiare dall'infanzia, egli che doveva scrivere in una lingua straniera, e tanto diversa dalla sua ! Io credo che quando è a Londra non dimentichi mai d'andar a visitare quella stanzina, chi sa a che piano, nella quale vegliò le prime notti colla penna fra le dita, con un dizionario e una grammatica, di qua e di là dal quaderno con al lume d'una candela di sego con la mente affollata di pensieri e d'immagini che non trovavan l'uscita, e il cuore gonfio d'affetti che prorompevano in lagrime prima che in parole ! Chi avesse potuto in quei momenti sussurrargli nell'orecchio con uno di quegli accenti di voce sovrumana che annunziano il futuro agli eroi della leggenda : *« Tu sarai ricco ; celebre ed amato, in questo paese, nel tuo, in molti altri, per lunga vita e dopo la vita ; e vi saranno dei giovani che saliranno le scale di casa tua come salirebbero quelle della casa d'un vecchio amico non più veduto da molti anni ; e che quando, lontani da te, avranno delle tristezze e degli scoraggiamenti diranno : Perdio... domani telegrafo al Ruffini ! »*

È facile avvedersi da qualche parola buttata a caso qua e là, che il Ruffini si dà pensiero del rimprovero che molti gli potrebbero fare, che qualcuno gli fece, d'aver egli scritto in inglese invece che in italiano. Per me credo che non occorra nemmeno di discolparlo. Per potergli fare un carico d'aver scritto in inglese, bisognerebbe potergli anche scrivere a colpa d'aver emigrato, d'essere andato a Londra, d'essersi trovato nelle strettezze, di aver avuto bisogno di farsi capire dalla gente da cui voleva farsi leggere. D'altra parte i suoi libri, benché scritti in inglese, sono tanto italiani, e per soggetto, e per sentimento, e per scopo, che si può quasi affermare che appartengono alla letteratura italiana più che alla letteratura inglese. Scritti in italiano, non si sarebbero certamente diffusi quanto si diffusero, e non avrebbero però ottenuto in egual misura lo scopo che l'Autore si propose ; *« di far conoscere, ed amare l'Italia fuori d'Italia. Il Ruffini ha fatto una buona azione in inglese, e una buona azione è sempre una buona azione, in qualunque forma la si faccia ; e il nostro amor proprio nazionale non è punto meno solleticato da che gli Inglese ci dicano : « Alcuni dei nostri più cari romanzi sono d'un Italiano ; » che dal poter dir noi : « Abbiamo un Italiano che scrisse alcuni romanzi degni di stare accanto ai più cari romanzi inglesi. »*

I romanzi del Ruffini furono tradotti in molte lingue. Mi parlò egli stesso d'una traduzione tedesca che si fece pochi mesi sono, e da quanto mi parve di capire, tutte queste traduzioni gli fruttarono qualche cosa, *« se poco o molto non so, »* eccettuate le

traduzioni italiane dalle quali non gli venne il bellissimo nulla. Non lo disse, ma credo di poterlo affermare ; e mi spiace di poterlo affermare. Eppure i libri del Ruffini furono molto letti e sono tuttora molto letti in Italia. Dal che si può tirare una conseguenza che non è onorevole per il commercio letterario italiano. Ma val meglio mozzare questo discorso, perché ci sarebbe troppo da dire.

Mi interrogò intorno alle condizioni della stampa letteraria in Italia, se vi si scrive molto e se vi si legge abbastanza, e che vita possa menare uno scrittore al quale non manchi il favore pubblico. Gli avrei voluto rispondere che, per quello che io ne so, non ce n'è uno, vecchio o giovane, o arrivato alla sommità della scala, o col piede ancora sui primi gradini, il quale, tolto ai giornali, ai dizionarii, ai libri per le scuole, ci campi. O bisogna far due mestieri, l'uno a orario fisso e l'altro a tempo avanzato, e quindi far l'uno contro coscienza, e l'altro come si può, e perciò male tutti e due ; o volendo farne un solo (quello che si potrebbe, date le condizioni volute, far meglio), *dire anche quando non si ha nulla da dire*, *Ò*rossia continuare a dar via anche quando il sacco è vuoto. E siccome mi nominò un giovane scrittore, autore di alcuni romanzi dei quali si fecero parecchie edizioni, gli avrei voluto far sapere che appunto quello scrittore, che pure si può noverare tra i più fortunati del giorno, può scrivere ogni sera qualche pagine di romanzo, perché lungo il giorno ne scrive molte, e Dio sa che camiciate gli costano, sul corso forzoso delle imposte comunali e sui progetti di strade ferrate. E gliene avrei potuto nominare un altro, morto giovane, che era pieno d'ingegno e d'affetto, e operosissimo, e i cui libri si leggevano avidamente, e che pure, non molto tempo prima di morire, soleva desinare a castagne secche, benché non avesse mai sciupato denari, per la buona ragione che non ne aveva mai avuti. E gli avrei potuto anche dire d'un uomo illustre, vivente, autore di alcune opere note anche fuori d'Italia, che per reggersi ritto, scrive ogni giorno una lettera politica a un giornale di provincia, che manda cento lire a un mese a un amico suo, il quale si fa passare per corrispondente, e rimette i denari all'altro, che salva così il pudore della povertà. Il Ruffini che è diventato ricco con quattro novelle avrebbe sorriso se gli avessi dette queste cose. Certo che si può obbiettare : *Ò*scrivete delle novelle come le sue. *Ò*Ma per diventar ricco e campare ci corre più che tra le novelle del Ruffini e gli scritti di coloro che ho accennati, benché già ci corra moltissimo. E non dico questo per dedurre un'accusa contro l'Italia ; ma per dir le cose come sono.

Non so quanto tempo io sia rimasto con quel caro uomo *Ò*medico di anime *Ò*e fattore di galantuomini, *Ò*cogli occhi fissi nei suoi e con la mente tesa per cogliere ogni suo pensiero e impadronirmi d'ogni sua parola. E mi pareva di vedere intorno a lui, come un corteo, tutti i cari fantasmi che ci fece amare nei suoi libri, e lontano, in fondo al quadro

che mi rappresentavo coll'immaginazione, quella bella marina ligure, quel bel cielo d'Italia, quel bel lido verde e quieto, ch'egli ci fece parere più bello e ci rese più caro. E udendolo parlare italiano così un po' lentamente e con qualche giro di frase straniera, e pensando ai lunghi anni ch'egli visse fuori della sua patria, e al suo soggiorno in Francia e ai suoi viaggi in Svizzera e in Inghilterra, che lo allontanano da noi, provavo come un senso di mestizia, e gli avrei voluto dire quello che ora scrivo, non per chi leggerà, ma proprio per lui : *Ò Tornate fra noi, caro amico, ché se non abbiamo potuto agevolare i primi passi che faceste sulla nobile via delle lettere, né raccogliere di prima mano i fiori di cui l'avete cosparsa, v'abbiamo però accompagnato da lontano con un sentimento d'orgoglio, che c'era più caro perch'era misto di rammarico e di desiderio. Tornate fra noi perché abbiamo bisogno d'una persona cara e venerabile, sulla quale versare una parte dell'affetto che avevamo accumulato sul capo di quel vecchio illustre, della quale voi avete la bell'anima, e se non pari gloria, la stessa gloria : quella di aver fatto del bene.* Uscendo di casa sua, mi accorsi che per la prima volta, dopo due mesi che sto a Parigi, mi sentivo libero da un certo stordimento, da un turbinio di desiderii, da non so che tumulto del cuore e della testa, che non mi lascia ben avere, né lavorare, né pensare, come se ogni giorno fosse il giorno dell'arrivo, e che a volte mi prostra in uno sgomento da non potersi esprimere ; come di chi credesse d'essere diventato tutt'ad un tratto povero, stupido, nullo, e che tutti, incontrandolo, dovessero sentir compassione di lui. Non so se molti altri abbian provato questo sentimento a Parigi ; ma so che è una malattia penosa e ostinata.

Fortuna che ho trovato il medico !

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera VIII. *La Nazione*, Giovedì 10 Luglio 1873, p. 1

L'arrivo dello Schah

Parigi, 7.

È arrivato, ed era tempo, e grazie al cielo verrà anche il giorno della partenza, perché, in verità, se n'ha già piena la testa. Figuratevi che da quindici giorni in qua non si può aprire un giornale senza leggere una novità sullo Schah ; non si può guardare una vetrina senza vedere il ritratto dello Schah ; non si può tender l'orecchio ai discorsi d'un crocchio, senza sentir parlare dello Schah. È un diluvio di *calembours*, di arguzie, di aneddoti, di canzonature, di corbellerie da non potersi immaginare. Dal berretto alle scarpe, tutto quello che ha addosso il Re dei Re, è stato descritto ; da quando apre gli occhi a quando mette la testa nel cuscino, tutto quello che fa è stato raccontato ; e non lo s'era ancora veduto ! Ci sarebbe da mettere insieme un curioso volume, chi volesse raccogliere soltanto le più marchiane stravaganze che si sono stampate nel giro di ventiquattr'ore. Un giornale che disapprova le spese per le feste, dice sul serio : *Contentiamoci di offrirgli le nostre cocottes* *come direbbe un mezzano bollato*. Un altro afferma con un certo tono di compiacenza altera che lo Schah, durante il suo lungo viaggio, ha serbato la più rigorosa astinenza, perché Parigi appariva al suo pensiero come la *mecca delle voluttà*, ed ei non voleva sciuparsi per strada. Un altro pubblica un articolo d'una colonna per far sapere al mondo com'è fatto, com'è dipinto, e come si scopre un oggetto che fu messo nella camera del monarca persiano... non so se mi spiego, perché se ne serva in quei momenti, in cui *malgré la conviction la plus sincère, on cesse d'être résolument conservateur*. Insomma, se n'è detta una per sorte, non esclusa questa : che gli avversatori delle spese per il ricevimento dello Schah volevano il disonore della Francia, e che la Francia non si sarebbe sottratta all'obbligo sacro di festeggiare lo Schah senza ridursi alla condizione della *dernière des nations*.

Ciò premesso, scrivo a penna corrente quello che ho veduto ieri, lasciando da parte tutti i particolari, che potrei spigolare nei giornali di stamani.

Uscii ieri mattina per tempo e mi avviai verso la Piazza della Concordia. Per la strada bandiere tricolori, bandiere persiane, gran viavai di carrozze e di popolo, e di tratto in tratto qualche corazziere che passava al galoppo, e che cento sguardi seguivano con quell'espressione particolare alla curiosità parigina, che pare voglia dire : * Per amor di Dio, annunziateci qualche gran novit !  Nella Piazza della Concordia, accanto al famoso obelisco, due smisurate antenne con due smisurate orifiamme ; lungo i viali dei Campi Elisi, altre antenne imbandierate e inghirlandate ; alle finestre, arazzi, stendardi e bandiere di tutte le forme e di tutti i colori, fra le quali alcune italiane, che vi fanno l'effetto che provereste al vedere in una delle grandi sale dei magazzini del Louvre una veste ben nota alla vostra pi intima amica. Arrivo alla Piazza dell'*Etoile* : non si passa ; bisogna fare il giro per via Tilsitt. La Piazza  chiusa tutt'intorno da una tribuna ; l'enorme Arco di trionfo  coperto di orifiamme ; di stendardi, di bandierine, di ghirlande, di emblemi, sui quali s'innalza il leone persiano con un gran sole d'oro alle spalle ; sotto l'arco sorge un padiglione di velluto ; intorno, un boschetto ; per tutto fiori, bandiere, leoncini, arazzi, ornamenti.*

Bench il tempo fosse bellissimo, non v'era ancora gran gente. Si vedeva qua e l qualche gruppo intorno ai merciaioli col botteghino al collo, che vendevan ritratti dello Schah, e medaglie dorate coll'effigie del Monarca e del maresciallo Mac-Mahon. Sulla Piazza e sotto l'Arco di trionfo s'affaccendavano operai, guardie, impiegati per dar l'ultima mano ai lavori.

Infilai il viale della *Grand'arme* e me n'andai fino a met del viale di Neuilly a fare una visita a certi miei buoni amici, che m'avevano cortesemente offerto un posticino alla loro finestra, quando si credeva che lo Schah sarebbe disceso alla stazione di Courbevoie. Stetti con loro fin verso le cinque, affacciandomi di tratto in tratto al terrazzino per vedere la folla che ingrossava man mano, intorno all'Arco di trionfo, e che appariva appena come una gran macchia nera in fondo alla lunghissima strada. Ad ora ad ora entrava qualche amico a portar notizie della gran gente che s'accumulava in ogni parte.

 I Campi Elisi sono un formicaio.  La piazza della Commenda  piena che trabocca.  Il Viale dell'Imperatrice  tutto un mare di teste.  Intorno alla stazione di Passy non cadrebbe in terra un granello di panico.  Infine, mi piglia una curiosit cos viva di vedere quel gran spettacolo della folla di Parigi, di cui avevo tanto inteso parlare e letto tante descrizioni grandiose, che prima dell'ora fissata, presi pel braccio l'amico gentile che aveva promesso di accompagnarmi, e scesi le scale a scavezzacollo.

Sul viale del Bosco di Boulogne che infilammo per andare alla porta Dauphine, fra la quale e l'Arco di trionfo si stende il Viale dell'Imperatrice, cominciammo a godere un

grazioso spettacolo. Nei prati, sotto gli alberi, in mezzo ai cespugli, per tutto v'era gente che aspettava chi sa da che ora : chi seduto, chi steso sull'erba, uomini che dormivano, ragazze in atteggiamenti artistici, che fingevano di dormire ; coppie coniugali che merendavano allegramente in mezzo a una corona di bambini. A un certo punto cadde qualche gocciolone, che fece nascere un sottosopra. Tutte le signore si misero a correre verso una gran tettoia che sorge in mezzo a un prato ; e siccome quel prato è tutto cinto da una siepe alta, un tre palmi, che è troppo fitta per poterci passare a traverso, così bisognò che la superassero facendo l'atto di chi monta a cavallo, sotto gli occhi dei curiosi, che ne pigliavano un gusto matto ; e lì rossori, risa, scontorcimenti, cadute, e mille segretini scoperti.

Alla porta Dauphine v'erano trofei e ghirlande, e lungo tutto il Viale dell'Imperatrice sventolavano bandiere persiane in forma di grandi gonfaloni, bianchi e verdi, misti a bandiere francesi. I giardini che si stendono fra il viale e le case eran pieni di gente ; sui marciapiedi, dalla porta Dauphine all'Arco di trionfo, due schiere di soldati di fanteria; il Viale sgombro. Dopo un'ora ch'eravamo là cominciarono a passare, venendo dai Campi Elisi, plotoni di cacciatori a cavallo, drappelli di Guardie di Parigi, ufficiali di stato maggiore, aiutanti di campo, impiegati del Municipio vestiti di splendidi uniformi, personaggi misteriosi con gran zazzere bianche e gran cappelli a due punte e gran ciondoli, ambasciatori dalla faccia annoiata, sdraiati nelle larghe carrozze ; generali stillanti di sudore, colla spada nel pugno, che pareva corressero all'assalto del monte Valeriano ; ispettori, staffette, uscieri, e che so io, tutto quello strascico di genti gallonate che vi volteggiano dinanzi agli occhi in tutte le feste ufficiali di tutti i paesi, e per tutto con quell'aria d'affaccendati, come se toccasse a loro a mandare innanzi il mondo, con quel sussiego, con quella dignità accigliata e benevola, secondo l'umor della bestia, e i complimenti o lavate di capo avute da altra gente più gallonata di loro.

Bisognava sentire in mezzo a quella folla che profusione di motti e di frizzi sui gallonati che passavano, e sullo Schah che si faceva aspettare, e sulla decorazione teatrale dell'Arco di trionfo, e sul Municipio, e su ogni cosa. Un facchino diceva che non metteva conto di star là tanto tempo al sole per non veder poi altro che un uomo *un peu plus laid que nous*. Una donnella con un cagnolino tra le braccia diceva che voleva sporgerlo verso lo Schah per vedere se gli abbaia *comme aux autres (chats)*. Altri snocciolava i *calembours* che il *Figaro* profonde da una settimana in qua con una prodigalità favolosa. E gira gira, ogni discorso finiva in una risata alle spese del grande monarca venuto qui, come qualcuno diceva, a far vedere i diamanti per acquistar credito e denari da far costruire strade ferrate nel suo paese.

Alle sei e mezzo si sentì il primo colpo di cannone. Un lungo : Ah ! somigliante al respiro di chi butta in terra un gran carico, proruppe da tutti i petti ; i corazzieri che stavan di guardia alla porta Dauphine s'avanzarono ; i colonnelli gridavano l'*attenti* ai loro reggimenti.

Passò un altro quarto d'ora.

Tutt'a un tratto la folla, vicino alla porta, si rimescola ; il moto si propaga, a ondate, fino all'Arco di trionfo ; la gente accorre dai giardini ; le signore salgon sulle seggiole ; da per tutto si grida : *È qui ! È qui !* Poi scoppia una immensa risata ; ridono i soldati, ridono i generali, si ride alle finestre, si propaga il riso fin nelle strade laterali al Viale dell'Imperatrice. Che cos'era stato ? nient'altro che un cane che aveva preso la corsa in mezzo alle due schiere di soldati, e dalla porta Dauphine era venuto fino a metà del Viale, solo come una staffetta, e spaventato della sua solitudine. E qui lascio immaginare che pioggia di *calembours*, a cominciare da *ce n'est pas le Schah, c'est le chien*, che fu il più tollerabile ch'io abbia inteso, fino a certi altri che faceano accapponare la pelle.

Finalmente si videro venire innanzi di trotto i corazzieri, e questa volta arrivava davvero lo Schah.

Passa il generale Ladmiraull, seguito da uno splendido stato maggiore ; passano cacciatori a cavallo, lancieri, battistrada ; ed ecco la carrozza a tiro a quattro, nella quale è lo Schah, il suo gran visir, il maresciallo Mac-Mahon, il vicepresidente del Consiglio dei ministri.

Io ero proprio dietro i soldati e potei vedere benissimo questo famoso Re dei Re, che l'Europa festeggia. È un bell'uomo, bruno, magro, con due grand'occhi che rivelano un'intelligenza aperta e un'indole viva. Aveva sul capo un alto berretto di forma cilindrica, nero, ornato nel davanti di una specie di ventaglio di penne tutto scintillante di perle ; una divisa abbottonata fin sotto il mento, tempestata di smeraldi, di diamanti, di topazi, di rubini, e attraversata da una larga ciarpa d'oro ; le maniche ricamate e imperlate ; l'elsa della sciabola, che teneva ritta fra le ginocchia, luccicante di pure pietre preziose, come quelle della divisa e del berretto, enormi. Stava un po' curvo e colla testa cascante e guardava la folla con aria di curiosità, ma più malinconica che allegra. Gli si vedeva sul viso la stanchezza. Al passare della carrozza si alzò qualche cappello, ma nessun gridò né applause. Poi passarono altre moltissime carrozze nelle quali erano i personaggi del seguito, tutti con quello stesso berretto cilindrico, col petto gallonato, ricamato, imperlato ; i più, uomini barbuti e neri, con gran nasi rampini e grosse sopracciglia aggrottate ; alcuni ceffi da far paura ; pochi d'aspetto piacevole ; qualche giovanetto imberbe, qualche ragazzo. Tra carrozza e carrozza galoppava un drappello di corazzieri. Lo sfilamento durò

un pezzo. Passate le carrozze, sfilarono daccapo corazzieri, cacciatori, guardie, poi la fanteria, poi la folla che invase la strada come un torrente.

Nella piazza dell'Arco di trionfo lo Schah fu ricevuto dal prefetto della Senna e dal Consiglio municipale ; scese dalla carrozza, guardò un pezzo il monumento, poi risalì, percorse i Campi Elisi, attraversò piazza della Concordia ; passò sulla riva sinistra della Senna, e si recò al palazzo *Petit-Bourbon* apparecchiato per lui.

Un'ora dopo il suo passaggio, intorno all'Arco di trionfo, nelle dodici grandi strade che metton capo a quella vastissima piazza, e per tutti i viali dei Campi Elisi, v'era ancora una folla immensa quale non ho mai vista in vita mia ; e da ogni parte un suonar di tamburi e di trombe da assordare, e un passar di reggimenti e di squadroni che non finiva più. I caffè, le birrerie, i teatri diurni rigurgitavano di gente. La piazza della Concordia era tutta nera da un lato all'altro, e allo sbocco della strada reale correvan le carrozze a cinque, a otto, a dieci di fronte, incalzandosi con una rapidità da far paura. M'immagino che là, o nella piazza dell'Arco di trionfo, o altrove, sia seguita, come qui segue sempre, qualche disgrazia ; non esclusa quella che a qualcuno è già toccata, di uscir dalla folla senza stivali, senza vestito e senza panciotto, e nondimeno maravigliatissimo di non averci lasciato nulla di più.

In conclusione, Parigi ha fatto al gran monarca una splendida accoglienza, e inaugurato in una maniera degna del proprio nome le feste colle quali vuol onorare la sua persiana Maestà. La quale, se si deve credere alla voce che corre stamani, ha dormito un sonno tranquillo e beato da dolcissimi sogni.

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera IX. *La Nazione*, Mercoledì 16 Luglio 1873, p. 1

La rivista militare

Parigi, 11 luglio.

Entrando ieri verso mezzogiorno nel Bosco di Boulogne, pareva d'esser tornati ai tempi dell'assedio. Per tutti i viali, fasci di fucili a perdita d'occhio ; sotto gli alberi, soldati addormentati ; sentinelle agli sbocchi ; frotte di guardie della pace in mezzo alle strade, che aspettavano ordini ; e per tutto un va e vieni di ufficiali a cavallo. Vicino alla cascata, il rosso e il grigio delle uniformi coprivano addirittura il verde dei poggi e dei viali ; non si vedeva più un palmo d'erba. Fantaccini, artiglieri, cacciatori eran là a strati, a mucchi, a centinaia, all'ombra d'un solo albero, come certi pittori presentano i cadaveri nei campi di battaglia.

Quando giunsi nel vastissimo piano delle corse, non v'erano che pochi reggimenti di fanteria, i pompieri, e qualche drappello di cacciatori. Potevano essere un diecimila uomini : non si vedevano neppure. Le tribune erano imbandierate ; non so quante sieno ordinariamente ; ieri ce n'eran cinque ; più quella dello Shah rivestita di velluto rosso a frangie d'oro, e coperta da una graziosissima tenda di varii colori. Dinanzi, ai piedi delle tribune, migliaia di seggiole per i fortunati che erano riusciti a carpire un biglietto.

A mezzogiorno cominciò a diluviar gente da tutte le parti, e carrozze per lo stradone che passa dietro alle tribune. Poi reggimenti di qui, batterie di là, al passo di carica e di corsa : così che in meno di mezz'ora la gente fu cacciata dal circo, e spinta da un nuvolo di guardie della pace a destra e a sinistra delle tribune, lungo la strada, in mezzo agli alberi, sui poggi. Alle due le tribune erano piene zeppe ; tutt'intorno al circo, ossia per la lunghezza di qualche miglio, si stendeva una folla compatta come in una strada ; sui poggi circostanti non si vedevano che ventagli, ombrelli, vesti bianche di signore, che li facevano parere, da lontano, come se fossero tutti fioriti di margherite ; il circo era un immenso canneto di baionette, attraversato in tutti i sensi dai reggimenti che sopraggiungevano a mano a mano, e vi si perdevano, come fiumi in un mare. Intanto era un andare e venire di generali, di Stati maggiori, di drappelli di scorta ; un portar di ordini e di avvisi da tutte le parti ; un affaccendamento febbrile come quello che precede la

battaglia. I reggimenti più lontani, dalla parte opposta alle tribune, si vedevano appena. Il tanto il circo è vasto come lunghe righe nere, le une dietro le altre, che lampeggiavano o ondeggiavano lentamente dall'uno all'altro estremo.

Verso le tre, tutt'a un tratto un gran fracasso di tamburi e di trombe, un gran galoppare di ufficiali, poi alte grida di generali e di colonnelli: lo Shah era arrivato.

A cavallo, accompagnato dal maresciallo Mac-Mahon, preceduto e seguito da corazzieri, cacciatori e guardie di Parigi, attraversò l'Ippodromo.

Lo Stato Maggiore, che gli faceva corteo, era quanto si può immaginare di splendido e di maestoso. Pareva una gran cavalcata fantastica di Sovrani. Era un reggimento in cui brillavano le assise di tutti gli eserciti; un ondeggiamento di pennacchi, un tremolio di grillotti e di frangie, uno sfolgorio di caschi, di stelle, di piastroni, di croci, di ricami, di trecciere di cordoni d'oro e d'argento; mille ciondoli, mille svolazzi, mille tintinni; i generali, a dieci a dieci; i colonnelli, a squadre; accanto al cappello a barca del maresciallo di Francia, la punta dell'elmo prussiano; più oltre, l'aquila della celata austriaca; dietro, il pennacchietto bianco del berretto italiano; poi, alla mescolata, caschi di russi, di svedesi, di spagnuoli, di belgi, d'inglesi, lunghe penne candide, cimieri enormi; stemmi, insegne strane; spade coll'elsa imperlata, grandi sciabole a scimitarra, selle persiane scintillanti di pietre preziose; un barbaglio, uno strepito, un sonar di voci straniera, di nitriti acuti, d'armi percosse; una confusione magnifica di colori, di splendori e di suoni da non potersi rendere con parole.

Non si può descrivere il rimescolio che seguì nella folla a quell'apparizione; una fittissima catena di guardie della pace e di soldati di fanteria duravan fatica a contenerne l'impeto; bisognò ricorrere ai cavalli. Gli uomini reggevano a cavalluccio i bambini, alzavan fra le braccia le signore, montavan gli uni sulle spalle degli altri. Dietro il grosso della folla, centinaia di signore stavan ritte su seggiole, carri, tavole, botticelli portati là, per guadagnare quelle poche lire del nolo, dai più lontani sobborghi di Parigi. C'erano persino dei poveri diavoli inginocchiati colle mani in terra, che offrendo la schiena alla gente gridavano: *Place à louer!* E c'era pure chi ne approfittava. Si vedevan donne piccine, che non avevan trovato posto da nessuna parte, correre qua e là supplicando chi n'aveva un po', a lasciarvele salire almeno per *une petite minute*, e ai rifiuti, piangere. Intanto era un vocio assordante di merciaiuoli che vendevano ritratti dello Shah *tirés d'après nature*; altri il ritratto del Mac-Mahon; un venditore gridava: *Le portrait des deux souverains*, e una guardia della pace gli diede nella voce. Nella folla, spintoni, cappiotti, pianti di bambini, piccole rivolte contro le guardie, arresti di tagliaborse, risate, e *calembours* a rifascio, e botte e risposte fra gente burlona, operai per lo più, convien

dirlo, argutissimi, che qualche volta facevan ridere da mandarsi male un centinaio di persone. Io ero proprio in prima linea col viso contro la nuca delle guardie, e mi seguì un caso curioso. Il giorno prima un mio conoscente m'aveva regalato un pezzo di pane del tempo dell'assedio, nero, muffito e pieno di festuche che l'avrebbe sdegnato un cane da caccia ; ma come ricordo storico, l'avevo accettato di buon grado e messo in una tasca dei calzoni. La sera avevo dimenticato di levarlo, e ieri mattina c'era ancora. A un dato punto tiro fuori con vivacità il fazzoletto, e il pane salta in terra a quattro passi dinanzi la folla. Tutti lo videro e mi guardarono con aria di stupore. Come ! quel signore, con tanto di stajo e di catenella, vive di pan muffito ? Io non sapevo che fare : riprendere il pane, era far sospettare che avessi fame ; lasciarlo, era escluder l'idea che fosse un ricordo storico, e però confermare i sospetti. E la gente continuava a guardarmi, e io a guardare il pane. Finalmente mi feci coraggio, lo raccolsi e lo tenni in mano perché lo vedessero. *È Pane dell'assedio !* *È* disse uno. Altri ripeterono: - *Pane dell'assedio !* *È* e io mi sentii sparire il rossore che mi bruciava il viso.

Se lo Shah sia salito nella tribuna, o se abbia assistito a cavallo allo sfilare dell'esercito, non lo so, perché da quando entrò a quando uscì, non l'ho più visto. Ma dal momento ch'entrò al primo sfilare, passò un buon tratto. In quel frattempo, seguì un episodio semiserio vicino alle tribune. Un gran numero di persone si arrampicarono sugli alberi d'un boschetto, e si misero a gridare d'allegrezza, incitando gli altri a salire. Un minuto dopo comparve un drappello furibondo di guardie della pace, che intimarono a tutti di scendere. Qualcuno scese e fu arrestato. Allora gli altri si rifiutarono d'obbedire. Qui seguì un diavolio di grida, di minacce, d'imprecazioni. A poco a poco tutti scesero, ma non volevano lasciarsi agguantare. Le guardie cominciarono a picchiar pugni e a malmenare i recalcitranti ; i recalcitranti a inveire contro il *gouvernement despotique* ; gli spettatori, ben inteso, a pigliarsela colle guardie ; i *conservatori* delle tribune, udendo quel baccano, a temere che scoppiasse una rivoluzione ; fu insomma un sottosopra da non potersi descrivere. Ma ho osservato che le guardie della pace fanno pochi complimenti : bisogna vedere come abbrancavano pel braccio le signore che si spingevano troppo innanzi ; che punzoni davano nel ventre anche a gente col nastro all'occhiello, e come facevano capire che sanno d'essere spalleggiate da un governo *résolument conservateur* !

Alle tre e un quarto cominciò lo sfilamento.

Passò il primo il battaglione della Scuola militare di Saint-Cyr, coi suoi bei pennacchi bianchi tremolanti come mazzolini di gigli ; e nelle tribune e nella folla scoppiò una lunga salva d'applausi.

Passarono i gendarmi mobili, col gran cappello alla napoleonica e il petto coperto di cordoni.

Passò il primo reggimento del genio.

Passarono due legioni della guardia repubblicana.

Passò il reggimento dei pompieri, elmo dorato e pennacchio rosso : di bellissimo aspetto ; applaudito a più riprese dalla folla e dalle tribune.

Poi cominciò a sfilare la fanteria, a due compagnie di fronte, battaglioni serrati ; i cacciatori di Vincennes alla testa d'ogni divisione ; l'artiglieria, in colonna di batterie, alla coda ; tra l'una e l'altra, cacciatori a cavallo, ufficiali di Stato Maggiore, generali. Sfilavano così quattro corpi d'esercito, circa cinquanta reggimenti, più di centocinquanta battaglioni. Non finivano mai. Le bande musicali d'ogni reggimento suonavano via via che il loro reggimento passava. Ogni generale, ogni battaglione di cacciatori, ogni reggimento era salutato da uno scoppio di evviva, di *bravo*, di applausi. E intanto dal Bosco di Boulogne affluiva la cavalleria. Era uno spettacolo bellissimo. Laggiù in fondo alla pianura, dove lo stradone sbocca di mezzo agli alberi, fra due ali di popolo, si vedevano in confuso uscir l'un dopo l'altro, di galoppo, squadroni di cacciatori, di dragoni, di corazzieri, e distendersi a traverso i campi in sterminate colonne ; e quando già tutto il vastissimo circo, a perdita d'occhio, luccicava di elmi e di spade, altre spade ed altri elmi apparivano ancora come una striscia luminosa in mezzo agli alberi lontani, e gli squadroni si succedevano sempre più rapidi e più fitti, e continuavano a scendere per più d'un'ora, e i primi cominciavano a sfilare, che gli ultimi non erano ancora visibili, e dalla folla prorompevano grida di meraviglia.

Dopo la fanteria e l'artiglieria delle divisioni, sfilò al trotto, per batterie, l'artiglieria di riserva ; trecento cannoni ; uno strepito d'inferno, un turbinio di polvere, un gridio assordante per quasi un'ora. E tanta era la curiosità della gente, che quei ch'erano dinanzi, spinti da quei di dietro, furon costretti a andar oltre sino a un filo dalla carreggiata delle artiglierie ; ed è un vero miracolo che non sian seguite disgrazie.

In tutto quel tempo mi divertii a studiare la folla. C'eran faccie di *conservatori risoluti*, che pareva si struggessero dal contento di veder tutte quelle baionette, tutte quelle migliaia di castigamatti, quella vasta pianura tutta coperta *di garanzie dell'ordine e della proprietà*. C'eran per contro dei visi di repubblicani turbati, e come titubanti tra l'ammirazione e il dispetto. Qualcuno mormorava : * Et dire que c'est nous qui payons tout ça ! * Ma il sentimento predominante era una soddisfazione vivissima d'orgoglio nazionale. Il Parigino non vede di buon occhio il soldato ; ma va matto dei soldati ; come,

benché non tenero del prete, accorrerebbe con gioia a vedere una processione in pompa magna. In certi momenti si sentiva correre per la folla un fremito d'entusiasmo. Le donne battevano le mani, i giovani gridavano, moltissimi erano commossi fino alle lagrime. Come si dimenticano i rovesci e le sventure ! Quanto si vive in fretta ! Chi avrebbe detto, a guardar quello splendido esercito e quella folla plaudente, che la guerra del 1870 e la Comune, che quel gran rovinio, che quell'immenso disordine, che quel torrente di sangue, che gli orrori dell'invasione e della rivoluzione desolarono la Francia pochi mesi or sono ?

Finalmente venne la volta della cavalleria ch'era tanto desiderata.

Passò lo squadrone di Saint-Cyr.

Passò la guardia repubblicana, elmo e calzoni bianchi, salutata da applausi fragorosi.

Passarono i cacciatori a cavallo, rossi e azzurri.

Passarono gli usseri, colle loro grandi trecciere di cordoni.

Passarono i dragoni colle loro lunghe spade diritte.

Passarono ultimi, e festeggiati più di tutti, i corazzieri, a squadroni, impetuosi e superbi, facendo una stupenda *conversione* a destra appena passato oltre la tribuna, accompagnati da un maestoso fracasso di trombe, di sciabole, di lunghe e altissime grida d'ufficiali inebriati dagli applausi.

Si fa presto a dire che passarono ; ma furono ore. Si conta che ci fossero da ottanta mila uomini. Non avevo mai visto tanti soldati insieme. Fu uno spettacolo meraviglioso. Anche gli stranieri debbono esserne stati scossi. Un italiano poi doveva provare un sentimento anche più vivo che gli altri. Io lo provai. Era la prima volta che vedevo l'esercito francese. L'aspetto di quegli uniformi famigliari a noi sin dall'infanzia, di quei colori che ci furono un giorno tanto cari, di quei vecchi ufficiali abbronzati dal sole d'Affrica, di quei generali coi capelli bianchi, di quei soldati vivacissimi, del Mac-Mahon che vedevo da lontano, di quella bella campagna florida, che mi rammentava le pianure lombarde, e del cielo di quel giorno, purissimo, che pareva cielo italiano ; la vista di tutto ciò mi ha fatto tornare addietro di parecchi anni col pensiero e col cuore ; mi ha fatto sentire come un soffio di Cinquantanove, e nello stesso tempo un rammarico amaro che le cose sian tanto mutate.

Appena sfilato l'ultimo squadrone di corazzieri, la catena delle guardie della pace si ruppe, e la folla si precipitò da tutte le parti nell'Ippodromo, per veder passare il maresciallo Mac-Mahon, il quale, col suo Stato Maggiore, s'era diviso dallo Shah. Migliaia di persone gli corsero incontro ; altre migliaia l'aspettarono dove doveva passare ; in breve, anche in quel vastissimo piano, bisognò farsi strada coi gomiti ; le stesse

signore, perduto ogni ritegno, davano spallate e fiancate da buttare a terra un atleta. Il maresciallo passò : tutti i cappelli si alzarono, e scoppiò una tempesta di applausi e di grida *¡ Viva Mac-Mahon ! Viva la repubblica !* *¡* che, a quel che pare, non gli riuscirono molto graditi, perché non fece un sorriso, non chinò una volta la testa, non si toccò nemmeno il cappello. Poi passarono gli ufficiali prussiani. Era la prima volta, dopo la guerra, che gli ufficiali dell'Ambasciata di Germania comparivano ufficialmente in una festa pubblica ; la prima volta che il popolo francese rivedeva quegli elmi e quei pennacchi dalla guerra in poi. Fu uno stupore, un mormorio, un segnarli a dito da tutte le parti : *¡ Tiens ! Voilà les Prussiens !* *¡* Molti non volevano credere, moltissimi li seguirono correndo per un buono spazio, ma non s'intese un grido, né si vide fare un atto irriverente da alcuno. Passarono di galoppo, senza guardar la folla, con un aspetto modesto ma sicuro, e infilarono un viale del bosco. Dopo di loro, passò il nostro colonnello di Stato Maggiore, col nuovo uniforme, tutto solo e a lento passo, perché la folla s'era richiusa. Tutti si voltarono a guardarlo, e non sapevano raccapezzare di che esercito fosse. Chi diceva spagnuolo, chi portoghese, chi russo. A uno solo intesi dire : *¡ Ça doit être italien ;* *¡* a parecchi, che l'uniforme era ricca ed elegante ; il che osservarono prima d'ieri quasi tutti gli ufficiali che la videro in altre occasioni.

Intanto un'altra folla immensa s'era accalcata ai due lati della grande strada del bosco per vedere passare lo Shah in carrozza. Passò, preceduto dai corazzieri, seguito dal suo corteo nazionale. Per la prima volta fu salutato con applausi e grida, e le signore agitarono i fazzoletti e gli gettarono dei fiori. Comincia a piacere ; se stesse qui un altro po', finirebbe per diventar l'idolo di Parigi. E invero va a sangue ai conservatori, perché dicono che inculca nel popolo un sentimento di rispetto alla monarchia ; garba al popolo perché è occasione a feste che lo divertono ; è simpatico al sesso gentile, perché ha gli occhi neri e malinconici, che spirano un'aria soavissima di voluttà orientale. Non parlo dell'esercito, al quale fa dare paga doppia ; non gli resta che da amicarsi il clero ; il che per un sovrano ricco è una impresa da poco, benché ci sia quel po' di discrepanza in fatto di religione.

Ma che impressione desterà in lui questa lanterna magica di grandi città, di reggie, di eserciti, di folle immense, di spettacoli fantastici, di costumi, d'idiomi, di governi ignoti ? Che deve dire in fondo all'anima di questa Europa che lo accarezza colla civetteria d'una rivale gelosa, che voglia strappargli l'Asia dal cuore ? Tornerà nei suoi paesi mutato, come si crede da noi, e risoluto a tutto mutare, o non piuttosto stanco, uggito da questo fracasso e da questo rimescolio, e più che mai legato alle sue tradizioni e ai suoi principii ? A che cosa pensa, quando gira sulla folla quello sguardo lento e distratto ? A noi, alla

nostra vita, alla nostra civiltà ch'egli ammira e desidera, o alle palme dei suoi giardini, alle donne del suo serraglio, alla pace, agli amori, a cui ha dato un addio per tanto tempo, e il cuore gliene piange? E che dirà alle sue belle, nel suo linguaggio fantastico, di quello che ha veduto nei lontani paesi, dove gli uomini Ò miserabili, Ò non portano gemme sulla fronte, e posseggono Ò stupidi Ò una donna sola?

Dall'Ippodromo alla cinta di Parigi, per tutte le strade del bosco, fino a notte, fu un visibilio di gente come poche volte s'è visto. Ogni po' bisognava scansarsi per lasciar passare un generale, un drappello di corazzieri, una carrozza piena di pezzi grossi. Un passo dopo l'altro, arrivai anch'io, stanco rifinito, alla porta Dauphine, e di qui, arrestandomi tratto tratto a ripigliar fiato, mi trascinai fino al pacifico quartiere del Teatro italiano, soddisfattissimo della mia giornata, per quanto si può esser soddisfatti a Parigi, quando s'ha la disgrazia, com'io l'ho in questa bella e terribile città, di patire dei giramenti di capo e degli accessi di umor nero.

E rientrando in casa pensavo a che faranno gl'Italiani per festeggiare il Re di Persia. Ormai par sicuro che egli farà una visita anche a noi. Giorni sono, al gran ricevimento degli Ambasciatori, egli parlò, per mezzo dell'interprete, col Nigra, al quale, dopo aver detto che *il suo nome era molto conosciuto nella diplomazia*, domandò notizie del Re, in che città si trovava, come stava, che cosa faceva, e soggiunse che desiderava di veder l'Italia, e che ci sarebbe andato, a meno che non glie l'avesse impedito il calore eccessivo. La persona che intese dalla bocca dell'interprete queste parole, mi disse che lo Shah, in mezzo a quella folla di gente d'ogni paese, che gli lasciava gli occhi addosso, non solo non era punto impacciato, e non aveva nulla di rigido e di artificioso nei modi; ma si moveva e parlava con una facile e sicura maestà come un sovrano in mezzo ai suoi sudditi. Ò Dava certi sguardi, Ò mi disse, Ò che si capiva che è un re abituato a far tagliare le teste. Ò Dopo ch'ebbe parlato con tutti gli ambasciatori, s'avviò verso la porta a passo lento e grave, voltandosi di qua e di là per salutare un'ultima volta gli astanti; e giunto sulla soglia, come un attore che ha finita la sua parte, si allontanò a rapidi passi.

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera X. *La Nazione*, Giovedì 18 Luglio 1873, p. 1.

La festa notturna

Parigi, 13 luglio.

Ancora una lettera sullo Shah, che sarà l'ultima. M'ero bensì proposto di non scriverne più dopo la rivista militare ; ma ieri sera, tornando a casa, mi accorsi che avevo la lettera nella testa bell'e scritta e virgolata, e stamani son costretto a metterla sulla carta, perché non resti dentro a far confusione con quelle di là da venire.

Ieri ebbe luogo la festa notturna annunciata da parecchi giorni : È illuminazione di Parigi e fuochi d'artificio al Trocadero. È Il tempo non fu bellissimo ; ma non sconcertò punto lo spettacolo ; e il popolo accorse anche più numeroso che all'entrata solenne e alla rivista di Longchamps.

Lo Shah doveva recarsi al Trocadero passando per la piazza della Concordia, i Campi Elisi e il viale del Re di Roma.

Sull'imbrunire, prima che fossero cominciati i fuochi di Bengala che duraron poi sino a mezzanotte, la piazza e i Campi Elisi presentavano già uno spettacolo bellissimo. La piazza, vista dalla Madeleine, pareva coperta da un gran padiglione di fuoco. Le innumerevoli colonnine di bronzo dei lampioni erano congiunte le une alle altre, pel lungo e pel largo, da ghirlande di palloncini di vetro con entro una fiammella, e ogni colonnina sosteneva, a modo di doppiere, un gruppo di questi palloncini disposti in forma di mazzi di fiori. Era così illuminata la balaustrata dei giardini delle Tuileries, così i due grandi palazzi a colonne che fan fronte alla Senna, così il ponte, la riva sinistra del fiume, la facciata del Corpo legislativo ; e in qualunque punto si sarebbe potuto leggere una lettera come in pieno giorno. Si godeva più che mai quella bellezza particolare di codesta piazza famosa, che di notte nasconde i propri confini con mille inganni di luce, e appare come un'immensa pianura nella quale, sin dove lo sguardo arriva, brillano fiammelle e punti luminosi. D'in mezzo alla piazza si vedeva il gran viale dei Campi Elisi fiancheggiato sino all'Arco di Trionfo, per la lunghezza di un miglio, da una doppia catena di ghirlande luminose sorrette da innumerevoli antenne ornate di bandiere e incoronate di lumi ; nel folto dei giardini, le cupolette dei teatri diurni che parevano tutte

in fuoco ; il palazzo dell'industria scintillante ; gli zampilli delle fontane splendidi come getti di fuochi d'artificio. In mezzo a tanta festa, il solo palazzo delle Tuileries, oscuro e silenzioso in fondo ai suoi giardini deserti, disegnava sul cielo i sinistri contorni delle sue mura nude, dei suoi tetti arsi, dei suoi comignoli sfracellati, come i castelli delle leggende fulminati da Dio.

Che tumulto di pensieri si leva nella testa a andar là in mezzo a quella piazza, accanto all'obelisco di Sesostri, tra i fiori, gli inni, gli zampilli, e il mormorio allegro della folla, e dire : ** Qui dove tocco col piede, morivano Luigi XVI, Maria Antonietta, la signora Roland, Danton, Robespierre, i Girondini ; qui schizzò il loro sangue e rotolarono le loro teste ! E d'allora in poi s'è fatto così poco cammino !

Alle otto e mezzo le guardie della pace fecero sgombrare il gran viale del mezzo, e la folla si serrò a destra e a sinistra, dalla piazza della Concordia sino all'Arco di Trionfo, spingendo le sue onde in tutte le strade laterali, in tutte le birrerie, in tutti i caffè, dove gli avventori si disputarono di viva forza le seggiole e i tavolini per farci salir su le donne e i ragazzi avidi di vedere il famoso ventaglino di diamanti di Nasser-ed-Din, che brilla nei sogni di tante belle ambiziose.

Poco prima delle nove si vide splendere nella piazza della Concordia una vivissima luce color di sangue ; poi uno sprazzo di luce verde dinanzi al palazzo dell'Industria ; poi l'Arco di Trionfo illuminarsi tutt'a un tratto come per effetto d'un lampo ; poi venire innanzi corazzieri, ufficiali, guardie di Parigi ; poi la carrozza dello Shah, che tutti riconobbero subito al ventaglino ; poi altre carrozze, e altri corazzieri, e carrozze daccapo, e daccapo fuochi di Bengala, e dall'alto dell'Arco di Trionfo un raggio di luce elettrica che fece scintillare tutti i diamanti dello sfarzoso corteo persiano, e le corazze e le spade della superba avanguardia francese.

Tutte le strade che conducono al Trocadero sulla riva destra della Senna, erano chiuse da drappelli di guardie della pace che rimandavano indietro chi non era *un peu député* o *un peu fonctionnaire* o privilegiato d'un po' di biglietto. Le feste pubbliche di Parigi, eccettuate le corse dove c'è posto per tutto un popolo, non sono veramente pubbliche che per chi ha modo di farsi invitare. E non c'è caso che in grazia della confusione si possa riuscire a bucare gli statuti. Le guardie della pace hanno cent'occhi e cento mani, vedon tutti e arrivan tutti; e non serve neanche essere *un peu député* et *un peu fonctionnaire* se non si portano i documenti in tasca. Alla festa di Versailles il ministro Beulé, che non ebbe modo di farsi riconoscere subito, fu rimandato indietro segnato e benedetto ; e bisognò striderci ; poi entrò, ma dopo molte ambasciate e molte noie. Così giorni sono al Louvre. Le sentinelle non volevano lasciar entrare i deputati, e i deputati gridavano : **

Siamo i legislatori, siamo gli eletti del popolo, siamo i sovrani della nazione ! ** e mostravano nastri di tutti i colori. Ma era come dire ai muri, e dovettero tornare indietro, o volere o volare. Questo per era un caso straordinario, perch per lo pi il nastro serve a qualcosa. A Parigi  quasi necessario. Chi vuol essere un po' rispettato da cocchieri, uscieri, portinai, guardie, lo deve avere. E in fatti in nessuna citt al mondo, per confessione degli stessi Francesi, si vedono tanti nastri come a Parigi. Sui *boulevards* c' quasi pi uomini decorati, che donne matricolate. Una sera con un italiano amico mio, da un canto all'altro dell'edificio ch' a sinistra del gran teatro dell'Opera, andando di buon passo, abbiamo contato ventisette cavalieri e ventisei libere pensatrici, in parte accoppiati, in parte no, ma questo non ha che vedere col nostro discorso.

Lo Shah arriv verso le nove al Trocadero, dove l'aspettavano venticinquemila invitati. Sulla spianata, alla sommit della grande scala di pietra che s'alza in dirittura del ponte d'Iena, davanti al Campo di Marte, era stato piantato un padiglione alto come una cattedrale, coperto di velluti, di specchi e di fiori ; e ai due lati, tribune pel Corpo diplomatico, pei deputati, per gli alti ufficiali dello Stato ; e intorno, e gi fino alla Senna, seggiole a migliaia. Lo Shah si assise sotto il padiglione col maresciallo Mac-Mahon, la marescialla, il presidente dell'Assemblea, il Prefetto della Senna, ed altri uomini di Stato e signore illustri.

Tutt'a un tratto, un largo getto di luce elettrica illumin il Campo di Marte ** una folla immensa ** un mare di teste. ** Seguì qualche momento di silenzio profondo. Pareva la rivelazione improvvisa d'un popolo di spettri. Poi la luce sparve, e scoppi un gridio formidabile.

Poco dopo cominciarono i fuochi d'artificio. Dalla riva della Senna, che chiude il Campo di Marte, sgorga un nembo di fuoco che scende nel fiume a schizzi, a sprazzi, a pioggia, a cascatelle di fiamme in forma di fiori, di pagliuole, di stelle, che producono nelle acque un tremolio di riflessi, un turbinio di scintille, un lampeggiamento di mille colori, come se l'onda travolgesse perle, cristalli e lamine d'oro. Dal ponte, dalle case, dall'altra riva piove luce di Bengala, che colora via via di verde, di rosso e di bianco il fiume, le sponde, la folla, l'altura dl Trocadero, il trono dello Shah ; scoppiettano razzi e girandole, tuona il cannone, echeggiano le musiche, la folla rumoreggia nel Campo di Marte, lungo le rive, su tutti i viali, per tutte le strade ;  un frastuono, un moto, un incendio, un barbaglio, uno spettacolo stranissimo e bellissimo, che fa ridere d'allegrezza e di meraviglia.

A un certo punto i fuochi si spengono, le musiche tacciono, tutte le teste si voltano dalla parte alta del fiume. Comincia l'incendio di Parigi. Raggi di luce elettrica e di luce di

Bengala, vibrati tutti insieme a un segnale illuminano tutte le cupole, tutte le torri, tutti i campanili, tutte le sommità degli edifizii più alti di tutti i quartieri. Il Panteon, il teatro della Grand-Opera, la torre di San Giacomo, il Palazzo dell'Industria, il Palazzo degli Invalidi, la colonna di Grenelle, la Scuola militare, San Sulpizio, mostrano i loro grandiosi contorni a tratti di fuoco. Dalla collina di Montmartre giù giù fino alla piazza del Trono, il cielo brilla di fiammelle e di razzi.

Alle dieci scoppia un formidabile frastuono di bombe sul ponte d'Iena, e s'alza e ricade da grande altezza sul fiume una pioggia luminosa, a cui segue il sibilo assordante di seimila razzi che solcan l'aria nello stesso punto, e si risolvon tutti insieme, con un grande fragore, in un immenso nuvolo di scintille.

Subito dopo comincia la tanto decantata ed aspettata *retraite aux flambeaux*. Io non la vidi passar che ai Campi Elisi, al ritorno dello Shah.

Potevano esser le dieci, la folla era ancora compatta, e il gran viale di mezzo sgombro come quando lo Shah era passato per andare al Trocadero. Siccome era piovuto un po' e tirato vento, qualche lampioncino qua e là s'era smorzato ; ma l'aspetto dei Campi Elisi illuminati era sempre incantevole.

Un lontano rullo di tamburi annunziò il ritorno dello Shah ; tutti si voltarono verso l'Arco di Trionfo ; dalla piazza della Concordia fino in fondo al gran viale si riaccesero i fuochi di Bengala.

Si vide prima allungarsi sulla piazza dell'Arco una striscia luminosa, che poi infilò il viale, e si senti nello stesso tempo un suono confuso di bande musicali che venne via via crescendo e rimbombando fino al palazzo dell'Industria.

Venivan primi duecento cavalieri ciascuno con una fiaccola accesa ; poi una banda musicale... della quale ogni musico aveva un lumicino sul capo ; dopo, una folta schiera di soldati ciascuno con una canna in capo a cui era legato un palloncino di carta colorata con dentrovi un lume. In seguito un'altra banda, con tamburi e trombettieri ; ognuno colla sua fiammella. Poi altri cavalieri colle fiaccole. Poi un'altra schiera di soldati tutti muniti di bandierine francesi e persiane. Dopo questi, daccapo soldati coi palloncini d'un altro colore. E poi un'altra banda. E poi nuove fiaccole. E così via via, dopo le fiaccole le bandiere, dopo le bandiere i palloncini, dopo i palloncini le bande, e drappelli dietro drappelli, e schiere sopra schiere, e tamburi su tamburi, e lumi su lumi, che s'incalzavano e s'affollavano, e un frastuono infernale di tamburi, di trombe, di grida ; e mentre i primi cavalieri erano nella piazza della Concordia, gli ultimi non erano ancora giunti all'Arco di Trionfo ; e tutte quelle migliaia di palloncini, di fiaccole, di ceri, occupavano tutto lo stradone da un lato all'altro e di cima in fondo ; ed era una confusione di cavalli, di

soldati, di suonatori, di vessilliferi, di aste, di spade, di lanternini, di luci, di colori, a cui la luce elettrica dava un aspetto fantastico, e la luce del Bengala mille riflessi bizzarri, e pareva una gran processione d'un ballo allegorico in un teatro immenso, una fiera notturna in una via di Pekino, un corteo musicale d'uno di quei re meravigliosi delle *Mille e una notte*, uno spettacolo buffo come una mascherata, e maestoso come un'apoteosi ; una ragazzata splendida e gentile, una stravaganza magnifica che faceva brillare al pensiero mille immagini vaghe di popoli ignoti, di tempi, di costumi, di riti strani e favolosi.

In coda alla processione veniva la carrozza dello Shah, poi il suo seguito, poi i corazzieri.

Così finì la festa.

Allora tutta la gente ch'era nei Campi Elisi s'avviò verso la piazza della Concordia. Fino al Palazzo d'Industria non fu delle peggio : s'andava a stento, ma s'andava. Dal palazzo dell'Industria in giù, non ci fu più verso di far due passi alla fila. In quello smisurato spazio di viali e di strade che, visti deserti, pare che nessuna folla basterebbe a riempirli, si era pigiati, sballottati, levati su di peso, come nella platea d'un teatro. A ogni tratto bisognava fermarsi per aspettare che il fiotto lontano della moltitudine si fosse aperto un varco da qualche parte. Ma così prigionieri come s'era, s'avevano delle distrazioni : manine che per non essere ammaccate, si appoggiavano sulle vostre spalle ; spalle che si venivano a mettere sotto le vostre mani ; e poi quei mille profumini di trecchie, di guanti, di visi freschi e di aliti giovanili, che son la fragranza della donna. Eppure anche in quel serra serra, col rischio di morir soffocati, era uno scoppiettar di frizzi, di *calembours*, di risa, uno sgallettio da non dirsi. Come Dio volle, s'arrivò alla piazza della Concordia ; ma qui ci fu un altro guaio. L'imboccatura della strada Reale essendo chiusa da un visibilio di carrozze, la folla formò un gran gorgo, come un torrente, e rifluendo verso i Campi Elisi, irruppe nelle strade Roissy, Elysée, Marigny; e bisognò seguir la corrente. Ma anche in queste strade la confusione era tale, che molti presero il partito di risalire i Campi Elisi per andare a fare il giro più lontano. Per arrivare in fondo alla strada Roissy, che pure è breve, ci volle la bellezza di tre quarti d'ora. Non dico di quello che seguì sui *boulevards*. Ad ogni cantonata si correva pericolo di vita : le carrozze eran fermate, i cocchieri minacciati, i cavalli afferrati per le briglie ; e tanta era la furia dell'andare innanzi, che la gente passava persino sotto il ventre dei cavalli. Di più tirava vento, turbinavano dei nuvoli densi di polvere, non si vedeva più che lumi da ogni parte che parevan sospesi in aria come fiammelle di folletti, e a socchiuder gli occhi, si confondevano in un incendio immenso.

Appendices de la Première Partie

Arrivai finalmente in quella benedetta via Quattro Settembre, e di là a casa mia, dov'ero appena entrato, che già s'era formata la fossettina nel guanciale benefico

Che da *tre mesi* sa d'un capo infermo
Le vespe, i grilli, i nodi e le girelle.

E. De Amicis.

DALLA FRANCIA

Lettera XI. *La Nazione*, Martedì 22 Luglio 1873, p. 1

L'Assemblea di Versailles

Parigi, 18 luglio.

Ho assistito per la prima volta a una seduta dell'Assemblea Nazionale. Ci sono voluto andare, benché non si discutesse che il progetto di riordinamento dell'esercito, per fiutar l'aria messaggera della battaglia di lunedì, e conoscere di vista i generali delle due parti.

La sala dell'Assemblea non mi piacque. Come tutti sanno, è un teatro. Il banco del Presidente sul palco scenico, i Ministri nell'orchestra, i deputati in platea, e giro giro nei palchetti di prim'ordine ; e in quei del secondo e del terzo le signore, i giornalisti, i magistrati *et cetera*. Gran velluto rosso, gran dorature, gran tappeti ; e appena tanto spazio da muoversi. I banchi dei deputati sono come banchi di scuola, poco più larghi d'un foglio di carta da lettere, e le seggiole, fisse e congiunte fra loro, e senza braccioli, cosicché i deputati stan lí stretti e striminziti, e visti dall'alto, presentano una macchia nera continua, come un battaglione serrato. La tribuna per gli oratori è sotto il banco del Presidente. Fra destra e centro, e fra centro e sinistra, vi sono due corsie strettissime ; tutt'intorno un'altra più stretta ancora ; ai due lati del banco presidenziale un po' di spazio

per l'entrata e l'uscita, dove non può capire più d'una cinquantina di persone. Qua e là uscieri con una collana luccicante e una spadina di gala.

Quando entrai si stava per *aprir la seduta*. Non presiedeva il Buffet, ma il De Goulard, sfiatato, poverino, ch'era uno stento a sentirlo ; quasi tutti i deputati erano al loro posto, le tribune, specie quelle delle signore e degli ufficiali, affollate ; intorno al banco del Presidente, un via vai.

Alla prima occhiata, mi colpì il gran numero delle zazzere bianche e la trascuratezza del vestire. Si direbbe che la maggior parte si servono di panni da quell'Ebreo del sonetto del Fucini, che fa incetta degli spogli fiammanti del Passigli. Poi mi diedero nell'occhio almeno una mezza dozzina di gobbi, ma proprio scrignuti e sbilenchi da far compassione. Poi qualche giovanetto col viso di donna. In fine la maniera in cui molti andavano al loro posto, camminando ritti sulla seggiola, scavalcando i banchi, e facendosi puntello delle spalle e delle teste dei colleghi, come scolaretti. Percorsi con uno sguardo i banchi di destra, per vedere qualcuna di quelle facce di legittimisti arrabbiati, che ci vorrebbero morti ; e poi mi diedi a cercare nel centro sinistro e nella sinistra estrema, dove mi tiravano le mie simpatie. Il primo viso che scopersi, fu il viso aperto e fine di quel caro Dufaure, la cui capigliatura bianca e scarmigliata, spicca come un pennacchio fra tutte le teste del centro sinistro. È il più bel vecchiotto del suo partito. Vorrei rivederlo ministro, se non foss'altro, *pour l'art*, come dicevano quei certi conservatori risoluti, i quali appunto *pour l'art* non volevano il Thiers, *figure de Polichinelle*, che offendeva la maestà sovrana dell'Assemblea. Accanto a lui cercai inutilmente il ciuffetto dell'ex-Presidente. A sinistra mi si offerse subito il tanto strombazzato deputato di Parigi, R Barodet, R del quale i giornali conservatori dicono con sarcasmo aristocratico che non portò mai guanti e non fece mai bagni ; e lo volli guardare col canocchiale ; e dichiaro che non gli vidi né goro, né scaglia, ché anzi mi parve netto come un dado, e fresco come un pesce ; e ha di più l'apparenza di bon omo, che abbia tutt'altro per la testa che di mettere a ferro e fuoco l'universo. Poco lontano da lui vidi Gambetta, sdraiato in un atteggiamento di trascurataggine democratica ; coi suoi soliti capelli tirati indietro, all'uso dei cantanti, e una giacchetta di tela d'Orléans sgualcita e strusciata come quella di Giuseppe Ferrari. Intorno a lui, stretti come i Greci della testuggine, i suoi più fidi ; quegli spauracchi dei proprietari, quelle bestie nere delle *honnêtes-gens*, quei sovvertitori del mondo, quei terribili, quei famosi, che turbano i sonni di tante teste conservatrici : ciuffi indomiti, sopracciglia irte, occhioni, barbaccie, nasi di malaugurio. Pochi momenti dopo aperta la seduta, si sentì un mormorio a destra, e si videro molte mani in aria a sinistra, verso la porta d'entrata : era Giulio Favre. Per quante n'abbia fatte, e amici e nemici gli diano alle

gambe, m'è sempre un uomo simpatico. Ci difese arditamente quando tutti ci si scatenarono contro ; rimbeccò al Rouher il suo *jamais* famoso ; e poi, sarà tutto quello che si vuole ; ma nella sua lunga e tempestosa vita politica, se non fece grandi cose, ebbe però delle ispirazioni nobilissime, ed espìo i suoi errori amaramente. Si vede che ha molto sofferto, è invecchiato in fretta ; prima della guerra era grigio, ora è tutto bianco ; e ha sempre quella zazzera arruffata, quel solino di traverso e quella cravatta a corda, che mostra nei ritratti di anni addietro. Lunedì farà la sua interpellanza ; i ferri sono caldi ; la destra ha il sangue guasto con lui ; seguirà un sottosopra.

La discussione fu aperta sul progetto di legge per il riordinamento dell'esercito. Parlarono intorno a un articolo di poco rilievo il generale Chareton, il generale Billot, un tal Margaine. Il generale Billot sollevò, come si dice, un incidente con una frase innocentissima. *«Io son d'avviso, disse, che le istituzioni debbano avere per primo scopo di assicurare la pace e l'ordine, se si vuole consolidare la Repubblica. La sinistra proruppe in applausi ; la destra brontolò ; la sinistra riapplaudì, e via così, per un pezzo. Cosa singolare l'Assemblea d'un paese retto a repubblica, dove non si può pronunziare il nome di repubblica senza scatenare una tempesta ; dove il solo fatto di poterlo pronunziare, pare un trionfo agli uni, e agli altri uno scandalo ; dove infine, perché le ire non scoppino, bisogna parlare della forma del Governo come in tempi di tirannia si parla d'un proscritto, o come in una casa onesta si accenna a una donna disonorata, a mezze parole e a sottintesi !*

Mentre parlava il generale Chareton con una voce di galletto strozzato, corse la notizia che stava per entrare lo Shah. Tutti i deputati andarono al posto, gli uscieri avvertirono la gente delle tribune che non uscissero, e al bisbiglio solito seguì un silenzio profondo.

Pochi minuti dopo, nel palco del Presidente dell'Assemblea, *«al primo ordine del proscenio, si vide un luccichio di galloni e un lampeggio di diamanti ; ed era lo Shah in petto e persona, senza il ventaglino, con gli occhiali e la sciabola, e quella divisa coperta d'oro e di gemme, alla quale basterebbe dare uno strappo passando per aver di che sbirbarsela allegramente finché si campa. Il generale Chareton continuò a discorrere, lo Shah sedette e guardò con vivissima curiosità i settecento sovrani della Francia i quali, datagli un'occhiata, si voltarono daccapo verso la tribuna per non far parere che la sua venuta li avesse distratti dalla discussione. Nel palco del Presidente della Repubblica, che è dirimpetto a quello del Presidente dell'Assemblea, entrarono, nello stesso punto che lo Shah, alcuni ufficiali persiani insieme a un ufficiale degli usseri. Le tribune delle signore offrirono in quel momento uno spettacolo più divertente che il monarca persiano. Dalla parte opposta al palco dov'egli era, si vide un gran movimento di canocchiali, di braccia*

che si scoprivano, di manine che si buttavan fuori del parapetto, di teste che pigliavan degli atteggiamenti da odalische malinconiche ; e con questo un susurro, un ridere represso, una contentezza d'esser là e di veder bene e di poter poi dire e ridere d'aver veduto. Nelle tribune, dalla parte opposta, dalle quali non si vedeva una saetta, segni di stizza, smusature e sguardi biechi verso la gente che vedeva. E la curiosità era così viva, che alcune signore nella tribuna attigua al palco dello Shah si sporsero fuori del parapetto con tutto il busto, e spinsero la testa tanto innanzi da far temere che cadessero a capo fitto. E siccome tiravan via a far così, e pareva che allo Shah non garbasse d'essere guardato in quel modo come una bestia feroce, parecchi deputati della destra fecero un atto di disapprovazione. Allora le signore si rimisero a sedere un po' confuse ; ma un momento dopo ricominciarono bene e meglio ; e i deputati a sbuffare ; ma inutilmente, poiché colla curiosità femminile, quand'è francese per giunta, e si vede osteggiata per soprappiù, non c'è barba d'uomo che ce ne possa.

A un certo punto la discussione, che pareva da principio quietissima, diventò tempestosa. Si trattava d'un emendamento proposto all'articolo dei *Comandi generali*, giusta il quale si sarebbe stabilito che in tempo di pace nessun comandante di corpo d'esercito potesse conservare il comando dello stesso corpo per più di quattro anni consecutivo. I sostenitori dell'emendamento adducevano come ragione la necessità di esercitare al comando tutti i generali ; gli oppositori allegavano le dannose conseguenze che sarebbero derivate dal separare dai loro corpi i generali, appunto in quel tempo in cui cominciano, per l'esperienza acquistata, ad esercitare meglio l'ufficio loro, e per l'affiatamento preso con i propri inferiori, a far valere più efficacemente la loro autorità. Dall'una e dall'altra parte si mettevano in campo altre ragioni ; ma il guaio stava in ciò : che la sinistra sosteneva l'emendamento con un'intenzione politica, ch'era quella di non lasciare i comandanti d'esercito troppo lungo tempo in una stessa provincia, nella quale avrebbero potuto acquistare a poco a poco un'autorità pericolosa ; e nascondeva questa sua intenzione sotto l'apparenza di voler premunire il Ministro della guerra dagli abusi possibili dei generali diventati troppo potenti. La destra, che indovinava quel pensiero segreto, teneva duro più che mai. L'aria era torbida, il deputato marchese di Castellane fece scoppiare la bufera.

E qui potei farmi un'idea delle bufere dell'Assemblea francese.

Il deputato Castellane, della destra, giovanissimo, aristocratico, ambizioso, un po' gonfiagote e parlatore prolisso, aveva già dato un po' nel naso alla sinistra nei giorni scorsi. Ieri salì alla tribuna per combattere l'emendamento. La sua apparizione fu salutata da sinistra con una voce lunga e sorda come le grida del popolo insorto, che si sentono nei

drammi dei teatri diurni. Cominciò a parlare : sbuffi di qui, spallate di là, interruzioni, fuorché a destra, da ogni parte. Il giovane oratore s'inasprì, sdruciolò giù per la china della politica, ricordò la Comune, toccò dell'ordine morale, inneggiò all'*armée de la loi*, sfoderò tutto il vigoroso frasario dei più risoluti conservatori. La sinistra uscì affatto dai gangheri. Non furon più solamente mormorii e mossaccie ; furono scoppi di grida, scrosci di risa, pugni sui banchi, e poi strilli, voci squarciate, urli, ululati di scherno e d'imprecazione ; deputati che balzavano in piedi e si rizzavano sulle seggiole vibrando le braccia in alto come chi tirasse dei sassi ; schiere di quindici o venti insieme che allungavano i colli enfiati dall'ira come mastini alla catena ; un tumulto da far crollare la volta. Il giovane oratore, costretto a interrompersi a ogni frase, bianco come un cencio di bucato, gettava su quella gente degli sguardi che spiravano la rabbia d'un dannato ; rispondeva con grida soffocate alle interruzioni dei vicini ; tagliava l'aria con una mano, in atto di chi dicesse : *¡ Nati di cani, se foste un solo !* *¡* La destra, sdegnosa, taceva ; il Presidente, con quella sua vocina di moribondo, non riusciva a farsi sentire ; lo Shah guardava qua e là con un sorriso astuto, che tradiva l'intima soddisfazione di non aver ancora regalato ai suoi popoli il regime rappresentativo.

Dopo il Castellane, salì alla tribuna il Ministro della guerra, signor du Barail, generale di cavalleria, che, per dirla passando, in fatto d'ingegno, non sfonda gran cosa ; e nell'esercito gode miglior riputazione come cavaliere che come amministratore. È una figura di soldato e parla alla soldatesca, con certi gesti e certe inflessioni di voce, che pare un caporale di settimana che dia gli avvertimenti alla compagnia la sera del lunedì. Ha sempre l'aria di dire : *¡ finiamola, via, ci vuol tanto a farvela entrare ?* *¡* Naturalmente, combatté l'"emendamento" e fu, come sempre, non succoso, ma breve.

Saltò su dopo di lui il generale Guillemant, bianco per antico pelo, e impetuoso come un *clubista*. In vita mia non ho mai sentito una voce più strana. Alle prime parole tutti risero. Pareva di sentire confusi in un solo il rumor d'una pialla, il canto d'una chiocciola e il gnaulio d'un gattino. *¡* Gridò che non bisogna *immobiliser les commandements* ; se no non si avranno mai che dei generali vecchi, e coi generali vecchi, come diceva il maresciallo Bugeaud, altre battaglie di Waterloo ; e che la Francia n'ha già avuto, in fatti, dell'altre, e che occorre provvedere perché non n'abbia ad avere mai più. E finì col citare la Prussia. Che impressione fa, in un'Assemblea francese, a proposito d'esercito, sentir addurre ad ogni momento l'esempio della Prussia !

Quando il generale Guillemant scese dalla tribuna, lo Shah si alzò, e indietreggiando come per fare un inchino, uscì dal palco. Allora tutte le signore s'alzarono per uscire. *¡*

Mais pardon, mesdames, R osservarono gentilmente gli uscieri, R non si esce finché Sua Maestà non sia fuori dal palazzo. R Che rodimento !

Il generale de Cissey mise anch'egli lo zampino in quella matassa arruffata, per sostenere, s'intende, il Ministro della guerra. Fu ascoltato in silenzio. Parlò in fretta, con tono amichevole, con un sorriso benigno, e senza ripigliarsi, né infletter mai la voce che pareva recitasse la lezione. Poi parlò daccapo il generale Chareton, poi ribattè il Ministro, e infine la Commissione accettò il rinvio del paragrafo, dopo di che si votarono in fretta e in furia altri articoli di poco momento.

Tranne quando parlò il deputato Castellane, l'Assemblea mostrò per tutta la durata della seduta una preoccupazione, un'inquietudine, che avrebbe osservato anche chi non avesse saputo dell'interpellanza di lunedì. Sarà una battaglia campale. La stampa conservatrice, per quanta sicurezza ostenti, non dissimula neppur essa che la giornata può essere decisiva per il Gabinetto, e che in ogni modo avrà un carattere *extrêmement sérieux*. Era dunque utile l'andar a gettare un colpo d'occhio sugli accampamenti ; e spero che questa scorreria non sarà spiaciuta neanco a quelli che della battaglia non saranno testimoni. La giuggiola è il trovar biglietti. Da una settimana tutti si danno moto per averne, e m'immagino che a quest'ora non ce ne sia più uno libero. E sarebbe saporita che dopo aver fatto da buttafuori, mi vedessi chiudere in faccia la porta del teatro !

Per riassumere, mi parve che l'Assemblea francese, tenuto pur conto del maggior numero dei deputati, sia assai più tumultuosa della nostra. E non ora soltanto a cagione dell'eccitamento grandissimo delle passioni ; ma proprio per tradizione, per uso, e anche direi, per natura. Da noi le interruzioni son già frequenti ; ma non hanno che fare coll'interrompere che si fa qui. Qui l'applauso o la disapprovazione non si ficano soltanto tra periodo e periodo, tra proposizione e proposizione, ma fra parola e parola ; e sono applausi e disapprovazioni che si prolungano per minuti. Non so se ciò nasca da maggior finezza di mente nel cogliere le sfumature dell'espressione ; e da maggior stringatezza di stile in chi parla, per modo che ogni parola venga ad acquistare un valore maggiore, e sia però più seriamente stimata ; ma il fatto è che prima di sentire non avevo idea che in un'Assemblea si potesse star così attaccati alla frase, al vocabolo, alla sillaba, come qui si fa ; di maniera che un oratore venisse ad essere sovente disapprovato o applaudito in un periodo di venti parole, non meno di una mezza dozzina di volte. L'esser come sono i deputati stretti gli uni agli altri come soldati, rende le proteste delle due parti avverse più facili e più tumultuose ; la scintilla dell'ira corre e ricorre più rapidamente le schiere ; l'accordo è quasi istantaneo ; per il minimo che, si leva un diavolio che da noi non segue che per cagioni più gravi. E oltre a questo, come si vede l'abisso che separa i

partiti estremi, ben più profondo che da noi ! Come si indovinano gli sdegni e gli odii implacabili che seguono e che precedono gli sconvolgimenti sociali ! Come si capisce che da un lato c'è nascosta la bandiera bianca, e dall'altro la bandiera rossa, e che quel drappo tricolore che sventola sul capo del Presidente non è che l'emblema d'una tregua che accenna a finire nel sangue ! Non c'è caso che si vedano sorrisi e strette di mano, come altrove si vedono, tra uomini delle parti estreme ; né che si guardino altro che per lanciarsi a vicenda delle ingiurie cogli occhi ! L'arco è troppo teso, e un giorno o l'altro se n'ha da sentire lo schianto.

E. De Amicis.

Appendices de la Deuxième Partie

Appendices de la Deuxième Partie.

Appendices de la Deuxième Partie

Appendice I.

Une traduction française de l'article de De Amicis sur *Zola polemista*.

Comme nous l'avons en plus d'une occasion remarqué dans notre travail¹, le deuxième portrait de Zola proposé par De Amicis en 1881 s'avérait plutôt différent du précédent de 1878², car il soulignait aussi les faiblesses et les doutes qui s'emparaient en ces jours sombres de l'écrivain français. Donc, en passant de la rencontre privée à la publication, il aurait pu résulter désagréable à Zola.

Au contraire, une fois encore l'écrivain français dut manifester son appréciation pour le texte de De Amicis, de toute façon plein d'estime et de compréhension. Un tel hommage provenant encore d'Italie, venait compenser les dures critiques reçues dans son pays. On le déduit d'une lettre envoyée par Zola à Edmondo après qu'il a reçu une copie de l'article qui lui était dédié, publié par la *Gazzetta Letteraria*³. En voici la transcription fidèle :

Paris, 7 février 1881

Mon cher confrère,

¹ Cf. le chapitre IV.3 de la *Deuxième partie*.

² E. De Amicis, « Lettera IV. Emilio Zola », *L'Illustrazione Italiana*, n. 44, 3 novembre 1878, p. 275-282 ; « Lettera IV. Emilio Zola, II », *ibid.*, n. 45, 10 novembre 1878, p. 291-295 ; puis dans le volume *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879, p. 213-290 et dans *Souvenirs de Paris et de Londres*, traduction de M.me J. Colomb, Paris, Librairie Hachette, 1880, p. 162-220. Voir aussi notre chapitre II de la *Deuxième Partie*.

³ E. De Amicis, « Emilio Zola », *Gazzetta Letteraria*, n. 2, 8-14 janvier 1881, p. 9-14 ; puis dans *Id., Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881, p. 51-106, avec le titre *Emilio Zola polemista*.

Appendices de la Deuxième Partie

Daudet m'avait dit un mot de votre article ; mais je n'avais pu me le procurer, et au milieu de mes tracas je me promettais de vous écrire pour vous le demander, lorsque vous avez eu la bonté de me l'adresser avec une charmante lettre.

Que vous êtes aimable, de parler de moi avec cette sympathie qui me touche et m'honore ! Comme je vous l'ai dit, cela me repose de tous les crapauds qu'ils me font avaler en France. J'en ai pris mon parti, il s'est formé sur ma personne une légende qui ne disparaîtra qu'après ma mort⁴. Aussi comprenez ma joie lorsque je puis lire un article comme le vôtre, écrit par le grand écrivain que vous êtes, et où je retrouve le brave homme que je crois être.

Merci, merci de mes deux mains et de tout mon cœur⁵.

La lettre de Zola n'était pas seulement dictée par une forme de courtoisie, elle reconnaissait en De Amicis autant la grandeur de l'écrivain que la sensibilité de l'homme. Les vicissitudes coloniales et politiques qui quelque temps après allaient toucher les deux pays⁶, éloignèrent un peu les deux correspondants, empêchant le développement des liens de collaboration et peut-être d'amitié. De telles circonstances limitèrent la diffusion du côté français de cette importante intervention de De Amicis sur Zola. Et toutefois quelques mois après la sortie de l'article (par la suite inséré dans les *Ritratti Letterari*), était publiée dans *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche* (n. 39, 24 septembre 1881, p. 1), une traduction française d'une partie consistante de l'écrit de De Amicis⁷.

En effet il s'agit non seulement d'une traduction mais de la construction arbitraire d'un autre texte, probablement assez éloigné des intentions de De

⁴ Ici Zola reprend un passage de son interview avec De Amicis : « [...] Quella specie di leggenda odiosa e ridicola che s'è formata sulla mia povera persona. Una vera leggenda, vi dico [...] Per questo grande pubblico io sono un uomo senza coscienza, senza legge, senza pudore, senza affetti ; uno speculatore d'immoralità, un sacco di vizi, un bevitore di sangue, un'anima perduta » (ibid. p. 12 et *Ritratti Letterari*, op. cit., p. 90).

⁵ La lettre, conservée à la Biblioteca Civica di Imperia (Carteggio E. De Amicis, lettre 176, a été publiée par F. Contorbia dans le catalogue *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica*, Città di Imperia, 1981, p. 30 et puis dans E. Zola, *Correspondance*, éditée sous la direction de B.H. Baker, tome IV, juin 1880-décembre 1883, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1983, p. 156.

⁶ Mais cf. ce que Zola écrit à Angelo Sommaruga (Paris, 2 mars 1882) : « Je suis de ces Français qui aiment l'Italie, parce qu'il croient fermement que France et Italie sont deux sœurs dont le père est le Progrès, dont la mère est l'Humanité » (dans E. Zola, *Correspondance*, op. cit., tome IV, p. 287).

⁷ Cet article a été signalé par R. Ternois, *Zola et son temps. Londre-Rome-Paris*, Paris, Société Les Belles Lettres, 1961, p. 37-38 ; il n'est pas mentionné dans G.C. Menichelli, *Bibliographie de Zola en Italie*, Institut Français de Florence, 1960.

Amicis⁸. Le texte français en effet est le fruit d'un travail de découpage et de collage opéré sur l'original italien, où a été retiré un nombre assez élevé de pages même parmi les plus remarquables, surtout celles se référant aux vicissitudes culturelles italiennes.

L'occasion d'une telle publication était fournie en effet par la décision de Zola d'interrompre sa collaboration régulière avec le *Figaro*. Avec la traduction de l'interview, la Direction du quotidien voulait donc célébrer et remercier Zola pour son importante contribution apportée au *Figaro*⁹. Cela explique l'organisation particulière donnée à la traduction et le sens des coupures pratiquées.

Ce qui en résulte, finalement, c'est un texte original à plus d'un titre, certainement éloigné des intentions de De Amicis, mais de toute façon important pour l'histoire de la connaissance de l'écrivain italien en France. Pour ces raisons nous croyons qu'il est opportun d'offrir ici le texte intégral de la traduction, jamais reproposée en France ni en Italie.

EMILE ZOLA POLEMISTE

M. Emile Zola a fait cette semaine aux lecteurs du *Figaro*, des adieux qui, nous l'espérons, ne sont pas définitifs. Au moment où il cesse chez nous sa collaboration régulière, il nous semble piquant de publier l'étude suivante, de M. De Amicis, sur le chef de l'école naturaliste.

C'est pour ainsi dire M. Zola lui-même qui est en scène : il parle, et l'auteur sténographie. Les pages relatives aux passages de M. Zola au *Figaro* sont, surtout aujourd'hui, curieuses pour nous.

L'ouvrage auquel sont empruntés ces extraits a pour titre : *Ritratti Letterari*, il a été publié tout récemment à Milan.

⁸ Au contraire, il semble que les éditeurs de la *Correspondance* d'Emile Zola (voir vol. IV, p. 157 notes 4 et 5 ; p. 227 note 6) pensent que cela est la traduction correcte de l'article publié par De Amicis dans la *Gazzetta Letteraria*.

⁹ Pour la collaboration de Zola au *Figaro*, voir E. Zola, *Correspondance*, op. cit., p. 220-221.

Appendices de la Deuxième Partie

Je suis entré avec plaisir dans cette belle chambre, au troisième étage, sur la rue de Boulogne, toute pleine d'ordre et de propreté, où le prince des réalistes travaille à la grande toile des Rougon-Macquart, où il prépare la proie qui lacérera le parterre en furie, où il proclame l'évangile du naturalisme, renversant ses adversaires, encourageant ses disciples, tenant tête à la critique ; aujourd'hui aux prises avec Victor Hugo, demain Gambetta, tantôt avec la République, tantôt avec l'Académie, le romantisme, la religion : attaqué de toutes parts, et faisant face à tout, dans l'attitude menaçante d'une sentinelle avancée du vingtième siècle, de jour en jour plus obstiné, plus dédaigneux, plus intrépide.

Tandis que je l'attendais, je pensais, en voyant cette appartement si recueilli et si calme, aux tempêtes qui, du sein de ce silence, s'étaient déchaînées dans le monde d'art et à la clameur immense qui aurait ébranlé les murs de cette chambre, si l'on y avait entendu tout à coup les voix de ceux qui, dans l'espace d'une heure, de Cadix à Saint-Petersbourg, discutent l'auteur de *L'Assommoir*, soit pour le porter aux nues, soit pour le traîner dans la boue. Et, réfléchissant à tout ce qu'il avait pensé et écrit, à toutes les luttes qu'il avait eu à soutenir rien que dans les trois années qui s'étaient écoulées depuis la dernière fois que je l'avais vu assis là à cette table sur laquelle je m'appuyais, je me sentis envahi d'un sentiment d'admiration. Ils sont en effet admirables et dignes de respect, quel que soit le jugement que l'on porte de leur talent et de leur esprit, ces grands travailleurs qui sacrifient à l'art, leur repos, leur santé et les plaisirs de la jeunesse.

Il faut convenir qu'il a travaillé et qu'il travaille ce terrible Zola ! On ne l'admire que davantage, si l'on considère la nature de son travail, on y aperçoit non seulement la force, mais l'effort et comme une obstination superbe de la volonté.

C'est vraiment une étrange nature.

On le dirait dévoré par l'ambition de la gloire, tandis qu'il semble n'avoir ni le sentiment, ni la jouissance de la gloire qu'il s'est acquise. Il vit par lui-même, dans sa maison silencieuse, loin du monde, comme un vrai chartreux de l'art, et s'il interrompt son travail solitaire d'artiste, ce n'est que pour attaquer ou pour se défendre hardiment, comme un homme méconnu et mécontent, sans jamais proférer une phrase ou un mot qui trahisse chez lui un sentiment de joie pour la renommée à laquelle il est parvenu, pour la bonne fortune qui l'accompagne. Parti de la pauvreté, d'une vie pleine d'humiliations et de luttes désespérées, il est parvenu à la gloire et à une opulente aisance ; mais il n'a pas changé, il ne s'est pas réconcilié avec le monde et l'on dirait qu'il professe pour la société les mêmes sentiments que Farinata pour l'Enfer. Sans doute, il a dû beaucoup souffrir. Il le disait naguère à un de ses amis qui lui reprochait la violence de ses critiques : « oh !

Appendices de la Deuxième Partie

vous ne savez pas ce qu'ils m'ont fait souffrir ! » R De là ce défaut d'expansion affectueuse et ce je ne sais quoi de triste et de défiant qui est en lui. Aimable avec ceux qui viennent le voir, il semble pourtant que son regard scrutateur découvre toujours dans l'esprit de celui qui le loue quelque petite hypocrisie, quelque petite perfidie. On croirait par moment qu'il va se dresser et dire aux admirateurs qui l'entourent : R « Finissons cette comédie ; vous êtes une bande d'imposteurs qui, au sortir d'ici, me déchirez à belles dents. »- Il est rare que la louange se reflète sur son visage en une expression de complaisance. On pourra voir percer l'orgueil dans ces ouvrages, mais jamais la vanité de sa personne. Tel il est aussi dans la vie. Austère, sobre, ennemi des plaisirs matériels et frivoles, sans enfants, il vit avec sa femme R comme il dit lui-même R en bons camarades, et son esprit n'est occupé d'autre grande passion que de celle de l'art, passion qui est soutenue et vivifiée en lui par un amour immense ou plutôt par un besoin irrésistible de travail.

Heureux Zola ! d'être aussi puissant réaliste dans l'art, qu'inébranlable idéaliste dans la vie !

*

* *

Dans sa chambre s'est accru pendant ces trois dernières années le nombre de tableaux et des bibelots coûteux, ainsi que les éditions de ses romans. Il y a trois ans, en effet, il était aisé aujourd'hui il est riche. C'est un des écrivains français qui ont fait le plus rapidement fortune, après l'avoir attendu le plus longtemps.

Il dit lui-même qu'il n'a plus besoin de travailler pour l'argent et s'en vante avec franchise.

Zola est un de ceux qui défendent leur temps et leur liberté de travail avec le plus d'acharnement. S'il vit solitaire, c'est aussi pour cette raison qu'ayant combattu avec aigreur plus d'une opinion reçue, ayant blessé plus d'un amour propre, soulevé des colères et des haines, il serait forcé, s'il fréquentait la société littéraire, de soutenir des luttes continuelles, et dépourvu, comme il est, du vrai « esprit parisien », qui est une arme terrible dans les discussions des salons et des cercles, il sent qu'il ne pourrait tenir tête aux langues endiablées, aux railleries foudroyantes qui l'atteindraient de tous côtés. Aussi reste-t-il enfermé dans son cabinet, consacrant au travail toute sa vitalité. Victor Hugo qui, malgré la cour qui l'entoure, vit dans une espèce de solitude intellectuelle, loin de la

Appendices de la Deuxième Partie

littérature vivante, est le lion ; Emile Zola est l'ours, et ils vivent l'un et l'autre dans des régions non moins éloignées et non moins diverses entre elles que les régions hantées par les deux fauves terribles qu'ils symbolisent.

*

* *

Tandis que je me livrais à ces pensées, il apparut pâle et les cheveux en désordre. Il était vêtu d'un tricot de couleur sombre serré à la taille, sans cravate et chaussé de souliers de drap noir ; étrange vêtement moitié de lutteur, moitié d'ouvrier. Il me parut plus petit et plus maigre que la première fois où je le vis. Il a du ventre, mais son visage a beaucoup maigri. Il était pâle et avait l'air triste. C'est peut-être à cause de cette tristesse que son accueil fut plus affectueux que d'habitude. Il s'assit à côté de la table de travail couverte de journaux et de lettres non encore décachetées, et comme je m'informais de sa santé, il me répondit d'une voix non moins fatiguée que son visage qu'il n'allait pas bien.

Puis, il ajouta :

« Vous savez que j'ai eu le malheur de perdre ma mère.

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

Après un moment de silence, il parla de la mort de Flaubert ; cette mort aussi, avait été une grande douleur pour lui. Flaubert était son maître et son ami.

« Cette année a été une rude année pour moi » dit-il en soupirant « une année vraiment noire qui me pèsera longtemps encore.

Et il me parla de nouveau du projet qu'il avait formé autrefois de faire un voyage en Italie, même d'y venir s'établir pendant quelque temps. Depuis longtemps il se sent fatigué et a besoin de repos. Il voudrait venir en Italie sans que personne le sût, si ce n'est un petit nombre d'amis, pour pouvoir vivre recueilli et tranquille dans son petit coin.

« J'ai besoin de repos... » répéta-t-il avec tristesse « je ne puis plus travailler comme autrefois.

« Et pourtant » répliquai-je « sans compter le reste, vous remplissez chaque semaine quatre colonnes du *Figaro*. Nous sommes émerveillés de votre activité.

Appendices de la Deuxième Partie

« Non, non » répondit-il en secouant la tête « croyez-moi, je ne travaille plus comme autrefois ; je ne suis plus le même. Je n'ai pas encore pu me remettre à mon roman. Pour écrire, voyez-vous, il faut avoir de l'espace et de l'air devant soi ; il faut croire à la vie.

Ces paroles m'aillèrent au cœur, d'autant plus qu'elles étaient loin d'être démenties par son aspect.

Il a cru pendant quelque temps avoir une maladie de cœur ; les médecins l'ont rassuré à cet égard. Mais, néanmoins, il sent toujours en lui quelque chose de sourd et d'inquiétant qui l'empêche de travailler et lui fait tout voir en noir. A présent, son dessein serait de continuer à écrire dans le *Figaro*, tant que ses engagements l'y obligent ; puis, il quitterait le journalisme, et abandonnerait à tout jamais la polémique pour consacrer tout son temps et toutes ses forces aux romans. Il recueillerait en même temps et ferait publier ses œuvres éparses qui, tant que nouvelles, portraits et morceaux de critique, formeraient huit volumes : il en paraîtrait un tous les trois mois. Après avoir terminé l'histoire de *Rougon-Macquart*, à laquelle il manque encore onze romans, il ferait une édition définitive des vingt volumes, dans laquelle il les coordonnerait entre eux (cette pensée a dû lui être suggérée par une étude ingénieuse et attentive qu'a publiée un écrivain français, sur les contradictions chronologiques et sociales de son histoire) ; ensuite il s'adonnerait tout entier au théâtre, qui est toujours sa pensée dominante. Quant au premier roman qu'il publiera maintenant, il est encore indécis.

*

* *

Il a trois projets. Il voudrait écrire d'abord un *Peintre à Paris*, roman qui embrasserait la vie artistique et la vie littéraire, racontant les luttes et les aventures d'un jeune homme de génie ou de plusieurs, venus de la province à Paris pour y chercher la gloire et la fortune ; mais comme pour traiter le sujet, il devrait faire un voyage en Provence, terre natale de ses héros, recueillir des notes et des inspirations, il le laissera pour le moment de côté. Il voudrait aussi écrire un roman dans le sens de *Page d'amour*, mais dans un autre milieu ; le sujet de ce roman serait la douleur, la bonté, la force et le courage dans le malheur, et les affections honnêtes et profondes ; mais il craint qu'un travail de cette nature, dans les dispositions d'esprit où il se trouve actuellement, ne remuât trop douloureusement son cœur. Il penche donc pour un autre roman, dont il m'avait déjà

Appendices de la Deuxième Partie

parlé, il y a trois ans, et qui aurait pour théâtre les grands magasins de Paris, comme le *Louvre* et le *Bon Marché* et pour thème la lutte du grand commerce contre le petit, des millions avec les cent mille francs.

C'est celui qu'il fera probablement, et bientôt, dans ce but, il commencera ses études et ses visites de romancier expérimental ; il passera des heures entières au milieu du va et vient et du brouhaha des grands magasins, pour y recueillir des couleurs pour ses descriptions, des mots pour ses dialogues, y étudier les types et les aventures locales, y interroger les commis et les chefs de rayon, avec cette patience amoureuse d'un artiste en mosaïque, ainsi qu'il l'a fait pour les boutiques de marchands de salaisons, quand il a écrit les *Ventre de Paris* et pour les lavoirs et les hôpitaux avant d'écrire l'*Assommoir*. Mais il ne peut s'y mettre toute de suite, il ne réussirait à rien.

*

* *

Je lui demandai si, même dans son état normal, il lui arrivait souvent de ne pouvoir travailler.

— Ah ! quelle corde touchez-vous là ! — répondit-il. — Il y a des jours où il me semble que c'en est fait de moi, et non pas pour un jour, mais toujours ; il y a des jours où je suis comme mort. Je me mets le matin de bonne heure à mon bureau, sans avoir conscience de mon état, et au moment de reprendre le fil de mon roman, je me sens dans la tête un vide et un silence à faire peur.

Personnages, lieux, scènes, événements, tout s'est glacé comme dans un brouillard obscur dans lequel il me semble que je ne ferai jamais plus entrer un rayon de soleil. Alors, je reste là des heures entières, la tête appuyée sur une main, les yeux fixés à la fenêtre comme un homme qui a perdu le souvenir. Et puis, il me prend des découragements terribles.

— Comment ! — dis-je, — vous qui suivez une voie si nettement et si profondément tracée, qui travaillez avec une méthode si rigoureuse et dont vous paraissez être si sûr, vous êtes aussi sujet au découragement et au doute ?

— Si j'y suis sujet ! — répondit-il - mais qui n'y est pas sujet ? Il n'y a que deux artistes dans ce siècle, un peintre et un poète, qui n'ont jamais soupçonné, même de loin,

l'un qu'il pût donner un mauvais coup de pinceau, l'autre qu'il pût écrire un mauvais vers ; c'est Courbet et Victor Hugo. Pour moi, je trouve horrible aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et si je veux poursuivre mon travail de bon cœur et avec quelque illusion de faire bien, il ne faut pas que je regarde en arrière. Aussi dès qu'un livre est fini, je ne m'en occupe plus ; et non seulement je fuis les occasions d'en parler, mais je fais de continuels efforts pour l'oublier. Je vous assure que je ne relis jamais, absolument jamais, une page de mes livres, si je ne suis pas obligé de la lire, comme cela m'arrive parfois, pour effacer une répétition quelconque. Eh bien ! quand je relis quelque chose, je me fais pitié à moi-même, mais pitié, voyez-vous, à en avoir les larmes aux yeux.

 Pourquoi ?

 Mais pour la pensée, pour la méthode, pour le style, pour la langue, pour tout. Croyez-vous que si je ne vivais pas dans ce doute continu, croyez-vous que si je ne me torturais pas l'esprit comme je le fais, j'aurais la mine que j'ai et que ma santé serait dans l'état où elle est ? Voyez mes mains. Ne dirait-on pas que j'ai le *delirium tremens*. Et pourtant je ne bois que de l'eau !

*

* *

Au bout d'un instant il ajouta :

 Je me tue à travailler, et je ne réussis pas à faire ce que je veux. Je suis un homme mécontent, voilà tout.

Si j'avais le temps, voyez-vous, je voudrais fonder un journal, qui ne donnerait qu'une petite place à la politique, notre perte, et qui n'aurait d'autre but que de suivre pas à pas, fidèlement, le mouvement littéraire des autres pays, qui rendrait compte de toutes les publications qui se feraient à Madrid comme à Saint-Petersbourg, à Rome comme à Stockholm, avec une critique large et impartiale, mais plutôt bienveillante que sévère, quel que fût l'auteur, quelle que fût l'école ; de manière à faire entrer en France le plus grand nombre possible d'auteurs étrangers. Voilà ce qu'il nous faudrait, mais comment pouvoir faire cela ? Un journal à lui tout seul suffit à absorber la vie d'un homme.

Appendices de la Deuxième Partie

Néanmoins, d'après lui, on a fait un grand pas en France depuis 1870, dans l'étude des langues étrangères, sans compter qu'on traduit un plus grand nombre de livres que par le passé, et l'on ne s'étonne plus comme autrefois qu'un journal s'occupe d'un auteur étranger, qui n'aurait pas une réputation européenne.

Ici il se reprit à parler de la fatigue de son intelligence, chose qui l'attriste au plus haut point.

— Mais qui soupçonnerait en lisant vos articles que vous soyez fatigué ?

— Je comprends, vous ne vous en apercevez pas, mais c'est que j'y mets beaucoup d'efforts que par le passé, et cela pour dissimuler la fatigue.

Et puis, ajouta-t-il après quelques instants de réflexion, je suis fatigué surtout de la polémique qui m'a attiré tant d'haines. C'est une entreprise au-dessus de mes forces, que celle de faire à la fois le novateur et le démolisseur. Je me trouve dans une condition bien malheureuse. Je dois faire et défaire et c'est ce que l'on ne me pardonne pas. Ils croient que je hais les personnes alors que je ne combats que les principes. Ils ne voient qu'un égoïsme de boutique dans ce qui est conscience d'artiste. Cela m'afflige, qu'en pensez-vous ?

Je lui dis que ce n'était pas là le jugement que l'on portait chez nous de sa critique. — Nous trouvons dans vos articles de la violence, mais non de la haine. D'ailleurs, vous pouvez répondre que vous n'avez pas encore dit contre les autres la moitié de ce qu'on a dit contre vous.

*

* *

— Ah s'écria-t-il, vous ne pouvez vous faire une idée de tout ce qu'on dit contre moi. Je me suis mis à écrire dans le *Figaro* pour ne pas interrompre ma campagne de critique, après ma rupture avec le *Voltaire* ; parce qu'ils m'auraient cru réduit à l'impuissance. Mais savez-vous pourquoi j'ai choisi le *Figaro* ? D'abord le *Figaro* contre qui l'on fait tant crier, n'est pas, tant s'en faut, un journal plus mauvais que les autres. Son malheur est que l'on fait retomber sur sa tête tous les torts de la presse ; c'est lui qui est le scandale, la peste de la nation, il résume en lui tous les vices, toutes les ignominies, toutes les souillures du journalisme français. Il est destiné à être le bouc émissaire, et il va de soi que sans le *Figaro* nous n'aurions plus qu'un presse sainte et immaculée : fort bien. Qu'importe. Je suis le collaborateur du *Figaro*, mais je ne l'ai pas épousé. Je ne sais pas

ce qu'on y écrit, mais je sais que j'y écris ce que je veux. J'ai choisi le *Figaro* pour cette raison : qu'il est très répandu en France et dans toutes les classes de la société ; j'ai voulu essayer s'il n'y aurait pas moyen en y écrivant de renverser cette espèce de légende odieuse et ridicule qui s'est formée sur ma pauvre personne. Une vraie légende, vous dis-je. Ceux qui l'ont répandue n'y croient pas, bien entendu, mais le gros public s'y est laissé prendre. Pour lui, je suis un homme sans conscience, sans loi, sans pudeur, sans sentiments ; un spéculateur d'immoralité, un sac à vice, un buveur de sang, une âme perdue.

Ils croient que je flaire toutes les souillures, comme certains de mes personnages et non pas seulement les souillures morales, un égoutier, enfin. C'est à se voiler la face, à se boucher le nez, sur mon passage. Eh bien, me suis dit à moi-même : je suis un brave homme après tout ? Il n'y a pas de vanité à le dire, n'est-ce pas ? Je me sens dans la tête un cerveau sain et dans la poitrine un cœur honnête ; voyons si, en écrivant dans un journal qui est entre les mains de tous, en essayant d'y exposer mes raisons avec tout le calme possible, à y exprimer mes sentiments avec ma sincérité habituelle, je ne parviendrai pas à corriger l'opinion erronée que les gens ont conçue de moi. Avant que mon premier article eût paru et à la nouvelle de ma prochaine collaboration, tous les bons bourgeois, les abonnés honnêtes furent épouvantés. Mais, quoi ? Zola écrit dans le *Figaro* ? Serons-nous forcés d'essayer la prose de ce fou perverse et scandaleux, et devons-nous désormais cacher le journal à nos familles ? Ils croyaient de bonne foi qu'à chaque phrase je lançais quelque obscénité écœurante. Aujourd'hui je sais que beaucoup ont été fort surpris après avoir lu mes premiers articles.

A la fin ils ont dit : tout bien considéré c'est un homme, à peu de chose près comme les autres. Il peut avoir tort, mais il raisonne ; il peut raisonner mal : mais il paraît persuadé de ce qu'il dit. Des saletés, il n'en écrit pas ; il critique, mais il n'insulte pas ; c'est un original, mais ce n'est pas un fou à lier. Ce n'est pas là le Zola dont on nous avait parlé.

C'est déjà quelque chose, mais c'est tout juste un peu plus que rien. Pour un qui se ravise, mille autres persisteront dans leur première opinion. Vous ne sauriez croire combien il est difficile en France d'extirper un préjugé. Une légende calomnieuse s'est formée sur mon compte : eh bien ! j'ai quarante ans, je puis encore en vivre vingt, mais je suis persuadé que je ne pourrai voir la fin de cette légende. Et c'est ce qui me navre.

Croyez-bien ! lui dis-je ! que la légende n'a pas passé la frontière et que nous vous jugeons bien différemment. Ceux qui ne lissent vos romans que d'un œil n'aperçoivent que Lantier et Bijard, Pierre Rougon et Renée. Pour nous, nous les lisons des deux et

Appendices de la Deuxième Partie

nous voyons Miette et Goujet et Lalie et Hélène, et c'est de l'intensité, des manifestations du cœur, non de leur multiplicité et de leur rayonnement que nous jugeons la nature intime de l'artiste.

 Ils disent, ajouta-t-il, que je souille tout.

 On l'a dit aussi de Flaubert.

 Et que dit-on en Italie quand on lit de pareilles critiques ?

 Je ne sais... , je crois qu'on continue à lire Flaubert.

 Je crois, puisque nous parlons de critique, qu'un livre d'un nouveau genre que je suis à préparer depuis quelque temps, aura son utilité ; je recueille à mesure qu'elles tombent sous la main toutes les injures grossières, tous les propos orduriers que l'on a vomis contre moi. Je vous assure qu'en les lisant tout d'une haleine, ils font un singulier effet. Je les publierai en un volume, avec une préface sur la critique et je donnerai pour titre au volume : *Leurs Injures*. Ce sera mon apologie.

C'est là son idée fixe ; quoiqu'il fasse, il revient s'y heurter à chaque instant. Sa grande douleur, c'est d'avoir été mal jugé comme homme. Tous les artistes ont éprouvé ce tourment quand il se sont vus dénigrés dans leur caractère.

Je me levai alors ; il m'accompagna à la porte, et me serrant la main, il me dit d'un ton affectueux : Vous ne me croyez pas un bandit, n'est-ce pas ?

 Oh ! nullement, répondis-je, je vis trop en votre compagnie pour cela.

Et bien que j'eusse terminé l'entretien par une plaisanterie, je m'en allai vraiment navrer de ne plus avoir retrouvé le Zola jeune et content d'autrefois.

Appendice II.

Les lettres de De Amicis à Paul Déroulède.

Nous présentons ici la transcription intégrale des lettres envoyées par De Amicis à Paul Déroulède, dont nous avons déjà utilisé de nombreux passages, surtout dans les chapitres VI et VII de la *Deuxième partie* de notre thèse.

Il s'agit d'une correspondance de quelques lettres, mais concentrée chronologiquement (de novembre 1880 au 4 juillet 1881). Elle témoigne de l'admiration de De Amicis pour l'homme et pour le poète-soldat Déroulède, dont l'écrivain italien connaissait très bien les *Chants du soldat* (1872) et les *Nouveaux chants du soldat* (1875), comme on peut le déduire de la première lettre conservée de l'écrivain italien. Cette lettre précède de quelques semaines la rencontre personnelle des deux intellectuels à Paris, en décembre 1880.

De même, grâce à la seule lettre de Déroulède qui a été conservée, nous sommes informés de l'enthousiasme suscité en lui par la lecture des œuvres de De Amicis, sentiment qui pousse Déroulède à envoyer à l'écrivain italien un livre (*La moabite* Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1881)¹ avec une dédicace affectueuse : « à Edmondo de Amicis / son admirateur sincère. / Paul Déroulède ». Ce cadeau est le moteur initial de la correspondance et puis de la rencontre à Paris.

L'admiration réciproque devient tout de suite amitié, surtout après la publication d'un long portrait de Déroulède écrit par De Amicis dans la revue de Turin *La Gazzetta Letteraria* (et puis dans le livre *Ritratti Letterari*)². Mais les rapports entre les deux cessent après quelques mois, probablement. Au moins du côté de Déroulède. Pour des raisons politiques, c'est-à-dire à cause de la Question de Tunis (1881) et du rapprochement de l'Italie à la Prusse et à l'Autriche. Déroulède, depuis longtemps engagé dans le réveil et l'orgueil de la France en

¹ Le livre est à la Biblioteca Civica di Imperia, cote EDA 2242.

² Voir le Chapitre VI.2 de la *Deuxième partie*.

rachetant la défaite subie devant les Prussiens, ne peut supporter qu'un tel rapprochement se réalise³.

Tout en étant concentrées temporellement ces lettres constituent un document important sur les rapports complexes culturels et politiques entre l'Italie et la France, vécus avec passion par les deux intellectuels qui sont malgré eux alignés sur des fronts opposés.

Cette correspondance, totalement inédite, est conservée à Paris, aux Archives Nationales de France, *Fonds Déroulède* (ANFD), cote 401 AP 3 (*Correspondance avec De Amicis*). Elle est constituée de 11 pièces, plus précisément 10 lettres sans enveloppe, et 1 carte postale ; une lettre (la n. 49979) a été adressée à la mère de Paul, Amélie Augier.

Malheureusement une seule lettre de la partie relative aux lettres de Déroulède à De Amicis a été conservée à la Biblioteca Civica di Imperia : nous l'avons insérée parmi les autres écrits.

Toutes les lettres sont contresignées par des numéros d'archive, qui toutefois ne respectent pas la chronologie réelle. Nous avons donc donné un ordre chronologique à la correspondance, en conservant toutefois encore les cotes des Archives pour pouvoir facilement reconnaître chaque lettre.

Dans la transcription nous avons reproduit rigoureusement les originaux, dont on a respecté la ponctuation, les majuscules, les alinéas, les soulignements (en italique) ; on a conservé aussi toutes les caractéristiques, en conservant d'éventuels changements présents dans le texte de la même lettre. La date de certaines lettres a été déduite du contexte. Il reste des doutes sur le déchiffrement de certains passages et en particulier de certains noms de mois, que De Amicis écrivait avec des sigles personnelles.

³ Cf. B. Joly, *Déroulède. L'inventeur du nationalisme français*, Librairie Académique Perrin, 1998.

Les lettres.

I

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49971. Lettre sans enveloppe.

Illustre Signore,

Leggendo il vostro nome sulla prima pagina del volumetto *La moabite*, che ho ricevuto oggi, ho temuto sulle prime che i miei occhi s'ingannassero, e ho cercato di frenare il sentimento vivissimo di gioia che mi si destava nel cuore. Ma come ! Ma siete proprio voi *Paul Déroulède*, che m'avete mandato il libro ? l'autore dei *Chants du soldat* ? proprio quel Paul Déroulède che da parecchi anni amo come un fratello ed ammiro come uno dei più nobili, dei più generosi, dei più possenti della Francia ? quel *Paul Déroulède* di cui ho imparato a mente tanti versi, di cui parlo così sovente nella mia famiglia e ai miei amici, che m'ha fatto piangere tante volte, che m'ha fatto tremare d'emozione ed esaltato l'anima ogni volta che ho aperto il suo libro ? Eppure sí *Ò* quella firma non può essere che vostra ; non è chiara ; ma il P e i due accenti mi tolgono ogni dubbio. Ebbene, caro signor Déroulède, (permettetemi ch'io vi dica così) vi ringrazio con tutto l'affetto di cui sono capace. M'avete procurato non dico una delle più belle ore ; ma una delle più belle giornate della mia vita letteraria. E poiché siete stato così buono, fatemi ancora un altro favore : mandatemi il vostro ritratto. Non è uno dei soliti ammiratori vanitosi che ve lo chiede : è un antico soldato e uno scrittore modesto, ma ardente d'amore per tutto quello che è nobile e grande ; è un uomo che non sa quale dei due sentimenti predomini in lui a vostro riguardo : l'ammirazione o l'affetto. Molte volte ho avuto l'intenzione di scrivervi : non l'ho osato. Ora voi me ne porgete l'occasione, e vedete che ne abuso. Perdonatemi, e accettate i più sinceri, i più affettuosi auguri, e l'espressione della più profonda gratitudine.

Dal vostro dev.º

Edmondo De Amicis.

Torino. Piazza San Martino. 1

7 Novembre. 1880.

II

Imperia, Biblioteca Civica Lagorio, *Carteggio De Amicis*, lettre n. 45. Lettre sans enveloppe.

Croissy-Chalon

Sein et Oise

25 Nov. 80

Mon cher frère d'armes et de lettres, oui c'est moi qui depuis bien longtemps avais le grand désir de vous tendre la main par-dessus les Alpes et d'aller vous faire savoir en Italie que vous avez en France un admirateur passionné, qui vous lit et relit ; qui vous suit à travers tous vos voyages, dans toutes vos pensées et qui sent toujours et partout que vous aimez votre Patrie comme il aime la sienne ; et qu'une idée commune nous presse tous deux à servir notre Pays par la plume comme nous l'avons toujours servi par l'épée. Je ne sais pas assez la langue italienne pour me permettre de l'employer avec vous, ni pour écrire dans sa langue à un écrivain qui la manie comme vous avec cette fermeté, cette simplicité et cette éloquence que j'admire tant en vous. Mais j'ai lu toutes vos œuvres dans le texte, et si jamais vous venez jusqu'à Paris, j'irai vous y rejoindre et je vous emmènerai ici dans mon coin de campagne où vous trouverez dans ma bibliothèque plus de dix volumes à votre nom qui seront bien heureux d'avoir vos griffes et qui font bonne et belle figure à côté de mon Corneille et de mon De Musset.

Quant au portrait que vous m'avez demandé, c'est lui qui est cause du retard que j'ai mis à vous répondre : il m'a été impossible de m'en procurer un avant ce matin, et encore a-t-il fallu que je le repris à mon frère André Déroulède bon soldat, et qui n'a consenti à se déposséder de ma photographie qu'en apprenant qui me la demandait et à qui je la destinais⁴.

Vous voyez que je ne suis pas le seul des miens à vous admirer et à vous aimer. Votre nom est d'ailleurs très connu en France et bien que vous ayez été encore peu traduit, vous

⁴ Le portrait photographique, qui est à la Biblioteca Civica di Imperia, a cette dédicace manuscrite: « Novembre 1880 / à Edmond de Amicis / son admirateur et ami / Paul Déroulède ».

Appendices de la Deuxième Partie

avez été très lu par quiconque sait l'italien et très goûté par tous ceux qui aiment les belles-lettres et aiment daigner de leur beau nom.

Ce n'est cependant guère depuis plus de cinq ans que je vous connais, c'est pendant les grandes manœuvres d'automne en 1875 que votre nom a été prononcé devant moi par un officier de votre pays ; depuis lors j'ai fait venir tous vos ouvrages, et j'attends avec impatience questa prossima pubblicazione :

Cuore

Le titre est digne de vous, et je suis sûr que mon cœur va une fois de plus battre à l'unisson du vôtre. J'ai mis sur mon portrait, que je suis votre admirateur, et aussi votre ami, et cela est bien vrai, car vous êtes de ceux là qu'on devine à travers leurs œuvres, et qu'on les admire davantage

à vous de cœur

Et d'esprit

Déroulède

P.S. La première édition de la Moabite est pleine de fautes et d'imprécisions, j'espère que vous vous en êtes aperçu.

III

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49981. Lettre sans enveloppe.

La datation de la lettre est déduite du contexte et d'une comparaison avec une lettre à Edmond Cottinet où De Amicis écrivait : « Dunque sì, caro Cottinet ; è proprio vero ; io vado a Parigi ; tra pochi giorni vi vedrò, o meglio vi abbraccierò e vi bacierò prima di vedervi, e passerò delle ore con voi [...] Voi mi domanderete probabilmente quando presso a poco andrò a Parigi : vi avverto che è inutile che mi scriviate perché la vostra lettera non arriverebbe in tempo. Mercoledì mattina, probabilmente, ossia il giorno 8, io sarò già costì » (Biblioteca Civica di Torino, *Fondo Cottinet*).

[Paris, 8 ou 9 décembre 1880]

Caro Signor Déroulède,

Sono a Parigi e, non occorre ch'io ve lo dica, son venuto espressamente per vedervi e per parlarvi, non fosse che un'ora. Mi permettete ch'io vada a trovarvi a Chatou o volete mantenere la vostra promessa e venire voi a Parigi ? Io aspetto qui un vostro bigliettino con grandissimo desiderio : fissatemi un luogo , un'ora in cui possa vedervi : anche non avendovi mai visto, vi riconoscerò in mezzo a mille. Vi ringrazio fin d'ora, caro Signor Déroulède. Voi non potete immaginare quanto io sia già felice fin d'ora pensando che forse fra poche ore vi stringerò la mano !

Vostro dev.o

Edmondo De Amicis

Parigi Hôtel de Nazareth. 75

Rue Notre Dame de Nazareth.75

IV

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49979. Lettre sans enveloppe.

Grazie, mille grazie del suo telegramma. Già sapevo della partenza del suo figliuolo, e disperando di poterlo vedere, m'ero proprio addolorato e avvilito. Ora quasi mi rallegro del breve ritardo che m'ha procurato un saluto e una parola benevola dalla madre di Paolo Déroulède. Mia madre, che è vecchia e malata, mi disse, mentre mi congedavo da lei per partire : *Á* Avrai forse la fortuna di conoscere la signora Déroulède. Portale un saluto reverente e affettuoso di tua madre. *Á* Ho adempito l'incarico, egregia Signora : spero di poterle ripetere quelle parole a voce. Creda alla venerazione affettuosa e profonda del più ardente degli ammiratori di suo figlio.

Dev.º e am.º

Parigi. 9 X.b 80

Edmondo De Amicis.

V

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49980. Carte postale, adressée à : « M.r Paul Déroulède / Croissy sur Seine ».

Caro Déroulède,

Vi ringrazio infinitamente del prezioso regalo e vi aspetto col fratello domani alle 11 all'Opéra. Mille affettuosi saluti alla vostra adorata madre.

E. D.is

Paris. 18, N.e 80

VI

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49969. Lettre sans enveloppe. La lecture du nom du mois n'est pas claire mais on peut dater la lettre de « janvier » en raison du contexte.

Caro Paolo,

Ho ricevuto in questo momento la vostra lettera. Che cosa volete che io vi dica ? Una cosa, sola mio caro amico. Nelle lunghe ore ch'io passo nella mia stanza di studio, mi par qualche volta un sogno quando penso che vi ho veduto, che ho passato delle giornate intere con voi, che ho bagnato di lacrime le mani di vostra madre, e che ho un pacco di lettere vostre nel cassetto del tavolino. Mi ricordo di due mesi fa — non più di due mesi fa — quando dicevo tra me e me : Ah ! se potessi conoscere Paolo Déroulède ! Ma non so perché, la cosa mi pareva lontana, difficile, quasi impossibile ; mentre era e fu così presto fatto l'andarvi a cercare a Parigi ! Ed ora siete mio amico, e più che mio amico. Non vi posso dire quanta bellezza, quanta poesia io sento in questa amicizia ! Come siete buono, caro Déroulède, come siete rispettabile, come siete degno d'affetto e d'ammirazione ! Ma voi, lo so, non accettate queste parole. Il che non toglie però che io abbia bisogno di dirle. Mi parlate dell'articolo del Cottinet. Io ne sono felice, come potete immaginare. Mi dispiacquero soltanto quelle parole *la dette, créance, créancier*. Dio mio ! Se ci pensavo io a farmi dei debitori quando scrissi quelle povere pagine sulla Francia ! Mi vergogno davvero solamente a pensarci. E dovrei non so se ringraziarvi o rimproverarvi di quello che mi scrivete riguardo a una impresa in cui avete degli *alleati* e delle *alleate*. Ma siccome m'avete detto che v'arrabbereste, così fingo di non saperne nulla. Vi dico solo che riconosco in questo la vostra bontà, come in mille altre cose. Ah ! io non potrei mai essere che in coda della vostra legione, perché la vostra legione è quella delle grandi anime ; ed io non ho che un grosso cuore. A proposito, v'ho ora demandarvi un favore. Siccome sto scrivendo l'articolo su di voi, di cui la prima parte uscirà la settimana ventura, avrei bisogno, per la seconda parte d'una piccola informazione. Vorreste aver la bontà di scrivermi sopra un foglietto di carta — che servirebbe per me solo — qualche cenno sulle vostre idee religiose e sulla vostra conversazione con V. Hugo ? Un fogliettino soltanto che mi serva di traccia. Sono indiscreto ? Vorrei toccare anche questo tasto, di passata. Perdonatemi e se potete farmi questo favore subito, ve ne sarò

Appendices de la Deuxième Partie

gratissimo. Ma ditemi di no senza complimenti se non siete ancora rimesso dalla vostra indisposizione, di cui mi duole moltissimo. È strano ; io non mi posso ideare Déroulède malato, tanto egli mi pare pieno di vita e di vigore. Mi rincresce di non aver compreso bene le ultime linee della vostra lettera. È Portael il pittore di cui riparlare ? Basta che sia vostro amico perché io desideri di conoscerlo. Addio, Déroulède. Dite mille cose a vostra madre in nome di tutti noi, che parliamo della vostra casa come di un tempio. E grazie dell'affettuosa lettera che m'avete scritto. Qui io parlo sempre e con tutti di voi come d'un fratello e di un maestro.

Et votre souvenir se mêle à tous mes vœux

Addio, Déroulède

Edmondo

Torino. 81. 21 janvier

VII

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49968. Lettre sans enveloppe.

Caro Déroulède,

Con questa lettera vi mando l'articolo che ho scritto su di voi, per la *Gazzetta letteraria*, e non vi nascondo che ve lo mando con trepidazione. Rileggendolo stampato mi sono accorto di non aver detto tutto quello che volevo e come volevo. Pur troppo era assai migliore il mio articolo quando non era che nella mia testa e nel mio cuore. Perciò vi prego, caro Déroulède, scusatemi ; ve lo dico con la più grande sincerità. Se ho detto qualche cosa che non doveva essere detto, se ho toccato qualche particolare della vostra famiglia che doveva essere lasciato in disparte, se ho commesso qualche abuso, qualche indelicatezza, qualche *stuonatura*, perdonatemi, considerando che fu errore di giudizio non di cuore. L'articolo ebbe fortuna : la prima parte fu già ripubblicata da giornali di tutte le provincie, e fece già sorgere dei traduttori. Ho ricevuto questa stessa mattina una lettera d'un poeta che mi prega di chiedervi il permesso di tradurre i *Chants du soldat* : non vi dico nemmeno chi è perché non ho accettato il suo incarico, essendo uomo

Appendices de la Deuxième Partie

assolutamente incapace di fare una traduzione mediocre. Ma ne verranno altri. Nella vostra ultima lettera mi parlate d'una traduzione della *Coccarda*, che avete ricevuta... Ah diavolo d'un Déroulède ! non c'è modo di farvela ! Come mai avete indovinato il traditore così alla prima ? Già che il segreto è scoperto vi dirò che sono disperato col vostro *Turco* e specialmente col vostro *Clairon*, che vorrei tradurre bene e pubblicare. Ma ci sono delle strofe intraducibili. Però, vedete, se avessi tempo ! Non vi dico altro. Non dispero di potere, a poco a poco, dar corpo al mio *rêve*. Non potete immaginare il piacere che provo udendo dire da tutte le parti . *Ma che bel tipo* quel vostro Déroulède ! *Sì*, caro amico, è come se lodassero me, e più ancora. Sono felice quando sento qualche vostro verso in bocca ai miei amici. Vorrei che tutti li sapessero a memoria e che tutti vi amassero come v'amo io. L'articolo sarà ripubblicato, in un volume, e girerà per il paese, - ed io ne godrò nel più profondo del cuore. Ed ora vi lascio, ma non senza dichiararvi sincerissimamente e risolutissimamente che mi fareste vergognare se mi ringraziaste. Son io che debbo ringraziar voi, caro amico, che m'avete procurate tante soddisfazioni, che m'avete ricevuto come un fratello, che m'avete lasciato nell'anima uno dei ricordi più cari e più consolanti della mia vita. Giusto, ora mi ricordo che debbo domandarvi un favore. Quando vi farete fare un nuovo ritratto mi farete un grande piacere mandandomene una copia. Quel piccolo che ho, ora me lo domanda uno ora un altro, e son costretto a farlo girare : quello è destinato a rimanere in un cassetto a parte insieme alle vostre lettere. Ma ne avrei bisogno d'un altro per metterlo in cornice a compiere una piccola galleria di scrittori francesi che ho nel mio studio. A tutto vostro comodo, non è vero ? poiché v'ho già date anche troppe seccature. Leggete l'articolo, e vi ripeto, se in qualche cosa ho mancato, errato, abusato, - perdonatemi e vogliatemi bene egualmente. Addio, mio caro carissimo Déroulède.

Il vostro Edmondo

Torino. 12 Febbraio. 1881.

VIII

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49977. Lettre sans enveloppe.

Caro Déroulède,

Il non aver ricevute vostre lettere dopo l'invio che vi feci la settimana scorsa dell'articolo che vi riguarda, mi mette in grande ansietà ; i più tristi pensieri mi passano per la mente e mi conturbano. Temo che sia accaduta qualche disgrazia in casa vostra, o che voi siate ammalato, o che qualcosa nel mio scritto vi sia spiaciuto. Con tutti e tre questi timori, pensate com'io debba stare. Forse che si sia smarrita una vostra lettera ? Scrivetemi subito una parola, caro Déroulède. Io sono così inquieto, così triste, che se mi vedeste vi farei pena. L'idea d'aver potuto scrivere forse anche una sola parola che v'abbia in qualche modo urtato, mi fa salir le lacrime agli occhi. Accettate un abbraccio affettuoso dal vostro fratello

Edmondo

21 Febbraio 81.

IX

ANFD, cote 401 AP 3, 49967. Lettre sans enveloppe.

Caro Déroulède,

Che lungo e buon respiro ho tirato ricevendo ieri il vostro dispaccio e oggi la vostra lettera ! Grazie, caro amico, e perdonatemi la noia che v'ho data. Che cosa volete ? Il timore d'aver abusato della vostra amicizia mi faceva girare la testa ; le più assurde supposizioni mi parevano naturalissime ; non potevo più pensare ad altro, ed era un pensiero insopportabile. Grazie, caro Déroulède. Ora voi mi date una grande gioia dicendomi che non vi è dispiaciuto l'articolo. Mandatemi le correzioni da farsi perché a giorni si deve ripubblicare. Se sapeste quante soddisfazioni mi procurò quel povero scritto ! Son io che dovrei ringraziare voi, non voi me. Ancora giorni fa il generale Petitti, ex ministro della guerra, scrisse a un ufficiale dello stato maggiore : *Quel Paul Déroulède ha fatto scoppiare in pianto mia moglie, che non ha mai pianto sopra nessun libro* ! Lo capisco anch'io ; ma non è mica il *Paul Déroulède* di De Amicis quello che fa piangere : è il Paul Déroulède di Crossy, il mio nobile ed amato fratello. Ora vi debbo dire che non son riuscito a comprendere tutta la vostra lettera, e se mi permettete, vi pregherò, sorridendo, di frenare un poco la vostra mano quando mi scrivete le correzioni da farsi, per non costringermi a importunarvi un'altra volta. Siete ben buono d'occuparvi di quell'affare di cui mi scrivete *niente di nuovo*. Solo vi sarei grato se mi diceste senza complimenti che vi debbo rinunciare. La speranza era troppo bella : preferirei perderla tutt'a un tratto. Se avete tempo datemi notizie della vostra famiglia. Io vi ringrazio di nuovo, e vi prego di accettare un abbraccio affettuoso e un bacio sulla fronte dal vostro Edmondo, che vi amerà e vi ammirerà fin che avrà vita.

Il vostro aff^o Edmondo

Torino 2 Marzo 81

X

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49970. Lettre sans enveloppe.

Caro Déroulède,

Ho vergogna d'importunarvi in questa maniera ; ma perché vi date tanto pensiero per me, sarei un ingrato se non vi secondassi. Sono da molti anni in buonissima relazione col generale C. Appena ricevuta la vostra lettera, gli scrissi : sono sicurissimo che si occuperà della cosa con le migliori intenzioni. Ora, ve ne prego, non vi disturbate più per cagion mia. Lasciate però che vi ringrazi della carissima lettera di ieri e che vi mandi un abbraccio affettuoso, assicurandovi che v'ho sempre nella mente e nel cuore.

Il vostro Edmondo

Torino 7 marzo 81

XI

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49983. Lettre sans enveloppe.

Caro Déroulède,

Anche a costo di seccarvi e di rubarvi un tempo prezioso, voglio rispondere alla vostra carissima lettera. Io m'ero bene immaginato che i dissapori nati tra la Francia e l'Italia fossero la cagione del vostro silenzio. E ciò mi rattristava, non vi so dir quanto. Non sapevo darmi pace che la nostra amicizia dovesse subire le oscillazioni della politica ; d'una politica in cui né voi né io abbiamo mano. Io credevo che mi conosceste già abbastanza per essere più che sicuro che il mio cuore non faceva eco ai clamori d'una stampa che non rappresenta affatto la parte sensata e colta del paese. Tenetelo per fermo, caro Déroulède : qualunque avvenimento sia per seguire, io sarò per voi sempre il

medesimo ; se voi cessaste per sempre di scrivermi, se voi mi ritiraste anche il vostro affetto, se voi cancellaste anche il mio nome dalla vostra memoria, io vi vorrei bene ancora e sempre come ve n'ho sempre voluto. Il mio affetto per voi non è punto fondato sopra lo stato delle relazioni politiche dei due paesi. Se io v'incontrassi, nemico, sopra un campo di battaglia, griderei ai miei soldati : *¡Largo a Déroulède !* e vi manderei un bacio passando. Ma questi sono sogni, grazie a Dio. E spero che sia anche un sogno l'alleanza intima tra la Francia e la Germania, che m'immagino non debba andare molto a genio al mio Paolo. Le nubi si dissiperanno. Un articolo recente del *Figaro*, intitolato *Rome et Tunis*, dava un'idea esatta dello stato degli animi e delle opinioni in Italia. Tutti si quietano a poco a poco e la Francia ripiglia il suo posto naturale nel pensiero e nel cuore della nazione. Ma credete, caro Déroulède, che in tutto questo disgraziato periodo tunisino ho passato delle ore, anzi delle giornate, che non augurerei a un mio nemico. Avrei dato il mio sangue per acquetare le ire e comporre gli animi. E sempre pensavo con rammarico : *¡Che dirà di tutte queste il Déroulède ?* Basta , io ho buona fede che prima della fin dell'anno tutto sarà finito, sepolto e dimenticato. Ed io sarò di nuovo contento, qui nella mia piccola stanza di studio, in mezzo ai miei cari ricordi francesi. Alla destra del mio tavolino in una cornice dorata, v'è il vostro ritratto grande, del Portaels ; e fitti tra il vetro e la cornice il ritratto piccolo che mi mandaste l'anno scorso, la fotografia della signora Adam, il cui aspetto disarmava le collere dei miei amici infermi di tunisite, e il ritratto dei due fratelli Coquelin. Sulla parete in faccia, sotto ai ritratti del maestro Verdi e d'Alessandro Manzoni, ci sono in tanti piccoli quadretti Emilio Augier, Dumas, Daudet, Victor Hugo e molti altri ; un po' più in là, in una cornice nera, una grande fotografia del *1807* di Meissonier ; su in alto una litografia delle *Dernière cartouches* ; e poi, da tutte le parti, i colori brillanti delle edizioni innumerevoli di Charpentier, di Hachette, di Levy, di Dentu, che mi ricordano mille emozioni profonde e gentili che debbo al genio e al cuore francese. Come se questo non bastasse, sento di tratto in tratto, nella stanza vicina, sonare la sciabola d'ufficiale dei cacciatori, che l'*ainé* dei miei due marmocchi strascica superbamente sul pavimento. Ci vorrebbe altro che Tunisi ! Non basterebbe tutta l'Affrica a farmi mutare il cuore per voi. Addio, caro Paolo ! State sano ed amatemi ; io vi mando mille affettuosi augurii dal più profondo del mio cuore d'amico e d'italiano

4 Giugno. 81 Torino

Edmondo De Amicis

XII

ANFD, cote 401 AP 3, n. 49960. Lettre sans enveloppe.

Torino. 4 luglio 81.

Mille volte benvenuto e benedetto il nuovo libro di Paolo Déroulède⁵ che mi rasserena e mi conforta in mezzo a tante amarezze ! com'è bella questa piccola ghirlanda di canti patriottici che slanciata in alto dalla mano d'un soldato, d'un poeta e d'un amico, passa al di sopra di tutti i rumori e di tutte le tempeste, e viene a cadere nel cuore d'un italiano, che la raccoglie con affetto di fratello ! Il vostro libro m'è arrivato questa mattina alle nove ; alle due dopo mezzodì era già letto e riletto. Mai una cosa vostra m'è giunta più gradita. Da tanti giorni pensavo a voi e desideravo una vostra parola. Avrei dato una parte del mio sangue, in certi momenti tristi, per vedervi e per abbracciarvi, per dolermi con voi di questa fatalità che ci perseguita e dissipa l'un dopo l'altro i nostri più cari sogni, i nostri più ardenti desideri d'amicizia e di fratellanza per i nostri due paesi ! Ma lasciamo questo discorso : i nostri cuori si comprendono senza bisogno di parlare, non è vero, Paolo ? le nostre due destre rimangono strette, e le nostre patrie s'uniscono e s'amano nella nostra amicizia.

Conoscevo già parecchie delle poesie del nuovo volume. Quel gioiello intitolato *Murcie* era nel *Paris-Murcie*; quella terribile staffilata a B.S.H. l'avevo letta tempo fa in un giornale tedesco letterario, che la riportava nel testo francese, parlando di voi con rispetto e simpatia : *Bonne Chance* l'avevo letto nella *France*, e non so se v'ho scritto che un giornale militare italiano ne diede una traduzione abbastanza buona ; *Pro patria* l'avevo letta in un opuscolo separato ... e m'aveva fatto *frissoner*. Vi dico francamente che mi parve una delle vostre più potenti poesie.

L'exemple en naît si grand qu'on bénit l'hécatombe etc.

Ces noms obscurs si beaux par l'obscurité même ! etc.

⁵ P. Déroulède, *Marches et sonneries*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1881 (avec cette dédicace manuscrite : « à mon cher de Amicis / que j'aime et que j'admire / cordialement fraternellement / Paul Déroulède / 28 Juin 81 ». (dans la Biblioteca Civica di Imperia, EDA 2243)

e le quattro strofe che seguono, principalmente, sono così elevate, larghe, nobili, semplici, che vi si manderebbe un bacio per ciascuna. *Le deux Déesses* me l'avevate lette a Parigi, nel *restaurant*, vi ricordate? la prima mattina, che resterà sempre presente nella mia memoria. Ora veniamo alle altre. Lasciatemi dire prima di tutto che ho riso, ma riso, vi assicuro, come un matto, leggendo *Cadédis*. Ah che delizioso e terribile scherzo! Quel *Puis je n'étais pas en nombre* e *Je lui dis : « Monsieur... j'ai froid »*, sono due tratti d'una forza comica che sfido il più serio e più freddo uomo del mondo a resistervi. *Quel bon rire!* E poi tutta la poesia, con quel ritornello, è così ben composta, condotta, *ournée*, mi pare che diciate voi, *Ó* è così snella e monella *Ó* così salata e pepata *Ó* che si può dire proprio un capolavoro nel suo genere. Come ci si diventerà Giacosa! non vedo l'ora di fargliela leggere e di tornarmene a divertire con lui. Fra le altre, quella che mi ha fatto più senso è l'ode al *Sergente Hoff*. È un solo soffio lirico dal primo all'ultimo verso, in cui le esclamazioni e le interrogazioni si seguono e s'incalzano con una efficacia unica. Quelle immagini

... *On les bâillonne avec nos drapeaux superflus*
... *Ceux qui parlent pour elle ont trop baissé la voix*
... *Que la valeur s'abat, que la fierté se blase,*
Quand on tient si longtemps les haines à genoux!

sono bellissime. Quegli *odi in ginocchio* soprattutto, che m'hanno fatto interrompere la lettura. Poi i *Propos de table*, e l'*Hymne français* pieno di vita e di scintille, e le Stanze a Madame Laurent e l'*Epitalamio* che è un mazzo di fiori, e la poesia per l'Unione delle donne di Francia così affettuosa e grave, e l'ultima in cui ci sono quei due versi efficacissimi.

Baisser le front, c'est à merveille,
Mais le relever pourra-t-on?

Come tutto è spontaneo, fresco, palpitante, rapido! Bravo, bravo mio caro e buon Déroulède. Non voglio nemmeno lasciare da parte *Les pacifiques*.

Laissons-nous doucement descendre :
La déchéance est un repos,

vale un tesoro. Avete di tratto in tratto delle coppie di versi di questo genere, che non si possono più dimenticare.

C'est une fière préférence

Appendices de la Deuxième Partie

Que d'être choisi pour mourir,

per esempio, è un bellissimo pensiero espresso con una semplicità e una forza ammirabile. Ma se dovessi citarli tutti, andrei troppo per le lunghe. Vedo sulla copertina del libro una cifra che mi fa un grande piacere : *82^a édition*. Che bella cosa ! Auguro la stessa fortuna all'ultimo venuto dei tre fratelli. E l'edizione completa che doveva illustrare il De Neuville è in corso di stampa ? E i tre drammi che avevate cominciati ? Non vi domando altro : mi risponderete a tutto vostro comodo, prima della fine dell'estate. Addio, caro Paolo ! date un bacio per me sulla mano di vostra madre, che ho avuto l'onore e la gioia di stringere fra le mie, e ricevete un abbraccio dal vostro Edmondo, che è tanto addolorato di quello che accade, e che trova un così grande conforto nel vostro affetto. Addio, e salutate per me la vostra grande Parigi

Si douce au cœur, si belle aux yeux ;

e ricordatevi di me quando lavorate nella vostra cameretta, dove ho passato delle ore così belle, col cuore pieno d'affetto per voi e per la Francia ! addio !

Edmondo.

Bibliographie

Bibliographie.

EDMONDO DE AMICIS

RITRATTI LETTERARI



MILANO

FRATELLI TREVES, EDITORI

1881.

I. Sources manuscrites

BOLOGNA, BIBLIOTECA DI CASA CARDUCCI :

Casa Carducci, *Epistolari*, cart. XL, 1 : 2 lettres de De Amicis à Giosue Carducci (1880).

BOLOGNA, BIBLIOTECA COMUNALE DELL'ARCHIGINNASIO :

Carte Minghetti, cart. XV, fasc. 66 (lettre de Alberto Blanc à Marco Minghetti).

COLLERETTO GIACOSA (Torino), Fondo privato di Villa Giacosa:

Cartelle De Amicis I e II : Lettres de De Amicis a Giacosa.

FIRENZE, BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE :

Carteggio Biagi, 2,65 : 13 lettres de De Amicis à Guido Biagi (1887-1905).

Carteggio De Gubernatis, 34,4 : 15 lettres de De Amicis à Angelo De Gubernatis (1876-1906).

Carteggio Le Monnier, 19, 158-193 : 36 lettres de De Amicis à Felice Le Monnier (1869-1878).

Carteggio Martini, 10,20 : 11 lettres de De Amicis à Ferdinando Martini (1873-1892).

Carteggio Martini, 10,21 : 8 lettres de De Amicis à Ferdinando Martini (1892-1905).

Carteggio Martini, 3,28 : 1 lettre de De Amicis à Vittorio Bersezio (28 janvier 1873).

Carteggi Vari, 148, 220-226 : 7 lettres de De Amicis à Pietro Fanfani.

Carteggi Vari, 441,6 : 5 lettres de De Amicis à Piero et Gaspero Barbera.

Carteggi Vari 121, 138-164 : 27 lettres de De Amicis à Francesco Protonotari (1871-1891).

Bibliographie

Carteggi Vari 422, 93-107 : 15 lettres de De Amicis à Giuseppe Protonotari (1890-1900).

Fondo Emilia Peruzzi, dossier 52 (1868-1870) et dossier 53 (1871-1896) : Lettres de De Amicis à Emilia Peruzzi.

Fondo Emilia Peruzzi, dossier 54 : Lettres de Teresa Busseti. (mère de De Amicis) à Emilia Peruzzi.

GENOVA, BIBLIOTECA UNIVERSITARIA :

Carteggio Vassallo-Nurra : 3 lettres de De Amicis à Luigi Arnaldo Vassallo (Gandolin), 1881-1886.

IMPERIA, BIBLIOTECA CIVICA LEONARDO LAGORIO :

Ms. EDA Lett. 1 : Autographes des articles de la *Illustrazione Italiana* consacrés à Victor Hugo (fogli 1-36) et à Emile Zola (fogli 1-15 et 1-16).

Ms. EDA 9 : Autographes des articles de la *Gazzetta Letteraria* consacrés à Alphonse Daudet (fasc. 2) ; à Emile Zola (fasc. 3) ; à Emile Augier et Alexandre Dumas (fasc. 4), à l'acteur Coquelin (fasc. 5), à Paul Déroulède (fasc. 6).

Ms. EDA 16 : Autographes d'un article (probablement destiné au journal *La Nación* de Buenos Aires) consacré à la « Triplice alleanza ».

Ms. EDA 24, p. 8 : Autographe avec des réflexions sur le séjour parisien (probablement du 1873) ;

p. 14-17 : notes sur la situation politique de la France (1873).

Ms. EDA 25, p. 38-61 : notes relatives aux rencontres parisiennes (1880) de De Amicis avec Emile Augier, Alexandre Dumas et Alphonse Daudet.

Carteggio E. De Amicis :

n. 1-4 : lettres de Juliette Adam (1881-1895) ;

n. 7 : lettre d'Emile Augier (11 mars 1881) ;

n. 27-28 : lettres de Cesare Cantù (1881) ;

n. 29-30 : lettres de Giosue Carducci (1880) ;

n. 36 : lettre d'Enrico Cialdini (1877) ;

n. 38-39 : lettres d'Alphonse Daudet (1881) ;

Bibliographie

- n. 45 : lettre de Paul Déroulède (25 novembre 1880) ;
n. 102-103 : lettres de Alessandro Manzoni (1863) ;
n. 106-107 : lettres de Ferdinando Martini (1873-1874) ;
n. 149 : lettre de Giovanni Ruffini (13 juillet 1873) ;
n. 173 : lettre de Giacomo Zanella à De Amicis (16 mai 1881) ;
n. 174-177 : lettres d'Emile Zola (1878-1881) ;
Mss. Lett. 5 : Lettres de De Amicis à Treves (1868-1900).

Livres de la Bibliothèque personnelle de De Amicis :

EDA 485 : Daudet, Alphonse *L'évangéliste. Roman parisien*, Paris, E. Dentu Éditeur 1883 (avec cette dédicace manuscrite : « À De Amicis / sympathique littérateur / Alphonse Daudet »).

EDA 531 : Déroulède, Paul, *L'Hetman*. Drame en cinq actes en vers, Paris, Calmann Lévy Éditeur Ancienne Maison Michel Lévy Frères à la Librairie Nouvelle, 1877 (avec cette dédicace autographe de l'auteur : « à Edmondo de Amicis / à un frère d'Italie que / j'aime et que j'admire de / tout mon coeur. / Croing 15 X.e 80. Paul Déroulède »).

EDA 532 : Déroulède, Paul, *Chants du soldat*. Soixante-deuxième édition. Paris, Calmann Lévy Éditeur Ancienne Maison Michel Lévy Frères à la Librairie Nouvelle, 1879 (avec cette dédicace autographe de l'auteur : « à Edmondo de Amicis / à l'auteur très aimé et très admiré / ai Bozzetti della Vita militare. / Hommage et souvenir de son admirateur sincère et de son / très fraternel ami / Paul Déroulède / X.br 1880 »).

EDA 727 : Daudet, Alphonse, *Numa Roumestan. Mœurs parisiennes*, Paris, G. Charpentier Éditeur, 1881 (avec cette dédicace manuscrite : « A De Amicis / fraternellement / Alphonse Daudet »).

EDA 950 : Déroulède, Paul, *Refraines militaires*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1889 (avec cette dédicace manuscrite : « à Edmondo De Amicis / au poeta, à l'écrivain, au patriote, / Cordial hommage et / fraternel souvenir d'un / Français qui voudrait bien / n'avoir jamais aucun motif / pour cesser d'aimer l'Italie / Paul Déroulède »).

Bibliographie

EDA 1057 : Dumas, Alexandre (Fils), *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*. Vingt-deuxième édition, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1880 (avec cette dédicace manuscrite : « A de Amicis / souvenir affectueux / A Dumas »).

EDA 1456 : Augier, Emile, *Théâtre complet*, Paris, Calmann Lévy, 1880, vol. I (avec cette double dédicace manuscrite : « à mon fraternel confrère / Edmondo de Amicis / j'ai offert ces livres comme un / hommage digne de son talent, / comme une preuve réelle de / mon amitié / Paul Déroulède / X.bre 80 » ; « En vous donnant mes œuvres, / mon cher poète, mon neveu / me prive du plaisir de vous les / offrir moi-meme. / Qu'elles vous soient un souvenir de l'un / et de l'autre. / E. Augier »).

EDA 1599 : Alexis, Paul, *Emile Zola. Notes d'un ami. Avec des vers inédits de Emile Zola*, Paris, Charpentier Editeur, 1882 (avec cette dédicace de l'auteur : « A Mr. de Amicis / hommage d'un confrère / Paul Alexis »).

EDA 1596 : Daudet, Alphonse, *Fromont jeune et Risler aîné. Mœurs parisiennes*, Paris, G. Charpentier Éditeur, 1881 (avec cette dédicace manuscrite : « A De Amicis / son ami / Alphonse Daudet »).

EDA 2242 : Déroulède, Paul, *La Moabite*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1881 (avec cette dédicace manuscrite : « à Edmondo de Amicis / son admirateur sincère. / Paul Déroulède »).

EDA 2243 : Déroulède, Paul, *Marches et sonneries*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1881 (avec cette dédicace manuscrite : « à mon cher de Amicis / que j'aime et que j'admire / cordialement fraternellement / Paul Déroulède / 28 Juin 81 »).

Portraits photographiques :

Photographie d'Emile Augier avec cette dédicace manuscrite : « à Mr De Amicis, souvenirs affectueux E. Augier » ;

Photographie de Paul Déroulède avec cette dédicace manuscrite : « Novembre 1880 / à Edmond de Amicis / son admirateur et ami / Paul Déroulède » ;

Photographie de Clair-Edmond Cottinet avec cette dédicace manuscrite : « Aetatis Suae LVII / a Edmondo de Amicis, suo / buon amico/ Edmond Cottinet ».

Bibliographie

MILANO, ARCHIVIO DI STATO :

Fondo Dono Galletti, P. II (Autografi), D 13 : 2 Lettres de De Amicis à Marco Tabarrini.

MILANO, BIBLIOTECA AMBROSIANA :

Cote R 10 inf., 4 (16) : une lettre de De Amicis à Cesare Cantù (1881).

MILANO, BIBLIOTECA COMUNALE SORMANI :

Cote H Mss. 4 : 2 lettres à Giuseppe Turco (1900-1903).

MILANO, BIBLIOTECA D'ARTE DEL CASTELLO SFORZESCO :

Carte Treves, De Amicis, 3, 279-292 : 6 lettres, non datées, de De Amicis à Emilio Treves.

Carte Treves, De Amicis, 4, 293-366 (Allegati) : Manuscrits du premier et deuxième feuillets de l'article *Uno sguardo all'Esposizione* (paru dans *L'Illustrazione Italiana* et puis réuni dans E. De Amicis, *Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879).

MILANO, BIBLIOTECA NAZIONALE BRAIDENSE :

Carteggio Alessandro Manzoni, Manz. B.1.6 : Lettres de Manzoni à De Amicis (en brouillon).

Carteggio Alessandro Manzoni, Manz. B. XVIII 45/1-6 : Lettres de De Amicis à Manzoni.

Carteggi Vari, Aut. B. XXVI.16, 1-2 : 2 lettres de De Amicis à Giambattista Giorgini (1872).

Raccolta Autografi Puricelli-Guerra, AG. XVI. 6 8/1 : Une lettre de De Amicis à Emilia Branca-Romani (1878)

Raccolta Autografi Puricelli-Guerra, AG. XVI. 6 8/2 : Une lettre de De Amicis à Girolamo Rovetta (1882).

Bibliographie

MILANO, BIBLIOTECA TRIVULZIANA :

Fondo Giuseppe Lesca, Carteggi, 11/36c. Une carte postale (Campiglia Cervo, 14 agosto 1892); et une lettre (Torino, 16 settembre 1892) de De Amicis à Giuseppe Lesca.

MILANO, MUSEO DEL RISORGIMENTO :

Archivio delle raccolte civiche, *Fondo Moneta, Autografi*, Cartella 3 : 2 lettres de De Amicis à Ernesto Teodoro Moneta (1893).

PARIS, ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE :

Fonds Déroulède, cote 401 AP 3, *Correspondance avec De Amicis* : 11 lettres de De Amicis à Paul Déroulède.

Dossiers de la Société des gens de lettre, cote 454, AP 89 : dossier Joséphine Blanche Bouchet Colomb, madame Louis Casimir.

Dossiers de la Société des gens de lettre, cote 454, AP 328 : dossier Adrienne Piazzzi (dite Leila Hanoum).

PADOVA, MUSEO CIVICO :

Raccolta Manoscritti, fasc. 34 : 2 lettres de De Amicis à Carlo Leoni (1873).

PADOVA, BIBLIOTECA UNIVERSITARIA :

Ms. N. Provv. 2291/III, *Carteggio Leoni*, 135 : lettre de Teresa De Amicis à Carlo Leoni (1873).

PARMA, BIBLIOTECA PALATINA :

Carteggio Caterina Pigorini-Beri : 3 lettres de De Amicis à Caterina Pigorini-Beri (1887).

PISA, BIBLIOTECA DELLA SCUOLA NORMALE SUPERIORE DI PISA :

Carteggio D'Ovidio : Lettres de De Amicis à Francesco D'Ovidio.

Bibliographie

RAVENNA, BIBLIOTECA CLASSENSE :

Carteggio Ricci : 13 lettres de De Amicis à Corrado Ricci (1886-1907).

REGGIO EMILIA, BIBLIOTECA PANIZZI :

Carteggi Vari, Mss. Regg. E 209/12 : 3 lettres de De Amicis à Nicomede Bianchi (1883).

Carteggi Vari, Mss. Regg. C 533/53 : 6 lettres de De Amicis à Camillo Prampolini (1891-1896).

Carteggi Vari, Mss. Regg. E 182/38 : 1 carte postale de De Amicis à Naborre Campanini (9 août 1881).

ROMA, MUSEO CENTRALE DEL RISORGIMENTO (Vittoriano) :

Carte Martini, 335,51: Une lettre de De Amicis à Ferdinando Martini (5 septembre 1879).

Lettere autografe, 536,13: quatre lettres de De Amicis au comte Somis (1872-1874).

TORINO, ARCHIVIO DI STATO :

Fondo Bersezio, cart. 15 : Lettres de De Amicis à Vittorio Bersezio.

TORINO, BIBLIOTECA CIVICA CENTRALE :

Ms. 46 : manuscrit de *Una visita a Vittoriano Sardou* ;

Manoscritti e rari, *Fondo Cottinet* :

59 lettres de De Amicis à Clair Edmond Cottinet (1879-1893) ;

16 lettres à Giuseppe Giacosa (1880-1890).

Fondo Giovanni Faldella, *Carteggio Faldella*, 6 : 9 lettres de Faldella à De Amicis (1883-1903).

Raccolta Autografi Henry Prior, Mazzo 15, fasc. 1, Sottofasc. 9/2 : Lettres de De Amicis à des correspondants (Giacomo Albertini, Piero Barbera, Quintino Carrera, Carlo Castellano, Efisio Giglio-Tos, Pietro Siciliani).

Bibliographie

TORINO, FONDAZIONE ROSSELLI :

Autografi, 1805-1933, 14 lettres de De Amicis à Jacopo Caponi (Folchetto), 1895-1907.

Ibid. : Lettres des écrivains français (Ernest Coquelin, Paul Déroulède, Georges Feydeau, Victorien Sardou), à Jacopo Caponi.

TRIESTE, BIBLIOTECA CIVICA ATTILIO HORTIS :

Archivio Diplomatico, *Fondo Hortis (Carteggio)*, H 188 : 3 lettres de De Amicis à Attilio Hortis (1886-1887).

VERONA, BIBLIOTECA CIVICA :

Carteggio Aleardi, Album 65, Busta 660 : 1 lettre de De Amicis ad Aleardo Aleardi (1868).

VICENZA, BIBLIOTECA BERTOLIANA :

Carteggio Fogazzaro : 10 lettres de De Amicis à Antonio Fogazzaro (1883-1889).

Ibid. : 2 lettres de Teresa Boassi De Amicis à Antonio Fogazzaro (1898).

Carteggio Zanella : 4 lettres de De Amicis à Giacomo Zanella (1868-1881).

II. Œuvres d'Edmondo De Amicis¹

A) Textes parus dans les journaux ou les revues.

Dans la *Gazzetta d'Italia* :

Firenze e la guerra :

[sans titre]. « 12 Firenze », 13 août 1870, p. 2-3 ;

[sans titre] « 13 Firenze », 14 août 1870, p. 2-3 ;

[sans titre] « 14 Firenze », 15 août 1870, p.2-3 ;

[sans titre] « 15 Firenze », 16 août 1870, p. 2-3 ;

[sans titre] « 16 Firenze », 17 août 1870, p. 2 ;

[sans titre] « 17 Firenze », 18 août 1870, p. 2-3 ;

Dans *La Nazione* :

Lettere dalla Spagna :

I. [sans titre] (datée « Barcellona, 8 febbraio »), 20 février 1872, p. 1-2 ;

II. (datée « Saragozza, 12 febbraio »), 21 febbraio 1872, p. 1-2 ;

III. (datée « Madrid , 17 febbraio »), 24 février 1872, p.1 ;

IV. (datée « Madrid , 24 febbraio »), 2 mars 1872, p. 1-2 ;

s.n. [V.] (datée « Madrid, 26 febbraio ») , *I partiti politici*, 5 mars 1872, p. 1 ;

s.n. [VI.]. (datée « Madrid, 28 febbraio »), 7 mars 1872, p. 2 ;

VII. (datée « Madrid, 6 marzo »), *La corte. L'esercito. Le elezioni. Il Deputato Moret. Il museo*, 13 mars 1872, p. 1-2 ;

¹ Nous n'avons pas l'intention de présenter ici une bibliographie complète des œuvres de De Amicis, mais seulement de faire une liste dans l'ordre chronologique des textes (parus dans les journaux ou en livre) utilisés au cours de notre travail. Cela explique le signalement, dans certains cas, de diverses éditions d'un même livre. En outre, pour mieux éclairer ou intégrer ce que nous avons dit au niveau bibliographique dans chaque chapitre de notre thèse, nous ajoutons au fur et à mesure des explications supplémentaires.

Bibliographie

- VIII. (datée « Madrid, 11 marzo »), *La rassegna della Guardia nazionale*, 17 mars 1872, p. 1 ;
- IX. (datée « Madrid, 12 marzo »), 19 mars 1872, p. 1-2 ;
- X. (datée « Madrid, 14 marzo »), 22 mars 1872, p. 1 ;
- s.n. [XI]. (datée « Madrid, 15 [marzo] »), *Le forze dei partiti politici*, 25 mars 1872, p. 2 ;
- XII. (datée « Madrid, 17 [marzo] »), *Storia. I*, 29 mars 1872, p. 1 ;
- XIII. (datée « Madrid, 18 [marzo] »), *Storia. II*, 30 mars 1872, p. 1 ;
- XIV. (datée « Madrid, 28 [marzo] »), *I tumulti di Granata. R Il Re. R Le elezioni*, 3 avril 1872, p. 1-2 ;
- XV. (datée « Madrid, 29 [marzo] »), *Letteratura e lingua. Hartzenbuch. R Valera. R La Biblioteca. R Le donne e i tori. R Neri Tanfucio*, 4 avril 1872, p. 1-2 ;
- XVI. (datée « Madrid, 30 [marzo] »), *Gli uomini politici. R Martos. R Gabriel Rodriguez. R Canovas del Castillo. R Le prossime elezioni*, 5 avril 1872, p. 1 ;
- XVII. (datée « Madrid, 30 marzo »), *Il re e la regina*, 6 avril 1872, p. 1 ;
- s.n. *Dalla Spagna*, 7 avril p. 1.
- XVIII. (datée « Madrid, 4 aprile »), 9 avril 1872, p. 1-2 ;
- XIX. (datée « Madrid, 1 aprile »), 10 avril 1872, p. 2 ;
- XX. (datée « Madrid, 9 aprile »), *Le elezioni. R La situazione*, 16 avril 1872, p. 1 ;
- XXI. (datée « Madrid, 11 aprile »), *Il partito Alfonso-Montpensier*, 19 avril 1872, p. 1 ;
- XXII. (datée « Madrid, 14 aprile »), *Cuba*, 23 avril 1872, p. 2 ;
- XXIII. (datée « Madrid, 20 aprile »), *I Carlisti*, 27 avril 1872, p. 1 ;
- XXIV. (datée « Madrid, 22 aprile »), *L'Internazionale*, 1 mai 1872, p. 1 ;
- XXV. (datée « Madrid, 25 aprile, ritardata »), *Apertura delle Cortes*, 5 mai 1872, p. 1 ;
- XXVI. (datée « Madrid, 29 aprile »), 6 mai 1872, p. 1-2 ;
- XXVII. (datée « Madrid, 3 [maggio] »), *Il due di Maggio*, 11 mai 1872, p. 1-2 ;
- XXVIII. (datée « Madrid, 5 [maggio] »), 13 mai 1872, p. 1-2 ;

Bibliographie

- XIX. (datée « Madrid, 9 [maggio] »), 15 mai 1872, p. 2 ;
XXX. (datée « Madrid, 10 [maggio] »), *Emilio Castelar*, 19 mai 1872, p. 1-2 ;
XXXI. (datée « Madrid, 13 [maggio] »), *Le sale delle Cortes*, 23 mai 1872, p. 1-2 ;
XXXII. (datée « Madrid, 18 [maggio] »), 25 mai 1872, p. 1 ;
XXXIII. (datée « Madrid, 21 [maggio] »), 28 mai 1872, p. 2 ;
XXXIV. (datée « Madrid, 23 [maggio] Mattina »), 31 mai 1872, p. 2 ;
XXXV. (datée « Madrid, 2 [giugno] »), *Emilio Castelar. II*, 15 juin 1872, p. 1-2 ;
XXXVII [sic] (datée « Siviglia, 5 giugno »), 24 juin 1872, p. 2 ;
XXXVIII. (datée « Cordova, 9 giugno »), 1 juillet 1872, p. 2 ;
XXXIX. (datée « Malaga, 13 giugno »), 3 juillet 1872, p. 2 ;
XXXIX. [sic] (datée « Granata, 15 giugno »), 9 juillet 1872, p. 2 ;
XLI ED ULTIMA. (datée « Valenza 16 giugno »), 22 juillet 1872, p. 1.

Dalla Francia :

- Lettera I.* [sans titre], 5 juin 1873, p.1 ;
Lettera II. I pericoli di guerra colla Francia, 10 juin 1873, p. 1 ;
Lettera III. Il nuovo Governo, i clericali e l'Italia Ò La Repubblica senza i repubblicani- I nuovi Termidoriani ÒLa Spagna, 14 juin 1873, p. 1 ;
Lettera IV. A proposito di Manzoni, 20 juin 1873, p. 2-3 ;
Lettera V. Un ballo pubblico, 25 juin 1873, p. 3 ;
Lettera VI. [sans titre], 26 juin 1873, p. 1 ;
Lettera VII. Giovanni Ruffini, 8 juillet 1873, p. 2-3 ;
Lettera VIII. L'arrivo dello Schah, 10 juillet 1873, p.1 ;
Lettera IX. La rivista militare, 16 juillet 1873, p.1 ;
Lettera X. La festa notturna, 17 juillet 1873, p.1 ;
Lettera XI. L'Assemblea di Versailles, 22 juillet 1873, p.1.

Dans la Rivista Minima :

- Emilio Castelar I.*, n. 22, 7 décembre 1873, p. 353-356 ;
Emilio Castelar II., n. 23, 21 décembre 1873, p. 369-371 ;

Dans L'Illustrazione Universale : Nuova / L'Illustrazione Italiana

Ricordi di Londra, n.1, 14 décembre 1873, p. 11 seg.

Ricordi di Londra, n.5, 11 janvier 1874, p. 35 seg.

Ricordi di Londra, n.7, 25 janvier 1874, p. 50 seg.

Ricordi di Londra, n.10, 15 février 1874, p. 78 seg.

Emilio Castelar, n. 8, 1 février 1874, p. 58 seg.

Dans Serate italiane :

Emilio Castelar, n.2, 11 janvier 1874, p. 19-23 ;

Giovanni Ruffini, n. 4, 25 janvier 1874, p. 51-55.

Dans L'Illustrazione Italiana :

Ricordi di Parigi.

Lettera I. Il primo giorno a Parigi, n. 27, 7 juillet 1878, p. 2-7 ;

Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione, n.32, 11 août 1878, p.82-90 ;

Lettera II. Uno sguardo all'Esposizione, (continuazione e fine), n.34, 25 août 1878, p. 115-122 ;

Lettera III. Vittor Hugo. I, n. 40, 6 octobre, p. 211-215 ;

Lettera III. Vittor Hugo. II, n. 41, 13 octobre 1878, n. 41, p. 226-234 ;

Lettera IV. Emilio Zola. I, n. 44, 3 novembre 1878, p. 275-282 ;

Lettera IV. Emilio Zola, II, n. 45, 10 novembre 1878, p. 291-295 ;

Lettera V. Parigi, 47, 24 novembre, p. 323-330.

Dans la Gazzetta Letteraria :

Alfonso Daudet, n.1, 1-7 janvier 1881, p. 1-5 ;

Emilio Zola, n. 2, 8-14 janvier 1881, p. 9-14 ;

Emilio Augier e Alessandro Dumas, n. 3, 15-21 janvier 1881, p. 17-22 ;

L'attore Coquelin, n. 4, 22-28 janvier 1881, p. 25-29 ;

Paolo Déroulède I., n. 6, 5-11 février 1881, p. 41-46 ;

Paolo Déroulède II., n. 7, 12-18 février 1881, p. 49-54.

Dans la *Gazzetta Piemontese*² :

Il credo dell'amore, n. 259, 20 septembre 1881, p. 1 ;

La "bohème" in famiglia, n. 260, 21 septembre 1881, p. 1 ;

La signora Heurtebise, n. 261, 22 septembre 1881, p. 1.

Dans *L'Illustrazione Popolare* :

Victor Hugo, 31 mai 1885, p. 338-339.

B. Textes en volume.

A Venezia. Canto (di Edmondo De Amicis), Torino, Tipografia Italiana, 1863.

Italia e Polonia. Ballata allegorica (di Edmondo De Amicis), Torino, Tipografia Italiana, 1863.

Alla Polonia. Canto (di Edmondo De Amicis), Torino, Tipografia del Diritto, 1863.

Una sassata. Bozzetto militare, Firenze, Tipografia Fodratti, 1868.

La vita militare. Bozzetti, Milano, Treves, 1868.

La vita militare. Bozzetti, Firenze, Successori Le Monnier, 1869.

La vita militare. Malta, Tipografia degli Italiani, 1869.

Racconti militari. Libro di lettura ad uso delle scuole dell'esercito, Firenze, Successori Le Monnier, 1869.

L'esercito italiano durante il colera del 1867, (édition de 10.000 exemplaires, « per cura e a spese di una Società di amici del popolo »), Milano, coi tipi di Giuseppe Bernardoni, 1869.

La vita militare. Bozzetti, « Nuova edizione riveduta e completamente riveduta dall'autore con l'aggiunta di due bozzetti », Milano, Treves, 1880.

² Ces textes sont des traductions tirées de *Les femmes d'artistes*, d'Alphonse Daudet. Une copie de ce livre (Paris, Lemerre Éditeur, 1878), est dans la bibliothèque personnelle de De Amicis, cote EDA 486.

Bibliographie

La vita militare. Bozzetti, Milano, Treves, 1884 (première édition illustrée, « con disegni di V. Bignami, E. Matania, D. Paolocci e Ed. Ximenes »).

Impressioni di Roma, Firenze, Tipografia P. Faverio, 1870 (dans cet ordre : *Roma e l'Esercito* ; *Entrata delle truppe in Nepi* ; *Entrata delle truppe in Roma* ; *La città di Roma* ; *La cupola di San Pietro* ; *L'Entusiasmo* ; *Preti e Frati* ; *Un'adunanza popolare al Colosseo* ; *Le Terme di Caracalla* ; *Una mattinata all'Albergo* ; *I soldati Pontifici* ; *L'Esercito Italiano* ; *Ai Romani*. Cinq pièces ont été modifiées et publiées dans la section *Ricordi di Roma* des *Ricordi del 1870-71*, p. 96-139).

Ricordi del 1870-71, Firenze, Barbèra, 1872 (première édition).

Ricordi del 1870-71, Firenze, Barbèra, 1873 (deuxième édition).

Ricordi del 1870-71, Firenze, Barbèra, 1877 (quatrième édition).

Novelle. Gli amici di collegio. Camilla. Furio. Un gran giorno. Alberto. Fortezza, Firenze, Le Monnier, 1872.

Novelle. Gli amici di collegio. Camilla. Furio. Un gran giorno. Alberto. Fortezza. La casa paterna, Milano, Treves, 1893 « Illustrate da 100 disegni di Arnaldo Ferraguti ».

Spagna, Firenze, Barbèra, 1873.

Spagna, Firenze, Barbèra, 1885 (première édition illustrée).

Olanda, Firenze, Barbèra, 1874.

Olanda, Milano, Treves, 1885 (première édition illustrée).

Ricordi di Londra. Seguiti da Una visita ai quartieri poveri di Londra di L. Simonin [p. 63-108], Milano, Treves, 1874.

Pagine sparse. Scoraggiamenti. Battaglie di tavolino. La lettura del vocabolario. Una visita ad Alessandro Manzoni. Emilio Castelar. Giovanni Ruffini, Milano, Tipografica Editrice Lombarda, 1874.

Pagine sparse, « Nuova edizione. Accresciuta di quattordici nuovi scritti », Milano, Tipografica Editrice Lombarda, 1876.

Marocco, Milano, Treves, 1876.

Marocco, Milano, Treves, 1879 (première édition illustrée, « con disegni originali di Stefano Ussi e C. Biseo »).

Bibliographie

- Costantinopoli*, Milano, Treves, 1877 (en deux volumes).
- Costantinopoli*, Milano, Treves, 1882 (première édition illustrée da C. Biseo).
- Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879 (première édition).
- Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879 (deuxième édition).
- Ricordi di Parigi*, Milano, Treves, 1879 (troisième édition).
- Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881 (première édition).
- Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881 (deuxième édition).
- Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1881 (troisième édition).
- Ritratti Letterari*, Milano, Treves, 1908 « Nuova edizione con l'aggiunta di 6 fototipie ».
- Canti del soldato di Paolo Déroulède*, versione di Matteo Campori, preceduta dal *Ritratto Letterario* dell'autore per Edmondo De Amicis, Modena, Ti. Legale ed., 1882.
- Poesie*, Milano, Treves, 1881.
- Gli effetti psicologici del vino*, dans *Il vino. Undici conferenze*, Torino e Roma, Ermanno Loescher, 1880, p. 443-501.
- Gli effetti psicologici del vino*. Conferenza tenuta alla Società Filologica di Torino la sera del 15 aprile 1880, Torino e Roma, Ermanno Loscher, 1881.
- Il vino*, Milano, Treves, 1890 (« Illustrato da A. Ferraguti, Ett. Ximenes, E. Nardi »).
- Gli effetti psicologici del vino*, dans Id., *Pagine allegre*, Milano, Treves, 1906, p. 363-410.
- Gli amici*, Milano, Treves, 1883 (en deux volumes).
- Alle porte d'Italia*, Roma, Casa Editrice Sommaruga, 1884.
- Alle porte d'Italia*, Milano, Treves, 1892 « Illustrato da 172 disegni di Gennaro Amato ».
- Cuore. Libro per ragazzi*, Milano, Treves, 1886.
- Cuore. Libro per ragazzi*, Milano, Treves, 1892. (« Con illustrazioni di A.

Bibliographie

- Ferraguti, Nardi e A.G. Sartorio »).
- Sull'Oceano*, Milano, Treves, 1889.
- Sull'Oceano*, Milano, Treves, 1889 (« Con 191 disegni di A. Ferraguti »).
- Il romanzo d'un maestro*, Milano, Treves, 1890.
- Fra Scuola e Casa. Bozzetti e racconti*, Milano, Treves, 1892.
- La maestrina degli operai. Racconto*, Milano, Treves, 1895.
- Ai ragazzi. Discorsi*, Milano, Treves, 1895.
- La lettera anonima* (« Illustrata da Mainardo Pagani e Ettore Ximenes »),
Milano, Treves, 1895.
- Coraggio e costanza : il viaggiatore Carlo Piaggia*, Torino, Paravia, 1895.
- In America*, Roma, Enrico Voghera Editore, 1897 (« Disegni di Gino De Bini.
Incisioni di Foli »).
- Gli Azzurri e i Rossi*, Torino, Francesco Casanova, 1897.
- Le tre capitali. Torino Ò Firenze Ò Roma*, Catania, Giannotta, 1898.
- Lotte Civili, Firenze*, Nerbini Editore, 1899.
- La Carrozza di tutti*, Milano, Treves, 1899.
- Memorie*, Milano, Treves, 1899 (avec : *Una visita a Jules Verne*, p. 237-257, et
Una visita a Vittoriano Sardou, p. 258-278).
- Speranze e Glorie. Discorsi*, Catania, Giannotta, 1900.
- Ricordi d'Infanzia e di Scuola. Seguiti da Bambole e marionette Ò Gente minima
Ò Piccoli studenti Ò Adolescenti Ò Due di spade e due di cuori*, Milano, Treves,
1901.
- Capo d'Anno. Pagine parlate*, Milano, Treves, 1902.
- Un salotto fiorentino del secolo scorso*, Firenze, Barbèra, 1902 (puis avec le titre
Emilia e Ubaldino Peruzzi e il loro salotto, en Id. *Ultime pagine. Nuovi ritratti
letterari e artistici*, Milano, Treves, 1909, p. 1-122).
- Nel giardino della follia*, Livorno, Belforte, 1902.
- Nel regno del Cervino. Nuovi bozzetti e racconti*, Milano, Treves, 1905. *L'idioma
gentile*, Milano, Treves, 1905. *Pagine allegre*, Milano, Treves, 1906, p. 208-224.
- Nel Regno dell'Amore*, Milano, Treves, 1907.
- Ricordi di un viaggio in Sicilia*, Catania, Giannotta, 1908.

Bibliographie

Ultime Pagine, I. Nuovi ritratti letterari ed artistici, Milano, Treves, 1908.

Ultime Pagine, II. Nuovi racconti e bozzetti, Milano, Treves, 1908.

Ultime Pagine, III. Cinematografo cerebrale. Bozzetti umoristici e letterari, Milano, Treves, 1909.

Primo Maggio, a cura di Giorgio Bertone e Pino Boero, Milano, Garzanti, 1980.

C. Bibliographie des traductions en français (1878-1907).

Constantinople, ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1878 (quatre éditions de 1878 à 1892).

L'Espagne, ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1878 (cinq éditions de 1878 à 1894).

La Hollande, ouvrage traduit de l'italien par Frédéric Bernard, Paris, Hachette, 1878 (quatre éditions de 1878 à 1894).

Souvenirs de Paris et de Londres, ouvrage traduit de l'Italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1880.

Souvenirs de Paris et de Londres, ouvrage traduit de l'Italien par Mme J. Colomb, Paris, Hachette, 1891 (deuxième édition).

« Paul Déroulède », *Le Figaro, Supplément littéraire*, 27 août 1881, p. 138-139.

« Paul Déroulède », *Les Annales politiques et littéraires*, octobre 1885, p. 259-260.

« Emile Zola polémiste », *Le Figaro, Supplément littéraire du dimanche*, n. 39, 24 septembre 1881, p. 1.

Le Maroc, ouvrage traduit de l'italien par Henri Bella, Paris, Hachette, 1882.

Les Thermopyles vaudoises (extrait de *Alle porte d'Italia*, 1884), traduit de l'italien par Adolphe Gautier, Lausanne, Henri Mignot, 1886.

Scènes de la vie militaire, par Edmondo De Amicis, Paris, Librairie illustrée, s.d. (mais peut-être 1886).

Bibliographie

Sous les drapeaux (La Vita militare), traduit de l'italien sur la 26.me édition par Gerard du Puy, Préface de Philippe Monnier, Chaux-de-Fonds, F. Zahn, Librairie-Editeur, s.d. mais 1892³.

Cuore. Livre de lecture pour toutes les écoles, traduction de Adrienne Piazzini, Paris, Delagrave, 1892.

Grands Cœurs. Livre de lecture pour toutes les écoles, Paris, Delagrave, 1892 (avec un « Avis de l'éditeur »).

Du cœur ! Roman traduit de l'italien sur la 116^e édition par H. Durand, préface de A. Daguet, La Chaux-de-Fonds, F. Zahn, 1892.

De la question sociale, traduit de l'italien par Alfred Aigroz, Lausanne, Benda, 1892. *Choses vues et choses vécues*, traduit de l'italien par Gérard Du Puy. La Chaux-de-Fonds, F. Zahn, s.d. (peut-être 1894). Avec un Préface de E. De Amicis : *A la jeunesse suisse*, p. 11-12.

Le Roman d'un maître d'école, Neuchâtel, Delachaux-Niestlé, traduit par Henri Durand. 1894 (traduction « libre » et abrégée).

Emmanuel-Philibert à Pignerol, traduction autorisée de M. E. Quatre illustrations de A. Rehfoos, Genève, Eggiman, 1895.

Victor Hugo, traduction nouvelle de Ch. Thuriet, Lons-le-Saunier, Imprimerie E. Rubat du Mérac, 1907.

D. Traductions des *Ricordi di Parigi* et des *Ritratti Letterari*

Studies of Paris. Translated from Italian by W.W. Cady., New York, Putnam's Sons, 1879.

Recuerdos de Paris y de Londres, traducción directa del italiano por José Muniz Carro, Madrid, Suarez, 1880.

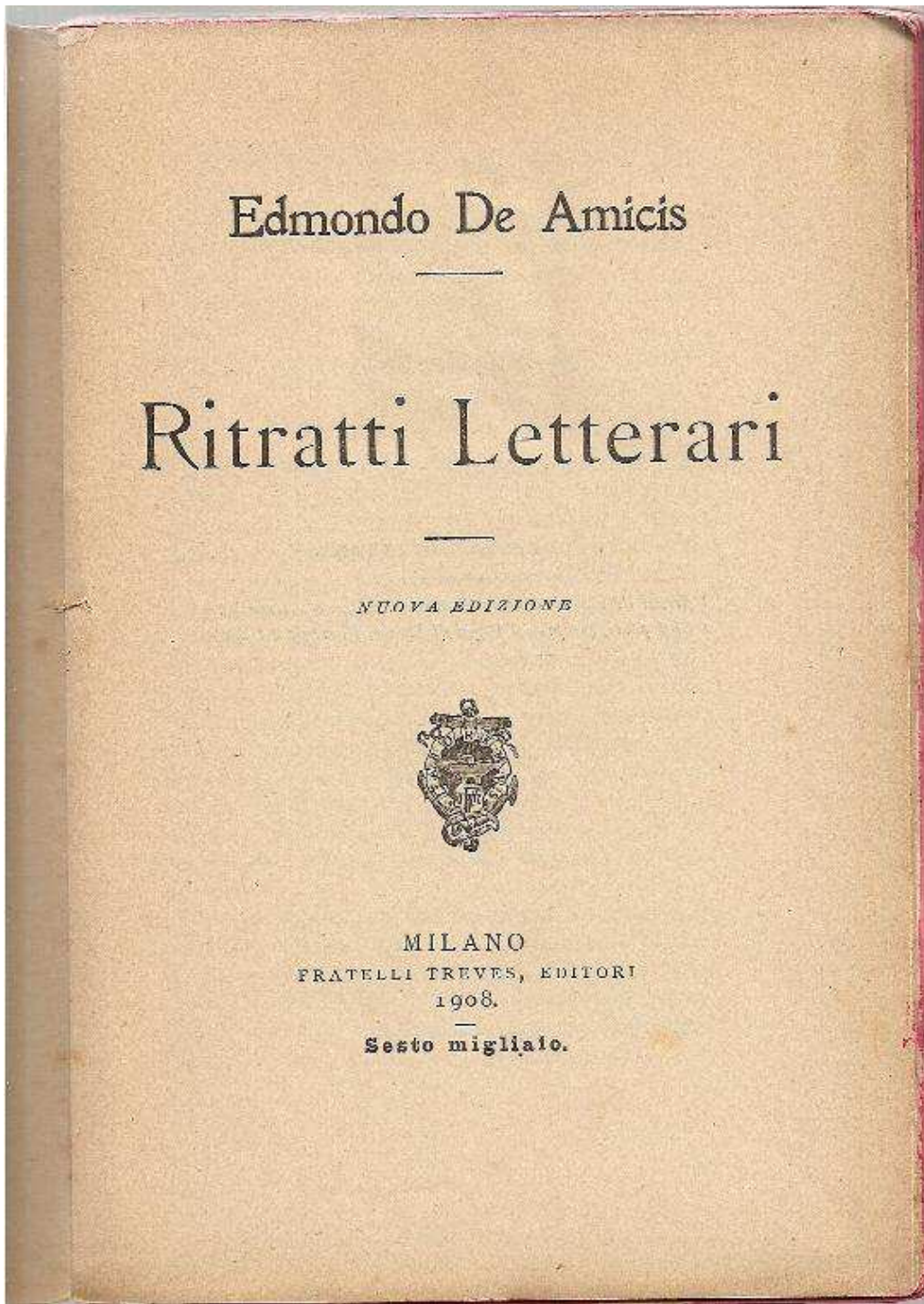
Turin, Londres y Paris. Nueva ed. corregida y aumentada. Version castellana de Hermenegildo Giner de los Rios, Madrid, Jubera, 1889.

³ Cf. aussi E. De Amicis, *La Vie militaire. Croquis militaires italiens*, traduit de l'italien par Ercole Moreni, Paris, Delagrave, 1916.

Bibliographie

Retratos litterarios. Victor Hugo. Emilio Zola. Emilio Zola polemista. Affonso Daudet. Emilio Augier e A. Dumas, Lisboa, Imprencia Nacional, 1882.

Retratos literarios, traduccion de l'italiano de Hermenegildo Giner de los Rios, Madrid, Imprenta de A.J. Alaria, 1884.



III. Bibliographie générale⁴

ABRUZZESE, Alberto, *Arte e pubblico nell'età del capitalismo. Forme estetiche e società di massa*, Venezia, Marsilio, 1976.

AGOSTI, Stefano, *Il romanzo francese dell'Ottocento. Lingue forme genealogia*, Bologna, Il Mulino, 2010.

AIMONE, Linda - Olmo, Carlo, *Le esposizioni universali 1851-1900*, Torino, Allemandi, 1990.

Album (L') de l'Exposition 1878, Paris, Glücq, 1878.

Album dell'Esposizione di Vienna, Milano, Treves, 1873.

ALEXIS, Paul, *Emile Zola. Notes d'un ami. Avec des vers inédits de Emile Zola*, Paris, Charpentier Editeur, 1882.

Annali bibliografici e catalogo ragionato delle edizioni Barbèra, Bianchi e Comp. e di G. Barbèra, con elenco di libri, opuscoli e periodici stampati per Commissione, 1854-1880, Firenze, Barbèra, 1904.

Annali bibliografici e catalogo ragionato delle edizioni Barbèra, Bianchi e Comp. e di G. Barbèra, con elenco di libri, opuscoli e periodici stampati per Commissione, 1854-1880 : Addenda e corrigenda, Firenze, G. Barbèra, 1918.

ANCHIERI, Ettore, « France et Italie. La crise de leur rapports après Sédan », dans *Italia Francia 1870-1871*, Atti del Convegno di Chantilly, *Rassegna storica toscana*, XVIII, 1, 1972, p. 15-37.

ANTONETTI, Pierre, *Francesco De Sanctis et la culture française*, Firenze, Sansoni Antiquariato, 1964.

ARBASINO, Alberto, « Presentazione », dans E. De Amicis, *Olanda*, Genova, Costa & Nolan, 1986, p. 5-10.

⁴ Cette bibliographie générale comprend autant les „œuvres critiques“ que les „œuvres littéraires“ ; en effet nous avons utilisé les textes littéraires surtout comme témoignages historiques ou, plus rarement, comme exemples pour enrichir notre démonstration. Certains de ces livres ont été enregistrés même dans la section *Sources manuscrites* ; cela dans le cas où les livres aient des dédicaces ou nous offrent d'autres informations manuscrites. Au contraire, il n'y a pas ici les livres de De Amicis auxquels nous avons déjà consacré une bibliographie particulière.

Bibliographie

- ARISTODEMO, Dina, « L'Olanda di Edmondo De Amicis », dans *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile - 3 maggio 1981), a cura di Franco Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 173-192.
- ARISTODEMO, Dina, « Introduzione », dans E. De Amicis, *Olanda*, Genova, Costa & Nolan, 1986, p. 11-24.
- ARPINO, Alberto M., « Scuole Militari », dans Comitato tecnico della Società di storia militare, *Storia militare d'Italia 1796-1975*, Roma, Editalia, 1990, p. 229-238.
- ARRIGHI, Paul, « Zola en Italie. Zola et De Sanctis », *Revue de Littérature Comparée*, XXVII, n. 4, octobre-décembre 1953, p. 438-446.
- ARRIGHI, Paul, *Le vérisme dans la prose narrative italienne*, Paris, Boivin, 1937 (Etudes de littérature étrangère et comparée, 4).
- ASCIUTI, Claudio, « Il viaggio in Spagna di Edmondo De Amicis : cultura politica e sessualità rimossa », dans *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, XIV, Genova, Bozzi, 1989, p. 158-174.
- AUGIER, EMILE, *Théâtre complet*, Paris, C. Lévy, 1876-1880, vol. I-VI.
- BACCHETTI, Flavia, *I viaggi "en touriste" di De Amicis. Raccontare ai borghesi*, Tirrenia (Pisa), Edizioni del Cerro, 2001.
- BAGNOLI, Paolo (a cura di), *Ubaldo Peruzzi. Un protagonista di Firenze capitale*, Firenze, Festina Lente, 1994.
- BALBIS, Giannino, « Dal carteggio Barrili (lettere di Carducci, Boito, De Amicis, Abba, Serao, Scarfoglio) », *Collana di studi valbormidesi*, 6, 2003, p. 138-139.
- BALDINI, Antonio (a cura di), E. De Amicis, *Opere*, Milano, Garzanti, 1945-1946, 2 vol.
- BALDISSONE, Giusi, « Cronologia », dans E. De Amicis, *Opere scelte*, Milano, Mondadori, 1996, p. XCIII-CXXIII.
- BALDISSONE, Giusi, « Bibliografia », dans E. De Amicis, *Opere scelte*, Milano, Mondadori, 1996, p. 1235-1263.
- BANI, Luca, « Uno „scherzo“ di Edmondo de Amicis a Cesare Cantù (con tre lettere inedite) », dans *Cesare Cantù e dintorni*, a cura di Matilde Dillon Wanke e Luca Bani, Milano, Cisalpino, 2007, p. 115-122.

Bibliographie

- BARBERA, Piero e Gaspare, *Annali bibliografici e catalogo ragionato delle edizioni Barbèra*, Bianchi e Comp. e di G. Barbèra, Firenze, Barbèra, 1904.
- BARBIERA, Raffaello, « Nell'ombra di Felice Romani », dans Id., *Voci e volti del passato*, Milano, Treves, 1920, p. 349-363.
- BARBIERI, Torquato, « Carducci e De Amicis : documenti inediti », *Convivium*, XXVI, n.s., 5, 1958, p. 593-597.
- BARBIERI, Ulisse, *In basso*, Roma, Casa editrice A. Sommaruga e c., 1885.
- BARILE, Laura, *Elite e divulgazione nell'editoria italiana dall'Unità al Fascismo*, Bologna, Clueb, 1991.
- BARILE, Laura, *Il Secolo. 1865-1923. Storia di due generazioni della democrazia lombarda*, Milano, Guanda, 1980.
- BARIN, A. « Le mouvement littéraire à l'Étranger », *La Revue politique et littéraire*, VII, 7 juillet 1877, p. 353-354.
- BENJAMIN, Walter, *Parigi, capitale del XIX secolo. Progetti appunti e materiali 1927-1940*, Torino, Einaudi, 1986.
- BENUCCI, Elisabetta, « De Amicis, Firenze e l'«Idioma gentile» », *Studi Piemontesi*, XXXVII, décembre 2008, p. 377-389.
- BENZONI, Gino (a cura di) *L'Oriente. Storie di viaggiatori italiani*, Milano, Electa, 1985.
- BERSELLI, Aldo, « Riflessi della Comune nella stampa italiana », dans *Italia Francia 1870-1871*, Atti del Convegno di Chantilly, *Rassegna storica toscana*, XVIII, 1, 1972, p. 61-85.
- BERSEZIO, Vittorio, *Gazzetta Piemontese Letteraria*, 20 juillet 1873 p. 1^{re}2 [sur *Spagna*].
- BERSEZIO, Vittorio, « Profili Letterari. Edmondo De Amicis », *Gazzetta Piemontese Letteraria*, 20-26 janvier et 27 janvier- 2 février 1877.
- BERSEZIO, Vittorio, « *Costantinopoli* di E. De Amicis », *Gazzetta Piemontese Letteraria*, 19-25 mai 1877, p. 138-139.
- BEZZI, Valentina, *De Amicis in Marocco. L'esotismo dimidiato. Scrittura e avventura in un reportage di fine Ottocento*, Padova, Il Poligrafo, 2001.

Bibliographie

- BEZZI, Valentina, *Nell'officina di un reporter di fine Ottocento. Gli appunti di viaggio di Edmondo De Amicis*, (Prefazione di Ilaria Crotti), Padova, Il Poligrafo, 2007.
- BIGAZZI, Roberto, *I colori del vero. Vent'anni di narrativa : 1860-1880*, Pisa, Nistri-Lischi, 1978.
- BILLOT, Albert, *La France et l'Italie : histoire des années troubles (1881-1899)*, Paris, Plon-Nourrit, 1905.
- BONGHI, Ruggiero, *Ritratti contemporanei*, Milano, Treves, 1879.
- BORGESE, Giuseppe Antonio, « De Amicis postumo », dans Id., *La Vita e il Libro. Saggi di letteratura e di cultura contemporanee 1909-1910*, Torino, Fratelli Bocca Editori, 1910, p. 79-87.
- BOSSAGLIA, Rossana (a cura di), *Gli orientalisti italiani. Cento anni di esotismo 1830-1940*, Venezia, Marsilio, 1998.
- BOVIO, Oreste (a cura di), *De Amicis, Pagine militari*, Roma, Ufficio storico dello Stato Maggiore dell'Esercito, 1988.
- BRACHET, Auguste, *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*, Paris, Hachette, 1881.
- BRACHET, Auguste, *Lettre al misogallo Signor Crispi*, à propos de *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*, Paris, Plon, 1882.
- BRACHET, Auguste, *L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*, suivie de la *Lettre al misogallo Signor Crispi, et de la réponse à S. Exc. M. Nigra*, Paris, Marpon et Flammarion éditeurs, 1882.
- BRAMBILLA, Alberto, *De Amicis : paragrafi eterodossi*, Modena, Mucchi, 1992.
- BRAMBILLA, Alberto, « De Amicis e la scuola. Appunti e divagazioni », *Il Cristallo*, XXXVI, 2, 1994, p. 55-68.
- BRAMBILLA, Alberto, « De Amicis e lo sport: appunti », dans *Letteratura e sport*, Atti del Convegno Internazionale, Alessandria-San Salvatore Monferrato 18-20 maggio 2005, a cura di Giovanna Ioli, Novara, Interlinea, 2006, pp. 163-174.
- BRAMBILLA, Alberto, « Edmondo De Amicis. Cuore », dans *Filologia e storia letteraria. Studi per Roberto Tissoni*, a cura di Carlo Caruso e William Spaggiari, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2008, p. 577-588.

Bibliographie

- BRAMBILLA, Alberto, « Edmondo De Amicis ed alcune pubblicazioni recenti », *Studi Piemontesi*, 2, 1996, p. 357-376.
- BRAMBILLA, Alberto, « L'edizione contraffatta delle poesie di De Amicis », *Wuz*, 6, 2005, p. 61-64.
- BRAMBILLA, Alberto, « Lettere inquietanti. In margine alla ristampa di un libro deamicisiano », *Testo*, 25, 1993, p. 87-93.
- BRAMBILLA, Alberto, « „Pellegrino d'Italia“. Note sulla ricezione e sulla fortuna di De Amicis nelle terre irredente », in Id., *Parole come bandiere. Prime ricerche su letteratura e irredentismo*, Udine, Del Bianco, 2003, p. 47-112.
- BRAMBILLA, Alberto, *Professori, filosofi, poeti. Storia e letteratura fra Otto e Novecento*, Pisa, ETS, 2003.
- BRIGANTI, Alessandra, « Caccianiga, Antonio », *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1973, vol. XVI, p. 1-3.
- BRILLI, Attilio, *Il viaggio in Oriente*, Bologna, Il Mulino, 2009.
- BRONDA, Giovanni, *Edmondo De Amicis. Storia del monumento offerto dai bimbi d'Italia alla città d'Imperia. Benni biografici e bibliografici seguiti da brani scelti*, Milano, Edizioni La Prora, 1932.
- BROVEDANI, Jacques-Humbert, *Ed. De Amicis. L'Homme et l'Œuvre* (Université de Rennes, Faculté des Lettres, Thèse pour le doctorat), Rennes, Imprimerie F. Simon, 1916.
- BRUZZONE, Gian Luigi, « Edmondo De Amicis e Vittorio Bersezio. Tasselli di un'amicizia », *Studi Piemontesi*, XXXI, 1, 2002, p. 151-176.
- BRUZZONE, Gian Luigi, « Edmondo De Amicis e Francesco D'Ovidio. L'amicizia fra uno scrittore ed un critico (trentatré anni di lettere del De Amicis al D'Ovidio) », dans les *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, CLII, 2003-2004, Classe di scienze morali, lettere ed arti, p. 51-149.
- BRUZZONE, Gian Luigi, « Luigi Rocca e Edmondo De Amicis », *Studi Piemontesi*, XXXIX, 1, 2010, p. 75-80.
- BUTOR, Michel, « La ville comme teste », dans Id., *Répertoire 2*, Paris, Editions de la Différence, 2006, p. 567-574.
- CACCIANIGA, Antonio, *Brava gente*, Milano, Treves, 1892².

Bibliographie

- CACCIANIGA, Antonio, *Il proscritto, Scene della vita contemporanea*, Milano, Stabilimento Redaelli dei Fratelli Rechiedei, 1870².
- CACCIANIGA, Antonio, *Lettere d'un marito alla moglie morta*, Milano, Treves, 1897.
- CACCIANIGA, Antonio, *Novità dell'industria applicata alla vita domestica. Note e memorie*, Milano, Treves, 1879.
- CAMERONI, Felice, « Rassegna bibliografica e teatrale », *Il Sole*, 7 mai 1874, p. 1 (sur *Ricordi di Londra* de De Amicis)
- CAMERONI, Felice, « Rassegna bibliografica e teatrale », *Il Sole* 29 juin 1877, p. 1-2 (sur la première partie de *Constantinopoli*).
- CANDELORO, Giorgio, *Soria dell'Italia moderna*, vol. VI, *Lo sviluppo del capitalismo e del mondo operaio*, Milano, Feltrinelli, 1986.
- CAPALDI, Donatella, - Ragone, Giovanni, « „Cuore“ : un titolo in cerca di un libro », dans G. Ragone, *Classici dietro le quinte. Storie di libri e di editori. Da Dante a Pasolini*, Roma-Bari, Laterza, p. 197-227.
- CAPINI, Anita Ginella, *Carissimo Arnaldo. Lettere a Luigi Arnaldo Vassallo*, Genova, Brigati, 1996.
- CAPONI, Jacopo [FOLCHETTO], *Guida pratica di Parigi di Folchetto*. Con la pianta di Parigi e la Pianta del Palazzo dell'Esposizione del 1878, Milano, Treves, 1878.
- CAPONI, Jacopo, *Ricordi di Folchetto*, Torino, Società Tipografico-Editrice Nazionale, 1908.
- CAPONI, Jacopo, *Zig zag per l'Esposizione Universale di Parigi del 1878*, Milano, Treves, 1878.
- CAPUANA, Luigi, « Emilio Zola, I. *L'Assommoir* », dans Id., *Studi sulla letteratura contemporanea*, vol. I, Milano, Brigola, 1880, p. 50-65.
- CAPUANA, Luigi, *Studi sulla letteratura contemporanea*, seconda serie, Catania, Giannotta, 1882.
- CARASSI, Marco, «L'Archivio Vittorio Bersezio», *Studi Piemontesi*, VII, novembre 1978, p. 426-429.
- CARATOZZOLO, Vittorio, « Intervistare, commentare, denigrare : la manipolazione della informazione in un diario di viaggio di Edmondo De Amicis », dans *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, XVII, Genova, Bozzi, 1992, p. 199-210.

Bibliographie

- CARELLA, Giovanni, *Appunti per una bibliografia su De Amicis*, Bari, Tip. Levante di M. Cavalli, 1960.
- CARINI, A., « Victor Hugo in Italia », *Fanfulla della Domenica*, XXVII, n. 8, 1905.
- CARLUCCI, Paola, *Lettere di Sidney Sonnino ad Emilia Peruzzi 1872-1878*, Pisa, Scuola Normale Superiore, 1998.
- CASTRONOVO, Valerio, *La stampa italiana dall'Unità al Fascismo*, Bari, Laterza, 1970.
- CECCUTI, Cosimo, *Il salotto di Emilia Peruzzi*, in *Ubaldo Peruzzi. Un protagonista di Firenze capitale*, a cura di Piero Bagnoli, Firenze, Festina Lente, 1994, pp. 17-33.
- CERESA, Carla, MOSCA, Valeria, SICCARDI, Daniela (a cura di), « Le carte risorgimentali dell'Archivio Rosselli », Milano, Fondazione Rosselli, 2006.
- CESANA, Walter, *Edmondo De Amicis negli anni cuneesi 1848-1962*, Cuneo, Nerosubianco, 2008.
- CHABOD, Federico, « La guerra franco-prussiana e l'Italia », dans Id., *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, vol. I, Bari, Laterza, 1976, p. 23-214.
- CHABOD, Federico, « L'idea di Roma », *Storia della politica estera italiana*, dans Id., *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, vol. I, Bari, Laterza, 1976, p. 215-373.
- CHABOD, Federico, *Visconti Venosta*, dans Id., *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, vol. II, Bari, Laterza, 1976, p. 649-671.
- CLARETIE, Jules, « La vie à Paris », *Le Temps*, 13 mars 1908.
- COLIN, Mariella, « Cuore d'Edmondo De Amicis », in Id., *L'âge d'or de la littérature d'enfance et de jeunesse italienne. Des origines au fascisme*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2005, p. 131-170.
- COLIN, Mariella, « Da „Cuore“ à „Grands cœurs“ fine 800 », *Belfagor*, XLI, 2, 31 mai 1986, p. 297-310.
- COLIN, Mariella, « Il soldato e l'eroe nella letteratura scolastica dell'Italia Liberale », *Rivista di storia contemporanea*, 1985/3, p. 329-351.
- COLIN, Mariella, « La littérature italienne contemporaine vue par la *Revue des deux Mondes* 1880-1900 », dans *Les échanges culturels entre la France et l'Italie*

Bibliographie

de 1880 à 1918 : polémiques et dialogue. Actes du colloque de Caen (3-4 octobre 1986), recueillis par Mariella Colin, Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1988, p. 11-22.

COLIN, Mariella, « La littérature enfantine italienne dans la France de la Troisième république : De Amicis, Salgari, Collodi », in *Lettres italiennes en France (II). Réception critique, influences, lectures*, Textes recueillis et présentés par M. Colin, *Transalpina*. Etudes italiennes 8, Caen, Université de Caen-Basse Normandie, 2005, p. 69-87.

COLIN, Mariella (sous la direction de), *Heurs et malheurs de la littérature italienne en France*, Actes du Colloque de Caen (25-26 mars 1994) Centre de recherche en langues romanes, Caen, 1995.

COLIN, Mariella (sous la direction de), *Les échanges culturels entre la France et l'Italie de 1880 à 1918 : polémiques et dialogue*. Actes du colloque de Caen (3-4 octobre 1986), Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1988.

COLOMBO, Angelo, « Le libertà del Rinascimento e la servitù politica degli italiani nella poesia patriottica e civile della Restaurazione », dans *Il concetto di libertà nel Rinascimento*. Atti del XVIII Convegno Internazionale (Chianciano-Pienza 17-20 luglio 2006), a cura di Luisa Secchi Tarugi, Firenze, Franco Cesati Editore, p. 719-729.

CONTORBIA, Franco (a cura di), *Cuore 1886-1986*. Mostra bibliografica e iconografica, Imperia, Città di Imperia, 1986.

CONTORBIA, Franco (a cura di), *Edmondo De Amicis. Mostra bio-bibliografica e iconografica*, Imperia, Città di Imperia, 1981.

CONTORBIA, Franco (a cura di), *Edmondo De Amicis*, Atti del Convegno nazionale di studi (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), Milano, Garzanti, 1985.

CONTORBIA, Franco (a cura di), *Edmondo De Amicis. Le immagini, i libri*, Imperia, Città di Imperia, 2008.

CONTORBIA, Franco (a cura di), *Giornalismo italiano. Volume primo 1860-1901*, Milano, Mondadori, 2007, p. 423-441 et p. 458-474.

COTTINET, Edmond, « Un ami de la France », *La Nouvelle Revue* », troisième année, tome huitième, janvier 1881, p. 311-332.

Bibliographie

- COTTINET, Edmond « Un livre pour les enfants, *Cuore (Cœurs)* par Edmondo De Amicis », *Revue Pédagogique*, XI, 15 novembre 1887, p. 405-418.
- COTTINET, Edmond, *Vercingétorix*, drame en 5 actes, Paris, Calmann Levy, 1880.
- CROCE, Benedetto, *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*, Bari, Laterza, 1959 [Première édition 1928].
- CROCE, Benedetto, « Note sulla letteratura italiana nella seconda metà del secolo XIX. III. Edmondo De Amicis », *La Critica*, I, 1903, p. 161-181 ;
- CROCE, Benedetto, « Edmondo De Amicis », dans Id., *La letteratura della nuova Italia. Saggi critici*, I, Bari, Laterza, 1914, p. 161-181.
- D'AMELIA, Marina, *La mamma*, Bologna, Il Mulino, 2005.
- DANNA, Bianca, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggio*, Firenze, Olschki, 2000.
- DANNA, Bianca, *Viaggi da Torino e ritorni. Scrittori, giornalisti, mediatori di cultura fra l'unità e il ventennio fascista*, Torino, Thélème, 2006.
- DAUDET, Alphonse, *Contes du lundi*. Nouvelle édition revue et considérablement augmentée, Paris, G. Charpentier Éditeur, 1880.
- DAUDET, Alphonse, *Œuvres complètes. Théâtre*, avec un essai de biographie littéraire par Henry Ceard, Paris, Houssiaux, 1899-1901, vol. I-IV.
- DAUDET, Alphonse, *Fromont jeune et Risler aîné. Mœurs parisiennes*, Paris, G. Charpentier Éditeur, 1881.
- DAUDET, Alphonse, *Œuvres*. Texte établi, présenté et annoté par Roger Ripoll, Paris, Gallimard, 1986-1994, vol. I-III.
- DEAMBROSIS, Marcella, « Gli echi della Comune in Italia nell'opinione e nella stampa dell'estrema sinistra in Italia », *Italia Francia 1870-1871*, Atti del Convegno di Chantilly, *Rassegna storica toscana*, XVIII, 1, 1972, p. 87-108.
- DECAUDIN, Michel - LEUWERS, Daniel, *Histoire de la littérature française. De Zola à Apollinaire (1869-1920)*, Paris, Flammarion, 1996.
- DECAUX, Alain, *Victor Hugo*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1884.
- DECLEVA, Enrico, *Da Adua a Sarajevo : la politica estera italiana e la Francia (1896-1914)*, Bari, Laterza, 1971.

Bibliographie

- DECROISSETTE, Françoise (sous la direction de Caen), *La France et l'Italie : traductions et échanges culturels*, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1992.
- DEL BALZO, Carlo, *L'Italia nella letteratura francese*, Roma-Torino, Roux & Viarengo, 1905.
- DE LISO, Daniela, « Edmondo De Amicis in viaggio. Note sul viaggio in Spagna », *Critica letteraria*, XXXII, 4, 2004, p. 683-721.
- DEL LITTO, Victor, « Les lettres italiennes en France de 1890 à 1914 », *Rassegna storica toscana*, XIII, 1, 1967, p. 13-25.
- DEL PIANO, Lorenzo, *La penetrazione italiana in Tunisia 1861-1881*, Padova, Cedam, 1965.
- DE MARCHI, Alberto, « L'atto di nascita di „Cuore“ in una lettera inedita del „dottor Orazio“ », *Il Giornale di Torino*, 21-22 octobre 1946, p. 6.
- DE RIENZO, Giorgio - MIRANDOLA, Giorgio, « Giuseppe Giacosa ed Edouard Rod. Carteggio inedito », *Atti dell'Accademia delle Scienze di Torino*, CIV, 1969-70, p. 299-376.
- DERLA, Luigi, « Primato italiano ed egemonia francese nell'età romantica e risorgimentale », dans *France et Italie dans la culture européenne. Mélanges à la mémoire de Franco Simone*, Genève, Slatkine, vol. III (XIX et XXe siècles), 1984, p. 13-31.
- DÉROULEDE, Paolo, *Canti del soldato di Paolo Déroulède*, versione di Matteo Campori, preceduta dal *Ritratto Letterario* dell'autore per Edmondo De Amicis, Modena, Ti. Legale ed., 1882.
- DEROULEDE, Paul, *Chants du soldat*, Paris, Fayard, 1872.
- DEROULEDE, Paul, *Nouveaux chants du soldat* Paris, Lévy, 1875.
- DEROULEDE, Paul, *L'Hetman*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1877.
- DEROULEDE, Paul, *La Moabite*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1881.
- DEROULEDE, Paul, *Marches et sonneries. Chants du soldat*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1897.

Bibliographie

- DE STASIO, Clotilde, «The Great Exhibition : un pageant per i tempi moderni », dans *La città senza confini. Studi sull'immaginario urbano nelle letterature di lingua inglese*, a cura di Carlo Pagetti, Roma, Bulzoni, 1995, p. 19-32.
- DE VOGÜE, Eugène-Melchior, « La Renaissance latine. Gabriel D'Annunzio : poèmes et romans », *Revue des Deux Mondes*, 1^o janvier 1895, p. 187-206.
- DIAZ-RIZZOTTO, Marcella, « *Primo Maggio* d'Edmondo De Amicis ou l'influence des idées socialistes dans le roman italien à la fin du XIXe siècle », dans *Débuts et fins de Siècles. Temps de mutations historico-culturelle dans l'Europe moderne et contemporaine*, textes réunis et publiés par Daniel Minary, Presses Universitaire Franc-Comtoises, Besançon, 2000, p. 201-227.
- DILLON WANKE, Matilde, « De Amicis, il salotto Peruzzi e le lettere ad Emilia », dans *Edmondo De Amicis. Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contobia, Milano, Garzanti, 1985, p. 55-145.
- DILLON WANKE, Matilde, *Le ragioni di Corinna. Teoria e sviluppo della narrativa italiana dell'Ottocento*, Modena, Mucchi, 2000.
- DILLON WANKE, Matilde, « Sulle lettere di Gaspare Invrea zuavo pontificio », *Studi di filologia e letteratura*, V, *Scrittori e riviste in Liguria fra ,800 e ,900*, Genova, 1980, p. 7-123.
- DIONISOTTI, Carlo, « A year's work in the seventies ». The Presidential Adress of the Modern Humanities Research Association delivered at University College London on 7 January 1972, *The Modern Languages Review*, LVII, 4, 1972, p. XIX-XXVIII.
- DIONISOTTI, Carlo, *Appunti su Ascoli*, dans Id., *Ricordi della scuola italiana*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1998 p. 277-290.
- DIONISOTTI, Carlo, *Appunti sul carteggio D'Ancona*, dans Id., *Ricordi della scuola italiana*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1998 p. 321-368.
- DIONISOTTI, Carlo, *Appunti sulla scuola padovana*, dans Id., *Ricordi della scuola italiana*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1998, p. 369-387.
- DIONISOTTI, Carlo, *Letteratura e storia a Torino*, dans Id., *Ricordi della scuola italiana*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1998, p. 389-400.

Bibliographie

- DIONISOTTI, Carlo, *Lezioni inglesi*, a cura di Tiziana Provvidera, Torino, Nino Aragno Editore, 2002.
- DORIN, Jean, *La vérité sur l'Italie. Notes de voyage*, Paris, Marfon et Flammarion, 1882.
- DOSSI, Carlo, *Note azzurre*, a cura di Dante Isella, con un saggio di Niccolò Reverdini, Milano, Adelphi, 2010.
- DOÛESNEL H., « Souvenirs d'Edmond de Amicis », *La revue politique et littéraire*, 3 août 1901, p. 147-153.
- D'OIDIO, Francesco, « Edmondo De Amicis e il suo *Marocco* », *Rivista Europea*, VII, vol. III, 1876, p. 422-440.
- D'OIDIO, Francesco, *Edmondo De Amicis (con lettera inedita)*, dans Id., *Varietà critiche*, Caserta, Casa editrice Moderna, 1929, p. 299-337.
- D'OIDIO, Francesco, *Saggi critici*, Napoli, Morano, 1878.
- DUMAS, Alexandre (fils), *Théâtre complet*. Edition des comédies avec les premières préfaces, revue, corrigée et augmentée de variantes et de notes inédites, Paris, Calmann Levy, 1882, vol. I-VI.
- DUMUR, Guy, *Delacroix et le Maroc*, Paris, Herscher, 1988.
- ECO, Umberto, *Vertigine della lista*, Milano, Bompiani, 2009.
- Exposition Universelle de 1878 à Paris*. Catalogue officiel publié par le Commissariat Général, Imprimerie Nationale, Paris 1878.
- FAETI, Antonio, « Cuore », dans *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, a cura di Mario Isnenghi, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 101-113.
- FAETI, Antonio, « Edmondo dalle molte tentazioni », dans E. De Amicis, *Scritti per "La Lettura" (1902-1908)*, Milano, Fondazione Corriere della Sera, 2008, p. 13-90.
- FAITROP-PORTA, Anne-Cristine (a cura di), *Parigi vista dagli Italiani (1850-1914)*, Moncalieri, Centro Universitario di Ricerche sul viaggio in Italia, 1995.
- FALCIOLA, Pia, *La littérature française dans la presse vériste italienne*, Paris, Didier, 1977.
- FALDELLA, Giovanni, *A Parigi. Viaggio di Geronimo e Comp.*, Torino, Triverio, 1887.

Bibliographie

- FALDELLA, Giovanni, « A Vienna », XXXVI, *Gazzetta Piemontese*, 16 octobre 1873, p. 2.
- FALDELLA, Giovanni, *A Vienna. Gita con il lapis*, Torino, Beuf, 1874.
- FALDELLA, Giovanni, « In memoria di De Amicis », *Nuova Antologia*, 16 avril 1908, p. 701-714.
- FALQUI, Enrico, « Con De Amicis per il mondo », dans Id., *Giornalismo e letteratura*, Milano, Mursia, 1969, p. 238-241.
- FARINELLI, Giuseppe, *La pubblicistica nel periodo della Scapigliatura. Regesto per soggetto dei giornali e delle riviste esistenti a Milano e relativi al primo ventennio dello Stato unitario : 1860-1880*, Milano, Istituto Propaganda libraria, 1984.
- FASANO, Pino, *Letteratura e viaggio*, Roma-Bari, Laterza, 1999.
- FEDI, Roberto, « Il romanzo impossibile: De Amicis novelliere », dans Id., *Cultura letteraria e società civile nell'Italia unita*, Pisa, Nistri-Lischi, 1984, p. 111-155.
- FEDI, Roberto, « Prima indagine su De Amicis novelliere (1887-1880) », *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di Franco Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 15-39.
- FIOCCA, Giorgio, « Le esposizioni universali europee nella seconda metà dell'Ottocento : cultura borghese e spirito imprenditoriale », *Ricerche di storia sociale e religiosa*, 14, 1878, p. 203-237.
- FONTANA SEMERARO, Sandra & GENNARELLI PIROLO, Paola, « Le carte di Emilia Peruzzi alla Biblioteca Nazionale di Firenze », *Rassegna Storica Toscana*, XXVI, 2, 1980, p. 187-245 et *ivi*, XXX, 2, 1984, p. 283-306.
- FORTIS, Leone, *Conversazioni*, serie III, Roma, Sommaruga, 1884.
- FOURNIER, Laura « La fabrique de l'identité nationale en Italie dans Cuore de De Amicis », *Chroniques italiennes*, 58/59, 1999, p. 63-78.
- GARCIA AGUILAR, Monica, « Traducción y recepción literaria de la obra de Edmondo De Amicis en España (1877-1908). Estudio crítico y repertorio bibliográfico », *Sendé*, 17, 2006, p. 99-118.
- GAUTIER, Hyppolite - Adrien Desprez, *Les curiosités de l'Exposition de 1878. Guide du visiteur*, avec 21 vignettes et 16 plans, Paris, Delagrave, 1878.

Bibliographie

- GENEVOIS, Emmanuelle, « Le Paris d'Edmondo de Amicis », *Chroniques italiennes. Mélanges offerts à Pierre Laroche*, n. 69/70, 2002, p. 65-82.
- GEDDA, Lido, *Il teatro di prosa nell'Italia del secondo Ottocento. Lettere a Vittorio Bersezio*, Torino, Edizioni del DAMS di Torino, 2003.
- GHIDETTI, Enrico, « Da Zola a Manzoni », dans *Atti del Convegno di Studi in onore di Policarpo Petrocchi*, a cura di Andrea Ottanelli e Carlo Onofrio Gori, Pistoia, Gli Ori, 2005, p. 37-62.
- GHIDETTI, Enrico - TESTA, Enrico, « Realismo, Naturalismo, verismo psicologismo. Capuana, Verga, De Roberto », dans *Storia della letteratura italiana*, diretta da Enrico Malato, vol. VIII, *Tra l'Otto e il Novecento*, Roma, Salerno, 1999, p. 389-488.
- GHISLERI, Arcangelo, *Costantinopoli di Edmondo De Amicis. Studio critico*, Milano, Bignami, 1878.
- GIBELLINI, Piero (a cura di), *D'Annunzio europeo*, Atti del Convegno, Gardone R.-Perugia, 8-13 maggio 1989, Roma-Gardone, Lucarini-Vittoriale, 1991.
- GIGLI, Lorenzo, *Edmondo De Amicis*, Torino, Utet, 1962.
- Giovanni Ruffini e i suoi tempi*, Genova, Comitato Regionale Ligure della Società Nazionale per la Storia del Risorgimento, 1931.
- GIULIANI-BALESTRINO, Maria Clotilde, « Gli inglesi alla scoperta della riviera ligure di ponente », dans *Giornata di studio in onore di Mario Fondi. I Scritti geografici*, a cura di Maria Mautone, Napoli, Alfredo Guida editore, 1997, p. 127-131.
- GIURIATI, Domenico, « Su alcune derivazioni della „Spagna“ di De Amicis », dans Id., *Il plagio*, Milano, Hoepli, 1903, p. 14-22.
- GONCOURT (de), Edmond et Jules *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, éd. Robert Ricatte, t. III, Paris, Fasquelle et Flammarion, 1956.
- GOURMONT (de), Remy « Amicis de, Edmondo », dans la *Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts*, tome II, Paris, H. Lamirault et C.^{ie} éditeurs, 1886, p. 741-742.
- GRILLANDI, Massimo, *Emilio Treves*, Torino, Utet, 1977.
- GUAGNINI, Elvio, *Viaggi e romanzi*, Modena, Mucchi, 1994.

Bibliographie

- GUEGLIO, Vincenzo (a cura di), *De Amicis. Riletture e approfondimenti* (Atti del Convegno di studi di Genova, 23 ottobre 2008), Sestri Levante, Gammarò Editori, 2009.
- GUERIN DELLA MESE, Jeannine, « Le voyage de l'aventure à l'écriture », *La licorne, Revue de littérature française*, 33, 1995.
- GUERZONI, Giuseppe, BONETTI, Antonio Maria, DE AMICIS, Edmondo, *XX Settembre 1870. Tre testimonianze*, a cura di Rodolfo De Mattei, Roma, Istituto di Studi Romani, 1972.
- HOBBSAWM, Eric. J., *Il trionfo della borghesia. 1848-1875*, Laterza Roma-Bari, 1986².
- HOBBSAWM, Eric. J., *L'età degli imperi. 1875-1914*, Torino, Einaudi, 1987.
- HUGO, Victor, « Séance publique du 17 juin », dans *Discours d'ouverture du Congrès littéraire international. Le domaine public payant*, Paris, Calmann Lévy, Editeur, Ancienne Maison Michel Lévy Frères, 1878, p. 8-10.
- IERMANO, Toni (a cura di), *Positivismo Naturalismo Verismo. Questioni teoriche e analisi critiche*, Atti del Convegno internazionale di studi, Cassino 14-16 dicembre 1992, Manziana, Vecchierelli, 1996.
- ISELLA, Dante, « La cultura letteraria lombarda », dans ID., *I Lombardi in rivolta. Da Carlo Maria Maggi a Carlo Emilio Gadda*, Torino, Einaudi, 1984, p. 3-24.
- ISNENGI, Mario, *Storia d'Italia. Fatti e le percezioni dal Risorgimento alla società dello spettacolo*, Roma-Bari, Laterza, 2011.
- Italia Francia 1870-1871*, Atti del Convegno di Chantilly, *Rassegna storica toscana*, XVIII, 1, 1972.
- JACOMUZZI, Stefano, « „Cittadini forti... soldati intrepidi“. L'epica del quotidiano e la pedagogia dei buoni sentimenti nella „Vita militare“ », dans *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 41-54.
- JOLY, Bertrand, *Déroulède. L'inventeur du nationalisme français*, Librairie Académique Perrin, 1998.
- LACOUR, Léopold, *Trois Théâtres. Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou*, Paris, Calmann-Lévy, 1880.
- « *La Nazione* » nei suoi 100 anni, Firenze, La Nazione, 1959.

Bibliographie

- LANDUCCI, Sergio, *Cultura e ideologia in Francesco De Sanctis*, Milano, Feltrinelli, 1977².
- LA PENNA, Antonio, « Modello tedesco e modello francese nel dibattito sull'università italiana », dans *Fare gli Italiani. Scuola e cultura nell'Italia contemporanea*, a cura di Simonetta Soldani e Gabriele Turi, vol. I (*La nascita dello Stato nazionale*), Bologna, Il Mulino, 1993, p. 171-212.
- LATOUR (de), Antoine, *Etudes sur l'Espagne (Séville et l'Andalousie)*, Paris, Lévy, 1855.
- LATOUR (de), Antoine, *L'Espagne religieuse et littéraire*, Paris, Lévy, 1863.
- LATOUR (de) Antoine, *Etudes littéraires sur l'Espagne contemporaine*, Paris, Lévy, 1864.
- LAZZERI, Claudia (a cura di), *Un carteggio di fine secolo: Renato Fucini-Emilia Peruzzi*, Firenze, University Press, 2006.
- LERNER, Michael G., *A Portrait of the Novelist and his times*, The Hague-Paris, Mouton, 1975.
- Lettres italiennes en France, Transalpina*, 3, 1999.
- Lettres italiennes en France II, Transalpina*, 8, 2005.
- LEVRA, Umberto (a cura di), *Storia di Torino*, vol. VII, *Da capitale politica a capitale industriale (1864-1915)*, Torino, Einaudi, 2001.
- LICARI, Anita, Maccagnani, Roberta, Zecchi, Lina, *Letteratura esotismo colonialismo*, Bologna, Cappelli, 1978.
- LICATA, Glauco, *Storia del Corriere della Sera*, Milano, Rizzoli, 1976.
- LONGO, Giorgio, (a cura di), *Carteggio Verga-Rod*, Catania, Fondazione Verga, 2004.
- LUCCHINI, Guido, *Le origini della scuola storica. Storia letteraria e filologia in Italia (1866-1883)*, Pisa, ETS, 2008.
- LUPERINI, Romano (a cura di), *Il verismo italiano fra naturalismo francese e cultura europea*, San Cesario di Lecce, Manni, 2007.
- MACCHIA, Giovanni, « Il "cerveau noir" di Victor Hugo », dans Id., *Le rovine di Parigi*, dans *Ritratti, personaggi, fantasmi*, a cura di Mariolina Bongiovanni Bertini, Milano, Mondadori, 1997 ("I Meridiani"), p. 1669-1679.

Bibliographie

- MADRIGNANI, Carlo Alberto, « L'antro delle bambole », dans Edmondo De Amicis, *Il Re delle bambole*, Palermo, Sellerio, 1980, p. 31-41.
- MANGONI, Luisa, *Una crisi di fine secolo. La cultura italiana e la Francia fra Otto e Novecento*, Torino, Einaudi, 1985.
- MANTOVANI, Dino « Avvertenza », dans E. De Amicis, *Ricordi de 1870-71*, Milano, Treves, 1928, p. IX-XV.
- MANZONI, Alessandro, *Tutte le lettere*, tomo III, a cura di Cesare Arieti, « Con un'aggiunta di lettere inedite o disperse » a cura di Dante Isella, Milano, Adelphi, 1986, p. 263-265.
- MARAZZINI, Claudio, « De Amicis, Firenze e la questione della lingua », dans *Cent'anni di Cuore*, a cura di Mario Ricciardi e Luciano Tamburini, Torino, Allemandi, 1984, p. 93-102.
- MARAZZI, Martino, *Il romanzo risorgimentale di Giovanni Ruffini*, Firenze, La Nuova Italia, 1999 (Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'università degli studi di Milano, CLXXXII).
- MARCHAND, Jean-Jacques, *Edouard Rod et les écrivains italiens. Correspondance inédite avec S. Aleramo, L. Capuana, G. Cena, G. Deledda, A. Fogazzaro et G. Verga*, Genève, Librairie Droz, 1980.
- MARTINI, Magda, *Edmondo De Amicis. L'homme, l'œuvre, le témoin d'une époque*, Turcoing, Imprimerie George Frère, s. d. [mais 1951] (« Thèse pour le doctorat d'état »).
- MARTINI, Magda, *Lettres inédites d'Edmondo De Amicis à Emilia Toscanelli-Peruzzi*, Lille, Nord-Copie, 1951 (« thèse complémentaire »).
- MAUGAIN, Gabriel, *Carducci et la France*, Paris, Champion, 1914.
- MAUVIEL, Maurice, Exaspération, répression et résurgence possible des représentations réciproques françaises et italiennes de 1870 à nos jours », dans B., Gille (sous la direction de) *Identités et cultures dans les mondes alpins et italien (XVIIIe-XXe siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 121-163.
- MELIS, Rossana, « Elaborazione di „Un salotto fiorentino del secolo scorso“ di Edmondo de Amicis », *Studi Piemontesi*, XXXIII, 2, 2004, p. 325-349.

Bibliographie

- MELIS, Rossana, *La bella stagione del Verga. Francesco Torraca e i primi critici verghiani*, Catania, Fondazione Verga, 1990.
- MELIS, Rossana, « “Una babelica natura” : Sidney Sonnino, Emilia Peruzzi e il problema della lingua a Firenze dopo l’Unità », *Lingua nostra*, LXIV, 1-2, p. 1-28: 7-9.
- MENICHELLI, Gian Carlo, *Bibliographie de Zola en Italie*, Florence, Institut Français de Florence, 1960.
- MICHELET, Jules, *La femme*. Huitième édition. Paris, Calmann Lévy Éditeur, Lévy frères, 1876.
- MICHELET, Jules, *L’amour*. Dixième édition, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1877.
- MILNER, Max - PICHOS, Claude, *Histoire de la littérature française De Chateaubriand à Baudelaire (1820-1869)*, Paris, Flammarion, 1996.
- MILZA, Pierre, *Français et Italiens à la fin du XIXe siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, vol. I. Paris-Rome, Ecole Française de Rome, 1981.
- MIRANDOLA, Giorgio, *La « Gazzetta Letteraria » e la Francia. Contributo allo studio dei rapporti culturali tra Francia e Italia nella seconda metà del secolo XIX*, Torino, Accademia delle Scienze, 1971.
- MITTERAND, Henri, *Zola journaliste, de l’affaire Manet à l’affaire Dreyfus*, Paris, A. Colin, 1962.
- MOLMENTI, Pompeo Gherardo, *Impressioni Letterarie*, Venezia, Tip. Del Rinnovamento, 1873.
- MOLMENTI, Pompeo Gherardo, *Impressioni Letterarie*, Milano, Battezzati e Saldini, 1875.
- MONETTI, Franco - ZACCARIA, Giuseppe, « Lettere inedite di Emile Zola a Vittorio Bersezio », *Studi francesi*, XXIII, 68, 1979, p. 286-291.
- MONNIER, Marc, « Scènes de la vie militaire en Italie », *Revue des deux Mondes*, juillet-août 1876, p. 106-139.
- MONNIER, Philippe, « Préface », dans E. De Amicis, *Sous les drapeaux (La Vita militare)*, traduit de l’italien sur la 26.me édition par Gerard du Puy, de Chaux-de-Fonds, F. Zahn, Libraire-éditeur, s.d. mais 1892, p. I-IV.

Bibliographie

- MONSAGRATI, Giuseppe, « Cialdini, Enrico », dans *Dizionario biografico degli Italiani*, vol. XXV, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma, 1981, p. 106-115.
- MORETTI, Franco, « Racconto di due città », dans Id., *Atlante del romanzo europeo (1800-1900)*, Torino, Einaudi, 1997, p. 79-144.
- MURET, Maurice, « Le socialisme de M. E. De Amicis », dans Id., *La littérature italienne contemporaine*, Paris, Perrin, 1906, p. 20-37.
- MOSSO, Mimì, *I tempi del Cuore. Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, A. Mondadori, 1925.
- NALDINI, Maurizio (a cura di), « *La Nazione* », *150 anni*, a, Firenze, La Nazione, 2009.
- NARDI, Piero, *Vita e tempo di Giuseppe Giacosa*, Milano, Mondadori, 1949.
- NOËL, Benoît, *Les Coquelin, trois générations de comédiens*, Société historique de Rueil-Malmaison, Rueil-Malmaison, 1998.
- NORDAU, Max (Max Simon Südfeld), *Parigi sotto la terza repubblica. Nuovi studi e bozzetti*, Milano, Treves 1881.
- NORDAU, Max, (Max Simon Südfeld), *Paris unter der Dritten Republik*, Leipzig, Schlicke, 1881.
- OJETTI, Ugo, *Alla scoperta dei letterati*, Milano, Dumolard, 1895, p. 173-187.
- PAPINI, Gianni, A, « Un capitolo per la storia della prosa borghese: La *Vita Militare* di E. De Amicis », *Filologia e Critica*, II, 3, 1977, p. 389-416.
- PANCRAZI, Pietro, « L' inviato speciale », dans Id., *Della tolleranza*, a cura di Pietro Paolo Trompeo, Firenze, Le Monnier, 1955, p. 115-122.
- PARENTI, Marino, « Caccianiga a Parigi », *L'Osservatore politico-letterario*, VII, 4, 1961, p. 111-112.
- PARENTI, Marino, *Rarità bibliografiche dell'Ottocento. Materiali e pretesti per una storia della tipografia italiana bel secolo decimonono*, vol. VII, Firenze, Sansoni antiquariato, 1962, p. 247-382 [section dédiée à De Amicis].
- PARENTI, Marino, « Manzoni e De Amicis », dans Id., *Ottocento questo sconosciuto*, Firenze, Sansoni, 1954, p. 29-56.
- PARIS, Renzo (a cura di), *Interpretazioni di Zola*, Roma, Savelli, 1975.

Bibliographie

- PARODI, Domenico Alessandro, *Vittor Hugo. Ricordi e note*, Milano, Treves, 1885.
- PARODI, Domenico Alessandro, « Uno scandalo letterario », *L'Illustrazione Italiana*, 12 janvier 1879, p. 30-31.
- PARODI, DOMENICO ALESSANDRO, « Corriere di Parigi. Un po' di cronaca letteraria », *L'Illustrazione Italiana*, 13 avril 1879, p. 237-238.
- PASQUINI, Luciana, « Edmondo De Amicis i *Ricordi di Londra* e la letteratura di viaggio » dans E. De Amicis, *Ricordi di Londra*, Lanciano, Carabba, 2007, p. 5-47.
- PASTORINO, Federica, « De Amicis dagli Appennini alle Ande », dans *De Amicis. Riletture e approfondimenti* (Atti del Convegno di studi, Genova, 23 ottobre 2008), a cura di Vincenzo Gueglio, Sestri Levante, Gammarò Editori, 2009, p. 39-64.
- PECOUT, Gille, « *Le livre Cœur* : éducation, culture et nation dans l'Italie libérale », dans E. De Amicis, *Le livre Cœur*, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, avec *Notes et postface* de Gille Pécout, Paris, Editions Rue d'Ulm / Presses de l'École normale supérieure, 2001, p. 357-483.
- PELLINI, Pierluigi, *Naturalismo e verismo*, Firenze, La Nuova Italia, 1998.
- PESCI, Ugo, *Come siamo entrati in Roma. Ricordi*, con prefazione di Giosue Carducci, Milano, Treves, 1895.
- PESCI, Ugo, *Firenze capitale*, Firenze, Bemporad, 1904.
- PETROSILLO Emanuela, « L'orientalismo saidiano nelle scritture di Edmondo De Amicis », *Rivista di Studi Italiani*, XXV, 1, 2007, p. 181-200.
- PORRAS CASTRO, Soledad, « Edmondo De Amicis. Lettere dalla Spagna », dans *Italia-España-Europa. Literaturas comparadas. Tradiciones y traducciones*. XI Congreso Internacional de la Sociedad Española de Italianistas, a cura de Mercedes Arriaga Flórez, Sevilla, Arcibel, 2005, pp. 574-583.
- PORTINARI, Folco, « La maniera di de Amicis », Introduzione a E. De Amicis, *Opere scelte*, Milano, Mondadori, 1996, p. XI-XCII.
- RAGAZZINI, Giorgio, *Giovanni Faldella viaggiatore e giornalista*, Milano, Vita e Pensiero, 1976.

Bibliographie

RAGIONIERI, Ernesto, *Italia giudicata (1861-1945), ovvero la storia degli italiani scritta dagli altri*, Torino, Einaudi, 1976 (Reprints).

RAGONE, Giovanni, « “Cuore”: un titolo in ricerca di un libro » dans Id., *Classici dietro le quinte. Storie di libri e di editori. Da Dante a Pasolini*, Bari-Roma, Laterza, 2009, p. 197-226.

RAGONE, Giovanni, « La letteratura e il consumo : un profilo dei generi e dei modelli dell'editoria italiana (1845-1925) », dans *Letteratura italiana*, diretta da Alberto Asor Rosa, II, *Produzione e consumo*, Torino, Einaudi, 1983, p. 687-772.

RAGONE, Giovanni, *Un secolo di libri : storia dell'editoria in Italia dall'Unità al postmoderno*, Torino, Einaudi, 1999.

RAJBERTI, Giovanni, *Il viaggio di un ignorante*, a cura e con prefazione di Enrico Ghidetti, Napoli, Guida, 1985 (première édition Milano, Bernardoni, 1857).

RAYA, Gino, *Carteggio Verga-Capuana*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1979.

RESTUCCI, Andrea, « L'immagine della città », dans *Letteratura Italiana. Storia e geografia. L'età contemporanea*, a cura di Alberto Asor Rosa, Torino, Einaudi, 1988, p. 170-220.

RENIER, Rodolfo, *Il Preludio*, 16 mars 1880, p. 69-70 (Les études italiennes sur Zola).

RICORDA, Ricciarda, « Naturalismo e decadentismo nelle pagine della *Nuova Antologia* (1880-1915) », dans *Les échanges culturels entre la France et l'Italie de 1880 à 1918. 1918 : polémiques et dialogue*. Actes du de Caen (3-4 octobre 1986), recueillis par Mariella Colin, Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1988, p. 23-35.

RISOLO, Michele, « Celestino Bianchi giornalista principe », *Rassegna storica toscana*, 18, 2, 1972, p. 161-181.

RIVET, Gustave, *Victor Hugo chez lui*, Paris, Maurice Dreyfus éditeur, s.d. [mais 1878].

ROCHAT, Giorgio - MASSOBRIO, Giulio, *Breve storia dell'esercito italiano dal 1861 al 1943*, Torino, Einaudi, 1978, p. 96-100.

ROCCIA, Rosanna, « L'editoria », dans *Storia di Torino*, vol. VII, *Da capitale politica a capitale industriale (1864-1915)*, a cura di Umberto Levra, Torino, Einaudi, 2001, p. 869-883.

Bibliographie

- ROD, Edouard, « Revue des publications italiennes », *La Nouvelle Revue*, 3, mars-avril, 1887, p. 334-344 (sur *Cuore*).
- ROD, Edouard, « Un littérateur italien. M. Edmondo de Amicis », *Revue des deux Mondes*, LIV, mars-avril 1884, p. 922-934.
- ROD, Edouard, *Etudes sur le XIX siècle*, Paris, Librairie Académique Didier Perrin, 1894².
- ROMAGNOLI, Sergio, « Lettura di Giovanni Ruffini », dans Id., *Ottocento tra letteratura e storia*, Padova, Liviana, 1961, p. 85-95.
- ROMANIELLO, Lucia, « L'Esposizione universale di Parigi del 1878 nel carteggio Zanardelli-Correnti », *Risorgimento*, 36, 2, 1984, p. 232-248.
- ROSA, Giovanna, « Il racconto delle battaglie perdute », dans *Il mito del Risorgimento nell'Italia Unita*, Atti del Convegno di Milano (9-11 novembre 1993), *Il Risorgimento. Rivista di storia del Risorgimento e di storia contemporanea*, XLVII, 1-2, 1995, p. 86-101.
- ROTHAN, Gustave, *Souvenirs diplomatiques. L'Allemagne et l'Italie (1870-1871)*, Paris, Calmann-Lévy, 1884-1885.
- ROUX, Amédée, *Histoire de la littérature contemporaine en Italie sous le régime unitaire, 1859-1874*, Paris, Charpentier, 1874, p. 382-383.
- ROZ, Firmin, *Edouard Rod*, Paris, Sansot, 1906.
- SAID, Edward W., *Orientalism*, New York, Vintage Book, 1979 (traduction italienne par Stefano Galli, Milano, Bollati-Boringhieri, 1991).
- SALVETTI, Patrizia, *Storie di ordinaria xenofobia. Gli Italiani nel Sud-est della Francia tra Ottocento e Novecento*, Milano, Franco Angeli, 2008.
- SERRA, Enrico, *Camille Barrère e l'Intesa italo-francese*, Milano, Giuffrè, 1950.
- SERRA, Enrico, *La questione tunisina da Crispi a Rudinì e il "colpo di timone" della politica estera dell'Italia*, Milano, Giuffrè, 1967.
- SANSONE, Nino (a cura di) *20 settembre 1870. Lo zuavo e il bersagliere*, Milano, Giordano, 1963.
- SIMONETTI, Flavio (a cura di), *L'Illustrazione Italiana, Prefazione di Domenico Bartoli*, Milano, Garzanti, 1963.

Bibliographie

SOCIETE DES GENS DE LETTRES DE FRANCE, *Congrès Littéraire international de Paris 1878. Comptes rendus in extenso et documents*, Paris, Aux bureaux de la Société des gens de lettres, 1878.

SOZZI, Lionello, « La letteratura francese e l'Italia », dans *Storia della letteratura italiana*, a cura di E. Malato, vol. XII. *La letteratura italiana fuori d'Italia*, coordinato da L. Formisano, Roma, Salerno Editrice, 2002, p. 637-679.

SPADOLINI, Giovanni, *Firenze capitale*, Firenze, Le Monnier, 1967.

SPADOLINI, Giovanni, *Le due Roma. Chiesa e stato tra ,800 e ,900*, Firenze, Le Monnier, 1975.

SPALLICCI, Aldo, *L'accapigliatura Ghisleri-Carducci e le origini del „Cuore“ deamicisiano*, Torino, L'Impronta, 1956.

SPANDRE, Silvia, « Le lettere di Edmondo De Amicis ad Emilia Peruzzi: l'evoluzione di un rapporto e di una personalità », *Studi Piemontesi*, XIX, 1, 1990, p. 31-49.

SPAZIANI, Marcello, *Bibliographie de Maupassant en Italie*, Florence, Institut Français, 1957.

STRAPPINI, Lucia, « De Amicis, Edmondo », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. XXXIII, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1992, p. 584-588.

SURDICH, Francesco, « I libri di viaggio di Edmondo De Amicis », dans *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di Franco Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 147-172.

SURDICH, Luigi, « De Amicis, Parigi, L'Esposizione », dans *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di Franco Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 193-234.

SURDICH, Luigi, « Esposizioni universali, merci, pubblicità : letteratura e linguaggio », in *Pubblicità e modernità. Percorsi interdisciplinari nel mondo pubblicitario*, a cura di Paola Magnarelli e Marcello Verderelli, Macerata, Edm, 2008, p. 13-26.

TAMBURINI, Luciano, « Capitali in controluce », dans Id., *Edmondo De Amicis. Metamorfosi di un borghese*, Atripalda (Avellino), Mephite, 2008, p. 131-146.

Bibliographie

- TAMBURINI, Luciano, « Confidenze tra signore : lettere inedite di Teresa Busseti a Emilia Peruzzi », *Studi Piemontesi*, XXI, 2, 1992, p. 485-510.
- TAMBURINI, Luciano, « Mater dolorosa. Il calvario di Edmondo e Teresa De Amicis », *Studi Piemontesi*, XVIII, 1, 1989, p. 25-47.
- TAMBURINI, Luciano, « Opere e giorni. Carteggi inediti di Edmondo De Amicis con Clair-Edmond Cottinet (1879-1893) ed altri (1895-1908) », *Studi Piemontesi*, XXXVI, 1, 2007, p. 3-21.
- TAMBURINI, Luciano, *Teresa e Edmondo De Amicis. Dramma in un interno*, Torino, Centro Studi Piemontesi, 1990.
- TANTERi, Domenico, « Verga lettore e “competitore” di Zola », dans *Letteratura italiana, letterature europee. Atti del Convegno Nazionale dell’ADI (Padova-Venezia, 18-21 settembre 2002)*, a cura di Guido Baldassarri e Silvana Tamiozzo, Roma, Bulzoni, 2004, p. 625-636.
- TELLINI, Gino, *Letteratura a Firenze 1861-1920*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2010.
- TEDESCO, Natale, « La „somma pelle“ della Sicilia », *Edmondo De Amicis, Atti del Convegno nazionale di studi* (Imperia, 30 aprile- 3 maggio 1981), a cura di F. Contorbia, Milano, Garzanti, 1985, p. 517-525.
- TERNOIS, René. « Felice Cameroni et les premiers admirateurs de Zola en Italie », dans Id., *Zola et ses amis italiens. Documents inédits*, Paris, Société les Belles Lettres, 1967, p. 35-50.
- TIMPANARO, Sebastiano, *Il socialismo di Edmondo De Amicis. Lettura del “Primo Maggio”*, Verona, Bertani, 1983.
- TIMPANARO, Sebastiano, « De Amicis di fronte a Manzoni e a Leopardi », in Id., *Nuovi studi sul nostro Ottocento*, Pisa, Nistri-Lischi, 1995, p. 199-234.
- TORRACA, Francesco, « Costantinopoli e le poesie di E. De Amicis », dans Id., *Saggi e rassegne*, Livorno, Vigo, 1885, pp. 92-97.
- TOSI, Guy, *D’Annunzio en France au début de la Grande Guerre*, Firenze, Sansoni, 1946.
- TOSTO, Eugenio, *De Amicis e la lingua italiana*, Firenze, Oschki, 2003.
- TRAVERSETTI, Bruno, *Introduzione a De Amicis*, Roma-Bari, Laterza, 1991.

Bibliographie

- TREVES, Piero, *L'idea di Roma e la cultura italiana del secolo XIX*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1962.
- TREVI, Emanuele (a cura di), E. De Amicis, *Memorie Mediterranee* Roma, Edizioni Socrates, 2006.
- TURI, Gabriele (a cura di) *Storia dell'editoria italiana*, Firenze, Giunti, 1997.
- VALERI, Mario, *Edmondo De Amicis*, Firenze, Le Monnier, 1954.
- VANNUCCI, Marcello, *De Amicis a Firenze. Le lettere dalla Spagna per "La Nazione" di Firenze. L'epistolario De Amicis-Peruzzi (Prefazione di Giovanni Spadolini)*, Firenze, Istituto Professionale "Leonardo da Vinci", 1973.
- VEGLIANTE, Jean-Charles (éd.), *Gli Italiani all'estero. Autres Passages*, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1990.
- VERUCCI, Guido, « Il XX Settembre », dans *I luoghi della memoria. Personaggi e date dell'Italia unita*, a cura di Mario Isnenghi, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 89-100.
- Victor Hugo. Peintre* (Catalogo della Mostra, Venezia 1993), Milano, Mazzotta, 1993.
- VIGINI, Giuliano, « La letteratura francese del secondo Ottocento nella cultura italiana (1870-1814). I. Il romanzo », *Otto/Novecento*, 2, 1978, p. 55-72 ; Id., « II. La poesia », *ibid.*, 6, 1978, p. 107-124.
- VIGINI, Giuliano, « La letteratura francese del secondo Ottocento nella cultura italiana (1870-1814). », « II. La poesia », *Otto/Novecento* *ibid.*, 1978, p. 107-124.
- VIGNY (de), Alfred, *Vie militaire*, Bruxelles, L. Hauman, 1835.
- VIGO, Giovanni, « Gli italiani alla conquista dell'alfabeto », dans *Fare gli Italiani. Scuola e cultura nell'Italia contemporanea*, a cura di Simonetta Soldani e Gabriele Turi, vol. I (*La nascita dello Stato nazionale*), Bologna, Il Mulino, p. 37-66.
- VILLA, Edoardo, « Giovanni Ruffini narratore », dans Id., *I mercanti e le parole. Letteratura in Liguria*, Genova, La Quercia Edizioni, 1983, p. 91-133.
- VILLARI, Lucio, *Bella e perduta. L'Italia del Risorgimento*, Roma-Bari, Laterza, 2011.

Bibliographie

- VILLARI, Pasquale, « E. De Amicis ed i suoi critici », *Nuova Antologia*, 16 dicembre 1890, 102-116; puis dans Id., *Scritti vari*, Bologna, Zanichelli, 1894, p. 223-250.
- VOLPE, Gioacchino, *L'Italia in cammino. L'ultimo cinquantennio*, Milano, Treves, 1927.
- ZACCARIA, Giuseppe, *La fabbrica del romanzo (1861-1914)*, Genève-Paris, Slatkine, 1984.
- ZACCARIA, Giuseppe, « La narrativa pedagogica, storica, sociale », dans *Storia di Torino*, vol. VII, *Da capitale politica a capitale industriale (1864-1915)*, a cura di Umberto Levra, Torino, Einaudi, 2001, p. 931-959.
- ZACCARIA, Giuseppe, « Le riviste e l'idea di letteratura », dans *Storia di Torino*, vol. VII, *Da capitale politica a capitale industriale (1864-1915)*, a cura di Umberto Levra, Torino, Einaudi, 2001, p. 963-975.
- ZACCARIA, Giuseppe, *Tra storia e ironia. "Regione" e "Nazione" nella narrativa piemontese postunitaria*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1981.
- ZEPPITELLI, Angelica, « Note su De Amicis reporter », *Rivista di Studi Italiani*, XXXV, 1, 2007, p. 112-137.
- ZOLA, Emile, *Au bonheur des dames*, Paris, Charpentier, 1883.
- ZOLA, Emile, *La terre*, Paris, Charpentier, 1887.
- ZOLA, Emile, *L'assommoir*, Paris, Charpentier 1877.
- ZOLA, Emile, *L'assommoir*, traduction en langue italienne des Prof.ri Petrocchi e Standaert, Milano, G. Pavia, 1879.
- ZOLA, Emile, *Lo Scannatoio*, traduction de Emanuele Rocco, Milano, Treves 1879.
- ZOLA, Emile, *Correspondance : 1858-1871, 1872-1902*, notes et commentaires de Maurice Le Blond, Paris, Fr. Bernouard, 1928-1929, 2 vol.
- ZOLA, Emile, *Correspondance*, éditée sous la direction de Bard H. Baker, tome I-X, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1978-1995
- ZOLA, Emile, *Opere*, vol. I, a cura di Pierluigi Pellini, Milano, Mondadori ("I Meridiani"), 2010.
- Zola, Emile, *Œuvres complètes*, publiées sous la direction d'Henri Mitterand, vol. I-XIV, Paris, Nouveau Monde, 2002-2005.

Index des planches.

1. Frontispice de la thèse de J.H. Brovedani.....p. 26
2. Frontispice des *Ricordi di Parigi*.p. 138
3. Autographe de l'article de De Amicis *Uno sguardo all'Esposizione*...p. 152
4. Frontispice des *Souvenirs de Paris et de Londres*.....p. 172
- 5-6. Article de De Amicis sur V. Hugo (dans *L'Illustrazione Popolare*).....p. 194-195.
7. Le début de l'article de De Amicis sur E. Zola (dans la *Gazzetta Letteraria*)
p. 272.
- 8-9-10. Article de De Amicis sur P. Dèroulède (dans *Les Annales politiques et littéraires*), p. 321-323.
11. Couverture des *Ricordi del 1870-71*p. 374.
12. Lettre de De Amicis à Emilia Peruzzi (Paris, 16 mai 1873).....p. 431.
13. Frontispice des *Ritratti Letterari* (Treves 1881).....p. 538.
14. Frontispice des *Ritratti Letterari* (Treves 1908).....p. 558.

Bibliographie

Alberto Brambilla

De Amicis et la France (1870-1883).
Contacts et échanges entre littérature italienne et littérature française
à la fin du XIXe siècle.

Le travail s'insère dans la vaste perspective des études sur les rapports entre la culture italienne et la culture française dans la seconde moitié du XIX siècle. En particulier nous avons pris en examen la période 1870-1883, c'est-à-dire les années de la conclusion de la guerre franco-prussienne, jusqu'à la crise diplomatique de Tunis (1881) et au passage de l'Italie à l'alliance politique et militaire avec l'Autriche et l'Allemagne. (1886). Dans la vaste production littéraire de De Amicis (connu presque seulement pour la publication de son roman *Cuore*), la France joue un rôle non secondaire, comme le témoignent le volume *Ricordi di Parigi* (1879) et le recueil *Ritratti letterari* (1881). Le but de notre recherche a été d'abord l'analyse approfondie de ces deux livres. Ensuite nous avons fait une enquête systématique sur l'ensemble de la production de De Amicis – en examinant pour la première fois plusieurs périodiques littéraires et politiques – où nous avons retrouvé beaucoup d'autres témoignages importants. En outre, grâce à l'étude de la biographie de De Amicis, nous avons reconstruit ses voyages et ses séjours en France (1873, 1878, 1880), et nous avons retrouvé le nom d'autres intellectuels français, avec lesquels De Amicis a établi des liens d'amitié et de collaboration. Enfin, à travers l'analyse de la correspondance privée de certains protagonistes de cet échange, nous avons acquis d'autres données. Nous avons ainsi mis à jour de nombreux témoignages de la remarquable réception en France des œuvres de De Amicis. Il a été beaucoup traduit en France et la critique française l'a considéré dès sa première œuvre (*La vita militare*, 1868) comme un des écrivains les plus importants d'Europe. Le bilan final de nos recherches confère à De Amicis un rôle très important dans les rapports entre la France et l'Italie, aussi bien au niveau culturel que politique.

Mots clés :

Edmondo De Amicis

Contacts et échanges entre France et Italie à la fin du XIXe siècle.

Littérature italienne du XIXe siècle

Littérature française du XIXe siècle

De Amicis and France (1870-1883).

Contact and interaction between Italian and French literature at the end of the nineteenth century.

My research makes a contribution to the study of relations between Italy and France in the second half of the nineteenth century. Specifically, it deals with the crucial period which extends from the Franco-Prussian War to the adherence of Italy to the Triple Alliance (with Austria and Prussia) which came in response to the French occupation of Tunisia. It is within this context that the emergence of the Italian author Edmondo De Amicis (1846-1908) is to be understood. De Amicis dedicated two of his works to France, *Ricordi di Parigi* (1879) and *Ritratti Letterari* (1881), in which can be found portraits of a number of well-known French authors such as Alphonse Daudet, Emile Zola, Emile Augier and Alexandre Dumas fils. The systematic study of De Amicis' biography and the retrieval of many authoritative sources have greatly contributed to current knowledge on De Amicis' relationship with France. The existing sources have now been greatly enriched by a considerable number of unpublished journalistic writings and personal letters. In addition, information has been collected with regard to the French reception of De Amicis' works, many of which came to be highly appreciated in translation. Thus, the picture which emerges is that of an intellectual of European standing, committed to the divulgation of the literary innovations of French *naturalisme* and, above all, to defending the values of freedom championed by the French Revolution.

Mots clefs:

Edmondo De Amicis

French literature

Italian literature

Relations between Italy and France in the second half of the nineteenth century